
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08156874 7


OX LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT

OEUVRES COMPLÈTES

DE

STENDHAL

ASTOIN NEW-YORK

OEUVRES COMPLÈTES

DE

STENDHAL

(HENRY BEYLE)

En vente :

De l'Amour.	1 vol.
Promenades dans Rome.	2 —
La Chartreuse de Parme.	1 —
Le Rouge et le Noir.	1 —
Histoire de la Peinture en Italie.	1 —
Romans et Nouvelles.	1 —
Vie de Rossini.	1 —
Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase.	1 —

Sous presse :

Rome, Naples et Florence. — Préface inédite.	1 vol.
Mémoires d'un Touriste. — Préface inédite..	1 —
Souvenirs de Voyages, suite des *Mémoires d'un Touriste*.—Inédit.	1 —
Chroniques italiennes. — *L'Abbesse de Castro*, — *Les Cenci*, — *La Duchesse de Paliano*, — *Vittoria Accoramboni*.	1 —
Nouvelles. — *Vanina Vanini*, — *Le Philtre*, — *Le Coffre et le Revenant*, etc., etc.	1 —
Nouvelles inédites. . . . . , ...	1 —
Mélanges d'art et de littérature, en grande partie inédits. . .	1 —

Et deux volumes de Correspondance publiés pour la première fois.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ROME
NAPLES ET FLORENCE

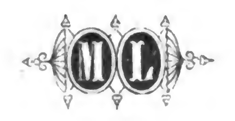
PAR

DE STENDHAL

(HENRY BEYLE)

SEULE ÉDITION COMPLÈTE

ENTIÈREMENT REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1854



ROME, NAPLES

ET

FLORENCE

BERLIN.

2 septembre 1816. — J'ouvre la lettre qui m'accorde un congé de quatre mois. — Transports de joie, battements de cœur. Que je suis encore fou à vingt-six ans ! Je verrai donc cette belle Italie ! Mais je me cache soigneusement du ministre : les eunuques sont en colère permanente contre les libertins. Je m'attends même à deux mois de *froid* à mon retour. Mais ce voyage me fait trop de plaisir ; *et qui sait si le monde durera trois semaines?*

ULM.

12 septembre. — Rien pour le cœur. Le vent du nord m'empêche d'avoir du plaisir. La forêt Noire, fort bien nommée, est triste et imposante. La sombre verdure de ses sapins fait un beau contraste avec la blancheur éblouissante de la neige. Mais la campagne de Moscou m'a blasé sur les plaisirs de la neige.

MUNICH.

15 septembre. — M. le comte de *** m'a présenté ce soir à madame Catalani. J'ai trouvé le salon de cette célèbre cantatrice

rempli d'ambassadeurs et de cordons de toutes les couleurs : la tête tournerait à moins. Le roi est vraiment un galant homme. Hier, dimanche, madame Catalani, qui est fort dévote, s'est rendue à la chapelle de la cour, où elle s'est emparée sans façon de la fort petite tribune destinée aux filles de Sa Majesté. Un chambellan, terrifié de sa hardiesse, et qui est venu l'avertir de sa méprise, a été repoussé avec perte. Honorée de l'*amitié* de plusieurs souverains, elle croyait, disait-elle, avoir droit à cette place, etc. Le roi Maximilien a pris la chose en homme qui a été vingt ans colonel au service de la France. Dans beaucoup d'autres cours de ce pays, terrible pour l'étiquette, cette folie pouvait fort bien faire conduire madame Catalani au violon.

MILAN.

24 septembre. — J'arrive, à sept heures du soir, harassé de fatigue; je cours à la *Scala*. — Mon voyage est payé. Mes organes épuisés n'étaient plus susceptibles de plaisir. Tout ce que l'imagination la plus orientale peut rêver de plus singulier, de plus frappant, de plus riche en beautés d'architecture, tout ce que l'on peut se représenter en draperies brillantes, en personnages qui non-seulement ont les habits, mais la physionomie, mais les gestes des pays où se passe l'action, je l'ai vu ce soir.

25 septembre. — Je cours à ce premier théâtre du monde : l'on donnait encore la *Testa di bronzo*. J'ai eu tout le temps d'admirer. La scène se passe en Hongrie ; jamais prince hongrois ne fut plus fier, plus brusque, plus généreux, plus militaire que Galli. C'est un des meilleurs acteurs que j'aie rencontrés ; c'est la plus belle voix de basse que j'aie jamais entendue : elle fait retentir jusqu'aux corridors de cet immense théâtre[1].

Quelle science du coloris dans la manière dont les habillements sont distribués ! J'ai vu les plus beaux tableaux de Paul Véronèse. A côté de Galli, prince hongrois, en costume national,

[1] Il n'est guère probable que ce qu'on disait des voix en 1816 se trouve encore vrai dix ans plus tard. (Note ajoutée en 1826.)

l'habit de houzard le plus brillant, blanc, rouge et or ; son premier ministre est couvert de velours noir, n'ayant d'autre ornement brillant que la plaque de son ordre ; la pupille du prince, la charmante Fabre, est en pelisse bleu-de-ciel et argent, son shako garni d'une plume blanche. La grandeur et la richesse respirent sur ce théâtre : on y voit à tous moments au moins cent chanteurs ou figurants, tous vêtus comme le sont en France les premiers rôles. Pour l'un des derniers ballets, l'on a fait cent quatre-vingt-cinq habits de velours ou de satin. Les dépenses sont énormes. Le théâtre de la *Scala* est le salon de la ville. Il n'y a de société que là ; pas une maison ouverte. *Nous nous reverrons à la Scala*, se dit-on pour tous les genres d'affaires. Le premier aspect est enivrant. Je suis tout transporté en écrivant ceci.

26 septembre. — J'ai retrouvé l'été ; c'est le moment le plus touchant de cette belle Italie. J'éprouve comme une sorte d'ivresse. Je suis allé à Dèsio, jardin anglais délicieux, à dix milles au nord de Milan, au pied des Alpes.

Je sors de la *Scala*. Ma foi ! mon admiration ne tombe point. J'appelle la *Scala* le premier théâtre du monde, parce que c'est celui qui fait avoir le plus de plaisir par la musique. Il n'y a pas une lampe dans la salle ; elle n'est éclairée que par la lumière réfléchie par les décorations. Impossible même d'imaginer rien de plus grand, de plus magnifique, de plus imposant, de plus neuf, que tout ce qui est architecture. Il y a eu ce soir onze changements de décorations. Me voilà condamné à un dégoût éternel pour nos théâtres : c'est le véritable inconvénient d'un voyage en Italie.

Je paye un sequin par soirée pour une loge aux troisièmes, que j'ai promis de garder tout le temps de mon séjour. Malgré le manque absolu de lumière, je distingue fort bien les gens qui entrent au parterre. On se salue à travers le théâtre d'une loge à l'autre. Je suis présenté dans sept ou huit ; je trouve cinq ou six personnes dans chacune de ces loges, et la conversation établie comme dans un salon. Il y a des manières pleines de naturel et une gaieté douce, surtout pas de gravité.

Le degré de ravissement où notre âme est portée est l'unique

thermomètre de la beauté en musique ; tandis que, du plus grand sang-froid du monde, je dis d'un tableau de Guide : « Cela est de la première beauté ! »

27 septembre. — Un duc de Hongrie, on a mis un duc, car la police ne souffre pas ici, sans de grandes difficultés, que l'on mette un roi sur la scène : je citerai de drôles d'exemples ; un duc de Presbourg donc aime sa pupille ; mais elle est mariée en secret à un jeune officier, Bonoldi, protégé par le premier ministre. Ce jeune officier ne connaît pas ses parents : il est fils naturel du duc ; le ministre veut le faire reconnaître. A la première nouvelle que le souverain veut épouser sa femme, il a quitté sa garnison et se présente au ministre alarmé, qui le cache dans un souterrain du château ; ce souterrain n'a d'issue que par le piédestal d'une tête de bronze qui orne la grande salle. Cette tête et le signal qu'il faut faire pour l'ouvrir donnent les accidents les plus pittoresques et les moins prévus ; par exemple, le finale du premier acte, qui, au moment où le duc conduit sa pupille à l'autel, commence par les grands coups qu'un valet poltron, jeté par hasard dans le souterrain, donne contre le piédestal de la tête pour se faire exhumer.

Le déserteur, poursuivi dans les montagnes, est pris, condamné à mort ; le ministre découvre sa naissance au duc. Au moment où cet heureux père est au comble de la joie, on entend les coups de fusil qui exécutent le jugement. Le quatuor qui commence par ce bruit sinistre, et le changement de ton du comique au tragique, seraient frappants, même dans une partition de Mozart ; qu'on juge dans le premier ouvrage d'un jeune homme ! M. Solliva, élève du Conservatoire fondé ici par le prince Eugène, a vingt-cinq ans. Sa musique est la plus ferme, la plus enflammée, la plus dramatique que j'aie entendue depuis longtemps. Il n'y a pas un moment de langueur. Est-ce un homme de génie ou un simple plagiaire ? On vient de donner à Milan, coup sur coup, deux ou trois opéras de Mozart, qui commence à percer en ce pays ; et la musique de Solliva rappelle à tout moment Mozart. Est-ce un *centon* bien fait ? est-ce une œuvre de génie ?

28 septembre. — C'est une œuvre de génie : il y a là une cha-

leur, une vie dramatique, une fermeté dans tous les effets, qui décidément ne sont pas du style de Mozart. Mais Solliva est un jeune homme; transporté d'admiration pour Mozart, il a pris sa couleur. Si l'auteur à la mode eût été Cimarosa, il eût semblé un nouveau Cimarosa.

Dugazon me disait, à Paris, que tous les jeunes gens qui se présentaient chez lui pour apprendre à déclamer étaient de petits Talma. Il fallait six mois pour leur faire dépouiller le grand acteur et voir s'ils avaient quelque chose en propre.

Le Tintoret est le premier des peintres pour la *vivacité d'action* de ses personnages. Solliva est excellent pour la vie dramatique. Il y a peu de chant dans son ouvrage; l'air de Bonoldi, au premier acte, ne vaut rien; Solliva triomphe dans les morceaux d'ensemble et dans les récitatifs obligés, peignant le caractère. Aucune parole ne peut rendre l'entrée de Galli, disputant avec son ministre, au premier acte. Les yeux éblouis de tant de luxe, les oreilles frappées de ces sons si mâles et si bien dans la nature, attachent tout de suite l'âme au spectacle : c'est là le *sublime*. Les meilleures tragédies sont bien froides auprès de cela. Solliva, comme le Corrége, connaît le prix de l'espace; sa musique ne languit pas deux secondes, il *syncope* tout ce que l'oreille prévoit; il serre, il entasse les idées. Cela est beau comme les plus vives symphonies de Haydn.

1er octobre. — J'apprends que la *Testa di bronzo* est un de nos mélodrames. Méprisé à Paris, la musique en a fait un chef-d'œuvre à Milan; elle a donné de la délicatesse et de la profondeur aux sentiments. « Mais pourquoi, disais-je à M. Porta, aucun poëte italien n'invente-t-il les canevas chargés de situations frappantes qu'il faut pour la musique? — Penser, ici, est un péril; écrire, le comble de l'inconséquence. Voyez la brise charmante et voluptueuse qui règne dans l'atmosphère, aujourd'hui 1er octobre; voulez-vous qu'on s'expose à se faire exiler dans les neiges de Munich ou de Berlin, parmi les gens tristes, qui ne songent qu'à leurs cordons et à leurs seize quartiers? Notre climat est notre trésor. »

L'Italie n'aura de littérature qu'après les deux chambres; jusque-là, tout ce que l'on y fait n'est que de la fausse culture,

de la littérature d'Académie. Un homme de génie peut percer au milieu de la platitude générale; mais Alfieri travaille à l'aveugle, il n'a point de véritable public à espérer. Tout ce qui hait la tyrannie le porte aux nues; tout ce qui vit de la tyrannie l'exècre et le calomnie. L'ignorance, la paresse et la volupté sont telles, parmi les jeunes Italiens, qu'il faut un long siècle avant que l'Italie soit à la hauteur des deux chambres. Napoléon l'y menait, peut-être sans le savoir. Il avait déjà rendu la bravoure personnelle à la Lombardie et à la Romagne. La bataille de Raab, en 1809, fut gagnée par des Italiens.

Laissons les sujets tristes; parlons musique : c'est le seul art qui vive encore en Italie. Excepté un homme unique, vous trouverez ici des peintres et des sculpteurs comme il y en a à Paris et à Londres; des gens qui pensent à l'argent. La musique, au contraire, a encore un peu de ce feu créateur qui anima successivement en ce pays le Dante, Raphaël, la poésie, la peinture, et enfin les Pergolèse et les Cimarosa. Ce feu divin fut allumé jadis par la liberté et par les mœurs grandioses des républiques du moyen âge. En musique, il y a deux routes pour arriver au plaisir, le style de Haydn et le style de Cimarosa : la sublime harmonie ou la mélodie délicieuse. Le style de Cimarosa convient aux peuples du Midi et ne peut être imité par les sots. La mélodie fut au plus haut point de sa gloire vers 1780; depuis, la musique change de nature, l'harmonie empiète et le chant diminue. La peinture est morte et enterrée. Canova a percé par hasard, par la force de végétation que l'âme de l'homme a sous ce beau climat; mais, comme Alfieri, c'est un monstre; rien ne lui ressemble, rien n'en approche, et la sculpture est aussi morte en Italie que l'art des Corrége : la gravure se soutient assez bien, mais ce n'est guère qu'un métier.

La musique seule vit en Italie, et il ne faut faire en ce beau pays que l'*amour;* les autres jouissances de l'âme y sont gênées; on y meurt empoisonné de mélancolie, si l'on est citoyen. La défiance y éteint l'amitié; en revanche, l'*amour* y est délicieux; ailleurs, on n'en a *que la copie*.

Je sors d'une loge où l'on m'a présenté à une femme grande et bien faite, qui m'a semblé avoir trente-deux ans. Elle est

encore belle et de ce genre de beauté que l'on ne trouve jamais au nord des Alpes. Ce qui l'entoure annonce l'opulence, et je trouve dans ses manières une mélancolie marquée. Au sortir de la loge, l'ami qui m'a présenté me dit : « Il faut que je vous conte une histoire. »

Rien de plus rare que de trouver ici dans le tête-à-tête un Italien d'humeur à conter. Ils ne se donnent cette peine qu'en présence de quelques femmes de leurs amies, ou du moins quand ils sont bien établis dans une excellente *poltrona* (bergère). J'abrége le récit de mon nouvel ami, rempli de circonstances pittoresques, souvent exprimées par gestes.

« Il y a seize ans qu'un homme fort riche, Zilietti, banquier de Milan, arriva un soir à Brescia. Il va au théâtre ; il voit dans une loge une très-jeune femme, d'une figure frappante. Zilietti avait quarante ans ; il venait de gagner des millions ; vous l'auriez cru tout adonné à l'argent. Il était à Brescia pour une affaire importante qui exigeait un prompt retour à Milan. Il oublie son affaire. Il parvient à parler à cette jeune femme. Elle s'appelle Gina, comme vous savez ; elle était la femme d'un noble fort riche. Zilietti parvient à l'enlever. Depuis seize ans il l'adore, mais ne peut l'épouser, car le mari vit toujours.

« Il y a six mois, l'amant de Gina était malade, car depuis deux ans elle a un amant, Malaspina, ce poëte si joli homme que vous avez vu chez la Bibin Catena. Zilietti, toujours amoureux comme le premier jour, est fort jaloux. Il passe exactement tout son temps dans ses bureaux ou avec Gina. Celle-ci, désespérée de savoir son amant en danger et sachant bien que tous ses domestiques sont payés au poids de l'or pour rendre compte de ses démarches, fait arrêter sa voiture à la porte du Dôme, et, par le passage souterrain de cette église, du côté de l'archevêché, elle va acheter des cordes et des habits d'homme tout faits, chez un fripier. Ne sachant comment les emporter, elle passe ses habits d'homme sous ses vêtements, et regagne sa voiture sans accident. En arrivant chez elle, elle est indisposée et s'enferme dans sa chambre. A une heure après minuit, elle descend de son balcon dans la rue avec ses cordes, qu'elle a arrangées grossièrement en échelle. Son appartement est un

piano nobile (premier étage) fort élevé. A une heure et demie, elle arrive chez son amant, déguisée en homme. Transports de Malaspina ; il n'était triste de mourir que parce qu'il ne pouvait espérer de la voir encore une fois. « Mais ne reviens plus, ma « chère Gina, lui dit-il quand elle s'est résolue à partir vers les « trois heures du matin ; mon portier est payé par Zilietti ; je suis « pauvre, tu n'as rien non plus ; tu as l'habitude de la grande « opulence, je mourrais désespéré si je te faisais rompre avec « Zilietti. »

« Gina s'arrache de ses bras. Le lendemain, à deux heures du matin, elle frappe à la fenêtre de son amant, qui est aussi au premier étage et donne sur un de ces grands balcons en pierre si communs en ce pays ; mais elle le trouve dans le délire et ne parlant que de Gina et de sa passion pour elle. Gina, sortie de chez elle par la fenêtre, et avec le secours d'une échelle de corde, était montée chez son amant aussi par une échelle de corde. Cette expédition a eu lieu treize nuits de suite, tant qu'a duré le danger de Malaspina. »

Rien au monde ne semblerait plus ridicule aux femmes de Paris ; et moi, qui ai l'audace de raconter une telle équipée, je m'expose à partager le même ridicule. Je ne prétends pas approuver de telles mœurs ; mais je suis attendri, exalté ; demain, il me sera impossible de ne pas approcher Gina avec respect : mon cœur battra comme si je n'avais que vingt ans. Or voilà ce qui ne m'arrive plus à Paris.

Si je l'avais osé, j'aurais sauté au cou de l'ami qui venait de me conter cette anecdote. J'ai fait durer le récit plus d'une heure. Il m'est impossible de n'être pas tendrement attaché à cet ami.

2 octobre.— Ce petit Solliva a la figure chétive d'un homme de génie. Je m'expose beaucoup ; il faut voir son second ouvrage. Si l'imitation de Mozart augmente, si la *vie dramatique* diminue, c'est un homme qui n'avait dans le cœur qu'un opéra, accident fort commun dans le talent musical. Un jeune compositeur donne deux ou trois opéras, après quoi il se répète et n'est plus que médiocre : voyez Berton en France.

Galli, beau jeune homme de trente ans, est sans doute le

meilleur soutien de la *Testa di bronzo;* on lui préfère presque Remorini (le ministre), belle basse aussi, et qui a une voix très-flexible, très-variée, chose rare dans les basses; mais ce n'est qu'un bel instrument, toujours le même et presque sans âme. Un cri partant du cœur, *o fortunato istante!* dont la musique n'a pas vingt mesures, a fait sa réputation dans cet opéra. L'accent de la nature a été saisi par le maestro et reconnu avec transport par le public.

La Fabre, jeune Française née ici dans le palais du prince et protégée par la vice-reine, a une belle voix, surtout depuis qu'elle a vécu avec le célèbre soprano Velluti. Elle est à ravir dans certains morceaux passionnés. Il lui faudrait une salle moins vaste. Du reste, on la dit amoureuse de l'Amour. Je n'en doute plus, depuis que je lui ai vu chanter *Stringerlo all petto,* au second acte, au moment où elle apprend que son époux, qu'on avait entendu fusiller, est sauvé. Un des confidents du ministre avait fait distribuer aux soldats des cartouches sans balles. Circonstance singulière et touchante, à la représentation de ce soir, tout le théâtre est intéressé [1]. Quand la Fabre est distraite ou fatiguée, rien de plus commun; dans un sérail, ce serait un grand talent. Elle a vingt ans; même mauvaise, je la préfère infiniment à ces chanteuses sans âme, à mademoiselle Cinti, par exemple.

Bassi est excellent : ce n'est pas l'âme qui lui manque à celui-là! Quel bouffe divin s'il avait un peu de voix! Quel feu! quelle énergie! quelle âme toute à la scène! Il joue tous les soirs, depuis quarante jours, cette *Tête de bronze;* n'ayez pas peur qu'il jette un regard dans la salle; il est toujours le valet de chambre poltron et sensible du duc de Hongrie. En France, un homme d'autant d'esprit (Bassi fait de jolies comédies) aurait peur d'être ridicule par l'importance qu'il met à son rôle, même quand personne ne l'écoute. Je lui ai fait ce soir cette objection; il m'a répondu : « Je joue bien pour me faire plaisir

[1] Madame la maréchale Ney était au spectacle. On parvint à la faire sortir avant le moment où l'on entend le feu de peloton qui exécute la sentence.

à moi-même. Je copie un certain valet poltron, dont mon imagination m'a procuré la *vue* les premières fois que j'ai joué mon rôle. Quand je parais en scène maintenant, *j'ai du plaisir* à être en valet poltron. Si je regardais dans la salle, je m'ennuierais à périr ; je crois même que je manquerais de mémoire. D'ailleurs, j'ai si peu de voix : si je n'étais pas bon acteur, que serais-je ? » — Pour une belle voix, comme pour la fraîcheur des attraits chez les femmes, il faut un cœur froid.

Par une disposition *instinctive*, que j'ai bien observée ce soir sur le baron allemand Kenisfeld, ces êtres, tout âme, choquent les personnes de la très-haute société qui manquent un peu d'esprit : il leur faut des talents *appris* ; ils trouvent de l'excès dans tout ce qui est inspiré. Hier, ce baron pointilleux grondait le garçon du restaurateur parce qu'il n'avait pas écrit correctement son noble nom sur sa carte.

3 octobre. — L'orchestre de Milan, admirable dans les choses *douces*, manque de *brio* dans les morceaux de force. Les instruments attaquent timidement la note.

L'orchestre de Favart a le défaut contraire. Il cherche toujours à embarrasser le chanteur et à faire le plus de bruit possible. Dans un orchestre parfait, les violons seraient français, les instruments à vent allemands, et le reste italien, y compris le chef d'orchestre.

Cette place, si essentielle au chant, est occupée à Milan par le célèbre Alessandro Rolla, que la police a fait prier de ne plus jouer de l'alto ; il donnait des attaques de nerfs aux femmes.

On pourrait dire à un Français arrivant dans ce pays : Cimarosa est le Molière des compositeurs, et Mozart le Corneille ; Mayer, Vinter, etc., sont des Marmontel. La grâce innocente de la prose de la Fontaine, dans les *Amours de Psyché*, est reproduite par Paisiello.

4 octobre. — J'ai visité aujourd'hui les fresques si touchantes de Luini à Saronno, la chartreuse de Carignano, avec les peintures à fresques de Daniel Crespi, fort bon peintre qui avait vu les Carrache et senti le Corrége. J'ai vu Castelazzo. J'ai été fort mécontent d'un château de Montebello, célèbre par le séjour que Bonaparte y fit en 1797. D'après le principe *major è lon-*

ginquo reverentia, dès ce temps-là Bonaparte ne voulait pas habiter les villes et se prodiguer. Leinate, jardin rempli d'architecture, appartenant à M. le duc Litta, m'a plu. Ce courtisan de Napoléon n'a point fait la girouette depuis 1814; il a bravé courageusement les Tedeschi. Notez que Napoléon l'avait fait grand chambellan sans qu'il le demandât. M. le duc Litta a fait un livre, tiré à un exemplaire, qu'il a le projet de brûler avant sa mort. Il a, dit-on, sept à huit cent mille livres de rente. J'ai vu de loin, dans une allée de Leinate, la femme de son neveu le *duchino*; c'est une des douze plus jolies femmes de Milan. Je lui trouve l'air dédaigneux des anciens portraits espagnols. Il faut bien se garder de se promener seul à Leinate; ce jardin est plein de jets d'eau destinés à mouiller les spectateurs. En posant le pied sur la première marche d'un escalier, six jets d'eau me sont partis entre les jambes.

C'est en Italie que les architectes de Louis XIV prirent le goût des jardins comme Versailles et les Tuileries, où l'architecture est mêlée aux arbres.

Au Gernietto, villa du fameux dévot Mellerio, il y a des statues de Canova. J'ai revu Dèsio, simple jardin anglais, au nord de Milan, et qui me semble l'emporter sur tous les autres. On voit de près les montagnes et le *Rezegon di Lek* (la Scie de Lecco). L'air y est plus sain et plus vif qu'à Milan. Napoléon avait ordonné que les rizières et les prés *marciti* (arrosés constamment, on les fauche huit fois par an) seraient éloignés à cinq milles de Milan. Mais il avait accordé un délai aux propriétaires pour le changement de culture. Comme on trouve un avantage immense à cultiver le riz, les propriétaires ont graissé la patte à la police, et au couchant de Milan, vers la porte Vercellina, j'ai vu des rizières à une portée de canon de la ville. Quant aux voleurs, on les rencontre à une portée de fusil presque chaque soir. La police est comme celle de Paris, elle ne songe qu'à la politique, et du reste fait tondre barbarement les arbres plantés par Napoléon, *pour avoir le bénéfice des fagots*.

Mais enfin, comme les espions eux-mêmes ont le goût italien, cette police a forcé les citoyens à faire des choses prodigieuses pour l'embellissement de la ville. Par exemple, l'on peut passer

près des maisons quand il pleut; des conduits de fer-blanc amènent les eaux des toits dans le canal qui passe sous chaque rue. Comme les corniches sont fort saillantes, on est presque à l'abri de la pluie en marchant le long des maisons.

Le lecteur se moquerait de mon enthousiasme si j'avais la bonhomie de lui communiquer tout ce que j'écrivis, le 4 octobre 1816, en revenant de Dèsio. Cette charmante *villa* appartient au marquis Cusani, qui, sous Napoléon, voulut rivaliser de luxe avec le duc Litta.

Galli est enrhumé. On nous redonne un opéra de Mayer, *Elena*, qu'on jouait avant la *Testa di bronzo*. Comme il paraît languissant!

Quels transports au *sestetto* du second acte! Voilà cette musique de *nocturne*, douce, attendrissante, vraie musique de la mélancolie, que j'ai souvent entendue en Bohême. Ceci est un morceau de génie que le vieux Mayer a gardé depuis sa jeunesse, ou qu'il a pillé quelque part; il a soutenu tout l'opéra. Voilà un peuple né pour le *beau :* un opéra de deux heures est soutenu par un moment délicieux qui dure à peine six minutes; on vient de cinquante milles de distance pour entendre ce sestetto chanté par mademoiselle Fabre, Remorini, Bassi, Bonoldi, etc., et pendant quarante représentations, six minutes font passer sur une heure d'ennui. Il n'y a rien de choquant dans le reste de l'opéra, mais il n'y a rien. Alors on fait la conversation dans les deux cents petits salons, avec une fenêtre garnie de rideaux donnant sur la salle, qu'on appelle loges. Une loge coûte quatre-vingts sequins; elle en coûtait deux cents ou deux cent cinquante, il y a six ans, dans les temps heureux de l'Italie (règne de Napoléon, de 1805 à 1814). Napoléon a volé à la France la liberté dont elle jouissait en 1800 et ramené les jésuites. En Italie, il détruisait les abus et protégeait le mérite. Après vingt années du despotisme raisonné de ce grand homme, ces gens-ci eussent peut-être été dignes des deux chambres.

Je vais dans huit ou dix loges; rien de plus doux, de plus aimable, de plus digne d'être aimé que les mœurs milanaises. C'est l'opposé de l'Angleterre; jamais de figure sèche et désespérée. Chaque femme est en général avec son amant; plaisanteries

douces, disputes vives, rires fous, mais jamais d'airs importants. Pour les mœurs, Milan est une république vexée par la présence de trois régiments allemands et obligée de payer trois millions à l'empereur d'Autriche. Notre air de dignité, que les Italiens appellent *sostenuto*, notre grand art de représenter, sans lequel il n'y a pas de considération, serait pour eux le comble de l'ennui. Quand on a pu comprendre le charme de cette douce société de Milan, on ne peut plus s'en défaire. Plusieurs Français de la grande époque sont venus ici prendre des fers qu'ils ont portés jusqu'au tombeau.

Milan est la ville d'Europe qui a les rues les plus commodes [1] et les plus belles cours dans l'intérieur des maisons. Ces cours carrées sont, comme chez les Grecs anciens, environnées d'un portique, formé par des colonnes de granit fort belles. Il y a peut-être à Milan vingt mille colonnes de granit; on les tire de Baveno, sur le lac Majeur. Elles arrivent ici par le fameux canal qui joint l'Adda au Tésin. Léonard de Vinci travailla à ce canal en 1496; nous n'étions encore que des barbares, comme tout le Nord.

Il y a deux jours que le maître d'une de ces belles maisons, ne pouvant dormir, se promenait sous le portique, à cinq heures du matin; il tombait une pluie chaude. Tout à coup, il voit sortir d'une petite porte, au rez-de-chaussée, un fort joli jeune homme de sa connaissance. Il comprend qu'il a passé la nuit dans la maison. Comme ce jeune homme aime beaucoup l'agriculture, le mari lui fait pendant deux heures, tout en se promenant sous le portique, et sous prétexte d'attendre la fin de la pluie, des questions infinies sur l'agriculture. Vers les huit heures, la pluie ne cessant pas, le mari a pris fort poliment congé de son ami, et est remonté. Le peuple milanais offre la réunion de deux choses que je n'ai jamais vues ensemble au même degré, la sagacité et la bonté. Quand il discute, il est le contraire des Anglais, il est serré comme Tacite; la moitié du sens est dans le geste et dans l'œil; dès qu'il écrit il veut faire de belles phrases toscanes, et il est plus bavard que Cicéron.

[1] The most comfortable streets.

Madame Catalani est arrivée et nous annonce quatre concerts; le croiriez-vous? une chose choque tout le monde : le billet coûte dix francs. J'ai vu une loge pleine de gens qui jouissent de quatre-vingt ou cent mille livres de rente, et qui, dans l'occasion, en dépensent le triple en bâtiments, se récrier sur ce prix de dix francs. Ici, le spectacle est pour rien; il coûte trente-six centimes aux abonnés. Pour cela, on a le premier acte de l'opéra, qui dure une heure; on commence à sept heures et demie en hiver, et à huit heures et demie en été; ensuite grand ballet sérieux, une heure et demie; après le ballet vient le second acte de l'opéra, trois quarts d'heure; enfin, un petit ballet comique, ordinairement délicieux, et qui vous renvoie chez vous, mourant de rire, vers les minuit et demi, une heure. Quand on a payé son billet quarante sous, ou que l'on est entré pour trente-six centimes, on va se placer dans un parterre assis, sur de bonnes banquettes à dossier, très-bien rembourrées : il y a huit à neuf cents places. Les gens qui ont une loge vont y recevoir leurs amis. Ici, une loge est comme une maison, et se vend vingt à vingt-cinq mille francs; le gouvernement donne deux cent mille francs à l'*impresario* (l'entrepreneur); l'impresario loue à son profit le cinquième et le sixième rang de loges, qui lui valent cent mille francs : les billets font le reste. Sous les Français, l'entreprise avait les jeux, qui donnaient six cent mille francs à mettre en ballets et en voix. La Scala peut contenir trois mille cinq cents spectateurs. Le parterre de ce théâtre est ordinairement à moitié vide, c'est ce qui le rend si commode.

Dans les loges, vers le milieu de la soirée, le cavalier servant de la dame fait ordinairement apporter des glaces; il y a toujours quelque pari en train, et l'on parie toujours des *sorbets*, qui sont divins; il y en a de trois sortes, gelati, crepè, et pezzi-duri; c'est une excellente connaissance à faire. Je n'ai point encore décidé la meilleure espèce, et tous les soirs je me mets en expérience.

6 octobre. — Enfin, ce concert de madame Catalani, si attendu, a eu lieu dans la salle du Conservatoire, qui n'a pas pu se remplir. Il y avait quatre cents personnes environ. Quel tact dans ce peuple! Le jugement est unanime; c'est la plus belle

voix dont on se souvienne, supérieure de bien loin à la Banti, à la Billington, à la Correa, à Marchesi, à Crivelli. Même dans les morceaux les plus vifs, madame Catalani semble toujours chanter sous un rocher; elle a ce *retentissement argentin*.

Quel effet ne produirait-elle pas si la nature lui eût donné une âme ! Elle a chanté tous ses airs de la même manière. Je l'attendais à l'air si touchant

Frenar vorrei le lacrime.

Elle l'a chanté avec le même luxe de petits ornements gais et rapides que les variations sur l'air

Nel cor piu non mi sento.

Madame Catalani ne chante jamais qu'une douzaine d'airs; c'est avec cela qu'elle se promène en Europe[1]. — Il faut l'entendre

[1] Ce soir nous avons eu :

Della tromba il suon guerriero.
PORTOGALLO.

Frenar vorrei le lacrime.
Idem.

Nel cor piu non mi sento.
PAISIELLO.

Second concert, à Milan

Deh frenate le lacrime.
PUCCITA.

Ombra adorata aspetta.
CRESCENTINI.

Nel cor piu non mi sento.
PAISIELLO.

Troisième concert.

Della tromba il suon guerriero.
PORTOGALLO.

Per queste amare lacrime.
***

Oh dolce contento.
MOZART.

une fois, pour avoir un regret éternel que la nature n'ait pas joint un peu d'âme à un instrument si étonnant. — Madame Catalani n'a fait aucun progrès depuis dix-huit ans qu'elle chantait à Milan *Ho perduto il figlio amato*. — Peu importe le nom du compositeur, l'air que chante madame Catalani est toujours le même : c'est une suite de broderies, et la plupart de mauvais goût. Elle n'a trouvé que de mauvais maîtres hors de l'Italie.

Voilà ce qu'on disait autour de moi. Tout cela est vrai ; mais de notre vie peut-être nous n'entendrons rien d'approchant. Elle fait la gamme ascendante et descendante par semi-tons, mieux que Marchesi, que l'on me fait voir au concert. Il n'est

Quatrième concert.

Son Regina

PORTOGALLO.

Dolce tranquillità.

Madame Catalani a chanté cet air avec Galli et mademoiselle Cori, son élève.

Oh cara d'amore !

de Guglielmi avec Galli.

Sul margine d'un rio.

MILLICO.

Che momento non pensato,

terzetto de Puccita, avec Galli et Remorini. La voix de Galli a écrasé celle de la femme célèbre.

Cinquième concert.

Quelle pupille tenere.

CIMAROSA.

Che soave zephiretto.

MOZART.

Stanca di pascolare.

MILLICO.

Frenar vorrei le lacrime.

La ci darem la mano.

MOZART.

Dolce tranquillità.

point trop vieux ; il est fort riche, et chante encore quelquefois devant ses amis intimes ; c'est comme son rival Pacchiarotti à Padoue. Marchesi a eu des aventures fort agréables dans sa jeunesse.

On m'a conté ce soir l'anecdote singulière d'un homme fort respectable de ce pays-ci, qui a le malheur d'avoir la voix très-claire. Un soir qu'il entrait chez une femme aussi célèbre par sa petite vanité que par ses immenses richesses, l'homme à la voix claire est accueilli par une volée de coups de bâton ; plus il crie du haut de sa tête et appelle au secours, plus les coups de canne redoublent d'énergie. « Ah ! scélérat de soprano, lui crie-t-on, je t'apprendrai à faire le galant ! » Notez que c'était un prêtre qui parlait ainsi, et qui vengeait les injures fraternelles sur les épaules de notre citoyen, qu'il prenait pour Marchesi. Le soprano, profitant de l'anecdote, qui fit rire pendant six mois, ne remit plus les pieds chez la riche bourgeoise.

Aux lumières, madame Catalani, qui peut avoir trente-quatre à trente-cinq ans, est encore fort belle ; le contraste de ses traits nobles et de sa voix sublime avec la gaieté du rôle doit faire un effet étonnant dans l'opéra buffa. Pour l'*opera seria*, elle n'y comprendra jamais rien. C'est une âme sèche.

Au total, j'ai été désappointé. J'aurais fait trente lieues avec plaisir pour ce concert, je suis heureux de m'être trouvé à Milan. En sortant, je suis venu au grand trot de mes chevaux chez madame Bina R*** ; il y avait déjà trois ou quatre amis de la maison, qui étaient venus là du Conservatoire, toujours en courant, pour donner des nouvelles du concert à leurs amis, qui avaient voulu épargner dix francs. Or il y a là près d'une demi-lieue. La conversation ne se faisait que par exclamations. Pendant trois quarts d'heure, comptés à ma montre, il n'y a pas eu une seule phrase de finie.

Naples n'est plus la capitale de la musique ; c'est Milan, du moins pour tout ce qui a rapport à l'expression des passions. A Naples, on ne demande qu'une belle voix ; on y est trop Africain pour goûter l'expression fine des nuances de sentiment. Au moins, c'est ce que vient de me dire M. de Brême.

7 octobre. — J'oubliais ce qui m'a le plus frappé hier au con-

cert de madame Catalani ; j'ai été pendant quelques minutes immobile d'admiration : c'est la plus belle tête que j'aie vue de ma vie, lady Fanny Har***. *Raphaël, ubi es?* Aucun de nos pauvres peintres modernes, tout chargés de titres et de cordons, ne serait capable de peindre cette tête ; ils y voudraient placer l'*imitation de l'antique* ou le *style*, comme on dit à Paris, c'est-à-dire donner l'expression de la force et du calme à une figure qui est touchante précisément à cause de l'*absence de la force*. C'est par l'effet de l'air facile à émouvoir et l'expression naïve de la grâce la plus douce que quelques figures modernes sont tellement supérieures à l'antique. Mais nos peintres ne pourraient pas même comprendre ce raisonnement. Que nous serions heureux de pouvoir en revenir au siècle des Ghirlandajo et des Giorgion (1490) ! Nos artistes alors seraient au moins en état de copier la nature *comme au miroir ;* et que ne donnerait-on pas d'un miroir où l'on verrait constamment les traits de lady Fanny H*** telle qu'elle était ce soir !

8 octobre. — Je ne sais pourquoi l'extrême beauté m'avait jeté hier soir dans les idées métaphysiques. Quel dommage que le *beau idéal*, dans la forme des têtes, ne soit venu à la mode que depuis Raphaël ! La sensibilité brûlante de ce grand homme aurait su le marier à la nature. L'esprit à pointes de nos artistes gens du monde est à mille lieues de cette tâche. Du moins, s'ils daignaient s'abaisser quelquefois à copier strictement la nature, sans y rien ajouter de *roide*, fût-il emprunté du grec, ils seraient sublimes *sans le savoir*. Filippo Lippi, ou le frère Ange de Fiesole, quand le hasard leur faisait rencontrer une tête angélique comme celle de lady Fanny H***, la copiaient exactement. C'est ce qui rend si attachante l'étude des peintres de la seconde moitié du quinzième siècle. Je conçois que M. Cornelius et les autres peintres allemands de Rome les aient pris pour modèles. Qui ne préférerait Ghirlandajo à Girodet?

20 octobre. — Si je ne pars pas d'ici dans trois jours, je ne ferai pas mon voyage d'Italie, non que je sois retenu par aucune aventure galante, mais je commence à avoir quatre ou cinq loges où je suis reçu comme si l'on m'y voyait depuis dix ans. L'on ne se dérange plus pour moi, et la conversation continue

comme si c'était un valet qui fût entré. — Plaisante manière de se féliciter, s'écrierait un de mes amis de Paris, je ne vois là que de la grossièreté. — A la bonne heure, mais c'est pour moi la plus douce récompense des deux ans que j'ai passés autrefois à apprendre non-seulement l'italien de Toscane, mais encore le milanais, le piémontais, le napolitain, le vénitien, etc. On ignore, hors de l'Italie, jusqu'au nom de ces dialectes, que l'on parle uniquement dans les pays dont ils portent le nom. Si l'on n'entend pas les finesses du milanais, les sentiments comme les idées des hommes au milieu desquels on voyage restent parfaitement invisibles. La fureur de parler et de se mettre en avant, qu'ont les jeunes gens d'une certaine nation, les fait prendre en horreur à Milan. Par hasard, j'aime mieux écouter que parler; c'est un avantage, et qui compense quelquefois mon mépris peu caché pour les sots. Je dois avouer, de plus, qu'une femme d'esprit m'écrivait à Paris que j'avais l'air *rustique*. C'est peut-être à cause de ce défaut que la bonhomie italienne a si vite fait ma conquête. Quel naturel! quelle simplicité! comme chacun dit bien ce qu'il sent ou ce qu'il pense *au moment même!* Comme on voit bien que personne ne songe à imiter un modèle! Un Anglais me disait à Londres, en me parlant de sa maîtresse avec ravissement: « Il n'y a chez elle rien de vulgaire! » Il me faudrait huit jours pour faire comprendre cette exclamation à un Milanais; mais, une fois comprise, il en rirait de bien bon cœur. Je serais obligé de commencer par expliquer au Milanais comme quoi l'Angleterre est un pays où les hommes sont parqués et divisés en castes, comme aux Indes, etc., etc.

La *bonhomie italienne!* Mais c'est à pouffer de rire, diront mes amis du faubourg Poissonnière. Le naturel, la simplicité, la candeur passionnée, si je puis m'exprimer ainsi, étant une nuance qui se mêle à toutes les actions d'un homme, je devrais placer ici une description en vingt pages de diverses actions que j'ai vues ces jours-ci. Cette description, faite avec le soin convenable et l'exactitude scrupuleuse dont je me pique, me prendrait beaucoup de temps, et trois heures viennent de sonner à l'horloge de San Fedele. Une telle description semblerait incroyable aux trois quarts des lecteurs. J'avertis donc seulement

qu'il y a ici une chose singulière à voir; la verra qui pourra; mais il faut savoir le milanais. Si jamais le grand poëte Béranger passe en ce pays, il me comprendra. Mais Saint-Lambert, l'auteur des *Saisons*, le courtisan de Stanislas, l'amant trop heureux de madame du Châtelet, eût trouvé ce pays-ci affreux.

25 octobre. — Ce soir, une femme brillante de beauté, de finesse, d'enjouement, madame Bibin Catena, a bien voulu essayer de m'apprendre le *taroc*. C'est une des grandes occupations des Milanais. C'est un jeu qui n'a pas moins de cinquante-deux cartes grandes chacune comme trois des nôtres. Il y en a une vingtaine qui jouent le rôle de nos *as*, et qui l'emportent sur toutes les autres; elles sont fort bien peintes, et représentent le pape, la papesse Jeanne, le fou, le pendu, les amoureux, la fortune, la mort, etc. Il y a d'ailleurs, comme à l'ordinaire, quatre couleurs (bastone, danari, spade, coppe); les cartes portent l'image de bâtons, de deniers, d'épées et de coupes. M. Reina, l'un des amis auxquels m'a présenté madame G***, me dit que ce jeu a été inventé par Michel-Ange. Ce M. Reina a formé l'une des belles bibliothèques de l'Europe: il a, de plus, des sentiments généreux, chose singulière et que je ne me souviens pas d'avoir jamais vue réunie à la bibliomanie. Il fut déporté aux bouches du Cattaro en 1799.

Si Michel-Ange a inventé le *tarocco*, il a trouvé là un beau sujet de disputes pour les Milanais et de scandale pour les petits-maîtres français. J'en ai rencontré un ce soir qui trouvait les Italiens bien lâches de ne pas mettre l'épée à la main vingt fois pour une partie de *tarocco*. En effet, les Milanais ayant le malheur de manquer tout à fait de vanité, ils poussent à l'excès le feu et la franchise de leurs disputes au jeu. En d'autres termes, ils trouvent au jeu de *tarocco* les émotions les plus vives. Ce soir, il y a eu un moment où j'ai cru que les quatre joueurs allaient se prendre aux cheveux; la partie a été interrompue au moins dix minutes. Le parterre impatienté criait *zitti! zitti!* et la loge n'étant qu'au second rang, le spectacle était en quelque sorte interrompu. *Va a forti buzzarare!* criait l'un des joueurs. — *Ti te sei un gran cojononon!* répondait l'autre en lui faisant des yeux furibonds et criant à tue-tête. L'accent donné à ce mot

cojononon m'a semblé incroyable de bouffonnerie et de vérité. L'accès de colère paraît excessif et laisse toutefois si peu de traces, que j'ai remarqué qu'en quittant la loge il n'est venu à l'idée d'aucun des disputeurs d'adresser à l'autre un mot d'amitié. A vrai dire, la colère italienne est, je crois, silencieuse et retenue, et ceci n'est rien moins que de la colère. C'est l'impatience vive et bouffonne de deux hommes graves qui se disputent un joujou, et sont ravis de faire les enfants pendant un moment.

Dans ce siècle menteur et comédien (this age of cant, dit lord Byron) cet excès de franchise et de bonhomie entre gens des plus riches et des plus nobles de Milan me frappe si fort, qu'il me donne l'idée de me fixer en ce pays. Le bonheur est contagieux.

Le maudit Français, que j'aurais voulu à cent lieues de moi, m'a retrouvé au café de l'Académie en face de la *Scala* : « Quelle grossièreté, me dit-il, *cojononon!* quels cris! Et vous dites que ces gens-là ont des sentiments délicats! qu'en musique leur oreille est blessée du moindre son criard! » Je méritais de voir ainsi toutes mes idées polluées par un sot; j'avais eu la bêtise de lui parler avec candeur.

Avec quelle amertume je me suis repenti d'avoir adressé la parole à M. Mal... J'avouerai, dût l'honneur national me répudier, qu'un Français, en Italie, trouve le secret d'anéantir mon bonheur en un instant. Je suis dans le ciel, savourant avec délices les illusions les plus douces et les plus folles; il me tire par la manche pour me faire apercevoir qu'il tombe une pluie froide, qu'il est minuit passé, que nous marchons dans une rue privée de réverbères, et que nous courons le risque de nous égarer, de ne plus retrouver notre auberge, et peut-être d'être volés. Voilà ce qui m'est arrivé ce soir : l'abord du compatriote est mortel pour moi.

Comment expliquer cet effet nerveux et cet agréable pouvoir de tuer le plaisir des beaux-arts que possède l'amabilité française? Est-elle jalouse d'un plaisir qu'elle est impuissante à partager? Je crois plutôt qu'elle le trouve une affectation ridicule.

27 octobre. — Madame Marini m'a procuré un billet pour le bal que les négociants donnent ce soir à leur *casin* de San Paolo. Rien n'a été plus difficile. Avec mon billet et en parlant milanais *serré*, je viens d'engager le portier à me laisser voir le local. L'air de bonhomie qu'il faut prendre ici et ma qualité de Français ont plus fait que la *mancia* (l'étrenne).

Les riches négociants de Milan, dont le bon sens tranquille et le luxe tout en agréments réels et sans aucun faste me rappellent le caractère hollandais, se sont réunis au nombre de quatre cents pour acheter à fort bon compte, dans la rue San Paolo, ce qu'on appelle ici un *palazzo*. C'est un grand hôtel, bâti en pierres que le temps à noircies. La façade n'est point un mur plat, comme celle des maisons de Paris. Il y a un ordre étrusque au rez-de-chaussée, et au premier étage des pilastres. C'est un peu comme ce qu'on appelle à Paris le *palais* de la *Chambre* des pairs. En faisant *gratter* le palais de cette Chambre, on a ôté à l'architecture tout le charme des souvenirs, ce qui est adroit pour une Chambre aristocratique. S'il avait pu passer par la tête des négociants de Milan de faire un tel outrage à leur casin de *San Paolo*, les bottiers et les menuisiers qui ont leurs boutiques dans cette rue, l'une des plus fréquentées de la ville, en eussent fait des gorges chaudes.

Il y a ici une commission *di ornato* (de l'ornement); quatre ou cinq citoyens connus par leur amour pour les beaux-arts, et deux architectes, composent cette commission, qui exerce ses fonctions gratuitement. Toutes les fois qu'un propriétaire touche au mur de face de sa maison, il est tenu de communiquer son plan à la municipalité, qui le transmet à la commission *di ornato*. Elle donne son avis. Si le propriétaire veut faire exécuter quelque chose de par trop laid[1], les membres de la commission *di ornato*, gens considérables, se moquent de lui dans les conversations. Chez ce peuple né pour le *beau*, et où d'ailleurs parler politique est dangereux ou désespérant, on s'occupe un mois de suite du degré de beauté de la façade d'une maison nouvelle.

[1] Par exemple, la façade en bois peint en bronze, derrière les colonnes du théâtre Favart. (Note ajoutée en 1826.)

Les habitudes morales de Milan sont tout à fait républicaines, et l'Italie d'aujourd'hui n'est qu'une continuation du moyen âge. Avoir une belle maison dans la ville donne plus de considération que des millions en portefeuille. Si la maison est remarquable par sa beauté, elle prend tout de suite le nom du propriétaire. Ainsi l'on vous dit : Les tribunaux sont telle rue, dans la *casa Clerici.*

Faire bâtir une belle maison confère à Milan la véritable noblesse. Depuis Philippe II, le gouvernement a toujours été regardé ici comme un être malfaisant qui vole quinze ou vingt millions par an; on se moquerait fort des gens qui prétendraient défendre ses mesures; ce ridicule excessif ne serait même pas compris. Le gouvernement n'a absolument aucune prise sur l'opinion. Il va sans dire qu'il y a eu exception pour Napoléon de 1796 à 1806, époque où il renvoya le corps législatif, pour lui avoir refusé l'impôt de l'*enregistrement* des actes. De 1806 à 1814, il n'eut pour lui que les riches et les nobles. La femme d'un riche banquier, madame Big..... refusa, dit-on, d'être dame du palais, parce qu'on voyait que le prince Eugène, véritable marquis français, beau, brave et fat, ne prisait que la noblesse, et *aristocratisait* constamment les mesures de son beau-père. L'honnête maréchal Davoust eût convenu à ce pays pour vice-roi. Il avait la prudence italienne.

L'architecture me semble plus vivante en Italie que la peinture ou la sculpture. Un banquier milanais sera avare cinquante années de sa vie pour finir par bâtir une maison dont la façade lui coûtera cent mille francs de plus que si elle était un simple mur. La secrète ambition de tous les citoyens de Milan, c'est de bâtir une maison, ou du moins de renouveler la façade de celle qu'ils tiennent de leur père.

Il faut savoir que l'architecture fut pitoyable vers 1778, quand Pier Marini construisait le théâtre de la *Scala,* qui est un modèle pour les agréments de l'intérieur, mais non certes pour ses deux façades. On se rapproche maintenant de la simplicité antique Les Milanais ont trouvé une certaine proportion, remplie de grâce, entre les *pleins* et les *vides* de la façade d'une maison. L'on cite deux architectes, M. le marquis Cagnola, qui

a fait la porte de Marengo, et M. Canonica, à qui l'on doit plusieurs théâtres : *Carcano*, le plus *armonico* (sonore) de tous, le théâtre *Re*, etc.

J'ai été présenté à quelques riches Milanais qui ont le bonheur de bâtir. Je les ai trouvés sur leurs échelles, passionnés comme un général qui livre bataille. J'ai monté moi-même aux échelles.

J'ai trouvé des maçons remplis d'intelligence. Chacun d'eux juge la façade adoptée par l'architecte. Pour la distribution intérieure, ces maisons m'ont paru inférieures à celles de Paris. En Italie, on imite encore les distributions des palais du moyen âge, bâtis à Florence vers 1350 et ornés depuis par Palladio et ses élèves (vers 1560). L'architecture avait alors pour but de satisfaire à des besoins sociaux qui n'existent plus. Les chambres à coucher des Italiens me sembleraient la seule chose à conserver; elles sont élevées, fort saines et le contraire des nôtres.

Les quatre cents propriétaires du casin de San Paolo viennent de dépenser un argent fou pour orner leur palazzo. La salle de bal, qui est toute neuve et magnifique, m'a semblé plus vaste que la première salle du Musée du Louvre. Ils ont employé les meilleurs peintres, ce qui n'est pas beaucoup dire, pour peindre le plafond. En revanche, il y a des ornements en bois et en *papier mâché* imitant le marbre, qui sont du goût le plus noble et d'une beauté frappante. Napoléon avait établi ici une école *dell ornato* et une école de gravure, qui ont rempli le but de ce grand roi.

Le caractère de la beauté en Italie, c'est le petit nombre des détails et, par conséquent, la grandeur des contours (je supprime ici quatre pages de philosophie, peu intelligibles pour qui n'aime pas la peinture avec passion).

Je trouve que le *casin* de San Paolo inspire le respect. Les palais de nos ministres ont l'air d'un boudoir *surdoré* ou d'une boutique fort élégante. Rien de plus convenable, quand le ministre est un Robert Walpole, achetant des votes et vendant des places. Cette physionomie de l'architecture d'un bâtiment, qui inspire un sentiment d'accord avec sa destination, s'appelle le

style. Comme la plupart des bâtiments doivent faire naître le respect et même la terreur, par exemple une église *catholique*, le palais d'un roi despote, etc., souvent quand on dit en Italie : Ce bâtiment est plein de *style*, entendez : Il inspire le respect. Les pédants, quand ils parlent de style, veulent dire : « Cette architecture est classique, elle imite le grec, ou du moins une certaine nuance de grec francisé, comme l'*Iphigénie* de Racine imite celle d'Euripide. »

La rue Dei Nobili, à Milan, a une fort belle architecture, vous dit-on ; entendez qu'elle est horriblement triste et sombre. Je ne rirais pas de huit jours si j'habitais le palais Arconati.

Ces palais me rappellent toujours le moyen âge, les conspirations sanglantes des Visconti (1301) et les passions gigantesques du quatorzième siècle. Mais je suis le seul à avoir de ces idées. Les possesseurs de ces palais si grandioses soupirent pour un petit appartement sur le boulevard de Gand, à Paris. Ce qu'il y a de plus semblable aux Français ici, ce sont les gens fort riches. Ils ont de plus que nous l'avarice, qui est une passion très-commune parmi eux, et qui lutte plaisamment avec une forte dose de petite vanité. Leur seule dépense, ce sont les chevaux, j'en ai vu plusieurs de trois, quatre, cinq mille francs. Un fat milanais sur son cheval forme un ensemble bien plaisant. J'oubliais de dire que tous les jours, à deux heures, il y a *Corso*, où tout le monde paraît à cheval ou en voiture. Le *Corso* a lieu à Milan, sur le bastion, entre la *Porta Rense* et la *Porta Nova*. Dans la plupart des villes d'Italie, c'est la rue principale qui sert de *Corso*. Jamais l'on ne manque ni le *Corso* ni le théâtre.

Les nobles Lombards ne mangent guère que le tiers de leur revenu ; ils en dépensaient le double avant la révolution de 1796. Deux ou trois ont vu le feu sous Napoléon. Leurs mœurs sont décrites avec vérité dans les petites pièces de vers de Carline Porta, en milanais.

Le 28 octobre 1816, à 5 heures du matin, en sortant du bal.

Je pars dans quatre heures pour Dèsio, que je veux revoir à loisir. Si je n'écris en ce moment, je n'écrirai pas. Je cherche à me calmer et à ne pas écrire une ode qui me semblerait ridicule dans trois jours. Mes papiers peuvent être saisis par la police autrichienne, je n'écrirai donc rien sur les intrigues secrètes qui sont de notoriété publique, et que mes amis m'ont fait remarquer. Je serais au désespoir de *manquer* à cette charmante société italienne, qui daigne parler devant moi comme devant un ami. La police autrichienne ignore tout ce qu'elle ne trouve pas écrit. Il y a de la modération dans cette idée.

Je sors du casin de *San Paolo*. De ma vie je n'ai vu la réunion d'aussi belles femmes; leur beauté fait baisser les yeux. Pour un Français, elle a un caractère noble et sombre qui fait songer au bonheur des passions bien plus qu'aux plaisirs passagers d'une galanterie vive et gaie. La beauté n'est jamais, ce me semble, qu'une *promesse de bonheur*.

Malgré la tristesse sévère nécessitée par l'orgueil tracassier et grognon des maris anglais et la sévérité de la terrible loi nommée *Improper*, le genre de beauté des Anglaises est beaucoup plus d'accord avec le bal[1]. Une fraîcheur sans égale et le sourire de l'enfance animent leurs beaux traits, qui ne font jamais peur et semblent promettre d'avance de reconnaître un maître absolu dans l'homme qu'elles aimeront. Mais tant de soumission laisse concevoir la possibilité de l'ennui, tandis que le feu des yeux italiens détruit à jamais jusqu'à la moindre idée de ce grand ennemi de l'amour heureux. Il me semble qu'en Italie, même auprès d'une demoiselle payée, l'on ne doit pas craindre l'ennui. Le caprice veille pour écarter le monstre.

Les figures d'hommes du bal de cette nuit auraient offert des modèles magnifiques à un sculpteur comme Daneker ou Chantrey, qui fait des bustes. Mais un peintre en eût été moins con-

[1] Miss Bathurst, Rome, 1824.

tent. Ces yeux si beaux et si bien dessinés m'ont semblé manquer quelquefois d'esprit; le fier, l'ingénieux, le piquant, s'y lisent rarement.

Les têtes de femmes, au contraire, présentent souvent la finesse la plus passionnée réunie à la plus rare beauté. La couleur des cheveux et des sourcils est d'un magnifique châtain foncé. Elles ont l'air froid et sombre jusqu'à ce que quelque mouvement de l'âme vienne les animer. Mais il ne faut point chercher la couleur de rose des têtes de jeunes filles et d'enfants anglais. Au reste, j'étais peut-être le seul, ce soir, à m'apercevoir de l'air sombre. J'ai vu, par les réponses de madame G***, l'une des femmes les plus spirituelles de ce pays, que l'air *riant et conquérant* que l'on trouve souvent au bal, en France, passerait ici pour une grimace. On se moquait fort de quelques femmes de marchands de second ordre qui se donnaient des yeux brillants pour avoir l'air de s'amuser. Je soupçonne pourtant que les belles Milanaises ne dédaigneraient pas cet air-là si elles ne devaient passer qu'un quart d'heure au bal. Après quelques minutes, l'air qu'une femme *donne* à sa figure devient grimace, et, dans un pays *méfiant*, la grimace doit être le comble du mauvais goût. N'êtes-vous agité par aucune nuance de passion, laissez vos traits *au repos*, si l'on me permet cette expression. C'est alors que les beaux traits des femmes italiennes prenaient pour moi, étranger, l'air sombre et presque terrible. Le général Bubna, qui a été en France, et qui joue ici le rôle d'esprit léger et à bons mots, disait ce soir : « Les femmes françaises se regardent entre elles, les Italiennes regardent les hommes. » C'est un homme très-fin, qui a le secret de se faire bien venir, tout en étant le chef de la tyrannie étrangère.

Avant ce bal, je n'avais jamais vu la vanité en Italie. On danse successivement une valse, une monférine et une contredanse française. On a commencé à arriver à dix heures. Jusqu'à minuit, la vanité a régné seule, excepté dans les beaux traits de madame ***. On dit que son mari lui a déclaré que si Frascani, qu'il a la bonté de redouter encore (Frascani et madame *** sont d'accord depuis deux ans), était au bal, il l'emmènerait, pour

tout le carnaval, à sa campagne si sauvage de Trezzo. Madame*** a averti Frascani, qui n'a pas paru de toute la soirée. Depuis onze heures que l'on m'a donné cet avis, jusqu'à deux qu'elle a osé quiter le bal, l'expression de la gaieté, du contentement, ou même de la simple attention, n'a pas paru, je puis le jurer, sur cette belle figure.

« Mais vos maris sont donc jaloux? disais-je à M. Cavaletti, ancien écuyer de Napoléon. — Tout au plus pendant les deux premières années du mariage, me répondit-il; mais cela est fort rare. C'est un beau métier que d'être jaloux quand on n'est pas amoureux! Être jaloux de sa maîtresse, passe. »

Grâce à cet ancien ami et à deux ou trois personnes auxquelles il a présenté un Français qui n'est ici que pour trois semaines et devant lequel on peut tout dire, c'étaient ses termes, bientôt ce bal n'a plus été pour moi insignifiant comme un bal masqué. J'ai connu les noms et les intérêts.

Vers minuit, la revue de toutes les toilettes étant finie, elles étaient plus magnifiques qu'élégantes, la froide et dédaigneuse vanité a été remplacée peu à peu sur les physionomies par un intérêt plus agréable à voir. Le ridicule, pour une jolie femme en ce pays-ci, c'est de ne pas avoir de tendre engagement. Ces liaisons durent huit ou dix ans, souvent toute la vie. Tout cela m'a été conté presque aussi clairement que je l'écris, par madame M***. Quand une jeune femme passe, au bout d'un an de mariage, pour n'être pas amoureuse de son mari et ne prend intérêt à personne, on dit en haussant les épaules : *È una sciocca* (c'est une oie), et les jeunes gens la laissent se morfondre sur sa banquette. J'ai vu ce soir, ou j'ai cru voir toutes les nuances des différents degrés d'intérêt. La belle figure du jeune comte Botta, en regardant madame R***, exprimait fort bien l'amour avant la déclaration. On dit en France qu'un amant heureux joue un pauvre rôle au bal; pour peu qu'il soit passionné, il se voit le public pour rival. A Milan, on ne l'oublie qu'une heure, pour la revue des toilettes.

Il faut au moins dix lignes en français pour louer une femme avec délicatesse. Je ne dirai donc rien des grâces et de l'esprit à la Narbonne de madame Bibin Catena. Madame C** m'a fait

voir bien des physionomies jalouses vers les deux heures. Le comte N***, désespéré, a quitté le bal. La femme qu' sert (*che serve*) l'a cherché avec anxiété dans les huit ou dix salles où l'on jouait, dans les salles à demi éclairées par de lampes d'albâtre où l'on se reposait; ensuite, une tristesse frappante s'est emparée de cette belle figure; elle ne s'est plus intéressée à rien, et, pour pouvoir rendre compte de sa soirée, elle est allée se placer à une table de jeu à côté de gens connus *per aver altre amicizie* (pour être engagés ailleurs). Le mot *amore* se prononce fort rarement ici. J'ai toutes les peines du monde à écrire en français les remarques que l'on m'a fait faire cette nuit. Nous n'avons réellement point d'équivalents pour toutes ces choses-là, dont on ne parle jamais en France, et qui, d'ailleurs, y sont probablement fort rares. Ici on ne parle d'autre chose; aussi, quand la conversation périt en Italie, ce n'est pas par ennui, mais par prudence.

Les Italiens aiment fort peu la danse. Dès une heure du matin on ne voyait plus danser que les étrangers ou les gens sans affaires. Trois ou quatre beaux officiers allemands, bien blonds, valsent toujours : on a d'abord admiré leur bonne grâce et l'on finit par se moquer de leurs figures rouges et de la peine *di fachino* (de portefaix) qu'ils se donnent. Ces pauvres jeunes gens, qui ne sont reçus que dans quelques maisons fort ultrà et ennuyeuses, affichent ainsi leur bonne mine pour tâcher de faire fortune. Le lendemain on les voit, fixes comme des termes, au parterre de la *Scala;* ils regarderont quatre heures de suite une jolie femme avec laquelle ils ont dansé; ils se présentent à elle le dimanche à l'église; chaque soir, au *Corso*, ils caracolent à cheval auprès de sa portière.

Une Française bien jolie, madame la comtesse Ag***, a été comptée parmi les douze plus jolies femmes du bal. On citait mesdames Litta, Rughetta, Ruga, Maïnoni, Ghirlanda de Varese, la comtesse C***, de Mantoue, et une belle Espagnole, madame Carmelita L***.

Les jeunes gens portent ici beaucoup de cheveux et des nœuds de cravate énormes. On reconnaît des gens accoutumés à voir de la peinture à fresque ordinairement colossale. M. Izim-

bardi m'a fait remarquer que les femmes de la haute noblesse affectent de parler du nez. J'ai entendu l'une d'elles dire d'une autre femme : *A-t-elle du sang bleu?* ce qui veut dire : *Est-elle vraiment noble?* et j'ai eu la sottise de rire aux éclats (*sang bleu* se prononce de même en milanais et en français).

On m'a présenté à M. Peregò, homme de génie ; c'est à lui que l'on doit les décorations du théâtre de la *Scala* que j'ai tant admirées. Il a dirigé certaines parties de l'ornement du magnifique *Casin* où j'ai passé sept heures avec tant de plaisir. C'est à ce bal aussi que j'ai été présenté à MM. Romagnosi et Tommaso Grossi. J'y ai vu Vincenzo Monti. La dévotion de M. Manzoni l'a, dit-on, empêché d'y paraître. Il traduit l'*Indifférence* de M. de Lamennais. A cela près, homme comparable à lord Byron pour le lyrique.

30 octobre. — Tout ce que je puis dire des habitudes morales ou de la manière d'aller à la chasse du bonheur en Italie, je ne le sais que par des récits qui ont pu être trompeurs. Ces choses-là ne se voient pas *avec les yeux de la tête,* comme disait Napoléon. Supposez que le mur mitoyen qui sépare votre cabinet de la maison voisine devienne tout à coup transparent, vous verrez une scène entre une femme et deux hommes qui ne vous intéressera point. Vous ignorez ce que ces gens-là sont les uns pour les autres. Que l'on vous conte leur histoire, l'avant-scène de la conversation visible à cause du mur transparent, et peut-être serez-vous vivement touché.

J'ai entrevu quelques scènes; mais j'avoue que je ne sais *que par des récits* tout ce qui les rend intéressantes pour moi. Les nigauds qui, en voyageant, ne parlent qu'aux garçons d'auberge, aux *ciceroni,* à la blanchisseuse et à leur banquier, pendant l'unique dîner qu'ils en reçoivent, me taxeront d'exagération, de mensonge, etc., etc. Je les engage à fermer le livre.

Combien l'on est plus inattaquable en se bornant, comme tous les voyageurs, à compter les tableaux d'une galerie ou les colonnes d'un monument ! Mais, si l'on a le talent de couper ces sortes de procès-verbaux par des systèmes puérils en style emphatique sur l'origine des monuments, sur le passage de la civilisation des Égyptiens aux Étrusques, et des Étrusques aux

Romains, à l'instant ces mêmes nigauds vous trouvent admirable.

Que de périls à parler de mœurs ! Les nigauds qui ont voyagé diront : Cela n'est pas vrai, car j'ai passé cinquante-deux jours à Venise et je ne l'ai pas vu. Les nigauds casaniers diront : Cela est indécent, car l'on n'en agit pas ainsi rue Mouffetard.

Un voyageur anglais, homme d'esprit, nommé John Scott, vient d'être tué en duel pour avoir imprimé un certain paragraphe. C'est dommage ; il était en passe de parvenir aux premiers honneurs littéraires de son pays ; il venait de faire la conquête de tous ses compatriotes qui ont mal au foie, en publiant un voyage en France, où il nous accable d'injures. Les héritiers de John Scott lui ont joué le mauvais tour d'imprimer le journal d'un voyage à Milan, auquel il travaillait. Ce journal n'est encore orné d'aucun mensonge : c'est la *base tout nue* du voyage futur. On y voit que John Scott n'a parlé absolument à Milan qu'à des garçons de café, à son maître d'italien et à quelque malheureux *custode* de monuments publics.

Pour ne citer aussi que les morts parmi les voyageurs compteurs de colonnes, cherchez les voyages de M. Millin en Italie. M. Millin étant à Rome, en 1806, je crois, rentre chez lui désespéré. « Qu'avez-vous ? lui dit un savant qui se trouvait-là. — Ce que j'ai ! ce que j'ai ! Denon est ici ; savez-vous ce qu'il dépense par jour ? cinq cents francs. Je suis un homme perdu. Que va dire Rome de moi ? »

2 novembre. — Madame M. V***, qui ressemble en beau à la charmante Hérodiade de Léonard de Vinci, et chez qui j'ai découvert un tact parfait pour les beaux-arts, m'a dit hier à une heure du matin : « Il fait un beau clair de lune, je vous conseille d'aller voir le Dôme (la cathédrale), mais il faut vous placer du côté du *Palazzo Reggio*. »

J'y ai trouvé le plus beau silence. Ces pyramides de marbre blanc, si gothiques et si minces, s'élançant dans les airs et se détachant sur le bleu sombre d'un ciel du Midi garni de ses étoiles scintillantes, forment un spectacle unique au monde. Bien plus, le ciel était comme velouté et d'accord avec les rayons tranquilles d'une belle lune. Une brise chaude se jouait dans les

passages étroits qui, de quelques côtés, environnent la masse énorme du dôme. Moment ravissant.

C'est à Napoléon que l'on doit la façade demi-gothique et toutes les aiguilles (*guglie*) du côté du midi, vers le Palazzo Reggio (1805-1810). La colonne, découpée à jour et formée d'un filigrane de marbre blanc que l'on aperçoit de plusieurs lieues et qui porte la statue colossale de la Madone, fut élevée sous Marie-Thérèse.

Jean Galeas Visconti, celui qui, après avoir vaincu et pris son oncle Bernarbò, le fit empoisonner dans le château si pittoresque de Trezzo, fonda la cathédrale de Milan (il Duomo), en 1386, peut-être pour apaiser la Vierge. Il commença aussi cette bonbonnière de marbre sans dignité, appelée la Chartreuse de Pavie.

On doit à M. Franchetti, ancien auditeur au conseil d'État, un bel ouvrage sur le Dôme de Milan. M. Litta, qui, sous le titre suranné d'*Histoire des Familles illustres d'Italie*, publie des gravures fort soignées et un texte explicatif exempt de mensonges, a donné un beau trait de Jean-Jacques de Médicis, dessiné par Michel Ange, et placé dans le Dôme. Les artistes du quatorzième siècle pratiquèrent sur les piliers extérieurs de cette énorme masse gothique plus de deux mille niches de toute grandeur, dans lesquelles on a mis tout autant de statues. Telle statue, placée à cent pieds de terre, n'a pas trente pouces de proportion. Il y a, derrière le grand autel, des fenêtres de soixante pieds de haut sur trente de large. Mais les vitraux colorés conservent aux cinq *navate* de l'intérieur le beau sombre qui convient à la religion qui prêche un enfer éternel.

On trouve près du grand autel, au midi, un passage souterrain et ouvert au public, qui, de l'intérieur de l'église, conduit sous le portique de la cour de l'archevêché. Les personnes qui aiment à se voir s'y rencontrent par hasard. Le cocher et le laquais, qui peut-être sont des espions, attendent à la porte de l'église. A côté de ce passage, le cicerone vous fait remarquer une statue de saint Barthelémy, écorché et portant gaillardement sa peau en bandouillère, fort estimée du vulgaire, et qui pourrait figurer avantageusement dans un amphithéâtre d'hôpital, si elle n'était remplie de fautes d'anatomie. J'ai dit cela ce soir dans la loge

de madame F***; on s'est tu. J'ai vu que je venais d'offenser le *patriotisme d'antichambre*, et je me suis hâté de sortir. En général, dans la société italienne, même la plus spirituelle, il faut se comporter comme à la cour et ne jamais rien blâmer de ce qui est italien.

3 novembre. — On fait d'immenses préparatifs pour la fête de demain, san Carlo, qui est, après ou avant la Madone, le véritable dieu des Milanais. On revêt de damas rouge la base des énormes piliers gothiques du Dôme. On accroche à trente pieds de haut une quantité de grands tableaux représentant les traits principaux de la vie de saint Charles. J'ai passé deux heures au milieu des ouvriers à écouter leurs propos. A chaque instant Napoléon est mêlé à saint Charles. Tous deux sont adorés.

Me trouvant disposé à voir des églises, je suis allé visiter la fameuse église de la Madone, près de la porte de San Celso. Cet édifice curieux rappelle la forme primitive des églises chrétiennes, fort oubliée maintenant. Il s'y trouvait, comme dans les théâtres actuels, cinq ou six sortes de places différentes, affectées aux diverses situations de l'âme des fidèles. J'ai admiré l'église, son petit portique intérieur et les quatre pendentifs peints à fresque par Appiani.

Au retour, j'ai vu les magnifiques colonnes antiques de San Lorenzo. Il y en a seize. Elles sont rangées sur une ligne droite, cannelées, d'ordre corinthien, et hautes de vingt-cinq à trente pieds. Il faut, pour les admirer, un œil accoutumé déjà à séparer les ruines de la vénérable antiquité de toutes les petitesses dont les a surchargées la puérilité moderne. Une ruine devrait être entourée d'une grille de fer comme un carré de fleurs au jardin des Tuileries, et, si elle tombe, raffermie avec des crampons de fer ou par un éperon de briques peint en vert foncé, comme on m'a dit qu'on l'a pratiqué au Colysée, à Rome. L'église de San Lorenzo, bâtie derrière les seize colonnes antiques, m'a amusé par sa forme originale.

Un petit bossu qu'on m'a fait voir a, ce me semble, un vrai talent pour l'architecture. La porte de Marengo (débaptisée par les ultrà du pays) est belle, sans être copiée de l'antique, tandis que la *Bourse* de Paris ne sera qu'une copie d'un temple grec.

Or il ne pleut en Grèce que pendant un mois, et à Paris il pleut deux cents fois par an. Cette aveugle imitation de l'antique, qu'on appelle *classicisme* dans les lettres, l'architecture pourra-t-elle jamais s'en débarrasser? Une Bourse, calculée d'après les convenances de notre climat pluvieux, serait laide à voir : ne vaut-il pas mieux produire du beau à tort ou à raison?

Pour que les portiques de la Bourse de Paris pussent garantir de la pluie, il faudrait des colonnes de quinze pieds de haut, tout au plus. Il faudrait une halle immense et couverte, pour les voitures qui attendent.

J'ai fini mes courses par la *Cène* de Léonard de Vinci au couvent *delle Grazie*, où j'ai passé deux heures. Ce soir, au café de l'Académie, M. Izimbardi m'a dit : « Quel prêtre homme de génie établit jadis l'usage de manger des pois chiches le 4 novembre, jour de la Saint-Charles? L'enfant de quatre ans est frappé de cette singularité, et adore saint Charles. » — M. Melchior Gioja pense que ces pois chiches sont un vestige du paganisme. Mon ignorance m'empêche d'avoir un avis. Demain, je mangerai des pois chiches chez madame C***. Je suis surpris de cette invitation, les Milanais ne prient jamais à dîner : ils ont encore des idées espagnoles sur le luxe qu'il faut déployer en ces occasions.

5 novembre. — Je suis allé tous ces soirs, vers les une heure du matin, revoir le Dôme de Milan. Éclairée par une belle lune, cette église offre un aspect d'une beauté ravissante et unique au monde.

Jamais l'architecture ne m'a donné de telles sensations. Ce marbre blanc découpé en filigranes n'a certainement ni la magnificence ni la solidité de Saint-Paul de Londres. Je dirai aux personnes nées avec un certain tact pour les beaux-arts : Cette architecture brillante est du gothique sans l'idée de mort; c'est la gaieté d'un cœur mélancolique; et, comme cette architecture dépouillée de raison semble bâtie par le caprice, elle est d'accord avec les folles illusions de l'amour. Changez en pierre grise le marbre éclatant de blancheur, et toutes les idées de mort reparaissent. Mais ces choses sont invisibles au vulgaire et l'irritent. En Italie, ce vulgaire est le petit nombre : il est l'immense majorité en France.

La façade demi-gothique du Dôme n'est pas belle, mais elle est bien jolie. Il faut la voir éclairée par la lumière rougeâtre du soleil couchant. On m'assure que le Dôme est, après Saint-Pierre, la plus vaste église du monde, sans excepter Sainte-Sophie.

Je suis allé me promener en *sédiole* à Marignan, le champ de gloire de François Ier, sur la route de Lodi. La sédiole est une chaise posée sur l'essieu qui réunit deux roues très-hautes. On fait trois lieues à l'heure. Au retour, vue admirable du Dôme de Milan, dont le marbre blanc, s'élevant au-dessus de toutes les maisons de la ville, se détache sur les Alpes de Bergame, qu'il semble toucher, quoiqu'il en soit encore séparé par une plaine de trente milles. Le Dôme, vu à cette distance, est d'une blancheur parfaite. Ce travail des hommes si compliqué, cette forêt d'aiguilles de marbre, double l'effet pittoresque de l'admirable contour des Alpes se détachant sur le ciel.

Je n'ai rien vu au monde de plus beau que l'aspect de ces sommets couverts de neige, aperçus à vingt lieues de distance, toutes les montagnes inférieures restant du plus beau sombre.

6 novembre. — Le côté de l'église de San Fedele (architecture de Pellegrini), qu'on aperçoit en venant du théâtre de la Scala par la rue *San Giovanni alle Case Rotte*, est superbe, mais dans le genre de la beauté grecque : cela est gai et noble, il n'y a pas de terreur.

Ce petit endroit de Milan est intéressant pour qui sait voir la physionomie des pierres rangées avec ordre. La rue San Giuseppe, la Scala, San Fedele, le palais Belgiojoso, la maison *degli Omenoni*, tout cela se touche. La grande salle de la Douane, remplie de ballots aujourd'hui, rend témoignage de la *solidité* des ornements placés dans les salons du seizième siècle. La galerie de Diane, aux Tuileries, est pauvre en comparaison.

La place San Fedele a été augmentée par la démolition de la maison du comte Prina, ministre des finances sous Napoléon, assassiné, le 20 avril 1814, par les soins des partisans de l'Autriche et de quelques libéraux aujourd'hui bien repentants (du moins telle est la version commune). Le prêtre de San Giovanni, devant lequel nous venons de passer, refusa de faire ouvrir, pour

le comte Prina, la grille de son église : on y aurait transporté le malheureux ministre, que le peuple avait déjà commencé à traîner par les pieds, mais qui n'était pas blessé mortellement. La lente agonie de ce malheureux dura trois heures. On raconte que les assassins gagés, voulant compromettre le peuple, firent tuer le comte Prina à coups de parapluie. La France n'a rien produit d'égal à ce Piémontais dans l'art d'extorquer et de dépenser de l'argent au profit d'un despote. Cet homme a laissé de grands établissements; il avait du grandiose dans la tête. Un des côtés de la place déblayée après sa mort est formé par la façade du palais Marini, plus remarquable par sa masse que par sa beauté (1555). Prina travaillait nuit et jour et volait peu ou point, afin de devenir duc. En mars 1814, on destitua un préfet de police honnête homme, nommé Villa, je crois, qui informait sérieusement contre les assassins. M. Villa avait déjà rempli trois chambres des restitutions faites par les gens qui avaient pillé la maison du malheureux ministre. Ils nommaient qui les avait payés.

7 novembre. — On a voulu me faire admirer bien des choses à Milan; mais mon parti est pris, je verrai toujours *absolument seul* les monuments célèbres. Il faut réserver pour le goût endormi des voyageurs allemands ces bavardages de cicerone de toutes les classes. Rien ne révolte davantage les personnes susceptibles d'aimer les arts un jour; cela rend injuste pour tout ce qui n'est pas parfait. Ici, le plus honnête homme du monde vantera, par *honneur national,* un palais ridicule et qui n'a de bon que sa masse. C'est ce que je viens d'observer tous ces jours-ci chez M. Reina, patriote de 1799, honoré par la persécution. A propos, M. Reina m'a prêté un opuscule bien curieux : c'est l'histoire de la déportation des patriotes lombards aux bouches du Cattaro, par M. Apostoli, bossu, qui avait peut-être autant d'esprit que Chamfort. Rien n'est plus rare en Italie. La prolixité y étouffe l'*esprit français.*

Le plus extrême dénûment a forcé, dans ces derniers temps, le pauvre Apostoli à se faire espion des Autrichiens. Il le disait à tous ses amis réunis au café de Padoue, et l'infamie ne l'avait point atteint. Ce bossu si brillant est, dit-on, mort de faim. Son

livre est intitulé *Lettere sirmienze.* Il dit la vérité, même contre ses collègues de déportation. Il ne tombe jamais dans l'*importance* et dans le *vague* qu'un déporté français n'eût pas manqué de mettre dans une relation de ce genre.

J'ai admiré *réellement*, à Milan, la vue de la coupole du Dôme s'élevant au-dessus des arbres du jardin de la villa Belgiojoso, les fresques d'Appiani à cette même villa Belgiojoso, et son Apothéose de Napoléon au *Palazzo Regio*. La France n'a rien produit de comparable. Il ne faut pas des raisonnements pour trouver cela beau. Cela fait plaisir à l'œil. Sans ce plaisir en quelque sorte instinctif ou du moins *non raisonné* du premier moment, il n'y a ni peinture ni musique. — Cependant j'ai vu les gens de Kœnigsberg arriver au plaisir, dans les arts, à force de raisonnements. Le Nord juge d'après ses sentiments antérieurs, le Midi d'après ce qui fait actuellement plaisir à ses sens.

8 novembre. — Le Cirque, qui s'élève au milieu des bastions de la forteresse, changés en promenades et garnis de platanes qui, dans ce terrain fertile, en dix ans ont atteint cinquante pieds de hauteur, est un autre bel ouvrage de Napoléon. Le fond de ce cirque se remplit d'eau, et j'y ai vu, il y a trois jours, trente mille spectateurs assister à une joute nautique où figuraient les bateliers du lac de Como. La veille, en l'honneur de l'arrivée d'un archiduc autrichien, j'avais vu des amateurs de chevaux, montés sur des chars antiques (*bighe*), se disputer le prix de la rapidité, en faisant quatre fois le tour de la *spina* du Cirque[1]. Le peuple de Milan est fou de ce spectacle, assez insignifiant pour moi. Je m'ennuyais, lorsque la course des *bighe* fut remplacée par le spectacle baroque et hideux de trente-six nains hauts de trois pieds et demi, que l'on renferme dans des sacs serrés sous le cou, et qui se disputent le prix de la course en sautant à pieds joints comme des grenouilles. Les culbutes de ces pauvres diables font rire le peuple; et tout le monde est peuple dans ce pays à sensations, même la jolie signora Formigini.

Ce soir, je me suis plaint de cette inhumanité dans la loge d'une femme célèbre par son amabilité, sa *disinvoltura* et sa

[1] Une ligne droite placée sur le grand diamètre de l'ellipse.

science. Elle m'a dit : « Les nains, dans ce pays-ci, sont fort gais. Voyez celui qui offre des fleurs aux dames à la porte de la Scala : il a l'humeur caustique. » Il y a peut-être mille citoyens de Milan qui n'ont pas trois pieds de haut : c'est l'effet de l'humidité et de la *panera* (crème excellente de ce pays-ci, et que l'on ne trouve nulle part, pas même en Suisse). — L'archiduc, pour qui les ultrà placés à la municipalité de Milan donnent ces fêtes, est un homme raisonnable, froid, mal mis, fort savant en statistique, en botanique et en géologie. Mais il ne sait pas parler aux femmes. Je l'ai vu se promenant à pied, au *Corso*, avec des bottes que mon valet de place ne porterait pas. — Un prince n'est qu'une *cérémonie*, comme je ne sais qui répondit à Louis XVI. On regrette l'amabilité et la vanité du prince Eugène, qui lui inspiraient un mot pour chaque femme. Assez terne à Paris, le vice-roi était brillant à Milan, et passait pour fort aimable. Dans ce genre de mérite personne ne peut le disputer aux Français. On annonce pour le 31 décembre l'entrée solennelle de l'empereur François. Il n'aura aucun succès. Les Milanais ont fort peu d'entrain. A Paris, on agite des mouchoirs pour tout le monde, et l'on est presque de bonne foi dans le moment. — Les jeunes gens de dix-sept ans, ici, sont silencieux et sombres; nulle étourderie, nulle gaieté. — Rien de plus rare que la gaieté, en Italie, car je n'appelle pas gaieté la joie d'une passion satisfaite.

10 novembre. — J'ai fait neuf milles en sédiole sur les remparts de Milan élevés au-dessus du sol d'une trentaine de pieds, ce qui est considérable dans ce pays de plaine parfaite. Par l'étonnante fertilité de la terre, cette plaine offre partout l'aspect d'une forêt, et l'on ne voit pas à cent pas de soi. Les arbres ont encore toutes leurs feuilles aujourd'hui 10 novembre. Il y a des teintes de rouge et de bistre magnifiques. La vue des Alpes, à partir du bastion *di porta Nova* jusqu'à la porte de Marengo, est sublime. C'est un des beaux spectacles dont j'aie joui à Milan. On m'a fait distinguer le *Resegon di Lec* et le mont Rosa. Ces montagnes, vues ainsi par-dessus une plaine fertile, sont d'une beauté frappante, mais *rassurante* comme l'architecture grecque. Les montagnes de la Suisse, au contraire, me rappellent toujours la faiblesse de l'homme et le pauvre diable de voyageur

emporté par une avalanche. Ces sentiments sont probablement personnels. La campagne de Russie m'a brouillé avec la neige, non à cause de mes périls, mais par le spectacle hideux de l'horrible souffrance et du manque de pitié. A Wilna, on bouchait les trous dans le mur de l'hôpital avec des morceaux de cadavres gelés. Comment, avec ce souvenir, trouver du plaisir à voir la neige?

En descendant de sédiole, je suis allé au foyer de la Scala entendre la répétition de *Maometto*, musique M. Winter; c'est un Allemand célèbre. Il y a une prière sublime chantée par Galli, la Festa et la Bassi. On attend Rossini, qui va travailler sur le sujet de la *Pie voleuse*, que M. Gherardini arrange en italien. On dit que cet opéra s'appellera la *Gazza ladra*. C'est, ce me semble, un triste sujet et bien peu fait pour la musique. On dit beaucoup de mal de Rossini : c'est un paresseux, il vole les entrepreneurs, il se vole lui-même, etc., etc. Oui, mais il y a tant de musiciens *vertueux* qui me font bâiller! — Hier, à la messe aux *Servi*, l'orgue a exécuté divinement les cantilènes les plus passionnées de Mozart et de Rossini : *Cantare pares*.

Que de gens intéressés à dire des horreurs d'un homme de génie qui se moque de toutes les supériorités sociales! — On peut dire que, dans ce siècle de louanges *mendiées*, de compérage et de journalisme, l'*envie* est la seule marque certaine d'un grand mérite.

11 novembre. — Ce soir, chez l'aimable Bianca Milesi, un sot, qui se mêle de musique, voulait nous persuader que Rossini est une espèce d'assassin. Cette rage de l'envie me donne un vif plaisir. — Il paraît prouvé qu'à son dernier voyage R*** a eu la hardiesse de venir raconter au café de l'Académie, *pavé d'espions*, sa rapide bonne fortune avec madame la comtesse B***. J'y crois assez; R*** est fort bel homme, et le sentiment ne le rend pas timide. C'est peut-être la seule chose qui manque à son génie, mais c'est un grand moyen de succès.

Je suis remonté ce matin sur le *guglia del Duomo*. On distingue Bergame, ville pittoresque située sur la première colline des Alpes, à trente milles d'ici (dix lieues). On voit les petites chapelles de la fameuse *Madona del Monte*, près Varèse, égale-

ment à dix lieues d'ici. Ainsi isolée dans les airs au sommet de cette aiguille en filigrane, la vue des Alpes paraît gaie.

L'architecture de la *porta Nova*, autre ouvrage de Napoléon, ressemble à une miniature exécutée avec sécheresse; cela est d'aussi mauvais goût que les décorations des théâtres de Paris. (On arrive à la petitesse, dans les arts, par l'*abondance des détails* et le soin qu'on leur donne).

Le palais de Brera a un escalier et une cour qui produisent beaucoup d'effet, du moins quand on arrive du nord. Peut-être, à mon retour de Rome, penserai-je différemment. Cela est fort petit, mais plus beau que la cour du Louvre, en exceptant la façade du couchant, qui, encore, n'est belle que par la sculpture.

Saint Charles Borromée créa le collége de Brera en 1572. Cet homme avait une parcelle du génie de Napoléon [1], c'est-à-dire nulle petitesse dans l'esprit, et la force qui va directement au but. Pour servir le despotisme et la religion, il détruisit la *force* de son caractère milanais. On fréquentait les salles d'armes vers 1533; Castiglione insultait Maraviglia, espion diplomatique de François Ier; saint Charles fit quitter l'épée à ce peuple, et l'envoya à l'office du chapelet. Je vois un buste sur une porte, à Brera, et une inscription qui m'apprend qu'un frère de l'ordre des *Umiliati*, excédé des sévérités de saint Charles, qui voulait des mœurs pures dans le clergé, et en cela était de bonne foi, lui tira un coup d'arquebuse et le manqua. Donato Farina essaya ce crime en 1569. Avant et depuis saint Charles, les curés du Milanais ont eu des maîtresses. Rien ne semble plus naturel, personne ne les blâme; on vous dit avec simplicité : Ils ne sont pas mariés. J'ai vu une dame tenir beaucoup, un dimanche matin, à ne pas manquer la messe qui fut célébrée par un prêtre son amant. Cela est conforme au concile de Trente, qui a déclaré que si le diable lui-même se déguisait en prêtre pour administrer un sacrement, le sacrement serait valable.

Vers cinquante ans, les prêtres du Milanais deviennent ivrognes, ou bien ils se convertissent souvent après la mort d'une

[1] Saint Charles, né à Arona, à côté du colosse, en 1538, mourut à Milan en 1584. Il s'immortalisa pendant la peste de 1576.

maîtresse; alors ils se livrent à des pénitences extraordinaires, et cherchent à persécuter leurs jeunes collègues. Dans ce cas, on se moque d'eux et on les hait. En 1792, les prêtres de toute l'Italie furent très-scandalisés de la tenue décente des prêtres français émigrés.

Je vais souvent au musée de Brera. Le *Mariage de la Vierge*, tableau de la première manière de Raphael, intéresse les savants. Ce tableau me fait la sensation de l'opéra de *Tancrède* de Rossini. La passion y est exprimée faiblement, mais juste. Aucun personnage n'est vulgaire, tous sont dignes d'être aimés; c'est le contraire du Titien.

Il y a une Agar du Guerchin, faite pour attendrir les cœurs les plus durs et les plus dévoués à l'argent ou aux cordons.

On remarque des fresques de *Luini*, celui que j'ai tant admiré à Sarronne. On les a transportées ici avec le morceau de mur sur lequel elles furent faites. Ce peintre est relevé à nos yeux par la chaleur factice et l'affectation des artistes modernes. Il est froid, sans doute, mais il a des figures célestes; c'est de la grâce tempérée par le calme du caractère, comme Léonard. Napoléon fit transporter à Brera les plus beaux tableaux de la galerie Zampieri, de Bologne, et entre autres plusieurs chefs-d'œuvre des Carrache. Ils ressuscitèrent la peinture (1590). Avant on peignait comme écrivaient Dorat, Voiture ou Marchangy. De nos jours, en France, David a fait une révolution semblable. Contemporain du Guide et des derniers grands hommes de cette école (1641), Malvasia, dans sa *Felsina Pittrice*, écrit leur biographie sans reculer devant des détails peu nobles peut-être alors, aujourd'hui fort curieux.

12 novembre. — Il y a un mois que mon ami Guasco entra chez moi le matin, avec un grand jeune homme vêtu de noir et fort maigre, mais d'un air très-distingué. C'était monsignor Lodovico de Brême, ancien aumônier du roi d'Italie Napoléon, et fils de son ministre de l'intérieur.

Je vais tous les jours dans la loge de M. de Brême à la Scala. C'est une société toute littéraire. On n'y voit jamais de femmes. M. de Brême a beaucoup d'instruction, d'esprit, et les manières du grand monde. Il est admirateur passionné de ma-

dame de Staël, et fort ami des lettres. Il me marque moins d'empressement parce que j'ai osé dire que madame de Staël n'avait jamais fait qu'un ouvrage, l'*Esprit des lois de la société.* Du reste, elle rédigeait en beau style à effet les idées qu'elle avait entendu énoncer dans son salon. Quand cette femme d'esprit, la première improvisatrice de France, arriva en exil à Auxerre, elle débuta, dans l'aimable salon de madame de la Bergerie, par se vanter huit jours de suite. Le cinquième jour, par exemple, elle parla uniquement de la beauté de son bras, mais elle n'ennuyait pas.

Comme M. de Brême est fort poli, je continue à me présenter presque tous les soirs dans sa loge. Je porte à ces messieurs des nouvelles de France, des anecdotes sur la retraite de Moscou, Napoléon, les Bourbons; ils me payent en nouvelles d'Italie. Je rencontre dans cette loge Monti, le plus grand poëte vivant, mais qui n'a nulle logique. Quand on l'a mis en colère contre quelque chose, il est d'une éloquence sublime. Monti est encore un fort bel homme de cinquante-cinq ans. Il a la bonté de me faire voir son portrait, chef-d'œuvre d'André Appiani. Monti est le Dante ressuscité au dix-huitième siècle. Comme le Dante, il s'est formé en étudiant Virgile, et méprise les délicatesses *monarchiques* de Racine, etc. Il y aurait trop à dire.

Les paroles extrêmement énergiques, quoique offensant un peu la délicatesse [1], ne sont pas repoussées par l'éloquence italienne. On sent à chaque pas que ce pays n'a pas eu, pendant cent cinquante ans, la cour dédaigneuse de Louis XIV et de Louis XV. La passion ici ne songe jamais à être élégante. Or qu'est-ce qu'une passion qui a le loisir de songer à quelque chose d'étranger?

Silvio Pellico, plein de raison et de bonne éducation, n'a peut-être pas dans l'expression toute la magnificence et toute la force de Monti. Or, en littérature, la force est synonyme d'influence, d'effet sur le public, de mérite. M. Pellico est bien jeune, et il a le malheur d'avoir juste la position d'un homme *sans nulle fortune*, à qui un hasard barbare, au lieu du front

[1] Si on les traduisait en français.

d'airain d'un intrigant, a donné une âme généreuse et tendre. Les calomnies l'affligent. *Comment voulez-vous que se venge un sot?* lui dis-je; il me répond : Le plus beau jour de ma vie sera celui de ma mort [1]. L'amour est divinement peint dans sa *Francesca da Rimini.*

Je trouve souvent, dans la loge de M. de Brême, M. Borsieri; c'est un esprit français plein de vivacité et d'audace. M. le marquis Ermès Visconti a des idées fort justes et assez claires, quoique grand admirateur de Kant.

Si l'on voulait connaître le premier philosophe d'Italie, je crois qu'il faudrait choisir entre M. Visconti et M. Gioja, auteur de dix volumes in-4°, et qui, chaque jour, est menacé de la prison. Au reste, on trouve à Naples, à ce que m'a dit madame Belmonte, une école particulière de philosophie. Mais j'aurais une pauvre idée d'un homme d'esprit habitant Naples et qui ferait imprimer une explication métaphysique de l'homme et de la nature. Il y a des gens qui ont pris les devants; ils ont fait déclarer *officielle* leur explication et pourraient bien envoyer à la potence le philosophe napolitain. Il n'y a pas encore dix-sept ans qu'appuyés par Nelson ils se sont donné le plaisir de faire pendre tout ce qui avait de l'esprit à Naples. Quel amiral français a jamais joué le rôle de ce Nelson, qui a une colonne à Edimbourg, le pays *de la pensée et de l'humanité?* Les peuples du Nord admirent, outre mesure, la vertu d'exposer sa vie, la seule qui ne soit pas susceptible d'hypocrisie, et la seule que tous comprennent.

Ces sortes de vérités me nuisent beaucoup dans les sociétés prétendues philosophiques et où, cependant, il y a des mensonges à respecter. Je suis mieux venu dans les sociétés de femmes; on y est ennuyeux ou amusant, mais jamais odieux.

M. Confalonieri, homme de courage et qui aime sa patrie, vient souvent dans la loge de M. de Brême. M. Grisostomo Bercheti a fort bien traduit en italien quelques poésies de Bürger. Il est *impiegato* (il a une place), et le bon sens qu'il porte dans

[1] M. Pellico sortira de la prison du Spielberg à la fin de 1826. On annonce qu'il y a composé huit ou dix tragédies.

ses vers italiens, tout étonnés de renfermer une idée, pourrait bien le faire destituer. M. Trec***, homme aimable et le plus français que j'aie rencontré en Italie, vient quelquefois égayer nos discussions littéraires.

A Paris, je ne connais rien de comparable à cette loge où, chaque soir, l'on voit aborder successivement quinze ou vingt hommes distingués; et l'on écoute la musique quand la conversation cesse d'intéresser.

Avant et après M. de Brême, je vais dans cinq ou six loges où la conversation est bien éloignée de prendre jamais la tournure philosophique. A Paris, on aurait des millions que l'on ne pourrait pas se faire de telles soirées. Il pleut, il neige au dehors de la Scala, qu'importe? Toute la bonne compagnie est réunie dans cent quatre-vingts loges de ce théâtre, qui en a deux cent quatre. La plus aimable de toutes ces loges (je prends le mot *aimable* dans le sens français : vif, gai, brillant, le contraire de l'ennui), c'est peut-être celle de madame Nina Viganò, fille de l'homme de génie qui a fait *Mirra*. Madame Nina, ou, comme l'on dit en italien de toutes les femmes, même des duchesses, et en parlant d'elles, et devant elles, *la* Nina chante avec un charme unique les airs vénitiens de M. Perruchini et certains airs remplis de passion, composés autrefois pour elle par M. Caraffa. La Nina est un peintre en miniature qui, dans son genre borné, a cent fois plus de talent que de fameux peintres à l'huile.

Je n'ai garde de manquer aux soirées que cette personne aimable donne les vendredis, le seul jour de la semaine où il n'y ait pas spectacle à la Scala. Vers les une heure, quand nous ne sommes plus que huit ou dix, il se trouve toujours quelqu'un qui raconte des anecdotes fort gaies sur les mœurs de Venise vers 1790. Venise fut probablement, de 1740 à 1796, la ville la plus heureuse du monde et la plus exempte des bêtises féodales ou superstitieuses qui attristent encore aujourd'hui le reste de l'Europe et l'Amérique du Nord. Venise était le contraire de Londres; surtout la sottise, nommée *importance*, y était aussi inconnue hors des cérémonies politiques que la gaieté à la Trappe. Les anecdotes vénitiennes que la Nina nous a contées

hier feraient un volume. Visite de madame B*** au patriarche, pour sauver un malheureux qu'on devait mener au supplice le lendemain, et qui y alla en effet, mais sur le passage duquel le patriarche ne manqua pas de se trouver. Un étranger un peu fat dit devant M. R*** : « Ma foi, je pars content, j'ai eu la plus jolie femme de Venise. » Le lendemain, M. R***, suivi d'un laquais portant une énorme caisse de pistolets, va demander raison à l'étranger. La maîtresse de R*** est peu jolie et a cinquante ans. Venise était heureuse, et cependant la justice, sur procès entre particuliers, y était pitoyable, et la justice criminelle nulle.

Dès qu'un ridicule se montrait à Venise, le lendemain il y avait vingt sonnets. L'aimable Nina les sait par cœur, mais ne les récite que lorsqu'on l'en prie bien sérieusement.

Je crois à tout ce qu'elle nous dit de l'amabilité des Vénitiens, depuis que madame C*** m'a présenté à M. le colonel Corner. Simplicité de cet aimable jeune homme qui a gagné au feu toutes ses croix, dont les aïeux étaient doges avant que les **** fussent nobles, et qui a déjà mangé deux millions. Partout ailleurs, quelle fatuité n'aurait pas un tel personnage !

Il a fort bien improvisé à un pique-nique que nous avons fait hier à la cassine des Pommes ; nous avons eu de très-jolis vers, des idées agréables et nulle affectation. M. A***, apothicaire de Venise, homme charmant, nous a dit un ancien sonnet aristocratique sur la naissance du Christ. La satire chez Voltaire exerce trop l'esprit ; la satire vénitienne est plus voluptueuse ; elle joue avec une grâce infinie sur des idées fort connues. M. A*** nous récite quelques poésies de M. Buratti. Si ce n'est pas la perfection, c'en est bien près.

J'ai entrevu ce soir, chez la Nina, M. le comte Saurau, gouverneur de Milan. C'est un homme de beaucoup d'instruction, et, je soupçonne, d'esprit ; je pense qu'il n'est pas né noble, ce qui l'oblige à ne pas prendre le pouvoir en plaisanterie. J'ai vu, à quelque chose qu'il a dit sur *Coriolan* (ballet de Viganò), qu'il a ce tact fin pour les beaux-arts que l'on ne trouve jamais chez l'homme de lettres français, à commencer par Voltaire.

13 novembre. — Je n'ose raconter les anecdotes d'amour. — Il y avait à Brescia, vers 1786, un comte Viteleschi, homme

singulier, dont l'énergie rappelle le moyen âge. Tout ce qu'on m'en a conté annonce un caractère dans le genre de Castruccio Castracani. Comme il était simple particulier, ce caractère se bornait à dissiper sa fortune en dépenses singulières, à faire des folies pour une femme qu'il aima, et enfin à tuer ses rivaux. Un homme regardant sa maîtresse comme il lui donnait le bras : « Baisse les yeux ! » lui crie-t-il. L'autre continuant à la regarder fixement, il lui brûle la cervelle. De petits écarts de ce genre n'étaient que des peccadilles pour un patricien riche; mais Viteleschi ayant tué l'arrière-cousin d'un Bragadin (noble vénitien des grandes familles), il fut arrêté et jeté, à Venise, dans la fameuse prison à côté du *ponte dei Sospiri*. Viteleschi était fort bel homme et très-éloquent. Il essaya de séduire la femme du geôlier, qui s'en aperçut. Le geôlier lui fit je ne sais quel tour de son métier, il le chargea de fers, par exemple. Viteleschi prit de là occasion de lui parler, et enfin dans les fers, au secret, sans argent, il séduisit le geôlier, qui chaque jour trouvait du plaisir à venir passer deux heures avec son prisonnier. « Ce qui me tourmente, disait Viteleschi au geôlier, c'est que je suis comme vous; j'ai de l'honneur. Pendant que je suis ici à pourrir dans les fers, mon ennemi se pavane à Brescia. Ah ! si je pouvais seulement le tuer, puis mourir ! » Ces beaux sentiments touchent le geôlier, qui lui dit : « Je vous donne votre liberté pendant cent heures. » Le comte lui saute au cou. Il sort de la prison un vendredi soir : une gondole le passe à Mestre; une sédiole l'attendait avec des relais. Il arrive à Brescia le dimanche à trois heures après midi et prend poste à la porte de l'église. Son ennemi sort après vêpres, il le tue, au milieu de la foule, d'un coup de carabine. Personne n'a l'idée d'arrêter le comte Viteleschi; il remonte en sédiole et rentre en prison le mardi soir. La *seigneurie* de Venise reçoit bientôt le rapport de ce nouvel assassinat : on fait venir le comte Viteleschi, qui paraît devant ses juges, pouvant à peine se traîner, tant il est affaibli. On lui lit le rapport. « Combien de témoins ont signé cette nouvelle calomnie? dit Viteleschi d'une voix sépulcrale. — Plus de deux cents, lui répond-on. — Vos excellences savent cependant que, le jour de l'assassinat, dimanche dernier, j'étais dans cette maudite prison. Vous voyez le nombre de mes en-

nemis. » Cette raison ébranla quelques vieux juges; les jeunes favorisaient Viteleschi comme un homme singulier, et bientôt, à cause de ce nouvel assassinat, il fut mis en liberté. Un an après, le geôlier reçut, par la main d'un prêtre, cent quatre-vingt mille *lire venete* (90,000 fr.); c'était le prix d'une petite terre, la seule non hypothéquée qui restât au comte Viteleschi. Cet homme brave, passionné, bizarre, dont la vie ferait un volume, est mort dans un âge fort avancé, faisant toujours trembler ses voisins. Il a laissé deux filles et quatre fils, tous remarquables par la plus rare beauté. Il y a un conte plaisant d'une cheminée où il avait élu domicile et où il vécut quinze jours pour épier sa maîtresse, qu'il eut la joie inexprimable de trouver fidèle. Elle accordait des rendez-vous à un jeune homme fort riche et qui l'aimait, afin d'en faire un mari pour sa fille. Viteleschi, bien sûr de l'innocence de sa belle, tombe tout à coup du haut de la cheminée où il se tenait dans le foyer, et dit en riant au jeune homme stupéfait : « Tu l'as échappé belle ! Ce que c'est cependant que d'avoir affaire à un honnête homme ! Tout autre à ma place t'aurait tué sans vérifier la chose. » Le comte Viteleschi était toujours gai, point farouche, et sa plaisanterie avait de la grâce. C'est lui qui se déguisa un jour, à l'approche de Pâques, en confesseur de cette même maîtresse qu'il aima pendant quinze ans. Il avait donné de l'opium au véritable confesseur appelé le matin chez un de ses *buli* jouant le malade à l'agonie. Le confesseur endormi, Viteleschi lui vole ses habits et marche gravement au confessionnal.

Si je transcrivais d'autres anecdotes plus détaillées, je serais comme l'Anglais parlant de glace au roi de la côte de Guinée. Ces anecdotes montrent qu'il ne vient jamais à l'idée d'un Italien, homme d'esprit, qu'il y ait *un modèle à imiter*. Un jeune Italien, riche, à vingt-cinq ans, quand il a perdu toute timidité, est l'esclave de la sensation actuelle; il en est entièrement rempli. Tout ce qui n'est pas l'ennemi qu'il abhorre ou la maîtresse qu'il adore, disparaît à ses yeux. On trouve quelques fats à la française parmi la noblesse. Ainsi que les jeunes Russes, ils sont de cinquante ans en arrière; ils copient le siècle de Louis XV. Ils sont comiques, surtout à cheval, se montrant dans les prome-

nades publiques. — Hier, aux *Giardini*, vers une heure, nous avons eu une musique instrumentale délicieuse. Tel régiment allemand a quatre-vingts musiciens. Cent jolies femmes écoutaient cette musique sublime. Ces Allemands nous ont joué les plus jolis morceaux de Mozart et d'un jeune homme nommé Rossini. Cent cinquante instruments à vent *parfaits* donnaient à ces cantilènes une teinte de mélancolie particulière. Les musiques de nos régiments sont à celle-ci ce que la grosse chaussure d'une marchande de marée est au joli petit soulier de satin blanc que vous verrez ce soir.

14 novembre. — Della Bianca, le plus jeune de mes nouveaux amis qui, ordinairement placé au premier rang du parterre, enveloppé dans son manteau, ne dit rien, comme je l'interrogeais ce soir sur la marchesina D***, qui regardait au parterre son amant exilé de sa loge par la jalousie du mari, au lieu de répondre, me dit :

« La musique plaît quand elle place le soir votre âme dans une position où l'amour l'avait déjà placée dans la journée. »

Telle est la simplicité du langage et des actions. Je ne lui ai pas répondu et l'ai quitté. Quand on sent ainsi la musique, quel ami n'est pas importun?

15 novembre. — Il pleut à verse; depuis trois jours il n'y a pas eu dix minutes de relâche. A Paris, cette eau-là mettrait deux mois à tomber. C'est pour cela que nous avons un climat humide. Il fait chaud. J'ai passé la journée au musée de Brera à considérer des plâtres des statues de Michel-Ange et de Canòva. Michel-Ange voyait toujours l'enfer, et Canòva la douce volupté. La tête colossale du pape Rezzonico demandant pardon à Dieu de ce que son père, riche banquier de Venise, avait acheté pour lui le cardinalat à beaux deniers comptants, est un chef-d'œuvre de naturel. Cela n'est point ignoble comme tel buste colossal du musée de Paris. Canòva a eu le courage de ne pas copier les Grecs et d'inventer une beauté comme avaient fait les Grecs. Quel chagrin pour les pédants! Aussi l'insulteront-ils encore cinquante ans après sa mort, et sa gloire n'en croîtra que plus vite. Ce grand homme, qui, à vingt ans, ne savait pas l'orthographe, a fait cent statues, dont trente sont des chefs-dœuvre.

Michel-Ange n'a qu'une seule statue égale à son génie, le *Moïse*, à Rome.

Michel-Ange connut les Grecs comme le Dante Virgile. Ils admirèrent comme ils le devaient, mais ne copièrent point; aussi l'on parle d'eux après des siècles. Ils resteront le poëte et le sculpteur de la religion catholique, apostolique et romaine. Il faut savoir qu'en 1300, lorsque cette religion était brillante de force et de jeunesse, ce n'était pas tout à fait la chose gracieuse que peint le *Génie du Christianisme*. Voyez le massacre de Césenne [1].

Les artistes français, élèves de David et dignes compatriotes de la Harpe, jugent Michel-Ange d'après les règles de la sculpture grecque, ou, pour dire vrai, d'après ce qu'ils s'imaginent qu'étaient ces règles. Ils se fâchent encore plus contre Canòva, qui d'abord n'a pas l'honneur d'être mort depuis trois cents ans, et qui, ayant eu le bonheur insigne d'être contemporain de M. David, a négligé un si grand avantage et ne s'est pas fait de son école. J'ai entendu vingt fois M. Denon, cet aimable Français, dire que Canòva ne savait pas dessiner. Michel-Ange et Canòva seraient les plus grands criminels s'il n'y avait pas un malheureux, nommé le Corrége, dont les tableaux, grands comme une feuille de papier, ont l'insolence de se farie payer cent mille francs, et cela sous nos yeux, tandis que les chefs-d'œuvre du grand homme, grands comme une chambre, languissent au Luxembourg [2]. A propos du Corrége, M. Reina m'a mené voir le pauvre Appiani, qui, depuis sa dernière apoplexie, a perdu la mémoire et pleure souvent. Au retour, chose incroyable chez un bibliophile, M. Reina m'a prêté un livre : ce sont les curieux, quoique bien minutieux mémoires du père Affò sur le Corrége.

[1] Lire les trois premiers volumes de l'excellente *Histoire de Toscane* de Pignotti, bien supérieur à M. Sismondi. Pignotti est aussi vrai que pittoresque. Pour l'histoire de l'Église, en Italie, voir le véridique Potter et la *Vera idea della Santa Sede* de M. Tamburini. Une satire aimable n'est point de l'histoire, et Voltaire ne vaut rien parlant de l'Église.

[2] Je respecte beaucoup le caractère de M. David, il fut le contraire d'un homme de lettres. Ses tableaux ne font pas plaisir à l'œil; ils seraient peut-être bons sous la latitude de Stockholm.

Le père Affò s'occupera du même travail pour Raphaël; il ira passer quatre ans à Urbino.

M. Cattaneo, chef de la bibliothèque numismatique à Brera, m'a reçu avec une politesse toute française. Il est vrai que j'étais le seul lecteur dans sa bibliothèque. J'y ai étudié les monuments cyclopéens que je dois voir à Volterre. C'est le comte Prina qui a fondé cette bibliothèque, ainsi que les établissements pour les sels et tabacs et pour la poudre; il a créé le corps des douaniers, qui sont une bien moins vile canaille qu'avant 1796.

18 novembre. — Sous Napoléon, il me semble que l'on a inventé, à Milan, pour les maisons particulières, une certaine architecture pleine de grâce. La façade du palais de la police Contrada Santa Margarita, que tout voyageur n'a que trop l'occasion de visiter, peut servir d'exemple. La distribution des croisées est gaie et gracieuse; le rapport des *pleins* et des *vides* est parfait; les corniches osent être saillantes.

La rue *degli Orefici* (des Orfévres) présente un vestige des républiques du moyen âge. Ce sont cent boutiques d'orfévrerie à côté les unes des autres. Au quatorzième siècle, quand on voulait piller leur rue, tous les orfévres prenaient les armes et se défendaient. Probablement cette rue avait des chaînes aux deux extrémités. Je lis avec plaisir l'histoire de Milan, écrite avec toute la bonhomie du pays, mais avec toute la méfiance d'un Italien, par Verri, l'ami de Beccaria. Je n'y trouve jamais ce *vague* et cette affectation qui me font si souvent quitter les livres français du dix-neuvième siècle. Le comte Verri a le grand sens de nos historiens de 1550; sa manière est pleine d'audace et de naturel. On voit que la crainte de la *police* l'a guéri de la crainte des *critiques*.

L'histoire de Milan est intéressante comme Walter Scott depuis l'an 1063, où les prêtres firent la guerre civile pour ne pas se soumettre à la loi du célibat que Rome prétendait leur imposer, jusqu'à la bataille de Marignan, gagnée par François Ier, en 1515. J'indique cet intervalle de quatre cent cinquante-deux ans aux compilateurs. Il y a là deux volumes in-8° *palpitants d'intérêt*, comme ils disent. Les conspirations, les assassinats par ambition, amour ou vengeance, les grands établissements d'utilité

publique, dix soulèvements populaires dans le genre de la prise de la Bastille en 1789, ne demandent que quelque simplicité dans le récit pour intéresser vivement. L'on a bien su rendre curieuses à lire nos plates annales de la même époque, où n'apparaissent que les passions grossières de misérables ne songeant jamais qu'à manger et à piller.

L'assassinat du grand prince Luchin Visconti par sa femme Isabelle de Fiesque (1349) vaut mieux que l'orme de Vaurus. Les narrations que j'indique après le titre de rigueur, *Beautés de l'histoire de Milan*, pourraient porter celui-ci : *Introduction à la connaissance du cœur humain*. Les passions gigantesques du moyen âge y éclatent dans toute leur féroce énergie; nulle affectation ne vient les masquer. Il n'y avait pas de place pour l'affectation dans ces âmes brûlantes. Elles ont rencontré des historiens dignes d'elles, et qui n'ont point, pour le mot propre, la haine académique de M. de Fontanes.

Quoi de plus pittoresque que les annales des Visconti?

Matteo Visconti, qui cherche à détruire la république et à se faire roi, découvre et punit une conspiration. Antiochia Visconti Crivelli, femme d'un des conjurés, réunit dix mille hommes et attaque l'usurpateur (1301).

Matteo II Visconti est empoisonné par ses frères (1355).

Jean Galéas empoisonne son oncle (1385); mais il bâtit le Dôme de Milan. Jean-Marie est assassiné par des conjurés (1412); Milan se déclare république (1447); François Sforza (1450) traite cette république comme Bonaparte a traité la nôtre; mais son fils Galéas est assassiné dans l'église Saint-Étienne (1476).

Louis le *Moro* donne son nom aux mûriers (moroni), dont il introduit la culture dans le Milanais; il appelle Charles VIII en Italie (1494), et empoisonne son neveu pour lui succéder. J'ai vu ce matin un tableau fort intéressant et très-bien fait, commandé à M. Palagi par M. le comte Alari. On voit le malheureux *Galéas Marie*, affaibli déjà par les effets d'un poison lent, et se soulevant sur son lit de douleur pour recevoir la visite du roi Charles VIII. La jeune femme de Galéas cherche à lire dans les yeux du jeune roi de France s'il les secourra contre leur assassin. Peut-être qu'un tel sujet est plus intéressant, pour des Milanais,

que la colère d'Achille. M. le comte Alari, ancien écuyer de Napoléon, était digne de contribuer à la renaissance morale de son pays. Toute la ville s'est portée, ces jours-ci, à la casa Alari, pour voir un tableau de *Francesca da Rimini*, par un jeune peintre de Florence. Comme j'ai trouvé ce tableau un peu plat, sans force, *sine ictu*, l'on m'a dit que j'avais de la haine contre les peintres d'Italie. Pour se tirer d'affaire avec l'*honneur national*, il faudrait toujours mentir, et, quand je mens, je suis comme M. de Goury, *je m'ennuie*. Cela est à cent lieues de la *Didon* de M. Guérin.

Madame P*** me conseille d'aller à Monza voir la couronne de fer; elle ajoute que je trouverai à Monza une belle faisanderie avec beaucoup de faisans : c'est encore pis; et enfin, dit-elle, vous verrez le superbe clocher de la cathédrale, avec ses huit cloches parfaitement *intuonate* (qui sonnent juste). Ce mot, vraiment italien, m'intéresse. Le son des cloches est en effet une partie de la musique. Ce mot me révèle qu'après en avoir été étonné d'abord j'aime à la folie la manière singulière de sonner les cloches à Milan. On la doit, je crois, à saint Ambroise, qui a aussi le mérite d'avoir allongé le carnaval de quatre jours. Le carême ne commence à Milan que le dimanche après ce qu'on appelle ailleurs le mercredi des cendres. Les gens riches, de trente lieues à la ronde, arrivent en foule à Milan le soir de ce mercredi-là. Ils viennent pour le *carnavalon*.

19 novembre. — Voici une anecdote du carnaval de 1814, qui vient de m'être contée dans la loge de madame Foscarini.

Une jeune femme était fort attachée à un officier français, qui était son ami depuis 1806. Les grandes révolutions *nelle amicizie* (dans les amitiés) ont lieu ici pendant le carnaval. C'est la malheureuse liberté des bals masqués qui les favorise. La bonne compagnie (tout ce qui est riche et tout ce qui est noble) n'en manque pas un, et ils sont charmants. Telle mascarade en costume, composée de dix personnages, a coûté quatre-vingts sequins à chaque masque, en 1810, bien entendu. Depuis les *Tedesk* (les Autrichiens), les plaisirs se sont envolés. Lorsqu'il y a bal masqué, vers les deux heures on soupe dans les loges, qui sont illuminées; ce sont des nuits de folie. On arrive à sept heures

pour le spectacle. A minuit, des hommes montés sur des échelles de soixante-dix pieds de haut et portées par un autre homme qui est au parterre, allument six bougies qui sont placées devant chaque loge; à minuit et demi le bal commence.

Teodolinda R*** s'aperçoit, à l'avant-dernier bal masqué du carnaval de 1814, que le colonel Malclerc lui est infidèle. A peine rentré chez lui, vers les cinq heures du matin, cet officier reçoit une lettre en mauvais français, qui lui demande raison d'une insulte non spécifiée. On l'invite, au nom de l'honneur, à se rendre sur-le-champ, avec un ami et des pistolets, à la *cassine des Pommes*, qui est le bois de Boulogne du pays. Il va réveiller un ami, et, malgré la neige et le froid, à la petite pointe du jour, ces messieurs sont au lieu du rendez-vous. Ils y trouvent, pour acteur principal, un très-petit homme enveloppé de fourrures; le témoin de l'inconnu manifeste le désir de ne pas parler. A la bonne heure; on charge les pistolets; on mesure douze pas. Au moment de tirer, le petit homme est obligé de se rapprocher. Malclerc, très-curieux, le regarde, et reconnaît Teodolinda R***, sa maîtresse. Il veut plaisanter; elle l'accable des marques de mépris les mieux raisonnées. Comme il essaye de diminuer l'intervalle qui les sépare : « N'approchez pas, dit-elle, ou je fais feu sur vous; » et son témoin a beaucoup de peine à la convaincre qu'elle n'en a pas le droit. « Est-ce ma faute, s'il ne veut pas faire feu? dit-elle à ce témoin. Vous, monstre, vous m'avez fait le plus grand mal possible, dit-elle à Malclerc......... Le combat n'est point inégal, comme vous le prétendez. Si vous l'exigez, nous prendrons un pistolet chargé et l'autre non, et nous tirerons à trois pas..... Je ne veux pas rentrer vivante dans Milan, ou il faut que vous soyez mort, et j'irai annoncer votre mort à la princesse N***. Vous diriez encore : Ces Italiens sont des assassins, si je vous faisais poignarder, comme il m'est facile, par mes *buli*. Battez-vous donc, homme lâche, et qui ne savez qu'offenser[1]! » Tout cela m'était conté en présence de l'homme qui

[1] Les *buli*, gens hardis et adroits, se louaient, vers 1775, pour assassiner. Voir le Voyage de M. Roland (le ministre). On prétend qu'on en trouverait encore, au besoin, dans les environs de Brescia. J'ai entendu

servit de témoin à madame R***. *J'ai toujours cru*, ajoute-t-il, que la Teodolinda *était résolue à mourir*. Le fait est que, malgré sa jeunesse et la finesse charmante de ses traits, elle est restée trois ans inconsolable : chose étonnante dans un pays où la vanité n'entre pour rien dans la *constance* des résolutions. Elle s'occupait uniquement à apprendre le latin et l'anglais, qu'elle montrait à ses filles. Quand ce témoin n'a plus été dans la loge, on a dit qu'il passait, à l'époque du combat, pour un amant dédaigné par Teodolinda, et qu'il lui proposa d'ôter à Malclerc le prétexte de la différence des sexes si elle voulait le prendre pour son chevalier, ce qu'elle refusa.

J'avouerai que je ne suis pas très-sûr de tous ces détails; je ne les saurai parfaitement que si je me trouve ici dans trois mois au retour de M. P***, qui est allé en Suisse conduire ses enfants à la pension Fellemberg. Mais le fond est vrai. — J'aime la force, et de la force que j'aime, une fourmi peut en montrer autant qu'un éléphant.

Un voyageur, de ceux qui suivent les itinéraires et marquent avec une épingle (en faisant un trou dans le papier du livre) les choses qu'ils ont vues, disait devant moi à un vieillard aimable qui a imprimé un voyage à Zurich[1] : « Mais, monsieur, j'arrive de Zurich, où je n'ai rien vu de ce que vous notez. — Monsieur, je n'ai noté que les choses singulières. Ce qui se fait à Zurich, comme à Francfort, ne m'a pas semblé digne d'être écrit; mais le neuf est rare, et il faut de certains yeux pour l'apercevoir. »

Madame R*** ne fut nullement déshonorée par cette aventure, qui eut une publicité affreuse. *È una matta*, dit-on (c'est une folle). A Milan, l'opinion publique traite les femmes, à l'égard de l'amour, comme l'opinion traite à Paris les hommes à l'égard de la probité politique. Chacun se vend au ministère, chacun fait son petit marché comme il l'entend, et, s'il réussit, l'on va dîner chez lui, et les convives disent en sortant : Monsieur un tel sait bien tirer son épingle du jeu ! Lequel est le plus immoral

un jeune homme menacer sérieusement son ennemi de le faire assassiner par ses *buli*. La gendarmerie de Napoléon avait comprimé ces braves gens.

[1] *Voyage de Zurich à Zurich*, par l'auteur des derniers volumes de Grimm.

pour une femme d'avoir un amant, ou pour un homme de vendre son vote afin de faire passer une mauvaise loi ou tomber une tête ? Tous les jours nous honorons dans la société des hommes coupables de ces peccadilles.

L'opinion ici respecte une jolie femme dévote comme ayant une grande passion : *la peur de l'enfer*. Madame A***, l'une des plus belles femmes de Milan, est dans ce cas. On méprise une sotte qui n'a point d'amant ou qui n'a que des espèces (*spiantati*). Du reste, chaque femme est bien la maîtresse de prendre qui elle veut ; quand on l'invite quelque part, on invite l'ami. Quelquefois j'ai vu arriver des femmes aux sociétés du vendredi avec un ami dont la maîtresse de la maison ne savait pas le nom ; l'usage est cependant de dire par un billet le nom du cavalier servant qui laisse sa carte à la porte, et on l'invite nominativement.

Dès que l'on peut croire que la raison d'argent est entrée pour quelque chose dans la détermination d'une femme, elle est parfaitement méprisée. Si on la soupçonne d'avoir plusieurs amis à la fois, on cesse de l'inviter. Mais ces sévérités ne sont guère connues que depuis Napoléon, qui, par esprit d'ordre et pour les intérêts de son despotisme, rendit des mœurs à l'Italie. Les colléges de jeunes demoiselles qu'il institua à Vérone et à Milan, sous la direction de madame Delort, élève ou imitatrice de madame Campan, ont eu l'influence la plus salutaire. On remarque que les scandales sont donnés par des femmes d'un certain âge ou élevées dans les couvents. L'opinion publique est née ici en 1796 ; il est tout simple que les caractères formés avant cette époque ou nés au sein de familles en retard n'aient pas l'idée de chercher son suffrage.

20 novembre. — Une femme apporte cinq cent mille francs de dot à son mari, ce qui fait ici au moins comme huit cent mille à Paris Il lui fait une pension de deux mille francs pour sa toilette. Le mari règle les comptes du majordome ou du cuisinier, la femme ne se mêle absolument que de l'administration de sa pension de cent soixante-sept francs par mois. Elle a voiture, loge au spectacle, des diamants, dix domestiques et souvent pas cinq francs dans sa poche. Les femmes les plus riches achètent six robes de petites étoffes anglaises à vingt francs pièce, au

commencement de l'été; elles changent de robe comme nous de cravate. Au commencement de l'hiver, une femme fait quatre ou cinq robes de trente francs. Les robes de soie de son trousseau, qui datent de l'époque de son mariage, sont précieusement conservées pendant huit ou dix ans; elles servent les jours de première représentation à la *Scala* et pour les *feste di ballo*. L'on est connu personnellement; à quoi bon la toilette?

L'extrême pauvreté des femmes riches fait qu'elles acceptent avec plaisir et sans conséquence un cadeau de six paires de souliers de Paris. L'opinion tolère qu'une femme se serve de la loge et même de la voiture de son ami; il n'y a là d'autre honte que celle d'avouer le manque de fortune. Une femme reçoit une seule personne à midi; ses amis intimes de deux à quatre. Le soir elle reçoit ses connaissances dans sa loge, de huit heures et demie à minuit. Lorsque la loge, qui a dix ou douze places, est remplie et qu'il survient quelqu'un, le plus ancien arrivé s'en va. Ce plus ancien visiteur se trouvait à côté de la maîtresse de la maison, contre le parapet de la loge. A son départ, tout le monde fait un petit mouvement vers le parapet de la loge, et le nouvel arrivé trouve sa place près de la porte. C'est ainsi que chacun se trouve à son tour à côté de la maîtresse de la loge. J'ai vu un amant timide s'en aller dès que son rang d'ancienneté l'avait amené près de la femme qu'il aimait. Elle partageait cet amour; c'était un spectacle curieux.

Le vestibule de la Scala (l'*atrio*) est le quartier général des fats; c'est là que se fabrique l'opinion publique sur les femmes. On attribue pour ami à chacune d'elles l'homme qui lui donne le bras pour monter dans sa loge. C'est surtout les jours de première représentation que cette démarche est décisive. Une femme est déshonorée quand on la soupçonne d'avoir un ami qu'elle ne peut pas engager à lui donner le bras à huit heures et demie, lorsqu'elle monte dans sa loge. J'ai vu hier un homme se défendre vigoureusement de rendre ce petit service à une de ses amies : « Mia cara, a-t-il fini par lui dire, je ne suis pas assez heureux pour avoir le droit de vous donner le bras, et je ne veux pas avoir l'air de doubler M. F***. » La femme s'est fort défendue d'avoir F*** pour ami; mais le premier a persisté. Quand

une femme se trouve décidément sans ami, c'est son mari qui lui rend le service de l'accompagner. J'ai vu un mari fort jeune et fort bel homme se plaindre hautement de cet embarras. Le mari est déshonoré s'il est soupçonné d'accompagner sa femme, parce qu'elle ne peut pas décider son ami à lui donner le bras pour traverser l'*atrio*. Tout ce que je viens de raconter était encore plus vrai avant 1796. Plusieurs jeunes femmes osent aujourd'hui monter dans leur loge suivies par un domestique, ce qui paraît le comble de la bassesse aux vieilles femmes nobles.

Hier, comme j'étais arrêté dans l'*atrio* avec quelques fats de mes amis, ils m'ont fait remarquer un beau jeune homme au teint basané et parfaitement morose, qui se tenait collé contre la muraille du vestibule; on eût dit qu'il accomplissait un devoir; aussi est-ce un Anglais qui a vingt-deux mille louis de rente. Être triste avec une telle fortune paraît monstreux à mes nouveaux amis. *Ce pauvre Anglais,* leur disais-je, *est une victime de la pensée*. (Ici, jusqu'à trente ans, l'homme n'est que sensations.) Quelle différence avec le jeune Allemand de même âge qui est kantiste jusqu'aux genoux de sa maîtresse !

J'aime beaucoup la société des hommes qui ont plus de quarante ans. Ils sont remplis de préjugés, moins instruits et beaucoup plus naturels que tout ce qui a appris à lire depuis 1796. Je m'aperçois tous les jours que les jeunes gens cherchent à me dérober plusieurs détails de mœurs; les autres ne conçoivent pas qu'il y ait à rougir et me disent tout. La plupart des gens de quarante ans croient à la sainte Vierge et respectent Dieu par prudence, car Dieu aussi peut avoir du crédit. Ici, comme partout, les croyances des enfants viennent de leurs *bonnes*, qui sont des paysannes. Les nobles sont infiniment moins bien élevés (ce qu'on appelle *scial* ici), parce que dans leur première enfance leurs parents les voient moins. Un charmant poëme milanais de Carline Porta donne la liste des qualités qui sont nécessaires dans une maison noble pour être le précepteur de l'héritier présomptif[1]. Quant au véritable père italien de cinquante ans,

[1] A la marchesa Paola Travasa
Vuna di primm damazz de Lombardia.
(*La Nomina del Capellan*.)

vous le trouverez peint avec génie dans la comédie de l'*Ajo nell imbarazzo*, du fameux comte Giraud.

Je suis allé voir, à un quart de lieue de Milan, l'écho de la Simonetta. J'ai tiré le coup de pistolet répété cinquante fois. L'architecture de cette maison de campagne, avec son belvédère au second étage soutenu par des colonnes, m'a plu infiniment.

22 novembre. — Un capitaine de vaisseau anglais, jeté par les courants sur la côte de Guinée, eut un jour la sottise de prononcer devant un roitelet du pays les mots de *neige* et de *glace*. En entendant dire qu'il y avait un pays ou l'eau était dure, le roitelet fut pris d'un rire inextinguible.

C'est une jouissance que je suis peu curieux de donner au lecteur, et je n'imprime point les articles de mon journal où j'ai cherché à noter les sensations singulières que je dois à *Mirra*, ballet de Salvator Viganò. Je l'ai revu ce soir pour la huit ou dixième fois, et j'en suis encore tout ému.

Le plus grand plaisir tragique que j'eusse goûté au théâtre, avant d'arriver à Milan, je le devais d'abord à Monvel, que j'ai encore vu dans le rôle d'Auguste de *Cinna*. Le poignet disloqué de Talma et sa voix factice m'ont toujours donné envie de rire et m'empêchent de sentir ce grand acteur. Longtemps après Monvel, j'ai vu Kean à Londres dans *Othello* et *Richard III* : je crus alors ne pouvoir rien éprouver de plus vif au théâtre ; mais la plus belle tragédie de Shakspeare ne produit pas sur moi la moitié de l'effet d'un ballet de Viganò. C'est un homme de génie qui emportera son art avec lui, et auquel rien ne ressemble en France. Il y aurait donc de la témérité à vouloir en donner une idée ; on se figurerait toujours quelque chose dans le genre de Gardel[1].

Écrire un voyage en peignant les objets par la sensation qu'ils ont fait naître dans un cœur, est fort dangereux. Si on loue souvent, on est sûr de la haine de tous les cœurs différents du vôtre. Que de bonnes plaisanteries ne feront pas contre ce journal les gens à *argent* et à *cordons!* Mais aussi ce n'est pas pour eux

[1] Mademoiselle Pallerini, qui joue Mirra, est comparable à madame Pasta. (1826.)

que j'écris. Je ne me soumettrais pas à cent soirées ennuyeuses pour obtenir un de ces cordons qui leur en coûtent mille.

Il faudrait, pour qu'il fût digne de plaire généralement, qu'un voyage en Italie fût écrit à frais communs par madame Radcliffe pour la partie des descriptions de la nature et des monuments, et par le président de Brosses pour la peinture des mœurs. Je sens vivement qu'un tel voyage serait supérieur à tout; mais il faudrait au moins huit volumes. Quant à la description sèche et philosophique, nous possédons un chef-d'œuvre en ce genre, c'est la statistique du département de Montenotte par M. de Chabrol, préfet de la Seine[1].

23 novembre. — J'ai obtenu la faveur d'être présenté à l'un des plus respectables citoyens de Milan, M. Rocco Marliani. Cet homme vertueux est l'un des pères conscrits de cette ville dans le fait si républicaine. C'est une habitude contractée depuis des siècles de regarder le souverain, espagnol ou autrichien, comme l'ennemi de la ville. Le servir est *pardonnable*, car il paye; le servir avec zèle est *infâme*, car c'est un ennemi. M. Marliani ne m'a rien dit de tout cela, mais m'a beaucoup parlé de Carlo Verri et de Beccaria[2]. Ces hommes précieux, en publiant leur célèbre journal intitulé le *Café* (1764-1765), formèrent ici une nouvelle école de philosophie. Bien différente de la philosophie de France à la même époque, cette école de réformation ne faisait aucune attention aux enjolivements du style ni aux succès dans les salons. Placés à la tête de la société par leur fortune, leur existence *municipale* et leur naissance, et à la tête d'une société qui s'occupait de passions et non de petites victoires de vanité, Verri et Beccaria n'eurent pas besoin de ce genre de succès. Beccaria, auteur du *Traité des délits et des peines*, reçu à bras ouverts par la société de Paris et à la veille d'y être à la mode comme Hume, se dérobe à tant de bonheur et revient au galop à Milan : il craignait d'être oublié par sa maîtresse.

[1] Pour tout ce qui est religion, voir la *Vie de Scipion Ricci*, par M. de Potter. La véracité de cet historien est inattaquable. Les *Famiglie illustri* de M. Litta me sont fort utiles. (1826.)

[2] Né en 1735, mort en 1793.

Verri et Beccaria ne furent point obligés, comme d'Alembert, d'Holbach et Voltaire, à démolir par le sarcasme toutes les sottises qui pesaient sur leur patrie. Dans le pays des passions, la plaisanterie n'est qu'un délassement. Tout homme passionné

1° Est occupé et n'a pas besoin qu'on l'amuse; faute d'amusements, il ne risque pas de tomber dans l'abîme de l'ennui, comme madame du Deffand (Lettres à Walpole, *passim*).

2° Quelque peu d'esprit que vous vouliez lui accorder, il s'est vu plaisanter sur les objets de ses passions. La première des vérités d'expérience pour lui, c'est qu'une plaisanterie ne change rien au fond des choses.

3° L'Italien, à l'exception des gens très-riches ou très-nobles, se moque fort de l'approbation du voisin. Il ne songe à ce voisin que pour s'en méfier ou le haïr. Depuis le moyen âge, chaque ville exècre la ville voisine; l'habitude de ce sentiment fortifie la défiance d'individu à individu. L'Italie doit tout à son moyen âge; mais, en formant son caractère, le moyen âge l'a empoisonné par la *haine*, et ce beau pays est autant la patrie de la haine que celle de l'amour.

M. Marliani me raconte une foule d'anecdotes sur Verri et Beccaria. Ces philosophes n'eurent jamais à s'occuper d'être piquants, mais seulement de *convaincre* leurs concitoyens par de bons raisonnements exposés bien clairement et bien au long. L'impératrice Marie-Thérèse, qui ne comprenait pas trop de quoi il s'agissait, apprenant qu'un d'eux, Beccaria, je crois, était appelé à une cour étrangère comme le fameux Lagrange de Turin, par pique de vanité le retint à Milan. M. Marliani a été l'ami intime du vertueux Parini, le célèbre auteur du *Giorno* (satire qui a une couleur particulière et ne rappelle ni Horace ni Juvénal). Parini, grand poëte qui vécut extrêmement pauvre, nommé professeur de littérature par le gouvernement autrichien, sous le nom de littérature, donna des leçons de vertu et de bon sens à tous les Milanais des hautes classes. Parini, dont M. Marliani m'a montré le portrait, eut une des plus belles têtes d'homme que j'aie jamais vues.

Ainsi, quand Napoléon vint réveiller l'Italie par le canon du pont de Lodi, et ensuite déraciner les habitudes antisociales

par son gouvernement de 1800 à 1814, il trouva une forte dose de bon sens chez un peuple préparé par les lumières de Beccaria, de Verri et de Parini. Ces hommes supérieurs avaient été plutôt protégés que persécutés par Marie-Thérèse, l'empereur Joseph II et le comte de Firmian, gouverneur du Milanais.

Quand Bonaparte occupa Milan, en 1796, l'archiduc gouverneur s'amusait à y faire le monopole du blé ; personne ne s'en étonnait. Il a une belle position et il vole ; quoi de plus simple? *sarebbe ben matto di far altrimenti.* J'ai entendu ce propos à la vérité dans la bouche d'un homme de plus de quarante ans.

25 novembre. — J'aime beaucoup à voyager en sédiole ; on est mouillé quelquefois, comme il m'est arrivé aujourd'hui, mais on voit le pays forcément, et j'éprouve que c'est le moyen d'en garder le souvenir. Je suis allé au *Pian d'Erba*, sur les bords du lac Pusiano, voir la *villa Amalia*, appartenant à M. Marliani. J'ai parcouru les allées de ce jardin anglais par une pluie battante et avec un parapluie. C'est gâter le plaisir, mais le voyageur y est souvent obligé. Les philosophes dignes d'être élèves de Socrate (ce n'est pas qu'ils fussent rhéteurs comme Platon), Verri, Beccaria et Parini, durent la tolérance du pouvoir à la jalousie contre les prêtres. Avant d'attaquer Beccaria, les prêtres avaient cherché à faire destituer le fameux comte Firmian, gouverneur ou plutôt roi du Milanais (de 1759 à 1782). Chose incroyable, malgré la Sainte-Alliance, même aujourd'hui, 1816, la maison d'Autriche n'a pas encore compris qu'on ne peut revenir au despotisme que par les jésuites ; elle pourchasse ces bons pères. Les menées de Rome sont sévèrement surveillées en Lombardie. Le gouvernement ne fait évêques que les ecclésiastiques qui sont brouillés avec Rome (comme M. Farina, nommé ces jours-ci à l'évêché de Padoue). Le gouvernement protége hautement le professeur Tamburini de Pavie, vieillard vigoureux, plein de feu et d'esprit, un peu comme l'abbé de Pradt ; il a publié trente volumes in-8° contre le pape. Voir son ouvrage intitulé *Véritable idée du Saint-Siége*, deux volumes. J'en suis fort content ; on vient d'en faire une seconde édition à Milan.

Cette seule circonstance, le c....., forcé à être moral et non

pas intrigant et espion, fera que, par suite, le gouvernement Metternich à Milan ne sera pas aussi exécré que les Milanais le pensent généralement.

M. de Metternich a pris le *statu quo* de Milan en 1760 (époque, dit Beccaria, où sur cent vingt mille habitants, il n'y en avait pas quarante qui eussent du plaisir à penser; la table et la volupté étaient leurs dieux). Le grand ministre autrichien eût dû prendre son *statu quo* en 1795, à la veille de la conquête par Bonaparte, et maintenir la Lombardie dans l'état où elle se trouvait alors. Il avait sous la main des hommes excellents pour ce projet raisonnable : M. le maréchal de Bellegarde, le général Klenau, M. le gouverneur Saurau.

Au lieu de ce projet modéré, qu'on aurait facilité en donnant des places de chambellan à tous les libéraux [1], le gouvernement devient persécuteur, et bientôt la haine sera irréconciliable entre les Autrichiens et Milan. Par la suite, les Milanais réunis aux Hongrois forceront un empereur, dans quelque moment de malheur, à donner les deux chambres. Aujourd'hui tout ce qui est généreux va vivre seul à la campagne et cultiver son domaine pour ne pas voir l'uniforme autrichien. La croix de la Couronne de fer accordée par Napoléon est la vraie noblesse. Dans l'ordre civil, sur dix personnes qui obtenaient cette croix, neuf la méritaient. Si Napoléon en eût fait la seule noblesse, il eût donné aux Lombards à peu près tout le degré de liberté qu'ils peuvent porter. On m'a cité un maire qui avait été compris dans une promotion de la Couronne de fer. Des lettres anonymes apprirent au vice-roi une bassesse autrefois commise, mais qui ne put être prouvée; sur le simple soupçon, l'on donna en secret vingt mille francs au maire et on lui retira la croix. Cet exemple répandit la moralité dans les villages.

Par l'intermédiaire d'une amie commune, M. le général Klenau m'a fait demander les *Rapports du physique et du moral* de Cabanis; je lui ai gardé le secret tant qu'il a vécu.

Ce soir l'on disait chez madame N*** : «Nous ne pouvons pas

[1] Je traduis; ceux que j'ai l'honneur de connaître n'auraient pas accepté.

nous plaindre de l'insolence des Autrichiens qui campent au milieu de nous. On dirait une armée de capucins; d'ailleurs le maréchal de Bellegarde est un homme fort raisonnable.—Et les Français, ai-je dit, vous savez que vous pouvez me répondre librement *vengo adesso di cosmopoli.* » Un officier français commandant de place, répond un de mes amis, se faisait donner trois cents francs par mois, mais il en mangeait quatre cents à l'*Osteria*, gaiement, avec les amis qu'il s'était faits dans sa place. L'officier allemand serre dans trois bourses de cuir, placées l'une dans l'autre, les quarante-deux francs destinés à sa chétive dépense pendant le mois; rien que de le rencontrer dans la rue me fait bâiller. Quant à l'insolence du soldat français, elle était superlative. Faites-vous réciter un des chefs-d'œuvre de notre poésie nationale : *Giovanin Bongee*[1].

27 novembre. — On ne meurt pas de rire, ou je serais mort ce soir en entendant le ténor Ronconi chanter des airs bouffes. C'était à la soirée de madame Foscarini, où m'a mené le conseiller Pin, l'homme le plus original et le plus spirituel. Ronconi nous a chanté ce fameux air du *roi Théodore* de Paisiello :

Con gran pompa e maestà.

Dieu! quelle musique! que de génie dans le genre simple!

Le jeune compositeur Paccini tenait le piano. Ainsi que Ron-

[1] *Desgrazi di Giovanin Bongee.*

De già, lustrissem che semm sul descors
De quij prepotentoni di Frances.

Les Disgrâces de Jean Bongée. « Très-excellent seigneur, puisque nous sommes venus à parler de ces insolents de Français, » etc.

L'aimable Carline Porta m'a récité lui-même ce charmant petit poëme. On le trouve dans le tome Ier de ses œuvres (Carline Porta, né à Milan en 1776, mort en 1821). On n'a osé imprimer que ce qu'il y a de moins saillant. La censure autrichienne, exercée par des Italiens renégats, est terrible. C'est à Lugano qu'il faut acheter les livres italiens. Le landaman du canton du Tésin reçoit chaque année de belles boîtes de S. M. I. et R. On m'a fait de bons contes sur l'administration des finances à Bellinzona et à Lugano. (Note ajoutée en 1826.)

coni, il brille par la finesse et par la vivacité plus que par l'énergie.

Les plus beaux yeux que j'aie rencontrés de ma vie je les ai vus à cette soirée. Madame Z*** est de Brescia. Ces yeux-là sont aussi beaux et ont une expression plus céleste que ceux de madame Tealdi, l'amie du général Masséna.

M. Lo*** a cédé à nos instances et a joué la scène délicieuse du sénateur vénitien malade. Ensuite, quoique mort de fatigue, comme le public le suppliait les larmes aux yeux à force de rire, il a joué, toujours derrière un paravent, la fille de *San Rafael*.

Grâce aux airs bouffes de Ronconi et à la complaisance de M. Lo***, le bal n'a commencé qu'à minuit, et avant une heure l'on a quitté le salon; les Milanais n'aiment pas la danse. Nous sommes allés huit ou dix prendre des tasses de café *con panera* au café des *Servi*, où M. Lo***, le héros de la soirée, nous a dit encore deux petites scènes. On a récité huit ou dix sonnets, à la vérité un peu libres. Les garçons de café riaient autant que nous, et placés à trois pas de nous. En Angleterre, dans le pays de la *dignité de l'homme*, cette familiarité nous eût remplis d'indignation. J'ai ri de neuf heures à deux; pendant ces cinq heures, j'ai eu dix fois peut-être les larmes aux yeux. Souvent nous avons été obligés de supplier M. Lo*** de s'interrompre; le rire nous faisait mal. Une telle soirée, de toute impossibilité en Angleterre, est déjà bien difficile en France. La gaieté italienne est une fureur. Ici l'on rit peu par complaisance; deux ou trois personnes qui se sentaient tristes ont quitté *la brigata*.

28 novembre. — Je suis retourné ce matin à Sant Ambreuze (Sant Ambrogio) à cause de la mosaïque de la voûte du chœur. J'ai revu la jolie façade de la Madone de *San Celse*, par l'architecte Alessi. Le portique, qui respire je ne sais quoi de la simplicité antique unie à la mélancolie du moyen âge, est de Bramante, l'oncle de Raphaël. Ce qui me plaît le plus à Milan, ce sont les cours dans l'intérieur des bâtiments. J'y trouve une foule de colonnes, et pour moi les colonnes sont en architecture ce que le chant est à la musique.

A cause de je ne sais quelle fête, je trouve exposés, sous le

magnifique portique de l'*Ospedal grande*, les portraits en pied de tous les bienfaiteurs qui ont donné cent mille *lire* aux pauvres (soixante-seize mille francs), et les portraits en buste seulement de ceux qui ont donné moins. Anciennement, tous les assassins grands seigneurs qui parvenaient à la vieillesse, et maintenant toutes les femmes trop galantes qui vieillissent, donnent énormément aux pauvres. Ces portraits, faits pendant les dix-septième et dix-huitième siècles, sont d'un degré de mauvais dont l'on ne peut se faire l'idée en France; peu sont passables, un seul est bon; il a été fait dernièrement par M. Hayez, jeune Vénitien qui a du clair-obscur, un peu de coloris, et au total de la force. J'ai été content de son tableau de Carmagnola. (La femme et la fille de ce général le supplient de ne pas aller à Venise où le sénat l'appelle, et où il eut la tête tranchée en 1432.)

La fille, qui est prosternée aux genoux de son père, et qu'on n'aperçoit que par le dos, est une figure fort touchante, car le mouvement est vrai.

Après la cour de l'hôpital, je suis allé revoir celle de la *casa Diotti* (le palais du gouvernement) et l'église *della Passione*, qui en est tout près. Il faut partir, ce dont bien me fâche; je fais mes dernières visites aux monuments. (J'épargne au lecteur des descriptions de tableaux si insignifiantes pour qui ne les a pas vus, mais que j'avais du plaisir à écrire dans le temps.)

J'aurais dû arriver à Milan le 1er septembre, j'aurais évité les pluies du tropique. Je n'aurais pas dû surtout m'y arrêter plus de six semaines. J'ai *vénéré* de nouveau, comme on dit ici, le *Saint Pierre* du Guide et l'*Agar* du Guerchin à Brera, le Corrége du palais Litta et celui de M. Frigerio, chirurgien, près le *Cours* de la porte Romaine.

J'ai revu un joli petit cimetière octogone sur le bastion. J'ai fini la matinée par une séance de l'Institut. Le gouvernement autrichien paye exactement leurs petites pensions aux membres qui restent; mais, lorsque l'un d'eux vient à mourir, il n'est point remplacé. Il faut endormir ce peuple trop vif.

L'on m'a présenté à M. le comte Moscati, médecin célèbre, et grand-cordon de la Légion d'honneur. Je l'ai revu le soir; M. Moscati a peut-être quatre-vingt-dix ans; il était dans le salon

où j'ai eu l'honneur de lui parler, avec son grand cordon rouge et un petit bonnet de velours vert sur le sommet de la tête. C'est un vieillard vif et allègre, point gémissant. On le plaisante sur sa singulière manière de passer la nuit; il prétend que rien n'est plus sain pour un vieillard. « Les idées tristes sont le poison de la vieillesse. Montesquieu n'a-t-il pas dit qu'il faut corriger le climat par la loi? Je vous assure que rien n'est moins triste et colérique que mon petit ménage. »

L'*art salutaire*, comme on dit ici, ne peut peut-être présenter nulle part une réunion d'hommes aussi distingués que MM. Scarpa, Razori, Borda, Paletta.

J'ai parlé peinture avec M. Scarpa. Les gens forts de ce pays dédaignent les lieux communs, ils ont le courage de hasarder les idées qui leur sont personnelles; ils s'ennuieraient à répéter les autres. M. Scarpa prétend que les biographies emphatiqnes publiées par des sots sur Raphaël, le Titien, etc., empêchent les jeunes artistes de se distinguer. Ils rêvent aux honneurs, au lieu de ne demander le bonheur qu'à leur palette ou à leur ciseau. Raphaël refusa d'être cardinal, ce qui était le premier honheur de la terre, en 1512. Il rêvait quelquefois à ce que nous disons de lui en 1816. Que je voudrais que l'a.. fût immortelle et qu'il pût nous entendre!

29 novembre. — J'ai assisté aujourd'hui à un pique-nique délicieux par la naïveté et la bonhomie, et toutefois on ne peut pas plus gai. Il n'y avait que juste le degré d'affectation qui porte à parler et à chercher à plaire, et, dès le second service, excepté un être ridicule, nous nous croyions tous intimes amis. Nous étions sept femmes et dix hommes, entre autres l'aimable et courageux docteur Razori. On avait choisi Vieillard, traiteur français, et sans comparaison le meilleur du pays. Sa femme, madame Vieillard, femme de chambre de madame de Bonténard, jetée ici par l'émigration, a commencé par nourrir ses maîtres; ce dévouement l'a mise à la mode. Elle est remplie d'esprit, de vivacité, d'à-propos, et fait des épigrammes aux gens qui dînent chez elle. Elle a donné des sobriquets à trois ou quatre fats de la ville, qui la redoutent fort. A la fin du repas, elle est venue nous voir, et l'on s'est tu pour l'écouter. Les femmes lui ont adressé la

parole comme à une égale; madame Vieillard a cent ans, mais c'est une petite vieille fort propre.

Cet esprit tout français me fait penser à l'énorme distance intellectuelle qui sépare notre pique-nique d'un dîner français. Cela est incroyable à dire, et je me tais.

J'ai échoué aujourd'hui dans mes tentatives pour être présenté au célèbre Melzi d'Eril, duc de Lodi. C'est le pendant du cardinal Consalvi. En général rien de moins accessible qu'une maison milanaise; dès qu'il y a une femme passable, l'amant s'oppose aux présentations. Ce qu'il y aurait de mieux si l'argent et la morale n'étaient pas un obstacle, ce serait de se mettre à entretenir la plus jolie chanteuse que l'on pourrait trouver. Tous les vendredis on donnerait un excellent dîner à quatre amis, jamais plus; et ensuite soirée avec du punch. Les amants n'auraient plus peur de vous. Il faudrait encore aller régulièrement au *Corso* tous les jours. Je n'ai jamais pu m'astreindre à cette partie de mon plan de conduite, la seule qui fût à ma portée. En été, après dîner, à la chute du jour, à l'*Ave Maria*, comme on dit ici, toutes les voitures du pays se rendent au *Bastion di porta Rense*, élevé de trente pieds au-dessus de la plaine. La campagne vue de là ressemble à une forêt impénétrable, mais au delà on aperçoit les Alpes avec leurs sommets couverts de neige. C'est un des plus jolis lointains dont l'œil puisse jouir. Du côté de la ville, ce sont les jolies prairies de M. Krammer, et, par-dessus les arbres de la villa Belgiojoso, la flèche du Dôme. Cet ensemble est joli; mais ce n'est point pour en jouir que toutes les voitures font halte pendant une demi-heure sur le Corso. C'est une sorte de revue de la bonne compagnie. Lorsqu'une femme ne paraît pas, on en demande la raison. Les fats s'y montrent à cheval sur des bêtes de deux cents louis; les jeunes gens moins riches et les hommes d'un certain âge sont à pied. Le dimanche tout le peuple vient voir et admirer les équipages de *ses* nobles. J'ai surpris souvent de l'attachement dans les propos du peuple. Le charpentier, le serrurier de la maison, fait un signe d'amitié au domestique qui depuis vingt ans monte derrière la voiture de la casa Dugnani, et si le maître aperçoit le *marango di casa* (le menuisier de la maison),

il lui fait un signe de tête plein de bonté. La voiture d'une jolie femme est entourée d'élégants. Les femmes nobles n'admettent guère leurs amis du *tiers* à leur faire la cour ainsi en public. Les femmes âgées ont une sorte de conversation singulière avec leurs valets de chambre, dont le poste, dès que la voiture s'arrête, est à la portière, pour l'ouvrir si madame voulait faire un tour à pied, ce qui n'arrive pas une fois tous les dix ans. Placé ainsi à deux pas de la portière, le valet de chambre répond sans s'avancer aux réflexions que sa vieille *padrona* fait de l'intérieur de la voiture. C'est en écoutant une de ces conversations que j'ai entendu accuser la route du Simplon, faite par *quel maladett Bonapart*, d'être la cause des froids précoces que l'on éprouve en Lombardie *depuis la Révolution*. Comme rien n'égale ici l'ignorance des femmes nobles[1], elles se figurent que la chaîne des Alpes, qu'on voit parfaitement du *Corso*, forme comme un mur qui garantit des vents du nord, et que Bonaparte, cette bête noire de leurs confesseurs, a fait une brèche à ce mur pour sa route du Simplon.

En hiver, le Corso a lieu avant dîner, de deux à quatre. Dans toutes les villes d'Italie, il y a un Corso, ou revue générale de la bonne compagnie. Est-ce un usage espagnol, comme celui des cavaliers servants? Les Milanais sont fiers du nombre des carrosses qui garnissent leur *Corso*. J'y ai vu, un jour de grande fête et de beau soleil, quatre files de voitures arrêtées des deux côtés du large chemin, et au milieu, deux files de voitures en marche, le tout réglé et modéré par dix houzards autrichiens; deux cents jeunes gens à cheval et trois mille piétons complétaient le tapage; les piétons disaient fièrement : *Ceci est presque aussi beau qu'à Paris; il y a plus de trois mille carrosses.* Tout ce mouvement me fait mal à la tête et nul plaisir. Un étranger devrait louer la plus jolie voiture possible, et aller tous les jours au Cours avec sa belle.

En été, au retour du Corso, on s'arrête dans la *Corsia dei*

[1] Toujours entourées de flatteurs dès l'âge de trois ans. Se rappeler le *menuet bleu*, éducation de Mesdames de France, dans les *Mémoires de madame Campan*.

Servi pour prendre des glaces; on rentre dix minutes chez soi, après quoi l'on va à la Scala. On prétend que ces dix minutes sont l'heure des rendez-vous, et qu'un petit signal au *Corso*, comme une main appuyée sur la portière, indique s'il y a possibilité ou non de se présenter ce soir-là.

30 novembre. — Don Pedro Lormea, un officier espagnol plein de génie, me disait à Altona : « Quand j'arrive dans une ville, je demande à un ami, dès que j'en ai fait un, quels sont les douze hommes les plus riches, quelles sont les douze femmes les plus jolies, quel est l'homme le plus décrié de la ville; après, je me lie, si je puis, avec l'homme le plus décrié, ensuite avec les jolies femmes, enfin avec les millionnaires. »

A présent que j'ai un peu suivi ce conseil, ce qu'il y a de plus agréable pour moi, à Milan, c'est de flâner. Voici mon plan de campagne à l'usage des lecteurs qui font ou ont fait ce joli voyage. En partant de la Scala, je prends la rue de Sainte-Marguerite. Je passe avec respect devant cette police qui peut tout sur moi, par exemple, me faire partir dans deux heures, mais où l'on a toujours été fort poli à mon égard. Je dois des remercîments à don Giulio P***. Je regarde les gravures nouvelles chez les marchands d'estampes voisins de la police. S'il y a quelque chose d'Anderloni ou de Garavaglia, j'ai grand'peine à ne pas acheter. Je vais à la place des Marchands, bâtie au moyen âge. Je regarde la niche vide d'où la fureur révolutionnaire précipita la statue de l'infâme Philippe II. J'arrive à la place du Dôme. Après que mes yeux, déjà montés aux arts par les gravures, ont pris plaisir à considérer ce château de marbre, je suis la rue des *Mercanti d'oro*. Les beautés vivantes que je rencontre viennent me distraire de celles des arts; mais la vue du Dôme et des gravures m'a rendu plus sensible à la beauté et plus insensible à l'intérêt d'argent et à toutes les idées désenchantantes et tristes. Il est sûr qu'en menant cette vie-ci l'on est bien près de pouvoir être heureux avec deux cents louis de rente. Je passe par la poste aux lettres, où les femmes vont elles-mêmes chercher les leurs, car tout domestique est vendu au mari, à l'amant ou à la belle-mère. Je reviens par la place du Dôme à la *Corsia dei Servi*, où il est inouï que l'on ne rencontre pas, vers midi, une ou plusieurs

des douze plus jolies femmes de Milan. C'est en flânant ainsi que je me suis fait une idée de la *beauté lombarde,* l'une des plus touchantes, et qu'aucun grand peintre n'a rendue immortelle par ses tableaux, comme le Corrége fit pour la beauté de la Romagne, et André del Sarto pour la beauté florentine. Le défaut de cette dernière est d'avoir quelque chose de la *raison virile* que l'on ne voit jamais chez les Milanaises; elles sont bien femmes, quoiqu'au premier abord elles paraissent *terribles* à l'étranger arrivant de Berlin, ou pas assez affectées à qui sort des salons de Paris. Appiani a peu copié les têtes milanaises, on en retrouverait plutôt quelques traces dans les *Hérodiades* de Léonard de Vinci.

Enfin l'on m'a conduit hier à l'atelier de M. Carloni, peintre de portraits, qui a l'instinct de la ressemblance. Il fait de grandes miniatures aux crayons noir et rouge. M. Carloni a eu l'esprit de conserver des copies de tous les portraits de femmes remarquables qu'il a faits en sa vie. Il en a peut-être cinquante. Cette collection est ce qui m'a le plus tenté, et, si j'avais été riche, je ne l'aurais pas laissée échapper. A défaut de fortune, j'ai eu le plaisir d'amour-propre, ou, si je l'ose dire, d'artiste[1], de me dire qu'avant de voir ce charmant atelier j'avais deviné la beauté lombarde.

La langue française actuelle ne permet guère de louer avec bon goût une femme, à moins de trois ou quatre phrases formant douze lignes. Il faut employer surtout les formes négatives. Je sais cela, mais n'ai pas le temps de me livrer à tout ce mécanisme; je dirai donc simplement, et en vrai paysan du Danube, que ce qui m'a frappé, en entrant chez M. Carloni, ce sont les traits romains par la forme, et lombards par la douce et mélancolique expression, d'une femme de génie, madame la comtesse Aresi. Si l'art du peintre pouvait rendre l'amabilité parfaite, sans l'ombre de l'affectation ou du lieu commun, l'esprit vif, brillant, original, ne répétant jamais ce qui a été dit ou écrit, et tout cela réuni à la beauté la plus fine, la plus attrayante, on trouverait cet ensemble de séductions dans le portrait de madame Bibin Catena.

[1] Promettant des jouissances pour l'avenir.

Quoi de plus frappant que la *beltà folgorante* de madame R***, ou la beauté si touchante et annonçant si bien les combats de la religion et des sentiments tendres de madame Marini? Quoi de plus séduisant que la *beltà duidesca* de madame Ghirlan*** qui rappelle les madones du Guide, et indirectement les têtes de Niobé? Toute la pureté des madones de Sasso Ferrato respire dans le portrait de la dévote madame A***? Quoi de plus singulier que ce portrait de madame N***! L'apparence de la jeunesse et de la force animée par une âme violente, passionnée, intrigante comme le cardinal de Retz, c'est-à-dire sans ménagement ni prudence. Cette tête si belle, quoique n'ayant rien d'antique, semble vous poursuivre dans l'atelier du peintre, avec ces yeux vifs et brillants qu'Homère donne à Minerve.

C'est au contraire toute la prudence d'une madame de Tencin, qui fait la physionomie de cette jolie et galante madame L***, qui a débuté par avoir un empereur pour amant. Elle flatte toujours, et cependant ne paraît jamais sotte.

Mais comment exprimer le ravissement mêlé de respect que m'inspirent l'expression angélique et la finesse si calme de ces traits qui rappellent la noblesse tendre de Léonard de Vinci? Cette tête qui aurait tant de bonté, de justice et d'élévation, si elle pensait à vous, semble rêver à un bonheur absent. La couleur des cheveux, la coupe du front, l'encadrement des yeux, en font le type de la beauté lombarde. Ce portrait, qui a le grand mérite de ne rappeler nullement les têtes grecques, me donne ce sentiment si rare dans les beaux-arts : ne rien concevoir au delà. Quelque chose de pur, de religieux, d'antivulgaire, respire dans ces traits. On dit que madame M*** a été longtemps malheureuse.

On rêve au bonheur d'être présenté à cette femme singulière dans quelque château gothique et solitaire, dominant une belle vallée, et entouré par un torrent comme Trezzo. Cette jeune femme si tendre a pu connaître les passions, mais n'a jamais perdu la pureté d'âme d'une jeune fille. C'est par des grâces toutes contraires que brillent les traits si fins de la jolie comtesse R***. Que ne puis-je trouver une langue pour expliquer comment ce *joli*-là n'est pas le *joli* français! Tous deux sont séduisants,

mais enfin ils sont deux, et fort heureusement pour nous. Combien je sens la vérité de ce qu'a dit un homme d'esprit : on se croit presque l'ami intime d'une femme dont on regarde le portrait *en miniature :* on est si près d'elle! La peinture à l'huile, au contraire, vous rejette à une distance immense, par delà toutes les convenances sociales.

1er décembre. — M. Reina m'a permis de lire une quantité de lettres de Beccaria : quelle simplicité, quelle bonhomie! Comme cela est l'opposé de l'abbé Morellet, qui le traduisit en français! Comme Beccaria devait se déplaire à Paris ! Sans l'esprit de parti, il y eût été proclamé un sot à l'unanimité et de bonne foi. Dans l'une de ses lettres, il dit : « Je commençai à penser à vingt-deux ans, lorsque j'eus été renvoyé par la comtesse C*** ; quand je fus un peu remis de mon désespoir, étant à la campagne chez mon oncle, je trouvai dans mon cœur :

« 1° La compassion pour le malheur des hommes esclaves de tant d'erreurs;

« 2° Le désir de la réputation littéraire;

« 3° L'amour de la liberté;

« 4° Ce que j'admirais le plus au monde alors, c'étaient les *Lettres persanes;* pour me distraire de mon chagrin, je me mis à écrire le traité des *Délits et des peines.* »

Dans une autre lettre fort postérieure, Césare Beccaria dit : « Je croyais fermement, quand je me mis à écrire, que la seule existence de ce manuscrit dans mon bureau pouvait me conduire en prison ou du moins me faire exiler. Quitter Milan et mourir étaient alors la même chose pour moi; contre ce danger, je ne me sentais aucun courage. Mais quand on me parlait d'une exécution à mort j'avais le cœur percé. — Je frémis quand je vis mon livre imprimé. Je puis dire que la peur d'être éloigné de Milan m'a ôté le sommeil pendant une année entière. Je connaissais la justice de mon pays; les juges les plus vertueux m'auraient condamné *de bonne foi,* comme n'ayant pas mission du gouvernement pour m'occuper des délits et des peines. Quand enfin les prêtres commencèrent à intriguer contre moi, je ne vivais plus. Le comte Firmian me sauva; une fois nommé professeur, je respirai; mais je jurai à ma femme de ne plus écrire. »

Ces lettres seraient admirables à publier; mais peut-être elles compromettraient les héritiers du marquis Beccaria. J'ai trouvé un excellent portrait de ce digne homme si semblable à Fénelon et meilleur (*voir* Saint-Simon).

M. Betoni, imprimeur et homme fort actif, a publié cent portraits d'Italiens célèbres. Les portraits sont excellents, les notices pitoyables; les portraits de Boccace, de Léon X et de Michel-Ange sont des chefs-d'œuvre de gravure. Celui de Carlo Verri, assez médiocre, me le montre bien plus français que Beccaria. Alexandre Verri, frère de Charles, vit encore à Rome; mais ce n'est qu'un *ultra* qui exècre Napoléon, non pas pour sa manie de trôner, mais au contraire pour ses réformes civilisantes. C'est dans ce sens qu'Alexandre a écrit les *Nuits romaines au tombeau des Scipions*, *Érostrate*, etc. Le *Génie du Christianisme* est simple, si on le compare à l'emphase des *Nuits romaines:* ce n'était pas ainsi qu'écrivait Carlo Verri; mais il écrivait *ce qu'il croyait.*

3 décembre. — Je suis allé ce soir au théâtre *Filo-dramatico*. C'est le nom que les ultra ont fait imposer au théâtre Patriotique, fondé sous le règne de la liberté, vers 1797, et soutenu avec magnificence par les citoyens de Milan. Établi dans une église, ce théâtre a bien des titres à la proscription; les acteurs sont de jeunes négociants. Vendredi dernier M. Lucca a fort bien dit l'*Égiste* d'Alfieri; son triomphe est le rôle du major dans *Cabal und Liebe* de Schiller. Les ingénues sont représentées par mademoiselle Gioja d'une manière exactement italienne et qui n'est copiée d'aucun talent célèbre. Madame Monti, l'une des plus belles femmes d'Italie, a joué avec un rare succès les grands rôles dans les tragédies d'Alfieri, et dans l'*Aristodemo* de son mari. Le théâtre Patriotique a coûté des sommes fort considérables à la société qui l'a fondé et qui le soutient en dépit des vœux secrets de la police autrichienne.

C'est M. Locatelli, jeune artiste plein de talent, et de plus excellent comique, qui ce soir m'a donné un billet. Il jouait *Achille in Barlassina*. Le protagoniste, comme on dit ici, est un soprano du théâtre de la Scala, qui, redoutant la vengeance du gouverneur de Milan, auquel il vient d'enlever la première chan-

teuse, prend des vêtements de femme et se réfugie à Barlassina, village de la banlieue. A peine arrivé, la vanité incroyable et particulière aux sopranos porte celui-ci à parler musique et à faire allusion aux applaudissements qu'il a reçus dans telle et telle ville. Aussitôt un dilettante de l'endroit devient amoureux d'Achille, et, qui plus est, entreprenant. Le soprano, qui a cinq pieds dix pouces, paraît dans le costume héroïque d'Achille, à peine recouvert par une robe d'indienne qu'il a empruntée à la femme de chambre de la *prima donna* sa maîtresse. La jalousie terrible du gouverneur de Milan l'a obligé à prendre la fuite au milieu de la représentation de l'opéra d'*Achille* de Métastase. M. Locatelli [1] a joué avec tout le feu possible et une bonhomie de ridicule parfaite le rôle du soprano dont la vanité et la sottise se disputent toutes les démarches ; il a même chanté un grand air. Le soprano obtient sa grâce du gouverneur, en lui cédant la prima donna à laquelle il ne songe déjà plus. A la fin, quand il a le plaisir, maintenant objet de tous ses vœux, de reparaître sans robe d'indienne et dans son costume d'Achille complet, aux yeux des habitants de Barlassina, et surtout devant le dilettante son amant, les accès de rire fou ont interrompu les acteurs pendant cinq minutes.

Les sopranos sont sujets à une certaine légèreté qui leur fait changer de passion comme les enfants. M. Locatelli a fort bien saisi ce trait de caractère. Il est auteur de cette petite comédie qui serait digne de Potier et du Gymnase, si notre parterre avait l'idée de la sottise d'un soprano et de la *prepotenza* d'un gouverneur italien de l'ancien régime.

Le rire italien n'est jamais, pour le spectateur qui rit, une manière de se faire illusion et de prouver à son voisin qu'il connaît les petits usages de la haute société. On prêtait ce soir une extrême attention à la pièce. Il faut que l'exposition soit fort claire. La moitié des charmantes esquisses de M. Scribe serait inintelligible ici faute d'exposition suffisante. Mais aussi, une fois l'avant-scène bien comprise, les détails vrais ne lassent jamais un

[1] Je ne parle jamais politique à aucun de mes amis. La plupart me croient ministériel.

auditoire italien. Le rire ne naît guère ici que lorsqu'on voit un homme se tromper de route en marchant vers le bonheur qu'il désire.

J'ai vu dans la société, en fait de chaussures et de manteaux, des amants prendre les précautions les plus saugrenues. Leurs préparatifs pour sortir de la maison de leur amie duraient un quart d'heure, et ils n'étaient point ridicules aux yeux de leur maîtresse qui les regardait faire.

On ne joue point la jeunesse ici, encore moins l'étourderie; les jeunes gens sont graves, silencieux, mais point tristes. Il n'y a d'étourderie dans ce pays-ci qu'envers le qu'en dira-t-on; c'est la *disinvoltura*.

Selon moi, l'Italien craint moins les accidents et les maux futurs que l'image terrible que lui en fait son imagination. Arrivé *al tu per tu* (au fait et au prendre) il est plein de ressources, comme on l'a vu dans la campagne de Russie (Le capitaine des gardes d'honneur Videman à Moscou). Chose bien étonnante que cette prudence dans un pays où le ciel est ami de l'homme! Pendant six mois de l'année, qu'un Polonais reste une seule nuit exposé aux injures de l'air, il meurt. Ici, en Lombardie, il n'y a pas, je gage, quinze nuits par an égales en inclémence aux nuits de Pologne du 1er octobre au 1er de mai. A la Tramesina, sur le lac de Como, à côté de la belle maison de M. Sommariva, il y a, dit-on, un oranger qui vit en plein air depuis seize ans. Les maux de la tyrannie ont-ils donc suffi pour remplacer ici l'inclémence de la nature[1]? Les tempéraments bilieux ou mélancoliques sont frappants à observer dans un régiment qui défile, à cause du nombre, et de la force de l'empreinte. Tous les régiments italiens étant exilés en Hongrie, je fais mes observations au sortir de la messe, à la porte d'une église à la mode (*San Giovanni alle case rotte* ou les *Servi*). La gaieté facile du sanguin ou du Français méridional est presque tout à fait incon-

[1] Voir le caractère de Côme de Médicis, duc de Florence en 1537, duc de Sienne en 1555, grand-duc de Toscane en 1569, mort en 1574, après avoir pesé trente-sept ans sur la Toscane. Quelle leçon de scélératesse pour tout un peuple!

nue en Italie. Peut-être la retrouverai-je à Venise. — Ici les élèves de l'école de danse, jeunes filles de douze à seize ans, sont remarquables par la gravité. Je les vois quelquefois réunies au nombre de plus de trente sur le théâtre pour les répétitions d'un ballet de Vigano, auxquelles ce grand homme veut bien m'admettre [1]. L'Italien ne devient parlant et communicatif que vers les trente ans. — Mais je reviens au théâtre Patriotique.

J'ai bien fait des observations sur les loges pendant la première pièce (les *Deux portefeuilles* de Kotzbue). D'abord on voit ici beaucoup de femmes qui ne vont pas à la Scala.

Plusieurs jeunes femmes, après un premier attachement malheureux, qui les a conduites jusqu'à vingt-six ou vingt-huit ans, passent le reste de leur vie dans la solitude. La société de Milan n'accorde aucune considération à la constance dans ces sortes de résolutions; elle oublie. C'est qu'on ne trouve pas ici de femmes intéressées à couvrir les petits écarts de leur jeunesse par la dévotion de leurs paroles. La solitude de ces jeunes femmes malheureuses en amour scandalise fort celles qui ont paru dans le monde avant 1796. Ce qui est incroyable, c'est qu'elles appellent *immorale* la conduite de ces pauvres jeunes femmes qui passent leur vie entre leur piano et les œuvres de lord Byron.

L'opinion des femmes, qui décide de la considération dont jouit une femme, se prend à la majorité, et la majorité est toujours vendue à la mode. C'est un spectacle bien utile pour un philosophe commençant que de voir une jeune femme taxée d'immoralité, uniquement parce qu'elle n'a pas pris d'amant après le premier qui l'a trompée.

C'est ce que j'ai bien vérifié ce soir, et ce reproche était dans la bouche de femmes qui ont usé et abusé du privilége établi par les mœurs antérieures à 1796 [2]. Alors le règne d'un amant ne s'étendait pas toujours d'un carnaval à l'autre. Aujourd'hui,

[1] Quoiqu'il n'accepte point ma loge, que je lui offre, de peur de se compromettre avec la police. Cette police lui défend de traiter le sujet magnifique de l'*Ebrea di Toledo*.

[2] Molti averne
Un goderne,
E cambiar spesso.

la plupart des attachements durent sept ou huit ans. J'en connais plusieurs qui datent du retour des patriotes après Marengo, il y a seize ans. — Une marquise de la plus haute volée a pour amie de cœur une simple maîtresse de dessin. La position sociale est invisible en amitié. La vanité est tout au plus ici une des passions; elle est bien loin d'être la dominante et que l'on voit reparaître lorsqu'on devrait le moins s'y attendre chez la petite fille de trois ans comme chez le vieillard de quatre-vingts. Je comprends maintenant ce que Jean de Müller nous disait à Cassel, que le Français est le peuple *le moins dramatique* de l'univers: il ne peut comprendre qu'une passion, la sienne; en second lieu, il a si bien mêlé cette passion à toutes les actions nécessaires de la vie de l'animal nommé homme, la mort, le penchant des sexes, etc., que lorsqu'on lui montre ces actions nécessaires chez les autres peuples, *il ne peut* les reconnaître. Jean de Muller concluait de là que Voltaire devait être le plus grand tragique des Français, précisément parce qu'il est le plus ridicule aux yeux des étrangers. Pendant huit ans, cette idée a été un paradoxe pour moi, et je l'aurais oubliée sans la grande réputation de l'auteur. L'Allemand, au lieu de rapporter tout à soi, se rapporte tout aux autres. En lisant une histoire d'Assyrie, il est Assyrien; il est Espagnol ou Mexicain en lisant les aventures de Cortez. Quand il se met à réfléchir, tout le monde a raison à ses yeux; c'est pour cela qu'il rêve vingt ans de suite et souvent ne conclut pas [1]. Le Français est plus expéditif, il juge un peuple et toute la masse de ses habitudes physiques et morales en une minute. Cela est-il conforme à l'usage? — Non; donc cela est exécrable, et il passe à autre chose.

L'Italien étudie longtemps et comprend parfaitement les manières singulières d'un peuple étranger et les habitudes qu'il a

[1] L'auteur sent mieux que personne combien il a peu le droit de *trancher* ainsi sur d'aussi grandes questions. Je désire être bref et clair. Si j'avais recours à l'appareil inattaquable des formes dubitatives et modestes qui conviennent si bien à mon ignorance, ce voyage aurait trois volumes, et serait six fois plus ennuyeux. Par le temps qui court, la *brièveté* est le seul signe de respect apprécié par le public. Je ne prétends pas dire ce que *sont* les choses, je raconte la sensation qu'elles me firent.

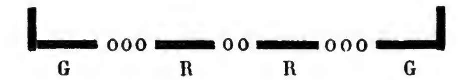
contractées en allant à la chasse du bonheur. Un être qui marche à un bonheur quel qu'il soit, ne lui semble jamais ridicule par la singularité du but, mais seulement quand il se trompe de route. Voilà qui explique la *Mandragora* de Machiavel, l'*Ajo nell imbarazzo*, et toutes les vraies comédies italiennes (j'appelle vraiment italiennes celles qui ne sont pas imitées du français). Je donnerais beaucoup pour voir les relations des ambassadeurs vénitiens et des nonces du pape, envoyées dans les cours étrangères. J'ai été étonné des récits faits par de simples marchands: récits de M. Torti sur la probité héroïque des Turcs et leurs usages; les femmes turques, à Constantinople, montrant leur taille aux étrangers en serrant leur robe faite en domino, affectant l'air souffrant d'une petite-maîtresse, et laissant tomber leurs babouches avec négligence.

Ce n'est en général que les gens flegmatiques qui ont ici de la vanité. Il n'y a peut-être pas de Gascon aussi plaisant en ce genre qu'un abbé que j'ai rencontré dans un salon au sortir du théâtre patriotique. Un marquis mort depuis peu lui a laissé une magnifique pension viagère. La grande passion du marquis d'A*** était la peur du diable. Fidèle aux croyances que le papisme n'a abandonnées que depuis peu, il avait surtout peur que le diable n'entrât dans son corps par quelque ouverture; en conséquence l'abbé ne le quittait point. Le matin il bénissait la bouche du marquis avant que celui-ci ne l'ouvrît..... Je ne puis arriver au bout de mon conte en français; il n'a rien de choquant en milanais La plaisanterie que l'on fait à l'abbé, c'est de lui rappeler, au milieu de son opulence actuelle et malgré ses bas violets, quelques-unes de ses anciennes fonctions auprès du marquis d'Adda. M. Guasco, qui était ce soir le bourreau de l'abbé, a rempli cette fonction délicate avec toute la finesse et le sang-froid possibles. En sortant nous nous sommes arrêtés sous la porte cochère, pour nous livrer au rire fou qui nous suffoquait[1].

[1] Un proverbe italien dit : « Un abbé commence par le noir, arrive au violet, de là au rouge, et finit par le blanc. » L'uniforme d'un abbé se porte aux jambes. Il arrive à Rome avec des bas noirs; il en prend de violets quand il est fait *monsignore* (prélat), comme notre homme de ce soir. Le cardinal a des bas rouges, et enfin le pape porte des bas blancs. Les

5 décembre. — Je sors de l'hôtel des Monnaies (la Zecca). Napoléon appela ici M. Moruzzi, mécanicien de Florence, qui a fait de la Zecca de Milan un établissement fort supérieur à tout ce que j'ai vu à Paris. Comme nos maîtres les industriels ne me feront pas l'honneur de lire un voyage frivole, je passe la description.

M. le chevalier Moruzzi me dit qu'on bâtit une rue nouvelle, *la Contrada dei due muri ;* j'y suis allé bien vite. Pour faire une rue ici, l'on commence par creuser au milieu de la rue un canal de quatre pieds de profondeur, dans lequel viennent aboutir tous les tuyaux qui du haut des toits conduisent les eaux pluviales dans la rue. Les murs de face des maisons étant de briques, souvent l'on cache ces tuyaux dans le mur. Le canal de la rue terminé, l'on pave la rue avec quatre bandes de granit et trois de pavé, ainsi :



Vous voyez deux trottoirs de granit GG de trois pieds de large, le long des maisons ; deux bandes de granit RR, placées pour que les roues des voitures n'éprouvent pas de cahots désagréables. Le reste de la rue est pavé en petits cailloux pointus.

Les voitures ne s'écartent jamais des deux bandes de granit RR, et les piétons se tenant toujours sur les deux trottoirs GG, les accidents sont fort rares. L'architecture admettant des corniches fort saillantes et des balcons presque à tous les étages, quand il pleut, si l'on choisit le côté d'où vient le vent, et que l'on suive les trottoirs GG, l'on est à l'abri des petites pluies. Quant aux pluies du tropique, comme celles de ces jours-ci, dès qu'on a fait vingt pas, l'on est trempé comme si l'on s'était jeté

abbés étant riches, gais et amants des plus jolies femmes, ne sont point ridicules en Italie. La morale y étant parfaitement séparée du dogme, ils ne sont pas tristes comme des ministres protestants. Ils ne deviennent tristes que vers les soixante ans, quand la peur du diable reparaît.

dans le canal. Les deux bandes de granit RR, destinées aux roues des voitures sont posées sur les deux petits murs, hauts de quatre pieds, qui forment le canal souterrain sous chaque rue. Tous les cent pas il y a une pierre trouée qui admet dans le canal les gouttes d'eau qui sont tombées sur le pavé. Voilà comment les rues de Milan sont les plus commodes du monde et sans crotte. Il y a longtemps dans ce pays-ci que l'on songe à ce qui est utile au simple citoyen.

En 1179, les Milanais commencèrent un canal navigable qui unit leur ville au lac Majeur et au lac de Como, par le Tésin et l'Adda. Ce canal est situé dans la ville, comme le boulevard, à Paris, de la Bastille à la Madeleine. En 1179, nous étions des serfs, et nos maîtres suivaient Louis le Jeune à la croisade. Milan était une république, où chacun se battait parce qu'il le voulait bien et pour obtenir une certaine chose qu'il désirait. De là vient qu'en 1816 nos rues sont encore si hostiles aux piétons. Mais chut! que va dire l'honneur national? *Notre* rue des Petits-Champs, comme disent les vrais patriotes, est bien autre chose que les rues de Milan que je viens de décrire. Ce sot orgueil est une barbarie de plus.

6 décembre. — Il pleuvait ce soir horriblement; la Scala était déserte; la tristesse disposait à la philosophie. J'ai trouvé M. Cavaletti seul dans sa loge. « Voulez-vous, m'a-t-il dit, ne pas vous laisser égarer par les déclamations contre les prêtres, les nobles et les souverains? étudiez philosophiquement les six centres d'action qui agissent sur les dix-huit millions d'Italiens : Turin, Milan, Modène, Florence, Rome et Naples[1]. Vous savez que ce peuple ne forme pas masse. Bergame exècre Milan qui est également haïe par Novarre et Pavie; quant au Milanais, il songe à bien dîner, à acheter un bon *pastran* (manteau) pour l'hiver, et ne hait personne : haïr troublerait sa volupté tranquille. Florence qui abhorra tellement Sienne autrefois, ne hait personne aujourd'hui, par impuissance. Je cherche en vain une troisième exception. Chaque cité exècre ses voisins et en est mortellement

[1] Voir Gorani, *Description des cours d'Italie vers* 1796. C'est un ultralibéral.

haïe. Nos souverains ont donc sans peine le *divide ut imperes.*

Ce malheureux peuple, pulvérisé par la haine, est gouverné par les cours d'Autriche, de Turin, de Modène, de Florence, de Rome et de Naples.

Modène et Turin sont en proie aux jésuites. Le Piémont est le pays le plus monarchique de l'Europe. L'oligarchie autrichienne suit encore les idées de Joseph II, qui, faute de mieux, passe à Vienne pour un grand homme; elle force les prêtres à ne pas intriguer et à respecter les lois, et, du reste, nous traite comme une colonie.

Bologne et toute la Romagne font peur à la cour de Rome; Consalvi envoie pour gouverner ce pays un cardinal qui a l'ordre de se faire aimer, et obéit. Consalvi, ministre tout-puissant à Rome, est un ignorant plein d'esprit naturel et de modération; il sait que les Italiens de Bologne et de la Romagne ont conservé quelque chose de l'énergie du moyen âge. Quand un maire en Romagne est trop coquin, on le tue, et jamais l'on ne trouve de témoins contre l'assassin. Ces manières sauvages font horreur à leurs voisins, les habitants de Florence. Le gouvernement si renommé de Léopold, succédant à l'affreuse monarchie des Médicis, les a transformés en sopranos dévots. Ils n'ont plus de passions que celles des belles livrées et des jolies processions Leur grand-duc aime l'argent et les femmes, et vit comme un père au milieu de ses enfants; il est indifférent pour eux, comme eux pour lui; mais quand ils viennent à regarder ce qui se passe ailleurs, ils s'aiment par raison. Le paysan toscan est bien singulier; ces laboureurs forment peut-être la société la plus aimable de l'Europe; je les préfère de beaucoup aux habitants des villes.

En Italie, le pays civilisé finit au Tibre. Au midi de ce fleuve vous verrez l'énergie et le bonheur des sauvages. Dans l'État romain, la seule loi en vigueur est le catholicisme, c'est-à-dire l'*observation des rites*. Vous le jugerez par ses effets. La morale y est prohibée comme conduisant à l'*examen personnel.*

Le royaume de Naples se réduit à cette ville, la seule d'Italie qui ait le bruit et le ton d'une capitale.

Le gouvernement est une monarchie ridicule à la Philippe II,

qui conserve encore quelques habitudes d'ordre administratif, apportées par les Français. Rien de plus insignifiant et de moins influent sur le peuple. Ce qui est admirable et digne de votre attention, c'est le caractère du lazzarone, qui n'a pour loi que la crainte du *dieu saint Janvier*.

Ce dévouement de l'âme, que l'on appelle amour ici, n'arrive pas jusqu'à Naples ; il est mis en fuite par la *sensation présente*, ce tyran de l'homme du Midi. A Naples, si une jolie femme loge vis-à-vis de chez vous, ne manquez pas de lui faire des signes.

Ne vous laissez pas mettre en colère comme un Anglais par tout ce que vous verrez d'africain en ce genre. Détournez les yeux si vous êtes vieux ou triste, et rappelez-vous que votre grand objet, à Naples, c'est le lazzarone. Même votre illustre Montesquieu a dit une sottise sur les lazzaroni[1]. Regardez bien avant de conclure. Le sentiment du devoir, qui est le *bourreau* du Nord, n'atteint pas le cœur du lazzarone. S'il tue son compagnon dans un mouvement de colère, son dieu saint Janvier lui pardonne, pourvu qu'il se donne le nouveau plaisir d'aller bavarder sur sa colère aux pieds du moine qui le confesse. La nature, en réunissant sur la baie de Naples tout ce qu'elle peut donner à l'homme, a nommé le lazzarone son fils aîné. L'Écossais, tellement civilisé, et qui ne fournit qu'un crime capital en six ans, n'est qu'un cadet qui, à force de travail, a fait fortune. Comparez le lazzarone à demi nu au paysan écossais que, pendant six mois de l'année, l'aspérité de son climat force à faire des réflexions, et des réflexions sévères, car la mort le guette de toutes parts à cent pas de sa chaumière. C'est à Naples que vous verrez l'immense utilité d'un despote tel que Napoléon. Tâchez de faire amitié avec un propriétaire de vignes d'Ischia ou de Caprée, qui vous tutoiera dès le second jour si vous lui plaisez. Faute de cinquante années du despotisme d'un Napoléon, la république ne pourrait s'établir parmi le bas peu-

[1] Les lazzaroni, les plus misérables des hommes, frémissent si le Vésuve vient à jeter de la lave. Je vous le demande, dans leur état si malheureux qu'ont-ils à perdre? (Je cite de mémoire.)— (Montesquieu, *Œuvres diverses*.)

ple napolitain. Leur absurdité va jusqu'à maudire le général ***, qui, pendant dix-huit mois, a fait disparaître le vol et l'assassinat dans les pays au midi de Naples. Le maréchal Davoust, roi de Naples, eût agrandi l'Europe de ce côté. Je ris quand je vois les Anglais se plaindre d'y être assassinés. A qui la faute? En 1802, Napoléon civilisa le Piémont par mille supplices qui ont empêché dix mille assassinats. Je ne dis pas qu'à la Louisiane, chez un peuple sans passion, raisonneur et flegmatique, l'on ne puisse parvenir à supprimer la peine de mort. En Italie, Milan excepté, la peine de mort est la préface à toute civilisation. Ces imbéciles de *Tedesk*, qui essayent de nous gouverner, ne font pendre un assassin qu'autant qu'il confesse son crime. Ils entassent ces malheureux à Mantoue, et, quand leur nourriture fatigue leur avarice, ils profitent du 12 février, anniversaire de la naissance de leur empereur, pour les rejeter dans la société. Ces gens-là, en vivant ensemble, prennent l'émulation des forfaits, et deviennent des monstres, qui, par exemple, versent du plomb fondu dans l'oreille d'un paysan qui dort dans la campagne, pour jouir de la mine qu'il fait en mourant. — Après cette grave et triste conversation, je me suis sauvé chez la contessina C***, où l'on a ri et joué au pharaon jusqu'à trois heures du matin. Le pharaon est le jeu italien par excellence ; il n'empêche pas de rêver à ce qui intéresse. Le sublime de ce jeu, c'est de le jouer placé vis-à-vis d'une femme que l'on aime de passion, et qui est gardée par un jaloux. *Almen cosi si dice.*

8 décembre. — Une mère, jolie femme de trente-deux ans, ne se gêne guère ici, pour être au désespoir ou au comble de la joie par amour, devant ses filles, âgées de douze ou quinze ans, et filles très-alertes. Je blâme fort cette imprudence, par moi observée ce matin. J'ai pensé à ce que dit Montesquieu, que les parents ne communiquent pas leur esprit à leurs enfants, mais bien leurs passions.

Les femmes jouent, en Italie, un tout autre rôle qu'en France. Elles ont pour société habituelle un ou deux hommes qu'*elles ont choisis*, et qu'elles peuvent punir par le malheur le plus atroce, s'ils viennent à leur déplaire. Dès l'âge de quinze ans, une jeune fille est jolie et peut compter dans le monde, et il n'est pas

très-rare de voir une femme faire encore des conquêtes bien au delà de cinquante ans. « Qu'importe l'âge, me disait un jour le comte Fantozzi, fort épris de madame M***, qui a peut-être cinquante-cinq ans, qu'importe l'âge, quand la beauté, la gaieté, et, mieux encore, la facilité à être ému, subsiste encore! »

J'ai vu madame L*** dire devant sa fille, la belle Camilla, et en parlant de Lampugnani : « Ah! celui-là était fait pour moi : il savait aimer, » etc. Ce discours intéressant, dont pas une syllabe n'était perdue, a duré plus d'une heure. M'accusera-t-on de protéger ces mœurs parce que je les décris, moi qui crois fermement que la pudeur est la source de l'amour-passion? Pour me venger, je penserai *à la vie* de qui me calomnie. Je regrette souvent qu'il n'y ait pas une langue sacrée connue des seuls initiés; un honnête homme pourrait alors parler librement, sûr de n'être entendu que par ses pairs. Je ne reculerai devant aucune difficulté. J'avouerai que madame Z***, dimanche dernier, durant une visite de cérémonie, après la messe, adressait, en présence de ses deux filles, et à deux hommes qui, en toute leur vie, ne lui ont fait que cette visite, des maximes approfondies sur l'amour. Elle appuyait ces maximes d'exemples à leur connaissance (celui de la Belintani, actuellement en Espagne avec son amant), sur l'époque précise à laquelle il convient de punir, par l'infidélité, les amants qui se conduisent mal. Les jeunes filles sont gardées ici avec une sévérité espagnole. Quand la mère sort, elle se fait remplacer par quelque vieille parente fort alerte, et qui remplit le rôle de duègne. On dit que plusieurs jeunes filles ont de petits amoureux qu'elles ne voient que quand ils passent dans la rue; on se fait quelques signes, on s'aperçoit à l'église le dimanche, on danse ensemble deux ou trois fois tout au plus chaque année. Mais souvent une intrigue aussi simple est accompagnée des sentiments les plus profonds. Je n'oublierai jamais les réflexions que j'ai entendu faire par une jeune fille de quatorze ans, à une représentation de la *Vestale* (le sublime ballet de Vigano). Il y avait une sagacité et une profondeur de pensée vraiment effrayantes.

Les idées qu'une jeune fille italienne peut se former sur sa vie à venir sont fondées sur des confidences qu'elle a surprises,

sur des faits qu'elle a ouï conter, sur des mouvements de joie. ou de tristesse qu'elle a observés, jamais sur des bavardages de livres. On ne lit pas de romans, par l'excellente raison qu'il n'y en a point. Je connais une lourde copie de *Werther*, intitulée *Lettres de Jacopo Ortiz*, et deux ou trois ouvrages illisibles de l'*abbate* Chiari. Quant à nos romans français, traduits en italien, ils font l'effet d'une diatribe contre l'amour. Un père de ce pays-ci, qui a des filles, et trouve un roman chez lui, le jette au feu brutalement[1]. Cette absence de toute lecture, autre que la sévère histoire, est une des raisons les plus fortes de mon admiration vive pour la conversation des femmes italiennes. Dans les pays à romans, l'Allemagne, la France, etc., la femme la plus tendre, dans les moments du plus grand abandon, imite toujours un peu la *Nouvelle Héloïse* ou le roman à la mode : car elle désire avec passion plaire à son amant. elle a lu ce roman avec transport; elle ne peut pas ne pas se servir un peu des phrases qui l'ont fait pleurer et qui lui ont paru sublimes. Le beau naturel, chez les femmes, est donc toujours altéré dans les pays à romans. Il faut être déjà d'un certain âge pour leur pardonner tout ce clinquant, voir la véritable passion où elle est, et ne point se laisser glacer par tout le vain attirail dont on prétend la parer. On sait que les lettres d'amour, et quelquefois la conversation tendre des femmes littéraires, ne sont, en général. qu'un centon des romans qu'elles admirent. Serait-ce pour cela qu'elles sont moins femmes que toutes les autres, et si ridicules? En Italie, l'amour, si elle peut en inspirer ou en éprouver, est toujours le principal intérêt dans la vie d'une femme; le talent littéraire n'est, à ses yeux, qu'un ornement de la vie, qu'un moyen de plaire davantage à l'homme qu'elle aime. Je ne doute pas un instant qu'une Italienne qui vient de finir un roman ou un recueil de sonnets, ne le jette au feu à l'instant, si son amant le lui demande d'une certaine manière. Les lettres d'amour, à

[1] Quelques années après la date de ce voyage, j'ai vu à Paris discuter, devant sept à huit jeunes personnes, toutes les probabilités de la haute fortune de la marquise Octavie, dont alors le public commençait à s'occuper. Ce discours dura quarante-cinq minutes. (Note ajoutée en 1826.)

en juger par celles que m'a montrées un amant jaloux, le marquis B***, ont très-peu de mérite littéraire, c'est-à-dire sont très-peu faites pour plaire aux indifférents. Elles sont pleines de répétitions. On peut en prendre une idée par les *Lettres d'une Religieuse portugaise*[1].

10 décembre. — J'ai accompagné Radael à la diligence du Mont-Napoléon, qui le mène à Mantoue en vingt-trois heures; car il faut passer par la patrie de Virgile pour aller à Bologne. Le duc de Modène n'a pas voulu permettre à la diligence de traverser ses États. Il n'y a que les jacobins qui voyagent, a-t-il dit, et S. A. R. a raison; son chef de police Besini lui fait de fidèles rapports. L'Italien, qui lit peu et avec méfiance, s'instruit surtout par les voyages. Ce monde n'est qu'une vallée de larmes, dit-on à Modène, et l'on. . . . .

. . . .

. . . . . . n'est-ce pas leur rendre le plus grand des services? . . . .

. . . .

ou donnez raison aux jésuites de Modène . . . .

. . . .

Rien de plus raisonnable que la persécution et les auto-da-fé, rien de plus ridicule que la tolérance.

Veut-on jouir du spectacle le plus plaisant, il faut voir un Italien s'embarquer dans une diligence. L'*attention*, qui n'est jamais dans ce pays qu'au service des passions profondes, ne peut pas se mouvoir rapidement. L'Italien qui s'embarque meurt de peur d'oublier quelqu'une de ses cent précautions contre le froid, l'humidité, les voleurs, le peu de soin des aubergistes, etc. Plus il veut surveiller de choses à la fois, plus il s'embrouille, et il faut voir son désespoir pour ses moindres oublis. Peu lui importe d'être ridicule aux yeux des spectateurs rassemblés autour d'une diligence qui part. Il donnerait vingt spectateurs pour n'avoir pas oublié son bonnet de soie noire à mettre sur la tête en entrant au parterre de quelque théâtre, où, pour le malheur

[1] Voir la bonne édition, chez M. Firmin Didot, 1824, avec la traduction en portugais.

du public, il y a un prince, ce qui emporte l'obligation d'ôter son chapeau[1].

Ce qu'il y a de plus impatientant ou de plus admirable pour un Italien, suivant le sens duquel il prend la chose, c'est un fat français homme d'esprit, qui, en une heure de conversation, parle d'Homère, d'économie politique, de Bolivar, de Raphaël, de chimie, de M. Canning, du commerce des Romains, du Vésuve, de l'empereur Alexandre, du philosophe Erasme, de Paisiello, de Humphry Davy, et de cent autres choses. Après cette conversation aimable, l'Italien, qui s'est efforcé de mettre son esprit au galop pour penser profondément à chacune de ces choses à mesure qu'elles voltigent sur les lèvres de l'homme d'esprit français, a un mal de tête fou.

Le Français qui veut bien oublier net toutes sortes d'allusions littéraires, et n'appliquer cette étonnante vivacité, brillant privilége de son pays, qu'aux circonstances *extérieures* du voyage à la campagne, ou du pique-nique qu'il fait avec des Italiens, court la chance de paraître un homme étonnant aux yeux de quelque jolie femme. Mais il faut qu'il s'arrête tout court dès qu'il voit qu'il n'est pas compris, et qu'il se taise au moins dix mortelles minutes par heure. Tout est perdu s'il déplaît comme bavard, tandis qu'il n'y a aucun danger à paraître silencieux. Un sous-lieutenant du midi de la France qui n'a pas lu la Harpe, est beaucoup plus près d'être adoré d'une Italienne, qu'un charmant jeune homme de Paris, membre de la Société pour la morale chrétienne, et qui a déjà fait imprimer deux poëmes délicieux.

12 décembre. — Ce soir, à la Scala, un malheureux que sa maîtresse a délaissé depuis un an, me prend pour confident. Je

[1] D'après le principe qu'il n'y a de perfection qu'en France, le gouvernement de Napoléon, à Milan, ne permettait pas aux Italiens de garder leur chapeau au parterre de la Scala. A chaque instant deux commissaires de police, apostés pour cela, venaient vous toucher le coude fort poliment, si la peur de vous enrhumer dans cette salle immense vous faisait céder au besoin de mettre votre chapeau. De tout le gouvernement de Napoléon, cette bagatelle est peut-être ce qui a le plus vexé les Milanais. Le prince Eugène manquait de tact pour ces choses-là.

le trouve dans les *files* du parterre, vers les onze heures. Il était là depuis sept heures, à contempler de loin cette loge où il régnait autrefois. Il est jeune, fort beau, noble, riche, et il se désespère depuis un an, au vu et au su de toute la ville. Stupéfait de la gravité des confidences de ce pauvre amoureux, j'ai d'abord cru qu'il avait quelque petit service à me demander. Pas du tout, il avait besoin de parler de la femme qu'il aima pendant huit ans, et qu'il adore plus que jamais après une année de brouille. Et quelle brouille! La plus humiliante du monde. Il me conte longuement comme quoi un officier allemand, fort laid (c'est au contraire un fort aimable et fort joli homme, très-fat), a lorgné sa belle de la même place où nous sommes au parterre, et constamment pendant six mois. « J'en fus jaloux, me dit-il, et j'eus la sottise de le dire à la Violantina; mes plaintes la portèrent sans doute à faire attention à ce maudit comte de Keller. Pour me faire un peu enrager, elle commença à jeter un regard sur lui chaque soir, au moment où nous quittions le théâtre. Keller enhardi loua un petit appartement d'où il pouvait apercevoir son balcon. Il osa écrire. Ce commerce de coquetterie durait depuis trois semaines, lorsque la camérière placée par moi, ayant eu une querelle avec sa maîtresse, me remit une lettre de Keller adressée à celle-ci. Pour piquer la Violantina, je feignis de faire la cour à la Fulvia C***. Je mourais d'ennui dans la loge de la Fulvia, excepté quand je pouvais espérer d'être aperçu par la Violantina. Un jour, nous commençâmes une petite querelle à propos d'un magnifique bouquet de fleurs de mon jardin de Quarto que j'avais envoyé à la Fulvia. Nous en vînmes aux paroles décisives. Je lui dis, poussé à bout : « Choisissez de Keller ou de moi, » et je tirai la porte très-fort en sortant. Le lendemain, elle m'écrivit ces propres paroles :

« Voyagez, mon cher ami; car nous ne sommes plus qu'*amis*. Allez passer un mois aux eaux de la *Battaglia*. »

— Qui l'eût dit, mon cher S...? après huit années d'amitié!

Et là-dessus le marquis N*** me commence l'histoire de ses amours, à partir du premier jour qu'il aperçut la Violantina. J'aime à la folie les contes qui peignent les mouvements du cœur humain bien en détail, et je suis tout oreilles. Peu importe

à N*** si on l'écoute avec intérêt; il a besoin de parler de la Violantina; cependant l'émotion de mes yeux lui fait du bien. Aussi, quand le petit ballet *l'Élève de la nature* a fini, à minuit et demi, avait-il encore beaucoup à dire. Nous sommes allés nous réfugier dans le café désert du Casin des Nobles, où nous avons troublé un amant et sa maîtresse qui s'étaient donné rendez-vous dans ce lieu solitaire et public. Là N*** m'a parlé jusqu'à deux heures. Le café s'est fermé; il m'a reconduit chez moi. Dans la rue, n'étant plus retenu par les lumières, les larmes coulaient le long de ses joues, tandis qu'il me contait son bonheur passé. Il m'a tenu un gros quart d'heure sous la porte de la *Bella Venezia*, où je loge. Enfin, deux heures trois quarts sonnaient à l'horloge de Saint-Fidèle comme j'ai commencé à écrire. Si j'avais un secrétaire, je dicterais toute la nuit l'histoire des amours de N*** avec la Violantina. Rien ne peint mieux et plus profondément les habitudes morales de l'Italie. Il y a trente incidents peut-être, tout à fait incompréhensibles en France. Un Français se serait fâché de ce qui plaisait à M. N***, et *vice versâ*.

Cette histoire a occupé mes oreilles trois heures trois quarts. Je n'ai peut-être pas dit cent mots, et j'ai été constamment intéressé. Il est impossible, me disais-je, qu'un homme aussi profondément ému ait le courage de mentir, excepté sur un ou deux faits trop humiliants pour qu'on les raconte. A chaque instant le marquis N*** se reprenait pour mieux me faire voir quelque petite circonstance. Madame R*** a une dent postiche, chose que j'ignorais. Comment fera-t-elle, me disait-il, pour remettre cette dent quand elle se dérangera? moi-même je l'ai menée à Turin pour la faire placer par Fonzi qui est mon ami. Je l'ai présentée chez Fonzi sous le nom de la pauvre Marchesina C***, ma sœur; enfin personne ne s'est jamais douté de la fausse dent. A son âge, vingt-quatre ans, c'est humiliant d'avoir une fausse dent. Est-ce que Keller sera capable de la lui remettre comme moi? *Ah! cette femme se perd!* ajoutait-il gravement.

Ce pauvre malheureux a peut-être fait la même confidence à vingt personnes. Toute la ville parle de son désespoir. Il est allé à Venise pour se distraire. Sa sombre tristesse l'a fait remar-

quer, on lui en a fait la guerre, et il a conté son histoire, et ce n'est pourtant pas un sot ni un homme remarquablement faible.

J'ai eu toutes les peines du monde à mettre en français cette esquisse de son récit. Le milanais est plein de mots propres pour exprimer chacune des petites circonstances de l'amour. Mes périphrases françaises manquent d'exactitude et disent trop ou trop peu. Comment aurions-nous une langue pour une chose dont nous ne parlons jamais?

12 décembre. — J'ai consulté M. Izimbardi, mon oracle, sur la longue confidence qui m'a fait coucher ce matin à quatre heures. Rien de plus commun ici, m'a-t-il dit. Ah! vous n'avez pas vu C***, quand il était au désespoir pour sa brouille avec la Luizina; P***, quand il essaya de se brouiller avec la R***, chez laquelle il était entré mal à propos. Et il me cite sur-le-champ dix noms parmi lesquels je trouve ceux de plusieurs de mes nouveaux amis que je regardais comme les plus sensés. Et les femmes! me dit-il; voulez-vous que je vous conte le désespoir de la Ghita quand elle a découvert que P*** ne l'aimait pas, et avait seulement voulu mettre une femme de plus sur sa liste? Elle n'a pas eu le courage de s'habiller pendant près d'un an. Elle venait à la Scala en robe de chambre d'indienne rouge montant jusqu'au cou, les jours de *prime recite*. Elle a été plus d'un mois sans voir un seul de ses amis, que le vieux M. S***, qui, je pense, portait ses billets à P***. Elle ne paraissait plus dans sa loge, et je parierais que, quand elle y est revenue au bout de six semaines, c'était dans l'espérance d'apercevoir de loin le brillant P***. Les désespoirs d'amour sont précisément ici la petite vérole des âmes; il faut passer par là. Nos aïeules, qui vivaient comme le Grand-Turc au milieu du sérail, n'étaient pas si sujettes à cette maladie. Le propre d'une imagination italienne, ajoute M. Izimbardi, c'est que, lorsqu'elle est possédée par cette passion, elle ne peut plus apercevoir de bonheur hors de la personne aimée. Nous arrivons de là à la plus haute métaphysique, que j'épargne au lecteur. Après avoir longtemps parlé *amour*, mon rôle étant à chaque instant de nier les conclusions de M. Izimbardi et de me faire conter les anecdotes *probantes* avec les noms et qualités des personnages, pour bien vérifier qu'on ne

mentait pas; après avoir, dis-je, longtemps parlé amour dans un coin obscur du café de l'Académie, nous nous trouvons avoir abordé les questions les plus difficiles sur la peinture, la musique, etc. Les résoudre, voir la vérité sur elles, devient presque un badinage. M. Izimbardi me dit : Quand un jeune homme qui n'a point fait de folies et qui seulement a beaucoup lu ose me parler beaux-arts, je lui ris au nez ouvertement. Apprends à voir, lui dis-je, et puis nous parlerons. Quand un homme connu par quelque long malheur, comme votre ami d'hier soir, m'attaque sur les beaux-arts, je mets le discours sur les petites manies des hommes supérieurs qu'il a rencontrés lorsqu'il avait dix-huit ou vingt ans. Je plaisante sur les ridicules de leur personne ou de leur esprit, afin que mon homme me confesse si alors, dans sa première jeunesse, il remarquait ces ridicules et en *jouissait* comme d'une sorte de *consolation* de leur supériorité sur lui; ou bien, s'il les adorait comme des perfections et cherchait à les imiter. Tout être qui n'a pas assez aimé un grand homme à dix-huit ans, pour adorer même ses ridicules, n'est pas fait pour parler d'*art* avec moi. Une âme folle, rêveuse et profondément sensible, est encore plus indispensable qu'une bonne tête pour oser ouvrir la bouche sur les statues de Canova que tout Milan va voir chez M. Sommariva, à la *Cadenabia* (sur le lac de Côme). J'étais sur le point de faire une plaisanterie sur le grand nombre d'hommes de génie nécessaire pour que chaque jeune homme en eût un pour être mis à l'épreuve. Je me suis souvenu que ces petites mauvaises fois pour amener un mot prétendu spirituel glacent les Italiens et à l'instant leur ferment la bouche.

L'on m'a donné ce matin un charmant sonnet de Carline Porta sur la mort du peintre Joseph Bossi, fat célèbre, qui passe ici pour un grand homme.

L'è mort el pittor Boss. Jesus per lu.

Dans une littérature où ce degré de naturel et de vérité est admis, les âmes arides sont mises à la porte par la force des choses. J'aurai peut-être relu dix fois ce sonnet aujourd'hui. Un

sonnet n'ayant que quatorze lignes, on ne risque jamais de beaucoup s'ennuyer en le commençant; j'aime ce genre avec passion. Il y a huit ou dix sonnets en italien qui sont parmi les plus belles choses qu'ait produites l'esprit humain. Carline Porta est surtout admirable quand il peint le Milanais *noble* qui veut parler toscan, et ajoute des désinences aux mots tronqués de sa langue maternelle, par exemple dans la *Preghiera* :

Donna Fabia, Fabron de Fabrian
. . . .
Ora-mai anche mi, don Sigismond
Convengo appien nella di lei paura [1].

Mais les chefs-d'œuvre de cet aimable poëte ne peuvent pas être cités devant des femmes; il partage ce malheur avec Buratti et Baffo. Tous trois ils ont idéalisé la conversation de tous les jours, et dans toute espèce d'art, cette opération rend plus visibles les grands traits.

Je relis avec délices le sonnet ci-après, qui, parce qu'il est vrai, rend tôt ou tard une révolution immanquable en ce pays.

Sissignor, sur Marches, lu l'è marches,
. . . .
D'ess saludaa da on asen come lu.
— El pover meritt che l'è minga don
Te me l'han costringiuu la in d'on canton.

Excepté Monti, tout ce qu'on a imprimé ici en italien depuis cinquante ans ne vaut pas ce sonnet et *El di d'incœu*. La force, la simplicité, le naturel, jamais aucune imitation académique et froide à la Fontanes ou à la Villemain, voilà ce qui place si haut les poésies en *vernacolo*. La médiocrité n'y est ni tolérée ni tolérable, avantage que cette poésie perdrait bien vite si l'on créait jamais pour elle des académies et des journaux littéraires. L'Académie française nous a donné le pédantisme, et la littérature

[1] Il y a un dictionnaire milanais-italien, en 2 vol. in-8°, fort bien imprimé à l'imprimerie royale. La base de la langue est *minga*, qui veut dire *pas du tout*.

n'a produit de chefs-d'œuvre parmi nous que quand elle jouissait du mépris des sots (1673). Rien n'est si simple et si naïf qu'un poëte italien : Grossi, Pellico, Porta, Manzoni et même Monti, malgré l'habitude des triomphes. Les poëtes en *vernacolo* sont toujours moins pédants et plus aimables que les autres. C'est une triste chose que tous nos jugements littéraires, journaux, cours de littérature, etc. Ce fatras dégoûte de la poésie les âmes un peu délicates. Si l'on veut lire avec plaisir les vers d'un poëte du Nord, il ne faut pas connaître sa personne ; vous trouvez un fat qui dit : *ma muse*. Porta et Grossi me font au contraire adorer encore davantage leurs charmants poëmes.

BELGIOJOSO.

14 décembre. — Ce matin, comme je passais, en quittant Milan, sous l'arc de triomphe de Marengo (porte de Pavie), pollué par je ne sais quelle inscription, ouvrage des ultra du pays, j'avais les larmes aux yeux. Je me répétais souvent, avec un certain plaisir machinal, ces beaux vers de Monti :

Mossi al fine, e quei colli ove si sente
Tutto il bel di natura, abbandonai
L'orme segnando al cor contrarie e lente[1].

M. Izimbardi, homme supérieur, l'un de mes nouveaux amis, voulait absolument me conduire au lac de Como. « Qu'allez-vous chercher à Rome, me dit-il hier soir au café de l'Académie, la *beauté sublime?*

Eh bien, notre lac de Como est dans la nature ce que les ruines du Colysée sont en architecture et le *saint Jérôme* du Cor-

[1] Cinquième chant de la *Mascheroniana*, poëme de Monti, à l'occasion de la mort de Lorenzo Mascheroni. Ce grand poëte décrit une année de la vie de Napoléon. Il avait commencé dans la *Basvigliana* l'histoire de la révolution française. Quel dommage qu'il n'ait pas traité tout ce beau sujet ! Monti est un enfant impressionnable qui a changé de parti cinq ou six fois dans sa vie : ultra fanatique dans la *Basvigliana*, il est patriote aujourd'hui ; mais ce qui le sauve du mépris, jamais il ne changea pour de l'argent, comme M. Southey.

rége parmi les tableaux. « Je ne partirais jamais, lui dis-je, si j'écoutais mon penchant. J'userais tout mon congé à Milan. Je n'ai jamais rencontré de peuple qui convienne si bien à mon âme. Quand je suis avec les Milanais, et que je parle milanais, j'oublie que les hommes sont méchants, et toute la partie méchante de mon âme s'endort à l'instant. »

Je n'oublierai de ma vie la belle figure de Monti, récitant chez mademoiselle Bianca Milesi le morceau du Dante sur Hugues Capet. J'étais sous le charme.

J'ai vu de loin M. Manzoni, jeune homme fort dévot, qui dispute à lord Byron l'honneur d'être le plus grand poëte lyrique parmi les vivants. Il a fait deux ou trois odes qui me touchent profondément, et jamais ne me donnent l'idée d'un M. de Fontanes se frottant le front pour être sublime, ou allant chez le ministre pour être fait baron. Si le degré de l'*émotion qu'il produit constamment* doit être la vraie mesure du mérite d'un poëte, pour moi l'auteur anonyme de *Prina* ou la *Vision del di d'incœu*, est le plus grand poëte italien vivant. M. Thommaso Grossi est un pauvre clerc de procureur. Le seul désavantage de ce grand poëte, c'est que la langue dont il se sert n'est pas comprise à dix lieues de Milan; et qu'à Paris, Londres, Philadelphie, on ignore jusqu'à l'existence de cette langue. Tant pis pour les habitants de Londres et de Philadelphie; mais qu'est-ce que leur ignorance fait à mon plaisir? Il est en littérature des genres de mérite délicieux, mais qui ne peuvent pas durer plus de trois ou quatre siècles. Lucien est ennuyeux aujourd'hui, comme *Candide* le sera peut-être en l'année 2200. Les pédants disent que c'est la *durée*, et non pas la véhémence du plaisir qui doit décider de l'excellence.

J'ai déjà parlé d'un jeune homme qui écrit dans la langue d'Arioste et d'Alfieri, et qui promet un grand poëte à l'Italie, *si fata sinant*, c'est Silvio Pellico. Comme il gagne à peine douze cents francs à faire l'exécrable métier de précepteur d'enfants, il n'avait ni assez d'argent ni assez de vanité pour faire imprimer sa tragédie de *Francesca da Rimini* C'est M. Louis de Brême qui en a fait les frais. M. Pellico m'a confié les manuscrits de trois autres tragédies, qui me semblent plus tragiques et moins élé-

giaques que *Francesca*. Mademoiselle Marchioni, la première actrice tragique de ce pays, disait devant moi à M. Pellico, que *Francesca* venait d'être jouée cinq fois de suite à Bologne, chose qui n'est peut-être pas arrivée depuis un siècle M. Pellico peint l'amour bien mieux qu'Alfieri, ce qui n'est pas beaucoup dire; dans ce pays, c'est la musique qui s'est chargée de peindre l'amour. A Paris, un homme d'esprit se fait, dit-on, trois mille francs par mois avec de petites comédies. L'auteur de *Francesca* a beaucoup de peine à gagner douze cents francs par an, en montrant le latin à des marmots; les représentations et l'impression de sa pièce ne lui ont pas valu un centime.

Voilà la France et l'Italie pour les arts. En Italie on paye mal les artistes; mais tout Milan a parlé pendant un mois de la *Francesca da Rimini*. Ce manque de succès d'argent est fâcheux dans le cas particulier de ce jeune poëte, mais rien de plus heureux pour l'art. La littérature, en Italie, ne deviendra jamais un vilain métier qu'un M. de V*** récompense avec des places d'Académie ou de censeur. Monti m'a dit que ses poëmes immortels, qui ont peut-être trente éditions chacun, l'ont toujours mis en frais. On imprimait la *Mascheroniana* à Milan; huit jours après, il paraissait des contrefaçons dans les *pays étrangers*, c'est-à-dire à Turin, Florence, Bologne, Gênes, Lugano, etc.

Mais ce ne sont point les hommes supérieurs que je viens de nommer qui me font regretter Milan; c'est l'ensemble de ses mœurs, c'est le naturel dans les manières, c'est la bonhomie, c'est le grand art d'être heureux qui est ici mis en pratique avec ce charme de plus, que ces bonnes gens ne savent pas que ce soit un art, et le plus difficile de tous. Leur société me fait l'effet du style de la Fontaine. Comme tous les soirs la loge d'une femme aimable reçoit les mêmes personnes, et cela dix ans de suite, on se comprend parfaitement; l'on se connaît de même et l'on s'entend à demi-mot. De là peut-être le vrai charme de la bonne plaisanterie. Comment essayer de jouer la comédie devant des gens que l'on voit trois cents fois par an depuis dix ans?

Cette connaissance intime que l'on a les uns des autres fait qu'un homme qui vit avec quinze cents francs de rente parle à un homme qui a six millions, simplement et comme il parlerait

à un égal (ceci passera pour incroyable en Angleterre). J'ai souvent admiré ce spectacle. Si le riche s'avisait de vouloir jouer le bonhomme, ou le pauvre de faire le fier, on se rirait d'eux et devant eux pendant huit jours. La fierté qu'un commis tire d'une place parmi les bourgeois de Paris, ici serait absolument inintelligible : il faudrait l'expliquer pendant une heure. On plaint un homme assez pauvre pour être forcé de se mettre à la paye des Allemands; on le croit obligé d'être un peu espion; on ne dit pas certaines choses devant lui. *Poverino è impiegato!* dit-on en serrant les épaules, geste de commisération qui m'était inconnu.

A Paris, il faut presque, à chaque fois que l'on se présente chez un ami intime, rompre une légère superficie de glace qui s'est formée depuis quatre ou cinq jours que l'on ne s'est pas rencontré; et, quand cette opération délicate est heureusement terminée et que vous êtes redevenus tout à fait intimes et contents, au plus beau de votre amitié, minuit sonne, et la maîtresse de la maison vous renvoie. Ici, dans les soirées où l'on était heureux et gai, dans la loge de madame L***, nous commencions par rester au théâtre jusque après une heure du matin; nous continuions notre pharaon dans la loge éclairée, longtemps après que toute la salle était obscure et les spectateurs sortis. Enfin le portier du théâtre venant nous avertir qu'une heure était sonnée depuis longtemps, uniquement pour ne pas se séparer, on allait souper chez Battistino, le traiteur du théâtre, établi à cet effet, et nous ne nous quittions qu'au grand jour. Je n'étais point amoureux, je n'avais point d'amis bien intimes dans cette loge, et pourtant ces soirées de naïveté et de bonheur ne sortiront jamais de ma mémoire.

PAVIE.

15 décembre. — Quatorze années de despotisme d'un homme de génie ont fait de Milan, grande ville renommée jadis pour sa gourmandise, la capitale intellectuelle de l'Italie. Malgré la police autrichienne, aujourd'hui, en 1816, on imprime dix fois

plus à Milan qu'à Florence, et pourtant le duc de Florence joue le bonhomme.

On rencontre encore dans les rues de Milan trois ou quatre cents *hommes d'esprit* supérieurs à leurs compatriotes, que Napoléon avait recrutés de Domo d'Ossola à Fermo et de la Ponteba à Modène, pour remplir les emplois de son royaume d'Italie. Ces anciens employés, reconnaissables à l'air fin et à leurs cheveux grisonnants, sont retenus à Milan par l'amour des capitales et la crainte des persécutions [1]; ils y jouent le rôle de nos bonapartistes; ils soutiennent qu'avant les deux chambres il fallait à l'Italie vingt années du despotisme et de la gendarmerie de Napoléon. Vers 1808 il devint du bon ton d'avoir des livres parmi les employés du royaume d'Italie. En France, le despotisme de Napoléon était plus vénéneux; il craignait les livres et le souvenir de la république, le seul que le peuple ait gardé; il redoutait le vieil enthousiasme des jacobins. Les jacobins d'Italie s'étaient traînés à la suite des victoires de Bonaparte, et n'avaient jamais sauvé la patrie comme Danton et Carnot. La *finesse* et la *force* du moyen âge n'existent plus; les s...t C.....s B....mée ont tué ces grandes qualités. Les Italiens ne sont plus conspirateurs que dans Machiavel. M. Bettoni, le libraire, a fait sa fortune en sachant voir cette mode de livres; aussitôt qu'elle éclata, il donna une édition d'Alfieri en quarante-deux volumes in-8°. La liste des souscripteurs est à peu près celle des employés, gens supérieurs, choisis par Prina et Napoléon. Ils étaient remarquables moins par le génie de l'enthousiasme que par l'*esprit d'ordre* et par l'*activité* continue, qualités fort rares chez un peuple passionné, esclave de la sensation du moment. Le dévouement et l'énergie, qui ne se trouvent guère parmi les employés français, comme on a pu le voir à l'approche du Cosaque, n'étaient point rares en Italie. Napoléon a dit que c'est là qu'il a été le mieux servi; mais il ne leur avait pas volé leur liberté et refait le t..... Les fils de ces employés forment l'élite de la jeunesse italienne. Tout ce qui est né vers 1800 est fort bien.

[1] Tout est changé depuis 1820; une sorte de terreur règne à Milan. Ce pays est traité comme une colonie dont on craint la révolte.

Le Milanais n'est pas méchant, et il offre à cet égard la seule bonne garantie, *c'est qu'il est heureux*. Ce qui précède est évident, l'explication qui suit n'est que probable.

Sur cent cinquante actions, importantes ou non, grandes ou petites, dont se compose la journée, le Milanais fait cent vingt fois ce qu il lui plaît *au moment même*.

Le *devoir* sanctionné par le malheur, si l'on y manque, et contrariant son inclination *actuelle*, ne lui apparaît que trente fois sur cent cinquante actions.

En Angleterre, le terrible *devoir*, sanctionné par la perspective d'expirer de faim dans la rue [1], apparaît cent vingt fois peut-être sur cent cinquante actions. De là le malheur frappant de ce peuple qui ne manque pourtant ni de raison ni de bons usages ayant force de loi. Ce qui comble ce malheur, c'est que, parmi les gens les plus riches, le *devoir*, sanctionné par la peur de l'enfer que prêche M. Irving, ou par la peur du mépris si votre habit n'est pas exactement à la mode, paraît cent quarante fois peut-être sur les cent cinquante actions dont se compose la journée. Je suis persuadé que plus d'un Anglais, pair et millionnaire, n'ose pas croiser les jambes quand il est seul devant son feu, de peur d'être *vulgaire* [2].

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que la même peur d'être *vulgaire* poursuit le commis marchand qui gagne deux cents guinées en travaillant de sept heures du matin à neuf heures du soir. Pas un Anglais, sur cent, n'ose être soi-même; pas un Ita-

[1] Sept malheureux sont morts *de faim* dans les rues de Londres pendant que j'y étais (1821).

[2] Voir en preuve les admirables Mémoires de miss Wilson, Matilda, Tremaine.

Un livre de la nature de celui-ci dure si peu, que je suis obligé de remplacer par des allusions aux choses de 1826 beaucoup de petites allusions et façons de parler que je trouve dans mon journal. J'écrivais chaque soir en 1816, mais je n'envoie à l'impression en 1826 que ce qui me semble encore vrai. J'ai passé en Italie les années 1820 à 1826. Six années de voyages en ce pays, auquel la plupart des voyageurs n'accordent que six mois, sont mon seul titre à la confiance du lecteur, et compensent peut-être le manque de savoir et de style. J'ose dire la vérité, ce qui m'expose aux injures les plus sales dans les journaux littéraires italiens. (Note ajoutée en 1826.)

lien, sur dix, ne conçoit qu'on puisse être autrement. L'Anglais n'est ému qu'une fois par mois, et l'Italien trois fois par jour.

En France, où le *caractère* manque (la bravoure personnelle, fille de la vanité, n'est pas du caractère : voyez les élections et les *peurs* qu'elles causent); en France, c'est aux galères que se trouve la réunion des hommes les plus singuliers. Ils ont la grande qualité qui manque à leurs concitoyens, la *force de caractère*. En Italie, où l'emportement de la sensation actuelle et la force de caractère [1], qui en est la suite, ne sont pas rares, les galères font horreur sous tous les rapports. Si nos Chambres avaient le temps de s'occuper de cette misère, et faisaient transporter les forçats dans une île du Cap-Vert, bien gardée et gouvernée par M. Appert, ils redeviendraint utiles à eux-mêmes. Le seul danger, pour un Français, c'est le ridicule, que personne n'ose braver au nord de la Loire, pas plus le législateur de cinquante ans que le jeune légiste de dix-huit. De là la rareté du courage civil, pour lequel il n'y a pas de *rites* sacrés comme pour la bravoure personnelle.

16 décembre. — Le pays que l'on traverse de Milan ici est le plus riche de l'Europe. On aperçoit à tous moments les canaux d'eau courante qui lui donnent la fertilité; on côtoie le canal navigable au moyen duquel on peut aller en bateau de Milan à Venise, ou en Amérique; mais souvent, en plein midi, on est arrêté par des voleurs. Le despotisme autrichien ne sait pas supprimer les voleurs. Il suffit pourtant d'un gendarme dans chaque village, qui, dès qu'il voit une dépense extraordinaire, demande au paysan : Où avez-vous pris cet argent?

Je ne dirai rien de Pavie, dont vous trouverez des narrations dans tous les voyageurs descriptifs [2]. Remerciez-moi de ne pas vous envoyer vingt pages sur le superbe cabinet d'histoire naturelle.

Ces choses-là sont pour moi comme l'astronomie : je les admire, je les comprends même un peu ; le lendemain elles ont

[1] Cette force provient de l'admiration de ce qu'on a osé faire pendant les accès de passion ; on prend confiance en soi.

[2] Voir le *Voyage* de ce M. Millin, membre de tant d'Académies.

disparu. Pour ces sortes de vérités, il faut un esprit sage, calculateur, ne pensant jamais qu'à ce qui est *démontré vrai*. Les sciences morales nous montrent l'homme si méchant, ou ce qui revient au même, il est si facile et si doux de se le figurer meilleur qu'il n'est, que c'est presque toujours dans un monde différent du réel que l'imagination aime à s'égarer. Bréguet fait une montre qui pendant vingt ans ne se dérange pas, et la misérable machine à travers laquelle nous vivons, se dérange et produit la douleur au moins une fois la semaine. Cette idée me jette toujours dans les utopies, lorsqu'un homme de génie, comme M. Scarpa, me parle d'histoire naturelle. Cette folie ne m'a pas quitté de toute la journée. Si l'on admet des miracles, pourquoi, lorsqu'un homme en tue un autre, ne tombe-t-il pas mort à côté de sa victime?

Enfin, je suis si peu fait pour les sciences sages, qui ne s'occupent que de ce qui est *démontré*, que rien ne m'a fait autant de plaisir aujourd'hui que la description des cabinets de Pavie, connue sous le nom d'*Invito a Lesbia*. L'auteur est ce Lorenzo Mascheroni que Monti a immortalisé en décrivant sa mort par les plus beaux vers que le dix-neuvième siècle ait vus naître. Les vers suivants, du géomètre Mascheroni, s'acquitteront mieux que moi de la petite description que je vous dois, puisque je date ma lettre de Pavie :

Quanto nell' Alpe e nelle aerie rupi
Natura metallifera nasconde ;
Quanto respira in aria, e quanto in terra,
E quanto guizza negli acquosi regni
Ti fia schierato all' ochio : in richi scrigni
Con avveduta man l'ordin dispose
Di tre regni le spoglie. Imita il ferro
Crisoliti e rubin ; sprizza dal sasso
Il liquido mercurio ; arde funesto
L'arsenico ; traluce ai sguardi avari
Dalla sabbia nativa il pallid' oro.

Che se ami più dell' eritrea marina
Le tornite conchiglie, inclita ninfa,
Di che vivi color, di quante forme
Trassele il bruno pescator dall' onda !

L'aurora forse le spruzzò de' misti
Raggi, e godè talora andar torcendo
Con la rosata man lor cave spire.
Una dell collo tuo le perle in seno
Educò verginella ; all' altra il labbro
Della sanguigna porpora ministro
Splende ; di questa la rugosa scorza
Stette con l'or su la bilancia e vinse, etc. [1]

J'étais venu à Pavie pour voir les jeunes Lombards qui étudient en cette université, la plus savante d'Italie ; j'en suis on ne peut pas plus content. Cinq ou six dames de Milan, sachant que je m'arrêtais à Pavie, m'ont donné des commissions pour leurs fils. Ces jeunes gens, auxquels j'ai bien vite parlé de Napoléon et de Moscou, ont bien voulu accepter un dîner à mon auberge et des places dans la loge que j'ai louée au théâtre des *Quatro Cavalieri.*

Quelle différence avec les *Bürschen* de Gottingue [2] ! Les jeunes gens qui remplissent les rues de Pavie ne sont point couleur de rose comme ceux de Gottingue ; leur œil ne semble point égaré dans la contemplation tendre du pays des chimères. Ils sont défiants, silencieux, farouches ; une énorme quantité de cheveux noirs, ou châtain foncé, couvre une figure sombre dont la pâleur olivâtre annonce l'absence du bonheur facile et de l'aimable étourderie des jeunes Français. Une femme vient-elle à paraître dans la rue, toute la gravité sombre de ces jeunes patriotes se change en une autre expression. Une petite maîtresse de Paris,

[1] Tout ce que la nature voulut cacher au sein des Alpes et dans les roches les plus élevées, tout ce qui respire dans les airs, sur la terre, ou se joue dans les eaux, une main savante te l'expose dans ces riches compartiments. Le fer imite la chrysolithe et le rubis ; le mercure liquide jaillit de la roche où il naquit ; le funeste arsenic brille d'un feu sombre, et les regards avides de l'homme découvrent au milieu de son sable natif la poudre si pâle qui doit fournir de l'or, etc. (On croit traduire des vers latins.)

[2] Je ne pourrais dire sur les *Bürschen* que ce qu'on peut trouver dans le *Voyage en Allemagne* de M. Russell, d'Édimbourg. Les rites de leurs duels montrent combien la *sensation du moment* est peu de chose en Allemagne. Il est curieux de voir, en six mois de temps, Gottingue, Pavie et le parterre de l'Odéon (1826).

arrivant ici, aurait une peur mortelle; elle prendrait tous ces jeunes gens pour des brigands. C'est pour cela que je les aime. Ils n'ont aucune affectation de douceur, de gaieté, et encore moins d'insouciance. Un jeune homme qui se vante d'être *poco curante*, me semble un monsieur du sérail fier de son état. La haine pour les *Tedesk* est furibonde parmi les étudiants de Pavie. Le plus considéré est celui qui a pu, de nuit, dans une rue peu fréquentée, donner une volée de coups de canne à quelque jeune Allemand, ou le *faire courir*, comme ils disent. On pense bien que je n'ai vu aucun de ces exploits ; on me les a contés bien longuement, et pourtant sans ennui de ma part; j'étudiais le conteur. Ces jeunes gens savent tout Pétrarque par cœur, la moitié au moins fait des sonnets. Ils sont séduits par la sensibilité passionnée que le pathos platonique et métaphysique de Pétrarque ne cache pas toujours. Un de ces jeunes gens m'a récité, de lui-même, le plus beau sonnet du monde, le premier du recueil de Pétrarque :

Voi c'ascoltate in rime sparse il suono
Di quei sospiri ond' io nudriva il core,
Il sul mio primo giovenile errore.
Quand' era in parte altr'uom da quel ch'i' sono;

Del vario stile in ch'io piango e ragiono
Fra le vane speranze e'l van dolore,
Ove sia chi per prova intenda amore,
Spero trovar pietà, non che perdono.

Ma ben veggi' or siccome al popol tutto
Favola fui gran tempo; onde sovente
Di me medesmo meco mi vergogno :

E del mio vaneggiar vergogna è'l frutto,
E'l pentirsi, e'l conoscer chiaramente
Che quanto piace al mondo è breve sogno [1].

[1] Je supprime ici un grand morceau sur la jeunesse italienne. Pour ne pas sembler fastidieuse, cette métaphysique, qui n'est que la *substance de cent anecdotes*, a besoin d'être lue sur les bords du Tésin. De telles vérités semblent hasardées à l'étranger et mettent en fureur la vanité municipale. Le journal de mon voyage semblera peut-être moins paradoxal aux

Le midi de la France, Toulouse surtout, a des rapports frappants avec l'Italie; par exemple, la religion et la musique. Les jeunes gens y sont moins pétrifiés par la peur de *n'être pas bien*, et plus heureux qu'au nord de la Loire. J'ai vu beaucoup de contentement réel parmi les jeunes gens d'Avignon. On dirait que le bonheur disparaît avec l'accent. Le jeune Parisien, pauvre, et par là forcé d'agir, et pour des gens qui ne le ménagent pas, est moins étiolé et plus heureux que celui qui va aux bals de la Chaussée-d'Antin. Si une haute naissance vient se joindre chez celui-ci à une grande fortune, le dernier gîte de son caractère actuel c'est la Trappe. Le travail et l'expérience qui suit l'action sur les autres empêchent le jeune homme sans cabriolet de s'arrêter tout court trois fois par jour, pour examiner de quel degré de bonheur il jouit dans le moment. Le jeune Italien, toujours en mouvement pour les intérêts de ses goûts les plus futiles qui deviennent facilement des passions, ne songe qu'aux femmes, ou à résoudre tel fameux problème. Il vous croirait fou si vous lui proposiez de peser la quantité de sentiment religieux existant dans son cœur. Il est emporté, peu poli, mais de bonne foi dans la discussion; il crie à tue-tête, mais la peur de rester court ne lui inspire jamais le subterfuge de faire semblant de ne pas comprendre une ellipse dans le raisonnement de l'adversaire. Beaucoup plus près du bonheur, selon moi, que le jeune Français, il a l'air beaucoup plus sombre. La journée du jeune Français est occupée par vingt petites sensations; l'Italien est esclave de deux ou trois; l'Anglais a une sensation toutes

personnes voyageant actuellement en Italie. Il me faudrait quatre in-quarto pour conter les anecdotes rappelées dans mes notes par une allusion d'un mot, et desquelles je tire des conclusions morales. Voir dans les papiers publics de 1825 le récit de la révolte des étudiants de Pavie : 1° la mort du jeune Guerra; 2° ce qui suivit son enterrement. Les procédés de la police, ce jour-là, ne seront pas oubliés dans vingt ans, et chaque année leur vile barbarie sera exagérée. Pour le courage, ou, pour mieux dire, pour la disparition du danger au moyen d'un *accès de colère*, les étudiants de Pavie l'emportent peut-être sur ceux de tous les autres pays. Rien que la mort présente, et surtout bien laide à voir, ne pourrait arrêter dix mille étudiants italiens : il faudrait des boulets déchirant et semant des entrailles, comme à la mort du général Lacuée. (1826.)

les six semaines, et s'ennuie en l'attendant; l'Allemand n'a de sensations qu'au travers de sa toute-puissante rêverie. Est-il bien disposé? une feuille qui tombe ou la chute d'un empire fait le même effet sur lui.

La jeunesse est la saison du courage; tout homme est plus brave à vingt ans qu'à trente [1]. Il est bien singulier que ce soit le contraire pour le courage qui s'exerce envers la peur du ridicule. La pensée des femmes existerait-elle, à leur insu, dans le cœur des jeunes Parisiens, qui semblent les abandonner pour la métaphysique mystique?

J'ai cherché en vain, sous les murs de Pavie, le champ de bataille où du Bellay nous peint si bien le malheur de François I[er] (1525). Il y a une jolie rue à Pavie, arrangée comme celles de Milan, avec les quatre bandes de granit venant de Baveno. C'est aussi en granit que sont les garde-fous placés des deux côtés des grandes routes, à six mètres les uns des autres. On les appelle *Paracari*. C'est le sobriquet donné par le peuple aux soldats français : *Ah! poveri Paracari!* m'a-t-on souvent dit à Milan, avec l'accent du regret; c'était avec celui de la haine que ce mot se prononçait avant 1814. Les peuples n'aiment jamais que par haine pour quelque chose de pire.

Deux milles avant d'arriver à Pavie, on aperçoit une quantité de tours fort minces et en briques, qui s'élèvent au-dessus des maisons. Chaque grand seigneur de la cour d'un roi lombard ou d'un Visconti avait une tour de sûreté pour se réfugier, si quelque courtisan rival venait pour l'assassiner. J'ai été fort content de l'architecture du collége Borromée; elle est de Pellegrini, l'auteur de l'église de Ro, sur la route de Milan au Simplon.

Galéas II Visconti fit fleurir, en 1362, l'université de Pavie. Il y faisait enseigner le droit civil et canonique, la médecine, la physique et cet art qui faisait tant de peur à Napoléon et dont on a encore tant de peur aujourd'hui, la *logique*. Ce même prince Galéas II inventa une méthode ingénieuse pour infliger

[1] A trente ans on a perdu toute la partie du courage qui vient de la colère.

des tourments atroces à un prisonnier, pendant quarante et un jours de suite, sans cependant lui arracher la vie tout à fait. Un chirurgien soignait le prisonnier, afin qu'on pût encore lui faire subir une mort cruelle le quarante-unième jour[1]. Barnabo, frère de Galéas, faisait encore pis à Milan. Un jeune Milanais dit avoir rêvé qu'il tuait un sanglier; Barnabo lui fit couper une main et ôter un œil : leçon de discrétion. De tels princes, lorsqu'ils n'amènent pas l'abrutissement et la bêtise générale, font naître de grands caractères, comme il en exista en Italie pendant le seizième siècle. Dans quelques affaires *de la vie privée*, de tels caractères paraissent encore quelquefois; mais leur grande étude est de se cacher; l'amour est presque aujourd'hui la seule passion par laquelle ils se dévoilent. La musique est le seul art qui aille assez avant dans le cœur humain, pour peindre les mouvements de ces âmes-là ; mais il faut avouer qu'elles sont peu propres à inventer de jolies plaisanteries comme *Candide* ou les Mémoires de Beaumarchais. Elles doivent même paraître stupides à nos voyageurs, gens d'esprit, tels que M. Creuzé de Lessert[2].

PLAISANCE.

18 décembre. — Ce matin, après avoir passé le Tésin, en quittant Pavie, sur un pont couvert, j'ai suivi, pour aller à Plaisance, une des plus jolies routes que j'aie rencontrées de ma vie, par Stradella et San Giovanni. L'on côtoie les collines qui bornent au midi la vallée du Pô. Un prêtre, avec lequel j'étais, fait que nos malles ne sont pas ouvertes à la douane de Stradella; les douaniers refusent notre petit présent et nous traitent avec respect. Quelquefois la route monte un peu sur l'extrémité de ces collines, et l'on a au nord la vue la plus jolie et la plus singulière. S'il en est ainsi le 18 de décembre, que doit-ce être

[1] *Chronicon Petri Azarii*, p. 301. Cet auteur nous a conservé la description de ce supplice : *Intentio domini est*, etc. Beaucoup de malheureux périrent ainsi en 1372 et 1373.

[2] Voir un *Voyage en Italie* supérieurement imprimé par P. Didot vers 1806.

en automne? Entre San Giovanni et Plaisance, on m'a montré des ossements, tristes vestiges de la bataille de la Trebia en 1799. Ces lieux furent aussi le théâtre du malheur des Romains contre Annibal.

Plaisance a deux statues équestres plus ridicules que celles de Paris, quoique aucune d'elles ne représente un grand roi en perruque et les jambes nues. Le théâtre de Plaisance, ville de vingt-cinq mille âmes, est plus commode qu'aucun des nôtres. Il y a deux siècles que cent petites villes d'Italie ont des théâtres; il est tout simple qu'à force d'expériences et d'erreurs, les architectes aient trouvé la forme la plus commode. A Paris, chaque nouveau théâtre ne vaut-il pas mieux que celui qu'il remplace? Comme l'air étouffé (sans oxygène) ôte la voix, les théâtres italiens sont à cent ans en avant de nous pour les ventilateurs. En revanche, les paysans des environs de Plaisance sont à deux siècles en arrière des nôtres pour le bon sens et la bonté, qualités qui font des Français le premier peuple du monde. Quant aux paysans plaisantins, ils sont encore l'animal méchant, façonné par quatre cents ans du despotisme le plus lâche[1]; et le climat ayant donné du ressort à ces gens-ci, par le loisir, par les jouissances faciles, que la générosité de la nature verse à pleines mains, même au plus pauvre, ces paysans ne sont pas simplement grossiers et méchants, comme les sujets de tel petit prince d'Allemagne, mais s'élèvent jusqu'à la vengeance, à la férocité et à la finesse. La perversité du petit prince allemand est secondée par la sévérité du climat; le paysan hessois, privé de sa chaumière, en hiver, est par là condamné à mort. J'ai deux ou trois histoires de voleurs à faire frémir si l'on considère les cruautés affreuses, mais à frapper d'admiration si l'on est assez philosophe pour voir le génie de ces gens-là et leur sang-froid. Ils me rappellent la Roche-Guinard et les brigands espagnols de Cervantes. Maïno, voleur d'Alexandrie, a été l'un des hommes les plus remarquables de ce siècle, il ne lui man-

[1] De 1300 à 1440, cruautés des Visconti; en 1758, Gianone meurt en prison dans la citadelle de Turin; en 1799, supplices à Naples. Plus tard, les seuls progrès de la philosophie et la crainte de l'*opinion* s'opposent à ce qu'on suive certains conseils. (Rome, 1814, C. Alb.)

que que les quatre pages dans la biographie que le hasard accorde au plus plat général. Mais qu'importe la vaine *notation* des hommes aux faits existant dans la nature? Nos ancêtres grossiers ne savaient pas voir l'électricité; en existait-elle moins pour cela? Un jour viendra qu'on admirera et *historiera* la grandeur de caractère où elle se trouve. On pendra un voleur comme Maïno, mais l'opinion lui accordera plus de sang-froid et de génie militaire qu'à tel capitaine qui ne sait aller au danger qu'avec mille hommes bien rangés derrière lui, et que l'on enterre au Père-Lachaise, à grand renfort de mensonges.

Tous les dix ans, depuis l'abolition des petits tyrans italiens, au quinzième siècle, il paraît un voleur célèbre dont l'histoire aventureuse fait palpiter tous les cœurs vingt ans encore après sa mort. L'héroïsme de voleur entre déjà un peu, à Plaisance, dans l'idée que la jeune fille du peuple se forme de son amant futur. Un pape fit chevalier Ghino di Tacco, voleur célèbre, par admiration pour son courage.

REGGIO.

19 décembre. — Les fresques sublimes du Corrége m'ont arrêté à Parme, d'ailleurs ville assez plate.

La *Madone bénie par Jésus*, à la bibliothèque, m'a touché jusqu'aux larmes. Je paye un garçon de salle pour qu'il me laisse un quart d'heure seul, perché au haut de l'échelle. Je n'oublierai jamais les yeux baissés de la vierge, ni sa pose passionnée, ni la simplicité de ses vêtements. Que dire des fresques du couvent de San Paolo? Peut-être que, qui ne les a pas vues, ignore tout le pouvoir de la peinture. Les figures de Raphaël ont pour rivales les statues antiques. Comme l'amour féminin n'existait pas dans l'antiquité, le Corrége est sans rival. Mais, pour être digne de le comprendre, il faut s'être donné des ridicules au service de cette passion. Après les fresques, toujours bien plus intéressantes que les tableaux, je suis allé revoir, au nouveau musée bâti par Marie-Louise, le *Saint Jérôme* et les autres chefs-d'œuvre jadis à Paris.

Pour faire le devoir de voyageur, je me suis présenté chez

M. Bodoni, le célèbre imprimeur. Je suis agréablement surpris: ce Piémontais n'est point fat, mais bien passionné pour son art. Après m'avoir montré tous ses auteurs français, il m'a demandé lequel je préférais, du Télémaque, du Racine ou du Boileau. J'ai avoué que tous me semblaient également beaux. — Ah! monsieur, vous ne voyez pas le titre du Boileau! J'ai considéré longtemps, et enfin j'ai avoué que je ne voyais rien de plus parfait dans ce titre que dans les autres. — Ah! monsieur! s'est écrié Bodoni, Boileau Despréaux, dans une seule ligne de majuscules! J'ai passé six mois, monsieur, avant de pouvoir trouver ce caractère. Le titre est en effet disposé ainsi:

ŒUVRES

DE

BOILEAU DESPRÉAUX.

Voilà le ridicule des passions, auquel, en ce siècle d'affectations, j'avoue que je ne crois pas. Anecdote de la tragédie d'*Annibal;* admiration de Bodoni pour les *caractères* de cette pièce, surtout pour les majuscules. Reggio est, pour le patriotisme en Italie, ce que l'Alsace est en France. La vivacité et le courage de ses habitants sont célèbres. Il faudrait se trouver ici au moment de la foire, au printemps. Il y a trois villes qu'il faut voir à l'époque de leur foire: Padoue, Bergame et Reggio. Je n'ai pu me faire présenter à M. le comte Paradisi, président du sénat sous Napoléon, et l'un des hommes les plus remarquables de cette époque. C'est un esprit froid, mais net et profond. On dit qu'il écrit ses mémoires. En de telles mains, l'histoire d'Italie de 1795 à 1815 peut devenir un chef-d'œuvre[1]; mais on le dit fort paresseux.

[1] M. Botta vient de gâter ce beau sujet. La haine aveugle pour Bonaparte porte M. Botta à nier l'affaire de Lonato. M. Paradisi a relevé quelques bévues de ce pauvre historien, fort honnête homme d'ailleurs. (1826.)

SAMOGGIA.

20 décembre. — J'ai eu de curieux détails sur le collége des Jésuites à Modène, et sur l'art avec lequel on cherche à détruire toute générosité dans le cœur des élèves et à fomenter l'égoïsme le plus sordide. Mes détails remontent à l'année 1800; alors M. de Fortis, actuellement l'un des chefs de son ordre, était employé au collége de Modène. On excitait les élèves à se dénoncer les uns les autres; on citait les délateurs comme des modèles de sagesse. *Faites ce qui vous plaît,* disait-on à un élève, dites ensuite *Deo gratias*, et tout est sanctifié. Il y a ici une rue avec un charmant portique soutenu par des colonnes élégantes. C'était à Modène que jadis on voyait la *Nuit du Corrége*. Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne, acheta cent tableaux de la galerie de Modène pour un million deux cent mille francs, et c'est à Dresde que j'ai admiré la *Madeleine*, la *Nuit*, le *Saint-Georges*, etc. Hier je me suis détourné de la route directe pour visiter Correggio. C'est là que naquit, en 1494, l'homme qui a su rendre, par des couleurs, certains sentiments auxquels nulle poésie ne peut atteindre, et qu'après lui Cimarosa et Mozart ont su fixer sur le papier. J'ai remarqué, dans les rues de Correggio, des physionomies de femmes qui rappellent les madones de ce grand peintre.

Plein de ces idées tendres, j'ai passé par Rubiera, dont le château sert de prison au jésuitisme, tout-puissant à Modène. Cette liaison d'idées m'ôtait tout plaisir; je n'ai pas voulu coucher à Modène; j'ai poussé jusquà Samoggia, où je suis arrivé à quatre heures du matin. A partir de Parme, la vue des Apennins, sur la droite, est fort agréable.

Les extrêmes se touchent : le patriotisme et le courage de Reggio à côté du jésuitisme à Modène et d'un gouvernement...

BOLOGNE.

27 décembre. — Depuis huit jours je ne suis pas d'humeur écrivante. Je pense toujours à Milan. Les événements m'ont ga-

gné, les petits événements de la vie du voyageur, qui ne sont que des sensations, et que, dès le lendemain, il ne saurait plus peindre. Il faut que mes amis de Milan aient écrit de singulières lettres en ma faveur : on me fait grâce de la moitié du noviciat imposé par la méfiance.

J'ai vu des galeries magnifiques : Mareschalchi, Tanari, Ercolani, Fava, Zambeccari, Aldrovandi, Magnani, et enfin le musée de la ville. Avec d'autres dispositions, j'y aurais trouvé vingt matinées heureuses; mais il y a des jours où le plus beau tableau ne fait que m'impatienter. Je dirai, à la vanité du lecteur, que je note cet accident, non pour le vain plaisir de parler de moi, mais parce que c'est un genre de malheur que l'on ne prévoit point. N'avoir que vingt-quatre heures à passer dans une maussade petite ville, et, pendant ce temps, ne pas se trouver une once de sensibilité pour le genre de beauté qui vous y a fait venir! Je suis très-sujet à ce malheur.

Je l'ai éprouvé devant la belle madone en pied du Guide, au palais Tanari. Ce jour-là je pensais à toute autre chose qu'à la peinture. Je suis sorti de cette galerie avec une humeur de dogue, que la belle copie (belle à cause de la beauté de l'original) du *saint André* du Dominiquin, n'a pu calmer. Cette fresque sublime, si méprisée des artistes français élèves de David, est à Rome à San Gregorio. A Bologne, des soldats français, logés un jour au palais Tanari, trouvèrent plaisant de cribler de coups de baïonnettes cette toile immense. Un jeune comte Tanari s'en plaignait à moi avec amertume; heureusement il tenait à la main le *Commentaire sur l'esprit des lois*, par M. de Tracy. « Mais, monsieur, lui ai-je répondu, sans nous sauriez-vous que Montesquieu existe ? »

28 décembre. — Bologne est adossée à des collines qui regardent le nord, comme Bergame à des collines exposées au midi. Entre elles s'étend la magnifique vallée de la Lombardie, la plus vaste qui existe dans les pays civilisés. A Bologne, une maison bâtie sur la colline, avec fronton et colonnes, comme un temple antique, forme, de vingt endroits de la ville, un point de vue à souhait pour le plaisir des yeux. Cette colline, qui porte le temple et a l'air de s'avancer au milieu des maisons, est gar-

nie de bouquets de bois comme un peintre eût pu les dessiner. Du reste, Bologne offre un aspect désert et sombre, parce qu'elle a des portiques des deux côtés dans toutes ses rues. Il faut des portiques d'un côté seulement, comme à Modène. C'est ainsi que sera Paris dans deux siècles. En général, les portiques de Bologne sont loin d'être aussi élégants que ceux de la rue Castiglione, mais ils sont bien plus commodes, et mettent parfaitement à l'abri des plus grandes pluies, telles que celle qui m'accueillit le jour de mon arrivée et qui recommence ce matin. J'allai sur-le-champ voir la fameuse tour qui penche; je l'apercevais depuis un mille. Elle s'appelle la *Garisenda*, et a, dit-on, cent quarante pieds de haut; elle surplombe de neuf pieds. Tout Bolonais, voyageant en pays étranger, s'attendrit au souvenir de cette tour.

Bologne est une des villes où l'hypocrisie est la plus difficile. Le pape, ayant opprimé ici les mœurs républicaines, lors de la conquête, après les Bentivoglio (1506), l'esprit public s'appliqua à voir les ridicules des prêtres. De plus, pendant des siècles, Bologne a été, pour les sciences, ce que Paris est maintenant; et les papes n'ayant pas inventé le ridicule de faire *barons* les savants célèbres, ceux-ci gardaient leur franc parler. Les prêtres, à Bologne, souffrent la liberté des mœurs, sans quoi les brocards les empêcheraient d'en jouir. Lambertini, avant d'être pape, fut le prélat le plus gai et le plus libre en ses propos : c'est ce que témoigne le président de Brosses, le Voltaire des voyageurs en Italie (1739).

Mon valet de place m'a conduit, en arrivant, au palais Caprara, devant la façade du palais Ranuzzi, et, enfin, sur ma demande, à l'église de Saint-Dominique, où repose le corps du *catholique* par excellence. Une voûte, peinte à fresque par le Guide, avec de charmantes petites figures, deux petites statues de Michel-Ange, faites dans la jeunesse de ce plus grand des artistes et avant qu'il se fût arrêté au genre terrible; un tableau de Tiarini, exprimant la joie d'une mère qui voit ressusciter son enfant, m'ont payé de ma course à Saint-Dominique.

Tout est plein ici de la gloire et du nom des Carrache. Mon bottier, ce matin, m'a fait leur histoire presque aussi bien que

Malvasia. Il me dit que Louis était mort de chagrin pour avoir fait une faute de dessin dans la figure de l'ange de l'*Annonciation*, fresque, à Saint-Pierre. Je vais sur-le-champ à Saint-Pierre (la cathédrale), avec le bottier, qui s'est empressé de me conduire. Un bottier de Paris a de la douceur dans son ménage, il achète des meubles d'acajou; mais parlez-lui de la *Peste de Jaffa* de M. Gros!

La force de caractère chez les Carrache fut presque égale à leur talent. Supposez un jeune littérateur, plein d'esprit, débutant aujourd'hui à Paris, et osant écrire en style simple comme Voltaire, sans *palpitant de l'intérêt du moment*, sans *les exigences du siècle fondées sur ses nécessités*, etc., il serait comme une femme arrivant sans rouge dans un salon où toutes en portent. Je ne sais quelle sensation de *froid* et de *malheur* éloignerait de son livre. Qu'il compose, au contraire, dans le *style* du *Génie du Christianisme*, ou de M. Guizot, et, s'il a des idées, d'emblée il obtient un grand succès. Vous voyez toute l'étendue de la violence qu'osèrent faire à leur siècle Louis Carrache et ses deux cousins, l'immortel Annibal et Augustin. Or ils n'avaient pour vivre que le produit de leurs pinceaux. Plusieurs fois ils furent sur le point d'abandonner le genre naturel et simple pour flatter l'affectation à la mode. Le récit des conseils qu'ils tenaient à ce sujet, en présence de leur grande pauvreté, donne le plus vif intérêt à certains endroits de la *Felsina Pittrice*. Les Carrache [1], comme on sait, formèrent le Dominiquin, le Guide, Lanfranc, et une foule de bons peintres du second ordre, qui seraient sans rivaux s'ils vivaient de nos jours. N'aimant au monde que leur art, ils gagnèrent l'équivalent de quinze cents francs à deux mille francs par an toute leur vie, et moururent pauvres, en cela bien différents de leurs illustres successeurs. Mais on parle d'eux deux siècles après leur mort, et quelques êtres romanesques regardent quelquefois leurs tableaux la larme à l'œil.

La vanité des habitants de Bologne est fière de leur cimetière :

[1] Louis Carrache,	né en	1555,	mort en	1619.
Annibal,	—	1560,	—	1609.
Augustin,	—	1558,	—	1601.

c'est une chartreuse à un quart de lieue de la ville. Les tombeaux feront vivre quelques pauvres sculpteurs. Il y a deux cents ans, je pense, que les Bolonais construisirent un portique qui a six cent cinquante arcades, et par lequel on peut monter à couvert à la madone *di San Luca*. Les domestiques de Bologne se cotisèrent et bâtirent quatre arcades; les mendiants se cotisèrent et firent deux arcades. J'ai monté la colline en suivant ce portique, qui a une lieue, et n'ai pas manqué de m'enrhumer en regardant les tableaux dans l'église. C'est la troisième fois que m'arrive cet ennuyeux accident : un Italien se serait muni d'un bonnet de soie noire. Le caractère des gens du peuple que j'ai rencontrés est franc, allègre, plein de vivacité ; en se contrepassant, ils se font des plaisanteries, et puis s'en vont chantant.

29 décembre. — On me présente à M. l'abbé Mezzofante, qui parle vingt-deux langues comme chacun de nous parle la sienne; et, quoique si savant, il n'est point bête. Je l'ai attaqué sur le *Congrès de Vienne* de M. l'abbé de Pradt, que je voyais dans la bibliothèque publique dont il est chef. Un tel livre ici ! lui ai-je dit, cela porte à l'esprit d'examen et sape l'autorité du pape et l'*unité de la foi*. Tout le monde comprend ici que le cardinal Consalvi sera remplacé par un ultraïsme furibond; Pie VII est bien vieux; mais jamais l'on ne destitue, sous le gouvernement papal, ce qui procure une indépendance qui semblerait incroyable à nos pauvres employés (M. Delandine à Lyon).

M. Bishe-Shelley, ce grand poëte, cet homme si extraordinaire, si bon et si calomnié, que j'avais l'honneur d'accompagner, me dit que M. Mezzofante parle l'anglais aussi bien que le français. Je vais tous les jours admirer, au musée de la ville, la *Sainte Cécile* de Raphaël, quelques *Francia*, et huit ou dix chefs-d'œuvre du Dominiquin et du Guide. Il y a un *effet de couleur* étonnant dans le martyre du chef d'inquisiteurs saint Pierre, qui, après mille cruautés par lui commises, fut assommé le 6 avril 1252, près de Barlassina. Mais il faudrait vingt pages pour parler dignement de cette admirable école de Bologne, qui, je ne sais pourquoi, est en défaveur auprès des amateurs actuels. Quand la mort a fait commencer la postérité pour un grand homme, que lui importent ces alternatives d'un demi-siècle,

pendant lesquelles tantôt il est à la mode, tantôt on ne le comprend pas? Le Dante, adoré aujourd'hui en Italie, passait pour un barbare ennuyeux il n'y a pas cinquante ans, et rien ne prouve qu'en 2000 il ne sera pas négligé de nouveau pendant un siècle ou deux. Ce soir, à l'aimable société de M. Degli Antonj, je me suis aperçu que mon goût particulier pour l'école de Bologne était d'accord avec l'*honneur national* de ce pays; je m'étais résolu à mentir, pour ne pas me faire des ennemis comme à Milan. C'est un grand soulagement de n'y être pas obligé. J'ai bavardé sur les arts comme une pie, et ce n'est qu'au bout d'une heure que je me suis aperçu que l'homme auquel je parlais était un prélat, *ma di quelli fatti per il capello*. Il a paru content de moi; il est aide de camp du cardinal Lante, légat de Bologne, c'est-à-dire pacha tout-puissant. Entre autres choses qui passeraient pour hardies ailleurs, mon prélat me disait : Pie VI sut régner; dans un État nécessairement tranquille et sans guerre, il sut discerner la passion dominante parmi ses sujets, durant la portion de siècle appelée par le hasard à lui donner les délicieuses jouissances du pouvoir. — Eh bien! a dit quelqu'un, aucun des rois actuels n'a cet esprit. Tous se moquent fort de leur successeur, et toutefois ils se font siffler et sacrifient leur popularité à un avenir qu'ils ne peuvent voir et encore moins changer. — Malgré toutes les petitesses de la vanité de Pie VI, reprend le monsignore, malgré l'enchantement où il était de sa belle jambe, la volerie célèbre de la succession Lepri, et enfin les dix-huit mille assassinats qui ont marqué un règne de vingt-cinq ans, il sut régner. — Consalvi aussi sait régner; mais Dieu sait où nous tomberons après Pie VII! — Nous serons pis que l'Espagne, a dit un avocat plein de feu et de l'esprit le plus original, en s'approchant de nous. — Endormez-vous seulement pour quatre-vingts ans, comme Épiménide, et vous trouverez partout en Europe le gouvernement *économique*, à l'américaine, a repris un auteur. — J'aime à voir des faiseurs de livres, a dit en riant le monsignore, prédire et désirer le gouvernement de l'*opinion*, dont le premier acte sera de jeter au feu tous les livres de raisonnements faits avant son avénement.

Voilà le ton de la conversation à Bologne; la liberté des pro-

pos y est aussi grande qu'à Londres, avec cette différence que ce qui est philosophique et plat à Londres ici est piquant; d'ailleurs, tel propos peu aristocratique, tenu à Bologne, scandaliserait fort la bonne compagnie de *Portland Place*.

La manie des citations latines règne encore en ce pays; la langue française ne passe pas l'Apennin. Madame Lambertini raconte devant moi toute l'histoire de l'avancement de Pie VII, et la suite des hasards qui, de simple moine, l'ont fait pape. Je donnerai cette histoire honorable pour ce prince, si toutefois mon libraire ose l'imprimer. Le hasard qui fit pape le cardinal Chiaramonte, en l'amenant dans le jardin de Saint-Georges à Venise, où se promenaient les cardinaux Albano et Mattei, est consolant pour l'ambition de tous les prêtres.

Voici l'anecdote Lepri, telle qu'elle m'a été contée par le chevalier Tambroni.

Madame Lepri passait pour l'une des plus jolies femmes de Rome; son mari, M. le marquis Lepri, vint à mourir; elle déclara aussitôt qu'elle était enceinte. La petite fille dont elle accoucha neuf mois juste après la mort du marquis, était son premier enfant. Le frère cadet du marquis Lepri, privé d'une immense fortune par la naissance singulière de cet enfant, supposa que la marquise avait un amant, et que du vivant de son mari elle n'avait jamais manqué entièrement à ses devoirs. Ces arrangements ne sont pas fort rares en Italie. Quoi qu'il en soit, de dépit, le Lepri entra dans la prélature et transporta solennellement au pape Pie VI tous ses droits à l'héritage de son frère. On vit alors Pie VI disputer, devant son propre tribunal, nommé par lui, l'héritage de la fille de la marquise. Quelques serviteurs dévoués cherchant à lui faire entendre que des méchants pourraient mal interpréter cette démarche, Pie VI répondit noblement : « Une fortune de cinq millions n'est pas une chose sur laquelle il faille cracher. » Il avait oublié que les juges de la *Rote* votent en secret. La majorité de ce tribunal eut assez de conscience pour condamner le souverain ; mais la police du pape découvrit bientôt le nom des juges trop honnêtes, et ils reçurent l'ordre de ne plus paraître à la cour, ce qui n'est pas peu de chose, car le plus ancien juge de ce tribunal, com-

posé de prélats, est ordinairement fait cardinal. Tout prélat, à Rome, ne vit que dans l'espoir du chapeau, et voit sa considération croître ou diminuer dans le monde, suivant le plus ou moins de chances qu'il a d'y parvenir. Après cet exemple de sévérité, le pape en appela à un autre tribunal qui se montra moins intègre que la Rote. Une partie des biens du marquis Lepri passa au prince Braschi, neveu de Pie VI, et que nous avons vu à Paris vers 1810 ; Napoléon l'avait fait baron. On dit que la famille Lepri est en instance pour rentrer dans ses terres. Pie VI avait la figure aussi noble que le caractère ; c'était un bel homme, mais d'un air commun. Canova lui-même n'a pu ennoblir cette tête, quoique sanctifiée par le malheur[1] ; mais ce prince a su régner, et on le regrette.

30 décembre. — C'est un mépris amer que le noble piémontais a pour le bourgeois. A Milan, ce mépris est tranquille ; il n'est presque pas marqué à Bologne ; car enfin le fils d'un cordonnier peut se faire prêtre et devenir pape comme Pie VII.

Cette chance de souveraineté attache le peuple au gouvernement papal, qui devrait être le plus ex....... de l'Europe. Il n'a qu'une chance pour lui, c'est la modération. Aux yeux du prêtre italien et des basses classes de la société, tout se fait par miracle en ce monde, et rien par le jeu naturel des éléments et des causes secondes. De petites filles s'empoisonnent-elles avec de la vaisselle de cuivre mal étamée, au lieu d'appeler le médecin, le couvent se met en prières. Tout est gouverné ici par des prêtres. Les laïques, quoique ducs ou princes, n'occupent aucune place. Or figurez-vous un jeune paysan borné, ou un jeune fils de cordonnier, qui fait son cours de théologie et apprend, pendant dix ans, à se payer de vaines paroles sur toutes sortes de sujets. Quelle tête pourrait résister à dix années ainsi employées ? Pour moi, mon étonnement c'est qu'ils ne soient pas encore plus fous. S'il est honnête, croyant, point intrigant, ce p..... reste sot toute sa vie. Arrive un cardinal Consalvi, qui

[1] Voir la statue de Pie VI, devant le maître-autel de Saint-Pierre de Rome. Raphaël Mengs a placé le portrait de madame Lepri dans sa médiocre fresque du *Parnasse*, à la villa Albani.

cherche la vertu unie au manque de lumières, ce sot devient cardinal et légat, c'est-à-dire despote tout-puissant. Il ne peut redouter au monde que l'évêque ou l'archevêque de sa résidence, aussi borné que lui. On ne parle ici que de la niaiserie profonde unie à la parfaite honnêteté de monsignor Pandolfi, vice-légat du voisinage.

Tout serait perdu sans la modération. Tel vieux légat est imbécile ; mais il laisse aller les choses à leur cours naturel, et c'est en effet un marasme graduel qui, depuis deux cents ans, détruit et dépeuple l'État du pape. Heureuses les provinces qui ont pour légat un fripon énergique ! Il a cent caprices, il vole, il se venge illégalement de ses ennemis ; mais son esprit le porte à faire une digue, un pont, un règlement en vain réclamés depuis cinquante ans.

La décadence morale qui suit la ruine physique est arrêtée pour quelque temps, parce que ce peuple de Bologne, plein de vivacité et d'esprit, a compris le génie de Napoléon, quoiqu'il n'ait fait que l'entrevoir, et que souvent le génie du grand roi ait été masqué par de sots préfets. Ils vinrent à bout de cabrer ce peuple, et excitèrent une révolte en 1809, je pense. Ce fait méritait cent destitutions ; mais Napoléon était à Vienne, où il gagnait *tout juste* la bataille de Wagram ; l'Espagne l'inquiétait ; il songeait à donner la Hongrie à l'archiduc Charles, etc.

Bologne a, ce me semble, beaucoup plus d'esprit, de feu et d'originalité que Milan ; on y a surtout le caractère plus ouvert. J'ai déjà, au bout de quinze jours, plus de maisons où je puis passer la soirée, que je n'en aurais eu à Milan après trois ans de séjour. Mais l'amour ne se commande pas ; mon cœur a été pris par la douceur et le naturel des manières milanaises. Ici les gestes et les récits me font trop songer à la perversité humaine ; je l'oubliais à Milan. Aucune femme de Milan, peut-être, n'a l'esprit de repartie qui distingua madame la princesse Lambertini ; mais plusieurs ont su rendre leur amant plus heureux. Or, n'en déplaise à nos dames philosophes ou mystiques, c'est là, dans les bornes de la vertu, tout le thermomètre du mérite d'une femme.

Le génie de Venise était trop léger, trop dépouillé de passions ;

Bologne offre précisément le mélange du degré de passion et de la fertilité d'imagination qu'il faut, selon moi, pour atteindre la perfection de l'esprit. — Mais très-probablement je suis un mauvais juge, je méprise trop l'esprit qu'on sait par cœur.

31 décembre. — Je suis encore tout ennuyé des pompes ecclésiastiques. — La moindre ville d'Italie a un opéra nouveau le 26 décembre, premier jour de carnaval. Les prêtres, si amis de l'opéra en 1740, se sont faits ennemis des plaisirs depuis que Bonaparte est venu réveiller l'Italie, et je ne sais sous quel prétexte nous n'avons pas encore d'opéra à Bologne; il ouvrira, dit-on, sous huit ou dix jours. J'ai soif de musique; une soirée sans musique me semble avoir quelque chose de sec et de malheureux. Il y a ici de fort jolis concerts le dimanche matin, au Casin; mais les concerts m'ont toujours semblé fastidieux; je méprise trop la difficulté vaincue. Il faudrait, pour goûter les concerts, pouvoir monter son âme à volonté à sept ou huit tons différents, comme un acteur.

Je n'ai eu de plaisir musical à Bologne que par la voix délicieuse de M. Trentanove, jeune sculpteur, qui chante un duo à lui tout seul chez la spirituelle et si jolie madame Filicori.

J'ai fait venir de Berlin un manuscrit qui se compose d'une vingtaine d'anecdotes sur Napoléon, vraies, bien choisies, et non écrites par des laquais, comme tout ce que l'on publie. J'ai fait venir ce manuscrit pour le prêter après m'être fait prier convenablement. Coqueter ainsi avec les femmes italiennes est mon souverain bonheur. On dit qu'un véritable intrigant aime l'intrigue pour l'intrigue, et non pas afin d'obtenir une certaine chose. C'est ainsi que sans but, sans objet, j'aime à me mêler dans les secrets des Italiennes, les femmes les plus femmes de l'univers, et non pas des hommes au petit pied, comme nos dames de Paris. Après m'être fait prier pendant huit jours, et avoir beaucoup parlé des dangers auxquels je m'expose, je confie le précieux manuscrit à madame Ottofredi. Mais ce petit volume, si bien relié, a trois ou quatre passages si mal écrits qu'ils en sont illisibles, et malheureusement cette mauvaise écriture se rencontre vers la fin, dans les anecdotes les plus intéressantes. On m'a appelé pour déchiffrer ces passages illisibles. J'ai eu le plai-

sir de me trouver dans le *sancta sanctorum*, dans un petit comité de huit femmes italiennes avec un seul mari, et sans amant. La curiosité étant à son comble, je me suis laissé séduire, et j'ai raconté deux anecdotes tellement secrètes, tellement dangereuses, que je ne puis les avoir chez moi écrites. Le troisième jour de cette petite comédie, où je faisais le coquin avec un plaisir infini, madame Ottofredi m'a dit : Il faut que je vous montre une lettre que j'ai reçue des environs de Naples. Voici la traduction abrégée de cette lettre :

Lucera, 12 mai 1816.

« Très-chère cousine et marquise très-aimable,

« Voici une histoire qui partira, Dieu sait quand, par occasion. Je suis encore tout ému de la passion de l'acteur principal, et moi-même *debolmente*, j'ai été un peu acteur. Ce matin, à trois heures et demie, comme je rentrais heureusement tout seul à la petite pointe du jour, j'ai été à même de rendre un service capital à don Niccola S***, dont vous avez ouï parler. C'est le jeune baron le plus remarquable du pays, beau, éloquent; mais ce matin il était trop ému pour ne me faire qu'une demi-confidence.

« Il y a ici une famille connue de tout le royaume, ainsi que de vous, marquise très-aimable, à cause de son rang et de ses richesses. Elle est composée d'un vieillard encore vert, de soixante-dix ans, plein de vigueur et de sévérité; de sa femme, très-fine, très-soupçonneuse, très-fière de son rang, autrefois très-belle, aujourd'hui fort dévote, et enfin d'une fille très-jolie, de dix-sept à dix-huit ans, qui ressemble à la madone du marquis Rinucci. Je lui parle souvent. C'est la plus belle fille de toute la province, et le trait principal de son caractère, celui qui donne un air céleste et bien singulier, en ce pays, à sa charmante physionomie, c'est une expression de sérénité parfaite et même de bonté. Voilà ce que je n'ai jamais vu à Rome. Je m'étonnais souvent, en parlant à donna Fulvia, une amie de la famille, que Lauretta n'eût point d'amoureux à dix-huit ans, et non mariée. Dix-huit ans ici, c'est comme vingt-quatre à Bolo-

gne. Il n'y a pas encore huit jours, qu'étant à la soirée du prince C...lo, le père de Lauretta, la Fulvia me disait : Ignorez-vous que le prince C*** n'entend pas raillerie? Vous voyez qu'il n'a dans sa maison rien moins que cinq neveux qui ont été fort mêlés dans les affaires de notre révolution. Ce sont de braves patriotes, grands ferrailleurs, toujours dans les salles d'armes, toujours parlant de leurs prouesses. Ces cinq frères, fort ennuyeux pour tout le monde, ne seraient pas fort commodes pour un amant. Ils admirent beaucoup l'esprit de leur oncle, et se sont mis aussi, et pour leur propre compte, à garder leur cousine, qui se moque d'eux du matin au soir. Ils s'imaginent que l'honneur de leur noble famille serait à jamais entaché si elle avait un amant. — Je trouve, très-belle marquise, cette manière de voir fort commune parmi les gentilshommes de ce pays, bien différent du nôtre, et en cela ils me semblent barbares. Donna Fulvia me rappelait que les cinq cousins de donna Lauretta habitent le palais de son père, et que l'imprudent qui aurait la hardiesse d'y pénétrer y laisserait la vie; il trouverait cinq épées devant lui; et peut-être six, le vieux prince C*** étant bien homme à l'attaquer en brave, ou, vu son âge, à faire un mauvais parti à l'amant, surtout si celui-ci n'était pas aussi noble que lui. Malgré tous ces raisonnements faits par une femme d'esprit, à qui rien n'échappe, j'avoue que je croyais peu à son dire. L'on ne contrarie pas impunément les lois de la nature, surtout en ce pays voisin de l'Afrique. Je voyais un air serein et heureux qui ne va guère avec les combats intérieurs. En attendant, comme mon âge me met à l'abri de la jalousie des cousins, je cherche ouvertement, depuis plusieurs mois, toutes les occasions de m'entretenir avec donna Lauretta. Douée d'un esprit vif, curieux, singulier, elle me fait toujours des questions sur l'Angleterre et sur ce Paris qu'elle adore; je lui prête des romans de Walter Scott; enfin nous ne manquons pas de sujets de conversation. Elle a toujours quelque remarque originale à me communiquer sur les livres qu'elle a lus. Je suis enthousiaste de sa beauté, et ne m'en cache point. Enfin, ce matin, vers les trois heures, comme je me retirais chez moi, heureusement seul, j'ai été accosté si brusquement par don Niccola, que je l'ai pres-

que pris pour un voleur. J'ai couru toute la journée pour lui; j'ai fait vingt visites; il nous importait de savoir quel effet avait produit sur le public de cette petite ville certain événement de la nuit.

« Voici ce que don Niccola m'a raconté, pour me mettre au fait, avec un feu et des gestes pittoresques fort amusants. C'était dans mon jardin, au petit jour; il était pâle et réellement très-beau. Il ressemble un peu à Mazzochi, le fameux chef de voleurs. — Je sentis, me dit-il, du commencement que je fus pris, il y a plus de deux ans, que mon amour pour donna Lauretta finirait mal. Elle est gardée par ses cousins et son père d'une manière inouïe et qui surpasse toutes les idées que vous pouvez vous en faire. Trois ou quatre fois j'ai eu des moments de froid avec le prince C***, parce qu'il croyait s'être aperçu que je regardais sa fille; et, comme vous savez, je suis si pauvre, qu'il ne peut pas être question de mariage avec une héritière aussi riche; mais la mère de Lauretta, de laquelle j'ai l'honneur d'être un peu parent, m'a toujours protégé. D'ailleurs je suis le seul joueur d'échecs de la force du vieux prince. Comme donna Lauretta ne manque pas un exercice de piété, de mon côté je me suis fait ambitieux. J'ai fait deviner par tout le monde que je cherchais à obtenir de la cour un emploi dans sa diplomatie, que j'étais las de mon pays, et en conséquence je me suis mis à ne plus bouger de l'église.

« Le prince reçoit, comme vous savez, dans le beau salon de marbre où est la statue de Philippe II. On traverse, pour y arriver, une petite antichambre, et ensuite la grande antichambre d'honneur, où sont les statues des amiraux et vice-rois espagnols, membres de la famille. Dans l'épaisseur du mur de la petite antichambre, on a pratiqué une armoire où les laquais mettent les balais; à droite de la grande antichambre aux statues, et du côté opposé au salon, on trouve deux salles dont les portes restent toujours ouvertes, et enfin la chambre à coucher du prince et de la princesse. De leur chambre on passe dans celle de leur fille. Tous les soirs, une ancienne femme de chambre de la princesse entre quand elle est au lit avec son époux, met près du pied du lit, et en face du prince, un grand crucifix d'i-

voire haut de quatre pieds et demi, ferme la porte à double tour, place la clef sous le chevet du prince, jette de l'eau bénite sur le lit, et se retire dans une chambre attenant à celle de donna Lauretta. Il y a dix-huit mois, à peu près, que je trouvai le temps, en passant d'une pièce à une autre, un jour de gala où l'on recevait tous les officiers du régiment autrichien arrivant de Naples, de dire à donna Lauretta : « Cette nuit, je me « cacherai dans l'armoire aux balais, et quand votre père sera « endormi, je gratterai à sa porte, venez m'ouvrir en prenant la « clef sous son chevet. — Gardez-vous-en bien. — Je serai à la « porte vers une heure. » Je ne trouvai pas le temps d'en dire davantage. Je ne lui avais pas parlé quatre fois de mon amour; mais j'avais vu qu'elle était sensible à ma prétendue dévotion, et plus encore au sacrifice d'amour-propre que j'avais été obligé de faire en déclarant que je sollicitais un emploi de cette infâme cour de ***. Vous savez que j'accepterais plutôt la mort.

« Enfin, ce soir-là, je sortis du salon avant tout le monde, et me plaçai facilement dans l'armoire aux balais. Si vous avez aimé, jugez du tremblement qui me saisit, quand, vers une heure, ayant entendu cesser depuis longtemps tous les bruits de la maison, je me hasardai à aller gratter à la porte de cette terrible chambre à coucher, où le vieux prince C*** pouvait ne pas dormir. La clef de la porte de sa chambre doit être énorme, me dis-je en y arrivant; car le trou de l'antique serrure était si grand que je pouvais voir très-bien tout ce qui se passait dans la chambre. Mais, à mon inexprimable étonnement et terreur, je la vis éclairée par une veilleuse qui brûlait au pied du grand crucifix. J'hésitai longtemps. Enfin ma passion pour Lauretta l'emporta; je crus entendre un peu ronfler le prince, et je me mis à frapper de petits coups. La chambre à coucher des parents étant immense, celle de Lauretta se trouvait fort éloignée. Je frappai bien pendant une demi-heure; je songeais à abandonner l'ingrate Lauretta et à quitter le pays pour toujours, lorsque enfin j'eus la joie surhumaine de la voir paraître. Elle était en chemise, nu-pieds, ses cheveux dénoués, et mille fois plus belle que je ne me l'étais imaginé; elle alla d'abord près du lit de son père, pour s'assurer qu'il dormait. Comme elle s'y arrêtait

beaucoup, je hasardai de frapper encore. Chaque coup, quelque faible qu'il fût, me retentissait dans le cœur. Il me semblait que j'allais tomber évanoui. Je vis enfin ma Lauretta s'approcher de la porte ; elle mit sa bouche tout contre l'ouverture de la serrure, et me dit bien bas : « Imprudent ! va-t'en. — Comment « veux-tu que je m'en aille ? il m'est impossible de sortir ; refu« seras-tu de me parler ? Il y a plus de trois semaines que je « n'ai pu te dire un mot. Je ne te demande qu'un quart d'heure « de conversation dans l'antichambre, ou dans ta chambre à « coucher. » Il me fallut bien une demi-heure pour la persuader. Enfin elle se décida à aller prendre la clef sous le chevet de son père. Je lui dis : « Si le prince se réveille, il te tuera. — « Peut-être que non, » répondit-elle en s'éloignant.

« Elle revint avec la clef; mais la porte était fermée à double tour, et la serrure antique et rouillée. Je crus mourir en entendant le bruit de la clef à chaque tour. Si vous ne m'aviez pas fait de compliments sur ma conduite de ce matin, je n'oserais jamais vous tout dire, comme je fais, de peur que vous ne me prissiez pour un homme faible. Enfin la porte fut ouverte ; je me glissai dans la chambre. La figure sévère du prince était découverte et tournée vers l'endroit où je marchais. Lauretta resta derrière, referma la porte et remit la clef. Il faut être amoureux dans le moment pour se faire une idée de mon saisissement affreux en entendant ces petits bruits ; se trouver pendant une tempête horrible sur une petite barque est loin de pouvoir donner de telles sensations. Étions-nous découverts, de la vie peut-être je ne revoyais Lauretta. Arrivé dans sa chambre, que de reproches n'eus-je pas à essuyer? Je me vis encore sur le point de la quitter pour jamais, elle et le pays. Nous disputâmes jusqu'à la petite pointe du jour ; mais elle m'aimait.

« Il y avait dans la chambre de Lauretta un autel fermant avec deux grandes portes, comme une alcôve ; elle m'y cacha. Vers midi, après que les chambres eurent été faites par les valets, n'entendant plus de bruit, je me glissai par le même chemin que la nuit, jusque dans la grande antichambre, où, arrivé, je me mis à marcher avec force, et je fis une visite à l'un des cousins.

« Je vins plusieurs nuits par ce chemin dangereux. Quelque temps après, Lauretta, dont l'amour augmentait tous les jours, m'ayant regardé fixement à l'église, dans un moment de jalousie, on fut sur le point de me prier de ne plus venir à la maison.

« Nous eûmes l'idée que je pourrais monter par le balcon de sa chambre. L'essentiel était de n'avoir pas de confident dans une maudite ville où tout le monde se connaît et où je suis pourchassé par la police. J'allai acheter une corde d'un pêcheur, à six lieues d'ici ; mais au lieu d'arranger cette corde en échelle, je me contentai d'y faire des nœuds. La fenêtre était à cinquante pieds de terre au moins ; une nuit fort obscure, je me trouvai à une heure sous le balcon. Lauretta me jeta un fil ; elle remonta la corde, l'attacha, et je commençai à monter.

« Mais le balcon, appartenant à une façade fort belle, était chargé de sculptures et se trouvait beaucoup plus éloigné de la muraille que je n'avais pensé. A chaque fois que je voulais m'appuyer contre le mur avec les pieds, j'étais repoussé et je balançais en l'air pendant assez longtemps. Je sentis que les forces me manquaient ; j'éprouvais une douleur intolérable entre les épaules. J'étais bien alors à quarante pieds de haut ; je vais tomber, me disais-je ; je serai brisé, je ne pourrai jamais m'éloigner ; demain on me trouvera sous la fenêtre de Lauretta ; on soupçonne déjà nos amours ; elle sera déshonorée. Ce moment fut affreux. Elle se penchait vers moi de dessus le balcon ; je lui criai à voix basse : « Je n'ai plus de force, je ne puis plus monter. — Courage, courage ! me dit-elle. Je montai encore trois nœuds : tout à coup je sentis mes forces anéanties ; je n'en pouvais plus. — Encore un nœud, » me cria-t-elle, tellement penchée en dehors du balcon, que je sentis la chaleur de son haleine sur ma joue Cette sensation, je crois, me donna des forces : j'eus le bonheur de pouvoir monter ce nœud. Il me semblait que mes épaules s'ouvraient à force de douleur. Au moment où je respirais, après avoir monté ce nœud et où je n'en pouvais décidément plus, je me sentis saisir par les cheveux, et Lauretta, avec une force incroyable dans une jeune fille de dix-huit ans, m'attira sur le balcon. Elle fut dans ce moment plus forte qu'aucun homme. Nous n'employâmes plus ce moyen trop difficile, je recommen-

çai à me cacher dans l'armoire aux balais. Un soir, un sorbet étant tombé sur le parquet dans le salon, don Cechino, un des cousins, vint chercher un balai. La première chose qu'il saisit dans l'obscurité, ce fut mon bras; comment fit-il pour ne pas s'apercevoir que ce n'était pas un morceau de bois qu'il touchait? Son opération faite, il revint avec de la lumière. Pour cette fois, tout est perdu, me disais-je en me faisant petit, lorsqu'un de ses frères venant à passer, il se tourna un peu et se mit à lui parler, tenant son bougeoir d'une main, et, de l'autre, remettant le balai dans l'armoire.

« Le même don Cechino prit la manie de la musique, et tous les soirs, jusqu'à deux heures, il écorchait les airs de Cimarosa sur le piano anglais du grand salon. Lauretta ne pouvait plus venir m'ouvrir qu'à trois heures du matin, et comme nous étions au mois de juin, il faisait jour à quatre. Enfin, après un grand mois de mots adroitement jetés, nous réussîmes à persuader à la princesse que son piano favori était gâté par la grosse main de don Cechino.

« — Et alliez-vous souvent à ces rendez-vous hasardeux? ai-je dit à don Niccola.

« — D'abord une fois par semaine, puis quelquefois trois jours de suite, ou au moins de deux jours l'un. A la fin nous avions fait entièrement le sacrifice de notre vie, nous ne pensions plus qu'à notre amour, et le voisinage de la mort semblait rendre nos joies plus vives.

« — Et toujours la porte fermée à double tour, à ouvrir, à vingt pas du lit des parents?

« — Toujours; nous avions pris tant de hardiesse que nous passions dans cette chambre comme si nous y étions seuls. Il m'est arrivé de lui baiser la main dans cette chambre, malgré elle, et ce faisant, de renverser le grand crucifix d'ivoire. Une autre fois, le matin, une de ses femmes est venue prendre du linge dans un des tiroirs de l'autel fait en commode, placé dans sa chambre; j'étais sur l'autel, debout, contre le tableau enfumé. Je ne conçois pas comment cette femme n'a pas levé les yeux et ne m'a pas vu; il est vrai que j'étais en noir. Peut-être, comme donna Lauretta est adorée dans cette maison sévère, la femme

de chambre n'a-t-elle voulu rien voir. Peut-être la princesse elle-même nous a-t-elle vu de nuit traversant sa chambre. Considérant les tragédies qui allaient naître si elle disait un mot, elle a trouvé plus sage de se taire; mais sa physionomie avec moi est celle d'une haine profonde et contenue; enfin tout est toujours bien allé; mais, ce matin, j'étais perdu....... »

(Je nuirais à mon livre si j'imprimais la fin de cette histoire.)

1er janvier 1817. — Moi qui trouvais tant d'esprit aux Bolonais, je suis presque sur le point de me dédire. Pendant une heure et demie, je viens d'essuyer le patriotisme d'antichambre le plus sot, et cela dans la meilleure compagnie. C'est réellement là le défaut italien; les défaites de Murat semblent l'avoir irrité. Le fait est qu'à Naples, comme en Espagne, la bonne compagnie est à une distance immense de la basse classe, et, au contraire du peuple espagnol, le bas peuple napolitain, gâté par ce climat si doux, ne se bat pas; car, dit-il, si j'ai raison, *saint Janvier ne manquera pas de tuer tous les ennemis*. M. Filangieri et cent autres officiers sont fort braves; qu'en est-il résulté? que leurs soldats leur ont tiré des coups de fusil à travers la porte de leur chambre, parce qu'ils voulaient les empêcher de fuir [1].

Vous savez que, vers 1763, le *Siége de Calais* eut le succès le plus fou et le plus *national*. Le poëte de Belloy avait eu l'idée lucrative, depuis exploitée par d'autres, de se faire le flatteur de ses concitoyens. Le duc d'Ayen se moquant un jour de cette tragédie: « Vous n'êtes donc pas bon Français? lui dit le roi Louis XV. — Plût à Dieu, sire, que les vers de la tragédie le fussent autant que moi! »

[1] Il n'est pas de pays, il n'est pas d'armée qui ne reçût de l'honneur de la vie et de la mort de M. de Santa-Rosa. Peu de temps après cette mort héroïque, j'ai déjà essayé, selon mes faibles forces, de dire au public ce qu'il pensera de ce grand homme dans cent ans. Si le présent ouvrage eût été moins paradoxal et plus grave, je l'aurais dédié à la mémoire de cet illustre Italien. Je souhaite que ceux de ses compatriotes qui lui ressemblent, et que je m'abstiens de nommer, de peur de les compromettre, trouvent ici un témoignage de ma profonde estime. Honneur au pays qui a produit les Santa-Rosa et les Rossarol!

Le sage Turgot qui aimait son pays, et ne voyait dans la flatterie que le commerce d'un fripon avec un sot, donna le nom de *patriotisme d'antichambre* à l'engouement des dupes qui admiraient les grossiers compliments du sieur de Belloy.

Bonaparte imita de Belloy, et lorsqu'il voulut les asservir, salua les Français du nom de *grand peuple*; lui-même se glorifie de ce tour d'adresse; il trouve indigne que l'on avoue, en écrivant l'histoire, les désavantages ou les torts de son pays [1].

Il n'est pas de mérite si mince qu'il soit, qui ne se trouve ici sous la protection de quelque patriotisme municipal; car enfin le plus plat pédant a une patrie. En France, si un auteur est moqué, c'est surtout dans son pays.

A Bologne, je n'oserais pas dire qu'Astley fait les bottes mieux que Ronchetti; c'est un fameux cordonnier du pays, connu par son amour pour les tableaux et sa conduite ferme envers Murat, qui lui avait dit qu'on ne pouvait le chausser qu'à Paris, et auquel, en revanche, il ne voulut jamais faire qu'une botte. Le roi, après l'avoir essayée, demandant la seconde : « Sire, faites-la faire dans votre Paris, » répliqua Ronchetti.

La moindre critique *imprimée* contre le poëte ou le sculpteur de sa ville met l'Italien en fureur, et cette fureur s'exhale par les injures les moins nobles. L'Italie étant le jardin de l'Europe et possédant les ruines de la grandeur romaine, chaque année voit éclore huit ou dix voyages plus ou moins médiocres à Paris, à Londres ou à Leipzig; ce sont huit ou dix sujets de rage pour ces patriotes chatouilleux. Cette colère n'est pas aussi ridicule qu'elle le paraît d'abord. Dans un pays où le moindre almanach est censuré cinq ou six fois, un homme blâmé dans une page *imprimée* est *abandonné par le pacha*. Dès lors il est perdu; l'être le plus abject peut lui lancer le coup de pied de l'âne. Peu

[1] La théorie du *patriotisme d'antichambre*, tel qu'on le pratique chaque jours envers les cantatrices qui ne sont pas nées en France, se trouve tout entière dans Virgile :

. . . . Pallas quas condidit arces
Ipsa colat : nobis placeant ante omnia silvæ.
Eclog. II.

importe la vérité ou la fausseté de l'accusation; elle est imprimée, il suffit.

Cette fureur contre la critique ne saurait exister en France ou en Angleterre. Le pacha n'y est plus qu'un préfet ou un schérif; les citoyens se protégent eux-mêmes, et, comme chaque jour voit imprimer cent calomnies, comme il y a la calomnie *constante* et *réciproque* des deux partis, ultra et libéral, l'accusation n'est terrible que lorsqu'elle est *plaisante*, comme Voltaire contre Larcher, ou Beaumarchais contre Marin le censeur, tiré à quatre chevaux sur la route de Versailles.

La vanité n'existant pas en Italie, un marquis en colère s'exprime à peu près comme son laquais.

C'est le revers de la médaille de l'insigne bonheur qui donne à ce peuple une poésie naïve et forte. Il n'a pas eu pendant cent cinquante ans une cour dédaigneuse fondée par un homme profond dans l'art de la vanité (Louis XIV). Le grand roi s'empare de l'opinion, il donne à chaque classe de ses sujets un *modèle* à imiter; Molière fait rire aux dépens de qui ne suit pas servilement ce patron : *original* devient synonyme de *sot*.

La cour de Louis XV déclare de mauvais ton toute expression que sa grande justesse met dans toutes les bouches, elle épure et appauvrit la langue, proscrit le mot propre; enfin, M. l'abbé Delille n'écrit plus qu'en énigmes. Le boulevard est sans contredit la plus jolie promenade de Paris; mais tout le monde peut en jouir, et parce que Louis XIV a vécu, même aujourd'hui, il n'est permis d'y paraître que comme pour aller faire des emplettes. L'influence de Louis XIV, qui se fait sentir en Angleterre aussi bien qu'en Russie et en Allemagne, n'a nullement pénétré en Italie. Jamais personne n'y fut maître de l'opinion; de là mille avantages : mais aussi le revers de la médaille, des injures sales dès qu'un marquis est en colère, et les sots plus insupportables qu'ailleurs; de là la grande difficulté de se faire présenter dans une maison de Milan. Si vous êtes un sot, comment vous éconduire?

Je conseille au lecteur, s'il va devers Rome, de ne jamais rien blâmer, et d'établir qu'il est sujet à des maux de tête subits. Dès qu'il verra arriver le *patriotisme d'antichambre*, il sera

pris de son mal de tête et disparaîtra. La femme chez qui j'ai vu réunis la plus rare beauté, l'âme la plus haute et le plus d'esprit, madame M**, n'était point exempte de ce défaut. Sans petite vanité pour elle-même, elle était *susceptible* pour son pays; dès qu'on blâmait quelque chose de ce cher pays, elle rougissait. Un jour que je venais de tomber dans cette maladresse, je fis l'essai de la critique personnelle avec une liberté un peu forte chez une simple connaissance; elle se défendit avec candeur et vérité, mais sans la moindre altération de couleur dans le plus joli teint que j'aie vu en Italie.

L'armée créée par Napoléon, réunissant dans la même compagnie le citoyen de Reggio, le bon *Bus*e*con* de Milan, le sombre Novarrais et le gai Vénitien, avait produit deux effets:

1° La création d'une langue nouvelle: la Romagne ayant fourni, à ce qu'on m'assure, les plus braves soldats, les mots romagnols dominaient dans cette langue;

2° La haine de ville à ville et le patriotisme d'antichambre tombaient rapidement dans l'armée. Je tiens ce fait du brave colonel Wideman, seigneur vénitien, mon ami.

2 janvier. — Je parlais de Louis XIV au comte K**, le plus aimable des Polonais que j'aie rencontrés, et ce n'est pas peu dire. « C'est Louis XIV et non plus Philippe II qui sert de modèle au petit prince allemand, comme au duc anglais. »

— *Modèle*, c'est le mot, dit M. K***. Un gentilhomme fort riche, qui n'habite pas à cent lieues de Riga, a fait ajouter à son immense château un énorme avant-corps carré, pour singer la façade du château de Versailles sur les jardins. Sa maîtresse s'appelle madame de Maintenon; jamais je ne l'ai entendu nommer autrement; son dîner lui est annoncé par deux chambellans qui le servent à la petite table où il n'admet que la seule madame de Maintenon. Toutes les semaines, il donne grand bal le dimanche, et grand dîner le mardi. Ces jours de bal, quarante beaux paysans et quarante jeunes paysannes prises à tour de rôle, parmi *ses* paysans, arrivent dès le matin au château de Versailles, on les lave et on leur fait revêtir, aux hommes des habits à la Louis XIV, qui ont coûté cent louis pièce, aux femmes des robes magnifiques. Tout cela danse toute la nuit et

obéit à quatre chambellans qui leur font observer fidèlement l'étiquette de la cour du grand roi. Le maître de la maison fait le tour, décoré de ses ordres, et parle à chacun; ensuite madame de Maintenon permet que l'on commence la première contredanse.

Le même cérémonial a lieu pour les grands dîners du mardi, où figurent, toujours en habits magnifiques, douze paysans et douze paysannes, et souvent quelques curieux des garnisons voisines; la vaisselle est de toute beauté; le roi et madame de Maintenon mangent sous un dais. Toute cette cour peut coûter un million de francs par an, et le maître a le plaisir de vivre exactement comme Louis XIV, dans un appartement tendu en tapisseries des Gobelins.

— Je sors de l'atelier d'un peintre auquel j'ai présenté des Anglais. Trois jeunes femmes italiennes se trouvaient chez le peintre; elles ont consenti à ce qu'il levât la toile verte qui couvrait un tableau à la vérité peu décent. Malheureusement ce tableau a fait sourire les Italiennes au lieu de les indigner. L'indignation a été pour un des Anglais qui, en sortant, nous a dit avoir physiquement mal au cœur. — Me croyez-vous assez fou pour blâmer un être de ce qu'il *sent ainsi?* Je me borne à noter des faits. Si monsieur votre oncle voit ma lettre, il dira que je protége les assassins de la Romagne qui se défont des podestats trop coquins. — La pudeur est la mère de la plus belle passion du cœur humain, l'amour.

3 janvier. — Ce matin vous avez reçu une lettre; elle finit par *votre très-humble et très-obéissant serviteur.* Vous avez regardé ces mots sans les lire; ils ne vous ont nullement donné l'idée que la personne qui écrit vous offrît de battre votre habit ou de cirer vos bottes. C'est pourtant ce qu'y verrait un Persan, un bramine, sachant peu la langue et pas du tout les manières françaises.

Les épithètes en ISSIMO, telles que *veneratissimo, illustrissimo,* etc., sont dues, par tout livre imprimé en Italie, d'abord aux magistrats, petits ou grands, gouvernant le pays où le livre s'imprime, ensuite à tous les souverains faisant actuellement le bonheur de quelque partie de l'Europe, ou qui, depuis moins de

cent ans, sont allés au ciel recevoir la récompense de leurs vertus. (Voir l'*Histoire de Milan*, par Carlo Verri.) L'absence de ces *issimo*-là passe encore, dans beaucoup de sociétés, pour une hostilité déplacée et de mauvais goût; c'est un peu comme si, dans votre lettre de ce matin, vous n'aviez trouvé que les mots *je vous salue* avant la signature.

L'*issimo*, tel que *vastissimo, mirabilissimo*, est encore dû aux palais, jardins, tableaux, etc., de tout noble habitant à cinquante lieues à la ronde du pays où le livre paraît. La maison de tout noble s'appelle *palazzo*. Tout docteur est *chiarissimo*, ou du moins *egregio*. Dans un pays où fleurit l'amour de la vengeance, pourquoi un pauvre diable d'auteur déjà mal vu par le pouvoir, par cela seul qu'il imprime, chercherait-il de nouveaux ennemis? Marivaux était l'ennemi de Marmontel, parce que, en citant une de ses chansons, celui-ci avait oublié un *o;* Marmontel avait écrit: *Dieu! qu'elle était belle!* au lieu de : O Dieu! qu'elle était belle!

Il y a vingt ans, quand on citait, l'on ne disait jamais l'auteur nommé ci-dessus, mais *il sullodato autore;* il allait sans dire que l'on ne pouvait pas nommer sans louer. Ces exagérations que depuis cent cinquante ans tous les voyageurs ne manquent pas de reprocher aux Italiens, sont comme le *très-humble serviteur* de nos lettres. J'ai entendu dire de la maison d'un noble: *È un miserabilissimo palazzo dove non si danno tre camere senza acqua* (c'est un misérable palais qui n'a pas trois chambres où la pluie ne pénètre). Le mot *palais* a perdu le sens que nous y attachons. Les Italiens pourront-ils être accusés de bassesse, parce qu'ils ne consultent pas en parlant chez eux les convenances d'une langue étrangère? — Les courtisans italiens manquent de grâce en agissant autour de leurs princes. Mais que dirons-nous de la figure incroyable que font les duchesses douairières aux levers du roi d'Angleterre? Que dire du fameux *scopelott* (calotte) donné par le comte de Saurau, ministre de François Ier, à un homme distrait qui avait oublié d'ôter son chapeau au parterre de la Scala, ce prince y étant? Les seuls Français de 1780 savent le métier de courtisan. Il n'y a que ces gens-là qui sachent servir, disait Napoléon à propos de l'aimable général de Narbonne.

Les seuls écrivains français ont le secret de flatter avec grâce : voir la *Famille du Jura*, par un censeur actuel. Un tel ouvrage, écrit en italien, serait à faire mal au cœur.

4 janvier. — M. le sénateur de Bologne reçoit tous les lundis; madame la princesse Ercolani, les vendredis. Les autres jours de la semaine sont pris de façon que les mêmes personnes se rencontrent chaque soir.

Je venais d'écrire que j'ai été reçu dans la société de Bologne avec *grâce;* j'efface ce mot, le premier qui se présente à un Français lorsqu'il est accueilli quelque part de manière à lui faire beaucoup de plaisir. La grâce envers un inconnu qui a remis à votre porte une lettre de recommandation, consiste, ce me semble, à l'accueillir comme s'il était un peu de votre société et avec l'exagération aimable des sentiments de bienveillance que vous inspirent tous les hommes bien nés. En Italie d'abord, il n'y a jamais d'exagération dans les rapports de société. Ils appellent leurs maisons des palais, et parlent du moindre tableau comme s'il était de Raphaël; mais vous voyez clairement, en arrivant pour la première fois quelque part, que l'on vous fait le sacrifice pénible de quitter l'aimable intimité de la société habituelle, ou la douce rêverie d'un cœur mélancolique, ou des travaux suivis avec passion. La peine et l'ennui de vous recevoir et de vous dire quelques mots sont frappants; le manque d'aisance et la contrainte se trahissent clairement non moins que l'extrême soulagement que vous causez en vous levant pour sortir. Les voyageurs accoutumés aux formes séduisantes de la société de Paris et à qui la nature a refusé l'amour du nouveau, sortent outrés, après de telles visites. Ce qu'on y éprouve n'est assurément pas fort gracieux; mais l'on voyage pour trouver du neuf et voir les hommes tels qu'ils sont. Si l'on ne veut que des surfaces polies et toujours les mêmes, pourquoi quitter le boulevard de Gand ? D'un autre côté, tous ces mouvements que vous observez à votre entrée dans le salon d'une femme italienne ne sont pas éternellement les mêmes, comme en Hollande, et peuvent changer en mieux dès la seconde ou la troisième visite ; mais il faut avoir le courage de la faire. Si vous cherchez de bonne foi à ne pas répondre avant que la demande soit finie, si

vous essayez de modérer la *furia francese*, si, lorsqu'on vous en prie bien fort, et seulement alors, vous faites des contes amusants, si vous ne cherchez jamais à *faire de l'esprit* et à tenter le cliquetis spirituel d'un dialogue brillant et à demi littéraire; enfin, si, dès l'abord, vous ne vous portez pas pour amoureux de la plus jolie femme du salon, le peu de bienveillance réelle avec lequel on vous a reçu à la première visite, augmentera tous les jours et fort rapidement; car, enfin, vous êtes un animal curieux, vous venez de Paris. Mais n'oubliez jamais que l'*esprit* qui amuse un Français incommode un Italien. Peut-être, il y a cinquante ans, méprisait-on l'esprit; aujourd'hui, la honte de ne pas savoir y répondre tire violemment ces gens-ci de la douce rêverie sur les impressions de leur cœur, qui, chez la plupart, est un état habituel. Il faut de plus être fidèle à de certaines convenances exprimées par les regards. L'audace qui porte à brusquer ces convenances passe ici pour la grossièreté la plus impardonnable. Il faut savoir qu'en Italie un paysan observe presque aussi finement qu'un marquis les convenances qui se lisent dans les yeux; c'est une sorte d'instinct parmi ces hommes nés pour le beau et pour l'amour, et je n'en parle que parce que j'ai vu y manquer grossièrement.

Si vous parlez la langue en usage dans le pays, si sincèrement vous cherchez à *vous faire petit*, au bout de quinze jours, votre figure étrangère ne troublera plus la société. Un Français est un animal tellement rare et si estimé, que, dès ce moment, vous serez l'objet de toutes les curiosités; vous aurez créé un intérêt véritable chez tous ces personnages sombres qui, les premiers jours, vous considéraient d'un air si tragique. Si telle est votre habileté et votre inclination, voilà le moment, et non pas plus tôt ni plus tard, d'essayer de paraître aimable à une des femmes de la société; à *une seule*, entendez-vous? Mais voici encore un mot qui traduit bien mal ma pensée : *être aimable*, en Italie, veut dire à peu près le contraire des idées que ce son réveille chez un Parisien. Il faut, par exemple, ne parler d'abord qu'avec les yeux, et dépouiller ce langage de toute audace; il faut de grands moments de silence, et quand on parle, bien plus de pensées touchantes que de choses piquantes. Une réflexion tendre

sur la délicieuse expression d'amour dans le premier duetto du *Mariage secret* vous avancera bien plus que le mot le plus plaisant. L'esprit et le degré d'éveil où il faut se tenir pour renvoyer la balle à propos met une femme dans la situation où il faut qu'elle ne soit pas pour que vous puissiez lui plaire. L'effet assuré de l'esprit, en Italie, est de rendre la conversation sèche. Il est facile de voir que tout ce qui est grâce de l'expression, piquant des réticences, etc., doit être perdu avec des gens qui ne parlent que de ce qui les intéresse et qui en parlent fort sérieusement, fort longuement, avec beaucoup de détails passionnés et pittoresques. Chaque homme étant ici un être un peu sauvage, tantôt silencieux, tantôt furibond, et qui a plusieurs choses qui l'intéressent profondément, personne n'a besoin de chercher dans la conversation une vaine apparence de chaleur et une cause d'émotions. Les passions d'un Italien : la haine, l'amour, le jeu, la cupidité, l'orgueil, etc., ne lui donnent que *trop souvent* un intérêt déchirant et des transports incommodes. La conversation n'est ici que *le moyen* des passions ; rarement est-elle par elle-même un objet d'intérêt. Ce petit ensemble de faits, je ne l'ai jamais vu comprendre par un seul Français.

Accoutumé qu'il est dès l'enfance à observer si les gens qu'il adore ou qu'il exècre lui parlent avec sincérité, la plus légère affectation glace l'Italien, et lui donne une fatigue et une contention d'esprit tout à fait contraires au *dolce far niente*. Par ces mots célèbres, *dolce far niente*, entendez toujours le plaisir de rêver voluptueusement aux impressions qui remplissent son cœur. Otez le *loisir* à l'Italie, donnez-lui le travail anglais, et vous lui ravissez la moitié de son bonheur.

Ce qu'il y a de pis, c'est que, comme fort peu d'Italiens savent bien le français ou du moins comprennent nos manières, la moindre tournure polie qui chez nous d'abord est indispensable et d'ailleurs ne veut rien dire, lui semble de l'*affectation française* et l'impatiente. Dans ce cas, un Italien, qui va peut-être jusqu'à redouter le mépris parce qu'il ne peut pas vous payer de la même monnaie, vous sourit de mauvaise grâce, et de sa vie ne vous adresse la parole.

L'affectation est si mortelle pour qui l'emploie dans la société

de ce pays, qu'à son retour en France, un de mes amis qui avait passé dix ans en Italie, se surprenait à commettre cent petites irrégularités; par exemple, passer toujours le premier à une porte plutôt que de se livrer à de vaines cérémonies qui retardent le passage de tous; à table, se servir sans façon et passer le plat; promenant avec deux amis, ne parler qu'à celui qui vous amuse ce jour-là, etc.

Tout ce qui se dit en France pour offrir ou accepter une aile de faisan paraît une peine inutile à un Italien, une véritable *seccatura*. En revanche, transportez-le à Paris, l'absence de cent petites choses de ce genre en fera un être grossier pour le Français du faubourg Saint-Germain. Ceci sera peut-être moins vrai dans dix ans; en France, les manières, comme le style, marchent vers la rapidité.

L'extrême méfiance, que rendent indispensable les espions et les petits tyrans à la Philippe II, qui, depuis l'an 1530, foulent ce pays, fait que tout effarouche l'Italien. Si la moindre chose le contrarie, fût-ce la présence d'un petit chien qu'il n'aime pas, il ne sort point d'un silence morne et sévère, et ses yeux, qu'il ne peut contenir, semblent vous dévorer. Ainsi jamais d'agrément, de laisser-aller, de joie avec des inconnus; jamais de véritable société qu'avec des amis de dix ans. Un mot dur adressé à un Italien lui donne de la retenue pour un an. Il suffit d'une plaisanterie sur une femme ou un tableau qu'il aime; il vous dira du plaisant : *É un porco !* Il songe à la douleur que lui a faite la plaisanterie.

Qu'est-ce qu'un Français avait à craindre au monde sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI? En cherchant bien, on répond : De se trouver en contact au spectacle avec un grand seigneur.

Bologne appartient bien autrement à l'Italie du moyen âge que Milan; cette ville n'a pas eu un saint Charles pour briser son caractère et la monarchiser.

Devenu sage à mes dépens, je n'ai pas commis les fautes qui m'avaient nui à Milan. Je n'ai eu garde de paraître plus occupé de trois figures célestes que j'ai rencontrées dans la société, que du reste des femmes. J'ai marqué des attentions à chaque femme

exactement en proportion du désir de faire parler *questo forestiere* (cet étranger), que je voyais dans leurs yeux. M. Izimbardi m'avait dit : « A Rome et à Bologne, avant d'avoir l'air de regarder une jolie femme, faites pendant huit jours une cour assidue à son amant; feignez ensuite de ne faire attention à elle qu'à cause de lui. Pour peu que l'amant soit sot et vous adroit, il y sera pris. Si l'amant et sa maîtresse vous adressent la parole en même temps, n'ayez l'air de n'avoir entendu que l'homme. Un regard vous excusera auprès de la femme, qui vous saura gré de cette attention, pour peu qu'elle vous trouve aimable. Parlez toujours de votre départ comme beaucoup plus prochain qu'il ne le sera en effet. »

Je n'ai pas manqué de raconter mes meilleures anecdotes sur Napoléon (encore intéressantes en 1817) aux amis des trois femmes dont la beauté céleste m'avait frappé. J'aime à les regarder comme je regarderais un diamant d'un million : certes, je n'ai nulle idée de le posséder jamais, mais cette vue fait plaisir aux yeux.

J'ai raconté mes anecdotes à ces messieurs fort clairement et de manière à ce qu'ils pussent s'en faire honneur avec le reste de la société. Loin de nuire au débit de mon amabilité, cette précaution m'a réussi à souhait. Plusieurs personnes ont voulu entendre ces anecdotes de la bouche même du prétendu témoin oculaire. L'Italien ne comprend jamais avec trop de clarté la chose qui l'intéresse : c'est que son esprit est peu exercé à la *rapidité* et que son âme prend plaisir à être émue en même temps que son oreille écoute. A Bologne, et surtout à Milan, on entend avec plaisir cinq ou six fois le même récit; et, s'il manque son effet à la première, c'est toujours qu'en cherchant le piquant, un Français manque la clarté.

Après les anecdotes tragiques sur Napoléon et le maréchal Ney, celle qui a eu le plus de succès, c'est le *valet de cœur* de M. le comte de Canaples [1]. C'est que cela semble calculé exprès

[1] Je demande pardon d'imprimer une anecdote si connue, et que M. de Boufflers contait si bien.

On jouait beaucoup, avant la Révolution, chez madame la duchesse de

pour étonner le génie italien : la prudence la plus parfaite déjouée d'une manière irrémédiable et si imprévue ! On m'a fait conter cette histoire vingt fois au moins, tant qu'à la fin je m'ennuyais moi-même. En revanche, une autre anecdote (l'abbé de Voisenon à minuit, la duchesse et le duc de Sône [1]) n'a produit

Poitiers ; cette maison était le centre du beau monde. Le comte de Canaples y venait souvent, et un peu, à ce que pensaient quelques personnes, parce que madame de Luz, jeune femme mariée depuis peu, s'y trouvait tous les soirs. Le comte se plaignait un jour du malheur qu'il avait de dormir la bouche ouverte, ce qui le réveillait trois ou quatre fois par nuit, et de la manière la plus désagréable. Un médecin allemand, qui amusait cette noble société, lui dit : « Je vais vous guérir, monsieur le comte, et avec une carte à jouer ; vous la roulerez, vous la placerez comme un tuyau de pipe dans le coin de la bouche, entre les lèvres, avant de vous livrer au sommeil. » Le soir, quand le jeu fut terminé, M. de Canaples, faisant des contes et jouant avec les cartes, madame de Poitiers lui dit : « Tenez, comte, prenez ce valet de cœur qui vous guérira cette nuit. » Le lendemain, à la même heure, après la fin du jeu, et la même société se trouvant à peu près autour de la table, y compris madame de Luz, arrive de Versailles M. le baron de Luz. Après avoir dit les nouvelles, il ajoute : « Je suis ici de bonne heure aujourd'hui, mais hier je ne suis rentré chez moi qu'à cinq heures du matin. A propos, madame la duchesse, vous donnez des vices à ma femme ; elle devient une joueuse effrénée ; devinez ce que j'ai trouvé dans son lit : un valet de cœur ! » Et le baron tire de sa poche et montre à la société stupéfaite le valet de cœur de la veille, roulé en tuyau de pipe. M. le baron de Luz commençait à remarquer le grand effet que produisait son histoire, mais madame la duchesse de Poitiers eut la présence d'esprit de l'emmener pour longtemps dans l'embrasure d'une fenêtre, sous prétexte de lui parler d'affaires à traiter à Versailles.

[1] Comme M. le duc de Sône ne venait jamais voir sa femme le soir, elle recevait l'abbé de Voisenon. Il s'y trouvait une nuit dans un négligé assez embarrassant, lorsque tout à coup l'on entend venir le duc. « Nous sommes perdus ! s'écrie madame de Sône. — Nous sommes sauvés, reprend le petit abbé plein de sang-froid, si vous voulez bien faire semblant de dormir. » Et l'abbé se met à lire tranquillement. Le duc paraît sur la porte ; l'abbé, le doigt sur la bouche, lui fait signe de se taire et d'approcher sans bruit. Dès qu'il fut près du lit : « Vous êtes témoin, monsieur le duc, que j'ai gagné le pari : madame la duchesse, qui se plaint de ne jamais dormir, a gagé ce soir que je ne viendrais pas dans sa chambre à une heure du matin. J'ai enchéri, et j'ai dit que je me placerais dans son lit : m'y voici. — Mais est-il déjà une heure ? » dit le mari. Et il alla consulter une pendule dans la pièce voisine. Après quoi, toujours dans un profond silence, l'abbé se leva, s'habilla et s'en alla avec M. de Sône, « Qui le

que l'effet d'une sottise; un petit moment de silence après un long récit, et sur-le-champ parler d'autre chose. Ce dernier conte paraît-il tout à fait incroyable, ou bien le duc de Sône leur semble-t-il un homme à mettre aux *Petites-Maisons*, et dont la sottise ne peut faire rire et n'est digne que de pitié? Comme l'Italien ne rit jamais par politesse, il est plus indispensable qu'en France de proportionner le degré de comique de chaque anecdote, ou plutôt le degré de condescendance et de croyance d'un instant, qu'elle réclame, au degré de gaieté et de *brio* qui règne dans le salon.

J'ai lu tout ce qui précède à M. Gherardi, qui m'a juré que je me trompais entièrement; que j'avais fait un roman; que rien au monde ne ressemblait moins aux manières de Bologne.

Que veut-on que fasse un malheureux voyageur? Prévenir le lecteur et ne rien changer. Puis-je sentir autrement que moi? « Y a-t-il ici quelque chose contre l'honneur? ai-je dit à mon mentor. — Je n'y vois rien que contre la vérité. » Rassuré par cette réponse, j'imprime dix ans après avoir écrit. Madame de Puisieux disait que chacun de nous connaît ses traits et non pas sa physionomie.

Monsignor F*** me disait ce soir : « Je ne sais pas si les Gaules ou les Espagnes ont été aussi malheureuses sous Néron que la Lombardie sous François d'Autriche. Bel exemple, qui montre le ridicule des vertus domestiques dans un roi, surtout quand les journaux salariés veulent nous les donner en échange des vertus de son métier! Ah! Dieu nous accorde un Napoléon, quand il devrait chaque mois se donner le plaisir de trancher la tête lui-même à deux ou trois de ses courtisans! »

Monsignor F*** me dit : « Quand je ne les vois pas, ma misanthropie s'exagère la méchanceté des hommes; j'ai besoin d'avoir un logement sur la rue et non pas sur un jardin. » Il me dit : « Dans mon désespoir de rien trouver qui vaille, je me laisse donner mes amis par le hasard. »

perça d'un coup de poignard une heure après, ajoute un Italien. — Pas le moins du monde. » Ce mot provoque le sourire de la plus parfaite incrédulité.

Monsignor F*** me prête la fort curieuse histoire des Conclaves, par Gregorio Leti. Des notes marginales, écrites en encre jaune, il y a plus de cet ans, apprennent que Gregorio n'a pas osé raconter tous les bons tours où le poison a joué un rôle. Ce sont les conclaves peints en beau, comme Voltaire a vu le siècle de Louis XIV, en niant l'empoisonnement de *Madame*.

Je m'aperçois, en cherchant une date dans mon journal, un jour de pluie, que si les lettres que j'adresse à mes amis pour n'en pas être oublié, tombent dans les mains de quelques-uns de ces hommes à esprit sec, racorni, appris par cœur, les héros du bégueulisme, je leur ferai, à mon grand regret, un extrême plaisir. En aidant un peu à la lettre, on peut conclure de ce que j'ai dit, que tous les Italiens sont gens d'esprit, à l'exception des abbés.

Rien n'est plus loin de la vérité. De Bologne au fond de la Calabre, c'est au contraire l'homme d'esprit de la famille que l'on fait prêtre; car enfin quel bonheur d'avoir un pape! Et Sixte-Quint commença par être gardeur de cochons. De droit, le frère du pape est prince, et son neveu! On a l'exemple du duc Braschi.

Le fait est que je n'ai recherché l'amitié et parlé que des personnes qui m'ont plu. Mais il n'y a peut-être pas de pays au monde où les sots soient aussi bruts et aussi malappris. Les coups de bâton ne les corrigent point; car la douleur physique d'un coup de bâton n'est pas bien forte.

Les sots anglais sont peut-être les moins à charge de tous; mais dans le pays du *naturel*, et où le *savoir-vivre* n'impose pas le même uniforme à tous les esprits, rien ne gêne le développement plantureux du sot italien. La naïveté qu'il met à vous conter ses bassesses incroyables amuse la première fois, ensuite révolte. Rien n'est plus incommode que la curiosité de crétin qui l'attache à l'étranger; et, si vous le brusquez, cela peut passer pour un manque d'égards envers la société qui veut bien vous recevoir. Le sot épris d'une jolie femme qui le méprise, mais ne peut l'éloigner à cause de quelque lien de famille, est un être si nuisible, si méchant, si bas, qu'il donnerait des idées d'assassinat; car il ne se relève que plus fier et plus dénoncia-

teur auprès du mari, après les coups de bâton. Du moins c'est ce que m'a raconté l'aimable Valsantini; car, dans ces affaires de galanterie, je n'ai point d'expérience. Je crois qu'il n'y eut jamais voyageur en Italie moins fortuné que moi, ou les autres sont bien menteurs.

Les Napolitains se battent fort bien à l'épée ; l'éducation des hautes classes est souvent très-distinguée. (J'ai vu de jeunes princes ressembler à des Anglais.) Ces deux raisons rendent le sot importun moins fréquent à Naples qu'ailleurs. A Rome, l'opinion en fait justice et l'exile dans les cafés. En y réfléchissant, je vois que je n'ai pas connu un seul abbé qui fût un sot. Je ne parle pas des curés de campagne que la bonne compagnie enivre par plaisanterie, et encore plusieurs ont-ils le plus rare talent pour prendre des grives au *rocolo*. C'est un des plus vifs plaisirs de la Lombardie. Les dames raffolent des *uzei colla polenta*. On prend au filet, à la fin de l'automne, une immense quantité de petits oiseaux (*uzei*) qu'on sert en rôti sur une pâte jaune faite au moment même avec de la farine de maïs et de l'eau chaude. Cette *polenta* est pendant toute l'année la nourriture du paysan lombard. J'ai passé les plus agréables matinées au *rocolo* de M. Cavaletti, à Monticello, avec trois prêtres. Cet air délicieux du matin donne un accès de joie *animale*. Le soir les délices et la joie du souper avec les *ucceletti*, la *polenta* et l'*entrain* général, semblent reculer les bornes de l'existence du côté des plaisirs si vifs de la bête. Je voudrais voir un méthodiste anglais transporté au milieu d'une telle ivresse; il éclaterait en injures ou irait se pendre (Voir Eustace parlant de la joie italienne). La bonhomie allemande ou suisse s'en accommode très-bien; plusieurs des symphonies d'Haydn peignent ce genre de bonheur. Si j'avais le talent de madame Radcliffe, quelle description je ferais de Monticello! (près de Monte-Vecchia, au nord de Monza). La sensation du beau vous y arrive par bouffées de tous les côtés [1].

[1] Je voudrais que l'on pût n'imprimer que pour quarante personnes; mais comment les deviner? Madame Roland ne passait peut-être que pour une pédante aux yeux de ses amies, qu'elle choquait par ses sentiments. Le malheur, c'est que l'on connaît fort bien les personnes de qui

Il y a deux vers de Properce que j'ai oublié de citer, en parlant des amours italiens :

> Heu ! malè nunc artes miseras hæc secula tractant.
> Jam tener assuevit munera velle puer.

Mais dans quel pays ne peut-on pas les répéter? L'amour physique conduit à la cruelle vérité qu'ils rappellent, et c'est l'amour-passion qui en éloigne. Il faut deux ou trois ans aux dames italiennes pour s'apercevoir qu'un très-beau garçon peut n'être qu'un sot; comme ce n'est qu'au bout de deux ou trois ans qu'un homme d'esprit qui se met mal et remue gauchement peut passer à Paris pour n'être pas un sot.

Toute la vivacité spirituelle de Bologne tient à la bonté du légat; s'il a pour successeur un ultra, en six mois de temps ce pays peut devenir abominable et fort ennuyeux. Je trouve que l'on n'y adore pas assez le cardinal Consalvi et le bon pape Pie VII, qui s'occupe de beaux-arts et de nommer des évêques. Je soutiens des thèses en faveur de ce souverain, ce qui n'est pas sans danger : c'est un étranger libéral qui a peuplé les cachots de Mantoue. L'Italien, si méfiant individuellement, pousse la confiance jusqu'à la duperie dès qu'il complote : société des *Régénérateurs* en Suisse, sous le ministère de M. Pasquier.

6 janvier. — Le ton vantard et gascon qui, dans les armées de Napoléon, était si utile, et s'appelait la *blague*, a peu gâté les officiers italiens. Le jeune et beau capitaine R*** est aussi simple, aussi naturel dans ses façons, que si de sa vie il n'eût appliqué un coup de sabre ni mérité une croix. Ce n'est que bien rarement que l'on entrevoit que, si on le fâche, il se fâchera; cette simplicité de si bon goût, ce me semble, me rappelle le brave commodore américain Moris. Je m'accoste volontiers du

l'on voudrait ne pas être lu ; et, comme on redoute pour ses sentiments l'ironie qui les gâte, des êtres placés à l'autre extrémité de l'échelle morale ont pourtant de l'influence sur nous. Que dis-je? le dégoût qu'ils inspirent porte quelquefois à un ton tranchant et dur qui peut choquer les âmes délicates. C'est ainsi que les flatteries de si mauvais goût sur l'*honneur national*, qu'on lit tous les matins, entraînent quelquefois à énoncer durement les désavantages de la France.

capitaine R*** ; et il voit tout le plaisir qu'il me cause quand il veut bien me faire une histoire. Hier soir, à deux heures du matin, en nous retirant, il me dit : « Le comte R***, mon oncle, était le plus doux des hommes. Un jour, à Bergame, c'est mon pays, un sbire le regarde avec attention, comme il passait. « Dieu que cet homme est laid ! » dit mon oncle. Dès le lendemain, au casin des nobles, il s'aperçut que ses amis avaient avec lui un ton singulier et un peu *sostenuto*. Enfin, trois jours après, l'un d'eux lui dit : « Et le sbire? Quand finis-tu cette affaire?
« — Quelle affaire? — Diable, reprend l'ami d'un air sévère,
« est-ce que ça en restera là? — Quoi, ça? — Le regard inso-
« lent qu'il t'a lancé. — Qui? ce sbire de l'autre jour? — Cer-
« tainement. — Je n'y pense plus. — Nous y pensons pour toi. »

« Enfin le plus doux des hommes fut obligé de marcher pendant trois jours avec un fusil à deux coups chargé à balles. Le troisième jour, il rencontre enfin, dans la rue, ce sbire qui l'avait regardé d'une manière inconvenante et l'étend roide mort à ses pieds de deux coups de fusil. Cela eut lieu vers 1770. Mon oncle alla passer six semaines en Suisse, et puis revint tranquillement à Bergame. Comme un homme doux et humain, il fit du bien à la famille du sbire, mais en grand secret. Il eût été déshonoré et chassé du casin des nobles si l'on eût pu penser qu'il redoutait une vengeance et cherchait à la prévenir. Si le comte R*** n'eût pas tué le sbire, il eût été ce qu'est dans le Nord un homme qui reçoit un soufflet. »

Le magnifique Corner, le noble Vénitien qui gouvernait Bergame en ce temps-là et dirigeait la justice criminelle, pensait comme la société et n'eût plus admis chez lui le comte R***, s'il n'eût pas tué le sbire. Ce Vénitien était l'homme le plus gai ; tous les jours il jouait au pharaon jusqu'à quatre heures du matin, chez sa maîtresse, où il recevait toute la noblesse ; il donnait les fêtes les plus bizarres, mangeant chaque année deux ou trois cent mille francs de sa fortune, et, du reste, eût été bien surpris si on lui eût proposé de faire arrêter un noble, pour avoir tué un sbire[1].

[1] Les noms, les lieux, les dates, tout est changé; il n'y a d'exact que le

Milan, qui n'est qu'à dix lieues de Bergame, avait en horreur les coups de fusil tirés dans la rue. Aussi les nobles de Bergame méprisaient-ils la douceur des Milanais, et ils venaient au bal masqué de la Scala avec le parti pris d'y faire des insolences à tout le monde. Allons à Milan donner des soufflets, se disaient-ils entre eux, au moins; c'est ce que me raconte le capitaine R***. Depuis, Napoléon est venu repétrir tous ces caractères, et l'officier milanais, se battant à Raab ou en Espagne, a été brave comme l'officier de Bergame ou de Reggio[1]. Chez le simple soldat italien, le courage militaire est un *accès de colère*, plutôt que le désir de briller aux yeux de ses camarades, et une pique d'amour-propre. Jamais l'on n'entend de plaisanteries sur le champ de bataille.

7 janvier. — Un de mes nouveaux amis me rencontrant un de ces soirs, me dit : « Allez-vous quelquefois, après dîner, chez la D*** ? — Non. — Vous faites mal; il faut y aller à six heures : *qualche volta si busca una tassa di caffè* (quelquefois on y accroche une tasse de café). Ce mot m'a fait rire pendant trois jours. Ensuite, pour mortifier mon étrangeté, je me suis mis à aller fréquemment après dîner chez madame D***; et, dans le fait, souvent, par ce moyen, j'ai épargné les vingt centimes que coûte une tasse de café. Hier, chez cette dame, on vint à discourir de la finesse des p...... Je parlai à mon tour; je plaidais le faux pour savoir le vrai, et disais sans doute force sottises; car madame D***, impatientée, me prend à part et me dit : « J'ose compter sur votre parole d'honneur; jurez-moi que tant que vivra monsignor Codronchi, vous ne soufflerez mot du manuscrit que je vous remettrai demain matin à dix heures. »

Je n'ai garde de manquer à ce rendez-vous, quoiqu'il n'y eût point de tasse de café à *busquer*. J'emporte précieusement chez

sens moral des anecdotes. Qu'importe à un étranger à deux cents lieues de distance, et après dix années d'intervalle, que le héros d'un conte s'appelle Albizzi ou Traversari ? Regardez, je vous prie, toutes les anecdotes comme de pure invention, comme des apologues. Celle-ci s'est peut-être passée à Trévise (1826).

[1] Le général Bertoletti, si brave, est, je crois, de Milan. Pino a été aussi brave que Lecchi ou Zucchi.

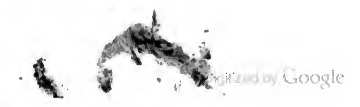
moi un volume carré, petit in-4°, écrit avec de l'encre jaune; car l'Italie ne sait pas faire de l'encre, mais elle sait l'employer. Il est impossible de montrer plus de finesse, et surtout de moins parler *en vain*, que l'auteur de la vie anecdotique de monsignor Codronchi, grand aumônier du royaume d'Italie sous Napoléon. Jamais une phrase vague, jamais de ces considérations générales et mortelles, par lesquelles nos petits historiens nous font si cruellement payer le plaisir d'avoir eu des hommes de génie. Dans les quatre cents pages du manuscrit, il n'y a pas un *en effet* ou un *d'ailleurs* inutile. Je conclus deux choses de ma lecture :

1° Jamais, hors de l'Italie, on ne se doutera de l'art nommé *politique*[1];

2° Sans patience, sans absence de colère, on ne peut s'appeler un politique. Napoléon était bien petit sous ce rapport, il avait assez de sang italien dans les veines pour voir les finesses, mais il était incapable de s'en servir. Il manquait d'une autre qualité principale du politique : il ne savait pas saisir l'occasion qui souvent n'existe que pendant quelques heures. Par exemple, pourquoi, en 1809, ne pas donner le royaume de Hongrie à l'archiduc Charles, et en 1813 dix millions à M. M***? Cette vie de monsignor Codronchi qui, depuis trente ans, est archevêque de Ravennes, rappellerait les meilleurs portraits du duc de Saint-Simon, si l'auteur cherchait le moins du monde l'épigramme. Loin de là, il ne montre pas plus de haine pour le vice que de penchant pour la vertu. Dans cet écrit, il n'y a rien de mis pour l'effet, mais il n'y a rien à rabattre; c'est un miroir. Il n'y a d'épigramme que dans l'idée d'écrire de tels détails. Si jamais on imprime l'épisode Malvasia, le monde sera étonné[2]; la lecture de cette vie fatigue; jamais l'auteur ne cherche à amuser le lecteur.

[1] Manière d'amener les autres à faire ce qui nous est agréable, dans les cas où l'on ne peut employer ni la force ni l'argent.

[2] Je n'ai manqué à ma parole que pour le seul lord Byron. Dans la chaleur de la discussion et pour lui prouver une théorie morale, j'eus la folie de raconter cet épisode à ce grand poëte. Il me jura qu'il le mettrait en vers : je ne l'ai point trouvé dans *Don Juan*. Monsignor Codronchi, homme supérieur, vient de mourir en 1826.



Par le conseil de M. Izimbardi, j'ai acheté cent cinquante volumes d'historiens italiens du moyen âge; j'ai adopté trois guides pour me conduire dans ce labyrinthe : l'histoire de Pignotti, qui, à propos de la Toscane, est obligé de parler de toute l'Italie; Carlo Verri, et enfin, pour la partie dogmatique de l'histoire des papes, l'*Esprit de l'Église*, de M. de Potter. Les jours de pluie ou de *luna* (spleen), je lis une période de quarante ou cinquante ans, suivant les événements, dans ces trois guides; ensuite je cherche dans les cent cinquante volumes tout ce qui a rapport à cette période. C'est une occupation très-attachante et qui fait bien contraste avec la vie tout en dehors d'un voyageur. J'ai abandonné Sismondi, comme ultra-libéral, et d'ailleurs ne voyant pas dans les incidents de l'histoire ce qui peint le cœur de l'homme; c'est là, au contraire, tout ce qui m'intéresse. J'ai eu plus de peine à me détacher de Muratori; mais enfin c'est un prêtre, et j'ai fait vœu de ne jamais croire un prêtre qui écrit l'histoire, de quelque religion qu'il soit. Par cette étude du moyen âge, chaque ville et presque chaque village où je passe devient intéressant. On a raconté toute la soirée, chez madame Filicori, des anecdotes de vengeance. J'ai été frappé de l'aventure de Camille dans les bois de la *Sesia*[1].

Je reviens d'une course aux bains de la *Poretta*. J'ai une provision de miracles et d'anecdotes; mais mon imprimeur ne se soucie pas d'imprimer les plus piquantes.

Le voyageur qui ne sentira pas la vérité de ces paroles d'Alfieri ne comprendra jamais ce pays : « Che più? La moderna Italia, nell' apice della sua viltà e nullità, mi manifesta e dimostra ancora (e il deggio pur dire?) agli enormi e sublimi delitti che tutto di vi sivan commettendo, ch'ella, anche adesso, più che ogni altra contrada d'Europa, abbonda di caldi e ferocissimi spiriti a cui nulla manca per far alte cose, che il campo e i mezzi[2]. » (*Il Principe e le Lettere*, p. 325.)

[1] Voir cette anecdote dans le volume de l'*Amour*, page 68.

[2] « Que dirai-je enfin? L'Italie moderne, arrivée au comble de la nullité et de l'abaissement, me démontre encore (grand Dieu ! dois-je le dire?) par les crimes exécrables et pourtant sublimes que chaque jour voit commettre, qu'elle abonde, même aujourd'hui, et plus qu'aucun autre pays

Ce ne sont pas les actions plus ou moins utiles aux hommes, c'est l'accomplissement scrupuleux des rites qui, en ce pays, conduit au bonheur éternel. L'Italien sent et croit qu'on est heureux ici-bas en satisfaisant ses passions, et dans l'autre vie, pour avoir satisfait aux rites. Les moines mendiants forment la conscience du bas peuple, et le bas peuple recrute le corps des laquais et des femmes de chambre qui forment la conscience des nobles. Heureuses les familles pauvres où la servante unique vit avec les maîtres, et d'ailleurs est trop occupée pour jaser avec les enfants! Un homme sage de ce pays qui a des enfants, s'il a la folle envie de n'avoir pas l'âme navrée par leurs sottises, à dix-huit ans, doit prendre des domestiques allemands, ou au moins des Laghistes (riverains du lac de Come et du lac Majeur). Le crime est aussi rare à Palanza ou à Belagio qu'en Ecosse. Les préjugés donnés par de bons Allemands étant différents de ceux du pays prendront moins sur l'esprit des enfants. Il y a quinze jours que, près de la Poretta, le peuple d'un village était terrifié à la lettre par un spectre noir qui se montrait dans les airs. Les partisans des Français niaient le spectre et passaient pour des impies qui attireraient des malheurs au pays; et, ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'ils ne niaient que du bout des lèvres. L'immense majorité mourait de peur; ce dont les p...... profitaient pour faire des allusions à la fin du monde.

Un peu plus, et ce peuple, dont l'âme a été pétrie par les moines mendiants, devenait fou. Les paysans ne labouraient plus que le nez en l'air pour voir si le diable ne venait point les enlever. Force messes furent dites, force scapulaires portés par les bûcherons; car cette classe estimable semblait surtout menacée par le spectre. Deux de ces bûcherons auxquels j'ai parlé chez

de l'Europe, en âmes ardentes supérieures à toute crainte, et à qui rien ne manque, pour s'immortaliser, qu'un champ de bataille et le moyen d'agir. »

Remarquez la longueur de cette phrase; c'est le défaut de la prose italienne que Boccace forma sur le modèle de la prose de Cicéron. Alfieri dit ailleurs : « La pianta uomo nasce piu robusta qui che altrove. » (La plante homme naît plus vigoureuse en Italie que partout ailleurs.) Rien n'est plus véritable. Donnez pendant vingt ans un Napoléon aux Romains, et vous verrez.

M. R***, sont les plus madrés du monde; on voit, s'il s'agit de faire un marché, qu'ils connaissent le cœur humain mieux cent fois que nos paysans français. Mais depuis six siècles le caractère national est empoisonné par les moines mendiants. Ici, une jeune femme qui rencontre un moine, s'arrête pour lui baiser la main! J'ai vu cent fois ce spectacle et les yeux brillants du moine. Le spectre dont je parlais, après avoir été l'occasion de plus de cent messes, fut tué d'un coup de fusil; car c'était un aigle de première grandeur qui cherchait à enlever des chevreaux. Ces bûcherons, si fins, n'avaient pas reconnu un aigle.

Je tremble pour le sort futur de l'Italie. Ce pays aura des philosophes comme Beccaria, des poëtes comme Alfieri, des soldats comme Santa Rosa; mais ces hommes illustres sont à une trop grande distance de la masse du peuple. Entre l'état actuel et le gouvernement de l'opinion, il faut un Napoléon, et où le prendre?

M. de Metternich a raison, une raison de barbare si vous voulez; mais il ne ment pas en avançant que le gouvernement de l'opinion ou des deux Chambres n'est pas un *véritable besoin* pour l'Italie; ce n'est un besoin que pour quelques âmes généreuses qui ont vu les pays étrangers ou lu des voyages. Et encore ces âmes délicates, arrivées *au fait et au prendre*, s'amusent à exprimer de beaux sentiments, comme des Girondins, et ne savent pas agir. Je ne vois nulle part des Mirabeau, des Danton, des Carnot.

Quoique je *n'aie pas mission* pour approximer le moins du monde l'économie politique, je note le fait suivant :

Une maison de commerce vient d'acheter d'avance une certaine chose appartenant au gouvernement papal, laquelle je ne puis autrement désigner. Elle a payé un million trois cent mille francs. C'est au fond un emprunt que vient de faire le gouvernement papal de Bologne; mais le curieux, c'est l'histoire de cet emprunt : cela vaut mieux qu'une anecdote galante. Cinq ou six vieux personnages ont été gagnés, non par leurs maîtresses en titre, mais par de jeunes personnes qui, on l'aurait juré, ne leur avaient pas parlé quatre fois en leur vie. La finesse des banquiers a tout découvert. C'est à M. Gherardi que je dois tous ces détails fort comiques pour moi, parce que je connais les

acteurs; la comédie est toute faite, et une belle comédie en cinq actes, pleine de caractères non dessinés jusqu'ici et sans amour fade. Il ne manque plus qu'un poëte pour oser l'écrire; mais à ce poëte je conseillerais de se bien cacher.

M. Gherardi et moi avons calculé les droits de commission, les droits d'escompte et le droit de courtage, touché par un associé de la maison; tout cela, réuni à l'intérêt avoué, fait quatorze pour cent par an. M. G*** est d'avis qu'aucun des p......, d'ailleurs si fins, intéressés dans cette affaire, ne sait assez d'arithmétique pour faire ce calcul qui nous a pris dix minutes.

Beaucoup de petits capitalistes vivent ici en prêtant de l'argent sur nantissement, au moment de la récolte des vers à soie. Au bout de trois mois ou cinquante jours, les paysans leur rapportent leur somme avec un intérêt de neuf pour cent.

A Milan, les faiseurs d'affaires de ce genre s'appellent brou-brou. Ils ont fait leur nid avec beaucoup d'adresse derrière le Code civil de Napoléon et le Code autrichien. Ici, dans les grandes circonstances, quand vous êtes victime d'une coquinerie trop forte, votre confesseur vous ménage un accès auprès du cardinal-légat ou de l'archevêque. Vous vous jetez aux pieds de l'*éminentissime*, et il fait peur au brou-brou. (J'ignore le nom bolonais de cet animal.) S'il s'agit d'un mariage, au nom du scandale produit, l'archevêque fait peur au père du jeune homme. Ce pays rappelle *Gretna-Green*. Deux amants donnent dix écus à un p..... qui les marie dans une église de village, et le mariage est valide; car quel que soit le p...., *la dignité du sacrement est intervenue*. (Heureusement l'archevêque actuel et le légat sont des modèles de vertu, et point galants.)

Un brou-brou de mes amis, à Milan, se félicitait de voir la mise en activité du Code autrichien. Ce code porte la marque du pays de fabrication; il est rempli d'une *candeur bête* qui donne beau jeu à la finesse italienne. Pour condamner à mort un brigand atroce, comme Gerini, il faut *son aveu*.

J'ai écrit au propriétaire d'une terre qui est à vendre, entre Bologne et Ferrare. Il y a une maison fort belle; cette terre rapporte dix-huit mille francs de rente net, impôts payés: on en demande cent quatre-vingt mille francs, et on la laisserait pour

cent cinquante mille. Mais à combien de vexations un malheureux propriétaire n'est-il pas en butte [1] ! Pour être propriétaire en ce pays, il faut avoir un titre et un grand nom.

8 janvier. — Peu de jouissances de musique ici; les belles voix sont ailleurs. J'ai été tout à la société et à la peinture. Grâces à de sages conseils, je me suis lié d'abord avec les hommes. Ma plus belle conquête, c'est monseigneur le cardinal Lante, légat de Bologne, c'est-à-dire vice-roi tout-puissant. Je n'avais parlé de ma vie qu'au cardinal M***, qui m'avait semblé commun et souvent grossier. Le cardinal Lante est au contraire un grand seigneur, obligé seulement par son habit noir à passepoils rouges, à certaines convenances qui ne le gênent pas deux fois par soirée. Je compare, dans mon esprit, ce grand seigneur italien à l'aimable général Narbonne, mort à Wittemberg, ou à tel grand seigneur empesé de la cour de Napoléon. Quel naturel! quelle aisance dans les façons de monseigneur le cardinal Lante! Son frère est duc à Rome, et lui a le pouvoir ici.

Je n'ai presque pas trouvé de fats, à mon grand regret. Je suis contrarié quand je n'ai pas un ami fat à qui montrer mon *nécessaire;* cette caisse pesante n'est bonne qu'à me faire honneur en pays étranger. La race des fats anglais et français, ces gens nés pour s'habiller, galoper d'une certaine manière, et paraître dans les lieux approuvés par le bon goût, n'a pas encore passé le Pô. Raconter ses bonnes fortunes rend peut-être un homme désirable dans le pays de la vanité; ici cette indiscrétion le perd : je ne trouve pas de mot bolonais pour traduire *fat.* Ici les fats sont, comme parmi les paysans de tous les pays, de beaux garçons fiers de la figure que le ciel leur a donnée, et qui, à l'approche d'une jolie femme, relèvent la tête et marchent fièrement. Les femmes parlent avec beaucoup de candeur de l'amour et du genre de beauté qui leur plaît. Un de ces beaux jeunes gens approche-t-il du groupe, à l'instant elles deviennent de la plus haute réserve, tant l'instinct féminin sent le prix de la moindre

[1] Voir les *Débats* du 28 mars 1826, qui peignent les ennuis d'un propriétaire à cinquante lieues de Paris; jugez de ce qui se passe à six lieues de Ferrare !

familiarité. Il ne faut pas se figurer que rien soit donné à l'étourdie et par abandon, mille fois moins qu'en France. On sent le prix extrême du peu que l'on accorde.

Cette réserve subite m'a semblé quelquefois presque indécente. Au milieu d'une discussion où l'on semblait oublier la différence des sexes, elle avertit que c'est l'idée dominante.

L'Italien le moins galant, un savant de quarante ans, sent ici, comme par instinct, comment il est avec une jeune fille de dix-huit ans à laquelle il n'a pas parlé dix fois.

J'ai observé chez les trois ou quatre jolis garçons faisant fonction de fat à Bologne, que les petits soins de la mise soignée, occupation chérie de l'être flegmatique et vaniteux dans le Nord, sont ici le plus pénible devoir. Hier je suis rentré chez un fat avec lui, à huit heures du soir; il voulait s'habiller pour venir avec moi chez madame B***, aimable Française aveugle; jamais il n'en a eu le courage, et je l'ai accompagné directement chez sa maîtresse, où je l'ai rejoint une heure après. La grande affaire du héros de Bond-Street est de clouer une affectation à l'action la plus simple. Cette action a-t-elle quelque importance, il ne songe qu'à se donner l'air de la mépriser. Passé Milan, je n'ai plus vu ce genre-là. Ici de beaux jeunes gens sautent des fossés à cheval; mais ils mettent toute la joie et l'importance possible à bien sauter [1].

[1] Ce n'est qu'en voyage ou lorsque les accidents sont à redouter que l'Italien descend aux précautions; mais alors les précautions ne le distraient pas de sa rêverie ou de sa passion, elles deviennent l'objet de sa passion. L'auteur a besoin de toute l'indulgence du lecteur; souvent on trouvera des contradictions apparentes, telles que celle-ci, et même des fautes plus graves. L'auteur n'avait pas six volumes à sa disposition en traçant ces notes rapides. Il a fort peu de mémoire : ce voyage n'est donc qu'un *recueil de sensations*, où les doctes pourront relever mille erreurs. La malle de l'auteur a été visitée vingt et une ou vingt-deux fois. L'aspect d'un livre irrite le douanier, qui est censé savoir lire, et qui se voit tancer trois fois par mois pour avoir laissé passer un *Compère Matthieu* sous le faux titre de *Vie de saint Ambroise*. A la douane de Mendrisio, je fis cadeau de tous mes livres au douanier étonné. Dans chaque ville, j'achète sept à huit volumes, qu'en partant je dépose chez le maître de l'hôtel.

Les livres italiens *imprimés en Italie* voyagent par le roulage, dans une caisse à part, et jusqu'ici on ne les a pas arrêtés.

Je ne trouve pas en Italie de femmes qui aient *habituellement de l'humeur*, comme j'en ai vu dans le Nord, et, par exemple, à Genève [1]. Ici la plupart des femmes suivent le système de conduite qu'elles croient sincèrement le chemin du bonheur. Voilà une phrase bien ridicule : elle dit une fausseté. On voit qu'elle est écrite par un homme du Nord; je la laisse comme exemple du danger que je côtoie sans cesse : une Italienne est bien loin de suivre un *système de conduite*. Ce mot sent d'une lieue le pays protestant et triste. Qu'elle ait un amant ou qu'elle n'en ait pas, une femme de ce pays, depuis seize ans jusqu'à cinquante, est la proie de huit ou dix idées dominantes qui durent chacune dix-huit mois ou deux ans. Ces passions la subjuguent, l'occupent entièrement et l'empêchent de sentir que la vie s'écoule. Une femme qui aurait habituellement de l'humeur nè verrait personne autour d'elle, de quelque fortune qu'elle pût disposer par son testament. Elle n'aurait tout au plus que des prêtres qui viendraient pour dîner. Dix-huit fois sur vingt, quand vous dites à un Italien : « Pourquoi n'allez-vous plus dans telle maison? — *Mi seco,* » répond-il (Je m'y ennuie).

Excepté les fournisseurs, actuellement occupés à duper le gouvernement papal et à lui prêter de l'argent à dix-huit pour cent par an, je ne vois personne à Bologne qui *rende des devoirs*. Quelle immense source d'ennui ils ont de moins que nous!

« Vous alliez tous les jours dans cette maison, dit-on à un Italien; d'où vient qu'on ne vous y voit plus? — La fille est morte, répond-il, la mère est devenue bigote, *e mi seco.* » Tant tenu, tant payé; dès qu'on s'ennuie quelque part, on n'y va plus. Cette conduite ne fait pas l'éloge de la reconnaissance; mais, à tout prendre, cela diminue la masse de l'ennui existant chez un peuple. Qui veut avoir du monde est obligé à n'être pas dolent. A Paris l'on étouffe, par le manque d'air, dans les salons les plus à la mode; à Bologne, le jour suivant l'étouffade, l'homme opulent ne verrait personne dans son salon. Ce manque d'oxygène donne de l'humeur pour une soirée, et l'on connaît ici le prix d'une soirée. Le jeu est agréable, parce qu'on n'y est point poli; on

[1] Prim faced women.

s'emporte et l'on fait charlemagne. On voit des gens riches et nullement avares fous de plaisir pendant un quart d'heure, parce qu'ils ont gagné quatre jolis sequins d'or. Ils quittent le jeu à l'instant, et, pendant dix minutes, tiennent cet or dans leur main, examinent l'empreinte, le millésime des sequins, font des plaisanteries sur le souverain dont ils offrent la face. Hier, élégie sur Napoléon, à propos d'un beau double napoléon, tout neuf, gagné au jeu : « *Quel povero matto! ci ha rovinati ed ha rovinato lui.* » Oserai-je dire que la décence au jeu est une convention? Que personne n'en ait, personne n'en manque. Tout le monde faisant charlemagne *con gran gusto*, la chance est égale, *e di piu v'è il gusto*.

9 janvier 1817. — Ce soir j'ai eu l'honneur de faire la conversation pendant longtemps avec S. E. monseigneur le cardinal Lante. Voudrait-il me tâter? Mais, en vérité, à quoi bon? Quoi qu'il en soit de la cause de ma faveur, les manières de Son Éminence dans la discussion sérieuse sont à peu près celles d'un conseiller d'État sous Napoléon. Son Éminence a moins d'importance, plus d'esprit et plus de gestes. Dès qu'on approche d'un mensonge nécessaire, un petit sourire fin et presque imperceptible avertit qu'on va parler un instant pour la galerie. Dès le huitième jour, il me dit : « Monsieur, j'ai remarqué qu'un Français, non militaire, s'il est allé à la guerre, ne manque pas de raconter comme quoi il lui est arrivé une nuit de dormir *sur un mort* qu'il n'avait pas aperçu dans la paille, au fond d'une grange. De même, un Français rencontre-t-il un cardinal, il ne manque guère de peindre ce prince de l'Eglise lui lançant de prime abord deux ou trois phrases bien athées, et allant ensuite prendre une glace à côté de sa maîtresse qu'il ne quitte plus de toute la soirée. — Un cardinal parlant mal de Dieu, Éminence, cela est à peu près aussi vraisemblable qu'un conseiller d'État de Napoléon médisant du système continental. »

La supériorité d'un cardinal est tellement incontestable, en terre papale, que, pour peu que ce personnage ne soit pas le dernier des hommes, il a de la bonhomie. Un cardinal crée le souverain deux ou trois fois en sa vie, et, du reste, se moque de toutes les lois. J'ai eu la gloire d'inspirer au cardinal Lante

l'envie de parler. Il dit à un étranger, par imprudence et besoin de *sfogarsi* (to give vent to his passion), des choses qu'il éviterait avec un habitant de Bologne. Il me questionne de préférence sur des ridicules que je n'aimerais pas qu'on trouvât décrits dans mes papiers. Hier, après m'avoir parlé une heure : « Allons, monsieur, me dit-il, il faut de l'égalité dans le commerce. Payez-moi mes contes sur Rome par des anecdotes sur Paris. Par exemple, quel homme est-ce que monsieur I-o-bez-dou-i-ou-ra? » J'ai été fort embarrassé ; je ne comprenais pas du tout, et le cardinal croit parler français supérieurement. Pendant que je cherchais en vain un mot pour me tirer d'affaire, et que je devenais gauche à vue d'œil, le cardinal redit deux ou trois fois : « Monsieur I-o-bez-dou-i-ou-ra. — C'est donc un personnage bien puissant, ajoute-t-il enfin, que ma question vous embarrasse? » Faute de mieux, je n'ai protesté que faiblement du peu de terreur que m'inspirait monsieur I-o-bez-dou-i-ou-ra. « Il a bien mal mené votre ministre de la guerre, » ajoute le cardinal. Ce mot me rend la vie ; j'ai vu qu'il s'agissait de M. Jobez du Jura. Après ma réponse, « C'est Paris, a dit en soupirant le cardinal Lante, qui est la capitale du monde ; un homme qui monte à la tribune est connu en Europe. — Éminence, Rome a été deux fois la maîtresse du monde, sous Auguste comme sous Léon X, et j'admire bien plus la seconde fois que la première. » Je note une réponse aussi simple, parce qu'il est toujours indispensable de flatter un Romain sur Rome ; c'est comme un Français vulgaire sur la *gloire* de nos armées, la *victoire*, etc. Le cardinal a repris d'un air rêveur : « Oui ; mais si vous Français, vous continuez à être les maîtres de l'opinion, que sera Rome dans cent ans? » L'aide de camp du cardinal me dit, comme fait sérieux, mais sans louer ni blâmer (cette nuance caractérise le prélat romain), que Ravenne, petite ville de douze mille habitants, vient d'acheter soixante-deux exemplaires de la *Logique* de M. de Tracy, traduite par M. Compagnoni, Ancônitain brillant d'esprit. C'est l'un des hommes les plus remarquables recrutés par Napoléon, qui, l'ayant entendu parler, le fit sur-le-champ conseiller d'État.

Ce même prélat m'a dit une chose que je pense depuis la mort

du maréchal Ney, mais que je me garde d'avouer. Un des grands et signalés bonheurs de la France, c'est d'avoir perdu la bataille de Waterloo ; ce n'est pas la France, c'est la .... qui a perdu cette bataille.

Une femme de la société, dont l'amant est mort il y a six mois, et qui est triste, c'est-à-dire réfléchissante sur le sort de l'humanité, me disait ce soir, à la fin d'une longue conversation : « Une Italienne ne compare jamais son amant à un modèle. Dès qu'ils sont amis intimes, il lui conte les caprices les plus bizarres pour ses affaires, sa santé, sa toilette ; elle n'a garde de le trouver singulier, original, ridicule. Comment arriverait-elle à cette idée? Elle ne le garde et ne l'a pris que parce qu'elle l'aime ; et l'idée de le comparer à un modèle lui semblerait aussi bizarre que celle de regarder si le voisin rit pour savoir si elle s'amuse. Ses bizarreries lui plaisent, et, si elle le regarde, c'est pour chercher à lire dans ses yeux comment il l'aime en ce moment. — Je me souviens, dis-je, qu'une Française écrivait il y a un an : « Je ne crains rien tant dans mon amant que le ridicule. » —Une Italienne, eût-elle l'idée du ridicule, reprend madame T***, son amour l'empêcherait à jamais de l'apercevoir dans ce qu'elle aime. » — Heureuse erreur! Elle est, je n'en doute pas, la principale source du bonheur de ce pays [1].

Je supprime trente pages de descriptions de Bologne que l'on trouvera écrites, et avec une grâce que je ne saurais atteindre, à la fin du premier volume du président de Brosses, page 350. M. de Lalande, l'athée, passa huit mois en Italie ; mais tous les jésuites du pays eurent l'ordre de lui envoyer des mémoires sur le lieu de leur séjour : de là son plat voyage en neuf volumes. Il voit tout par la lorgnette des jésuites ; mais c'est un bon itinéraire. Il rabaisse tous les hommes distingués vivant en 1776 ; c'était l'usage des bons pères, rien ne maintient davantage le *statu quo*. Le meilleur itinéraire est celui dont le libraire Val-

[1] On y assassine, c'est-à-dire, des misérables hors de la société se donnent entre eux des coups de couteau ; mais les trois quarts des gens ayant plus de six mille francs de rente n'y sont pas payés pour mentir. En 1770, qui était payé pour mentir, en France? Aussi était-on gai. (Note ajoutée en 1826.)

lardi, de Milan, vient de publier la quinzième édition. MM. Reina, Bossi, de Cristoforis, Compagnoni et autres savants milanais ont bien voulu fournir quelques notices. Je conseille le protestant Misson et Forsyth; le premier voyagea en 1688, le second en 1802. On peut consulter Montaigne (1580) et Duclos (1760).

10 janvier 1817. — Je me trouve en quelque sorte le favori du cardinal. C'est un homme vif qui oublie souvent la prudence, surtout à la fin des soirées, quand le vent est chaud et qu'il ne souffre pas. Pour n'être pas victime de ma faveur, je me suis mis sur le pied de lui faire librement des questions sur les femmes. Si le cardinal fait l'important, je le planterai là. A quelle place peut-il me nommer [1] ? Jusqu'ici Son Éminence me répond par les biographies les plus comiques, c'est-à-dire les plus singulières; car il ne cherche nullement à être plaisant. Un Italien ne fait jamais grimacer ses figures; aussi elles ne se ressemblent pas toutes comme celles de nos conteurs gens d'esprit. Les personnages de ceux-ci sont toujours *convenables*, comme dans les comédies de Picard, c'est-à-dire jamais *individuels*. Nos conteurs ne sont pas peintres; ils *construisent* de la philosophie contemporaine (ceci est un mot de mathématiques), et par conséquent n'apprennent rien au philosophe. Leurs histoires sont le contraire du *Pecorone* ou de la *Vie de Benvenuto Cellini*. C'est le livre qu'il faut lire avant tout, si l'on veut deviner le caractère italien. Le cardinal Lante est un homme de beaucoup d'esprit, et cependant je remarque que souvent ses anecdotes manquent de chute piquante. L'anecdote, en Italie, se contente souvent de peindre d'une manière forte, mais *correcte* et non exagérée, une nuance de sentiment.

Si j'avais un secrétaire ce soir, je dicterais un volume de tout ce que Son Éminence m'a dit de caractéristique sur les femmes

[1] L'homme vendu dit au libéral : « Si vous feignez de préférer à votre propre fortune les avantages de tous, c'est que vous n'avez aucune chance d'obtenir un bon lopin du budget. »

C'est pour éviter cette objection que je me suis servi d'un sentiment bas.

dont la beauté ou la physionomie m'intéresse [1]; par exemple, celle dont je n'ai pu apprivoiser l'amant, la marchesina Nella. Un homme en était éperdument amoureux ; c'était un avocat génois qui venait de lui faire gagner un procès considérable, et qui, pendant six mois, l'avait vue tous les jours. La veille du départ de ce pauvre amant qui, après mille retards, retournait à Gênes, voyant sa passion sans espoir, comme il était dans le salon à pleurer en silence, Nella prend un flambeau et lui dit : « Suivez-moi...... malheur de cet homme. »

Il n'y a peut-être pas une femme d'esprit à Bologne qui n'ait aimé d'une manière originale. Une des plus belles s'est tout à fait empoisonnée, parce que son amant lui préférait une dame russe. Elle a été sauvée, parce que cette nuit-là le feu prit à sa maison. On la trouva déjà privée de sentiment dans sa chambre remplie de vapeur de charbon. Un serin dans sa cage était tout à fait mort; ce qui, le lendemain, produisit un sonnet en *bolognese*. Excepté en matière d'argent, l'insouciance de l'avenir est un grand trait du caractère italien; toute la place est occupée par le présent. Une femme est fidèle à son amant qui voyage pendant dix-huit mois ou deux ans; mais il faut qu'il écrive. Meurt-il, elle est au désespoir, mais par l'effet de la douleur d'aujourd'hui et non en pensant à celle de demain. De là le manque de suicides par amour. C'est une maxime parmi les amants, que, lorsqu'on va passer quelques mois loin de sa maîtresse, il faut la quitter à demi brouillé. A Bologne, l'amour et le jeu sont les passions à la mode ; la musique et la peinture les délassements ; la politique, et sous Napoléon l'ambition, le refuge des amants malheureux. Mais les anecdotes qui prouvent tout cela et qui me font un plaisir extrême, à moi curieux, sembleraient plates et sans sel au nord des Alpes. Elles peignent peut-être avec vérité des âmes singulières; mais il ne faut pas être singulier. L'on me nierait mes faits tout simplement, et l'on s'écrierait ensuite qu'il y a bien un peu de mauvais goût à raconter de telles choses. La société de Paris déclare de mauvais

[1] Le c....... L*** a été le dernier homme de sa robe qui se permît des propos peu graves.

goût tout ce qui est contre ses intérêts. Or, décrire d'autres manières sans les blâmer, peut faire douter de la *perfection* des siennes.

La société est bien moins francisée ici qu'à Milan; elle a bien plus de *racines* italiennes, comme dirait un Anglais : je trouve plus de feu, de vivacité, plus de profondeur et d'intrigue pour arriver à ses fins, plus d'esprit et de méfiance.

Mais c'est, je crois, pour la vie que je suis amoureux des façons naïves des heureux habitants de Milan. J'ai senti en ce pays-là que le bonheur est contagieux. D'après ce principe, je cherche quel est à Bologne le degré de bonheur des basses classes. Je me suis lié avec un curé de la ville, qui me répond parce qu'il voit le légat me parler; il me prend sans doute pour quelque agent secret.

Avant 1796, on commençait à soupçonner à Milan ce que c'est que la stricte impartialité et la justice. Malgré tout ce qu'a fait Napoléon, cette idée n'a pu encore franchir l'Apennin (la Toscane exceptée, bien entendu). Les coquineries incroyables faites à Rome du temps du pape Pie VI (affaire Lepri), par les premiers ministres successifs, leurs favoris et les favoris de leurs favoris, forment le magasin d'anecdotes que l'on répète sans cesse à Bologne. Le jeune homme de dix-huit ans, entrant dans le monde, est sur-le-champ corrompu, quant à la probité, par ces anecdotes; ce sont elles qui font sa seconde éducation. Le bas peuple, tel que mon ami le marchand de *salam* [1], en est encore aux anecdotes bien pires du dix-septième siècle. Pour réussir, il s'agit, à Bologne, de plaire à la personne qui, *pour le moment*, a le pouvoir : non en l'amusant, mais en lui rendant quelque service. Il faut donc connaître la passion dominante de

[1] C'est un charcutier de la place de Saint-Pétrone, puisqu'il faut l'avouer. A Milan, je faisais souvent la conversation avec M. Veronèse, cafetier sur la place du Dôme. M. Veronèse ayant gagné beaucoup d'argent avec les Français, sur-le-champ acheta de superbes tableaux. Il n'y a pas jusqu'au tailleur dont je me servais qui ne fît collection des belles estampes de M. Anderloni. Cherchez à Paris le pendant de MM. Veronèse, Ronchetti et le tailleur, et ne vous fâchez plus quand on appelle l'Italie la *patrie des arts*.

l'homme qui a le pouvoir; et souvent il nie cette passion : car il est homme, mais il est p...... La connaissance du cœur humain est donc nécessairement bien plus avancée dans le pays papal qu'à New-York, où je suppose que la plupart des choses se font légalement et honnêtement. Certes, il doit y être beaucoup moins important de connaître la passion dominante du schériff, qui, d'ailleurs, est invariablement : gagner de l'argent par des moyens honnêtes. Cette profonde connaissance de l'homme n'est rien moins qu'agréable, c'est une vieillesse anticipée : de là le dégoût des Italiens pour la comédie de caractère et leur passion pour la musique qui les enlève hors de ce monde et les fait voyager dans le pays des illusions tendres. Il est un pays où c'est en mentant *huit fois par jour*, et pendant trois ans, que l'on se rend digne d'une place de douze mille francs : quel genre d'esprit doit briller en ce pays ? L'art de parler. Aussi tel ministre y est-il admiré parce qu'il peut parler sur tous les sujets, élégamment et sans rien dire, pendant deux heures.

L'abbé Raynal fut le bienfaiteur de la haute Italie ; Joseph II lut son livre par hasard, et, depuis ce prince, les prêtres sont réduits à leur juste degré d'importance dans l'Italie autrichienne. A Venise, ils étaient encore plus savamment comprimés depuis l'immortel Fra Paolo.

C'est uniquement à cause de cette circonstance qu'en 1817 la masse du peuple est plus heureuse à Milan et à Vérone qu'à Bologne ou à Ferrare. A l'égard de toutes les personnes qui ont de l'aisance, c'est-à-dire cent louis de rente, la tyrannie est plus visible et plus incommode à Milan et à Venise. Elle s'exerce sur les pamphlets venant de Paris, sur les propos tenus dans les cafés, sur les réunions de gens mal pensants; mais beaucoup de presbytères de campagne n'y sont pas le centre d'intrigues de libertinage souvent atroces, et qui portent le malheur profond et la *rage impuissante*, suivie la plupart du temps de la scélératesse, dans la moitié des maisons du petit village. Telle est la cause secondaire du nombre de brigands enragés qui infestent l'État de l'Église. La première cause, c'est que l'industrie y est mal récompensée. Pour faire fortune, il faut non travailler constament et économiser cent écus chaque année, mais avoir une

jolie femme et acheter la faveur d'un moine. Et ce n'est pas d'hier qu'il faut suivre ce chemin infâme; il y a déjà trois cents ans, depuis qu'Alexandre VI et son fils César Borgia domptèrent par le poison Astor et les autres petits tyrans des villes de la Romagne (1493-1503). Nous avons vu qu'à moins de posséder un grand nom, il ne faut pas s'aviser d'être propriétaire en terre papale. Le mécanisme social est à Bologne, en 1817, ce qu'il était en 1717; aucun nouvel intérêt n'a été créé : mais les mœurs se sont adoucies. Les gouvernants de ce pays ne font plus de cruautés, ils se bornent à quelques friponneries et à chercher leurs plaisirs. Plusieurs sont dévots de bonne foi; mais on les trompe, ou ils tolèrent les abus[1]. M. Tambroni, un homme très-fin de ce pays-ci, m'a donné des détails curieux sur ce triste sujet. Je ne rendrai pas au lecteur le mauvais service de les mettre sous ses yeux. Si sa place l'empêche d'y croire, il n'y croirait pas davantage sur mon seul témoignage. Napoléon, qui avait une gendarmerie et qui faisait sentir aux p...... la main de fer de son inexorable justice, avait supprimé les brigands; et peu à peu ses sous-préfets supprimaient les infamies dans les petits villages. Mais la friponnerie n'*étonne* pas *encore* le paysan de la Romagne. « Si j'avais de l'argent, où le cacher? » vous dit-il avec candeur; il croit que le voleur qui le découvrirait y a presque autant de droit que lui.

J'ai vu ce soir un prince fort galant homme qui réside à Crémone; ses discours m'ont amusé; c'est ainsi qu'on devait être en 1600. A Crémone, ville opulente, superstitieuse, arriérée, une société de quarante dames fort nobles, fort riches, quelques-unes très-jolies, entreprend, vers 1809, de résister à toutes les mesures du gouvernement, favorise les conscrits réfractaires, facilite leur évasion, décrie le préfet, etc., etc.; ces dames

[1] Voir ce que les évêques de Pistoja toléraient en 1780, et cela depuis un temps immémorial, dans les couvents de religieuses. (*Vie de Scipion Ricci*, par le véridique de Potter, édition de Bruxelles.)

Si le public savait combien tout ce que l'on imprime paye tribut au mensonge en crédit, et les sacrifices exigés par la juste prudence de l'imprimeur, on me pardonnerait de citer souvent les ouvrages qui, imprimés à l'étranger, osent dire la vérité tout entière. (1826.)

étaient dirigées par un moine, le plus bel homme de la ville, encore jeune. Napoléon exila ce bel homme à vingt lieues de chez lui, à Melegnano (Marignan), près de Milan. Ces belles dames le regrettent encore en 1816, et viennent de le demander au gouvernement autrichien, qui, grand ami du *statu quo*, le leur a refusé.

Je paye cette anecdote par l'histoire de Rosenfeld, si connue à Berlin. Vers 1760, Rosenfeld, beau jeune homme, ressemblant aux figures du Christ peintes par Lucas Cranagh, se mit à prêcher qu'il était le vrai Messie; que Jésus-Christ n'avait été qu'un faux prophète; mais qu'en revanche le roi Frédéric le Grand était Satan. Dans le pays de l'imagination et des rêveries, Rosenfeld se vit bientôt suivi de nombreux adhérents; il choisit sept jeunes filles fort belles, et persuada à leurs parents de les lui livrer. Son objet était, disait-il, de lever les sept sceaux dont parle l'Apocalypse. En attendant le succès de cette grande opération, Rosenfeld vivait en fort bonne intelligence avec ses sept femmes. Six étaient occupées à filer de la laine, et il vivait honnêtement du produit de cette petite industrie; la septième, désignée tous les mois par le sort, était chargée du soin de sa personne. Au bout de dix à douze ans de cette vie tranquille, toujours prêchant, un de ses partisans, auquel il avait promis des miracles, las d'attendre, le dénonça à Frédéric. Ce qui amusa le roi, c'est que cet homme ne doutait nullement que Rosenfeld ne fût le Christ; mais il croyait aussi que Frédéric étant Satan, autre autorité constituée, aurait le pouvoir de forcer le Messie à opérer les miracles promis. Frédéric envoya le Messie en prison jusqu'à l'accomplissement des prodiges.

Les premiers personnages du paradis n'agissent jamais en Italie; l'Inquisition se fâcherait : mais tous les quatre ou cinq ans, dans quelque village écarté, quelque madone tourne les yeux ou fait un signe de tête; ce qui produit le miracle d'enrichir le cabaretier voisin. Toutefois les prêtres de Notre-Dame de Lorette persécutent ces madones de campagne.

Dans le pays de la sensation, il faut un miracle *visible*. Quelque madone, figure céleste copiée du Guide, tourne les yeux, et un pauvre qui jouait l'estropié depuis un an, moyennant une

écuelle de soupe et une bouteille de vin chaque jour, est guéri devant des milliers de témoins. C'est ordinairement deux mois après qu'on a commencé à parler de la madone qu'arrive la guérison miraculeuse. Dans le pays de la rêverie et du raisonnement creux, il y a prédication par un nouveau Messie, ou guérison par S. A. monseigneur le prince de H***, sans prodige visible [1].

11 janvier. — Nous avons trouvé ce soir neuf Anglais chez le cardinal : sept étaient muets; les deux autres ont parlé pour tous. Ils accablaient d'injures les Italiens et Bonaparte [2]. Entre autres belles choses, ils disaient que l'invasion démoralisante de 1796 arrêta la civilisation de l'Italie, dont le duc de Parme et l'Autriche allaient s'occuper sérieusement. L'un d'eux a beaucoup loué la littérature italienne pour avoir l'occasion de rabaisser celle des Français. Ces deux hommes formaient spectacle pour le cardinal et sa cour. Son Éminence a dit, en parlant d'eux : « Je ne vis jamais tant de gravité et si peu de logique. » Je vois que depuis le fameux manquement de foi de la nation anglaise envers les Génois (proclamation signée Bentink), la vertu anglaise passe ici pour de la pure tartuferie.

Le prélat, mon ami, me dit : « Je compare le peuple anglais à un homme qui a un défaut dans l'épine dorsale. Il est un peu bossu; ce vice de conformation a longtemps contrarié sa croissance; mais, à la fin, malgré cette difformité, quelques-uns de ses membres ont acquis un état de santé florissant et tel qu'on ne le trouve encore chez aucun peuple de l'Europe. Si la Charte française est mise en pratique, vers 1840 vous serez un joli petit jeune homme de quinze ans assez bien pris dans sa taille, et l'Angleterre un puissant bossu de trente ans, énergique et très-fort, malgré sa difformité. — Vers 1840, l'Amérique, ce pamphlet constant contre les abus, aura réformé l'aristocratie, les

[1] Quand verrons-nous paraître une *Histoire de la crédulité* faite d'après le modèle d'une histoire de la fièvre jaune?

[2] Il est fâcheux que ce nom rappelle sir H. L.... Avoir employé cet homme, et avec un si beau succès, est un souvenir aussi triste que les pontons de 1810.

substitutions et les évêques qui ravalent tellement le cœur du peuple anglais, qu'il faut encore des coups de bâton à leurs soldats.

— Vous oubliez que les évêques ont persécuté Locke, et que l'étude de toute logique est sévèrement prohibée, et avec raison, par l'opinion aristocratique. On n'étudie à Oxford que la *quantité* des mots grecs qui entrent dans le vers saphique[1].

— Si vous dites ici, en parlant de quelqu'un : C'est un homme d'esprit, tout le monde s'attend à des actions et non à des paroles. A-t-il gagné deux millions depuis six mois? Quoique déjà d'un âge mûr, a-t-il fait la conquête de la plus jolie femme du pays? L'esprit amusant est flétri du nom de bavardage (è un chiacherone). Le mécanisme social qui a produit cette opinion est bien simple. Si cet esprit avait quelque profondeur, l'homme d'esprit irait mourir au château de San-Leo, dans l'Apennin, à cinquante milles d'ici, où jadis l'on étouffa Cagliostro. Les passants entendirent ses cris de la route, à deux cents pas du château fort. L'esprit sans profondeur ne peut être que de la satire plus ou moins aimable. Or les gens qui gagnent des millions ou de jolies femmes, et qui étant heureux sont, après tout, ceux aux dépens desquels l'esprit plaisant pourrait s'exercer, s'entendent pour décréditer le plaisant et ne plus l'inviter. Pour avoir des mots heureux, il faut beaucoup parler : voyez les gens d'esprit de Paris. Ici, personne ne veut beaucoup écouter; qui aurait l'esprit de briller, l'emploie à conquérir.

Un de ces soirs, Frascobàldi me dit en sortant de chez madame Pinalverde : « Demain, je n'irai pas dîner avec vous à San-Michele (c'est une auberge); aujourd'hui j'ai été plaisant, j'ai dit de bons mots en parlant à don Paolo : cela pourrait me faire remarquer[2]. »

[1] Au parlement, le 13 avril 1826, M. Abercrombie demande à améliorer le mode de représentation d'Edimbourg. Cette ville a cent mille habitants, et ses députés au parlement sont désignés par un conseil municipal de trente-trois personnes, dont dix-neuf nomment leurs successeurs. M. Canning répond qu'il s'opposera toujours à toute réforme, etc. Les élections de Lyon sont exemptes de cette difformité.

[2] *Se faire remarquer* est toujours dangereux, que les remarquants tiennent à la police ou soient tout simplement des hommes de la société.

Comparez cette manière de voir à celle d'un Français de trente-six ans, et millionnaire. Ajoutez à ces qualités que Frascobaldi n'est rien moins que sot ou timide; né avec douze cents francs de rente, il a fait sa fortune en cet heureux pays, et le connaît parfaitement. Ne vaut-il pas mieux, pour qui aime les curiosités morales, voyager en Italie qu'aux îles de la Cochinchine ou dans l'état de Cincinnati? L'homme sauvage ou peu raffiné ne nous apprend sur le cœur humain que des vérités générales qui, depuis longtemps, ne sont plus méconnues que par des sots ou des jésuites. Le mot de Frascobaldi m'a éclairé sur mon bonheur; à cause de ce mot, je ne me suis pas impatienté en trouvant encore aujourd'hui sur la poussière des marbres de ma chambre des mots que j'y ai tracés il y a trois jours.

Je flânais avec ce même Frascobaldi sous le long portique qui borde au midi la place de Saint-Pétrone, c'est le boulevard de Bologne. Je dis, en regardant certaines estampes : Mon Dieu! que c'est mauvais!

« Ah! que vous êtes bien de votre pays! me répond Frascobaldi, qui ce jour-là était d'humeur parlante et raisonnante, chose rare; ces estampes se vendent six pauls (trois francs dix-huit centimes), elles sont pour des gens grossiers; voulez-vous que tout le monde ait autant de tact que nous? Si toute la terre était couverte de hautes montagnes, comme le Mont-Blanc, elle ne serait qu'une plaine. Dans tous les genres, vous autres Français, vous vous fâchez de ce qui est déplaisant, et prenez la peine de faire des épigrammes ; nous, nous avons l'habitude de détourner la tête; et cette habitude est si rapide, qu'on peut dire que nous n'apercevons même pas la grossièreté d'un fat; c'est que nous avons l'âme plus délicate que vous. La vue un peu intime d'un sot m'empoisonne jusqu'à la révolution morale qui suit le prochain repas; mais à vous autres la vue du sot vous est nécessaire pour débiter vos épigrammes. *Tanto meglio per voi*, ajoute-t-il d'un air froid, toute l'Europe dit que vous avez plus d'esprit que nous. »

Hier, Frascobaldi me dit : « Nous avons l'habitude, dans la rue, de ne jamais regarder un passant plus haut que la poitrine : on trouve tant de perversité et de sottise dans les yeux de

l'homme! Pour moi, je ne remonte jusqu'à la figure d'un inconnu, que si je vois sur son habit la couronne de fer. »

Je lui fis exprès l'éloge d'un beau parleur; à la fin il me répondit: « Si cet homme a quelque esprit (qualche talento), comment n'a-t-il pas une jolie maîtresse? ou pourquoi ne fait-il pas des affaires avec le gouvernement, de manière à gagner trente mille scudi par an (cent cinquante-neuf mille trois cents francs)? De tels gains sont possibles *con questi matti di preti.* »

L'emploi, fort rare, de briller dans la société, est réservé à quelques vieillards aimables; comme ils n'ont plus d'intérêts actifs, les gens dont ils se moquent ne peuvent leur nuire; d'ailleurs leur esprit est beaucoup moins satirique, comme Voltaire, que brillant par l'imagination et les contes singuliers, comme l'Arioste.

Faire de la satire parlée aux dépens du gouvernement est du plus mauvais ton en Italie; chez le bourgeois cela passe pour dangereux, et l'est en effet; parmi les nobles, que la police n'ose attaquer[1], on trouve qu'il y a de la sottise à exciter chez les auditeurs de la *haine impuissante*, c'est-à-dire un sentiment malheureux. On se dit dans tous les genres: Jouissons de la vie telle qu'elle est; ou plutôt on a cette habitude, et l'on n'en parle pas; d'ailleurs, il serait assez dans le génie de la société italienne de placer le beau parleur dans un dilemme fâcheux: « Puisque vous parlez si bien, agissez; il y a demain telle occasion d'agir. »

Dans un pays où la vengeance a été une passion généralement répandue, jusque vers la fin du dix-septième siècle, époque où la fermeté des caractères est tombée si bas, qu'elle ne peut plus atteindre même à la vengeance, rien n'est plus méprisé que les paroles menaçantes[2]. Il n'y a pas de duel, et la menace ne

[1] Depuis 1820 et la terreur amenée par le carbonarisme, les nobles eux-mêmes sont attaqués: c'est un prêtre noble qui a été pendu à Modène vers 1821. La *royauté* a commis là une faute immense, et qui ne tend à rien moins qu'à réunir les Italiens et ôter la haine avec laquelle le bourgeois paye les dédains du noble.

[2] Je citerai encore ici, en témoignage de ce que j'avance, les admira-

conduit à rien qu'à mettre tout au plus votre ennemi sur ses gardes.

La société de Bologne a beaucoup plus le ton du grand monde que celle de Milan; on se voit dans de beaucoup plus grands salons. Elle est beaucoup plus liée avec le gouvernement. Le cardinal-légat entre dans le salon de M. Degli Antonj, parle, s'échappe, sans qu'on fasse plus d'attention à lui qu'à tout autre.

Je ne décrirai pas (qui pourrait la décrire?), mais je noterai, pour ne pas en oublier la date, la divine soirée que nous venons de passer chez madame M**. Nous avons lu *Parisina*, nouveau poëme de lord Byron, qu'un aimable Anglais a envoyé de Livourne à la maîtresse de la maison. Quelle sensation! quelle fraîcheur de coloris! Vers le milieu du poëme, à la strophe

Till Parisina's fatal charms
Again attracted every eye,

nous avons été obligés de cesser de lire, exactement à cause de l'excès et de la fatigue du plaisir. Nos cœurs étaient si pleins, qu'être attentifs à quelque chose de nouveau, quelque beau qu'il fût, devenait un effort trop pénible, nous aimions mieux rêver au sentiment qui nous occupait.

Après avoir essayé en vain de parler d'autre chose, et un assez long silence, nous sommes revenus aux morceaux moins passionnés du poëme. Quelle description de ce moment si doux en Italie, qu'on appelle l'*Ave Maria!* Le jour finissant, toutes les cloches se mettent à sonner l'*Angelus;* le travail cesse et le plaisir commence.

It is the hour when from the boughs
The nightingale's high note is heard;
It is the hour when lovers' vows
Seem sweet in every whispered word;
And gentle winds, and waters near,
Make music to the lonely ear.
Each flower the dews have lightly wet,

bles *Mémoires* de Benvenuto Cellini; c'est le livre qu'il faut lire, avant tout, lorsqu'on s'achemine vers l'Italie, et ensuite le président de Brosses.

And in the sky the stars are met,
And on the wave is deeper blue,
And on the leaf a browner hue,
And in the heaven that clear obscure,
So softly dark, and darkly pure,
Which follows the decline of day,
As twilight melts beneath the moon away.

Je puis jurer que je n'ai pas surpris pendant trois heures la moindre affectation, ni surtout la moindre exagération ; on avait plutôt l'air froid. On restait dans le silence, mais parce que le sentiment excédait toute parole. Nous étions onze, trois n'entendaient pas assez l'anglais. Je me suis bien gardé de hasarder aucune critique, d'abord pour moi, j'aimais mieux sentir ; et puis ma réflexion aurait offensé comme un son faux ; mais, à mon avis, le goût italien aurait supporté et par conséquent désiré le développement de la naissance de la passion de Parisina pour Hugo [1].

12 janvier. — J'oubliais le plus essentiel : voici quelle est la position d'un étranger qui débute dans un salon italien : au bout d'une heure, chaque femme a peu à peu formé son groupe, et cause avec l'homme qu'elle préfère, et deux ou trois amis qui ne songent pas à troubler leurs relations. Les femmes âgées, ou qui ont l'humiliation de ne pas avoir d'amant, sont au jeu. Le pauvre étranger est réduit à la société des amants en butte à la colère des maris, et qui se tiennent au milieu du salon, cherchant à masquer par quelque apparence de conversation les coups d'œil qu'ils échangent de loin avec la femme qu'ils aiment. Chacun s'occupe de soi, et si l'on songe au voisin, c'est pour s'en méfier et le regarder presque comme un ennemi. Quelquefois le groupe de madame A*** entre en commerce de plaisanteries avec le groupe de madame B*** ; mais là encore il n'y a point de place pour l'étranger. Les loges de Milan lui sont bien

[1] Est-il nécessaire de rappeler le fait historique qui sert de base au poëme de lord Byron ? Un espion apprit à Nicolas III, souverain de Ferrare, que Parisina, sa femme, avait une intrigue avec Hugo, son fils naturel et le plus bel homme de sa cour. Le prince voulut voir par ses yeux, et ensuite fit trancher la tête à sa femme et à son fils.

plus favorables; la conversation y est générale, et l'étranger, assis dans l'obscurité, n'est point embarrassé de la figure qu'il fait.

Beaucoup de Français, outrés du rôle que leur vanité a joué dans un salon italien, prennent la poste le lendemain, et toute leur vie décrient la société de ce pays avec la perfidie de l'amour-propre offensé. Ils ne veulent pas comprendre que le *marché à la vanité* n'est pas ouvert en Italie. On demande le bonheur aux émotions, et non pas aux mots piquants, aux contes agréables, aux aventures plaisantes. Qu'ils aillent lire des sonnets dans quelque Académie, et ils verront avec quelle politesse on y applaudit l'auteur des plus mauvais vers; la vanité s'est réfugiée dans son quartier général, le cœur d'un pédant.

Si je me suis bien expliqué, le lecteur doit voir aussi clairement que moi pourquoi il n'y a pas de place pour l'*esprit français* dans un salon italien. La *rêverie* n'y est pas rare, et l'on sait que la rêverie ne répond pas même à la meilleure plaisanterie ou au conte le plus piquant. J'ai cent fois observé que l'Italien voit plutôt dans un conte *ce qu'il prouve*, la lumière qu'il jette sur les profondeurs du cœur humain, que la position plaisante dans laquelle il met un personnage, et le rire qu'il doit faire naître. Si l'on voyait les cœurs, l'on trouverait ici plus souvent le bonheur que le plaisir : l'on verrait que l'Italien vit par son âme beaucoup plus que par son esprit. Or c'est à l'esprit que peut plaire un voyageur arrivé de Paris depuis deux jours.

Réunissez trente indifférents dans un salon; si vous voulez qu'ils s'amusent et que même ils forment un spectacle agréable pour un étranger, il faut absolument que ces indifférents soient de Paris ou des départements voisins.

Le bon prince Léopold de Toscane (1780), si vanté par nos philosophes, qui en faisaient un repoussoir (terme de paysagiste), avait un espion dans chaque famille; que sera-ce des princes actuels qui ont plus de peur de perdre leur place que le moindre préfet? (Comptez les milliers de prisonniers renfermés dans les petites îles voisines de la Sicile, ou chargés de fers à Venise et dans les forteresses de l'Autriche. Total : trente mille, dit M. Angeloni.)

L'Anglais, placé à côté d'hommes qui ne lui ont pas été présentés, se gardera d'ouvrir la bouche, son voisin est probablement d'une caste différente de la sienne; et quel désagrément si, de retour sur le pavé de Londres, ce voisin allait lui adresser la parole! J'ai souvent observé que les regards des voisins torturent la timidité anglaise; une femme vient d'Édimbourg à Londres sans oser descendre de voiture.

En France, depuis la société de la V....., par laquelle un pied-plat tutoie un nom historique, il n'est pas trop sûr de faire l'aimable avec des inconnus; outre les dangers sérieux, vous pouvez entendre dire d'une proposition que vous venez d'avancer : Il n'y a qu'un scélérat de jacobin; ou bien : Il n'y a qu'un infâme jésuite qui puisse dire que...

Dans l'état actuel de l'Europe, j'en appelle aux personnes qui ont voyagé, les Allemands sont peut-être le peuple chez lequel trente indifférents réunis bavardent avec le moins de méfiance et le plus de cordialité; bien entendu qu'il ne faut pas demander à des Allemands [1] l'esprit et l'agrément que portent dans la conversation des Français bien élevés et déjà un peu guéris de la fatuité par l'arrivée de six ou sept lustres. Jadis, à Paris, l'homme du grand monde *n'avait le loisir* d'être ému de rien. Le manque total de cette sécurité qu'on trouve en France depuis si longtemps, a donné un caractère opposé à la société italienne : l'individu vivant d'émotions, la société est beaucoup moins étendue, elle prend moins de temps et d'attention dans la vie de chacun. Galilée fut mis en prison en 1633, Gianonne y mourut en 1758; combien d'autres, moins célèbres, ont péri dans d'affreux cachots [2]! Les prisons et l'espionnage faisant de la conversation le plus dangereux des plaisirs, l'habitude s'en est perdue, et la vanité, qui a besoin de suffrages nombreux et

[1] Voir ce qu'on dit des Français dans le *Mercure du Rhin*, journal à la mode en 1816.

[2] L'infortuné Pellico, l'auteur de *Francesca da Rimini*, est chargé en ce moment (mai 1826) de deux quintaux de chaînes. Les petits séjours à la Bastille de Voltaire, de Marmontel, etc., ne peuvent être comparés à ces atroces détentions; elles prouvent l'existence du sentiment de la liberté dès 1758. Jamais en ce pays ci les princes ne se sont crus aimés.

répétés, n'a pu naître. A quoi bon à Bologne l'influence sur les autres? Daignez suivre un instant la vie de tous les Français remarquables par cet *esprit* qui est compris des contemporains; elle fut aventureuse. Beaumarchais a dit : « Ma vie est un combat. » Voltaire, Descartes, Bayle, livrèrent des batailles morales, non sans péril. En Italie, ils eussent été engloutis bien vite par les cachots des petits princes.

Peut-être aussi que, même avec un degré tolérable de sécurité, l'énergie que les autres passions ont sous ce climat eût empêché la vanité de prendre l'accroissement gigantesque que nous lui voyons en Angleterre et en France. L'Italien qui, à deux heures sonnantes, se hâte d'aller passer sous les fenêtres de la femme qu'il aime, parce qu'il sait que quelquefois à cette heure son mari monte à cheval, est capable de se présenter à elle avec un jabot qui va mal; elle ne s'en apercevra pas. Mais il y a plus, en courant vers cette porte, qu'il tremble de trouver fermée, peu importe à l'Italien de rencontrer des personnes de la société qui diront : Mon Dieu! de quoi M. un tel a-t-il l'air? Il aura passé trois heures dans sa chambre à rêver à la femme qu'il aime, au lieu d'arranger son jabot. La vanité disparaît quelquefois en ce pays pendant plusieurs heures de suite, récit qui doit paraître extravagant à un peuple chez qui sa plus longue éclipse ne dure pas dix minutes. Il est sûr que le climat seul de l'Italie produit sur l'étranger qui arrive un effet nerveux et inexplicable. Lorsque le corps d'armée du maréchal Marmont, qui était embarqué au Texel, après avoir traversé l'Allemagne, en 1806, arriva dans le Frioul vénitien, une âme nouvelle sembla s'emparer de ces quinze mille Français; les caractères les plus moroses parurent adoucis, tout le monde était heureux; dans les âmes, le printemps avait succédé à l'hiver [1].

[1] J'ai honte de donner si peu de profondeur à certains examens; le pédantisme à la mode fait applaudir les phrases vagues sur ce qu'on appelle la philosophie; mais l'on est moins indulgent pour l'analyse des faits particuliers. Je supprime, par respect pour l'opinion, un parallèle entre le caractère des Bolonais et celui des bons habitants de Milan. Deux cents de ces petits examens partiels mettraient à même quelque grand philosophe tel qu'Aristote de comparer le caractère des peuples du Midi

L'Italien, pour qui la société générale et les jouissances de salon sont impossibles, ne porte que plus de feu [1] et de dévouement dans ses relations particulières; mais il faut avouer que le voyageur français que j'ai laissé debout au milieu du salon de M. le sénateur de Bologne est en dehors de ces sociétés particulières. L'étranger n'est quelque chose ici que quand il a pu parvenir à exciter la curiosité.

Les premiers jours après mon arrivée, quand M. le cardinal-légat ne me faisait pas l'honneur de m'interroger, et que l'ami qui me menait dans le monde m'avait quitté pour aller causer avec sa maîtresse, la ressource ordinaire de mon désœuvrement était de m'asseoir près d'un beau tableau, que je me mettais à regarder comme si j'eusse été dans un musée. Cette occupation innocente m'a un peu lié avec un jeune homme de vingt-six ans, de la plus noble figure : c'est l'image de la force et du courage, et il a des yeux qui peignent le malheur le plus tendre. Il y a trois mois que le comte Albareze eut des doutes sur la fidélité de sa maîtresse, qui, vivant d'ailleurs fort bien avec lui, se rendait tous les jeudis, lui dit un espion, dans une certaine maison écartée. Albareze feint de partir pour la campagne le dimanche, et va se placer au premier étage de cette maison, dans une chambre inhabitée dont il ouvre la porte avec un crochet. Là il se tient tranquille quatre jours, sans sortir, sans ouvrir la porte,

et celui des peuples du Nord. Diderot appelait cela commencer par le commencement. Ce n'est que par des monographies de chaque passion du cœur humain que l'on pourra parvenir à connaître l'homme; mais alors tout le monde rira des phrases louches de Kant et autres grands philosophes spiritualistes. La métaphysique est si peu avancée parmi nous, que l'on en est encore à l'ère des systèmes : voyez les progrès de la physique et de la chimie, depuis que l'on a laissé les systèmes à MM. Azaïs et Bernardin de Saint-Pierre. En fait de *logique*, les jeunes Français arrivés dans les salons depuis la Restauration sont bien moins avancés que la génération formée dans les *écoles centrales*. Il faudra revenir à ces écoles dès que nous serons délivrés des jésuites.

[1] Cabanis nous apprend que l'homme n'a chaque jour à dépenser qu'une certaine quantité limitée de cette substance, jusqu'ici peu connue, nommée *fluide nerveux*. On ne peut pas dépenser son bien de deux manières; l'homme fort aimable dans un salon le sera moin avec ses amis intimes.

sans faire le moindre bruit, vivant frugalement de quelques provisions apportées dans sa poche, lisant Pétrarque et faisant des sonnets. Il observe, sans être soupçonné, tous les habitants de la maison. Enfin, le jeudi, à onze heures du matin, il a la douleur de voir arriver sa maîtresse, qui monte au second étage; lui, sort de sa cachette, monte après elle, et arrive à la porte de la chambre où elle venait d'entrer. Il entend la voix de son rival, qui était arrivé, à ce qu'on présume, par le toit d'une maison voisine donnant dans une autre rue. Lorsque, quelques heures après, sa maîtresse sortit de la chambre fatale, elle trouva Albareze évanoui sur le seuil; on ne put le rappeler à la vie qu'après beaucoup d'efforts. Il fallut le transporter chez lui, où il resta à peu près fou pendant un mois. Tous ses amis venaient le consoler de son malheur, qui fait encore la nouvelle de la ville. J'ai remarqué qu'on ne blâme la dame que du manque de franchise; l'idée d'un duel avec le rival heureux ne s'est peut-être pas présentée à une seule personne dans tout Bologne. En effet, 1° le rival n'a fait que son métier; 2° le duel, où le plaignant peut être tué, est une pauvre manière de se venger dans un pays où il n'y a pas cent ans qu'on employait une méthode plus sûre.

13 janvier. — Un brave libéral de ce pays-ci, que je ne connaissais pas il y a huit jours, me donne le moyen de me débarrasser de toutes mes notes, qui étaient une source d'inquiétudes (inquiétudes qui sembleront bien ridicules à MM. les voyageurs de Paris à Saint-Cloud).

Une fois l'Apennin passé, on trouve, dit-on, chez les employés subalternes des gouvernements une absence générale de bon sens et de générosité, et une envie marquée de vexer les voyageurs autres qu'Anglais. Les Anglais s'occupent peu de politique[1]; les riches désirent passionnément l'honneur d'être admis au lever des petits princes d'Italie; ils ont des ambassadeurs *qui les protégent*, chose rare par le temps qui court: demandez à M**. Enfin M. le cardinal Consalvi favorise ouvertement les

[1] Troubler l'ordre des *castes* a l'air de vouloir sortir de la sienne, ce qui est tout à fait *vulgaire*.

Anglais. Un *ultra* m'a dit avec malignité : « Vous autres, vous ne pouvez guère avoir recours à la protection de vos ambassadeurs. — Cela prouve à Votre Excellence que la révolution n'est pas finie. » Pour moi, j'aurais tort de me plaindre : c'est un plaisir de plus que de ne pouvoir compter, en voyageant au delà de l'Apennin, sur la protection du ministre que les contributions de ma petite terre contribuent à payer. Cette idée rendra légères à mes yeux toutes les vexations que je pourrai essuyer de la part des polices des pauvres petits princes de ce pays. On prétend que la peur les dévore, que quelques-uns changent de chambre toutes les nuits, comme le Pygmalion de *Télémaque*. Je n'en crois rien ; mais il est sûr qu'à la chasse, un coup de baguette donné sur la grosse caisse de la musique du pays, cachée dans un bois pour les fêter, les rend pâles pour deux heures. Jamais leur gendarme le plus impoli ne m'a fait pâlir une seule minute : donc, dans le jeu qu'ils jouent avec moi, je ne perds pas. J'espère que la position précaire, et plus *libérale* que mes opinions, dans laquelle je me trouve, ne me rendra pas haineux. Je n'ai pas parlé d'un vice-légat qui fait des horreurs dans les environs de Bologne.

14 janvier. — Ce soir le cardinal avait de l'humeur. C'est, dit-on, l'effet d'un courrier arrivé de Rome la nuit dernière ; il craint le renvoi du cardinal Consalvi, le de Cazes de ce pays-ci, dont la faveur empêche ou retarde d'étranges choses. Le cardinal Lante a été ce soir tout à fait littéraire, et a parlé avec sa mémoire, comme un homme d'esprit qui vieillit ; à la bonne heure, pourvu que le tour de la littérature ne revienne pas souvent. Pour la première fois j'ai senti le poids des convenances ; les dissertations littéraires m'ont empêché d'aborder de jeunes femmes dont j'admirais de loin les yeux brillants ; je commence à être un peu lié avec elles, et leurs amants n'étaient pas encore arrivés. Je ne suis pas du tout littéraire ; un académicien est à mes yeux un employé du gouvernement de la classe des receveurs des droits réunis ou des sous-préfets ; qu'y a-t-il de commun entre un académicien et Voltaire? Je n'ai envie de connaître que les hommes de génie : Monti, Canova, Rossini, Vigano ; qu'ai-je à faire de tout le vulgaire de la littérature?

Pauvres, naïfs, solitaires, se promenant sans cesse la pipe à la bouche, dans leur cabinet au plancher couvert de sable, comme les littérateurs d'Allemagne, je les verrais avec intérêt et pourrais leur demander quelques idées sur la partie de science qui a occupé leur vie. Ici le vulgaire des gens de lettres est d'un charlatanisme extravagant; un poëte vous dit: Alfieri et moi nous faisons telle chose dans nos tragédies.

Je disais à un peintre: « On n'a jamais réussi à faire un portrait passable de madame Florenzi. — C'est que je n'ai pas essayé, » me répond-il d'un grand sang-froid.

Depuis que M. Courier a prouvé si gaiement que M. Furia, savant helléniste de Florence, qui venait de faire un ouvrage sur un certain manuscrit de Longus, n'avait jamais été en état même de lire ce manuscrit[1], je ne me sens guère d'estime pour les savants italiens. Quand on est le premier antiquaire ou le premier poëte de sa petite ville, à quoi bon de nouveaux efforts? La vanité municipale vous protége. Un homme de lettres italien vous parle dès la seconde entrevue d'une phrase obscure de l'oraison de Cicéron *pro Scauro*, et vous cite M. Maio comme un homme de génie. M. Maio a eu l'idée de regarder à la loupe des parchemins que les moines du moyen âge avaient grattés pour y écrire leurs sottises. Quelquefois, à l'aide de l'amincissement du parchemin, on peut lire le passage de Cicéron que les moines ont gratté. Voilà ce que c'est que la grande découverte des manuscrits *palimpsestes*.

Monsignor Maio est en outre le plus désobligeant bibliothécaire de l'Europe, et refuse, à la bibliothèque du Vatican, dont il est garde, la communication des manuscrits les plus innocents, par exemple un Virgile. Ce zèle pour la diffusion des lumières le fera cardinal. Monsignor Maio a, du reste, une fort belle figure, que j'observais pendant son insolence: nouveau démenti donné à la science de Lavater.

Les gens de lettres m'ont beaucoup plaisanté sur les inscriptions latines que l'Académie des inscriptions a fournies pour une

[1] Voir le délicieux pamphlet de M. Courier, *Œuvres*, page 49, édition de Bruxelles.

statue de Henri IV ; on y trouve, disent-ils, des solécismes et des barbarismes à faire fouetter un écolier. Je croirais assez que les Italiens savent le latin ; dans tous les cas, ils ne sauraient être aussi ignorants que MM. Langlès et Gail. On n'a pas répondu à la charmante lettre de M. Courier à l'Académie des inscriptions ; il paraît que l'intrigue seule règne à l'Institut, et qu'il n'y a de vrais savants qu'à l'Académie des sciences[1].

Qu'un homme, après s'être permis de certaines démarches acerbes, obtienne un grand titre et un million, à la bonne heure : la société ne peut éviter cet homme-là ; mais des gens qui s'enfoncent dans la boue à cinq cents francs par mois ! Pendant que ces idées *littéraires* me poursuivaient, Son Éminence parlait de certains hommes de lettres de Florence ; mais que me fait leur vanité prétentieuse ! C'est comme chez nous ; ensuite leurs noms me sont aussi inconnus que le sont à vingt lieues de Paris ceux de MM. les membres de l'Académie française.

A Florence, continuait M. le cardinal, tout le monde est plus ou moins homme de lettres. Les Florentins disent au reste des Italiens : « Vous autres, vous avez peut-être quelque esprit, mais ce n'est qu'à Florence qu'on sait écrire ; non-seulement la patrie du Dante est à la tête de la littérature, mais elle est toute la littérature. » Or, ajoute le cardinal, il y a peut-être cinquante ans qu'aucune idée nouvelle ne s'est fourvoyée dans la tête d'un Florentin ; leur grande affaire c'est de chercher à modeler leur style sur la manière dont on écrivait la prose à Florence vers l'an 1400. A cette époque, les deux tiers des idées qui nous occupent aujourd'hui n'étaient pas nées : la légitimité, l'art d'imprimer, le gouvernement représentatif, l'économie politique, l'Amérique, le crédit d'un ministre pour faire des emprunts ou acheter des votes, etc., etc., toutes ces choses étaient encore dans le sein de l'Éternel. Or le bon Florentin veut parler de tout cela avec les mots et les *tours de phrase* dont se servaient les Toscans du quinzième siècle. Vous autres Français, vous dites d'un homme qui entre dans un salon d'une façon brusque : Il est

[1] Un ami m'écrit qu'on trouve à l'Académie des inscriptions trois ou quatre hommes dignes d'être les collègues des Coray et des Haase.

arrivé comme une bombe. En 1400, où l'on n'avait pas encore remarqué cette nuance, ou bien on l'exprimait autrement. Voilà ce que les pauvres gens de lettres de Florence n'auront jamais l'esprit de comprendre. A Milan, quand l'empereur Napoléon créa un ministre de la marine et un directeur de la police, on ne put jamais trouver à ces fonctionnaires des noms italiens : *ministro della marina* veut dire ministre du rivage, et *direttor di polizia*, directeur de propreté. J'ai pris des exemples où la nuance de nouveauté est visible à tous les yeux ; mais je gagerais, ajoutait Son Éminence, que parmi toutes les phrases qui ont été dites ce soir dans ce salon, vous n'en trouveriez peut-être pas cinquante qui ne présentent quelque légère nuance des idées nouvelles postérieures à l'an 1400. Eh bien, messieurs, il n'y a pas une de ces idées qui, par quelque coin, participent à ce qu'on a fait de neuf depuis quatre siècles, qui, si elle passait sous la plume d'un Florentin, ne lui fournît l'occasion de faire une sottise. Sans cesse nos maîtres de Florence se travaillent le cerveau, non pour penser juste, non pour trouver quelque aperçu nouveau, mais pour faire une traduction impossible. Comment rendriez-vous dans la langue du paysan de l'Irlande la description des cérémonies de la cour de Louis XIV ?

Jamais vous, monsieur, qui êtes étranger, vous ne parviendrez à sentir tout le plaisant d'une prétention sans cesse annoncée avec jactance et toujours malheureuse. Un Florentin ne peut pas demander de quelle date sont les derniers journaux de Paris, sans nous donner l'occasion de rire ; non-seulement il n'exprime pas ce qu'il veut dire, mais encore il se sert de mots qui ont un sens tout différent de celui qu'il leur attribue, et souvent fort plaisant. Plus nous connaissons la langue du Dante, qui est resté notre poëte le moins copiste et par conséquent le plus touchant, plus nous rions. L'amour-propre du Florentin a sans cesse une prétention offensante pour le mien, et toujours le mien a le vif plaisir de voir cette prétention se casser le cou (quella pretenzione rompersi il collo). Un habitant des bords de l'Arno veut-il parler de la partie nord de Saint-Domingue, il vous dit gravement : *Le parte deretane dell' isola* (éclats de rire dans le salon : ces mots veulent dire *le derrière* de l'île). Le cardinal a cité

sept ou huit exemples qui peuvent se raconter; mais écrits, et en français, ils seraient indécents. Un jeune homme instruit, continue Son Éminence, échappé de Florence et arrivant à Bologne, est pour nous une bonne fortune; si jamais vous avez le bonheur de rencontrer cette espèce de fat littéraire, je vous conseille de le jeter dans l'analyse des mouvements délicats du cœur humain : quelque vulgaires que soient ses idées, son langage vous amusera. Les marchands de Florence de l'an 1400, si riches, si amoureux de l'architecture, si occupés de leurs haines contre les nobles, ne se doutaient pas, il faut l'avouer, de ces belles discussions qui remplissent la *Corinne* de madame de Staël, les romans de Marivaux, et toutes ces lettres piquantes dans lesquelles mademoiselle Aïssé et autres jolies femmes du siècle de Louis XV ont parlé de leur cœur. Les Florentins de l'an 1400 étaient probablement les hommes les plus avancés de leur époque; ce qui est tellement vrai, que, sous beaucoup de rapports, on ne les a pas surpassés. Ils réunissaient deux qualités qui se détruisent réciproquement : l'esprit et la force de caractère. Le Dante, qu'elles ont immortalisé, aurait compris sans doute les sentiments fins qui remplissent le singulier roman d'*Adolphe*, par M. Benjamin Constant, si toutefois de son temps il y avait des hommes aussi faibles et aussi malheureux qu'Adolphe; mais, pour exprimer ces sentiments, il aurait été obligé d'agrandir sa langue. Telle qu'il nous l'a laissée, elle ne peut pas plus traduire *Adolphe* ou les *Souvenirs de Félicie*, que le titre de M. le directeur de la police. Vous autres Français, depuis que vous avez un budget, vous avez emprunté ce mot aux Anglais, qui ont la chose; vous dites une *sinécure*, des *précédents* : voilà ce à quoi ne se serait jamais abaissé l'orgueil puéril de nos maîtres les Florentins; ils auraient prouvé que tel vieux mot de Guichardin voulait dire *budget*. Voilà toute la dispute qui, sous le nom de romantisme, ameute nos littérateurs : les Florentins, partisans des vieux mots, sont les classiques; les Lombards tiennent pour le romantisme. MM. de Brême, Borsieri, Berchet, Visconti, Pellico [1], prétendent :

[1] Voir le *Conciliatore*, journal romantique publié à Milan vers 1818.

1° Qu'il faut être clair, et souvent préférer dans les phrases la construction directe; faut-il éviter la clarté, uniquement parce que les Français l'ont adoptée?

2° Qu'il est à propos de se défendre le plus possible du plaisir de faire des phrases de vingt lignes;

3° Qu'il faut chercher de nouveaux mots pour les idées nées depuis le quinzième siècle[1].

Cette conversation n'en a pas fini; interpellé par Son Éminence, j'ai été obligé de parler de ce que l'on entend en France par *romantisme*. Heureusement, chez nous, la langue est hors de la question; tout le monde convient qu'il faut écrire comme Voltaire et Pascal. En Italie, on n'est pas même d'accord sur la langue; il y a loin de là à faire des tragédies intéressantes et vraies. Voyez le *Nabucco*, tragédie en cinq actes et en vers magnifiques, de M. Jean-Baptiste Niccolini: c'est une allégorie contre Napoléon.

A ce moment de la discussion, tous les amants étaient arrivés à leur poste, et d'ailleurs je ne pouvais sans impolitesse marquée quitter l'homme aimable qui daigne me distinguer. De maudits gens de lettres étant survenus, on s'est mis, je crois, pour me faire honneur, à discuter les mérites d'un poëte français; et quel poëte! M. Jacques Gohorry.

Il s'agissait de savoir qui a le mieux imité Catulle, de M. Jacques Gohorry ou de l'Arioste. Faisant sur-le-champ violence à l'honneur national, je me suis déclaré pour l'Arioste; mais ce n'était pas le compte des gens de lettres, qui voulaient briller. Ils se sont écoutés impatiemment les uns les autres, il y a eu des répliques aigres; en un mot j'ai eu tous les agréments de la soirée littéraire. En France, je n'aurais pas desserré les dents; mais un étranger doit toujours payer son billet d'entrée; j'ai parlé et j'ai eu le plaisir de me sentir devenir aigre et presque impoli à mon tour. Au contraire, à Milan, mon âme était élevée

[1] Si le lecteur a des doutes, je l'engage à parcourir une jolie comédie d'Albergati, intitulée *il Pomo;* il y trouvera le marquis don Tiberio Cruscati, qui ne parle qu'en parfait toscan, ce qui le rend tout à fait inintelligible et souverainement ridicule pour les habitants de Bologne, ville située à vingt-deux lieues de Florence.

et rassérénée quand Monti, Porta ou M. Pellico me faisaient l'honneur de me parler de vers.

Voici ceux de Jacques Gohorry, mort à Paris le 15 mars 1576. Je vais transcrire ensuite les hexamètres de Catulle, et enfin les charmantes octaves de l'Arioste publiés en 1516, quatre ans avant la mort de Raphaël. Quel siècle pour l'Italie! Alors vivaient Léonord de Vinci, le Titien, le Corrége, Michel-Ange, André del Sarto, Fra Bartolomeo di San Marco, Jules Romain, Machiavel, Léon X, le général Jean de Médicis, Cardan, etc., etc.

Mais voici les vers dont chaque syllabe a été l'objet d'une discussion fatale :

La jeune vierge est semblable à la rose,
Au beau jardin, sur l'épine native ;
Tandis que sûre et seulette repose,
Sans que troupeau ni berger y arrive :
L'air doux l'échauffe et l'aurore l'arrose ;
La terre, l'eau par sa faveur l'avive ;
Mais jeunes gens et dames amoureuses
De la cueillir ont les mains envieuses.
La terre et l'air, qui la souloient nourrir,
La quittent lors et la laissent flétrir.

Ut flos in sepis secretis nascitur hortis
Ignotus pecori, nullo contusus aratro,
Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber;
Multi illum pueri multæ cupiere puellæ,
Idem cum tenui carptus defloruit ungüi,
Nulli illum pueri, nullæ cupiere puellæ :
Sic virgo, dum intacta manet, dum cara suis ; sed
Cum castum amisit polluto corpore florem,
Nec pueris jucunda manet, nec cara puellis.

La verginella è simile alla rosa,
Che in bel giardin su la nativa spina
Mentre sola e sicura si riposa,
Nè gregge nè pastor se le avvicina ;
L'aura soave e l'alba rugiadosa,
L'acqua e la terra al suo favor s'inchina ;
Giovani vaghi e donne innamorate
Amano averne e seni e tempie ornate.

Ma non sì tosto dal materno stelo
Rimossa viene e dal suo ceppo verde ;

Chè quanto avea dagli nomini e dal cielo,
Favor, grazia, bellezza, tutto perde :
La vergine, che il fior, di che più zelo
Che della vita e de' begli ochi aver dè,
Lascia altrui còrre, il pregio, che avea innanti,
Perde nel cor di tutti gli altri amanti.

Excepté les quatre derniers vers, un peu prolixes, parce qu'il fallait remplir l'octave, j'aime mieux l'Arioste que Catulle.

15 janvier. — Je viens de lire les pages précédentes à M. le comte Radichi. — Quoi! vous écrivez, m'a-t-il dit; prenez garde d'être arrêté. — Vous n'avez que trop raison; nos gens de lettres ne cherchent pas l'idée, mais l'expression. Toutefois je leur vois deux supériorités sur les vôtres : ils ne se vendent pas aux gouvernants; et quand ils publient un ouvrage, ils ne font pas eux-mêmes dix articles sur leur livre. Excepté deux ou trois espions qui dans certains pays ont le privilége de la gazette, ce qui leur vaut trente mille francs par an, aucun journaliste n'admettrait de ces articles impudents. Nous n'avons pas en littérature de provinciaux à tromper; nos États sont si petits que nous nous connaissons tous. A l'exception de quelques renégats, tous nos gens de lettres travaillent en conscience; mais tout ce qui a quelque génie se garde d'imprimer, par crainte de l'exil ou de la prison, ou par dégoût pour la censure. Rien n'est plus simple, il est vrai, que d'imprimer à Bruxelles sous un faux nom, mais cette idée moderne ne nous est pas encore arrivée.

— C'est ainsi qu'un peuple de plus de dix-huit millions d'âmes, et le plus ingénieux de l'Europe, reste muet. Quel est, depuis 1814, le livre italien traduit en français?

M. le comte Perticari de Pesaro est dans ce moment à la tête de la littérature italienne, ce qui n'est pas beaucoup dire assurément. Or voici ce qu'il écrit à propos de la patrie du célèbre Rossini, qui est né à Pesaro d'un père natif de Lugo : ce sont deux petites villes voisines de Bologne :

« Buono sia ai colti Pesaresi che, ancora con pubblico monumento dedicato, donarono della loro cittadinanza l'Orfeo de' giorni nostri; nato, egli è vero, nel 1792 a Pesaro di madre Pesarese, ma generato di padre Lughese, che venne agli stipendii

di quel comune in qualità di *tubatore*, dilungandosi dal luogo nativo, dov'ebbe ed ha tuttavia il suo tetto avito. Nè per ciò sia diminuita a Lugo la gloria di essere *patria di Gioacchino Rossini*. Imperocchè sebbene gli scrittori di filologia e di storia abbiano lasciato incerto, se la patria si nomini dal luogo dove si nasce, o da quello onde si è oriondi, o finalmente da quello della stirpe istessa della madre (come si raccoglie da un luogo di Livio, lib. XXIV, c. VI, e da un altro di Virgilio, *Æn.*, VIII, v. 510-511) niente di meno per giusta ragione di etimologia, et per antico dettato di legge è manifesto che *patria* si dice *a patre* (l. I, *C. ubi pet. tut.-l. nullus C. de decurionibus*). E non è patria ogni terra natale ma quella sola nella quale è nato il padre naturale; quella onde si è *oriondi*. Quindi Cicerone (*de Leg.*, XI, 2, *ap. Cujac.*, t. IV, p. 790 E) *germana patria est ea ex qua pater naturalis naturalem originem suam duxit*. Il che è confermato dalla legge 3, *Cod. de munic. et orig.*, e dal voto del gravissimo Cujaccio, che conchiude (*l. c.*): *Itaque natus Lutetiæ, si pater sit oriundus a Roma, non Lutetiam, sed Romam habet patriam; Romanus nuncupatur, nisi et ipse pater Lutetiæ natus sit*. E cosi fermamente esser debbe : altrimenti chi nasce in mare non avrebbe patria, e il diritto pubblico sarebbe assai poco determinato nella parte dei pesi civili comuni. » (*Opere del Conte Giulio Perticari*, t. III, p. 181.)

Croiriez-vous que Florence a reproché à M. le comte Perticari d'être trop clair et trop français?

Je conclus de cette prose ridicule et des sensations vives et neuves que je trouve en ce pays, qu'il faut lire la littérature anglaise : le *Corsaire*, *Childe Harold*, M. Moore, M. Crabbe, et voyager en Italie. Je suis fâché de ne pas avoir sous la main le *Panégyrique de Napoléon*, par M. Pietro Giordani, autre homme très-célèbre, surtout à Plaisance. Pour n'être pas toujours cru sur parole, j'en citerai volontiers quelques pages. Cela est aussi vide d'aperçus nouveaux et aussi fort de logique que les *proses* du comte Perticari. Ce sont peut-être ces qualités qui placent ces deux écrivains à la tête des littérateurs vivants. Probablement aussi une foule de tournures du quatorzième siècle sont habilement adaptées à leurs pensées, et ils écrivent en centons.

Pour parler comme ces messieurs, je dirai que leurs proses me semblent des océans de paroles et des déserts d'idées. Ce n'est pas ainsi qu'écrivaient Benvenuto Cellini et Neri Capponi.

Je me hâte d'ajouter que l'opinion publique place M. le comte Perticari et M. Pietro Giordani au nombre des citoyens les plus estimables de ce pays; c'est uniquement leur *gloire* que j'attaque, il me semble que c'est un droit qu'on achète chez le libraire.

Michel-Ange de Carravage était probablement un assassin; je préfère cependant ses tableaux si pleins de force aux croûtes de M. Greuze, si estimable. Que m'importent les qualités morales d'un homme qui, par ses vers, sa musique, ses couleurs ou sa prose, prétend m'amuser? Les écrivains dont on se moque crient toujours qu'on attaque leur honneur; eh! messieurs, que me fait votre honneur? tâchez de m'amuser ou de m'instruire. Je profite de l'occasion pour déclarer solennellement que je tiens pour excellents citoyens et même pour gens fort aimables tous les artistes médiocres dont je prends la liberté de rire.

Les Italiens lisent rarement, mais avec une bonne foi et une attention singulières. Ils se ferment à clef pour ouvrir un pamphlet; toutes les facultés, toute l'attenton du lecteur sont au service de l'écrivain. Ils ne conçoivent pas notre passion pour Voltaire et la Bruyère; dans les livres, ils n'entendent rien à demimot : c'est qu'ils n'ont jamais eu de cour où la conversation fût la grande affaire. Ils n'ont jamais joué avec les petits tyrans qui, depuis la chute des républiques du moyen âge, cherchent à les avilir. Entre leurs princes et eux, on ne s'est jamais departi de la méfiance la plus sombre d'un côté, et de l'exécration de l'autre, témoin le nombre des conspirations et des assassinats. L'Italie a eu cinquante petits princes dont même les noms sont inconnus en France [1]; celui des Visconti est venu jusqu'à nous; eh bien, voici le résumé de la vie des princes de cette famille : Matteo Ier, celui qui se fit souverain, mourut du chagrin que lui causèrent les excommunications du pape; Galéas Ier, son fils, périt par suite des mauvais traitements soufferts en prison; ce

[1] Le lecteur connaît-il les Benzoni de Crema, les Malatesta de Ravenne?

fut le poison qui termina les jours de Stefano ; Marco fut jeté par la fenêtre; Luchino empoisonné par sa femme; Matteo II périt assassiné par ses frères; Bernabo finit par le poison dans sa prison à Trezzo; et Jean-Marie fut percé de coups comme il se rendait à l'église. Voilà les morts arrivées dans une seule famille de princes, et cela en moins de cent ans! Quant aux cruautés exécrables par lesquelles ils se vengeaient de leurs soupçons, elles ne sont que trop connues; on se souvient encore, dans le pays où il régna, des chiens employés par Jean-Marie pour déchirer les Milanais ses sujets, qui, enfin, se délivrèrent de ce monstre en 1412. Je demande pardon au lecteur d'avoir eu recours à des citations aussi tristes pour prouver une théorie littéraire; mais, en France, nous sommes un peu sujets, depuis vingt ans, à ne croire au courage que sous la moustache, et à l'instruction qu'avec la pédanterie. Il y a tout avantage à être pédant, et rien n'est plus facile.

Au lieu de la profonde méfiance qui, de tout temps, en Italie, sépara le prince et les sujets, depuis qu'il y a des bourgeois de Paris, nous les voyons aimer le roi; anciennement, et à commencer par Louis le Gros, le roi les protégeait contre les nobles. Dans les temps plus voisins du nôtre, les bourgeois aimaient le roi, quel qu'il fût, pour singer les grands seigneurs qui disaient qu'ils l'adoraient, afin de pouvoir plus aisément faire leur métier : demander, prendre et recevoir. Rien de pareil en Italie à aucune époque, et M. Foscolo a trouvé un écho dans tous les cœurs quand il a dit, dans *gli Sepolcri*, en parlant de Machiavel :

Te beata, gridai. . . . .
. . . . quando il monumento
Vidi ove posa il corpo di quel grande
Che temprando lo scettro a' regnatori
Gli allôr ne sfronda, *ed alle genti svela*
Di che lagrime grondi, e di che sangue[1].

Pour les Italiens de nos jours, la prose ne saurait employer

[1] Heureuse Florence ! m'écriai-je quand je vis le monument de ce puissant génie, qui, retrempant le sceptre des rois, en arrache un vain lau-

trop de mots afin d'être claire; c'est ce qui fait qu'il est si difficile, par un jour chaud, de lire un de leurs bons auteurs. En revanche, ils ne comprennent pas à la lettre les charmantes petites allusions de Voltaire, de Montesquieu, de Courier, et ce qu'on pourrait appeler les *sous-entendus monarchiques*. Les Français doivent à leur galanterie, maintenant si passée de mode, l'habitude de ce style léger. Ici, l'amour est une chose fort sérieuse, et une Italienne se fâche ou ne daigne pas vous répondre si vous lui parlez d'amour avec légèreté. Si vous avez le projet de lui adresser quelques mots tendres à la première occasion favorable de la soirée, gardez-vous de hasarder des plaisanteries, ou même de rire de celles qu'on fait : regardez-la d'un air sombre.

Pour un lecteur italien, le piquant n'est que de l'*inintelligible*. Ils ne pardônnent l'ellipse que dans la passion violente; ils sentent le *Corsaire* et *Parisina* comme un Anglais, et, à l'heure qu'il est, n'ont pas encore compris les *Lettres persanes*. Malgré tant de prolixité, leur prose actuelle n'est rien moins que lucide. Que d'injures cette phrase va me valoir : je serai *bue*, *stivale* et *somaro !*

16 janvier. — C'est avec le plus grand sérieux que l'on traite la galanterie en ce pays, à peu près comme on parle à Paris d'affaires de bourse. Par exemple, madame Gherardi, la plus jolie femme peut-être qu'ait jamais produite Brescia, le pays des beaux yeux, me disait ce soir : « Il y a quatre amours différents : 1° l'amour physique, celui des bêtes, des sauvages, et des Européens abrutis;

« 2° L'amour-passion, celui d'Héloïse pour Abeilard, de Julie d'Étange pour Saint-Preux;

« 2° L'amour-goût, qui pendant le dix-huitième siècle a amusé les Français, et que Marivaux, Crébillon, Duclos, madame d'Épinay, ont esquissé avec tant de grâce;

rier, le met à nu, et montre aux peuples effrayés quelles larmes il fait couler et quels torrents de sang *.

* Machiavel repose à Santa-Croce, à côté de Michel-Ange, d'Alfieri et de Galilée.

4° L'amour de vanité, celui qui faisait dire à votre duchesse de Chaulnes, au moment d'épouser M. de Giac : *Une duchesse n'a jamais que trente ans pour un bourgeois.* » L'acte de folie par lequel on voit toutes les perfections dans l'objet qu'on aime, s'appelle la *cristallisation*, dans la société de madame Gherardi.

Cette femme charmante était ce soir d'humeur discutante. Mais l'amour est rare en France, la vanité l'y étouffe, ainsi que toutes les autres passions un peu marquées : j'ennuierais en en parlant. On a raconté vingt anecdotes pour prouver des théories diverses ; j'abrége la suivante, que je ne rapporte que parce que l'héroïne était parente et amie de madame Gherardi. Les femmes sont des êtres bien plus puissants en Italie que partout ailleurs ; mais aussi on les punit avec plus de sévérité et sans crainte du qu'en dira-t-on. On n'oserait jamais imprimer ce qu'on ose faire : de là l'absence des romans.

M. le comte Valamara, blondin à figure très-douce, jaloux par vanité du cardinal Z***, et ne sachant comment empêcher sa femme d'aller à ses soirées, répandit le bruit qu'il partait pour Paris, et la conduisit en effet à un château malsain situé sur le Pô, près de Ponte-Lagoscuro. Là il vécut avec elle assez bien en apparence, mais sans jamais dire un seul mot à elle non plus qu'à deux vieux domestiques à figures sinistres qu'il avait emmenés avec lui. Cette jeune femme, nerveuse, d'une sensibilité romanesque, bien loin de songer au cardinal Z***, avait une passion pour le notaire Gardinghi, qui l'aimait, mais jamais n'avait reçu d'elle le moindre encouragement ; elle le traitait même beaucoup plus mal qu'aucun autre. Gardinghi en était venu à la regarder, mais à n'oser jamais lui adresser la parole. Quelques mois après sa disparition, des bruits sinistres se répandirent à Bologne. Gardinghi se mit à la chercher ; il découvrit enfin le château près de Ponte-Lagoscuro ; mais malheureusement n'osa pas y pénétrer, de peur de fâcher une femme qui ne lui avait jamais dit qu'elle l'aimait que des yeux. Enfin, après quinze ou vingt jours que Gardinghi passa déguisé dans un misérable cabaret d'un village voisin, où quelquefois allait boire un des valets à figure sinistre, il entendit cet homme dire : « *Il signor conte* fait ce qu'il lui plaît avec la pauvre contessina, *è un signore* (tout lui est per-

mis, il est noble); mais nous, nous finirons par les galères. » Gardinghi, effrayé, n'hésita plus; le lendemain matin il entra de vive force et le pistolet à la main chez le comte Valamara; il prétendit, pour la forme, être envoyé par le vice-légat. Il pénétra jusqu'au lit de la contessina, qui déjà était hors d'état de parler. Il fit appeler deux paysannes, et ne quitta plus la femme qu'il aimait, et qui vécut encore trois jours : elle n'avait pas vingt-quatre ans! Le comte était comme fou, et semblait demander grâce à Gardinghi, qu'il laissait maître du château. On prétend pourtant qu'il essaya de le tuer et lui tira un coup de fusil : c'est ce que le notaire a toujours nié. Le comte est, dit-on, en Amérique; le notaire n'a plus paru dans aucune société, et a fait depuis cette fortune immense par laquelle son nom vous est connu. Il a toujours à son service les deux vieux serviteurs du comte, et ils disent qu'il leur parle quelquefois de la pauvre contessina. On s'accorde à penser qu'elle fut assassinée par le seul effet des mauvais procédés, sans poison ni poignard.

17 janvier. — On m'a fait l'honneur de m'admettre ce soir à un souper destiné à célébrer le retour de don Tommaso Bentivoglio, arrivé hier de Paris. On était tout oreilles pour l'entendre; et peut-être m'a-t-on invité pour l'empêcher de broder. Voici Paris vu par un étranger, homme de plaisir, mais très-fin. Malgré la malpropreté si stupide de ses rues[1] et les vexations de sa police[2], toute l'Europe ne rêve que Paris. Les dames accablaient don Tommaso de cent questions; je ne puis noter que quelques réponses. Le Parisien, dit don Tommaso, est bon par excellence, aimable, doux, prévenant, confiant envers l'étranger; il ne fait jamais le mal pour le mal, et cherche même à être modéré quand il va chez son juge se plaindre de quelque tort. Comparé à l'habitant de Berlin, au *Londoner*, au Viennois, c'est un ange; sa figure, quoique laide, fait plaisir à regarder. — Tout ce qui ne veut pas être vexé par l'évêque ou le sous-

[1] Le gouvernement s'oppose à l'établissement de la société commanditaire pour prêter des fonds à toutes les industries; l'une d'elles était l'entreprise de l'assainissement de Paris par l'enlèvement des boues. Les gouvernants ne veulent ni faire ni laisser faire; le joli caractère !

[2] Renvoi de milady Oxford.

préfet vient à Paris. La réunion de plus de huit cent mille habitants sur un point met le gouvernement non pas hors de volonté, mais hors d'état d'être méchant : *il n'en a pas le loisir.* Don Tommaso ayant prononcé le mot de *bonne compagnie*, « Mais, a dit madame Filicori, l'une des femmes les plus remarquables d'Italie, dites-nous donc ce que c'est exactement que cette fameuse bonne compagnie française? — La bonne compagnie par excellence, répond don Tommaso, c'est celle qu'on rencontre dans un salon dont le maître a cent mille livres de rente et des aïeux qui sont allés aux croisades.

« Il y a bien des banquiers millionnaires qui sont aussi une sorte de bonne compagnie, mais en général ils ne parlent que d'argent, et ne vous pardonneraient pas de vivre avec six mille francs. La même classe, en Angleterre, veut surtout *consommer*, et s'estime plus ou moins d'après le montant de la carte de son dîner. Quand j'allais chez les gens à argent de France et d'Angleterre, qui ne savent pas trop ce que c'est que mon nom (les Bentivoglio, seigneurs de Bologne au quinzième siècle), si je mettais à ma cravate mon diamant de cinq cents louis, je me voyais sensiblement plus estimé. L'industrie porte les Français au travail; ils trouvent *du plaisir* à travailler, ils sont heureux; l'aristocratie les rendrait, au contraire, horriblement à plaindre; mais j'aime mieux vivre avec des gens qui parlent quelquefois de croisade. Peut-être y a-t-il autant d'insolence au fond que chez le banquier à millions, mais elle est ancienne dans la famille; mais l'on n'a pas à se venger de la condition subalterne où l'on a passé sa jeunesse; et enfin, à insolence égale, je trouve de plus chez les aristocrates des manières élégantes, et même quelquefois de l'esprit. Un homme qui porte un nom historique ne me rappellera sa haute naissance, bon an mal an, qu'une fois tous les deux mois; un être qui a gagné un million de louis a l'air de me dire trois fois par soirée : « Il faut que vous soyez bien ignare, vous qui avez déjà trente ans, pour n'avoir pas fait fortune; à votre âge, j'avais déjà cent mille écus, et j'étais intéressé pour un huit dans la maison V... Ah çà, vous autres, il vous arrive bien de prendre un fiacre une fois par mois, n'est-ce pas? Ma foi, il faut de l'éco-

nomie ; il n'y a que ça pour parvenir. Quand vous aurez seulement cinquante ou cent mille livres de rente, ah ! c'est différent. Par exemple, moi, j'ai acheté hier un cheval sept mille francs, et j'ai pris une seconde loge aux Bouffes : on n'y voyait pas dans l'autre, on y était trop mal. A propos, je la laisserai à mes amis, ce sera autant d'épargné pour eux. Venez-y, mon cher, vous me ferez honneur ; donnez-moi seulement votre carte, je pourrais vous oublier. » Et l'industriel tire de sa poche une poignée d'or qu'il regarde.

Cet homme-là fait vivre quinze cents ouvriers par ses trois manufactures, et l'*utilité* étant la seule base raisonnable de l'estime à accorder, il est cent fois plus estimable que le marquis son voisin. Celui-ci n'a aucune influence, heureusement ; car, s'il en avait, bientôt on se tirerait des coups de fusil en France, et alors j'irais me ranger avec l'industriel. De plus, quand le marquis m'engage à dîner, je dîne assez mal, mais je trouve chez lui un ton aimable et doux, j'aime à y parler, et c'est sans peine qu'une fois par mois je cite Commines comme par hasard, et nomme un des aïeux du maître de la maison, capitaine de cent hommes d'armes, qui fut tué à Montlhéry. L'*ancienneté* est son idée fixe. (Ceci est de moi.)

La classe qui, depuis la Restauration, devrait être la plus gaie, reprend don Tommaso Bentivoglio, je l'ai trouvée la plus triste : un jeune homme noble lit les bons livres, admire l'Amérique, et toutefois il est marquis. Voilà une triste position pour un homme de cœur : être toute sa vie marquis et libéral, et cependant jamais complétement ni libéral ni marquis. Le jeune privilégié se sent un fond de tristesse quand il rencontre son camarade de collége, M. Michel, qui a ouvert un magasin de draps, qui s'est marié, qui prospère, qui est franchement partisan de la liberté et, de plus, heureux. D'un autre côté, il est doux, lorsqu'un plébéien a plus d'esprit que vous, et par sa présence pâlit vos discours dans un salon, de l'accabler du poids de sa naissance et de faire entendre avec bon ton qu'il manque de bon ton. Mais voilà qu'un sot du parti rétrograde entreprend quelque menée qui serait abominable si elle n'était absurde ; il est dur pour un cœur bien placé de ne pouvoir citer les bonnes raisons qui

prouvent l'absurdité de cet homme, d'être même quelquefois forcé de le louer, et enfin de voir ce fat, pour son projet absurde, l'emporter sur vous dans l'estime de tout un salon. Vous n'auriez cependant qu'un mot à dire ; mais ce mot est impossible et changerait votre position.

Don Tommaso entremêle tout cela d'anecdotes si anciennes et si connues, que j'ai honte de les rappeler. Par exemple, lorsque M. Roland fut nommé ministre de l'intérieur, un courtisan, le voyant arriver à Versailles, s'écria : *Grand Dieu ! il n'a pas de boucles à ses souliers !* — Ah ! monsieur, tout est perdu ! répliqua Dumouriez. Eh bien ! voilà, continue don Tommaso, une méthode à laquelle la bonne compagnie tient encore; voilà comment elle a jugé tous les hommes extraordinaires qui ont paru depuis quarante ans.

Le général Murat, étant vaguemestre de Royal-Cravate en 1790, eut je ne sais quel procédé peu délicat envers le noble marquis qui commandait le régiment: c'est ce que la bonne compagnie ne lui a pas encore pardonné. La moindre des actions héroïques de cet homme singulier eût suffi pour placer bien haut dans l'opinion un prince bien né. Par exemple, une frégate anglaise vient canonner Naples; Murat va se placer en grande tenue de comédien sur un vaisseau rasé à demi-portée de la frégate anglaise. La poudre napolitaine se trouva si mauvaise, que l'on voyait tomber à la mer tous les boulets, avant d'arriver à la frégate, tandis que les boulets anglais venaient briser des croisées dans Pizzo-Falcone, à deux cents toises derrière le vaisseau du roi. Cette action et mille autres, chez un homme peu délicat, n'est qu'un *péché splendide*, comme disent les théologiens.

Excellent juge des circonstances piquantes d'une intrigue et des petites choses en général, dès que le sujet dont on s'occupe prend les proportions héroïques, la société de Paris n'y est plus. L'instrument de ses jugements ne peut s'appliquer à ce qui est *grand :* on dirait un compas qui ne peut pas s'ouvrir passé un certain angle. — Je ne dirai rien de l'extrême laideur que don Tommaso reproche aux figures de Paris; j'ai vu les plus belles têtes d'Italie passer pour fort laides parmi nous. Cette déplai-

sance, qui tient à l'instinct, ne peut manquer d'être réciproque. Mais, dit M. Tambroni, les Français se réveilleront-ils de leur position actuelle par un accès de gaieté, comme lors de la régence, après l'hypocrisie de la vieillesse de Louis XIV? ou le penchant pour le gouvernement économique des États-Unis d'Amérique les jettera-t-il dans cette disposition triste et mystique que l'on remarque à Philadelphie? — Je suis pour la gaieté, dit don Tommaso : un pays qui a des frontières vulnérables de Dunkerque à Antibes peut-il avoir plus de liberté que ses voisins? Si, par malheur pour nous, la haine pour le jésuitisme et les refus de sacrements faisaient tourner la France au protestantisme, on serait aussi gai à Paris qu'à Genève [1].

Au moment où la conversation allait tomber dans la politique, Crescentini est entré. Il raconte deux ou trois anecdotes qui prendraient trente pages. Quand il fait beau à minuit, au sortir de l'Opéra, dit ce grand musicien, tout le monde chante à demi-voix en se retirant : le vulgaire chante les airs qu'il sait, l'homme qui a un cœur pour la musique les airs qu'il *fait*. Ses petites cantilènes ne sont qu'indiquées, mais elles sont d'accord avec la nuance actuelle de ses sentiments. Il y a plus de vingt ans que je donnai ce moyen d'espionnage à la Lambertini, alors si jalouse de l'aimable marquis Pepoli, celui qui mettait ses chevaux au galop sur le bord de la Brenta, et du haut de son char antique (biga) se jetait dans la Brenta par un *salto ribaltato* (saut en arrière, la tête la première).

Puisque je vous ai parlé d'un Bentivoglio, je ne puis m'empêcher d'écrire quelques-unes des idées que me rappelle la présence de don Tommaso; je m'étais cependant bien promis de fuir les genres descriptif et historique.

A la fin du quatorzième siècle, on trouve les Bentivoglio en possession des premières magistratures de Bologne; mais comme l'*utile* avait tous ses droits dans les républiques italiennes, les Bentivoglio étaient attachés à la corporation des bouchers. Dès

[1] L'amour du beau et l'amour mettent à jamais l'Italie à l'abri de la tristesse puritaine ou méthodiste. Probablement en ce pays l'existence des arts tient au papisme.

1390, l'esprit républicain s'affaiblissait rapidement, et bientôt après, en 1401, Bentivoglio, chef du parti de l'*Échiquier* (les libéraux de ce temps-là), se fit proclamer seigneur de Bologne. Attaqué par le fameux Jean Galéas Visconti, seigneur de Milan, qui marchait rapidement à la conquête de toute l'Italie, son armée fut défaite à Casalecchio, et le lendemain de la bataille, Jean Bentivoglio fut tué par le peuple révolté (1402). Dès cette époque le saint-siége avait contre l'indépendance de Bologne des projets que sa persévérance ne devait voir réussir que cent six ans plus tard. Après la mort de Jean, Antoine, son fils, passa de longues années dans l'exil; il obtint enfin, en 1435, de rentrer dans sa patrie; mais le 23 décembre de la même année, le pape Eugène IV, jaloux de la faveur populaire qui s'attachait à son nom, le fit arrêter comme il sortait du palais, et sur-le-champ il eut la tête tranchée, même sans jugement. Thomas Zambeccari, après Bentivoglio l'homme le plus considéré de Bologne, fut au même instant saisi et pendu aux fenêtres du palais. En 1438, les généraux du duc de Milan s'emparèrent de Bologne et mirent à la tête du gouvernement Annibal, fils d'Antoine, lequel épousa une fille naturelle du duc; mais bientôt en butte aux soupçons de son beau-père, le Tibère du moyen âge, Annibal fut arrêté (1442). Il se sauva de prison l'année suivante, et rentra dans Bologne. Le peuple prit les armes, chassa les troupes du duc de Milan, et, sans titre ni magistrature spéciale, Annibal demeura à la tête du gouvernement. Après quinze ou vingt essais de constitution, les habitants de Bologne ne pouvant trouver une forme de gouvernement favorable à tous les intérêts, étaient las de cet état précaire que, faute d'un nom particulier, nous désignons par le mot de république. Cet *état variable* a formé le caractère italien tel que nous le voyons. Les trois cents ans de despotisme espagnol qui l'ont abaissé ne doivent pas nous empêcher de reconnaître qu'aucun peuple n'a autant de sang républicain dans les veines. Il n'y a pas un demi-siècle que la véritable république a reparu dans le monde, guidée par Washington et Franklin; mais les lois n'entrent dans les mœurs qu'après cent cinquante ans. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les Italiens manquent tout à fait de cette patience et de cet

esprit de stabilité qu'on trouve au revers de leurs Alpes, et par lesquels les Suisses ont conservé une apparence de république. Le 24 juin 1445, comme Annibal Bentivoglio sortait de l'église de Saint-Jean-Baptiste, Baldassare Canedoli le perça d'un coup d'épée, et se mit à courir Bologne en criant *Viva il popolo!* (Vive le peuple!) Le peuple se souleva en effet, mais contre l'assassin; il massacra ses complices et détruisit leurs maisons [1]. La mort d'Annibal n'était point demandée par l'opinion, et ce n'était pas un tyran.

Il ne laissait qu'un enfant de six ans, incapable de gouverner. Le comte Poppi, qui se trouvait à Bologne, indiqua au peuple un fils naturel qu'Hercule Bentivoglio avait eu de la femme de Agnolo da Cascese, négociant de Florence. Santi, célèbre depuis sous le nom de Santi Bentivoglio, ne se doutait de rien, et, après la mort de celui qu'il avait cru son père, continuait à Florence la profession de marchand de laine, exercée par celui-ci. Il avait vingt-deux ans lorsque Côme de Médicis, à qui la seigneurie de Bologne avait écrit, le fit appeler, et commença par ces mots un des dialogues les plus singuliers dont l'histoire ait gardé le souvenir : « Vous avez à considérer, ô jeune homme! ce qui doit l'emporter dans l'esprit d'un homme sage, des jouissances de la vie privée ou de celles que peut offrir le gouvernement d'un État....... » Apprenant et ce qu'il était et la grandeur imprévue à laquelle on l'appelait, Santi hésita; mais les conseils de Neri Capponi, alors le premier homme d'État de Florence, le décidèrent à accepter. Voilà une des situations des *Mille et une Nuits* réalisée.

Santi, reçu avec enthousiasme par les Bolonais, se trouva digne de sa place, et pendant seize ans gouverna avec vigueur et désintéressement. A sa mort, en 1462, Jean II, fils d'Annibal, se mit à la tête de la république. Ainsi que Laurent de Médicis, à Florence, Jean II appela à son aide toutes les séductions et monarchisa ses concitoyens. Ses douces manières ne séduisirent pourtant pas les Malvezzi, nobles fort considérés, qui conspi-

[1] *Cronic. di Bolog.* Simonetta, Neri Capponi. Singulier trait de scélératesse du général Ciarpelone pour gagner quatre cents florins.

rèrent contre lui, mais furent trahis (1488). Jean II fit périr vingt Malvezzi par la main du bourreau. Tout ce qui portait le nom de Malvezzi, quoique n'ayant point trempé dans la conjuration, fut exilé, et Jean s'empara de leurs biens. Ce prince, trouvant les Bolonais sensibles au *beau*, orna leur ville d'édifices somptueux. Les peintres, les sculpteurs, les poëtes, les savants, qui alors honoraient l'Italie, furent appelés à Bologne et magnifiquement payés. Jean II enrichit sa patrie des plus nobles collections de statues, de tableaux, de manuscrits, de livres. Il avait à ses gages un grand nombre d'assassins, par lesquels il faisait tuer (scanare), dans toute l'étendue de l'Italie, non-seulement ceux qui l'avaient offensé, mais leurs fils et leurs frères qui auraient pu songer à les venger. Il y avait déjà quarante-quatre ans que ce prince était occupé à changer en sujets dévoués les citoyens d'une république, quand le fougueux Jules II, l'un des plus grands généraux que le hasard ait jetés dans la chaire de Saint-Pierre, vint assiéger Bologne (1506). Jean II quitta un peuple qui ne l'aimait point, emportant ses trésors, et alla mourir en terre étrangère.

Le 21 mai 1511, les Français rétablirent dans la souveraineté de Bologne Annibal et Hermès, fils de Jean; mais à peine purent-ils regner une année, et ils furent chassés définitivement quand Bologne se rendit au pape. Depuis, plusieurs Bentivoglio se sont distingués par la réunion du courage militaire et d'un grand talent pour la poésie; par exemple, Hippolyte Bentivoglio, mort en 1585. Le Nord offre rarement cette réunion d'une science profonde et du mépris pour la vie. Hippolyte composait des drames qui avaient le plus grand succès, il était architecte et musicien, il savait le grec et toutes les langues vivantes.

Les efforts inutiles pour *inventer un bon gouvernement* agitèrent l'Italie pendant les treizième, quatorzième et quinzième siècles. Plus heureux que nos pères, nous savons que tout gouvernement qui se compose de deux chambres et d'un président ou roi, est passable; mais il ne faut pas s'y tromper, ce gouvernement *éminemment raisonnable* est probablement aussi éminemment défavorable à l'esprit et à l'originalité, et jamais aucune histoire n'égalera l'intérêt de celle du moyen âge. De là la

dispute éternelle qui va commencer entre les poëtes et les philosophes.

Si un homme de génie eût publié en 1455, après neuf années du gouvernement de Santi, un livre en trois volumes in-4°, expliquant bien ces quatre commandements :

1° Que les trente plus riches habitants de Bologne forment, leur vie durant, un conseil délibérant;

2° Que cinquante citoyens soient élus tous les trois ans, et forment une autre chambre;

3° Que ces deux corps élisent un podestat tous les dix ans, et que Santi Bentivoglio soit le premier podestat;

4° Que les lois soient faites par ces trois pouvoirs, et que le podestat nomme à toutes les places, sauf l'approbation des trente,

Bologne eût connu ce qu'il fallait désirer. Il eût fallu trente années de révolution; et quand enfin les lois de la nature auraient fait disparaître les citoyens ayant trente ans le jour de la publication de l'ouvrage in-4°, Bologne fût arrivée au bonheur. Cette tranquillité n'eût probablement pas beaucoup diminué sa gloire; peut-être elle n'en aurait pas moins produit le Dominiquin, les Carrache et le Guide, les seuls grands hommes qui l'aient illustrée depuis 1455.

J'ai suivi un instant ce roman, parce qu'il s'applique à Florence et à toutes les républiques d'Italie. Mais les temps n'étaient pas arrivés. Tous les vingt ans, à Florence, on donnait *balia* à trente citoyens, c'est-à-dire pouvoir d'inventer une nouvelle constitution, et de la mettre en activité. Bientôt arrivaient les exils et les cruautés. Quand un peuple voit *nettement* la forme de gouvernement qu'il désire, il n'est pas cruel[1].

Nous voyons ce que les papes sont encore aujourd'hui, je n'ai pas besoin de rappeler l'immense pouvoir dont ils jouissaient au quatorzième siècle. Eh bien, Innocent VI ayant envoyé deux nonces (1361) à ce Bernabò Visconti, seigneur de Milan, dont nous avons parlé si souvent, ils rencontrèrent ce prince à une lieue de sa capitale, sur le pont d'une petite rivière nommée le

[1] Nous ne repasserons plus par les cruautés de 1793.

Lambro. Bernabò voulut connaître sur-le-champ le contenu des bulles; ayant trouvé le style peu convenable, il dit aux nonces : *Scegliete, o mangiare o bere* (Choisissez, il faut ici manger ou boire). Ces paroles laconiques ne furent que trop comprises des deux ambassadeurs : on leur donnait le choix, ou de manger les bulles, parchemin, cordonnet de soie, cire et plombs, ou d'être jetés dans le Lambro. Ils choisirent de manger les bulles, ce qui fut exécuté sans désemparer, sur ce petit pont pointu au milieu, qui existe encore. Guillaume, l'un des deux nonces, quelques mois plus tard, fut créé pape sous le nom d'Urbain V[1].

Sous un gouvernement raisonnable on fait des pamphlets contre le pape et non des actions plaisantes. Je ne parle pas des traits de bravoure ou de prudence cruelle, ils sont trop fréquents. Florence avait entrepris une guerre maritime contre les Pisans (1405) et bloquait l'embouchure de l'Arno. Un jour les galères florentines donnèrent la chasse à un navire pisan chargé de grains, qui se retira sous la tour de Vada, dont les bombardes le protégeaient. Un citoyen de Florence, Pierre Marenghi, se jette à la nage, tenant d'une main élevée au-dessus des vagues une fusée incendiaire allumée, et, sous une grêle de projectiles de tous les genres, réussit à mettre le feu au navire pisan. Pierre Marenghi eut le bonheur de regagner son vaisseau.

Le fameux général Jean Auguto, Anglais de naissance, celui qui fut enterré avec tant de pompe dans *Santa Maria del Fiore*, la cathédrale de Florence, et sur le tombeau duquel on voit un des premiers grands ouvrages de la peinture (son portrait à cheval, de grandeur colossale, par Paolo Uccello), faisait saccager par ses soldats la ville de Faenza (1371); deux de ses officiers ayant pénétré dans un couvent de religieuses, y trouvèrent une jeune pensionnaire de la plus rare beauté; ils se la disputaient les armes à la main. L'Auguto survint, et craignant de perdre un de ses braves, donna un coup de dague dans la poitrine de la charmante jeune fille, qui tomba morte. (Magnifique sujet de tableau : la jeune fille mourante, l'Auguto qui la tue, les deux

[1] *Annal. Modiol.*, p. 799; Verri, I, p. 381. Gattari, *Storia Padovana*.

combattants; l'un ne la voit pas tomber, et vibre son épée avec fureur; l'autre qui, par sa position, voit l'action de son général, est saisi d'horreur; dans le lointain on aperçoit des religieuses poursuivies par des soldats.) Dans une autre campagne, deux moines mendiants vinrent en députation auprès d'Auguto, et le saluèrent par ces mots : « Dieu vous donne la paix! » A quoi l'Anglais répliqua froidement : « Dieu vous enlève les charités qu'on vous fait! » Les moines effrayés lui demandant ce qu'il entendait par ces mots. « Ce qu'ils veulent dire : Je vis par la guerre, la paix que vous me souhaitez est pour moi la famine. »

18 janvier. — Quoi! me dit un Bolonais plein de colère, parce qu'il y a eu en France un Mirabeau et un Danton, Mexico sera libre, et Bologne devra oublier ce qu'elle fut en 1500, et revenir à ce qu'elle était en 1790! *no, per Dio!* Que le pape nous accorde au moins une demi-liberté de la presse, et que le collége des cardinaux soit ce qu'il était dans le principe, son conseil *nécessaire, o per Dio! nascerà qualche disordine.* — Sans doute; vous aurez trente mille Russes en Italie. Ce n'est pas le pape qu'il vous faut vaincre, c'est la Russie. — Maudit parvenu!

J'ai oublié de dire que Bologne a perdu son ambassadeur à Rome. On le lui avait accordé en 1512; on ne le lui a pas rendu en 1814. Ainsi, depuis qu'on y désire davantage la liberté, on lui a ôté cette vaine apparence qui pouvait lui faire prendre le change : puissamment raisonné. Les gouvernants veulent qu'il y ait cascade et non pas pente douce. M. degli Antonj, l'un des principaux citoyens de Bologne, fait un mémoire au pape à ce sujet. Le cardinal Consalvi, véritable grand seigneur du dix-septième siècle, comprend les aventures galantes, les intrigues d'une cour, ce qui fait l'excellence d'un bon *opera buffa*, et le mémoire de M. degli Antonj, dont tout Bologne parle, lui semblera une paperasse ennuyeuse. Rappelez-vous l'archevêque de Lisbonne de Pinto; voilà les ministres actuels.

Mais si le cardinal Consalvi était ce qu'il doit être, je me garderais de me faire présenter à Son Éminence; il serait aussi ennuyeux qu'un président des États-Unis.

De Turin à Venise, de Bassano à Ancône, les victoires de Bonaparte, qui allégeaient les fers des plébéiens, firent peur aux

nobles ; aussitôt (1796) cessation du luxe, ordre dans les affaires, économie, payement des dettes, séjour à la campagne. De 1796 à 1814, les fortunes de la noblesse ont doublé. Les nobles se voyant attaqués n'ont plus lutté entre eux de luxe et de magnificence, mais bien de prudence et d'économie. Dépenser follement est devenu le ridicule d'un homme du peuple enrichi. Dans quelques pays, le Piémont, par exemple, les nobles furent avertis officiellement par une contribution de guerre que les Français, en arrivant, les obligèrent de payer. Vivant dans leurs terres, loin des amusements des villes, ils se sont faits agriculteurs pour échapper à l'ennui. Parmi leurs enfants, ceux qui avaient vingt ans en 1796 ont été atteints par l'enthousiasme, ils ont pris du service avec les Français, et de l'expérience. Les enfants qui n'avaient que cinq ou six ans lors de la retraite forcée de leurs parents, ont eu pour précepteur le curé du voisinage, et n'ont pu tout au plus acquérir quelques idées justes qu'en devenant gardes d'honneur ou auditeurs vers 1809. (C'est ainsi que M. de Santa-Rosa était sous-préfet sur la côte de Gênes.) Tout ce qui est né vers 1810 est maintenant élevé par les jésuites de Modène, c'est-à-dire entouré de flatteurs dès l'âge de huit ans, et sera parfaitement imbécile vers 1826. L'égoïsme et l'habitude de se dénoncer réciproquement forment la base de cette éducation. (Voir les *Constitutions des jésuites*, édition de Prague.) J'ajouterai une grande et utile vérité, c'est qu'il y a des exceptions. Plusieurs enfants riches, nés vers 1800, sont chez M. de Fellenberg, près de Berne ; quelque aristocratique et même tendant à établir des *castes* que soit ce collége, il est moins absurde et par conséquent plus nuisible à la civilisation que les jésuites. Les nobles peu riches envoient leurs enfants à l'université de Pavie. L'un de ces élèves me disait : « En temps de guerre, un paysan italien doit avoir le droit de tuer tout homme qu'il rencontre et qui ne parle pas italien. » L'Autriche déclare incapables de servir l'État tous les enfants élevés hors de son territoire ; il n'y a d'exception que pour les colléges de la Toscane : les enfants en reviennent raisonnables comme des vieillards et incapables de tout mouvement généreux.

Semblables à leurs pères du moyen âge, les Italiens de 1830

aimeront passionnément la liberté, mais sans savoir comment s'y prendre pour l'établir. Ils feront d'abord, comme il est indispensable, des gouvernements révolutionnaires, mais jamais ne pourront renvoyer ceux-ci pour faire marcher un gouvernement constitutionnel; leur jactance les empêchera d'imiter la France[1].

Il faut quitter Bologne, cette ville de gens d'esprit. Depuis quinze jours, j'avais très-bien trouvé le genre de vie convenable à mes goûts et aux plaisirs qu'offre le pays; ce n'est pas peu. Le voyage le plus agréable offre bien des moments où l'on regrette la douce intimité de la société habituelle. Le désappointement est d'autant plus sensible que l'on se figure communément qu'un voyage en Italie est une succession non interrompue de moments délicieux. Il ne suffit pas pour tuer des perdreaux qu'un pays abonde en gibier, il faut encore se promener un fusil à la main. Les trois quarts des voyageurs ne connaissent que les plaisirs de la société, et ne sentent pas ceux des beaux-arts. Certains riches industriels même ne comprennent ni les uns ni les autres; il leur faut une cour de parasites. Beaucoup d'Anglais se bornent à lire dans chaque endroit les descriptions qu'en ont laissées les poëtes latins, et s'en vont en maudissant les mœurs italiennes, qu'ils ne connaissent que par leurs rapports avec la plus basse classe. Or la Turquie est le seul despotisme qui ait laissé la probité aux basses classes.

A Bologne, je me suis abonné avec le custode du musée de la ville. Dès que j'ai une demi-heure sans visite à faire ou sans promenade, je monte à ce musée souvent pour voir un seul tableau, la *Sainte Cécile* de Raphaël ou le portrait du Guide, ou la *Sainte Agnès* du Dominiquin. Je vais presque tous les matins à Casa-Lecchio, promenade pittoresque, à la cascade du Reno : c'est le bois de Boulogne de Bologne; ou à la Montagnola : c'est là que se tient le *corso* du pays. C'est une promenade de la grandeur des Tuileries, fort bien plantée d'arbres par Napoléon, et

[1] En 1822, à Naples comme en Espagne, l'on se moquait outrageusement de la tête légère des Français, qui n'avaient su conquérir qu'une demi-liberté, et ce en payant deux fois plus d'impôts qu'en 1789.

élevée d'une trentaine de pieds au-dessus de l'immense plaine qui commence à la Montagnola; et au nord, la première colline qui vient l'interrompre est celle de Vicence, à vingt-six lieues d'ici. Le reste de mon temps se passe en visites ou à flâner sous le portique de Saint-Pétrone. Les jours de pluie, je lis mes chers historiens du moyen âge : Jean, Matthieu et Philippe Villani, Ammirato, Velluti, les chroniques de Pise, de Sienne, de Bologne, la vie du grand ministre Acciajoli par Matthieu Palmieri; les annales de Pistoie par Tronci, Malevolti, Poggio, Capponi, Bruni, Buoninsegni, Malespina, Corio, Soldo, Sanuto, Dei, Buonacorsi, Nardi, Nerli, tous gens chez qui la fausse culture de nos académies n'a point détruit le talent de narrer. Je ne prétends point dicter de plan de conduite aux voyageurs; chacun pour soi dans ce genre : je raconte le mien.

J'ai trouvé chez les femmes de Bologne deux ou trois genres de beauté et d'esprit dont je n'avais pas d'idée. Je n'avais jamais vu la beauté la plus tendre réunie au génie le plus singulier, comme chez madame Gherardi[1].

[1] Malgré la peur des gouvernements, qui, depuis 1821, se résout en tyrannie pour tomber sur la tête des sujets, on bâtit à Bologne, comme partout, beaucoup de maisons nouvelles : ce signe montre la civilisation et l'aisance semées en Italie par Napoléon, et que n'ont pu encore extirper les soins des obscurants et la chute des gendarmeries. Bologne étant fort malheureuse en 1826, la crainte de les compromettre m'a empêché de nommer les gens d'esprit qui ont bien voulu m'accueillir avec indulgence. La même raison m'a empêché de publier certaines anecdotes trop caractéristiques. Après le cardinal Lante, Bologne a été admirablement gouvernée par M. le cardinal Spina, que nous avons vu à Paris aumônier de madame la princesse Borghèse. C'est par amour pour ce légat que Bologne n'a pas secondé le mouvement constitutionnel de Naples. Mais le cardinal Spina a été rappelé par Léon XII et remplacé par M. le cardinal Albano. Je dirai au voyageur paresseux que mon but en voyageant n'était pas d'écrire; mais la vie de voyageur rompant toutes les habitudes, force est bien de recourir au grand dispensateur du bonheur; il faut s'imposer un *travail*, sous peine de regretter Paris. On écrit au crayon dans les moments perdus, en attendant les chevaux de poste, etc.; l'été, on écrit assis dans les églises, lieux très-frais, d'une jolie obscurité, et qui se trouvent exempts d'insectes et de bruit. Je ne notais pas, en voyageant, la dixième partie de mes sensations *distinctes*. Aujourd'hui je ne me rappelle que ce que j'ai écrit; souvent même, en relisant ces notes qui sont restées cachetées depuis

PIETRA-MALA.

19 janvier. — En quittant Bologne pour traverser l'Apennin, la route de Florence suit d'abord une jolie vallée, à peu près horizontale. Après avoir marché une heure à côté du torrent, nous avons commencé à monter au milieu de petits bois de châtaigniers qui bordent le chemin. Arrivés à Loïano et regardant au nord, nous avons eu une vue magnifique : l'œil prend en travers cette fameuse plaine de Lombardie, large de quarante lieues, et qui, en longueur, s'étend de Turin à Venise. J'avouerai qu'on sait cela plus qu'on ne le voit ; mais on aime à chercher tant de villes célèbres au milieu de cette plaine immense et couverte d'arbres comme une forêt. L'Italien aime à faire le cicerone ; le maître de poste de Loïano a voulu me persuader que je voyais la mer Adriatique (dix-neuf lieues) : je n'ai point eu cet honneur-là. Sur la gauche, les objets sont plus voisins de l'œil, et les sommets nombreux des Apennins présentent l'image singulière d'un océan de montagnes fuyant en vagues successives. — Je bénis le ciel de n'être pas savant : ces amas de rochers entassés m'ont donné ce matin une émotion assez vive (c'est une sorte de *beau*), tandis que mon compagnon, savant géologue, ne voit, dans cet aspect qui me frappe, que des arguments qui donnent raison à son compatriote, M. Scipion Breislak, contre des savants anglais et français. M. Breislak, né à Rome, prétend que c'est le feu qui a formé tout ce que nous voyons à la surface du globe, montagnes et vallées. Si j'avais les moindres connaissances en météorologie, je ne trouverais pas tant de plaisir, certains jours, à voir courir les nuages et à jouir des palais magnifiques ou des monstres immenses qu'ils figurent à mon imagination. J'observai une fois un pâtre des chalets suisses qui passa trois heures, les bras croisés, à contempler les sommets

dix ans, telles que le courrier extraordinaire de la maison N... les apporta à Paris, il me semble lire un voyageur contemporain. (Note ajoutée en 1826.)

couverts de neige du Jung-Frau. Pour lui, c'était une musique. Mon ignorance me rapproche souvent de l'état de ce pâtre.

Une promenade de dix minutes nous a conduits à un trou rempli de petites pierres d'où s'exhale un gaz qui brûle presque toujours; nous avons jeté une bouteille d'eau sur ces pierres; aussitôt le feu a redoublé, ce qui m'a valu une explication d'une heure qui eût transformé pour moi, si je l'eusse écoutée, une belle montagne en un laboratoire de chimie. Enfin mon savant s'est tu, et j'ai pu engager la conversation avec les paysans réunis autour du foyer de cette auberge de montagne; il y a loin de là au charmant salon de madame Martinetti, où nous étions hier soir. Voici un conte que je viens d'entendre sous l'immense cheminée de l'auberge de Pietra-Mala.

Il y a près de deux ans qu'on s'aperçut avec terreur, à Bologne et à Florence, qu'en suivant la route sur laquelle nous sommes, les voyageurs disparaissaient. Les recherches de deux gouvernements sans nerf n'arrivèrent qu'à cette certitude, c'est que jamais on ne trouvait de dépouilles dans les montagnes de l'Apennin. Un soir, la tourmente força un Espagnol et sa femme à s'arrêter dans une infâme auberge de Pietra-Mala, le village où nous sommes : rien de plus sale et de plus dégoûtant, et cependant l'hôtesse, pourvue d'une figure atroce, portait des bagues de diamant. Cette femme dit aux voyageurs qu'elle va envoyer emprunter des draps blancs chez le curé, à trois milles de distance. La jeune Espagnole est mortellement effrayée de l'aspect sinistre de l'auberge; sous prétexte d'aller chercher un mouchoir dans le carrosse, le voyageur fait un signe au *vetturino* et lui parle sans être vu; celui-ci, qui avait entendu parler de disparitions de voyageurs, avait autant de peur au moins. Ils conviennent bien vite de leurs faits. En présence de l'hôtesse, l'Espagnol lui recommande de les réveiller à cinq heures du matin, au plus tard. Le voyageur et sa femme se disent malades, mangent fort peu au souper, et se retirent dans leur chambre; là, mourant de peur et prêtant l'oreille, ils attendent que tous les bruits aient cessé dans la maison, et vers une heure ils s'échappent et vont rejoindre le *vetturino*, qui était déjà à un quart de lieue, avec ses chevaux et sa voiture.

De retour à Florence, le *vetturino* conta sa peur à son maître, M. Polastro, homme fort honnête. La police, sollicitée par lui, eut beaucoup de peine à faire arrêter un homme sans aveu qui paraissait souvent à cette auberge de Pietra-Mala. Menacé de la mort, il révéla que le curé Biondi, chez lequel l'hôtesse envoyait emprunter des draps blancs, était le chef de leur bande, qui arrivait à l'auberge sur les deux heures du matin, au moment où l'on supposait les voyageurs endormis. Il y avait toujours de l'opium dans le vin servi au souper. La loi de la bande était de tuer les voyageurs et le *vetturino*; cela fait, les voleurs replaçaient les corps morts dans la voiture, et la faisaient traîner par les chevaux dans quelque endroit désert, entre les sommets de l'Apennin. Là, les chevaux eux-mêmes étaient tués, la voiture et les effets des voyageurs brûlés; on ne conservait absolument que l'argent et les bijoux. On enterrait avec le plus grand soin les cadavres et les débris de la voiture; les montres et les joyaux étaient vendus à Gênes. Réveillée enfin par cet aveu, la police surprit toute la bande à un grand dîner dans le presbytère de Biondi; on trouva chez elle la digne hôtesse qui, en envoyant prendre des draps, donnait avis à la troupe que des voyageurs dignes de ses soins venaient d'arriver à l'auberge.

D'après tout ce qu'on m'a dit, je vois que je serai obligé de penser du mal des Florentins actuels. Je ne veux pas du moins trahir les droits de l'hospitalité, et je viens de brûler dix-sept lettres de recommandation que j'avais pour Florence.

FLORENCE.

22 janvier. — Avant-hier, en descendant l'Apennin pour arriver à Florence, mon cœur battait avec force. Quel enfantillage! Enfin, à un détour de la route, mon œil a plongé dans la plaine, et j'ai aperçu de loin, comme une masse sombre, Santa Maria del Fiore et sa fameuse coupole, chef-d'œuvre de Bruneleschi. C'est là qu'ont vécu le Dante, Michel-Ange, Léonard de Vinci! me disais-je; voilà cette noble ville, la reine du moyen âge! C'est dans ces murs que la civilisation a recommencé; là, Laurent de Médicis a si bien fait le rôle de roi, et tenu une cour

où, pour la première fois depuis Auguste, ne primait pas le mérite militaire. Enfin, les souvenirs se pressaient dans mon cœur, je me sentais hors d'état de raisonner, et me livrais à ma folie comme auprès d'une femme qu'on aime. En approchant de la porte San Gallo et de son mauvais arc de triomphe, j'aurais volontiers embrassé le premier habitant de Florence que j'ai rencontré.

Au risque de perdre tous ces petits effets qu'on a autour de soi en voyageant, j'ai déserté la voiture aussitôt après la cérémonie du passe-port. J'ai si souvent regardé des vues de Florence, que je la connaissais d'avance; j'ai pu y marcher sans guide. J'ai tourné à gauche, j'ai passé devant un libraire qui m'a vendu deux descriptions de la ville (guides). Deux fois seulement j'ai demandé mon chemin à des passants qui m'ont répondu avec une politesse française et un accent singulier, enfin je suis arrivé à Santa Croce.

Là, à droite de la porte, est la tombe de Michel-Ange; plus loin, voilà le tombeau d'Alfieri, par Canova: je reconnais cette grande figure de l'Italie. J'aperçois ensuite le tombeau de Machiavel; et vis-à-vis de Michel-Ange, repose Galilée. Quels hommes! Et la Toscane pourrait y joindre le Dante, Boccace et Pétrarque. Quelle étonnante réunion! Mon émotion est si profonde, qu'elle va presque jusqu'à la piété. Le sombre religieux de cette église, son toit en simple charpente, sa façade non terminée, tout cela parle vivement à mon âme. Ah! si je pouvais oublier!.... Un moine s'est approché de moi; au lieu de la répugnance allant presque jusqu'à l'horreur physique, je me suis trouvé comme de l'amitié pour lui. Fra Bartolomeo de San Marco fut moine aussi! Ce grand peintre inventa le clair-obscur, il le montra à Raphaël, et fut le précurseur du Corrége. J'ai parlé à ce moine, chez qui j'ai trouvé la politesse la plus parfaite. Il a été bien aise de voir un Français. Je l'ai prié de me faire ouvrir la chapelle à l'angle nord-est, où sont les fresques du *Volterrano*. Il m'y conduit et me laisse seul. Là, assis sur le marche-pied d'un prie-Dieu, la tête renversée et appuyée sur le pupitre, pour pouvoir regarder au plafond, les Sibylles du Volterrano m'ont donné peut-être le plus vif plaisir que la

peinture m'ait jamais fait. J'étais déjà dans une sorte d'extase, par l'idée d'être à Florence, et le voisinage des grands hommes dont je venais de voir les tombeaux. Absorbé dans la contemplation de la beauté sublime, je la voyais de près, je la touchais pour ainsi dire. J'étais arrivé à ce point d'émotion où se rencontrent les *sensations célestes* données par les beaux-arts et les sentiments passionnés. En sortant de Santa Croce, j'avais un battement de cœur, ce qu'on appelle des nerfs à Berlin; la vie était épuisée chez moi, je marchais avec la crainte de tomber.

Je me suis assis sur l'un des bancs de la place de Santa Croce; j'ai relu avec délices ces vers de Foscolo, que j'avais dans mon portefeuille; je n'en voyais point les défauts : j'avais besoin de la voix d'un ami partageant mon émotion :

. . . . Io quando il monumento
Vidi ove posa il corpo di quel grande
Che temprando lo scettro a' regnatori
Gli allôr ne sfronda, ed alle genti svela
Di che lagrime grondi e di che sangue :
E l' arca di colui che nuovo Olimpo
Alzò in Rama a' Celesti.; e di chi vide
Sotto l' etereo padiglion rotarsi
Più mondi, e il Sole irradïarli immoto,
Onde all' Anglo che tanta ala vi stese
Sgombrò primo le vie del firmamento ;
Te beata, gridai, per le felici
Aure pregne di vita, e pe' lavacri
Che da' suoi gioghi a te versa Apennino !
Lieta dell' äer tuo veste la Luna
Di luce limpidissima i tuoi colli
Per vendemmia festanti ; e le convalli
Popolate di case e d' oliveti
Mille di fiori al ciel mandano incensi :
E tu prima, Firenze, udivi il carme
Che allegrò l' ira al Ghibellin fuggiasco,
E tu i cari parenti e l' idïoma
Desti a quel dolce di Calliope labbro
Che Amore in Grecia nudo e nudo in Roma
D' un velo candidissimo adornando,
Rendea nel grembo a Venere Celeste :
Ma più beata chè in un tempio accolte
Serbi l' Itale glorie, uniche forse,

Da che le mal vietate Alpi e l' alterna
Omnipotenza delle umane sorti
Armi e sostanze t' invadeano ed are
E patria e, tranne la memoria, tutto.
. . . .
. . . . E a questi marmi
Venne spesso Vittorio ad ispirarsi.
Irato a' patrii Numi, errava muto
Ove Arno è più deserto, i campi e il cielo
Desïoso mirando; e poi che nullo
Vivente aspetto gli molcea la cura,
Qui posava l' austero, e avea sul volto
Il pallor della morte e la speranza.
Con questi grandi abita eterno : e l' ossa
Fremono amor di patria. . . . . . .

Le surlendemain, le souvenir de ce que j'avais senti m'a donné une idée impertinente : il vaut mieux, pour le bonheur, me disais-je, avoir le cœur ainsi fait que le cordon bleu.

23 janvier. — J'ai passé toute la journée d'hier dans une sorte de préoccupation sombre et historique. Ma première sortie a été pour l'église *del Carmine*, où sont les fresques de Masaccio ; ensuite, ne me trouvant pas disposé comme il le faut pour sentir les tableaux à l'huile du palais Pitti ou de la galerie, je suis allé visiter les tombeaux des Médicis, à *San Lorenzo*, et la chapelle de Michel-Ange, ainsi nommée à cause des statues faites par ce grand homme. Sorti de San Lorenzo, j'errais au hasard dans les rues ; je considérais, dans mon émotion muette et profonde (les yeux très-ouverts et ne pouvant parler), ces palais bâtis vers 1300 par les marchands de Florence : ce sont des forteresses. Je regardais tout à l'entour de *Santa Maria del Fiore* (bâtie en 1293), ces arcades légèrement gothiques, dont la pointe élégante est formée par la réunion de deux lignes courbes (comme la partie supérieure des fleurs de lis frappées sur les pièces de cinq francs). Cette forme se retrouve sur toutes les portes d'entrée des maisons de Florence ; mais les modernes ont fermé avec un mur les arcades qui entouraient la place immense au milieu de laquelle *Santa Maria del Fiore* s'élève isolée.

Je me sentais heureux de ne connaître personne, et de ne

pas craindre d'être obligé de parler. Cette architecture du moyen âge s'est emparée de toute mon âme; je croyais vivre avec le Dante. Il ne m'est peut-être pas venu dix pensées aujourd'hui que je n'eusse pu traduire par un vers de ce grand homme. J'ai honte de mon récit, qui me fera passer pour un *égotiste*.

Comme on voit bien, à la forme solide de ces palais, construits d'énormes blocs de pierre qui ont conservé brut le côté qui regarde la rue, que souvent le *danger* a circulé dans ces rues! C'est l'absence de danger dans les rues qui nous fait si petits. Je viens de m'arrêter seul, une heure, au milieu de la petite cour sombre du palais bâti dans la *via Larga* par ce Côme de Médicis, que les sots appellent le *Père de la patrie*. Moins cette architecture vise à imiter le temple grec, plus elle rappelle les hommes qui ont bâti et leurs besoins, plus elle fait ma conquête. Mais, pour conserver cette illusion sombre qui, toute la journée, m'a fait rêver à Castruccio Castracani, à Ugucione della Fagiola, etc., comme si j'avais pu les rencontrer au détour de chaque rue, j'évite d'abaisser mes regards sur les petits hommes effacés qui passent dans ces rues sublimes, encore empreintes des passions du moyen âge. Hélas! les bourgeois de Florence d'aujourd'hui n'ont aucune passion; car leur avarice n'est pas même une passion: ce n'est qu'une des convenances de l'extrême vanité combinée avec la pauvreté extrême.

Florence, pavée de grands blocs de pierre blanche de forme irrégulière, est d'une rare propreté; on respire dans ses rues je ne sais quel parfum singulier. Si l'on excepte quelques bourgs hollandais, Florence est peut-être la ville la plus propre de l'univers, et certainement l'une des plus élégantes. Son architecture gréco-gothique a toute la propreté et tout le fini d'une belle miniature. Heureusement pour la beauté matérielle de Florence, ses habitants perdirent, avec la liberté, l'énergie qu'il faut pour élever de grands édifices. Ainsi l'œil n'est point choqué ici par ces indignes façades à la *Piermarini*, et rien ne trouble la belle harmonie de ces rues, où respire le beau idéal du moyen âge. En vingt endroits de Florence, par exemple en descendant du pont *della Trinità* et passant devant le palais Strozzi, le voyageur peut se croire en l'an 1500.

Mais, malgré la rare beauté de tant de rues pleines de grandiose et de mélancolie, rien ne peut être comparé au *palazzo Vecchio*. Cette forteresse, bâtie en 1298, par les dons volontaires des négociants, élève fièrement ses créneaux de brique et ses murs d'une hauteur immense, non pas dans quelque coin solitaire, mais au milieu de la plus belle place de Florence. Elle a au midi la jolie galerie de Vasari, au nord la statue équestre d'un Médicis, à ses pieds le *David* de Michel-Ange, le *Persée* de Benvenuto Cellini, le charmant portique des Lanzi, en un mot, tous les chefs-d'œuvre des arts à Florence, et toute l'activité de sa civilisation. Heureusement cette place est le boulevard de Gand du pays, le lieu où l'on passe sans cesse. Quel édifice d'architecture grecque en pourrait dire autant que cette forteresse du moyen âge, pleine de rudesse et de force comme son siècle? Là, à cette fenêtre, du côté nord, me disait mon cicerone, fut pendu l'archevêque Pazzi, revêtu de ses habits pontificaux.

Je regrette l'ancienne tour du Louvre. L'architecture gallo-grecque qui l'a remplacée, n'est pas d'une assez sublime beauté pour parler à mon âme aussi haut que la vieille tour de Philippe-Auguste. (Je viens d'ajouter cette comparaison pour expliquer mon idée; quand pour la première fois je me trouvai à Florence, je ne pensais à rien qu'à ce que je voyais, pas plus au Louvre qu'au Kamschatka.)

A Florence, le *palazzo Vecchio* et le contraste de cette réalité sévère du moyen âge, apparaissant au milieu des chefs-d'œuvre des arts et de l'insignifiance des Marchesini modernes, produit l'effet le plus grandiose et le plus vrai. On voit les chefs-d'œuvre des arts enfantés par l'énergie des passions, et plus tard tout devenir insignifiant, petit, contourné, quand la tempête des passions cesse d'enfler la voile qui doit faire marcher l'âme humaine, si impuissante quand elle est sans passions, c'est-à-dire sans vices ni vertus.

Ce soir, assis sur une chaise de paille, en avant du café, au milieu de la grande place et vis-à-vis le palazzo Vecchio, la foule et le froid, fort peu considérables l'un et l'autre, ne m'empêchaient point de voir tout ce qui s'était passé sur cette place. C'est là que vingt fois Florence essaya d'être libre, et que le

sang coula pour une constitution impossible à faire marcher. Insensiblement la lune, qui se levait, est venue marquer sur cette place si propre la grande ombre du palazzo Vecchio, et donner le charme du mystère aux colonnades de la galerie, par-dessous lesquelles on aperçoit les maisons éclairées au delà de l'Arno.

Sept heures ont sonné au beffroi de la tour; la crainte de ne pas trouver de place au théâtre m'a forcé à quitter ce spectacle terrible : j'assistais, pour ainsi dire, à la tragédie de l'histoire. Je vole au théâtre du Hhohhmero, c'est ainsi qu'on prononce le mot *cocomero*. Je suis furieusement choqué de cette langue florentine, si vantée. Au premier moment, j'ai cru entendre de l'arabe, et l'on ne peut parler vite.

La symphonie commence, je retrouve mon aimable Rossini. Je l'ai reconnu au bout de trois mesures. Je suis descendu au parterre, et j'ai demandé; en effet, c'est de lui le *Barbier de Séville* qu'on nous donne. Il a osé, en homme d'un vrai génie, traiter de nouveau le canevas qui a valu tant de gloire à Paisiello. Le rôle de Rosine est rempli par madame Giorgi, dont le mari était juge dans un tribunal sous le gouvernement français. A Bologne, l'on m'a montré un jeune officier de cavalerie qui fait le *primo buffo*. Il n'y a jamais de honte, en Italie, à faire ce qui est raisonnable; en d'autres termes, le pays est moins gâté par l'honneur à la Louis XIV.

Le *Barbier de Séville* de Rossini est un tableau du Guide : c'est la négligence d'un grand maître; rien n'y sent la fatigue, le métier. C'est un homme d'infiniment d'esprit sans aucune instruction. Un Beethoven qui aurait de telles idées, que ne ferait-il pas? Ceci m'a l'air un peu pillé de Cimarosa. Je ne trouve d'absolument nouveau, dans le *Barbier de Séville*, que le trio du second acte entre Rosine, Almaviva et Figaro. Seulement, ce chant, au lieu d'être appliqué à une résolution d'intrigue, devrait l'être à des paroles de caractère et de parti pris.

Quand le danger est vif, quand une minute peut tout perdre ou tout sauver, il est trop choquant d'entendre répéter dix fois les mêmes paroles [1]. Cette *absurdité nécessaire* de la musique

[1] Pour la musique, ce sont dix idées différentes.

peut être facilement sauvée. Depuis trois ou quatre ans Rossini fait des opéras où il n'y a qu'un morceau ou deux dignes de l'auteur de *Tancredi* et de l'*Italiana in Algeri*. Je proposais ce soir de réunir, sur un seul opéra, tous ces morceaux brillants. J'aimerais mieux avoir fait le trio du *Barbier de Séville* que tout l'opéra de *Solliva*, qui me plaisait tant à Milan.

24 janvier. — J'admire de plus en plus le *Barbier*. Un jeune compositeur anglais, qui m'a tout l'air d'être sans génie, était scandalisé de l'audace de Rossini. Toucher à un ouvrage de Paisiello! Il m'a conté un trait d'insouciance. Le morceau le plus célèbre de l'auteur napolitain est la romance : *Je suis Lindor*. Un chanteur espagnol, Garcia, je crois, a proposé à Rossini un air que les amants chantent sous les fenêtres de leurs maîtresses, en Espagne ; la paresse du maestro s'en est bien vite emparée : rien de plus froid ; c'est un portrait mis dans un tableau d'histoire.

Tout est pauvre au théâtre de Florence, habits, décorations, chanteurs : c'est comme une ville de France du troisième ordre. On n'y a de ballets que dans le carnaval. En général, Florence, située dans une vallée étroite, au milieu de montagnes pelées, a une réputation bien usurpée. J'aime cent fois mieux Bologne, même pour les tableaux ; d'ailleurs, Bologne a du caractère et de l'esprit. A Florence, il y a de belles livrées et de longues phrases. Le français, en Italie, ne passe pas Bologne et Florence.

Le caractère le plus rare chez un jeune Italien est, ce me semble, celui de la famille Primerose : .... *They had but one character, that of being all equally generous, credulous, simple and inofensive* [1]. De telles familles ne sont pas rares en Angleterre. L'ensemble des mœurs y produit des jeunes filles d'un caractère angélique, et j'ai vu des êtres aussi parfaits que les filles du bon ministre de Wakefield ; mais il faut l'*habeas corpus*, et, je ne dirai pas les lois, mais les *usages* anglais, pour fournir aux poëtes de tels caractères. Dans la sombre Italie, une créature

[1] « On voyait chez tous ces enfants le même caractère ; ils étaient également généreux, crédules, simples et inoffensifs. »

simple et *inoffensive* serait bientôt détruite. Toutefois, si la candeur anglaise, peut exister quelque part ici, c'est au sein d'une famille florentine qui vit à la campagne. A Milan, l'amour-passion viendrait bientôt animer cette candeur et lui donner plus de charme, mais un *autre* charme.

A en juger par les physionomies et par des observations faites *à l'anglaise*, c'est-à-dire à la table d'hôte de madame Imbert, au café et au spectacle, le Florentin est le plus poli des hommes, le plus soigneux, le plus fidèle à ses petits calculs de convenance et d'économie. Dans la rue, il a l'air d'un commis à dix-huit cents francs d'appointements, qui, après avoir bien brossé son habit et ciré lui-même ses bottes, court à son bureau pour s'y trouver à l'heure précise. Il n'a pas oublié son parapluie, car le temps n'est pas sûr, et rien ne gâte un chapeau comme une averse.

En arrivant de Bologne, ce pays des passions, comment n'être pas frappé de quelque chose d'*étroit* et de *sec* dans toutes ces têtes [1]? En revanche, quoi de plus beau que mesdames Pazz*** et Mozz***?

28 janvier. — L'instinct musical me fit voir, dès le premier jour de mon arrivée, quelque chose d'*inexaltable* dans toutes ces figures; et je ne fus nullement scandalisé, le soir, de leur manière sage et décente d'écouter le *Barbier de Séville*. Ce ne sont pas là précisément les qualités qui brillent dans la *Cetra Sp...*, chanson qui fut chantée le carnaval dernier en présence des personnes mêmes dont elle célèbre les galants exploits. C'est le triomphe de l'amour physique. Une scène tellement singulière me porterait à croire que l'*amour-passion* se rencontre rarement chez les Florentins. Tant pis pour eux; ils n'ont qu'un pauvre supplément, mais qui a l'avantage immense de ne jamais conseiller de folies. Voici les premiers couplets :

[1] Je saute plusieurs pages; car, pour ce qui touche à la connaissance du cœur humain et à ce qu'on appelle vulgairement *philosophie*, l'année 1826, tout occupée de la *critique de la raison pure* et du détrônement de Condillac, me semble éprouver un éloignement marqué pour les faits *racontés sans pathos*. Les gens adroits les craignent, les jeunes têtes ne les trouvent pas assez favorables au mysticisme et au spiritualisme.

Nel di che bollono
D'amor le tresche
Sotto le tuniche
Carnovalesche ;

Nume d'Arcadia,
Io non t'invoco,
Che i versi abbondano
Ben d'altro foco.

Sul Pindo piangono
Le nove Ancelle
Che teco vivono
Sempre Zitelle.

Je conseille au voyageur de se procurer cette admirable chanson, et de se faire montrer au *Cascine* ou au spectacle les dames qui assistèrent à la première lecture, et qui sont nommées tout au long dans le petit poëme de M. le comte Giraud. Je n'ose raconter pourquoi huit dames ont été dernièrement mises aux arrêts chez elles par le grand-duc Ferdinand III.

La contre-partie de ces habitudes sociales, suivant moi, si peu favorables au bonheur, c'est le pouvoir immense du *p.....e*. Tôt ou tard, personne ne pourra se passer ici d'un billet de confession. Les esprits forts du pays en sont encore à s'étonner de telle hardiesse que le Dante se permit contre le papisme, il n'y a que cinq cent dix ans. Quant aux libéraux de Florence, je les comparerais volontiers à certains pairs d'Angleterre, fort honnêtes gens d'ailleurs, mais qui croient sérieusement qu'ils ont droit à gouverner le reste de la nation dans leur propre avantage (*Corn Laws*). J'aurais compris cette erreur avant que l'Amérique ne vînt montrer que l'on peut être heureux sans aristocratie. Au reste, je ne prétends pas nier qu'elle ne soit fort douce; quoi de mieux que de réunir les avantages de l'égoïsme et les plaisirs de la générosité!

Les libéraux de Florence croient, ce me semble, qu'un noble a d'autres droits qu'un simple citoyen, et ils demanderaient volontiers, comme nos ministres, des lois pour protéger les forts. Un jeune Russe, noble, bien entendu, m'a dit aujourd'hui que

Cimabue, Michel-Ange, le Dante, Pétrarque, Galilée et Machiavel étaient patriciens : si telle est la vérité, il a raison d'en être fier. Ce sont les six plus grands hommes qu'ait produits ce pays industriel, et deux d'entre eux sont au nombre des huit ou dix plus grands génies dont l'espèce humaine puisse s'enorgueillir. Michel-Ange a de quoi faire la réputation d'un poëte remarquable, d'un sculpteur, d'un peintre et d'un architecte du premier ordre.

Assis en dehors de la porte de Livourne, où je passe de longues heures, j'ai remarqué de fort beaux yeux chez les femmes de la campagne; mais il n'y a rien dans ces figures de la douce volupté ni de l'air *susceptible de passion* des femmes de la Lombardie. Ce que vous ne trouverez jamais en Toscane, c'est l'air *exaltable*, mais en revanche, de l'esprit, de la fierté, de la raison, quelque chose de finement provoquant. Rien n'est joli comme le regard de ces belles paysannes, si bien coiffées avec leur plume noire, jouant sur leur petit chapeau d'homme. Mais ces yeux si vifs et si perçants ont l'air plus disposés à vous juger qu'à vous aimer. J'y vois toujours l'idée du *raisonnable*, et jamais la possibilité de faire des folies par amour. Ces beaux yeux brillent du feu de la saillie bien plus que de celui des passions.

Les paysans de la Toscane forment, je le crois sans peine, la population la plus singulière et la plus spirituelle de toute l'Italie. Ce sont peut-être, dans leur condition, les gens les plus civilisés du monde. A leurs yeux, la religion est beaucoup plus une convenance sociale à laquelle il serait *grossier* de manquer, qu'une croyance, et ils n'ont guère peur de l'enfer.

Si l'on veut consulter l'*échelle morale*, on les trouvera fort au-dessus des bourgeois à quatre mille livres de rente et à tête étroite qui garnissent les salons des sous-préfectures de France; seulement la conscription n'excitait pas chez nous le même désespoir qu'en Toscane. Les mères suivaient leurs fils en hurlant jusque dans les rues de Florence, spectacle vraiment hideux. C'était, en revanche, un spectacle comique que la sévérité du préfet, déconcertant d'un mot les petits moyens employés par les chambellans de la princesse Élisa, pour être dispensés de *faire un homme.*

Les tableaux des grands peintres de l'école de Florence m'ont conduit, par un autre chemin, à la même idée sur le caractère national. Les Florentins de Masaccio et du Ghirlandajo auraient l'air de fous s'ils se présentaient aujourd'hui au grand café à côté de *Santa Maria del Fiore;* mais, comparés aux personnages de Paul Véronèse et du Tintoret (je choisis exprès des peintres sans idéal), ils ont déjà quelque chose de sec, d'étroit, de raisonnable, de fidèle aux convenances, d'INEXALTABLE, en un mot. Ils sont beaucoup plus près de la véritable civilisation et infiniment plus loin de ce qui m'inspire de l'intérêt dans un homme. Bernardino Luini, le grand peintre des Milanais (vous souvenez-vous des fresques de Sarono?), est certainement très-froid, mais ses personnages ont l'air de petits Werther si vous les comparez aux gens sages des fresques de la *Nunziata* (chefs-d'œuvre d'André del Sarto). Afin que l'Italie offrît tous les contrastes, le ciel a voulu qu'elle eût un pays absolument *sans passions :* c'est Florence. Je cherche en vain dans l'histoire du dernier siècle un trait de passion dont la scène soit en Toscane. Rendez un peu de folie à ces gens-ci, et vous retrouverez des Pierre Marenghi allant à la nage incendier les vaisseaux ennemis. Qui eût dit, en 1815, que ces Grecs si souples, si obséquieux envers les Turcs, étaient sur le point de devenir des héros?

Milan est une ville ronde et sans rivière jetée au milieu d'une plaine parfaitement unie, et que coupent cent ruisseaux d'eau vive. C'est au contraire dans une vallée assez peu large, dessinée par des montagnes pelées, et tout contre la colline qui la borne au midi, qu'on a bâti Florence. Cette ville qui, par la disposition des rues, ressemble assez à Paris, est placée sur l'Arno comme Paris sur la Seine. L'Arno, torrent auquel une digue transversale, pour le service d'un moulin, donne, sous les ponts de Florence, l'apparence d'une rivière, coule aussi d'orient en occident. Si l'on monte au jardin du palais Pitti, sur la colline méridionale, et que de là on fasse le tour des murs jusqu'au chemin d'Arezzo, on prendra une idée du nombre infini de petites collines dont la Toscane se compose; couvertes d'oliviers, de vignes et de petites plates-bandes de blé, elles sont cultivées comme un jardin.

En effet, l'agriculture convient au génie tranquille, paisible, économe des Toscans.

Comme dans les tableaux de Léonard et de la première manière de Raphaël, la perspective est souvent terminée par des arbres sombres se dessinant sur l'azur d'un beau ciel.

Les fameuses *Cascine*, promenade où tout le monde va se montrer, sont situées comme les Champs-Élysées. Ce qui m'en déplaît, c'est que je les trouve encombrées de six cents Russes ou Anglais. Florence n'est qu'un musée plein d'étrangers; ils y transportent leurs usages. La division en *castes* des Anglais, et le scrupule qu'ils mettent à s'y conformer, servent de texte à cent contes plaisants. C'est ainsi que se venge de leur luxe la pauvre noblesse florentine, qui se rassemble chaque soir chez madame la comtesse d'Albany, veuve d'un prétendant et amie d'Alfieri. M. Fabre (de Montpellier), à qui la postérité devra les portraits de ce grand tragique, m'a montré, en objets d'art, les choses les plus curieuses. Je dois à l'obligeance d'un moine de Saint-Marc la vue des fresques admirables que Fra Bartolomeo a laissées sur les murs de sa cellule. Cet homme de génie cessa de peindre pendant quatre ans par humilité chrétienne, et reprit ensuite les pinceaux sur l'ordre de son supérieur. Il y a quinze jours qu'un peintre de ma connaissance allait faire des études d'après la jolie tête d'une jeune tresseuse de chapeaux de paille. Le peintre est un Allemand fort sage de quarante ans, et d'ailleurs les séances avaient lieu en présence de toute la famille, enchantée d'ajouter quelques paules à son mince ordinaire. Ces séances ont choqué le curé. « Si la jeune fille continue, a-t-il dit, je la déshonorerai en la nommant à mon prône. » Voilà ce qu'on n'oserait pas se permettre en terre papale; voilà les fruits amers de la patience sans bornes et de l'égoïsme.

N'oubliez pas, si vous êtes sensible à la force tonnante qu'un beau vers ajoute à une pensée énergique, de vous procurer les sonnets : *Berta non sazia* et l'*Urna di Berta*;

Et les épigrammes :

Berta condotta al fonte da piccina......
Di Berta lo scrivano diceva al sor pievano......,

Mentre un gustoso piatto Berta scrocca......
Dissi a Berta : devi esser obligata......
Si sentiron suonar dei Francesconi......
Per cavalcare un buon caval da sella......
La Mezzi m' ha in secreto ricercato......
In mezzo ai Birri armati di pugnali......

Depuis quelques heures que je possède ces vers si vifs, je les aurai relus dix fois. J'avertis que la mère n'en prescrirait pas la lecture à sa fille; on y trouve d'ailleurs plus d'énergie que de grâce. — Je sens que mon cœur déserte les arts de Bologne. Lisant le Dante uniquement et avec amour, je ne pense plus qu'aux hommes du douzième siècle, simples et sublimes du moins par la force des passions et par l'esprit. L'élégance de l'école de Bologne, la beauté grecque et non *italienne* des têtes du Guide commencent à me choquer comme une sorte de profanation. Je ne puis me le dissimuler, j'ai de l'amour pour le moyen âge de l'Italie[1].

29 janvier. — Florence a sur l'Arno quatre beaux ponts, situés à distances à peu près égales, et qui forment, avec les quais et la colline du midi, garnie de cyprès se dessinant sur le ciel, un

[1] Je supprime toutes mes descriptions de tableaux. M. le président de Brosses a dit cent fois mieux (tome II, pages 11 à 67). Le bon goût de ce contemporain de Voltaire m'étonne toujours. Quant à M. Benvenuti et aux autres peintres venus depuis 1740, les tableaux de Girodet et des autres élèves de l'immortel David font plaisir à voir, si on les compare à la *Mort de César*, aux *Travaux d'Hercule*, à la *Judith* de M. Benvenuti. Comme les Florentines sont infiniment plus belles que les femmes nées à Paris, on trouve dans ces tristes tableaux quelques têtes d'un contour agréable. Ce qui rend si insipides les ouvrages de nos artistes modernes, c'est que le gouvernement s'obstine à ne commander que des tableaux de miracles à des gens qui n'ont peut-être pas toute la ferveur de Fra Bartolomeo. Pour courir la chance d'être quelque chose, il faut agir, peindre ou écrire sous la dictée de ses passions. Les artistes florentins, suivant toute apparence, sont trop sensés pour éprouver de ces mouvements inconvenants et dispendieux qu'on nomme passions. Sous ce rapport, ce sont des gens du meilleur ton. Je n'ai rien vu en Italie, parmi les tableaux modernes, qui rappelle, même de loin, je ne dirai pas la grâce céleste de Prudhon, mais la *Peste de Jaffa*, ou la tête de la *Didon* de M. le baron Guérin.

ensemble admirable. Cela est moins grandiose, mais bien plus joli que les environs du célèbre pont de Dresde. Le second des ponts de Florence, en descendant l'Arno, est chargé de boutiques d'orfévrerie. C'est là que j'ai rencontré ce matin un lapidaire juif, avec lequel jadis je faillis me noyer; Nathan est passionné pour sa religion, et pousse à un point étonnant une sorte de philosophie tranquille et l'art fort utile de payer peu pour toutes choses. Nous nous sommes revus avec beaucoup de plaisir. Il m'a conduit à l'instant, pour ne pas se séparer de moi et comme son associé, chez un homme auquel il a vendu dix louis une excellente pierre gravée de Pickler. Le marché, qui a duré trois quarts d'heure, m'a semblé court; excepté l'énonciation du prix, on n'y a pas prononcé un seul des mots qu'un Français eût employés en pareille occurrence. L'Italien qui achète une bague songe à faire collection pour ses descendants; acquiert-il une estampe de trente francs, il en dépensera cinquante pour la transmettre à sa postérité dans un cadre magnifique. J'ai vu à Paris M. le baron de S*** dire en achetant un livre rare : *Il se vendra cinquante francs à ma vente* (c'est-à-dire à la vente qui suivra son décès). Les Italiens ne savent pas encore que rien de ce que fait un homme riche ne lui survit dix ans. La plupart des maisons de campagne où l'on a bien voulu me recevoir appartenaient à la même famille depuis un siècle ou deux.

Nathan m'a conduit ce soir dans une société de riches marchands, sous le prétexte de me faire voir un fort joli théâtre de marionnettes. Cette charmante bagatelle n'a que cinq pieds de large, et pourtant offre une copie exacte du théâtre de la Scala. Avant le commencement du spectacle, on a éteint les lumières du salon; les décorations font beaucoup d'effet, parce que, quoique fort petites, elles ne sont pas traitées comme des miniatures, mais à la *Lanfrano* (par un élève de M. Peregò de Milan). Il y a de petites lampes proportionnées au reste, et tous les changements de décorations s'effectuent rapidement et par les mêmes moyens qu'à la Scala: rien de plus joli. Une troupe de vingt-quatre marionnettes de huit pouces de haut, qui ont des jambes de plomb et qu'on a payées un sequin chacune, a joué une comédie délicieuse et un peu libre, abrégée de la *Mandragore* de Ma-

chiavel. Les marionnettes ont ensuite dansé un petit ballet avec beaucoup de grâce.

Mais ce qui m'a charmé plus que le spectacle, c'est l'agrément et l'esprit de la conversation de ces Florentins, c'est le ton de politesse aisée avec lequel ils ont bien voulu m'accueillir. Quelle différence avec Bologne! Ici, la curiosité qu'inspire une nouvelle figure l'emporte d'emblée sur l'intérêt qu'on prend à l'amant. N'a-t-on pas du temps de reste pour parler à celui-ci?

J'ai vu ce soir la raison embellie par toute l'aménité que peut lui donner une longue expérience; l'urbanité et le savoir vivre brillaient plus dans les discours que le naturel ou la vivacité, et les saillies, assez rares, ont été pleines de mesure. L'ensemble avait un tel agrément, que je me suis repenti un instant d'avoir jeté au feu mes lettres de recommandation. Il y avait là deux des personnes à qui j'étais recommandé. L'honneur cependant m'en faisait un devoir; car jusqu'ici je n'ai dit que du mal des Florentins, tels que Côme III et Léopold les ont faits. Mais je ne dois pas être aveugle pour leurs qualités aimables : elles seraient tout à fait de mise à Paris, à la différence de l'amabilité bolonaise, qui semblerait de la folie, ou qui effaroucherait par le *sans gêne*. Heureusement on n'a presque pas parlé de littérature, on n'a dit qu'un mot sur *Old Mortality*, roman de Walter Scott, qui vient d'arriver au cabinet littéraire de M. Molini. On a cité huit ou dix vers de M. J.-B. Niccolini, qui réellement ont quelque chose de la magnificence de Racine. J'ai remarqué dans l'assemblée, fort nombreuse, cinq ou six femmes assez jolies, mais d'un air beaucoup trop raisonnable pour sembler femmes à mes yeux; avec tant de raison, on ne doit comprendre que la partie matérielle de l'amour.

J'oubliais que ce matin j'ai pris une sédiole pour aller voir la célèbre Chartreuse à deux milles de Florence. Le saint bâtiment occupe le sommet d'une colline sur la route de Rome; vous le prendriez au premier aspect pour un palais ou pour une forteresse gothique. L'ensemble est imposant, mais l'impression bien différente de celle que laisse la Grande Chartreuse (près de Grenoble) Rien de saint, rien de sublime, rien qui élève l'âme, rien qui fasse vénérer la religion : ceci en est plutôt une satire; on

songe à tant de richesses entassées pour donner à dix-huit fakirs le plaisir de se mortifier. Il serait plus simple de les mettre au cachot et de faire de cette chartreuse la prison centrale de toute la Toscane. Elle pourrait bien n'avoir encore que dix-huit habitants, tant ces gens-ci me semblent bons calculateurs et exempts des passions qui peuvent égarer l'homme.

Un pauvre domestique corse nommé Cosimo, a ces jours-ci scandalisé tout Florence. Ayant appris que sa sœur, qu'il n'avait pas vue depuis vingt ans, s'était laissé séduire, dans les montagnes de la Corse, par un homme appartenant à une famille ennemie, et enfin avait pris la fuite avec cet homme, il a mis les affaires de son maître dans le plus grand ordre, et s'est allé brûler la cervelle dans un bois à une lieue d'ici. Ce qui est exactement raisonnable ne donne pas prise aux beaux-arts; j'estime un sage républicain des États-Unis, mais je l'oublie à tout jamais en quelques jours : ce n'est pas un homme pour moi, c'est une chose. Je n'oublierai jamais le pauvre Cosimo ; cette déraison m'est-elle personnelle? Le lecteur va répondre. Je ne trouve rien à blâmer, mais rien d'intéressant chez les sages Toscans. Par exemple, leur cœur ne fait aucune différence entre le droit d'être libre et la tolérance de faire ce qui leur plaît, dont ils jouissent sous un prince (Ferdinand III) rendu sage par l'exil, mais qui jadis fit commencer cinq mille procès de tendance au jacobinisme contre pareil nombre de ses sujets (*sic dicitur*).

Le bourgeois toscan, d'un esprit timide, jouit du calme et du bien-être, travaille à s'enrichir et un peu à s'éclairer, mais sans songer le moins du monde à prendre place dans le gouvernement de l'État. Cette seule idée, qui le détournerait du soin de son petit pécule, lui fait une peur horrible, et les nations étrangères qui s'en occupent lui semblent un ramassis de fous.

Les Toscans me représentent l'état des bourgeois de l'Europe à la cessation des violences du moyen âge. Ils dissertent sur la langue et sur le prix des huiles, et, du reste, craignent si fort le trouble, même celui qui mènerait à la liberté, que, sollicités par un nouveau *Cola di Rienzi*, probablement ils se battraient contre lui et pour le despotisme actuel. A de tels hommes il n'y a rien à dire : *gaudeant bene nati.* Tel serait peut-être l'état de

torpeur de la plus grande partie de l'Europe si nous avions eu un gouvernement *assoupissant* comme celui de la Toscane. Ferdinand a compris qu'il n'avait ni assez de soldats ni assez de courtisans pour vivre heureux au milieu de l'exécration publique. Il vit en bon homme, et on le rencontre seul dans les rues de Florence. Le grand-duc a trois ministres, dont un ultra, M. le prince Neri Corsini, et deux fort raisonnables, MM. Fossombroni, géomètre célèbre, et Frullani; il ne les voit qu'une fois par semaine, et ne gouverne presque pas. Chaque année Ferdinand III commande pour trente mille francs de tableaux aux mauvais peintres que lui désigne l'opinion publique, qui les admire; chaque année aussi il achète une ou deux belles terres. Pour peu que le ciel conserve cet homme raisonnable à la Toscane, je suis convaincu qu'il finira par lui proposer de la gouverner gratis. On fait le plus grand éloge de sa femme, princesse de Saxe, et de la sœur de sa femme, qui a épousé le prince royal (régnant en 1826). S'il n'y avait pas d'intrigues et de *p.....e* dans les petites villes de Toscane, on y vivrait fort heureux; car le peuple nomme lui-même ses maires et officiers municipaux (*anziani*). Mais tout cela est nominal, comme l'invitation que l'empereur Léopold fit au sénat de Milan (1790) de délibérer *sur les choses utiles au pays*. Ces bourdes-là sont prises au sérieux par les Roscoë et autres grands historiens anglais.

La maréchale de Rochefort disait au célèbre Duclos : « Pour vous, je ne suis pas en peine de votre paradis : du pain, du fromage et la première venue, et vous voilà heureux. » Le lecteur voudrait-il d'un tel bonheur? n'aime-t-il pas mieux le malheur passionné et déraisonnable de Rousseau ou de lord Byron [1]?

On m'a présenté, à la Certosa, le registre de papier jaune, épais comme du carton, sur lequel la plupart des voyageurs inscrivent une niaiserie. Quel n'a pas été mon étonnement de trouver en si mauvaise compagnie un sonnet sublime sur la mort! Je l'ai relu dix fois. Ce soir, lorsque j'ai parlé de ma découverte,

[1] Lord Byron, le Rousseau des Anglais, était tour à tour *dandy*, fou et grand poëte. (Voir sa visite au père *Paul* d'Ivrée, franciscain d'Athènes : la *Grèce en* 1825, par H. Lauvergne.)

tout le monde m'a ri au nez. « Quoi! m'a-t-on dit, vous ne connaissiez pas le sonnet de Monti sur la mort? » J'ajoute à part moi : Jamais un voyageur ne doit se figurer qu'il connaît à fond la littérature d'un pays voisin.

LA MORTE.

SONETTO.

Morte, che sei tu mai? Primo Dei danni
L' alma vile e la rea ti crede e teme;
E vendetta del ciel scendi ai tiranni,
Che il vigile tuo braccio incalza e preme :

Ma l' infelice, a cui de' lunghi affanni
Grave è l' incarco, et morta in cor la speme
Quel ferro implora troncator degli anni,
E ride all' appressar dell' ore estreme.

Fra la polve di Marte, e le vicende
Ti sfida il forte che ne' rischi indura;
E il saggio senza impallidir ti attende.

Morte, che se' tu dunque? Un ombra oscura,
Un bene, une male, che diversa prende
Dagli affetti dell uom forma e natura[1].

Nathan confirme tous mes aperçus sur le caractère florentin,

[1] LA MORT.

SONNET.

O Mort! qu'es-tu? Pour l'âme basse et la coupable, le premier des maux. Aux tyrans cruels tu parais une vengeance du ciel qui les presse et les accable.

Mais le malheureux fatigué du poids de longues infortunes, et qui depuis longtemps a vu tout espoir s'éteindre dans son cœur, implore ce fer par qui va finir le cours de ses misères, et sourit à l'approche du dernier moment.

Au milieu des hasards et de la poussière des combats le héros te défie, les périls l'endurcissent. Le sage t'attend sans pâlir.

Qu'es-tu donc, ô Mort? Une nuit impénétrable, un bien, un mal, et tu prends des noms opposés, suivant le dernier sentiment qui fait battre ce cœur expirant.

qu'il approuve beaucoup; il se méfie tellement du sort, qu'il regarde toute passion comme un malheur : il a grand'peine à faire une exception pour la chasse. Il est grand partisan de cette doctrine intérieure que Lormea me prêchait à Hambourg : répondre poliment et avec gaieté à tous les hommes, du reste regarder leurs paroles comme un vain bruit; ne pas souffrir qu'elles produisent le moindre effet sur notre for intérieur, excepté le cas de danger flagrant, comme : « Rangez-vous, voilà un cheval qui s'échappe.» Pour un ami intime, si l'on croit en avoir, on peut faire cette exception : écrire ses conseils, et les examiner un an après, jour pour jour.

Faute de cette doctrine, les trois quarts des hommes se damnent pour des fautes qui ne sont pas même aimables à leurs yeux; et par elle des hommes assez bornés ont été fort heureux. Elle délivre en peu de temps du malheur de désirer des choses contradictoires.

VOLTERRE.

31 janvier. Comme toutes les villes de cette ancienne Étrurie dont Rome naissante détruisit la civilisation vraiment libérale pour l'époque, Volterre est placée au point le plus élevé d'une haute colline, à peu près comme Langres. J'ai trouvé l'*honneur national* de la petite ville fort en colère de je ne sais quel article d'un voyageur genevois, qui prétend que l'*aria cattiva* décime tous les ans les habitants de Volterre. M. Lullin parle fort bien de l'agriculture toscane, qu'il appelle cananéenne, en l'honneur des noces de Cana; du reste, le style genevois a une certaine *emphase puritaine* qui m'amuse toujours. Les Volterriens accusent M. Lullin de s'être trompé de plusieurs millions seulement, en essayant d'évaluer l'exportation des chapeaux de paille que l'on fabrique en Toscane. « Ne voyez, leur disais-je, qu'un hommage à l'Italie dans les huit ou dix volumes que nous autres gens du Nord imprimons chaque année sur le pays du *beau*. Que vous importe que nous déraisonnions? Le fâcheux serait qu'on ne parlât pas de vous, et qu'on traitât Volterre comme Nuremberg. » Je visite, la plume à la main, les murs Cyclo-

péens, objets de mon voyage; j'examine une grande quantité de petits tombeaux d'albâtre; je passe une soirée fort intéressante dans le couvent de MM. les frères Scolopi, c'est-à-dire chez des moines. Qui me l'eût dit il y a trois mois?

Je ne puis trop me louer de la politesse vraiment remplie de grâces de M. le marquis Guarnacci, chevalier de Saint-Étienne, qui a bien voulu me montrer son cabinet d'antiquités, et ensuite me conduire chez MM. Ricciarelli, patriciens de Volterre, qui ont un tableau du fameux Daniel Ricciarelli de Volterre, leur ancêtre et l'un des bons imitateurs de Michel-Ange. — Propreté charmante des fabriques de vases d'albâtre et de petites statues; gentillesse de quelques-unes de ces petites figures. — Regards audacieux des capucins que je rencontre à la procession; contraste avec leur humble démarche. L'évêque de cette ville de quatre mille habitants a quarante mille livres de rente.

J'ai trouvé bon nombre de mensonges et d'exagérations dans les planches que M. Micali, auteur de l'*Italie avant les Romains* (*l'Italia avanti il dominio dei Romani*), a consacrées à Volterre. Ce qui manque le plus aux savants italiens, après la clarté, c'est l'art de ne pas regarder comme prouvés les faits dont ils ont besoin; leur manière de raisonner en ce genre est incroyable. Toutefois M. Raoul Rochette a gâté cet ouvrage en le mettant en français. M. Niebuhr serait bien supérieur à tout ceci, si la malheureuse philosophie allemande ne venait jeter du louche et du vague sur les idées du docte Berlinois. L'ndulgence du lecteur ira-t-elle jusqu'à me passer une comparaison gastronomique? On connaît ce vers de M. Berchoux:

> Et le turbot fut mis à la sauce piquante.

A Paris, on sert à part le turbot et la sauce piquante. Je voudrais que les historiens allemands se pénétrassent de ce bel usage; ils donneraient séparément au public les faits qu'ils ont mis au jour et leurs réflexions *philosophiques*. On pourrait alors profiter de l'histoire et renvoyer à un temps meilleur la lecture des idées sur l'*absolu*. Dans l'état de mélange complet où se trouvent ces deux bonnes choses, il est difficile de profiter de la meilleure.

CASTEL FIORENTINO.

1er février, à deux heures du matin. — Ce soir, à six heures, à mon retour de Volterre, je suis entré dans ce village, situé à quelques lieues de Florence. J'avais à ma sédiole le petit cheval le plus maigre et le plus vite ; mais je l'ai modéré de façon à être comme forcé de demander l'hospitalité dans une maison de Castel Fiorentino, entre Empoli et Volterre. J'ai trouvé trois de ces paysannes de Toscane si jolies et si supérieures, à ce que l'on dit, aux dames des villes. Il y avait sept à huit paysans auprès d'elles. Je donnerais en mille à deviner l'occupation de cette société de laboureurs : ils improvisaient, chacun à son tour, des contes en prose dans le genre des *Mille et une Nuits*. J'ai passé à écouter ces contes une soirée délicieuse, de sept heures à minuit. Mes hôtes étaient d'abord auprès du feu, et moi à dîner à ma table; ils ont vu mon attention, et peu à peu m'ont adressé la parole. Comme il se trouve toujours un enchanteur dans ces histoires si jolies, je leur suppose une origine arabe. Une surtout m'a tellement frappé, que je l'écrirais si je pouvais la dicter. Mais comment entreprendre d'écrire moi-même trente pages? Le merveilleux le plus extravagant crée des événements qui amènent les développements de passion les plus vrais et les plus imprévus. L'imagination est étonnée par la hardiesse des inventions et séduite par la fraîcheur des peintures. Un amant s'est caché dans un arbre pour regarder sa maîtresse, qui se baigne dans un petit lac; l'enchanteur, son rival, est absent; mais le magicien, quoique éloigné, s'aperçoit de ce qui se passe par la vive douleur que lui cause une bague; il dit un mot, et successivement les bras, les jambes, la tête du pauvre amant, tombent, de l'arbre sur lequel il est perché, dans le lac. On donne ses discours à sa maîtresse et les réponses de celle-ci pendant cette punition cruelle, par exemple quand l'amant n'a plus de corps et qu'il ne lui reste que la tête, etc. Ce mélange de folie et de vérité touchante produit sur moi un effet délicieux ; il y avait des moments, en écoutant ces contes, où je me croyais au quinzième siècle. La soirée s'est terminée par de la danse. Je m'étais si bien *fait petit* dans la conversation, que les hom-

mes m'ont vu sans jalousie danser avec eux et ces trois jolies paysannes jusqu'à une heure du matin. Cependant une ouverture que j'ai hasardée sur la beauté du pays, qui pourrait bien m'engager à passer la journée de demain à Castel Fiorentino, n'a eu aucun succès. « La beauté du pays le 1er février! a répondu l'un des paysans; monsieur veut nous faire un compliment, » etc., etc. Je n'avais fait cette proposition indirecte que pour ne pas manquer à la fortune. Il eût été par trop fou d'espérer que je pourrais persuader la vérité à ces paysans, c'est-à-dire que c'étaient les grâces de leur esprit, la politesse si originale de leurs manières, et non quelque projet ridicule sur la beauté de leurs femmes, qui, par une *tramontana* abominablement forte et perçante, me retenaient deux jours dans un trou tel que Castel Fiorentino. Je n'entreprends pas de description de ma soirée; je sens trop que la seule manière de la peindre serait de rapporter les contes délicieux qui en ont fait le charme. Comme ce mot est faible! qu'il est mal d'en avoir abusé! Les six heures de cette soirée se sont envolées pour moi comme si j'avais joué au pharaon en bonne compagnie; j'étais tellement occupé, que je n'ai pas eu un instant de langueur pour réfléchir sur ce qui m'arrivait.

Je compare cette soirée à celle que je passai à la Scala, le jour de mon arrivée à Milan : un plaisir passionné inondait mon âme et la fatiguait; mon esprit faisait des efforts pour ne laisser échapper aucune nuance de bonheur et de volupté. Ici, tout a été imprévu et plaisir de l'esprit, sans effort, sans anxiété, sans battement de cœur; c'était comme un plaisir d'ange. Je conseillerais au voyageur de se faire passer dans les villages de Toscane pour un Italien de la Lombardie. Dès la première phrase, les Toscans voient que je parle fort mal; mais, comme les mots ne me manquent pas, dans leur dédain superbe pour tout ce qui n'est pas la *Toscana favella*, lorsque je leur dis que je suis de Como, ils me croient sans peine. Je m'expose, il est vrai : il serait fâcheux de me trouver vis-à-vis d'un Lombard; mais *c'est un des dangers de mon état*, comme dit au sage Ulysse Grillus changé en porc par Circé [1]. La présence d'un Français donnerait

[1] Dans l'admirable *Dialogue* de Fénelon.

sur-le-champ une tout autre physionomie à la conversation.

L'honneur national du lecteur dira que je suis affecté de monomanie, et que mon idée fixe est l'admiration pour l'Italie; mais je me manquerais à moi-même si je ne disais pas ce qui me *semble* vrai. J'ai habité pendant six ans ce pays, que l'homme à honneur national n'a peut-être jamais vu. Il ne fallait pas une préface moins longue pour faire tolérer l'effroyable hérésie que voici : je crois en vérité que le paysan toscan a beaucoup plus d'esprit que le paysan français, et qu'en général le paysan italien a reçu du ciel infiniment plus de susceptibilité de sentir avec force et profondeur, autrement dit, infiniment plus d'énergie de passion.

En revanche, le paysan français a beaucoup plus de *bonté*, et de ce *bon sens* qui s'applique si bien aux circonstances ordinaires de la vie. Le paysan de la Brie qui a mille francs déposés dans une maison de banque ou prêtés sur hypothèque est rassuré par l'idée de cette petite fortune. La possession d'un capital de mille francs consistant en autre chose qu'un fonds de terre est au contraire le pire sujet d'inquiétudes que l'on puisse donner à un paysan italien. J'excepte le Piémont, les environs de Milan et la Toscane; j'excepte surtout l'État de Gênes, où le territoire ne produisant pas assez de blé pour la subsistance des habitants, tout le monde est négociant. Sans être sorties de notre belle France, les personnes qui ont voyagé dans le Midi savent que la bonté est rare parmi les paysans. Le quartier général de la bonté est Paris; elle règne surtout à cinquante lieues à la ronde.

SIENNE.

2 février.— Quelle n'a pas été ma joie, en rentrant à Florence ce matin, de rencontrer au café un de mes amis de Milan! Il court à Naples voir l'ouverture du théâtre de Saint-Charles, reconstruit par Barbaja après l'incendie d'il y a deux ans; il arrivera trop tard. Il me propose une place dans sa calèche; cette idée renverse tous mes projets raisonnables, et j'accepte; car enfin, je voyage non pour connaître l'Italie, mais pour me faire

plaisir. Je crois que ma grande raison a été que cet ami parle milanais : la prononciation arabe du Florentin me dessèche le cœur, et, en parlant avec mon ami *delle nostre cose di Milan*, une sorte de sérénité et de bonheur tranquille se répand dans mon âme. Cette conversation pleine de candeur n'offre jamais l'ombre d'un mensonge, jamais de crainte du ridicule. J'ai vu cet aimable Milanais dix fois peut-être en ma vie, et il me fait l'effet d'un ami intime.

Nous ne nous sommes arrêtés que dix minutes à Sienne pour la cathédrale, dont je ne me permettrai pas de parler. J'écris en voiture; nous avançons avec lenteur, au milieu d'une suite de petites collines volcaniques, couvertes de vignes et de petits oliviers: rien de plus laid. Pour nous refaire, de temps à autre nous traversons une petite plaine empuantie par quelque source malsaine. Rien ne porte à la philosophie comme l'ennui d'une laide route; je voudrais bien, me dit mon ami, que l'on proposât un prix pour l'examen de cette question : *Quel mal Napoléon a-t-il fait à l'Italie?*

On répondrait : Il a donné deux degrés de civilisation, tandis qu'il lui eût été facile d'en accorder dix.

Napoléon dirait de son côté : Vous m'avez rejeté une de mes lois les plus essentielles (l'enregistrement des actes, repoussé en 1806 par le corps législatif de Milan); j'étais Corse, je comprenais le caractère italien, qui n'est pas décousu comme celui des Français; vous m'avez fait peur. Par incertitude, autant que par fantasmagorie monarchique, j'ai renvoyé toute grande amélioration jusqu'à ce voyage de Rome que jamais je n'ai pu faire; il m'a fallu mourir sans voir la ville des Césars, et sans dater du Capitole un décret digne de ce nom.

TORINIERI.

3 février. — Nous avons soupé hier à Buon-Convento. La calèche avait heureusement besoin de quelques réparations; j'ai abandonné mon ami, et suis allé m'établir dans la boutique du barbier (c'est un sacrifice que je fais à mon devoir de voyageur). J'y trouve heureusement un jeune curé des environs,

beau parleur, qui, me voyant étranger, veut absolument me faire les honneurs du pays, et me céder son tour sur le grand fauteuil de cuir : j'accepte. Rien n'attache comme les bienfaits, et j'obtiens, en faisant beaucoup de frais, une heure de conversation intime avec ce jeune curé. Tantôt, en vertu de sa robe, il me dit beaucoup de mal des Français; tantôt, en vertu de son esprit, dont il a infiniment (du raisonnable s'entend, et de l'exact, à la florentine), il porte aux nues cette administration française si raisonnable, si forte, si exacte, et qui semait sur la pauvre Italie du seizième siècle les conséquences de la civilisation du dix-huitième. Par le gouvernement de Napoléon, l'Italie sautait à pieds joints trois siècles de perfectionnements. Dans les îles de la mer Pacifique, que les Anglais découvrent aujourd'hui, et que la petite vérole dépeuple sans cesse, ils ne portent pas l'inoculation, cette invention bienfaisante tant calomniée par les têtes à perruque de 1756, mais la vaccine, bien supérieure à l'inoculation. Tel était notre rôle en Italie.

L'administration impériale, qui souvent en France étouffait les lumières, en Italie ne froissait que l'absurde ; de là l'immense et juste différence de la popularité de Napoléon en France et en Italie. En France, Napoléon ôtait les écoles centrales, gâtait l'École polytechnique, souillait l'instruction publique, et faisait avilir les jeunes âmes par son M. de Fontanes. La dose de sens commun et de libéralité que M. de Fontanes n'osait ôter aux établissements de l'université impériale eût été encore un immense bienfait pour l'Italie. Dans les pays à imagination, comme Bologne, Brescia, Reggio, etc., plusieurs jeunes gens, ignorant les frottements que le moindre établissement nouveau rencontre en ce monde, et la tête échauffée des utopies impossibles de Rousseau, blâmaient hautement Napoléon, mais sans voir clairement et nettement en quoi il trahissait le pays et méritait Sainte-Hélène. A Florence, au contraire, pays où l'on ne voit jamais que la réalité, le système de Napoléon brillait de tous ses avantages. J'ai parcouru avec mon curé presque toutes les branches de l'administration. La petitesse et le vexatoire de l'administration française n'étaient visibles que dans les droits réunis. Mais, par exemple, notre Code civil, ouvrage des Treilhard, des Mer-

lin, des Cambacérès, succédait sans intermédiaire aux lois atroces de Charles-Quint et de Philippe II.

Le lecteur ne saurait se figurer les absurdités desquelles nous avons guéri l'Italie. « Par exemple, me dit mon jeune curé, en 1796, c'était encore une impiété, dans ces vallées de l'Apennin, sur lesquelles la foudre se promène deux ou trois fois par mois, de faire placer un paratonnerre sur sa maison; c'était s'opposer à la volonté de Dieu. (Les méthodistes anglais ont eu la même idée.) Or ce que l'Italien aime le mieux au monde, c'est l'architecture de sa maison. Après la musique, l'architecture est celui des beaux-arts qui remue le plus profondément son cœur. Un Italien s'arrête et passe un quart d'heure devant une belle porte que l'on construit dans une maison nouvelle. Je conçois le comment de cette passion : à Vicence, par exemple, la sottise méchante du commandant de place et du commissaire de police autrichiens ne peut détruire les chefs-d'œuvre de Palladio, ne peut empêcher qu'on en parle. C'est à cause de ce goût pour l'architecture que les Italiens qui arrivent à Paris sont si choqués, et que leur admiration pour Londres est si vive : « Où « trouver au monde, disent-ils, une rue égale ou comparable à « *Regent street?* »

Mon jeune curé me dit que Cosme Ier de Médicis, ce prince funeste qui a brisé le caractère des Toscans, achetait à tout prix, pour les faire brûler à l'instant, les mémoires manuscrits et les histoires où l'on parlait de sa maison.

Il me montre de loin, à l'aide d'un beau clair de l'une, les restes de plusieurs de ces villes de l'antique Étrurie, toujours situées au sommet de quelque colline. Sensations paisibles de cette belle nuit, vent très-chaud. Pendant la route, que nous reprenons à deux heures du matin, mon imagination franchit l'espace de vingt et un siècles, et, je fais à mon lecteur cet aveu ridicule, je me sens indigné contre les Romains, qui vinrent troubler, sans autre titre que le courage féroce, ces républiques d'Étrurie, qui leur étaient si supérieures par les beaux-arts, par les richesses et par l'art d'être heureux. (L'Étrurie, conquise l'an 280 avant Jésus-Christ, après quatre cents années d'hostilités.) C'est comme si vingt régiments de Cosaques venaient sac-

cager le boulevard et détruire Paris : ce serait un malheur même pour les hommes qui naîtront dans dix siècles; le genre humain et l'art d'être heureux auraient fait un pas en arrière.

Hier soir, à notre auberge du *Lion d'Argent*, en soupant avec sept ou huit voyageurs arrivés de Florence, nous avons été l'objet de trois ou quatre traits de la politesse la plus exquise. Pour compléter les agréments de la soirée, nous sommes servis à table par deux jeunes filles d'une rare beauté, l'une blonde et l'autre brune piquante : ce sont les filles du maître de la maison. On dirait que le Bronzino a dessiné d'après elles ses figures de femmes, dans son fameux tableau des *Limbes*[1], si méprisé des élèves de David, mais qui me plaît beaucoup, comme éminemment toscan. En Italie, une ville est fière de ses jolies femmes comme de ses grands poëtes. Nos convives, après avoir admiré les traits si nobles de nos jeunes paysannes, entament une vive discussion sur les beautés de Milan comparées à celles de Florence. « Que pouvez-vous préférer, disait un Florentin, à mesdames Pazz*, Cors*, Nenci**, Mozz*? — Madame Centol* doit l'emporter sur tout! s'écriait un Napolitain. — Madame Florenz* est peut-être plus belle que madame Agost*, » disait un Bolonais. Je ne sais pourquoi il me semble peu délicat d'écrire en français le reste de cette conversation. Rien n'était plus décent que nos discours; nous parlions comme des sculpteurs.

Pendant tout le souper, nous avons été en plaisanterie suivie avec les jolies filles qui nous servaient; et, chose singulière en un tel lieu, jamais il n'y a eu la plus petite approche vers des idées trop libres. Elles ont souvent répondu aux agaceries des voyageurs par de vieux proverbes florentins ou par des vers. Les filles d'un aubergiste à son aise sont beaucoup moins séparées de la société ici qu'en France; personne en Italie n'a jamais songé à copier les manières d'une cour brillante. Quand Ferdinand III paraît au milieu de ses sujets, il ne produit d'autre effet

[1] Alors à Santa Croce, et transporté depuis à la galerie de Florence, comme peu décent dans une église. Les prêtres ont eu raison : et cependant ce tableau ne scandalisait personne depuis deux siècles qu'il était à Santa Croce. Les convenances font des progrès : source d'ennui.

que celui d'un particulier fort riche, et par là peut-être très-heureux. On juge librement son degré de bonheur, la beauté de sa femme, etc. Il n'entre dans la tête de personne d'imiter ses manières.

AQUAPENDENTE.

4 février. — Je viens de voir sept à huit beaux tableaux de l'ancienne école de Florence. J'avoue que je suis touché de cette fidélité à la nature qu'on trouve chez Ghirlandajo et ses contemporains, avant l'invasion du beau idéal. C'est la même bizarrerie qui me fait tant aimer Massinger, Ford et les autres vieux dramatiques anglais contemporains de Shakspeare. L'idéal est un baume puissant qui double la force d'un homme de génie et tue les faibles.

PRÈS DE BOLSENA.

5 février, pendant une longue montée. — Mon compagnon dort à mes côtés, il vient de me conter les anecdotes qui dans ce moment sont à la mode à Venise et à Milan.

Le gros marquis Filorusso, célèbre par le poëme de *Buratti*, dont il est le héros conjointement avec un éléphant, et par sa campagne sur la place *San Fedele* à Milan, vient d'être affligé d'une des plus chaudes volées de coups de canne qui se soient jamais distribuées. Ce marquis, le plus important des hommes, se promenait dans Milan vers les deux heures du matin, pour goûter une odeur agréable à la suite d'un de ces chars nommés *navach*, trop nécessaires dans les grandes villes, lorsque trois hommes, qu'il reconnut, lui firent ce désagréable accueil. A peine le jour venu, et malgré un accès de fièvre, effet de la peur ou de la douleur, le marquis court au bureau de la police, laquelle, fidèle aux règles niaises du code autrichien, lui dit : « Votre Excellence a-t-elle des témoins? — Oui, j'ai mon dos tout bleu, répond le marquis, et les trois *buli*, qui viendront tout avouer sans doute. » Leur chef était le fameux Vellicri, l'entrepreneur du théâtre. Du temps des Français, la police eût mandé l'honnête

Vellicri, et lui eût dit : « Faites-moi la grâce de me dire où vous étiez hier à deux heures du matin. » Mais cette question n'est pas légale suivant le code autrichien; et le marquis outré est revenu se mettre au lit et recevoir les compliments de condoléance. Tout le monde riait en détournant la tête, excepté la petite Gabrica, cause de ce grand événement. Quoique prodigieusement avare, le marquis millionnaire protége la petite chanteuse Gabrica. Le terrible Vellicri refusait de payer à cette jolie fille quinze cents francs qu'apparemment il lui devait, puisque le tribunal, sollicité par le marquis Filorusso, l'a condamné, et par corps, à les payer. C'est dans son chagrin d'être obligé de payer que Vellicri a bâtonné le marquis. A peine remis de la peur effroyable que lui avaient causée les coupe-jarrets, le Filorusso a songé au théâtre de sa gloire, à Venise. « Là, s'est-il dit, j'ai vaincu l'éléphant[1]; là, Vellicri est entrepreneur du théâtre (*impresario*); je lui ferai siffler toutes ses pièces et le ruinerai. » En effet, a continué mon ami, depuis quelques mois on siffle tous les opéras du théâtre de Vellicri, et il perd de grosses sommes.

Voilà comment, avant Napoléon, était occupée la vie des Italiens : sous son règne, Vellicri eût été renvoyé à la rame pour deux ou trois ans, et le marquis mis en prison s'il se fût avisé de troubler le spectacle. Ce qui fait rire, c'est que le marquis Filorusso a contribué à ramener l'ordre de choses qui le laisse affliger par le bâton; il se promenait par hasard sur la place San Fedele pendant qu'on massacrait Prina.

VELLETRI.

6 février. — Nous n'avons passé que trois heures à Rome. J'ai vu de loin la coupole de Saint-Pierre, et n'y suis point allé : je l'avais promis à mon compagnon de voyage. Si j'ai vu le Colysée, c'est que la route de Naples passe tout près. La calèche s'est

[1] Voir l'*Elefanteide*, satire admirable de M. Buratti. Chercher la description de la figure *tombolaria*. Jamais satirique n'égala M. Buratti pour la peinture du physique de ses héros : après l'avoir lu, on les reconnaît dans la rue. *Don Juan* renferme bien des imitations de ce poëte.

arrêtée, et nous avons parcouru le Colysée pendant dix minutes; c'est sans doute l'une des cinq ou six choses sublimes que j'aie vues en ma vie. Nous sommes entrés à Rome par cette fameuse porte du Peuple. Ah! que nous sommes dupes! cela est inférieur à l'entrée de presque toutes les grandes villes de ma connaissance : à mille lieues au-dessous de l'entrée à Paris par l'arc de triomphe de l'Étoile. Les pédants, qui trouvaient dans la Rome moderne l'occasion d'étaler leur latin, nous ont persuadé qu'elle est belle : voilà le secret de la réputation de la ville éternelle. Notre calèche a été arrêtée dans la rue par la marche des troupes qui allaient passer une grande revue, en réjouissance de ce que le ministre de la guerre vient d'être fait archevêque. *Fabius, ubi es?* — Il règne dans les rues de Rome une odeur de choux pourris. — A travers les belles fenêtres des palais du *Corso*, on voit la misère de l'intérieur. Pour ménager les mœurs si pures des Italiens de Rome, le pape ne leur permet le spectacle que pendant le carnaval; tout le reste de l'année ils ont des comédiens de bois. On va défendre aux femmes de monter sur la scène, on aura des castrats à leur place. Nous dînons à l'*Armellino* (dans le Corso, rue magnifique, étroite, et remplie de palais). On nous fait jurer, en visant nos passe-ports, que nous n'avons jamais servi *Murat :* c'est ainsi que ce mot est écrit dans le serment; on ne dit pas M. Murat ou le général Murat. Quelle grossièreté! cela rappelle le *Capet* de la Révolution.

Nous sortons par la porte de Saint-Jean-de-Latran. Vue magnifique de la voie Appienne, marquée par une suite de monuments en ruine; admirable solitude de la campagne de Rome; effet étrange des ruines au milieu de ce silence immense. Comment décrire une telle sensation? J'ai eu trois heures de l'émotion la plus singulière : le respect y entrait pour beaucoup. Pour ne pas être obligé de parler, je feignais de dormir. J'aurais eu beaucoup plus de plaisir étant seul. La campagne de Rome, traversée par ses longs fragments d'aqueducs, est pour moi la plus sublime des tragédies. C'est une plaine magnifique sans aucune culture. J'ai fait arrêter la calèche pour lire deux ou trois inscriptions romaines. Il y a quelque chose de naïf et de badaud dans mon respect passionné pour une inscription vraiment anti-

que : il me semble que je me mettrais à genoux pour lire avec plus de plaisir une inscription vraiment gravée par les Romains dans le lieu où, pour la première fois, ils cessèrent de fuir, après Trasimène : j'y trouverais un grandiose qui, pendant huit jours, fournirait matière à mes rêveries; j'en aimerais jusqu'à la forme des lettres. Rien ne me révolte comme une inscription moderne : c'est ordinairement là que toute notre petitesse éclate hideusement par ses superlatifs. Je réfléchis aujourd'hui sur mon émotion d'hier : mon passage à Rome, la vue de la campagne surtout m'a donné des nerfs. J'ai cru jusqu'à ces derniers temps détester les aristocrates; mon cœur croyait sincèrement marcher comme ma tête. Le banquier R*** me dit un jour : « Je vois chez vous un élément aristocratique. » J'aurais juré d'en être à mille lieues. Je me suis en effet trouvé cette maladie : chercher à me corriger eût été duperie : je m'y livre avec délices.

Qu'est-ce que le *moi?* je n'en sais rien. Je me suis un jour réveillé sur cette terre; je me trouve lié à un corps, à un caractère, à une fortune. Irai-je m'amuser vainement à vouloir les changer, et cependant oublier de vivre? duperie : je me soumets à leurs défauts. Je me soumets à mon penchant aristocratique, après avoir déclamé dix ans, et de bonne foi, contre toute aristocratie. J'adore les nez romains, et pourtant, si je suis Français, je me soumets à n'avoir reçu du ciel qu'un nez champenois : qu'y faire? Les Romains ont été un grand mal pour l'humanité, une maladie funeste qui a retardé la civilisation du monde : sans eux, nous en serions peut-être déjà en France au gouvernement des États-Unis d'Amérique. Ils ont détruit les aimables républiques de l'Étrurie. Chez nous, dans les Gaules, ils sont venus déranger nos ancêtres : nous ne pouvions pas être appelés des barbares; car enfin nous avions la liberté. Les Romains ont construit la machine compliquée nommée monarchie; et tout cela, pour préparer le règne infâme d'un Néron, d'un Caligula, et les folles discussions du Bas-Empire sur la lumière *incréée* du Thabor.

Malgré tant de griefs, mon cœur est pour les Romains. Je ne vois pas ces républiques d'Étrurie, ces usages des Gaulois qui assuraient la liberté; je vois au contraire dans toutes les histoi-

res agir et vivre le peuple romain, et l'on a besoin de voir pour aimer. Voilà comment je m'explique ma passion pour les vestiges de la grandeur romaine, pour les ruines, pour les inscriptions. Ma faiblesse va plus loin : je trouve dans les églises très-anciennes des copies des temples païens. Les chrétiens, triomphants après tant d'années de persécution, démolissaient avec rage un temple de Jupiter, mais ils bâtissaient à côté une église à saint Paul[1]. Ils se servaient des colonnes du temple de Jupiter qu'ils venaient de détruire; et, comme ils n'avaient aucune idée des beaux-arts, ils copiaient *sans s'en douter* le temple païen.

Les moines et la féodalité, qui sont maintenant le pire des poisons, furent d'excellentes choses en leur temps : on ne faisait rien alors par vaine théorie; on obéissait aux besoins. Nos privilégiés d'aujourd'hui proposent à un homme fait de se nourrir de lait et de marcher à la lisière. Rien de plus absurde : mais c'est ainsi que nous avons commencé. Pour moi, je regarde saint François d'Assise comme un très-grand homme. C'est peut-être en vertu de ce raisonnement, formé à mon insu, que je me trouve un certain penchant pour les églises cathédrales et les cérémonies antiques de l'Église; mais il me les faut vraiment *antiques :* dès qu'il y a du saint Dominique et de l'inquisition, je vois le massacre des Albigeois, les *rigueurs salutaires* de la Saint-Barthélemy, et, par une transition naturelle, les a.........s de Nîmes, en 1815. J'avoue que toute mon aristocratie m'abandonne à la vue hideuse de Trestaillons et de Truſémi.

Nous avons trouvé une vallée charmante en sortant d'Albano, tout de suite après le tombeau des Horace et des Curiace. C'est le premier joli paysage depuis Bologne et notre chère Lombardie. Position singulière du palais Chigi; beaux arbres; vue de la mer ; paysage sublime ; architecture italo-grecque.

7 février. — A Terracine, dans cette auberge magnifique bâtie par ce Pie VI qui savait régner, l'on nous propose de souper avec les voyageurs arrivant de Naples. Je distingue, parmi

[1] Par exemple le fameux Saint-Paul hors des murs, à Rome, incendié en 1823, et que l'on va, dit-on, essayer de rebâtir au moyen d'un ordre de chevalerie dont on vendrait la croix (1826).

sept à huit personnes, un très-bel homme blond, un peu chauve, de vingt-cinq à vingt-six ans. Je lui demande des nouvelles de Naples et surtout de la musique : il me répond par des idées nettes, brillantes et plaisantes. Je lui demande si j'ai l'espoir de voir encore à Naples l'*Otello* de Rossini ; il répond en souriant. Je lui dis qu'à mes yeux Rossini est l'espoir de l'école d'Italie : c'est le seul homme qui soit né avec du génie ; et il fonde ses succès, non sur la richesse des accompagnements, mais sur la beauté des chants. Je vois chez mon homme une nuance d'embarras ; les compagnons de voyage sourient : enfin, c'est Rossini lui-même. Heureusement, et par un grand hasard, je n'ai parlé ni de la paresse de ce beau génie ni de ses nombreux plagiats.

Il me dit que Naples veut une autre musique que Rome ; et Rome, une autre musique que Milan. Ils sont si peu payés ! Il faut courir sans cesse d'un bout de l'Italie à l'autre, et le plus bel opéra ne leur rapporte pas deux mille francs. Il me dit que son *Otello* n'a réussi qu'à moitié, qu'il va à Rome faire une *Cendrillon*, et de là à Milan, pour composer la *Pie voleuse* à la Scala.

Ce pauvre homme de génie m'intéresse vivement, non qu'il ne soit très-gai et assez heureux ; mais quelle pitié qu'il ne se trouve pas dans ce malheureux pays un souverain pour lui faire une pension de deux mille écus, et le mettre à même d'attendre l'heure de l'inspiration pour écrire ! Comment avoir le courage de lui reprocher de faire un opéra en quinze jours ? Il écrit sur une mauvaise table, au bruit de la cuisine de l'auberge, et avec l'encre boueuse qu'on lui apporte dans un vieux pot de pommade. C'est l'homme d'Italie auquel je trouve le plus d'esprit, et certainement il ne s'en doute pas ; car en ce pays le règne des pédants dure encore. Je lui disais mon enthousiasme pour *l'Italiana in Algeri ;* je lui demande ce qu'il aime le mieux de *l'Italiana* ou de *Tancredi ;* il me répond : « Le *Matrimonio segreto.* » Il y a de la grâce ; car le *Mariage secret* est aussi oublié qu'à Paris les tragédies de Ducis. Pourquoi ne pas percevoir un droit sur les troupes qui jouent ses vingt opéras ? Il me démontre qu'au milieu du désordre actuel cela n'est pas même proposable.

Nous restons à prendre du thé jusqu'à minuit passé : c'est la

plus aimable de mes soirées d'Italie ; c'est la gaieté d'un homme heureux. Je me sépare enfin de ce grand compositeur avec un sentiment de mélancolie. Canova et lui, voilà pourtant, grâce aux gouvernants, tout ce que possède aujourd'hui la terre du génie. Je me répète, avec une joie triste l'exclamation de Falstaff :

There live not three great men in England ; and one of them is poor and grows old.

(*King Henri IV*, first part, acte II, scène IV.)

CAPOUE.

8 février. — Je demande s'il y a spectacle : sur la réponse affirmative, j'y cours. J'ai bien fait : les *Nozze in Campagna*, musique pleine d'esprit du froid Guglielmi (fils du grand compositeur), ont été jouées et chantées avec toute la chaleur et tout l'ensemble possibles, par trois ou quatre pauvres diables qui gagnent huit francs chaque fois qu'ils jouent.

La *prima donna*, grande femme bien faite, brune piquante et *disinvolta*, joue et chante avec tout le génie possible. J'oublie toute ma colère contre l'avilissement romain ; je redeviens heureux. Le héros du libretto, qui a été payé trente francs au poëte, est un seigneur amoureux d'une de ses sujettes (c'est le mot propre ici) ; la jeune fille va épouser un manant qui parle napolitain ; à chaque fois que le seigneur arrive pour expliquer son amour, il survient quelque embarras, et il faut qu'il se cache. La jalousie tendre, véritable, désespérée du pauvre paysan intéresse. Tous les patois sont naturels et plus près du cœur que les langues écrites : je n'entends pas deux mots de celui-ci. Deux heures de plaisir vif : je lie conversation avec mes voisins, admirateurs outrés de Napoléon ; ils disent que les juges commençaient à ne plus se faire payer : sur dix vols, il y en avait un de puni, etc., etc.

L'opéra finit à minuit : nous repartons à une heure. Les Autrichiens ont mis des corps de garde à tous les quarts de lieue, et font enrager les voleurs, qui meurent de faim.

NAPLES.

9 février. — Entrée grandiose : on descend une heure vers la mer par une large route creusée dans le roc tendre, sur lequel la ville est bâtie. — Solidité des murs. — Albergo de' Poveri, premier édifice. Cela est bien autrement frappant que cette bonbonnière si vantée, qu'on appelle à Rome la porte du Peuple.

Nous voici au palais *dei Studj;* on tourne à gauche, c'est la rue de Tolède. Voilà un des grands buts de mon voyage, la rue la plus peuplée et la plus gaie de l'univers. Le croira-t-on? nous avons couru les auberges pendant cinq heures ; il faut qu'il y ait ici deux ou trois mille Anglais; je me niche enfin au septième étage, mais c'est vis-à-vis Saint-Charles, et je vois le Vésuve et la mer.

Saint-Charles n'est pas ouvert ce soir ; nous courons aux *Florentins* : c'est un petit théâtre en forme de fer à cheval allongé, excellent pour la musique, à peu près comme Louvois. Les billets sont numérotés ici comme à Rome : tous les premiers rangs sont pris. On joue *Paul et Virginie*, pièce à la mode de Guglielmi : je paye double, et j'ai un billet de seconde file. Salle brillante ; toutes les loges sont pleines, et de femmes très-parées, car ici ce n'est pas comme à Milan, il y a un lustre.

Symphonie extrêmement travaillée, trente ou quarante motifs se heurtent, ne se laissent pas le temps d'être compris et de toucher; travail difficile, sec et ennuyeux. On est déjà fatigué de musique quand la toile se lève.

Nous voyons Paul et Virginie : ce sont mesdemoiselles Chabran et Canonici; celle-ci, extrêmement minaudière, fait Paul. Les amants sont égarés comme dans l'opéra français. Duetto plein de grâces affectées. Arrive le bon Domingo : c'est le fameux Casacia, le Potier de Naples, qui parle le jargon du peuple. Il est énorme, ce qui lui donne l'occasion de faire plusieurs lazzi assez plaisants. Quand il est assis, il entreprend, pour se donner un air d'aisance, de croiser les jambes : impossible ; l'effort qu'il fait l'entraîne sur son voisin : chute générale, comme dans un roman de Pigault-Lebrun. Cet acteur, appelé vulgairement *Casa-*

ciello, est adoré du public ; il a la voix nasillarde d'un capucin. A ce théâtre, tout le monde chante du nez. Il m'a paru se répéter souvent ; à la fin il m'amusait moins. Les gens du Nord sont difficiles pour la gaieté du Midi ; chez eux la détente du *rire* part difficilement. Domingo Casaciello ramène Paul et Virginie à l'habitation. Virginie a un père : c'est l'excellente basse-taille Pellegrini ; c'est le Martin de Naples ; il a de l'acteur français l'agilité de la voix et la froideur. Il m'a toujours fait beaucoup de plaisir dans les airs qui n'exigent pas de passion. C'est un bel homme à l'italienne, avec un nez immense et une barbe noire : on le dit homme à bonnes fortunes ; ce que je sais, c'est qu'il est fort aimable.

Le capitaine de vaisseau est un *tenore*, joli garçon et glacial, provenant du pays de Venise, où il était sous-préfet. Mademoiselle Chabran a une assez jolie voix ; mais elle est encore plus froide que la Canonici et Pellegrini. Mademoiselle Chabran est bien inférieure à la petite Fabre de Milan, dont la figure épuisée a quelquefois l'air du sentiment. — Ensemble satisfaisant pour le vulgaire du grand monde : rien de choquant ; mais rien pour l'homme qui aime la peinture de la nature passionnée.

Le théâtre des Fiorentini est frais et joli. L'ouverture de l'avant-scène est beaucoup trop étroite ; les décorations sont pitoyables comme la musique, quoiqu'elle ait un grand succès et qu'on ait fait beaucoup de silence. Deux ou trois fois des *chut* multipliés ont annoncé des morceaux favoris. Musique lamentable, toujours de la même couleur ; c'est un homme froid qui vise au sentiment. Rien de plus insipide ; mais les sots ont du goût pour l'opéra semi-seria ; ils comprennent le malheur et non pas le comique. Il y a bien plus de véritable peinture du cœur humain dans les farces napolitaines, comme celles de Capoue. On applaudit beaucoup Guglielmi, et les bravos viennent du cœur ; ce qui n'empêche pas que cette musique ne soit irrévocablement *l'esprit voulant faire du génie :* c'est la couleur du siècle. Que M. Guglielmi ne vient-il à Paris ? il y passerait tout d'une voix pour un grand homme. C'est Grétry ressuscité, et avec moins de petitesse dans la manière. Sa musique est aussi un peu *perruque*, qu'on me passe ce mauvais mot si pittoresque.

Quelquefois Guglielmi se donne un air de fraîcheur, en volant sans façon dix ou douze mesures à Rossini. C'est Natoire ou de Troye prenant une tête au Guide.

12 février. — Voici enfin le grand jour de l'ouverture de Saint-Charles : folies, torrents de peuple, salle éblouissante. Il faut donner et recevoir quelques coups de poings et de rudes poussées. Je me suis juré de ne pas me fâcher, et j'y ai réussi : mais j'ai perdu les deux basques de mon habit. Ma place au parterre m'a coûté trente-deux carlins (quatorze francs), et mon dixième dans une loge aux troisièmes, cinq sequins.

Au premier moment, je me suis cru transporté dans le palais de quelque empereur d'Orient. Mes yeux sont éblouis, mon âme ravie. Rien de plus frais, et cependant rien de plus majestueux, deux choses qui ne sont pas aisées à réunir. Cette première soirée est toute au plaisir : je n'ai pas la force de critiquer. Je suis harassé. A demain le récit des drôles de sensations qui sont venues effrayer les spectateurs. (12 J.)

13 février. — Même impression de respect et de joie en entrant. Il n'y a rien en Europe, je ne dirai pas d'approchant, mais qui puisse même de loin donner une idée de ceci. Cette salle, reconstruite en trois cents jours, est un coup d'État : elle attache le peuple au roi plus que cette constitution donnée à la Sicile, et que l'on voudrait avoir à Naples, qui vaut bien la Sicile. Tout Naples est ivre de bonheur. — Je suis si content de la salle, que j'ai été charmé de la musique et des ballets. La salle est or et argent, et les loges bleu-de-ciel foncé. Les ornements de la cloison qui sert de parapet aux loges sont en saillie : de là la magnificence. Ce sont des torches d'or groupées et entremêlées de grosses fleurs de lis. De temps en temps cet ornement, qui est de la plus grande richesse, est coupé par des bas-reliefs d'argent. J'en ai compté, je crois, trente-six.

Les loges n'ont pas de rideaux et sont fort grandes. Je vois partout cinq ou six personnes sur le devant.

Il y a un lustre superbe, étincelant de lumière, qui fait resplendir de partout ces ornements d'or et d'argent : effet qui n'aurait pas lieu s'ils n'étaient en saillie. Rien de plus majestueux et de plus magnifique que la grande loge du roi, au-dessus

de la porte du milieu : elle repose sur deux palmiers d'or de grandeur naturelle; la draperie est en feuilles de métal, d'un rouge pâle; la couronne, ornement suranné, n'est pas trop ridicule. Par contraste avec la magnificence de la grande loge, il n'y a rien de plus frais ni de plus élégant que les petites loges incognito placées au second rang, contre le théâtre. Le satin bleu, les ornements d'or et les glaces, sont distribués avec un goût que je n'ai vu nulle part en Italie. La lumière étincelante qui pénètre dans tous les coins de la salle permet de jouir des moindres détails.

Le plafond, peint sur toile, absolument dans le goût de l'école française; c'est un des plus grands tableaux qui existent. Il en est de même de la toile. Rien de plus froid que ces deux peintures. — J'oubliais la terreur des femmes, le 12 au soir. Vers la cinquième ou sixième scène de la cantate, on commença à remarquer que le théâtre se remplissait insensiblement d'une fumée obscure. Cette fumée augmente. Vers les neuf heures, je jette les yeux par hasard sur madame la duchesse del C***, dont la loge était à côté de la nôtre : je la trouve bien pâle; elle se penche vers moi, et me dit avec un accent de terreur superbe : « Ah! santissima Madona! le feu est à la salle! Les mêmes gens qui ont manqué leur coup la première fois recommencent : qu'allons-nous devenir? » Elle était bien belle; les yeux surtout étaient sublimes. « Madame, si vous n'avez rien de mieux qu'un ami de deux jours, je vous offre mon bras. » L'incendie Schwartzenberg me vint tout de suite à l'esprit. Tout en lui parlant, je me rappelle que je commençais à faire des réflexions sérieuses; mais, en vérité, plus pour elle que pour moi. Nous étions aux troisièmes; l'escalier est extrêmement roide : on allait s'y précipiter. Absorbé dans la recherche des moyens d'échapper, ce ne fut que deux ou trois secondes après que je m'aperçus de l'odeur de cette fumée. « C'est du brouillard, et ce n'est pas de la fumée, dis-je à notre belle voisine; c'est la chaleur d'une telle foule qui fait sécher une salle si humide. » J'ai su que cette idée, qui s'était présentée à tout le monde, n'avait pas empêché d'avoir une belle peur, et que, sans le *qu'en dira-t-on?* et la présence de la cour, les loges eussent été vides en un instant. Vers minuit, je

fis plusieurs visites : les femmes étaient rendues de fatigue, les yeux cernés, des nerfs, le plaisir à mille lieues, etc., etc., etc.

14 février. — Je ne puis me lasser de Saint-Charles : les jouissances d'architecture sont si rares ! Pour les plaisirs de la musique, il ne faut pas les chercher ici : l'on n'entend pas. Quant aux Napolitains, c'est différent; ils jurent qu'ils entendent fort bien. Mon ami de Milan me présente dans plusieurs loges; les femmes se plaignent d'être trop vues : je me fais répéter ce reproche incroyable. Grâce à la profusion des lumières, ces dames sont en continuelle représentation; ennui quadruplé par la présence d'une cour. Madame R*** regrette sincèrement les loges à rideaux du théâtre de la Scala. Le lustre détruit tout l'effet des décorations : il n'a pas grand'chose à faire, elles sont presque aussi mauvaises que celles de Paris. C'est un grand seigneur qui est à la tête des théâtres. Il y a dans ces décorations un défaut qui tue toute illusion : elles sont trop courtes de huit ou dix pouces; on voit sans cesse des pieds s'agiter sous les bases des colonnes ou entre les racines des arbres. Vous ne vous faites pas d'idée du ridicule de cette distraction : l'imagination s'attache à ces jambes que l'on voit remuer, et veut deviner ce qu'elles font.

J'ai trouvé ce soir à San Carlo une ancienne connaissance, M. le colonel Lange : il est ici commandant de place pour les Autrichiens, et m'a présenté à sa très-jolie femme. Après-demain je dînerai chez lui avec huit ou dix officiers autrichiens. Cela vaut mieux que la protection de mon ambassadeur.

La cantate du premier jour est de la flatterie du seizième siècle : vers et musique, tout en est assommant. En France, nous savons donner à la flatterie la plus fausse l'air naïf du vaudeville. Je croyais à M. Lampredi assez d'esprit pour suivre cette idée [1]. L'homme de génie en ce genre est Métastase. C'est la

[1] C'est l'auteur du seul bon journal littéraire, depuis Baretti, *il Poligrafo*, Milan, 1811. Sous le nom de *littérature*, les autres donnent de lourdes dissertations, qui ne passeraient pas l'antichambre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, ou des vers dignes de Berthellemot. (Voyez la *Biblioteca italiana*, de Milan, journal payé à M. Acerbi par le gouvernement Metternich : c'est tout dire.)

plus grande difficulté vaincue que je connaisse. — Je vais au cabinet littéraire. Le *Journal des Débats* a été arrêté ces jours-ci comme trop libéral.

20 février. — C'est peut-être parce que Naples est une grande capitale comme Paris que je trouve si peu à écrire. Je passe bien mon temps ; mais, grâce au ciel, le soir je n'ai rien à dire de nouveau, et je puis me coucher sans travailler. Je suis reçu chez madame la princesse Belmonte, chez l'aimable marquis Berio, avec une politesse parfaite ; comme cinq cents étrangers l'ont été avant moi, comme deux cents seront reçus l'année prochaine. A quelques légères nuances près, c'est le ton des bonnes maisons de Paris. Il y a plus de vivacité et surtout plus de bruit ici ; souvent la conversation est tellement criarde, qu'elle me fait mal aux oreilles. Naples est la seule capitale de l'Italie ; toutes les autres grandes villes sont des Lyon renforcés.

23 février. — Je suis bien dupe, à mon âge, de m'être imaginé que, dans une entreprise publique, l'attention pût se porter à la fois sur deux objets. Si la salle est superbe, la musique doit être mauvaise ; si la musique est délicieuse, la salle sera pitoyable.

Le mérite d'avoir reconstruit cette salle est tout entier à un M. Barbaja : c'est un garçon de café milanais et fort bel homme qui en tenant les jeux a gagné des millions : il a bâti la salle sur les profits futurs de sa banque. Le vieux roi voulait madame Catalani : bonne inspiration ; il fallait y joindre Galli, Crivelli et Tachinardi ; mais M. Barbaja protége mademoiselle C***. Je ne sais qui protége Nozari, que nous avons vu si bon à Paris dans le rôle de Paolino ; mais il y a quatorze ans. Davide le fils est ce qu'il y a de mieux ; on souffre des efforts que fait ce pauvre jeune homme pour lancer sa voix grêle et brillante dans ce vase énorme. Il a pris de Nozari l'habitude de certains trilles faits avec la voix de tête. Il a grand besoin de chanter sur un petit théâtre et d'avoir un bon maître ; c'est le meilleur ténor d'Italie : Tachinardi s'éteint, et Crivelli se glace.

L'orchestre m'a fait beaucoup de plaisir. Il exécute avec fermeté ; les instruments qui *entrent* attaquent la note avec franchise. Il est aussi ferme que l'orchestre de Favart, et a plus de

légèreté que ceux de Vienne : par là, ses *piano* acquièrent de la valeur.

Autant la pauvreté des décorations et la misère des costumes mettent Saint-Charles au-dessous de la Scala, autant les Napolitains l'emportent par le brillant de leur orchestre. Il y avait ce soir un *bellissimo teatro:* c'est-à-dire que tout était plein. Madame la princesse Belmonte remarque qu'au milieu de tant de surfaces brillantes les femmes semblent avoir des vêtements *gris sale,* et leurs joues des teintes plombées. Il faut employer pour les théâtres des teintes de gris, et non des couleurs brillantes.

Les Italiens ont une singulière passion pour les premières soirées des théâtres (*prime sere*). Les gens les plus économes toute l'année dépensent fort bien quarante louis pour une loge le jour de l'ouverture. Il y avait ce soir chez madame Formigini des amateurs qui sont venus de Venise, et qui repartent demain. Avares pour les petites choses, ces gens-ci sont prodigues dans les grandes : c'est le contraire en France, où il y a plus de vanité que de *passion.*

La magnificence de San Carlo fait adorer le roi Ferdinand ; on le voit dans la loge *partager* les transports du public : ce mot *partager* fait oublier bien des choses. Anecdote de la pétition dans le berceau de la princesse nouvellement née, pour sauver la vie de la belle San Felice, pendue en 1799. Un Napolitain, indigné du royalisme produit en moi par la belle architecture de San Carlo, me conte cette histoire : « Vous voyez un théâtre, me dit-il, et vous ne voyez pas les petites villes. » Il a raison de me rabrouer. Je conclus de ce qu'il me dit que le paysan napolitain est un sauvage, heureux comme on l'était à Otaïti avant l'arrivée des missionnaires méthodistes.

28 février. — Je suis allé voir les tableaux du chevalier Ghigi, avec la jeune duchesse. Situation de roman bien singulière, mais trop délicate pour être traitée dans nos mœurs. Le prince Corvi, jaloux de ne pouvoir troubler la tendresse de la contessina Carolina, la mère de la duchesse, et du chevalier P***, les dénonce au mari, bon homme qui n'en croit rien ; mais de plus à deux filles charmantes et innocentes, de quinze à seize ans, les tendres amies de leur mère. Ces pauvres petites complotent

de se faire religieuses : elles sont gênées avec leur mère, n'osent plus lui parler. Enfin, l'aînée tombe à ses pieds, fondant en larmes, et là lui dévoile toute la dénonciation du prince Corvi, et leur résolution d'aller au couvent, pour ne pas vivre avec une impie. — Position de cette mère, qui adore son amant, et qui a de l'honneur. Elle conserve assez de présence d'esprit pour nier. Cette anecdote, dont le récit prend vingt minutes, est peut-être ce que j'ai rencontré de plus touchant et de plus beau cette année. L'Italie est grande comme la main, tous les gens riches se connaissent d'une ville à l'autre; sans cela, je conterais trente anecdotes, et supprimerais toutes les idées générales sur les mœurs : tout ce qui est *vague*, en ce genre, est faux. Le lecteur qui a voyagé de Paris à Saint-Cloud et ne connaît que les mœurs de son pays entend par les mots *décence*, *vertu*, *duplicité*, des choses matériellement différentes de celles que vous avez voulu désigner.

Par exemple, à Bologne, j'ai trouvé chez madame N*** une jeune femme, Ghita, dont la vie ferait un des romans les plus intéressants et les plus nobles; mais il faudrait n'y rien changer : cette histoire occupe onze pages de mon journal. Quelle peinture vive des mœurs de l'Europe actuelle et de la sensibilité italienne! Comme cela est supérieur à tous les romans inventés! quel imprévu et quel naturel dans les événements! Le défaut des comédies de caractère, c'est qu'on prévoit toutes les occurrences que le héros va rencontrer. Le héros que Ghita a tant aimé, et qu'elle aime encore, est fort commun; le mari jaloux, dans le même genre; la mère, atroce et énergique; la jeune femme seule est héroïque. Du reste, on pilerait toutes les femmes à sentiment de Paris ou de Londres, qu'on n'en tirerait pas un caractère de cette profondeur et de cette énergie. Tout cela est caché sous l'air de la simplicité et souvent de la froideur. L'énergie qu'on trouve dans certains caractères de femmes de ce pays m'étonne toujours. Six mois après un mot indifférent que leur a dit leur amant, elles l'en récompensent ou s'en vengent; jamais d'oubli par faiblesse ou distraction, comme en France. Une Allemande pardonne tout, et, à force de dévouement, oublie. Quand les Anglaises ont de l'esprit, on retrouve chez elles

cette profondeur de sentiment; mais quelquefois la pruderie le gâte.

La manière de *sentir* de l'Italie est absurde pour les habitants du Nord. Je ne conçois même pas, après y avoir rêvé un quart d'heure, par quelles explications, par quels mots on pourrait la leur faire entendre. — L'effort du bon sens des gens les plus distingués est de comprendre qu'ils ne peuvent pas comprendre. Cela se réduit à l'absurdité du tigre qui voudrait faire sentir au cerf les délices qu'il trouve à boire du sang.

Je sens moi-même que ce que je viens d'écrire est ridicule : ces secrets font partie de cette doctrine intérieure qu'il ne faut jamais communiquer.

2 mars. — Bénéfice de Duport. Il danse pour la dernière fois; c'est un événement à Naples.

J'ai oublié les décorations de son ballet de *Cendrillon*. Elles ont été dessinées par un peintre qui connaît les vraies lois du *terrible*. Le palais de la fée, avec les lampes funèbres, et cette figure gigantesque haute de soixante pieds qui perce la voûte, et, les yeux fermés, montre du doigt l'étoile fatale, laisse dans l'âme un souvenir durable. Mais la parole ne peut pas faire comprendre à Paris ce genre de jouissance. Cette belle décoration manque par la couleur et le clair-obscur (les ombres et les clairs sont sans vigueur).

Une salle de danse au milieu des bois, copiée du Stone-Henge, dans le même ballet de *Cendrillon*, et le palais de la fée, seraient remarquables même à Milan. On entend bien mieux en Lombardie la magie de la couleur; mais quelquefois le dessin n'atteint pas à l'effet, faute de nouveauté. A Naples, les arbres sont verts, et, à la Scala, *gris-bleu*. Ce ballet de *Cendrillon*, et le *Joconde*, ballet de Vestris, sont dansés presque comme à Paris. La présence de Marianne Conti et de la Pallerini (mime remplie de génie, comparable à madame Pasta) lui ôte la froideur de la danse française. Cette froideur et nos grâces courtisanesques sont très-bien représentées par madame Duport, Taglioni et mademoiselle Taglioni. Pour Duport, c'est une ancienne admiration, à laquelle je me suis trouvé fidèle. Il m'amuse comme un jeune chat : je le regarderais danser des heures entières.

Ce soir, le public contenait avec peine son envie d'applaudir : le roi a donné l'exemple. J'ai entendu la voix de Sa Majesté de ma loge, et les transports sont allés jusqu'à la fureur, laquelle a duré trois quarts d'heure. Duport a toute la légèreté que nous lui avons vue à Paris dans Figaro. Jamais on ne sent l'effort, peu à peu sa danse s'anime, et il finit par les transports et l'ivresse de la passion qu'il veut exprimer : c'est tout le degré d'expression dont cet art est susceptible; ou du moins, pour être exact, je n'ai jamais rien vu de comparable. Vestris, Taglioni, comme tout le vulgaire des danseurs, d'abord ne peuvent pas cacher l'effort; en second lieu, leur danse n'a point de *progression.* Ainsi ils n'atteignent pas même à la *volupté,* premier but de l'art. Les femmes dansent mieux que les hommes; l'admiration, après la volupté, fait presque tout le domaine de cet art si borné. Les yeux, séduits par le brillant des décorations et la nouveauté des groupes, doivent disposer l'âme à une attention vive et tendre pour les passions que les pas vont peindre.

J'ai bien vu le contraste des deux écoles. Les Italiens admettent sans difficulté la supériorité de la nôtre, et, sans s'en douter, sont bien plus sensibles à la perfection de la leur. Duport doit être content, ce soir on l'a bien applaudi ; mais les véritables transports ont été pour Marianne Conti. J'avais un Français de bon ton à mes côtés, qui, transporté par la passion, est allé jusqu'à m'adresser la parole. *Quelle indécence!* disait-il à tout moment. Il avait raison, et le public encore plus d'être ravi. L'*indécence* n'est à peu près qu'une chose de convention, et la danse est presque toute fondée sur un degré de volupté qu'on admire en Italie, et qui choque nos idées. Au milieu des pas les plus vifs, l'Italien n'a pas la plus petite idée d'*indécence;* il jouit de la perfection d'un art, comme nous des beaux vers de *Cinna,* sans songer au ridicule de l'unité de lieu. Pour les impressions passagères, les défauts inaperçus n'existent pas. Ce qui est *aimable* à Paris est indécent à Genève : cela dépend du degré de pruderie inspiré par le prêtre de l'endroit. Les jésuites sont beaucoup plus favorables aux beaux-arts que le méthodisme.

Où est le beau idéal de la danse? jusqu'ici il n'y en a pas.

Cet art tient de trop près à l'influence des climats et à notre organisation physique. Le beau idéal changerait toutes les cent lieues.

L'école française vient seulement de donner la perfection *de l'exécution.*

A présent, il faut qu'un homme de génie emploie cette perfection. C'est comme la peinture quand Masaccio parut. Le grand homme dans ce genre est à Naples, mais y est méprisé. Viganò a donné *li Zingari*, ou les *Bohémiens.* Les Napolitains se sont imaginés qu'il voulait se moquer d'eux. Ce ballet a découvert une drôle de vérité, dont personne ne se doutait : c'est que les mœurs nationales du pays de Naples sont exactement les mœurs des Bohémiens. (Voyez les *Nouvelles* de Cervantes.) Voilà Viganò qui donne des leçons aux législateurs ; tant les arts ont de rapports ! C'est en même temps un beau succès, dans un art si rebelle à l'expression, que de l'avoir forcé à peindre, et à peindre si bien, des mœurs et non pas des passions (des habitudes de l'âme dans la manière de chercher le bonheur, et non pas un état passager et violent). Une certaine danse, exécutée au son des chaudrons, a surtout choqué les Napolitains ; ils se sont crus mystifiés : et hier un jeune capitaine, chez madame la princesse Belmonte, se mettait en fureur au seul nom de Viganò. Pour revenir à leur état naturel, les Napolitains auraient besoin de gagner deux batailles comme Austerlitz et Marengo ; jusque-là ils seront *susceptibles.* — Mais, leur dirais-je volontiers, quoi de plus brave que M. de Roc* Rom* ? Est-ce la faute des gens bien élevés si des moines ont corrompu le bas peuple, si brave quand il s'appelait Samnite, et si pleutre depuis qu'il. . . . . ? L'anecdocte de ce ballet a été un trait de lumière, et m'a mis sur la véritable voie pour étudier ce pays. Noverre, à ce qu'on dit, avait donné la volupté ; Viganò a avancé l'expression dans tous les genres. L'instinct de son art lui a même fait découvrir le vrai génie du ballet, le *romantique* par excellence. Tout ce que le drame parlé peut admettre de ce genre, Shakspeare l'a donné ; mais le *Chêne de Bénévent* est une bien autre fête pour l'imagination charmée que la *Grotte d'Imogène* ou la *Forêt des Ardennes* du mélancolique Jacques. L'âme, emportée par le plaisir de la nouveauté, a des transports pendant cinq quarts

d'heure de suite; et, quoique ces plaisirs soient impossibles à exprimer par écrit, de peur du ridicule, on s'en souvient après de longues années. On ne peut pas peindre cet effet en peu de mots, il faut parler longtemps et émouvoir l'imagination des spectateurs. Au château de B***, en France, madame R***, contant le ballet du *Chêne de Bénévent*, nous retenait au salon jusqu'à trois heures du matin. Il faut que l'imagination du spectateur, pleine des souvenirs du théâtre espagnol et des *Nouvelles Castillanes*, développe elle-même toutes les situations; il faut aussi qu'elle soit lasse des développements donnés par la parole. Chaque imagination émue par la musique prend son vol, et fait discourir à sa manière ces personnages qui ne parlent jamais. C'est ainsi que le ballet à la Viganò a une rapidité à laquelle Shakspeare lui-même ne peut atteindre. Ce genre singulier va peut-être se perdre; il eut son plus beau développement à Milan, dans les moments prospères du royaume d'Italie. Il faut de grandes richesses, et le pauvre théâtre de la Scala n'a peut-être pas deux ou trois ans de vie : le despote ne cherche point, comme Laurent de Médicis, à masquer les chaînes et l'avilissement des esprits par les jouissances des beaux-arts. La piété a fait supprimer les jeux dont les bénéfices alimentaient la scène : peut-être même le souvenir de cet art se perdra-t-il tout à fait; il n'en restera que le nom, comme ceux de Roscius et de Pylade. Paris ne l'ayant point connu, il est resté obscur en Europe.

L'étranger auquel les Milanais parlent de *Coriolan*, de *Prométhée*, des *Zingari*, du *Chêne de Bénévent*, de *Samandria liberata*, pour peu qu'il n'ait pas d'imagination pittoresque, est glacé par les transports de son interlocuteur. Comme l'imagination pittoresque n'est pas notre fort en France [1], ce genre y tomberait tout à plat. Nos la Harpe ne peuvent pas même comprendre Métastase. Je n'ai vu que trois ou quatre ballets de Viganò. C'est une imagination dans le genre de Shakspeare, dont il ignore peut-être jusqu'au nom : il y a du génie du peintre; il y a du génie musical dans cette tête. Souvent, lorsqu'il ne peut pas trouver un air qui exprime ce qu'il veut dire, il le fait.

[1] Je soupçonne que ce sentiment existe en Écosse.

Sans doute il y a des parties absurdes dans le *Prométhée ;* mais au bout de dix ans le souvenir en est aussi frais que le premier jour, et l'on s'étonne encore. Une autrè qualité bien singulière du génie de Viganò, c'est la patience. Environné de quatre-vingts danseurs, sur la scène de la Scala, ayant à ses pieds un orchestre de dix musiciens, il compose et fait impitoyablement recommencer, toute une matinée, dix mesures de son ballet qui lui semblent laisser à désirer. Rien de plus singulier : mais je m'étais juré de ne jamais parler de Viganò.

J'ai été entraîné par des souvenirs délicieux. Deux heures sonnent : le Vésuve est en feu ; on voit couler la lave. Cette masse rouge se dessine sur un horizon du plus beau sombre. Je demeure trois quarts d'heure à contempler ce spectacle imposant et si nouveau, perché à ma fenêtre au septième étage.

5 mars. — Ce soir, monsignor R. disait : « Le beau idéal de la danse sera fixé, par la suite, entre le genre de Duport et celui de la Conti. Il faut la cour de quelque prince riche et voluptueux : or c'est ce que nous ne verrons plus. Tout le monde cherche à mettre de côté quelques millions pour vivre du moins en riche particulier, si l'on tombe. Les princes d'ailleurs, voulant absolument résister à l'opinion, se taillent de l'inquiétude pour toute leur vie. Cette faute de calcul pourrait bien faire tomber les arts pendant le dix-neuvième siècle. Au vingtième, tous les peuples parleront politique, et liront le *Morning-Chronicle*, au lieu de claquer la Marianne Conti. »

Le genre froid du talent de mademoiselle Fanny Bias ne peut absolument pas entrer dans le beau idéal de la danse, du moins hors de France. J'avoue que, si l'on me donnait à choisir entre ces deux moitiés du *beau idéal*, j'aimerais mieux la volupté vive et brillante de la Conti[1]. Mademoiselle Milière vint danser

[1] Les ballets de M. Gardel n'ont absolument rien de commun avec ceux de Viganò : c'est Campistron comparé à Shakspeare. Viganò aurait fait frémir pour Psyché : Gardel, la faisant tourmenter par les diables, tombe dans la même erreur que Shakspeare, lorsqu'il fait brûler les yeux, sur la scène, à un roi détrôné. L'imagination, qui n'est pas assez émue pour être à la hauteur de ce degré de terreur, s'amuse de la laideur des diables et rit de leurs griffes vertes.

à Milan, il y a huit ou dix ans, avec son talent de Paris; elle fut sifflée. Elle a mis du feu dans sa danse : aujourd'hui elle est comblée d'applaudissements à la Scala, et serait sifflée sans doute à Paris. — Je suis monté hier au Vésuve : c'est la plus grande fatigue que j'aie éprouvée de ma vie. Le diabolique, c'est de gravir le cône de cendre. Peut-être tout cela sera-t-il changé dans un mois. Le prétendu ermite est souvent un voleur converti ou non : bonne platitude écrite dans son livre et signée Bigot de Préameneu. Il faudrait dix pages et le talent de madame Radcliffe pour décrire la vue dont on jouit en mangeant l'omelette apprêtée par l'ermite. Je ne dirai rien de Pompeïa : c'est la chose la plus étonnante, la plus intéressante, la plus amusante que j'aie rencontrée; par là seulement on connaît l'antiquité. Que d'idées sur les arts vous donnent la fresque du Minotaure et vingt autres! Je vais à Pompeïa trois fois par semaine au moins.

14 mars. — Je sors du *Joconde* de Vestris III : c'est le petit-fils du *diou* de la danse. C'est une grande pauvreté que ce ballet. Celui de Duport ne vaut guère mieux : toujours des guirlandes, des fleurs, des écharpes dont les belles décorent leurs guerriers, ou que les bergères échangent avec leurs amants, et l'on danse en réjouissance de l'écharpe. Il y a loin de là au jeune époux de la *Samandria liberata*, rentrant dans son palais, dévoré de jalousie, et cependant se laissant aller à danser ce beau terzetto avec l'esclave nègre chargée de la musique du sérail, et sa femme. Ce pas entraînait tous les cœurs, on ne savait pourquoi. C'est un des grands traits de l'histoire de l'amour, la présence de ce qu'on aime faisant oublier tous les torts. Le goût français est comme ces jolies femmes qui ne veulent pas qu'on mette du *noir* dans leurs portraits : c'est un Boucher comparé à l'*Hôpital de Jaffa* de Gros. Sans doute ce genre perruque va s'éteindre; mais nous serons éteints avant lui. Nous n'avons pas joui d'assez de sécurité pour que la révolution pût entrer dans l'art. Nous en sommes encore aux talents étiolés du siècle de Louis XV : MM. de Fontanes, Villemain, etc.

Ordinairement rien ne peut ajouter à mon mépris pour la musique française; cependant les lettres de mes amis de France m'avaient presque séduit. J'étais sur le point de leur accorder

les airs de gaieté et de pur agrément. Le ballet de *Joconde* finit toute discussion pour moi. Jamais je n'ai mieux senti la pauvreté, la sécheresse, l'*impuissance* prétentieuse de notre musique, dont on a rassemblé là les airs réputés les plus agréables, ceux qui me touchaient autrefois. Le sentiment du vrai beau l'emporte même sur les souvenirs de la jeunesse. Ce que je dis là sera précisément le comble de l'absurde, et peut-être même de l'odieux, pour ceux qui n'ont pas vu le *vrai beau*. Mais il y a longtemps que les *vrais patriotes* ont dû jeter au feu ce volume et s'écrier : « L'auteur n'est pas *Français*. »

La grandeur de la salle de San Carlo est admirable pour les ballets. Un escadron de quarante-huit chevaux manœuvre avec toute l'aisance possible dans la *Cendrillon* de Duport, dont ces chevaux et les divers genres de lutte forment un acte bien ennuyeux, bien postiche et bien fait pour les esprits grossiers. Ces chevaux chargent au grand galop jusque sur la rampe. Ils sont montés par des Allemands; jamais les gens du pays ne pourraient s'en tirer. L'école de danse de San Carlo donne les plus belles espérances; mademoiselle Merci peut se faire un nom, mais elle est bien jolie. Sa danse a une physionomie. — Aujourd'hui 14 mars, j'ai été sérieusement gêné par la chaleur, en examinant le taureau Farnèse, placé au milieu de cette délicieuse promenade de Chiaja, à vingt pas de la mer. Dans la campagne, tous les pommiers et amandiers sont en fleur. A Paris, on a encore l'hiver pour deux mois; mais chaque soir a trouvé dans les salons deux ou trois idées nouvelles. Voilà un grand problème à résoudre : quel séjour préférer?

15 mars. — Bal charmant chez le roi. On devait être en masque de caractère; mais bientôt on quitte le masque. Je m'amuse beaucoup de huit heures à quatre heures du matin. Tout Londres était là; les Anglaises me semblent emporter la palme de la fête. Il y avait cependant de bien jolies Napolitaines, entre autres cette pauvre petite comtesse N***, qui, tous les mois, va voir son ami à Terracine. Le maître de la maison ne mérite pas les grandes phrases à la Tacite qu'on fait contre lui en Europe : c'est le caractère de Western dans *Tom Jones;* ce prince se connaît en sangliers et non en proscriptions (1799, 1822). Je m'arrête; je

me suis promis de ne rien dire de tous les lieux où je serais entré sans payer : autrement le métier de voyageur devient celui d'espion.

16 mars. — Malgré mon profond mépris pour l'architecture moderne, on m'a mené ce matin chez M. Bianchi de Lugano, ancien pensionnaire de Napoléon. Ses dessins sont assez exempts de cette foule d'ornements, d'angles, de ressauts, qui font la petitesse moderne (voir la cour du Louvre), et qu'on peut reprendre même chez Michel-Ange. Nos gens ne peuvent pas s'élever à comprendre que les anciens n'ont jamais rien fait *pour orner*, et que chez eux le beau n'est que la *saillie de l'utile*. Comment nos artistes liraient-ils dans leur *âme?* Ce sont sans doute des hommes remplis d'honneur et d'esprit; mais Mozart avait de l'âme, et ils n'en ont pas. Une rêverie profonde et passionnée ne leur a jamais fait faire de folies; aussi ils ont le cordon noir, lequel ennoblit.

M. Bianchi va construire à Naples l'église de Saint-François-de-Paule, vis-à-vis le palais. Le roi en confiera l'exécution à M. Barbaglia, et nous la verrons finir en huit ou dix ans. La place est on ne peut pas plus mal choisie. Au lieu de bâtir là une église, il faudrait encore démolir une trentaine de maisons. La place d'une église serait sur le largo di Castello : mais, d'un bout de l'Europe à l'autre, la sèche vanité s'est emparée de tous les cœurs, et les grands principes du beau sont invisibles. Bianchi a adopté la forme ronde, ce qui est une preuve qu'il a su voir l'antique; mais il n'a pas su voir que les anciens se proposaient dans leurs temples un but contraire au nôtre : la religion des Grecs était une fête et non une menace. Le temple, sous ce beau ciel, n'était que le théâtre du sacrifice. Au lieu de s'agenouiller, de se prosterner et de se frapper la poitrine, on exécutait des danses sacrées. Et que les hommes aient été. . . . . . .

. . . .

L'amour du nouveau est le premier besoin de l'imagination de l'homme. Je trouve chez M. Bianchi les deux hommes les plus forts du royaume, le général Filangieri et le conseiller d'État Cuoco.

17 mars. — Je dépêcherai en bien peu de paroles ce que j'ai

à dire de la musique entendue à Saint-Charles. Je venais à Naples transporté d'espérance; ce qui m'a fait encore le plus de plaisir, c'est la musique de Capoue.

J'ai débuté à Saint-Charles par l'*Otello* de Rossini. Rien de plus froid [1]. Il fallait bien du *savoir-faire* à l'auteur du *libretto* pour rendre insipide à ce point la tragédie la plus passionnée de tous les théâtres. Rossini l'a très-bien secondé : l'ouverture est d'une fraîcheur étonnante, délicieuse, facile à comprendre, et entraînante pour les ignorants, sans avoir rien de commun. Mais une musique pour *Otello* peut être tout cela, et rester encore à cent piques de ce qu'il faudrait. Il n'y a rien de trop profond, dans tout Mozart et dans les *Sept Paroles* de Haydn, pour un tel sujet. Il faut des sons horribles et toutes les richesses et les dissonances du genre enharmonique, pour Sagor (premier récitatif de l'*Orfeo* de Pergolèse). Il me semble que Rossini ne sait pas sa langue de façon à pouvoir décrire de telles choses. D'ailleurs, il est trop heureux, trop gai, trop gourmand.

Un ridicule particulier à l'Italie, c'est celui du père ou du mari d'une grande chanteuse : on appelle ce caractère le *dom Procolo*. Un jour le comte Somaglia donnait le bras à la Colbran pour lui faire voir le théâtre de la Scala; le père lui dit gravement : « Vous êtes bien heureux, monsieur le comte; savez-vous que des têtes couronnées ont coutume de donner le bras à ma fille? — Oubliez-vous que je suis marié? » réplique le comte. Cela a du sel en italien.

Après l'*Otello*, il m'a fallu subir la *Gabrielle de Vergy*, musique d'un jeune homme de la maison *Caraffa*. C'est une servile imitation du style de Rossini. Davide, dans le rôle de Coucy, est un ténor divin [2].

[1] Pour me punir d'avoir ainsi pensé en 1817, je laisse ce mot. J'étais entraîné, à mon insu, par mon indignation contre le marquis Berio, auteur de l'exécrable libretto qui fait d'Otello un Barbe-Bleue. Dans la peinture des sentiments tendres, Rossini, maintenant éteint, est resté à mille lieues de Mozart et de Cimarosa; en revanche, il a inventé une rapidité et un brillant inconnus à ces grands hommes.

[2] Je trouve aujourd'hui des morceaux fort touchants dans cet opéra. Quand on a entendu Nina Viganò chanter certains airs de MM. Caraffa et

J'ai revu le *Sargines* de Paër; mademoiselle Chabran, des Florentins, donnait de l'esprit à Davide. Cette musique célèbre m'a assommé ici comme à Dresde. Le talent de Paër est comme celui de M. de Chateaubriand; j'ai beau me mettre en expérience, je ne puis le sentir; cela me semble toujours ridicule. M. de Chateaubriand m'impatiente : c'est un homme d'esprit qui me croit trop bête. M. Paër m'ennuie; ses succès, très-réels, m'étonnent.

18 mars. — Ce soir, la troupe de San Carlo chantait l'*Otello* au théâtre del Fondo. J'ai distingué quelques jolis motifs dont je ne me doutais pas, entre autres le duo du premier acte entre les deux femmes.

Les grands théâtres, comme San Carlo et la Scala, sont l'abus de la civilisation et non sa perfection. Il faut forcer toutes les nuances : dès lors il n'y a plus de nuances. Il faudrait élever les jeunes chanteurs dans la plus parfaite chasteté; or désormais c'est ce qui est impossible : il fallait des cathédrales et des enfants de chœur. On se plaint de voir Crivelli et Davide sans successeurs. Depuis qu'il n'y a plus de sopranos, il n'y a plus de science musicale au théâtre. Par désespoir, ces pauvres diables devenaient de profonds musiciens; dans les morceaux d'ensemble, ils soutenaient toute la troupe; ils donnaient du talent à la prima dona, qui était leur maîtresse. Nous devons deux ou trois grandes chanteuses à Veluti.

Aujourd'hui, dès que la mesure (*il tempo*) est un peu difficile, il n'en est plus question; l'on se croit à un concert d'amateurs. C'est ce que M. le comte Gallenberg expliquait fort bien hier chez M. le marquis Berio. Les Italiens sont bien loin des Allemands, dont la musique baroque, dure, sans idées, serait à faire sauter par la fenêtre, s'ils n'étaient pas les premiers *tempistes* du monde.

L'usage italien de couper les deux heures de musique par une heure de ballet est fondé sur le peu de force de nos organes : il est absurde de donner de suite deux actes de musique. Une petite salle rend le ballet à la Viganò impossible et

Perruchini, on sait que ces messieurs ont inventé la *chanson italienne*. Voir *il Travaso dell' anima.*

ridicule : voilà le problème d'acoustique proposé aux géomètres, et qu'ils mépriseront parce qu'il est trop difficile. Ne pourrait-on pas adapter deux théâtres à la même salle? ou, le ballet fini, couper la scène par une cloison assez forte pour renvoyer la voix dans la salle, laisser tomber, par exemple, une toile de tôle? ou bâtir un mur en caisses de bois garnies d'une peau de tambour du côté des spectateurs? Au théâtre Farnèse, à Parme, le bruit d'un morceau de papier qu'on déchire au fond de la scène est entendu partout. Voilà le fait qu'il faudrait reproduire, mais qu'il est plus commode de nier. Les architectes italiens savent que l'air dépouillé d'oxygène arrête sur-le-champ les folies et les vagabondages de l'imagination.

19 mars. — San Carlo est décidément une affaire de parti pour les Napolitains : l'orgueil national, écrasé par la campagne et la mort de Joachim, s'est réfugié là. Voici la vérité : San Carlo, comme machine à musique, est tout à fait inférieur à la Scala. En séchant, il peut devenir moins sourd, mais il perdra tout l'éclat de ses dorures appliquées trop tôt sur des crépis frais. Les décorations sont bien plates, et qui plus est ne peuvent pas être meilleures : le lustre les tue. La même cause empêche de voir la physionomie des acteurs.

20 mars. — Ce soir, comme j'entrais à San Carlo, un garde m'a couru après pour me faire ôter mon chapeau. Dans une salle quatre fois grande comme l'Opéra de Paris, je n'avais pas aperçu je ne sais quel prince.

Paris est la première ville du monde, parce qu'on y est inconnu, et que la cour n'y forme qu'un spectacle intéressant.

A Naples, San Carlo n'ouvre que trois fois la semaine : ce n'est déjà plus un rendez-vous sûr pour tous les genres d'affaires, comme la Scala. Vous courez les corridors; les titres les plus pompeux, écrits sur les portes des loges, vous avertissent, en gros caractères, que vous n'êtes qu'un atome qu'une Excellence peut anéantir. Vous entrez avec votre chapeau : un héros de Tolentino vous poursuit. La Conti vous enchante, et vous voulez applaudir : la présence du roi fait un sacrilége de votre applaudissement. Vous voulez sortir de votre banc, au parterre, un grand seigneur garni de ses crachats, et dont vous accrochez

la clef de chambellan avec votre chaîne de montre (c'est ce qui m'est arrivé hier) murmure du manque de respect. Ennuyé de tant de grandeurs, vous sortez, et demandez votre remise : les six chevaux de quelque princesse obstruent la porte pendant une heure; il faut attendre et s'enrhumer.

Vivent les grandes villes où il n'y a pas de cour! non pas à cause des souverains, qui en général sont égoïstes et bonnes gens, et qui surtout n'ont pas le temps de songer à un particulier, mais à cause des ministres et sous-ministres, dont chacun se fait centre de police et de vexation. Ce genre d'ennui, inconnu à Paris, est la vexation de tous les moments dans la plupart des capitales du continent. Que veut-on que fassent huit ou dix ministres qui n'ont pas à eux tous la besogne d'un préfet, et meurent d'envie d'administrer?

En arrivant à Naples, j'ai appris qu'un duc était directeur du spectacle : je me suis tout de suite attendu à quelque chose d'illibéral et de petitement vexatoire. Les gentilshommes de la chambre des *Mémoires de Collé* me sont venus à l'idée.

Les places, dans les banquettes du parterre, sont numérotées, et les *onze premiers rangs* seulement sont pris par MM. les officiers des gardes rouges, des gardes bleus, des gardes de la porte, etc., etc., ou distribués par faveur, sous forme d'abonnement; de manière que l'étranger qui arrive est relégué à la douzième banquette. Ajoutez à cela l'espace très-vaste occupé par l'orchestre, et vous voyez le pauvre étranger reculé par delà le milieu de la salle, et absolument hors de portée d'entendre et de voir. Rien de tout cela à Milan : toutes les places sont au premier venu. Dans cette ville heureuse, tout le monde est l'égal de tout le monde. A Naples, tel duc qui n'a pas mille écus de rente me coudoie insolemment, à cause de ses huit ou dix cordons. A Milan, des gens qui ont deux ou trois millions de revenu se rangent pour me faire place, pour peu que j'aie l'air pressé, à charge de revanche; et vous avez peine à reconnaître les porteurs de ces noms célèbres, tant ils ont l'air simple et honnête. Ce soir, ennuyé de l'insolence du garde, je suis remonté dans ma loge; et j'ai encore eu le chagrin d'être croisé, en montant, par douze ou quinze grands cordons ou

généraux, qui descendaient avec tout le poids de leur grandeur et de leur habit brodé. J'ai pensé qu'il fallait sans doute tout ce fatras de noblesse héréditaire, de priviléges insolents et de cordons, pour obtenir une armée courageuse.

Le ballet de Duport finit par l'apothéose de Cendrillon. Elle est dans une forêt sombre ; une toile tombe, et l'on aperçoit un palais immense élevé sur une colline éclairée par la lumière magique de ces feux blancs dont on a l'usage à Milan, mais que l'on emploie bien mieux ici. Je sors, et je trouve l'escalier encombré d'une foule immense. Il faut descendre, en marchant sur les talons du voisin, trois rampes rapides. Les Napolitains appellent cela une beauté. Ils ont mis le parterre de leur théâtre au premier étage : voilà ce que, dans l'architecture moderne, on appelle une idée ingénieuse ; et, comme il n'y a qu'une seule rampe pour les deux ou trois mille spectateurs, et que cette rampe est toujours encombrée de domestiques et de décrotteurs, on peut juger des plaisirs de la descente.

En résumé, cette salle est superbe, la toile baissée. Je ne me dédis point, le premier coup d'œil est ravissant. La toile se lève, et vous allez de désappointements en désappointements. Vous êtes au parterre, MM. les gardes du corps vous relèguent à la douzième banquette. L'on n'entend pas du tout; l'on ne peut distinguer si l'acteur qui se démène là-bas est vieux ou jeune [1]. Vous montez à votre loge : une lumière éblouissante vous y poursuit. Pour vous dédommager des cris de la Colbran, vous voulez lire le journal en attendant le ballet : impossible ; il n'y a pas de rideaux. Vous êtes enrhumé, et vous voulez garder votre chapeau : impossible; un prince honore le spectacle de sa présence. Vous vous réfugiez dans un café : c'est un couloir lugubre et étroit, d'un aspect abominable. Vous voulez aller au foyer, un escalier roide et incommode vous y fait arriver tout essoufflé.

21 mars. — Je me sens possédé par ce noir chagrin d'ambition qui me poursuit depuis deux ans. A la manière des Orientaux, il faut agir sur le physique. Je m'embarque, je fais quatre

[1] Tout le jeu de madame Pasta serait perdu à cette distance.

heures de mer, et me voilà à Ischia, avec une lettre de recommandation pour don Fernando.

Il me conte qu'en 1806 il s'est retiré à Ischia, et qu'il n'a pas revu Naples depuis l'usurpation française, qu'il abhorre. Pour se consoler du manque de théâtre, il élève une quantité de rossignols dans des volières superbes. « La musique, cet art sans modèle dans la nature, autre que le chant des oiseaux, est aussi comme lui une suite d'*interjections*. Or une interjection est un cri de la passion, et jamais de la pensée. La pensée peut produire la passion; mais l'interjection n'est jamais que de l'émotion, et la musique ne saurait exprimer ce qui est sèchement pensé. » Cet amateur délicat ajoute : « Mes alouettes ont quelquefois le matin des *falsetti* qui me rappellent Marchesi et Pacchiarotti. »

Je passe quatre heures fort agréables avec don Fernando, qui nous déteste, et les bons habitants d'Ischia. Ce sont des sauvages africains. Bonhomie de leur patois. Ils vivent de leurs vignes. Presque pas de trace de civilisation, grand avantage quand le p...... et ses r.... font toute la civilisation. Un homme du peuple, à Naples, vous dit froidement : « L'année dernière, au mois d'août, j'eus un malheur; » ce qui veut dire : « L'année dernière, au mois d'août, j'assassinai un homme. » Si vous lui proposez de partir un dimanche à trois heures du matin, pour le Vésuve, il vous dit, frappé d'horreur : « Moi, manquer la sainte messe! »

Des rites s'apprennent par cœur : si vous admettez les bonnes actions, elles peuvent être *plus ou moins* bonnes : de là l'examen personnel, et nous arrivons au protestantisme et à la gaieté d'un méthodiste anglais.

22 mars. — Que je suis fâché de ne pas pouvoir parler du bal charmant donné par M. Lewis, l'auteur du *Moine*, chez madame Lusington, sa sœur! Au milieu des mœurs grossières des Napolitains, cette pureté anglaise rafraîchit le sang. Je danse à la même écossaise que lord Chiches***, âgé de quatorze ans, et qui est simple aspirant à bord de la frégate arrivée hier. Les Anglais connaissent les miracles de l'éducation; ils vont en avoir besoin : je lis sur la figure de quelques Américains qui étaient là

que d'ici à trente ans l'Angleterre sera réduite à n'être qu'heureuse. Lord N*** en est convenu. « Vous êtes abhorrés partout, mais surtout par les basses classes de la société. Les gens instruits distinguent lord Grosvenor, lord Holland et le gros de la nation, de votre ministère. — Mais cette haine de l'Europe fût-elle vingt fois plus ardente, chaque État va avoir la colique pendant cent ans, pour arracher une constitution, et aucun n'aura de marine avant le vingtième siècle. — Oui, mais les Américains vous abhorrent, et vous attendent dans vingt ans avec cinq cents corsaires. Vous voyez bien que les Français ne sont plus vos ennemis naturels; la fuite de M. de Lavalette et l'emprunt ont commencé la réconciliation. Soyez bonnes gens avec nous[1]. » — Parmi les épigrammes que j'ai eu à soutenir, en ma qualité de Français, celle-ci m'a touché. Il est des pays où se rassembler vingt dans une chambre pour injurier le gouvernement, s'appelle conspirer. Je vois, par certains indices, qu'on saurait mieux conspirer à Naples : il y aurait des actions et non pas des paroles. Ce pays-ci ne peut manquer d'avoir les deux Chambres avant vingt ans. On le vaincra dix fois, et il se révoltera onze. Le régime rétrograde est humiliant pour l'orgueil de la noblesse.

Lord N***, un des hommes les plus éclairés d'Angleterre, est convenu de tout en soupirant. — Je retrouve la jolie comtesse, qui va voir son amant à Terracine. Décidément les Anglaises l'emportent par la beauté. Milady Dou***, milady Lads***.

25 mars. — Ce soir, bal masqué. Je vais à la Fenice, et ensuite, à minuit et demi, à San Carlo. Je m'attendais à être ébloui : pas du tout. Le salon que l'on fait sur le théâtre, au lieu de la magnificence que les décorateurs de la Scala se plaisent à étaler en cette occasion, est garni d'une belle toile blanche, couverte de grosses fleurs de lis en papier d'or. Le billet ne coûte que six carlins (cinquante-deux sous). Canaille complète; le foyer, où il y a vingt tables couvertes d'or, est cependant

[1] Quelques Anglais ayant remarqué, en 1815, la belle manufacture de M. Taissaire, à Troyes, deux jours après un régiment des alliés vint briser tous les métiers.

mieux composé. Je m'amuse à voir jouer une jolie duchesse, avec laquelle j'ai dansé à la fête donnée chez le roi. Elle est assise à quatre pas de la table, et c'est son amant qui met son argent et le retire : sa belle physionomie n'a rien de l'air hideux des joueuses. Cet amant me parlait de beaux-arts un de ces jours, et de Paris : « Vous ne faites pas un geste, me disait-il, où il n'y ait *bon ton*, c'est-à-dire *imitation* : donc la peinture est impossible en France. Chez vos artistes les plus naïfs, le seul la Fontaine excepté, la naïveté est celle d'une jeune fille de dix-huit ans sans fortune qui a déjà manqué trois riches mariages. »

24 mars. — La belle Écossaise, madame la C. R., me disait ce soir : « Vos Français, qui brillent tant le premier moment, n'entendent rien à faire naître les grandes passions. Le premier jour il ne faut que réveiller l'attention : ces beautés brillantes, qui éblouissent d'abord, et qui ensuite perdent sans cesse, ne règnent qu'un instant. — Voilà, dis-je, qui m'explique la manière très-froide dont je vais me séparer de Saint-Charles. »

Un prince napolitain, qui est là, se récrie beaucoup. Il réfute nos objections à la manière italienne, c'est-à-dire en répétant, et criant un peu plus, la phrase à laquelle on vient de répondre. Je regardais dans la salle, espérant le faire finir faute d'écouteur, lorsque je m'aperçois qu'il répète à tous moments le mot baroque *Agadaneca*. C'est un opéra superbe, protégé par le ministre, dédié d'avance au roi, et que l'on répète depuis cinq mois. Tout le monde annonce que l'on aura enfin un spectacle digne de Saint-Charles.

SALERNE.

1er avril. — Voulez-vous trouver les procédés les plus révoltants? Voyez l'intérieur des manéges de la Calabre. Anecdotes incroyables qu'on m'a racontées ce matin. Je lisais à Bologne les historiens *originaux* du moyen âge, Capponi, Villani, Fiortifiocca, etc. Je trouvais à tous les moments des anecdotes telles que le massacre de Césène par Clément VII, antipape[1]. Et ce-

[1] Poggii *Hist*, lib. II, *la Cronaca Sanese :* « E il Cardinale disse a messer Jovanni, » etc., etc.

pendant, au bout du compte, on se sent plein de respect et presque d'amitié pour ces figures colossales, les Castruccio, les Guglielmino, les comtes de Virtù. Dans les histoires du dix-huitième siècle, il n'y a aucune de ces horreurs, et à la longue on se sent soulever le cœur de mépris. Je ne puis mépriser le Calabrais; c'est un sauvage croyant également à l'enfer, aux indulgences et à la *jetatura* (sort jeté par un magicien).

2 avril. — Ce que j'ai vu de plus curieux dans mon voyage, c'est Pompeï; on se sent transporté dans l'antiquité; et, pour peu qu'on ait l'habitude de ne croire que ce qui est prouvé, on en sait sur-le-champ plus qu'un savant. C'est un plaisir fort vif que de voir face à face cette antiquité sur laquelle on a lu tant de volumes. Je suis retourné aujourd'hui à Pompeï pour la onzième fois. Ce n'est pas le lieu d'en parler. On a découvert deux théâtres; il y en a un troisième à Herculanum; rien de plus entier que ces ruines. Je ne comprends pas le ton mystique avec lequel M. Schlegel vient nous parler des théâtres anciens; mais j'oubliais qu'il est Allemand, et apparemment moi, malheureux Français, *je manque du sens intérieur*. Le monde ayant commencé pour nous par des républiques héroïques, il est simple que leur produit paraisse sublime à des âmes étiolées par la plate monarchie, comme Racine. Je sors de *Saül*, au théâtre Nuovo. Il faut que cette tragédie (d'Alfieri) agisse sur la *nationalité intime* des Italiens. Elle excite leurs transports. Ils trouvent de la grâce tendre, *à l'Imogène*, dans Michol. Tout cela m'est invisible, de manière que j'ai fait la conversation avec le jeune marquis libéral, qui m'a prêté sa loge. Nous avions à côté de nous une jeune fille dont les yeux peignaient l'amour tendre et heureux avec une énergie que je n'ai jamais vue. Trois heures ont volé avec la rapidité de l'éclair. Son *promis* était avec elle, et la mère souffrait qu'il lui baisât la main.

Mon marquis me contait qu'on ne permet ici que trois tragédies d'Alfieri; à Rome, quatre; à Bologne, cinq; à Milan, sept; à Turin, point. Par conséquent, l'applaudir est une affaire de parti, et lui trouver des défauts est d'un *ultra*.

Alfieri manqua d'un public. Le vulgaire est nécessaire aux grands hommes, comme les soldats au général. Le sort d'Alfieri

fut de rugir contre les préjugés et de finir par s'y soumettre. En politique, il ne conçut jamais l'immense bienfait d'une révolution qui donnait les deux Chambres à l'Europe et à l'Amérique, et faisait *maison nette*. Alfieri est peut-être l'homme le plus passionné qu'il y ait eu parmi les grands poëtes. Mais, d'abord, il n'eut jamais qu'une passion; et, en second lieu, ses vues furent toujours extrêmement étroites en politique. Il ne comprit jamais (voir les derniers livres de sa *Vie*[1]) que, pour faire une révolution, il faut créer de nouveaux intérêts, *id est* de nouveaux propriétaires. D'abord, il n'avait pas d'esprit en ce genre; en second lieu, il était noble, et noble piémontais[2]. L'insolence de quelques commis de la douane de Pantin, en lui demandant son passe-port, et le vol de douze ou quinze cents volumes, trouvant dans son cœur tous les préjugés nobiliaires, l'empêchèrent à jamais de comprendre le mécanisme de la liberté. Cette âme si haute ne vit pas que la condition *sine qua non*, pour écrire quelque chose de passable en politique, c'est de s'isoler des petits frottements personnels auxquels on peut avoir été exposé. Sur la fin de sa vie, il disait que, pour avoir du génie, il fallait être né gentilhomme; enfin, méprisant la littérature française jusqu'à la haine, il n'a fait qu'outrer le système étroit de Racine. Il n'y a peut-être rien au monde de plus ridicule, pour un Italien, que la pusillanimité de Britannicus ou la délicatesse de Bajazet. Plein de défiance, il veut voir, et toujours on lui fait des récits. Si son ardente imagination n'est pas nourrie par beaucoup de spectacle, elle se révolte et l'emporte ailleurs : aussi bâille-t-on beaucoup aux tragédies d'Alfieri. Jusqu'ici ce qu'il y a encore de plus *adapté* à l'Italie, c'est *Richard III*, *Othello*, ou *Roméo et Juliette*. M. Niccolini, qui continue Alfieri, est sur une fausse route. Voir *Ino e Temisto*.

[1] Dans l'original, car la police de Bonaparte a mutilé la traduction. Son portrait est celui de toutes les grandes âmes de l'Italie actuelle . plus de rage que de lumières.

[2] Il n'a jamais su apprécier la bonté des souverains de l'auguste maison de Savoie. Des souverains tels que ceux qui occupent actuellement les trônes de Naples et de Sardaigne sont faits pour réconcilier à la monarchie les esprits les plus égarés par l'orgueil.

3 avril. — *Agadaneca*, grand opéra. Je n'ai jamais rien ouï de plus pompeusement plat : cela n'a duré que depuis sept heures jusqu'à minuit et demi, sans un seul moment de relâche, et sans le plus petit chant dans la musique. J'ai cru être rue Lepeletier. Vivent les pièces protégées par la cour ! Ce qu'il y a de mieux, c'est une salle de l'appartement de Fingal (car nous sommes dans Ossian), garnie de tous les petits meubles à la mode inventés depuis peu à Paris. J'ai obtenu la faveur d'aller sur la scène. Les pauvres petites danseuses de l'école disaient : « Travailler cinq mois pour se voir sifflées de la sorte ! » Je faisais un compliment de condoléance à mademoiselle C*** : « Ah ! monsieur, le public est bien bon ; je m'attendais qu'on nous jetterait les banquettes à la tête. » En effet, les auteurs, que je ne croyais que *plats*, sont des plus *sots*. Elle m'a montré leur dédicace au roi, imprimée dans le livret. Ils ressuscitent tout simplement, à ce qu'ils disent, les grands effets de la tragédie grecque.

La musique du troisième acte, qui est une espèce de ballet en danse pyrrhique, est de M. de Gallenberg. C'est un Allemand établi à Naples, et qui a du génie pour la musique à danser : celle d'aujourd'hui ne vaut rien ; mais j'en ai entendu dans *César en Égypte* et dans le *Chevalier du Temple*, qui redoublait cette espèce d'ivresse produite dans la danse. Cette musique doit être une esquisse brillante, la mesure y acquiert une grande importance ; elle n'admet pas les détails d'orchestre où Haydn triomphe ; les cors y jouent un grand rôle. Le moment où César est admis dans la chambre à coucher de Cléopâtre a une musique digne des houris de Mahomet. Le génie mélancolique et voluptueux du Tasse n'aurait pas désavoué l'apparition de l'ombre au chevalier du Temple. Il a tué sa maîtresse sans la reconnaître. La nuit, égaré dans une forêt de la terre sainte, il passe près de son tombeau ; elle lui apparaît, répond à ses transports en lui montrant le ciel, et s'évanouit. La figure noble et pâle de la Bianchi, la tête passionnée de Molinari, la musique de Gallenberg, formaient un ensemble qui ne sortira jamais de la mémoire de mon âme.

4 avril. — Je vais au théâtre Nuovo. La compagnie de' Marini

y donne sa cent quatre-vingt-dix-septième représentation. Le gros Vestris est le meilleur acteur d'Italie et du monde; il égale Molé et Island dans le *Burbero benefico* (Bourru bienfaisant), dans l'*Ajo nell' imbarazzo*, et dans je ne sais combien de mauvaises rapsodies qu'il fait valoir. C'est un homme à voir vingt fois de suite sans ennui. Si mademoiselle Mars joue un rôle de folle ou de sotte, un petit regard fin qui séduit un public vaniteux avertit qu'elle est la première à se moquer de son rôle et des gestes sots qu'elle va se permettre. Voilà un défaut que n'ont jamais Vestris ni madame Pasta.

Les Italiens, et surtout les Italiennes, mettent au premier rang de' Marini, que je viens de voir dans *li Baroni di Felsheim*, pièce traduite de Pigault-Lebrun, et dans les *Deux Pages*. Pour des raisons à moi connues, le naturel simple ne plaît pas dans les livres en Italie; il leur faut toujours de l'enflure et de l'emphase. Les *Éloges* de Thomas, le *Génie du Christianisme*, la *Gaule poétique*, et tous ces écrits poétiques qui, depuis dix ans, font notre gloire, semblent faits exprès pour les Italiens. La prose de Voltaire, d'Hamilton, de Montesquieu, ne saurait les toucher. Voilà le principe sur lequel est fondée l'immense renommée de de' Marini. Il suit la nature, mais de loin; et l'emphase a encore des droits plus sacrés sur son cœur. Il a ravi toute l'Italie dans les rôles de jeunes premiers; maintenant il a pris les pères nobles. Ce genre admettant l'enflure, il m'y a fait souvent plaisir.

La naïveté est une chose fort rare en Italie, et cependant personne n'y peut souffrir la *Nouvelle Héloïse*. Le peu de naïveté que j'aie jamais rencontré, c'est chez mademoiselle Marchioni, jeune fille dévorée de passions, qui joue tous les jours, souvent deux fois : vers les quatre heures, au théâtre en plein air, pour le peuple; le soir, aux lumières, pour la bonne compagnie. Elle m'a touché jusqu'au saisissement, à quatre heures, dans la *Pie Voleuse*, et, à huit, dans la *Francesca da Rimini*. Madame Tassari, qui joue dans la troupe de de' Marini, n'est pas mal dans ce genre. Son mari, Tassari, est un bon tyran.

Blanès, avant qu'il se fût enrichi par un mariage, était le Talma d'Italie. Il ne manquait ni de naturel ni de force : il était terrible dans l'*Almachilde* de Rosmunda. Cette reine, si mal-

heureuse et si passionnée, était représentée par madame Pelandi, qui m'a toujours ennuyé, mais qui était fort applaudie.

Pertica, que j'ai vu ce soir, est un bon comique, surtout dans les rôles chargés. Il m'a fait bâiller à outrance dans le *Poeta fanatico*, une des plus ennuyeuses pièces de Goldoni, qu'on joue sans cesse. Cela est *vrai*, mais cela est si bas! et cela dégrade, aux yeux des gens grossiers, l'être le plus distingué de la nature : un grand poëte. Il a été fort applaudi dans le caractère de Brandt, et a mérité son succès, surtout à la fin, lorsqu'il dit à Frédéric II : *Je vous écrirai une lettre.*

Ce qui m'a frappé, c'est le public : jamais d'attention plus profonde; et, chose incroyable à Naples, jamais de silence plus complet. Ce matin, à huit heures, il n'y avait plus de billets : j'ai été obligé de payer triple.

Je vois deux exceptions au patriotisme d'antichambre : la supériorité que les Italiens accordent à la danse française, et la curiosité d'enfant avec laquelle ils gobent les traductions de toutes les niaiseries sentimentales du théâtre allemand.

Applaudir à la danse française, c'est dire qu'on a fait le voyage de Paris. Ils ont une sensibilité si profonde et si vraie, et ils lisent si peu, qu'un roman dialogué quelconque, pourvu qu'il y ait des événements, est sûr de toute la sympathie de ces âmes vierges. Depuis trente ans il n'a pas paru un roman d'amour en Italie. Il paraît que l'homme, fortement occupé d'une passion, n'est pas sensible même à la peinture la plus aimable de cette passion. Ils n'ont pas de feuille littéraire. Le spirituel Bertolotti, l'auteur d'*Inès de Castro*, me disait : « Donnez-moi une forteresse, et j'oserai dire la vérité aux auteurs. »

On donnait pour petite pièce la *Jeunesse de Henri V*, comédie de Mercier, corrigée par M. Duval. Pertica a beaucoup fait rire le prince don Léopold, qui assistait au spectacle : mais, bon Dieu! quelle charge comparé à Michaut! Un prêtre italien, assis à côté de moi, ne pouvait concevoir le succès de cette pièce à Paris.

« Vous vous arrêtez aux mots, et n'arrivez pas jusqu'aux caractères : Henri V n'est qu'un niais. » Le comte Giraud, Romain, le Beaumarchais de ce pays, a fait deux ou trois pièces

comiques : l'*Ajo nell' imbarazzo*, le *Disperato per eccesso di buon core.* L'avocat Nota, Sografi, Federici, tombent sans cesse dans le drame, et même leurs comédies comiques sont faites pour une société moins avancée que la nôtre. Molière est à Picard ce que Picard est à Goldoni. Chez ce poëte, le maître de maison qui invite à dîner est toujours obligé d'envoyer emprunter six couverts, parce qu'il a mis son argenterie en gage. Il faut se rappeler que Goldoni écrivait à Venise. Les nobles vénitiens l'auraient enterré sous les plombs s'il s'était avisé de peindre leur manière de vivre devant leurs sujets. Goldoni n'a pu exercer son talent que sur des malheureux de mœurs si basses, que je ne puis admettre avec eux nulle comparaison. Je ne puis rire à leurs dépens. Ce poëte avait toute la vérité d'un miroir, mais pas d'esprit. Falstaff manque tout à fait de bravoure personnelle ; et, malgré son étonnante lâcheté, il a tant d'esprit, que je ne puis le mépriser : il est digne que je rie à ses dépens. Falstaff est encore meilleur lorsqu'on le joue devant une nation triste, et qui tremble au seul nom du *devoir* auquel le gros chevalier manque sans cesse. Supposez que l'Italie, d'accord avec la Hongrie, arrache les deux Chambres au pouvoir, elle n'aura plus d'attention au service des beaux-arts : voilà ce qu'Alfieri et autres déclamateurs n'ont pas prévu. Si jamais les Italiens inventent un genre de comique, il aura la couleur du *Philinte,* de Fabre d'Églantine, et la grâce du quatrième acte du *Marchand de Venise,* de Shakspeare, qui n'est pas celle de la comédie des *Grâces,* de Sainte-Foix.

5 avril. — Je viens de faire trente milles inutiles. Caserte n'est qu'une caserne dans une position aussi ingrate que Versailles. A cause des tremblements de terre, les murs ont cinq pieds d'épaisseur : cela fait, comme à Saint-Pierre, qu'on y a chaud en hiver et frais en été. Murat a essayé de faire finir ce palais : les peintures sont encore plus mauvaises qu'à Paris, mais les décors sont plus grandioses.

Pour me dépiquer, je vais à Portici et à Capo di Monte, positions délicieuses, et telles qu'aucun roi de la terre ne peut en trouver. Jamais il n'y eut un tel ensemble de mer, de montagne et de civilisation. On est au milieu des plus beaux aspects de la

nature; et, trente-cinq minutes après, on entend chanter le *Matrimonio segreto* par Davide et Nozzari. Constantinople et Rio-Janeiro fussent-ils aussi beaux que Naples, voilà ce qu'on n'y verra jamais. Jamais le bon habitant de Montréal ou de Torneo ne se fera l'idée d'une jolie Napolitaine formée par l'esprit à la Voltaire. Cet être charmant est encore plus rare que de jolies montagnes et une baie délicieuse. Mais, si je parlais plus long-temps de madame C***, je ferais naître le rire amer de l'envie ou de l'incrédulité. Portici est pour Naples ce que Monte Cavallo est pour Rome. Les Italiens, qui ont la conviction intime et sans cesse démontrée que nous sommes des barbares pour tous les arts, ne peuvent se lasser d'admirer la fraîcheur et l'élégance de nos ameublements.

Comme je sortais du musée des peintures antiques de Portici, j'ai trouvé trois officiers de la marine anglaise qui y entraient. Il y a vingt-deux salles. Je suis parti au galop pour Naples; mais, avant d'être au pont de la Madeleine, j'ai été rejoint par les trois Anglais, qui m'ont dit le soir que ces tableaux étaient admirables et l'une des choses les plus curieuses de l'univers. Ils ont passé dans ce musée de trois à quatre minutes.

Ces peintures, si considérables aux yeux des vrais amateurs, sont des fresques enlevées à Pompeïa et à Herculanum. Il n'y a point de clair-obscur, peu de coloris, assez de dessin et beaucoup de facilité. La *Reconnaissance d'Oreste et d'Iphigénie en Tauride*, et *Thésée remercié par les jeunes Athéniens, pour les avoir délivrés du minotaure*, m'ont fait plaisir. Il y a beaucoup de simplicité noble, et rien de théâtral. Cela ressemble à de mauvais tableaux du Dominiquin, en observant qu'il y a des fautes de dessin qu'on ne trouve pas chez ce grand homme. On trouve à Portici, parmi des quantités de petites fresques effacées, cinq ou six morceaux capitaux, de la grandeur de la *Sainte Cécile* de Raphaël. Ces fresques ornaient une salle de bain à Herculanum. Il faut être sot comme un savant pour prétendre que cela est supérieur au quinzième siècle : ça n'est qu'extrêmement curieux; cela prouve l'existence d'un style très-élevé, comme les papiers de tenture fabriqués à Mâcon prouvent l'existence de David.

6 avril 1817. — Le *Journal de Naples* défend le théâtre de Saint-Charles contre la *Gazette de Gênes*. Je crois que tous les dieux et déesses de la mythologie et tous les poëtes latins sont cités dans cet article, qui a beaucoup de succès : c'est d'ailleurs un tissu de mensonges. J'ai presque envie de le transcrire pour punir le lecteur, s'il en est, qui ne croit pas aveuglément à toutes mes histoires et aux conséquences que j'en tire.

Le *Martin Scriblerius* d'Arbuthnot est oublié à Londres, comme une comédie qui a tué *son Ridicule*. *Scriblerius* est de 1714. L'Italie est à point pour cette comédie, en 1817.

L'abbé Taddei (le rédacteur du *Journal des Deux-Siciles*) est bien plus ridicule que les M*** et les G*** de Paris; mais il n'est pas odieux. Le général autrichien lui a défendu d'appeler les gens *mauvais citoyens*. Le bon sens germanique de ces braves Autrichiens a sauvé cette fois de grandes horreurs à Naples.

7 avril. — Je retourne chez de' Marini. Ils ont des habits superbes, toute la dépouille des sénateurs et des chambellans de Napoléon, que ceux-ci ont eu la lâcheté de vendre. Ces habits font la moitié du succès; tous mes voisins se récrient. Je reçois de drôles de confidences. La meilleure recommandation actuellement en Italie, c'est d'être Français et Français sans emploi.

Sur les minuit je vais prendre du thé avec des Grecs qui étudient ici la médecine. Si j'avais eu le temps, je serais allé à Corfou. Il paraît que l'opposition y forme des âmes.

Les choses qu'il faut aux arts pour prospérer sont souvent contraires à celles qu'il faut aux nations pour être heureuses. De plus, leur empire ne peut durer : il faut beaucoup d'oisiveté et des passions fortes; mais l'oisiveté fait naître la politesse, et la politesse anéantit les passions. Donc il est impossible de créer une nation pour les arts. Toutes les âmes généreuses désirent avec ardeur la résurrection de la Grèce; mais on obtiendrait quelque chose de semblable aux États-Unis d'Amérique, et non le siècle de Périclès. On arrive au gouvernement de l'*opinion;* donc l'opinion n'aura pas le temps de se passionner pour les arts. Qu'importe? la liberté est le nécessaire, et les arts un *superflu* duquel on peut fort bien se passer.

PŒSTUM.

30 avril. — Il y aurait trop à dire sur l'architecture des temples de Pœstum et des choses trop difficiles à comprendre. Mon compagnon de voyage, l'aimable T***, qui compte des parents dans les deux partis, et n'avait que quinze ans en 1799, lors de la révolution de Naples, vient de me conter cet événement bizarre :

« Une femme de génie régnait à Naples. D'abord admiratrice passionnée de la Révolution française par jalousie contre quelqu'un, bientôt elle comprit le danger de tous les trônes et les combattit avec fureur. Si je n'étais pas reine à Naples, dit-elle un jour, je voudrais être Robespierre. Et l'on voyait, dans un des boudoirs de la reine, un immense tableau représentant l'instrument du supplice de sa sœur.

« Saisi de terreur au bruit des premières victoires de Bonaparte, le gouvernement des Deux-Siciles implora et obtint la paix. Un ambassadeur républicain arriva à Naples, et la haine redoubla chez le faible humilié.

« Un vendredi le roi vint au théâtre des Florentins voir Pinotti, le célèbre acteur comique. De sa loge, qui était à l'avant-scène, il remarqua le citoyen Trouvé, placé précisément en face. Le citoyen ambassadeur portait le costume de sa cour : les cheveux sans poudre et le pantalon collant. Le roi sort, effrayé de voir des cheveux sans poudre. On remarqua au parterre quinze ou vingt têtes noires. S. M. dit un mot à l'officier de service, qui appela le fameux Cancelieri, factotum de la police militaire. Le théâtre des Florentins fut cerné ; et, à la sortie des spectateurs, Cancelieri demanda à chacun : « Êtes-vous Napolitain ? » Sept jeunes gens, appartenant aux premières familles de l'État, et qui n'avaient pas de poudre, furent conduits au fort Saint-Elme. Le lendemain on les revêtit de la capote de soldat ; on leur attacha une queue postiche longue de dix-huit pouces, et on les embarqua en qualité de simples soldats pour un régiment qui servait en Sicile. Un jeune Napolitain, d'une naissance illustre, fut condamné aux fers, pour avoir joué un concerto de violon avec un Français.

« Le Directoire de la République française venait d'exiler en Égypte les meilleures troupes et le plus grand général de la République. La nouvelle de la défaite d'Aboukir arriva à la cour de Naples, qui fit illuminer; et, bientôt après (12 septembre 1798), ce gouvernement fit une levée de quarante mille hommes. Les deux tiers du numéraire effectif du royaume étaient déposés dans six banques, qui émettaient des billets de reconnaissance (*fedi di credito*). Cette confiance ridicule sous le despotisme finit comme il était naturel. Le roi s'empara des fonds déposés; on mit en vente le bien des *luoghi pii* (achetés avec empressement), et bientôt une armée napolitaine, forte de quatre-vingt mille hommes, se trouva sur les frontières de la république romaine, occupée alors par quinze mille Français; mais le roi ne voulait attaquer qu'après l'Autriche. Un courrier supposé arriva de Vienne avec la nouvelle de l'attaque. On découvrit, peu après, que ce courrier était Français de naissance, et l'on fit massacrer ce témoin dangereux sous les yeux mêmes du roi, qui, rempli de terreur à la vue des menées jacobines, envoya l'ordre d'attaquer. Son armée s'empara de Rome; mais cette armée fut mise en déroute, et, le 24 décembre 1798, Ferdinand s'embarqua pour la Sicile, laissant à Naples l'ordre de détruire les blés, les vaisseaux, les canons, la poudre, etc., etc. La peur de la cour était prématurée : le général Mack capitula avec le général Championnet, et conserva Naples. Mais bientôt cette ville s'insurge; les lazzaroni massacrent et brûlent le duc de Torre et son frère, le savant don Clément Filo-Marino. Les patriotes effrayés appellent Championnet, qui répond qu'il marchera quand il verra l'étendard tricolore flotter sur le fort Saint-Elme. Les patriotes, ayant M. de Montemiletto à leur tête, s'emparent du fort Saint-Elme par stratagème, et, le 21 janvier 1799, le général républicain attaque Naples à la tête de six mille hommes. Les lazzaroni se battent avec acharnement et le plus grand courage. Championnet entre à Naples le 23 janvier, et nomme un gouvernement provisoire, composé de vingt-quatre personnes, auxquelles il dit : « La « France, maîtresse de Naples par le droit des armes et par la « désertion du roi, fait don de sa conquête aux Napolitains, et « leur donne à la fois la liberté et l'indépendance. » Tous les

imprudents se crurent libres; les provinces partagèrent l'ivresse de la capitale. La plupart des évêques protestèrent officiellement de leur attachement à la république, et le clergé, revêtu de son costume, assista partout à la plantation de l'arbre de la liberté. Cependant le cardinal Ruffo, le seul homme de tête du parti royal, n'avait pas abandonné le sol de l'Italie : il était à Reggio de Calabre, à cent cinquante lieues de Naples, prêt à s'embarquer si le péril devenait trop pressant, mais ne perdant pas un moment pour organiser une Vendée contre la république parthénopéenne. Le C. Ruffo avait sa fortune à faire : non-seulement il promit le paradis à tous les braves qui trouveraient la mort dans cette croisade; mais, ce qui est plus adroit, il eut l'art de se faire croire. Les Anglais avaient occupé l'île de Procida, à six lieues de Naples, ils inquiétaient la côte par des débarquements. Les patriotes faits prisonniers étaient envoyés à Procida et condamnés à mort par un tribunal dont la cour de Naples avait donné la présidence à l'affreux Speziale. Les troupes françaises, en fort petit nombre, entreprirent quelques excursions assez imprudentes, et toutefois dissipèrent et fusillèrent tous les partisans du cardinal Ruffo qu'on put rencontrer. Le régime républicain n'existait réellement que dans les murs de Naples et dans quelques provinces plus ou moins protégées par cette capitale. Mais l'enthousiasme était à son comble parmi tout ce qui savait lire. Les Français firent détruire les armes qui auraient pu servir à leurs amis les républicains, et leur défendirent de lever des troupes. Bientôt arriva la fatale nouvelle des victoires de Suwaroff en Lombardie; et l'armée française, sous les ordres du général Macdonald, donnant, suivant l'usage, de faux prétextes à son mouvement, se rendit à Caserte, abandonnant Naples et la nouvelle république. L'humanité eût fait une loi aux Français d'avertir quelques heures d'avance les patriotes napolitains et de leur donner les moyens de se sauver. Loin de là, les patriotes envoyèrent une députation au citoyen Abrial, commissaire du Directoire, alors à Capoue : « Avouez-nous, par grâce, si vous « nous abandonnez, dirent les patriotes; nous allons tous quit- « ter Naples. — Abandonner les républicains! s'écria le citoyen « Abrial : je vous emporterais plutôt tous sur mes épaules! » Et

il fit le geste du pieux Énée. Ce mot a retardé de trente ans la civilisation du royaume de Naples.

« Six semaines après le départ des Français, cette ville tomba au pouvoir de l'armée alliée, composée de royalistes napolitains, d'Anglais, de Russes et de Turcs. Les patriotes, après s'être assez bien battus, se réfugièrent dans les forts. Celui d'Avigliano, près du pont de la Madeleine, défendu par les élèves en médecine, fut le premier à capituler. En y entrant, les vainqueurs se mirent à égorger les patriotes. Sur-le-champ, ceux-ci se dévouent à une mort glorieuse, mettent le feu aux poudres : quatre cents royalistes et tous les patriotes, à l'exception de deux, périssent par cette explosion.

« Pendant ce temps, les horreurs les plus révoltantes et les plus singulières étaient exercées dans les rues de la ville par la populace révoltée et par les royalistes. Des femmes de la première distinction étaient conduites nues au supplice : la célèbre duchesse de Popoli en fut quitte pour la prison, où on la mena nue en chemise, après lui avoir fait subir les plus infâmes plaisanteries. Les patriotes occupaient encore dans la ville les forts de Castel Nuovo, de Castel del Oro, et le petit fort de Castellamare, à six lieues de Naples. Ce fort se rendit au commodore Foote, nom encore respecté à Naples après dix-sept années et tant d'événements. Foote fit exécuter la capitulation. Cet exemple décida les défenseurs des deux forts de la ville, qui, manquant de vivres et de munitions, se résignèrent à capituler avec « les troupes du roi des Deux-Siciles, du roi d'Angleterre, de « l'empereur de toutes les Russies et de la Porte ottomane. » (Tels sont les propres termes de l'article 1er de la capitulation du 3 messidor an VII, approuvée par le trop fameux chef de brigade Méjan, commandant français du fort Saint-Elme, et signée par le cardinal Ruffo, Edward James Foote, et les commandants russe et turc.) L'article 4 porte : « Les personnes et les propriétés de tous les individus composant les deux garnisons (de « Castel Nuovo et de Castel del Oro) seront respectées et garanties. » L'article 5 est ainsi conçu : « Tous lesdits individus « auront le choix de s'embarquer sur des bâtiments parlementaires qui leur seront fournis pour se rendre à Toulon, ou

« de rester à Naples, sans y être inquiétés, ni eux, ni leurs fa-
« milles. »

« Les royalistes ont longtemps nié l'existence de cette capitulation : malheureusement pour les bons principes, l'original s'en est retrouvé.

« Quinze cents patriotes appartenant à la garnison des deux forts déclarèrent l'intention de quitter leur pays; malheureusement, tandis qu'ils attendaient les bâtiments qui devaient les transporter à Toulon, le lord Nelson arriva devant Naples avec sa flotte, sur laquelle se trouvaient l'ambassadeur anglais et sa femme, la fameuse lady Hearth Hamilton.

« Le soir du 26 juin, les patriotes se rendirent sur les navires qui leur étaient destinés ; le 27, sous l'inspection d'officiers anglais, chaque transport fut amarré sous le canon d'un vaisseau anglais. Le jour suivant, tout ce qu'il y avait de marquant parmi les patriotes fut transporté à bord du vaisseau amiral de lord Nelson. On remarquait parmi eux le célèbre Domenico Cerilli, qui avait été pendant trente ans l'ami et le médecin de sir William Hamilton. Lady Hamilton monta sur le pont du vaisseau de son amant, pour voir Cerilli et les autres rebelles, à qui on venait de lier les pieds et les mains. Là se trouvait, non-seulement l'élite de la nation, mais, ce qui doit être plus considérable pour un pair d'Angleterre, tout ce qu'il y avait de plus noble parmi les grands seigneurs de la cour. Après qu'on eut passé la revue de ces illustres victimes, on les distribua sur les vaisseaux de la flotte. Enfin, le roi Ferdinand III arriva de Sicile sur une frégate anglaise, et s'empressa de déclarer, par un édit, que jamais son intention n'avait pu être de capituler avec des rebelles. Par un second édit, les biens desdits rebelles furent confisqués. Le commodore Foote, l'honneur de sa nation et de l'humanité, voyant ainsi exécuter un acte qu'il avait revêtu de sa signature, donna sa démission (conduite non imitée à Gênes).

« Les patriotes adressèrent à lord Nelson un placet écrit en français et rempli de fautes d'orthographe : ils réclamaient l'exécution de la capitulation. Lord Nelson leur renvoya le placet avec ces mots écrits de sa main au bas de la dernière page :

« I have shown your paper to your gracious king; who must

« be the best and only juge of the merits and demerits of his « subjects.

« Nelson. »

« J'ai montré votre placet à votre gracieux souverain, qui « certes est le meilleur et le seul juge des mérites et des démé- « rites de ses sujets.

« Nelson. »

« L'épithète de *gracieux*, donnée au roi de Naples dans une telle circonstance, montre tout le ridicule de l'aristocratie anglaise. M. de T*** aurait dit d'une telle réponse : « Je ne sais « pas si c'est un crime; mais cela est bien sot. »

« De toutes parts le vaisseau de l'amiral Nelson, sur lequel s'était rendu le roi Ferdinand, se trouvait environné de felouques, tartanes et autres bâtiments servant de prison pour les patriotes. On les y avait entassés comme des nègres : dépouillés de leurs habits par les lazzaroni qui les avaient arrêtés, abreuvés avec de l'eau pourrie, chargés de vermine, ils étaient exposés aux rayons d'un soleil brûlant; et ce qui incommodait le plus ces malheureux, c'était le manque de chapeaux. Les députations de lazzaroni, qui venaient sans cesse contempler le roi, les accablaient d'imprécations. Tous les matins, par les écoutilles de leur prison, les patriotes voyaient lady Hamilton partir avec lord Nelson pour aller visiter Baja, Pouzzoles, Ischia et les autres sites délicieux de la baie de Naples; l'yacht magnifique qui la portait était manœuvré par vingt-quatre matelots anglais chantant : *Rule Britannia.* Le libertinage de Nelson et le sentiment du même genre qui unissait lady Hamilton à *** décidait de leur sort. Miss Hearth, depuis lady Hamilton, était renommée pour sa rare beauté, et avait longtemps servi de modèle à Rome, où elle coûtait six francs aux élèves en peinture. Le premier acte de sévérité tomba sur saint Janvier, accusé d'avoir protégé la république : le roi ordonna la confiscation de ses biens. Saint Janvier fut remplacé par saint Antoine, et le canon hérétique des Anglais célébra la promotion de saint Antoine.

« Bientôt les plus distingués d'entre les patriotes furent transférés dans les cachots des forts. Presque chaque jour il y

avait une nouvelle visite à bord des navires servant de prison, et tout s'exécutait avec la coopération des officiers anglais.

« A son arrivée dans la baie, l'amiral Nelson avait fait afficher une proclamation, par laquelle il ordonnait à tous ceux qui avaient accepté des emplois de la république, ou qui s'étaient montrés favorables à ses principes, de se rendre à Castel-Nuovo. Là, ces malheureux devaient donner leur nom et leur adresse, ainsi que le détail de ce qu'ils avaient fait pendant la durée de la république. L'amiral Nelson promettait de protéger et de mettre à l'abri de *toute poursuite* ceux qui feraient ces déclarations. Un nombre considérable de dupes donna dans le piége tendu par l'Anglais. Trois magistrats, également célèbres par leur science et leur probité, et respectés de tous les partis, vinrent se faire inscrire : ce furent Dragonetti, Gianotti et Colace; le dernier fut bientôt pendu.

« Le 12 août 1799, on permit à cinq cents patriotes, qui se trouvaient encore dans les navires-prisons, de faire voile pour Toulon. Ils signèrent avant de partir un acte singulier, mais légal à Naples : chacun individuellement promit de ne jamais mettre les pieds dans les États du roi, et ce, sous peine de la vie; reconnaissant dans ce cas, à tout sujet du roi le droit de les mettre à mort, sans pouvoir être poursuivi.

« Jusque-là les craintes inspirées à la cour de Naples par l'armée de Joubert l'avaient empêchée de répandre le sang. Peu à peu on s'enhardit; l'on commença par les patriotes non compris dans la capitulation, et le prince Caracciolo fut une des premières victimes. Comme cet homme d'esprit était la gloire de la marine napolitaine, vous n'ôteriez pas de la tête aux gens de ce pays que, comme pour les victimes de Quiberon, ses talents hâtèrent sa mort. Je ne m'arrêterai pas à raconter l'anecdote si connue de la peur que causa son cadavre à une personne auguste.

« On apprit que les Français avaient été vaincus à Novi, et rien ne retint les fureurs de..... La prudence m'empêche de donner des détails qui feraient pâlir Suétone. Naples perdit par la main du bourreau presque tous ses hommes distingués : Mario Pagano, le rédacteur de la constitution napolitaine; Scoti,

Luogoteta, Buffa, Troisi, Pacifico; les généraux Federici et Massa; l'évêque Natali, Falconieri, Caputi, Baffi, Mantone, Pracelli, Conforti, Rossi, Bagni. On eut un plaisir particulier à faire pendre Éléonore Fonseca, femme remarquable par le génie et la beauté : elle avait rédigé le *Moniteur républicain*, le premier journal qui ait jamais paru à Naples. Parmi les hommes de qualité mis à mort à la honte de l'honneur anglais, on remarque le duc d'Andria, le prince de Strongoli, Mario Pignatelli, son frère, Colonna, Riario, et le marquis de Genzano; ces deux derniers, à peine âgés de seize ans, mais au-dessus des préjugés d'une naissance illustre, avaient déclaré hautement leur amour pour la liberté. Genzano et le célèbre Matera, couverts de l'uniforme français, avaient été livrés par le chef de brigade Méjan. Ces hommes illustres furent pendus *al Largo del Mercato*. C'est le lieu où Mazaniello commença sa révolution.

« Ils moururent le sourire sur les lèvres, et prédisant que, tôt ou tard, Naples serait libre, et leur mort *non pas vengée*, mais utile à leur pays en l'éclairant. Parmi tant de victimes, la mort de la charmante San Felice excita un intérêt particulier. Pendant la courte durée de la république, se trouvant un soir dans une société de gens de la cour, elle apprit que deux jours après les frères Bacri devaient organiser un soulèvement de lazzaroni, et égorger les officiers d'un certain poste de la garde nationale. L'amant de la San Felice faisait partie de ce poste. Au moment où il allait s'y rendre, elle se jeta à ses pieds pour le retenir chez elle. « S'il y a du danger, dit l'amant, c'est une « raison de plus pour que je n'abandonne pas mes camarades. » Il obtint de l'amour de son amie la révélation du complot. Par la suite, la princesse royale elle-même ne put obtenir la grâce de la San Felice. Je ne rechercherai pas à combien de milliers s'éleva le nombre des victimes de ces événements. Les supplices, et, ce qui est peut-être plus triste pour l'humanité, la réclusion dans les prisons dont le séjour est mortel, ne cessèrent qu'à l'époque du traité de Florence (1801). Cette philosophie napolitaine a un caractère remarquable de sublimité et de sérénité. Par ces deux caractères, elle me semble fort au-dessus de tout ce qui se dit en ce genre en Italie et en Allemagne. Je m'em-

presse d'avouer que je n'ai vu que des copies imprimées des pièces que j'ai citées.

« J'ai supprimé avec soin dans le cours de ce récit les détails atroces. Robespierre n'avait pas été l'ami de la plupart de ses victimes; il les immolait à un système faux sans doute, mais non pas à ses petites passions personnelles. »

OTRANTE.

15 mai. — Je suis venu ici par Potenza et Tarente. J'aurais le malheur d'arriver à un deuxième volume si je donnais la description des pays peu connus que j'ai traversés. Je voyageai à cheval avec un parasol et trois de mes nouveaux amis. Pour fuir les insectes, nous avons couché sur de la paille dans huit ou dix métairies appartenant à eux ou à leurs amis, et j'ai eu le plaisir de faire la conversation avec les riches fermiers. Ceci ne ressemble pas plus à Florence que Florence au Havre.

M. le marquis Santapiro, un ancien ami de Moscou, que je rencontre à Otrante, s'est trouvé assez considérable avec trente mille livres de rente et deux ou trois coups de sabre reçus en bon lieu, pour ne jamais flatter ni mentir. Je croyais cette originalité impossible ici; Santapiro me détrompe. Après avoir promené trois ans en Italie ce joli petit caractère, Santapiro a généralement passé pour un monstre. Cet honneur l'a gâté. Il s'est mis à dire que la musique l'ennuie, que les tableaux dans un appartement lui donnent l'air catafalque; qu'il aime mieux un pantin de Paris qui tourne les yeux qu'une statue de Canova; et il a donné des concerts à Naples qui lui ont coûté deux ou trois fois le prix ordinaire, parce qu'il n'a voulu que des airs de Grétry, de Méhul, etc.

Santapiro a mis des échasses à son caractère. S'il fût resté dans le vrai, il eût été bien plus intéressant pour nous, mais bien moins *homme d'esprit* pour le vulgaire. C'est un être très-gai, très-imprévu, qui fait passer devant vous une foule d'idées, et nous en jugeons quelques-unes auxquelles, sans lui, nous n'eussions jamais songé.

Pendant la grande chaleur d'hier, couchés chacun sur un di-

van de cuir, dans une immense boutique qu'il a louée et fermée avec des rideaux de calicot vert, nous prenions des sorbets. Je me suis moqué de ses échasses, et lui de la délicatesse qui m'a empêché de remettre mes lettres de recommandation à Florence. Santapiro vient d'y passer deux ans. Tout ce qui en Russie a quelque bon sens et de la fortune se croit obligé de voir un hiver à Florence. On y trouve aussi beaucoup d'Anglais opulents et tous les soirs quatre ou cinq maisons ouvertes. M. D*** fait jouer par sa troupe fort bien choisie ce qu'il y a de plus joli parmi les charmantes esquisses de M. Scribe; c'est l'homme le plus bienfaisant de l'Italie, et qui possède des reliques les plus authentiques. Il a des choses fort précieuses de saint Nicolas. On joue la comédie française dans deux ou trois sociétés : c'est un plaisant contraste avec l'esprit italien, qui l'écoute et n'en comprend pas le quart.

« A Florence, j'avais un palais, dit Santapiro, huit chevaux, six domestiques, et je dépensais moins de mille louis. En passant l'Apennin, les belles étrangères laissent de l'autre côté des monts cette pruderie qui a réduit à l'*écarté* les salons de Paris et fait de l'Angleterre un tombeau. Un amant est agréable, mais un *titre* vaut encore mieux. Je ne conçois pas comment tout marquis français qui a vingt-cinq ans et cent louis de rente, n'arrive pas à Florence avec sa généalogie. Il trouvera vingt jeunes miss fort jolies, fort riches, fort sages, qui le prieront à genoux de les faire marquises. A Florence, j'ai vu chaque hiver six mille étrangers passer sous mes yeux. Chacun apportait de son pays barbare une anecdote curieuse et trois ridicules. Toutes les anecdotes de cette aristocratie tendaient à se moquer des rois.

« Aimez-vous les arts? voyez comment on vient d'arranger la galerie Pitti. Le souverain a profité des sottises romaines, et compris que Florence doit être le bal masqué de l'Europe. Le vieux prince Neri voudrait, avant de mourir, y faire entrer les gendarmes; mais M. Fossombroni s'y oppose. » Santapiro a fini par sept ou huit anecdotes délicieuses, qu'il serait infâme d'imprimer.

Quand les princes lorrains débarquèrent en Toscane (1738), les Florentins virent arriver à leur suite une quantité de pauvres

diables, une canne à la main : de là le mot *cannajo*, que j'avais pris pour une traduction de canaille en l'entendant prononcer à Florence avec l'accent guttural du pays, au lieu de *santa croce* on dit *santha hroce*.

Santapiro finit par une étrange calomnie, qui me fera appeler *stivale* (botte) : c'est qu'à Florence il n'y a qu'un seul homme de lettres qui ait de l'esprit ; mais il en a comme un ange, comme un T..., comme un Voltaire ; c'est l'auteur du *Disperato per ecceso di buon cuore*. M. le comte Giraud descend d'un Français qui vint à Rome avec le cardinal Giraud.

CROTONE.

20 mai. — Je viens d'être bien étonné, en retrouvant ici, au bout du monde, le brave capitaine Joseph Renavans, que j'ai vu simple dragon en 1800. « J'étais, dit-il, dans le 34ᵉ régiment de ligne toujours écrasé, et où j'ai vu passer vingt mille hommes. Toujours silencieux, froid, et craignant l'insolence avec mes supérieurs, j'ai obtenu mes trois grades par hasard, et de la main de Napoléon. Mon bataillon vint à Naples, et pendant trois ans j'ai fait une horrible guerre contre les brigands. Je pourchassais le fameux Parella, qui se moquait de nous. Un jour le ministre Salicetti me fit appeler à Naples : — Tenez, me dit-il, voilà trois cent cinquante mille francs ; mettez à prix la tête des brigands ; employez tous les moyens ; enfin il faut en finir, car ceci prend une couleur politique. Je fis annoncer par les curés, continue M. Renavans, que je donnerais quatre cents ducats de la tête de Parella. Trois mois après, je me trouvais dans mon cantonnement sur le midi, mourant de chaud, et ma chambre fort obscure, quand mon sergent m'annonce qu'un inconnu me demande. Bientôt entre un paysan ; il dénoue son sac, en sort froidement la tête de Parella et me dit : *Donnez-moi mes quatre cents ducats*. Je vous jure que de ma vie je ne fis un tel saut en arrière. Je courus à la fenêtre pour l'ouvrir. Le paysan mit la tête sur ma table, et je la reconnus parfaitement pour celle de Parella. — Comment en es-tu venu à bout, lui dis-je ? — Signor commandant, il faut savoir que depuis douze ans je suis le bar-

bier, le domestique et l'homme de confiance de Parella ; mais il y a trois ans, le jour de la Pentecôte, il fut insolent envers moi. Depuis, j'ai entendu notre curé dire à son prône que vous donneriez quatre cents ducats pour la tête de Parella. Ce matin, se trouvant seul avec moi, et tous nos amis étant sur la grande route, il m'a dit : — Voilà un moment de tranquillité, j'ai la barbe horriblement longue; rase-moi, ça me rafraîchira. J'ai commencé à faire cette barbe; parvenu à la moustache, j'ai pu regarder derrière ses épaules; j'ai vu que personne ne venait, et *crac*, je lui ai coupé le cou. » Dans la suite de la conversation, M. Renavans me dit : « On m'a tout ôté en France; je suis venu voir si la femme d'un apothicaire, autrefois jolie et aimée de moi, me reconnaîtrait; elle est veuve, et je crois que je vais l'épouser et devenir apothicaire.

« Savez-vous ce qui m'étonne, me dit Renavans? c'est que lorsque Salicetti me remit ces trois cent cinquante mille francs sans quittance, et qu'en six mois je dépensai toute cette somme par petits paquets de cinquante ou cent louis, jamais je ne m'en adjugeai un centime; au contraire, j'y ai mis du mien, une couple de louis. Aujourd'hui, en pareille occurrence, je n'hésiterais pas à gagner cent mille francs, si je pouvais. » (Voilà la différence de 1810 à 1826, et l'explication des. . . . .
. . . .
. . . . . .)

CATANZARO.

25 mai. — Je viens de voir une paysanne en colère jeter son enfant contre un mur, à deux pas de distance, et de toute sa force. J'ai cru que l'enfant était tué : il peut avoir quatre ans, et jeta des cris horribles sous ma fenêtre; mais il n'a pas d'accident grave.

A mesure qu'on avance en Calabre, les têtes se rapprochent de la forme grecque : plusieurs hommes de quarante ans ont tout à fait les traits du fameux Jupiter Mansuetus. Mais aussi, quand ces gens-ci sont laids, il faut avouer qu'ils sont vraiment extraordinaires.

BRANCALEONE.

25 mai. — Nous nous sommes fait accompagner par trois paysans armés, pendant notre visite aux ruines de Locre. Jamais brigands n'eurent de plus épouvantables figures ; mais, dans ces têtes, il n'y a rien de ce qui me fait horreur : la dissimulation doucereuse dans la forme, et sèche au fond, de la famille Harlowe (de *Clarisse*, roman de Richardson).

Rien au monde n'est peut-être plus pittoresque qu'un Calabrois que l'on rencontre au détour d'un chemin, dans l'éclairci d'un bois. Le long étonnement de ces hommes armés jusqu'aux dents, en nous voyant plusieurs et bien armés, était à mourir de rire Quand le temps menaçait d'un orage, leur figure, comme agitée d'avance par le fluide électrique, avait un aspect bouleversé. Chez un voyageur accoutumé à la douceur et à l'urbanité des mines françaises, celles-ci n'eussent produit que de l'horreur. Presque toujours, nous cherchons à acheter quelque chose de ces Calabrois, pour avoir l'occasion de faire un peu de conversation. Près de Geroce, nous avons trouvé le paysan le plus étonnant, et qui nous a fait les plus singuliers récits.

PRÈS DE MÉLITO.

28 mai. — Il y a quelques mois qu'une femme mariée de ce pays, connue par sa piété ardente autant que par sa rare beauté, eut la faiblesse de donner rendez-vous à son amant, dans une forêt de la montagne, à deux lieues du village. L'amant fut heureux. Après ce moment de délire, l'énormité de sa faute opprima l'âme de la coupable : elle restait plongée dans un morne silence. « Pourquoi tant de froideur? dit l'amant. — Je songeais aux moyens de nous voir demain ; cette cabane abandonnée, dans ce bois sombre, est le lieu le plus convenable. » L'amant s'éloigne ; la malheureuse ne revint point au village, et passa la nuit dans la forêt, occupée, ainsi qu'elle l'a avoué, à prier, et à creuser deux fosses. Le jour paraît, et bientôt l'amant, qui reçoit la mort des mains de cette femme, dont il se croyait adoré. Cette mal-

heureuse victime du remords ensevelit son amant avec le plus grand soin, vient au village, où elle se confesse au curé, et embrasse ses enfants. Elle retourne ensuite dans la forêt, où on la trouve sans vie, étendue dans la fosse creusée à côté de celle de son amant.

REGGIO DE CALABRE.

29 mai. — Une jolie petite fille aimait beaucoup une certaine poupée de cire dont on lui avait fait cadeau. La poupée ayant froid, elle la mit au soleil, qui la fondit, et l'enfant pleura à chaudes larmes l'anéantissement de ce qu'elle aimait : voilà le fond du caractère national de cette extrémité de l'Italie; un enfantillage passionné. Ces gens-ci mènent une vie fort douce; jamais l'idée du *devoir* ne leur apparaît; leur religion est bien loin de contrarier leurs penchants : elle consiste dans une suite de dévotions qui leur sont particulières. Ils font ce qui leur plaît, et deux ou trois fois par an vont bavarder sur leur passion dominante, et croient ainsi gagner le ciel.

Une femme disait dans la rue hier : « C'est à la Saint-Jean que mon fils a eu un malheur (c'est-à-dire, c'est le 24 de juin que mon fils a assassiné son ennemi). Mais si la famille ne veut pas être raisonnable et recevoir de don Vincenzo ce que nous pouvons faire, malheur à eux ! Je veux revoir mon fils. » La famille offrait vingt ducats au père de l'assassiné. On n'a de force de volonté qu'autant que, dès la plus tendre enfance, on a été forcé à faire des choses pénibles. Or, excepté dans la terre de *Labour*, où l'on cultive fort bien, et où l'on remue la terre à la pelle carrée, rarement un jeune Napolitain de quatorze ans est forcé à faire quelque chose de pénible. Toute sa vie, il préfère la douleur de *manquer* à la douleur de *travailler*. Les sots venus du Nord traitent de barbare le bourgeois de ce pays-ci, parce qu'il n'est pas malheureux de porter un habit râpé. — Rien ne paraîtrait plus plaisant à un habitant de Crotone que de lui proposer de se battre pour obtenir un ruban rouge à sa boutonnière, ou que son souverain s'appelle Ferdinand ou Guillaume. Le sentiment de *loyauté* ou de dévouement à une dynastie, qui brille

dans les romans de sir Walter Scott, et qui aurait dû le faire pair, est aussi inconnu ici que de la neige au mois de mai. En vérité, je n'en trouve pas ces gens-ci plus sots. (J'avoue que cette idée est de bien mauvais goût.) Tôt ou tard le Calabrois se battra fort bien pour les intérêts d'une société secrète, qui lui monte la tête depuis dix ans. Il y a déjà dix-neuf ans que le cardinal Ruffo eut cette idée : peut-être même ces sociétés existaient-elles avant lui.

J'ai vu, sur le rivage de l'Océan, près de Dieppe, des bois de haute futaie assez étendus. Les paysans me disaient : « Monsieur, si nous avions le malheur de les couper, les arbres ne reviendraient plus. Les vents terribles de l'Océan brûlent les nouveaux plants. » C'est par la même raison que le courage militaire ne peut pas se développer parmi les Napolitains. Au moindre signe de vie, on verse sur ce malheureux pays trente mille Gaulois ou trente mille Hongrois, de temps immémorial fort bien formés aux batailles. Comment veut-on que deux mille paysans des Calabres osent affronter de telles troupes? Pour que de nouvelles levées puissent s'aguerrir, il faut beaucoup de petites rencontres ; et, en les conduisant à la première, il faut qu'il y ait quelque espoir de succès. Faute de descendre à la considération de ce mécanisme, la diplomatie de l'Europe dit de grandes pauvretés sur ce pays. Ce peuple a deux croyances : les rites de la religion chrétienne, et la *jetatura* (l'action de jeter un sort sur le voisin, en le regardant de travers). Une certaine chose, nommée *justice* et gouvernement, est considérée comme une vexation que l'on renverse tous les huit ou dix ans, et que l'on peut toujours éluder. L'essentiel pour le paysan est d'avoir pour c...... ou pour compère un *fratone* (ou moine puissant), ou bien une jolie femme dans la famille. L'aîné se fait prêtre, marie à son frère cadet la jolie femme qu'il aime ; et il règne beaucoup d'union dans ces familles.

A Tarente, à Otrante, à Squillace, nous avons trouvé parmi ces prêtres, frères aînés de famille, une connaissance profonde de la langue latine et des antiquités. Ces gens-ci sont fiers d'habiter la Grande-Grèce. Un homme de bon sens de ce pays fait de Tacite sa lecture habituelle. Dès qu'on se méfie de quelque

étranger, on se met à parler latin. Un exemplaire de Voltaire ou du *Compère Mathieu* est un trésor en ce pays. Il y en avait un dans la barque qui nous a amenés d'Otrante à Crotone. On se le prêtait ainsi à quarante lieues de distance. Ces gens-ci n'ont pas la moindre idée de la conversation. Souvent ils sont éloquents : mais malheur à vous si vous les mettez sur un sujet qui leur tient au cœur : ils parlent une heure, et ne vous font pas grâce du moindre détail. J'ai cru reconnaître l'éloquence des harangues de Tite-Live. Un prêtre de Brancaleone mit deux bonnes heures à nous développer cette idée : « Je suis fâché, comme chrétien et comme philosophe, de tout ce qui va arriver de cruel en Espagne et en Italie; mais la *terreur*, et la terreur inspirée par les e....., est nécessaire à ces peuples, que Napoléon n'a pas assez profondément réveillés. L'assassinat et les tortures frapperont à leur porte : alors ils comprendront que la justice mérite qu'on fasse quelque chose pour l'acheter. A moi qui vous parle, dans ce malheureux pays, que me fait la *justice?* Si je n'avais pas des amis et du crédit personnel, je serais écrasé. Quel service la *justice* m'a-t-elle jamais rendu? Ne vois-je pas tous les jours violer les serments les plus sacrés? (L'archevêque, fils d'un ministre du pacha d'Égypte, a été jeté ici par la tempête; on lui a promis protection, et on ne l'en a pas moins livré à la cour de Rome. On le dit au fort Saint-Ange; Dieu sait ce qu'on en fait.) La crainte de la mort, ajoute don Francesco, étant la passion la plus constamment puissante sur l'homme, même le plus abruti, c'est en travaillant sur cette passion que l'on peut espérer de donner des lumières aux peuples : de là, vous voyez dans les desseins de Dieu l'utilité des assassinats et des vexations d'Espagne. Et quel malheur si le bon parti (celui de la liberté) eût été obligé d'avoir recours à ces moyens ! » etc. On s'occupe sans cesse de l'Espagne en ce pays.

Les *tournures* de la langue qu'on emploie en Calabre passeraient en France pour de la folie. Un jeune homme qui cherche à plaire à toutes les femmes s'appelle un *cascamorto* (un homme qui feint de tomber mort, par l'excès de passion, en lorgnant une jolie femme).

Ce qui est l'antipode de ce pays, c'est le ton dégoûté de la vie,

dont, parmi nous, le René de M. de Chateaudriand a été à la fois la copie et le modèle. Ces gens-ci tiennent pour certain qu'à moins de circonstances proclamées extraordinaires par le cri public de tout un pays, le degré de bonheur est à peu près le même dans toutes les situations de la vie. Il y a au fond de cette modération une grande défiance du destin, provenant peut-être de la méchanceté des gouvernements. Ils ont les tours de phrase qui indiquent ce que l'on ne trouve jamais en Calabre, le désespoir. Si l'on redoute un accident, l'on dira : *Maucherebbe anche questa!* (Il nous manquait encore ce malheur!) L'on dit d'un grand bonheur : *Ah che consolazione!*

Don Francesco me raconte que, du temps de la révolution de 1799, le jeune prince Montemiletto fut envoyé à Londres pour négocier en faveur de la liberté. M. Pitt le paya de vaines paroles, et enfin se moqua ouvertement de lui, en traitant avec une autre personne comme envoyé de Naples. Le jeune prince se plaignit. « On n'est pas diplomate, lui dit Pitt, sans barbe au menton. » Là-dessus Montemiletto rentre chez lui et se brûle la cervelle. Un vrai Calabrois se fût moqué du propos de Pitt, ou l'eût tué. D'un bout de l'Europe à l'autre, à Naples comme à Pétersbourg, les classes privilégiées ont cette extrême politesse qui ôte l'énergie dans les cas imprévus.

Je sens désagréablement que je n'appartiens pas aux classes privilégiées : le défaut de passe-port m'empêche de passer à Messine, dont je compte les maisons de ma fenêtre. J'aurais désiré passionnément voir les ruines de Sélinonte et de la sculpture d'une antiquité bien plus reculée que tout ce que je connais.

J'ajoute de mémoire quelques faits que je n'osai pas écrire à Naples. Pendant la course en Calabre dont il s'agit, j'entendis parler, chez les fermiers d'un de mes compagnons de voyage, de vols sans nombre exécutés par la troupe de l'*Indépendance*. Il y avait du talent, et une bravoure *turque* dans l'exécution. Je ne fis nulle attention à tout cela : c'est l'usage. J'étais tout yeux pour les mœurs de ce peuple. Je fis l'aumône à une pauvre femme enceinte, veuve d'un militaire. L'on me dit : « Oh! monsieur, elle n'est pas à plaindre, elle a la ration des brigands. »

L'on me fit un récit que je transcris, en supprimant les détails de bravoure et d'audace.

« Il y a dans ces environs une compagnie composée de trente hommes et quatre femmes, tous supérieurement montés sur des chevaux de course. Le chef est un maréchal des logis *di Jachino* (du roi Joachim), qui s'intitule chef de l'Indépendance. Il ordonne aux propriétaires et aux *massari* de mettre tel jour telle somme au pied de tel arbre : sinon mort affreuse et incendie de la maison. Lorsque la compagnie marche, l'avant-veille tous les fermiers de la route ont avis de tenir prêts, à telle heure, des repas pour tant de personnes, suivant leurs moyens. Ce service est plus régulier que celui des étapes royales. »

Un mois avant l'époque où l'on me donnait ces détails, un fermier, piqué de la forme impérative de l'ordre pour le repas, a envoyé avertir le général napolitain : une troupe nombreuse de cavalerie et d'infanterie a cerné les *indépendants*. Avertis par les coups de fusils, ils se sont fait jour en couvrant le terrain de cadavres ennemis, et pas un d'eux n'est tombé. A peine échappés, ils ont fait dire au fermier d'arranger ses affaires. Trois jours après, ils ont occupé la ferme, ont institué un tribunal; le fermier, mis à la torture, suivant l'usage du pays avant les Français, a tout avoué. Le tribunal, après avoir délibéré à huis clos, s'est avancé vers le fermier, et l'a lancé dans une grande chaudière qui était sur le feu, et où l'on faisait bouillir du lait pour les fromages. Après que le fermier a été cuit, ils ont forcé tous les domestiques de la ferme à manger de ce mets infernal.

Le chef pourrait facilement porter sa troupe à mille hommes; mais il dit que son talent pour commander ne s'élève pas à plus de trente personnes. Il se contente de tenir sa bande au complet. Il reçoit tous les jours des demandes d'emploi; mais il exige des titres, c'est-à-dire des *blessures sur le champ de bataille, et non des certificats de complaisance :* telles sont ses propres paroles. (2 mai 1817.)

Ce printemps, la disette faisait souffrir les paysans de la Pouille. Le chef des brigands distribuait aux malheureux des bons sur les riches. La ration était d'une livre et demie de pain pour un homme, une livre pour une femme, deux livres pour

une femme enceinte. Celle qui m'inspira de la curiosité recevait six bons de deux livres de pain par semaine, depuis un mois.

Du reste, l'on ne sait jamais où se trouvent les indépendants. Tous les espions sont pour eux. Dû temps des Romains ce brigand eût été Marcellus.

NAPLES.

16 juin. — Au retour de mon voyage de Calabre, j'ai eu quelques inquiétudes : on a, dit-on, eu peur de moi, et moi j'ai eu peur d'être chassé de Naples. C'est un danger que ne courent pas les Suédois, les Saxons, les Anglais, etc. ; mais ils ne sont pas reçus comme un ami par tout ce qu'il y a de distingué, sur la seule indication de Français non protégé par son ambassadeur. Un excellent homme, dont jamais je n'oublierai ni ne prononcerai le nom, m'a offert de me cacher dans sa maison. Je le voyais pour la cinquième ou sixième fois, et lui-même est fort mal noté. Voilà de ces traits qui attachent à un pays. A Bologne, j'aurais demandé ce service à cinq ou six personnes : mais Bologne n'a pas eu deux ans de supplices, de 1799 à 1801. C'est bien à la légère que les polices me pourchasseraient : je les méprise un peu, sans doute ; mais, en supposant que j'eusse trouvé légitimes les projets contre elles, j'aurais considéré que les menées politiques sont un peu sujettes à être découvertes dans ce siècle-ci, et qu'en cas d'irréussite la vanité nationale, blessée, n'eût pas manqué d'attribuer tout le mal à un étranger.

Du reste, j'ai la plus haute vénération pour les patriotes napolitains. On trouvera ici l'éloquence de Mirabeau et la bravoure de Desaix. Il est hors de doute à mes yeux qu'avant 1840 ce pays aura une charte. Seulement, comme la distance est immense entre un homme du mérite de M. Tocco et le bas peuple, la haute classe fera plusieurs fois naufrage avant de donner la liberté à son pays.

19 juin. — J'ai acheté un bouquin sur le largo di Castello, près de ce singulier théâtre construit dans une cave, et auquel on entre par les troisièmes loges. Mon livre est intitulé *della*

Superiorita in ogni cosa del sesso amabilissimo, etc., 1504. Pour peu que l'on ait étudié l'histoire des femmes, on sait que François Ier les appela à la cour en 1515. Avant cette époque, le château de chaque noble ressemblait au quartier général d'un despote, qui veut des esclaves obéissants et non des amis; sa femme n'était qu'une esclave sur laquelle il exerçait le droit de vie et de mort. Était-elle poignardée, cet accident passait pour la punition de la foi violée. Ce coup de poignard était l'effet d'un mouvement de colère chez un sauvage jaloux de la supériorité morale; ou bien il fallait la mort de la dame châtelaine pour obtenir une autre femme, qu'on ne pouvait avoir qu'en l'épousant. Dans les cours galantes de François Ier et de Henri II, les femmes furent *utiles* à leurs maris pour l'intrigue [1]; leur condition fit des pas rapides vers l'égalité, et cela à mesure que l'on voyait diminuer la place que la crainte de Dieu occupait dans le cœur. Les femmes n'étaient que des servantes en France durant le seizième siècle, et en Italie l'un des thèmes traités le plus souvent par les littérateurs à la mode alors, c'est la *supériorité du sexe aimable sur les hommes*. Les Italiens, plus portés à l'amour-passion, moins grossiers, moins adorateurs de la force physique, et moins guerroyants et féodaux, admettaient volontiers ce principe.

Les idées des femmes n'étant pas fondées sur les livres, car heureusement elles lisaient peu, mais prises dans la nature des choses, cette égalité des deux sexes a introduit une masse étonnante de bon sens dans les têtes italiennes. Je connais cent principes de conduite que l'on est encore obligé de prouver ailleurs, et qui, à Rome, sont invoqués comme des axiomes.

[1] Voir dans la bibliothèque de monseigneur le duc d'Orléans le *Recueil* des chansons étonnantes chantées par les filles d'honneur de la reine Catherine de Médicis. Chaque volume, magnifiquement relié, avec des fermoirs d'argent, porte le nom imprimé de la jeune personne de qualité chargée de chanter de telles chansons. Leur incroyable indécence démontre toute la *fausseté* des mœurs peintes dans la *Princesse de Clèves*. Les *Mémoires de madame la duchesse d'Orléans*, mère du régent, prouvent que l'on était moins poli à la cour de Louis XIV que chez le plus petit fabricant de calicot de l'an 1826; mais on y avait plus d'esprit.

L'admission des femmes à l'égalité parfaite serait la marque la plus sûre de la civilisation; elle doublerait les forces intellectuelles du genre humain et ses probabilités de bonheur. Les femmes sont beaucoup plus voisines de l'égalité aux États-Unis d'Amérique qu'en Angleterre. Elles possèdent légalement en Amérique ce que leur procurent en France la douceur des mœurs et la crainte du ridicule. Dans une petite ville d'Angleterre, le marchand qui gagne deux cents louis par son commerce est maître de sa femme comme de son cheval. Dans cette classe, en Italie, la considération, la liberté, le bonheur d'une femme, sont proportionnels à son degré de beauté. A Rome, ville où le *pouvoir* est exercé par des célibataires, vous entrez dans une boutique et demandez l'estampe du prophète Daniel, de Michel-Ange. « Monsieur nous l'avons; mais il faudrait la chercher dans les portefeuilles : repassez quand mon mari y sera. » Voilà l'excès contraire à celui de l'Angleterre. Pour atteindre à l'égalité, source de bonheur pour les deux sexes, il faudrait que le duel fût permis aux femmes : le pistolet n'exige que de l'adresse. Toute femme, se constituant prisonnière pendant deux ans, pourrait, à l'expiration de ce terme, obtenir le divorce. Vers l'an 2,000, ces idées ne seront plus ridicules.

25 juin. — Je ne puis rapporter un bon mot qui fait l'admiration de Naples : peut-être n'aurait-il pas autant de succès à Paris. Tout le monde connaît ce mot d'une mère dont une des filles était à l'agonie. Dans l'égarement de sa douleur, la malheureuse mère s'écrie : « Grand Dieu ! laissez-moi celle-ci, et prenez toutes les autres ». Un des gendres, qui était dans la chambre, s'approche et lui dit : « Madame, les gendres en sont-ils? » Propos qui fit rire tout le monde, et même la mourante.

Voilà un mot bien français : la plaisanterie est excellente. Mais, malgré la gravité des circonstances, il y a intention de plaire, on cède au besoin de plaisanter. Ce bon mot du gendre eût indigné en Italie. Ce n'est pas légers ou piquants que sont les mots italiens, mais plutôt d'un grand sens, comme ceux des anciens. Un homme d'État florentin soutenait seul par son génie la république, qui, dans le moment, courait les plus grands dangers. Il fallut envoyer quelqu'un à une ambassade de la plu-

haute importance. Le Florentin s'écria : *S'io vo, chi sta? S'io sto, chi va?* (Si je vais à cette ambassade, qui restera ici, à la défense de la patrie? Si je reste, qui va?) Les Italiens sont le peuple moderne qui ressemble le plus aux anciens. Beaucoup d'usages ont survécu même à la conquête par les Romains. Ces gens-ci ont moins subi que nous l'inoculation de la féodalité et du grand sentiment des modernes (leur véritable et seule religion), le faux honneur des monarchies, bizarre mélange de vanité et de vertu (utilité du plus grand nombre).

Le plus respectable des savants de Paris se trouvait ici il y a quelques années : on parlait beaucoup dans la société d'un vase étrusque magnifique et d'une dimension colossale, que le prince Pignatelli venait d'acheter. Notre savant va voir le vase avec un Napolitain ; le prince était absent ; un ancien valet introduit les curieux dans une salle basse, où, sur un piedestal en bois, ils trouvent le vase antique. L'antiquaire français l'examine avec soin, admire surtout la finesse du dessin, le coulant des formes; il tire son carnet, et essaye de copier deux ou trois groupes. Au bout de trois quarts d'heure de l'admiration la plus profonde, il se retire en donnant au valet un excellent pourboire. « Si leurs excellences veulent repasser demain, avant midi, dit le valet en remerciant, le prince y sera, et elles pourront voir l'original. » Ce que le savant avait tant admiré n'était qu'une copie faite par un artisan de la ville. Le Français conjura le Napolitain son compagnon de ne rien dire de son accident, qui, le lendemain fit la nouvelle du jour. Je pourrais nommer le savant illustre ; plusieurs contemporains de cette anecdote sont à Paris en ce moment. Si j'étais méchant, je citerais la découverte de la base de la fameuse colonne de Phocas, à Rome, attribuée à un fort haut personnage, et qui remonte à 1811 et aux travaux ordonnés par l'intendant de la couronne à Rome. Mais laissons en paix les vanités.

A propos de vases étrusques ou ainsi nommés, j'ai vu à Naples, aux *Studj*, la collection de madame Murat. Dès qu'un vase est bien dessiné, c'est une contrefaçon moderne. — Mensonges ordinaires des journaux ! Il y a deux ans qu'on a assigné mille ducats pour les armoires destinées à recevoir ces vases. Le con-

servateur n'a encore pu en accrocher que six cents; mais Tadei met des zéros à tout cela. Et pourquoi un Tadei ne mentirait-il pas? J'ai bien eu tort de ne pas parler de la statue drapée d'*Aristide* aux *Studj :* mais la curiosité fait qu'on s'épuise en sensations; quand on rentre, on est mort.

Cet Aristide, vraiment admirable, est dans le style non idéal, comme le buste de Vitellius à Gênes. Il a un peu de ventre, il est drapé. D'ailleurs ce pauvre honnête homme a été tellement calciné par la lave d'Herculanum, qu'il est presque en chaux; un rien peut l'anéantir. Il est sur une plinthe. Les Anglais, après dîner, prennent leur élan et sautent sur la plinthe : un faux mouvement peut faire qu'ils se retiennent à la statue, et elle est en poudre. J'ai su que cette difficulté a beaucoup embarrassé les directeurs : comment articuler un tel sujet d'inquiétude? Enfin on a eu l'heureuse idée de s'informer de l'heure du dîner de ces messieurs; on a su qu'ils ne buvaient jamais avant deux heures, et les *Studj* sont fermés à deux heures au lieu de quatre. J'ai parfaitement vérifié ce fait; plusieurs gardiens m'ont fait voir le bord de la plinthe, à trois pieds de haut, dégradé par les bottes.

2 juillet. — Le hasard m'a conduit ce matin chez don Nardo, le plus fameux avocat de Naples; j'ai trouvé dans son antichambre une corne de bœuf immense qui peut avoir dix pieds de haut; cela sort du plancher comme un clou. Je suppose qu'elle est faite avec trois ou quatre cornes de bœuf. C'est un paratonnerre contre la *jetatura* (contre le sort qu'un malin peut jeter sur vous par un regard). « Je sens le ridicule de cet usage, m'a dit don Nardo en me reconduisant : mais que voulez-vous; un avocat est sujet à faire des mécontents, et cette corne me rassure. »

Ce qui vaut mieux encore, c'est qu'il y a des gens qui croient avoir le pouvoir de jeter un sort Le grand poëte, M. le duc de Bisagno, passe dans la rue; un paysan qui portait sur sa tête un grand panier de fraises le laisse tomber, elles courent sur le pavé; le duc court au paysan : « Mon cher ami, lui dit-il, je puis t'assurer que je ne t'ai pas regardé. »

Je me moquais ce soir de la *jetatura* avec un homme du pre-

mier mérite : « Vous n'avez pas lu le livre sur la *jetatura*, par Nicolas Volitta, me dit-il. César, Cicéron, Virgile y croyaient; ces hommes-là nous valaient bien.... » Enfin, à mon inexprimable étonnement, je vois que mon ami croit à la *jetatura*. Il me donne une petite corne de corail que je porte à ma montre. Quand je craindrai un mauvais regard, je l'agiterai, en ayant soin de tourner la pointe contre le méchant.

Un négociant fort maigre, et qui a de beaux yeux un peu juifs, arrive à Naples; le prince de *** l'invite à dîner. Un de ses fils place à côté du négociant un certain marquis, et, au sortir de table, lui dit : « Eh bien, que dites-vous de votre voisin? — Moi? Rien, dit le marquis étonné. — C'est qu'on le dit un peu *jetatore*. — Ah! quelle mauvaise plaisanterie, dit le marquis pâlissant. Mais il fallait au moins m'avertir un moment plus tôt : je lui aurais jeté ma tasse de café à la figure. »

Il faut rompre la colonne d'air entre l'œil du nécromant et ce qu'il regarde. Un liquide jeté est très-propre à cet effet : un coup de fusil vaut encore mieux. C'est en qualité de *jetatore* qu'un serpent ou un crapaud regarde fixement un oiseau qui chante au haut d'un arbre, et de chute en chute le force à tomber dans sa gueule. Prenez un gros crapaud, jetez-le dans un bocal rempli d'esprit-de-vin, il y meurt, mais les yeux ouverts. Si vous regardez ces yeux dans les vingt-quatre heures de son décès, vous avez la *jetatura*, et vous tombez en syncope. J'ai offert de me mettre en expérience, on m'a répondu que j'étais un incrédule.

Voici un fait de 1824 : Don Jo, directeur du musée de P***, et homme de mérite, a le malheur de passer pour *jetatore*. Il sollicitait du feu roi de Naples, Ferdinand, une audience que ce prince n'avait garde de lui accorder. Enfin, cédant, après huit ans, aux sollicitations des amis de don Jo, le prince reçoit le directeur de son musée. Pendant les vingt minutes que dure l'audience, il est fort mal à son aise, et tient une petite corne de corail. La nuit suivante, il est frappé d'apoplexie.

L'on me dit une fois, auprès des falaises de Douvres, qu'une personne nerveuse qui se trouve sur l'extrême bord d'un précipice, éprouve la tentation de s'y jeter.

On croit à la *jetatura* en Norwége tout comme à Naples.

15 juillet. — Soirées de madame Tarchi-Sandrini à Portici. Salon délicieux à dix pas de la mer, dont nous sommes séparés par un bosquet d'orangers. La mer brise avec mollesse; vue d'Ischia ; les glaces sont excellentes. Je suis venu de trop bonne heure; je vois arriver dix ou douze femmes qui semblent choisies parmi ce que Naples a de plus distingué. Madame Melfi vient de partager pendant trois ans l'exil de son mari; elle a passé tous les hivers à Paris; elle est arrivée avec vingt ou trente caisses de modes. On l'entoure, on l'écoute. « Un joli jeune homme, dit-elle, à la fleur de l'âge, me fit cette confidence à Paris : « Je ne m'ennuie plus tant dans la société depuis que j'ai « cessé de danser. L'embarras de faire danser la maîtresse de la « maison, de retenir une place, de s'assurer un vis-à-vis, m'in- « quiétait toute la soirée. » Image frappante et véritable de la civilisation parisienne! le plaisir étouffé par les formes qu'on lui impose.

« Quand un de mes amis entre chez moi, dit madame Melfi, je vois tout de suite s'il vient me voir par projet ou par *brio*, parce que l'idée lui en est venue à l'instant même en passant près de mon palais. Il paraît que cette immense différence reste invisible à vos dames françaises : elles n'ont jamais que des visites par projet; bel effet de la sévérité sur le costume.

« En Angleterre, l'éducation rend égal; il ne reste plus à un fils de pair, pour se distinguer du fils de M. Coutts, que l'*affectation*. Ce vilain défaut va vous arriver en France; vos libéraux nigauds croient que tout est avantage dans le gouvernement de l'opinion. Je disais un jour à une de mes bonnes amies de Paris : Quelle jolie chose que vos boulevards; quelles drôles de mines on y rencontre! — Oui, répondit-elle avec une imperceptible nuance de pédanterie ; mais *il ne faut pas* s'y promener. Je ne pus me contenir. — *Il ne le faut pas*, dis-je, quand on imite. Mais vous, ma chère, fille d'un pair, née au sein d'une grande fortune, je voudrais vous voir l'orgueil de n'imiter personne. Qui sera modèle, si vous ne l'êtes pas? Quelque impertinente sans droits.

« Autrefois le brillant duc de Bassompierre ne songeait pas à

conserver son rang en allant se promener. Il y a du *parvenu* au fond du sentiment actuel. Bassompierre eût répondu à la règle qu'il ne faut pas se promener au boulevard : « Je vais où il me « plaît, et j'ennoblis tous les lieux où je vais. » La peur du ridicule (la *peur*, ce vilain sentiment) vole leur jeunesse à la moitié des jeunes gens de Paris.

« J'ai vu un jeune homme refuser d'aller à un joli concert donné par toutes les voix à la mode, et où, par hasard, il n'y avait rien d'ennuyeux; sa raison fut : « On y verra des femmes de la rue Saint-Denis. » Je lui dis le lendemain : « Ne me faites plus la cour; vous me semblez ridicule. » La reine Marie-Antoinette prenait un fiacre quand cela l'amusait; vous riiez en 1786, et vous ne vous vendiez pas, a dit madame Melfi en m'adressant la parole. Quand je voyais, il y a six mois, quarante hommes de la haute société réunis dans un salon, je me disais : Trente-six sont vendus ou à vendre, et ces messieurs nous appellent *bas*, nous autres Italiens! Admirable douceur des mœurs parisiennes! les chats, si méchants à Londres, sont doux et civilisés dans les boutiques de Paris : cela fait l'éloge de vos ouvrières. La douceur des chiens parisiens fait l'éloge des hommes.

« Mais que de peines vous vous donnez pour apprendre la vanité à vos petits garçons de quatre ans! Quels habits affectés! Dans vingt ans le *paraître* sera tout pour un Français. Vous commencez à avoir des rites sévères; je crains que vous ne deveniez tristes comme des Anglais; vous ne pourrez plus vous moucher sans *craindre* de manquer à un *devoir*.

« Ce qui me plaît dans vos vieux jacobins, c'est qu'ils étaient au-dessus de ces petitesses : pour les déraciner du cœur de la jeunesse, ils inventèrent le costume négligé de Marat. Vos jeunes gens de vingt ans me font l'effet d'en avoir quarante. On dirait que les femmes leur sont odieuses : ils semblent rêver à établir une religion nouvelle. Vos très-jeunes femmes me semblent éprouver de même un mouvement d'éloignement pour les hommes : tout cela annonce une dizaine d'années bien gaies. »

Madame B*** disait un jour : La musique ne saurait rendre la *sécheresse*, qui est la source principale de l'ennui que l'on éprouve à la cour. Le baume, pour cette douleur, c'est l'*opera seria*

traité à la Métastase. Ce poëte, ainsi que la musique, donne de la sensibilité et quelque générosité, même à ses plus cruels tyrans. Le courtisan aime l'opéra seria, parce qu'il est bien aise que le public voie son état en beau.

« En arrivant à Paris, dit madame Melfi, une chose me frappa extrêmement : au bal, toujours la peur donnait des mouvements convulsifs aux doigts des danseurs. La joie si naturelle à la jeunesse, ou même la gaieté, était à mille lieues. « Voilà qui est plaisant, a dit le colonel T*** : dans la société française, chacun consent à être victime, dans l'espoir d'être bourreau à son tour ; car, enfin, pourquoi faire la cour à la peur du ridicule ? Est-ce quelque potentat qui distribue des pensions ou des cordons ? — Ce que la bonne compagnie de Paris abhorre par-dessus tout, dit don Francesco, c'est l'*énergie*. Cette haine est masquée de cent façons : mais soyez convaincus qu'elle règle tous les sentiments. »

« L'énergie crée de l'imprévu, et devant l'imprévu l'homme vain peut rester court : voyez quel malheur !

« Je fus un jour d'un pique-nique aux bains d'Enghien, dit madame Melfi ; un des convives, homme d'esprit, s'amusa, par envie, à glacer l'esprit et la folie de ses voisins. Voilà ce que nous n'aurions jamais souffert en Italie. J'étais outrée de colère ; mais vos femmes ont si peu de pouvoir en France ! Elles laissèrent faire ce sot, que, chez moi, d'un mot, j'aurais mis à sa place en le plaisantant ferme sur un de ses ridicules : et notre pique-nique fut gai comme un catafalque. »

Don Francesco coupe court aux critiques de sa femme en s'écriant : « La *vie morale* n'existe qu'à Paris ; ce n'est que là que chaque jour on a trois ou quatre idées nouvelles ; tout m'a paru insipide en sortant de Paris. Vous devez cette vie morale, me dit-il, à votre situation plus centrale que celle de Londres, et ensuite à ce que rien n'est établi chez vous. Serez-vous Dieu, table ou cuvette ? Tels que vous êtes, un mélange aussi séduisant de bonté, d'esprit et de raison n'exista jamais. Mais vous êtes si flexibles, si dévoués à la mode, que tout cela tient à un fil. Qu'un de vos princes légitimes s'avise d'avoir le génie de Napoléon ou la grâce de François Ier, et vous devenez des escla-

ves contents de l'être, comme en 1680. Que vos jeunes gens fassent un pas de plus dans le mysticisme allemand, et il peut y avoir chez vous des colloques de Poissy et des Saint-Barthélemy.

« Vos femmes me semblent négligées, et malheureuses par ennui. Mais quoi ! c'est la mode ; il serait de mauvais ton de songer à détrôner l'écarté, et il faut qu'elles restent solitaires et délaissées dans un coin des salons.

« J'étais bien jeune, en 1785, quand j'allai à Paris comme ablégat du pape Pie VI. Alors la vie de vos femmes était admirable de gaieté, de mouvement, d'entrain, de piquant ; elles me semblèrent toujours occupées de quelque partie de plaisir folle : les étrangers accouraient en foule d'Allemagne, d'Angleterre, etc. Notez qu'en 1785 on savait encore moins s'amuser qu'aujourd'hui en Allemagne et en Angleterre [1].

« Mais l'étranger qui, depuis le grand roi, copie et connaît toujours la France à cinquante ans de distance, va répétant les louanges accordées à votre société par le marquis Caraccioli, le prince de Ligne, l'abbé Galiani. Le *bégueulisme* mine votre gaieté ; la peur du ridicule, en 1785, n'empêchait pas d'*oser ;* vous êtes pétrifiés maintenant. »

Madame Melfi, qui a laissé trois ou quatre bonnes amies à Paris, cherchait à excuser le *méthodisme* des jeunes femmes, qui nous prive de tous les jolis contes qu'on faisait en 1790. « Vous vous figurez, madame, qu'une femme redoute un mot trop libre qui pourrait choquer ses principes. Ah ! que vous n'y êtes pas : elle redoute d'être obligée de rester silencieuse et morne, après que vous avez parlé, et ainsi d'avoir l'air, pour un moment, de manquer d'esprit.

— On ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs, s'est écrié don Francesco.

[1] Non : la séparation du continent, de 1792 à 1814, a augmenté à Londres l'énergie du principe *triste ;* l'aristocratie a eu une profonde peur ; elle a éprouvé, elle a excité de la haine. (*Vie de Bagge*, par sir Walter Scott.) La croyance que Napoléon était un ogre mangeant les petits enfants, et ne sachant pas lire, a diminué le bon sens, et par là le bonheur. Burke disait à la crédulité aristocratique qu'en France l'étroit espace laissé entre la guillotine et le peuple était loué à un bateleur, qui y faisait danser des chiens savants les jours d'exécution.

— Oui, pour vous, hommes, dit la princesse, qui ne vivez que de politique et d'idées nouvelles.

— Mais, au lieu de vos idées politiques, dit monsignor Cerbelli, vous trouvez parmi nous les jouissances des beaux-arts.

—C'est comme si vous me proposiez, reprend don Francesco, de dîner avec du café et des sorbets. Le *nécessaire* de la vie, c'est la sûreté individuelle, c'est la liberté : les arts, au dix-neuvième siècle, ne sont qu'un pis-aller. Le livre le plus *rétrograde*, publié à Paris, se fait lire parce qu'il est obligé d'admettre certaines vérités que l'écrivain le plus libéral n'ose aborder parmi nous. Il faut, pour n'être pas pendu, qu'il les entoure de formes dubitatives, qui s'opposent à ce qu'il en peigne les nuances; et il m'ennuie. Le siècle des beaux-arts et de la poésie est passé, parce que l'habitude de la discussion avec les gens du parti contraire ôte à nos têtes le pouvoir de se laisser aller à une douce illusion. Voyez en preuve la physionomie un peu plate, mais rassurante, du héros du dix-neuvième siècle, W***. Nous ne sommes plus assez heureux pour demander le *beau*; nous ne désirons, pour le moment, que l'*utile*. La société va passer je ne sais combien de siècles à la chasse de l'utile.

— Paris a de plus que tous les autres pays la bonté et la politesse de ses habitants : c'est la capitale de la pensée; car ses philosophes sont bien en avant des Anglais : comparez le *Constitutionnel* au *Morning-Chronicle* des Anglais. Que lui manque-t-il? des peintres, des poëtes, des sculpteurs? Et, nous-mêmes, en avons-nous?

— Mais, dit le colonel T***, la tristesse prude des salons de Paris, et l'éternel écarté!

— Eh bien! mon cher ami, soyons assez d'Italiens et d'Espagnols, à Paris, pour passer les soirées entre nous.

— Cette tristesse, dit madame Bel***, ne serait-elle point une compensation qui suit la liberté? Voyez les salons anglais et américains.

— Mais tout cela est au nord, dit don Francesco; peut-être que l'on sera gai dans les salons de Mexico et de Lima. »

Le misanthrope D*** reprend avec sa sévérité ordinaire : « L'éducation couleur de rose et si remplie de douceur, que les

Français donnent à leurs enfants, ôte à ceux-ci l'occasion d'*oser* et de *souffrir*. Cette éducation parisienne anéantit la *force de vouloir*, qui n'est que le courage de s'exposer au danger. Les vexations auxquelles est en butte la jeunesse de Milan et de Modène me sont précieuses, si je les compare à la douceur du gouvernement français, qui, à Paris, glisse inaperçu : elles nous conserveront la supériorité dans la *force de vouloir*. Les dangers du treizième siècle nous valurent les grands hommes du quatorzième. »

20 juillet. — Ce soir, après un serment fort sérieux d'être à jamais discret, j'ai vu des *marionnettes satiriques*. J'ai retrouvé ici une famille de gens d'esprit, mes anciens amis, extrêmement prudents en apparence, mais, au fond, se moquant de tout ce qui est risible, et fort gais. Le résultat de la confiance qu'on a dans ma discrétion a été de me faire admettre à une comédie satirique, dans le goût de la *Mandragore* de Machiavel, jouée par des marionnettes. Dès les premières scènes, la pièce m'a rappelé le délicieux proverbe de Collé, intitulé *la Vérité dans le vin*. Mais ici il y a un feu, une vie dramatique, une énergie burlesque, un mépris pour le style, un respect pour les situations caractéristiques, qui laisse bien loin les proverbes spirituels et fins, mais un peu froids, de Collé et de Carmontelle.

La farce d'hier soir est intitulée : *Si fara si o no un segretario di stato?* (Aurons-nous un premier ministre?)

Le premier rôle est rempli par un non moindre personnage qu'Innocente Re, lequel n'aime point son premier ministre, don Cechino, vieillard de quatre-vingt-deux ans, autrefois libertin fort adroit et grand séducteur de femmes. Maintenant il a presque tout à fait perdu la mémoire : ce qui ne laisse pas de faire un singulier effet dans la place de premier ministre. La scène dans laquelle don Cechino donne audience à trois personnes, un curé, un marchand de bœufs, et le frère d'un carbonaro, qui lui ont présenté trois pétitions différentes, qu'il confond sans cesse en leur répondant, est délicieuse de vérité et de comique. L'embarras du ministre, qui, sentant bien qu'il a oublié les pétitions, feint sans cesse de se les rappeler parfaitement, est amusant. Son Excellence parle au marchand de bœufs de son frère, qui

a conspiré contre l'État, et qui subit une juste punition dans un château fort, et au malheureux frère, de l'inconvénient qu'il y aurait à admettre dans le royaume deux cents têtes de bœufs provenant de l'État du pape, est digne de Molière, et avait ce soir pour nous un genre de mérite que n'a pas Molière. Tandis que nous assistons à cette scène, jouée avec des marionnettes, il n'est aucun de nous qui n'ait la conscience qu'une scène aussi plaisante dans les détails se passe actuellement à deux cents pas du salon où nous rions aux larmes. Mes amis ont même le soin de ne représenter sur leur théâtre de marionnettes que des scènes qui ont eu lieu réellement, au vu et au su de toute la haute société. En voyant l'embarras comique de ce petit personnage de douze pouces de haut, revêtu du costume de premier ministre, et auquel nous tous nous avions fait la cour ce matin, le rire prenait une telle énergie chez la plupart d'entre nous, que trois fois il a fallu suspendre la représentation. Je crois que le danger de ce petit plaisir innocent en augmentait encore l'intérêt. Nous n'étions que dix-huit : c'étaient aussi des gens de la société qui faisaient parler les marionnettes.

Le cadre de cette comédie (l'*ossatura*) a été fait par un abbé fort malin, qui me semble l'amant d'une des maîtresses de la maison. Or un abbé n'oublie jamais, en Italie, qu'il peut avoir un moment de fortune et parvenir au chapeau.

Je vois que le cadre de la petite comédie est toujours convenu d'avance entre les acteurs, ou, pour mieux dire, entre les personnes qui doivent parler pour les marionnettes. Le papier où est le *plan* est fixé dans la coulisse sur un pupitre éclairé par deux bougies. Il y a autant d'acteurs dans la coulisse, parlant pour les marionnettes, qu'il y a de personnages dans la pièce. L'actrice qui parle pour l'amoureuse de la comédie est toujours une jeune personne. Le dialogue improvisé des marionnettes est plein de naturel et riche d'inflexions. Les acteurs n'ayant à s'occuper, ni de leurs gestes, ni de l'expression de leur physionomie, parlent bien mieux que s'ils étaient en scène.

Cet avantage est surtout précieux dans la comédie satirique, telle que celle où je viens de vous figurer le premier ministre, le fameux banquier Torlonia, duc de Bracciano, l'ambassadeur

d'une haute puissance, et plusieurs autres grands personnages. Les jeunes gens qui les faisaient parler, et qui les avaient vus le matin ou la veille, imitaient, à s'y méprendre et à mourir de rire, leur accent et la tournure de leurs idées. J'ai même vérifié que trois ou quatre des spectateurs avaient passé le commencement de la soirée avec les grands personnages qu'ils avaient le délicieux plaisir de retrouver sur la scène avant de la finir. Ne pourrait-on pas importer à Paris ce genre de plaisir? Quand l'on ne tombe pas dans le plat défaut d'être méchant et trop satirique, et qu'on sait rester gai, naturel, comique, de bon ton, c'est, suivant moi, l'un des plaisirs les plus vifs que l'on puisse goûter dans les pays despotiques.

MOLA DI GAETE.

25 juillet. — Plusieurs jeunes femmes de ma connaissance vont à Rome pour assister à une cérémonie magnifique qui doit avoir lieu dans quelques jours. J'ai vu Naples à peu près : je n'étais pas sans inquiétude du côté de la police. On dit qu'un homme qui porte un nom assez semblable au mien a été au service de Murat. Hier soir, à neuf heures, je me suis esquivé. Je voulais passer par Agnino et Frosirone, route très-pittoresque; je m'y hasarderai quand j'aurai un bon passe-port.

ROME.

1er août. — Je sors de la fameuse *Chapelle Sixtine;* j'ai assisté à la messe du pape, à la meilleure place, à droite, derrière le cardinal Consalvi; j'ai entendu ces fameux castrats de la Sixtine. Non, jamais charivari ne fut plus exécrable : c'est le bruit le plus offensant que j'aie entendu depuis dix ans. Des deux heures qu'a duré la messe, j'en ai passé une et demie à m'étonner, à me tâter, à sentir si je n'étais point malade, à interroger mes voisins. Malheureusement c'étaient des Anglais, gens pour qui la musique est lettre close. J'interrogeais leur sensation : ils me répondaient par des passages de Burney.

Mon parti bien pris sur la musique, j'ai joui des mâles beautés du plafond et du *Jugement dernier;* j'ai étudié la physionomie

des cardinaux : ce sont de bons curés de campagne; le premier ministre Consalvi s'est bien gardé d'appeler des gens capables de le remplacer. Beaucoup ont l'air malade; quelques figures expriment la hauteur. Il est impossible, à cinquante ans, d'être plus bel homme que le C. Consalvi. J'ai vu, par sa place à la Chapelle Sixtine, qu'il n'est pas prêtre; il n'est que diacre.

8 août. — J'ai accroché deux artistes français; je me suis fait mener à la Sixtine. Je leur ai persuadé qu'ils m'en faisaient les honneurs. Ma sensation sur ce concert de chapons enroués est la même. Ils en sont convenus *avec beaucoup de peine*, et m'ont renvoyé aux cérémonies de la semaine sainte. Ma foi, j'ai bien l'air de manquer à l'ajournement. Des gens qui pourraient chanter, qui sauraient chanter juste, une fois de leur vie, ne pourraient se souffrir criant à tue-tête et déchirant l'oreille. Mais Rome est un drôle de pays : n'ayant rien au monde à quoi s'intéresser, il porte l'esprit de parti dans les arts. Des gens d'esprit me soutiennent que tel barbouilleur au-dessous des nôtres est excellent, uniquement parce qu'il est de Rome. — On ne saurait siffler trop fort : point de grâce pour la médiocrité; elle diminue notre sensibilité pour les beaux-arts.

14 août. — Enfin j'ai trouvé des gens de bon sens, mais c'est parmi les ambassadeurs. Ils pensent exactement comme moi. *Tout ce qui est sot*, me disait en allemand M. ***, *ne peut pas se dépêtrer des toiles d'araignée des voyageurs, et admire sur parole.* Il me mène chez l'avocat N*** : à Rome, c'est la classe instruite; rien de bête comme leurs princes. J'entends de fort bonne musique; je trouve des gens extrêmement savants, raisonnant fort bien, toutefois jusqu'à ce que le patriotisme les prenne à la gorge. Ici, tout ce qui a rapport à la musique est familier, comme à Paris les jugements sur Racine et Voltaire. Retiré dans un coin, je raisonnais, avec plaisir, avec un gros homme, qui m'a appris beaucoup de choses : c'est un tailleur enrichi.

15 août. — J'assiste à la superbe cérémonie de Saint-Pierre : tout en est auguste, excepté la musique. Ce vénérable pontife, vêtu de soie blanche, porté sur le fauteuil que lui ont donné les Génois, et distribuant des bénédictions dans ce temple sublime, forme un des beaux spectacles que j'aie vus. J'étais sous un am-

phithéâtre construit en planches, à la droite du spectateur, et où se trouvaient deux cents dames. Il y avait deux Romaines, cinq Allemandes, et cent quatre-vingt-dix Anglaises. Dans le reste de l'église, personne, excepté une centaine de paysans d'un aspect horrible. Je fais, en Italie, un voyage en Angleterre. La plupart de ces dames étaient si émues de la beauté de la cérémonie, que leur cœur avait quelque peine à sentir le ridicule des chapons sacrés qui chantaient cachés dans une cage. Il en est de même à la Sixtine. Je pense qu'ils sont censés ne faire que soutenir le chant des officiants.

18 août. — Je viens de jouir d'un des spectacles les plus beaux et les plus touchants que j'aie rencontrés en ma vie. Le pape sort de Saint-Pierre, porté par ses estafiers sur un immense brancard; on le voit à genoux devant le Saint-Sacrement. Heureusement il ne fait pas trop chaud : nous avons ce qu'on appelle une journée *ventillata*. Dès le grand matin les avenues de la place de Saint-Pierre sont sablées, nettoyées, les maisons tendues de tapisseries : cela se voit partout; mais ce qu'on ne voit qu'à Rome, ce sont des figures persuadées que le pontife qui va paraître est le souverain maître de leur bonheur ou de leur malheur éternel. Il y a des chaises et des échafauds le long des deux immenses colonnades qui entourent la place. Dès le matin les toilettes les plus recherchées, comme les costumes les plus sauvages, marchandent les meilleures places; le paysan des Abruzzes, pour peu qu'il ait deux carlins dans la poche, s'y trouve assis à côté du haut et puissant prince romain; et l'argent est, dans ce séjour de l'égalité, la seule aristocratie reconnue et privilégiée. J'ai vu en Angleterre le peuple, qui se rendait à un *meeting* où Cobbet devait parler, ne pas oser se placer sur les charrettes qui avaient amené les denrées au marché. Le cordonnier anglais disait avec un profond respect : « Ces places sont réservées pour les *gentlemen*. Commodément assis au premier rang, voici ce que j'ai vu : Sur un pavé sablé et jonché de feuilles de laurier, ont défilé d'abord cinq ou six ordres de moines gris, blancs, noirs, bruns, pies, de toutes couleurs enfin, qui, la main armée d'un large flambeau, et l'œil obliquement fixé vers la terre, chantaient à tue-tête des hymnes inintelligibles. Ils

cherchaient évidemment à captiver l'attention de la multitude par une humble démarche, que trahissait sans cesse l'orgueil de leurs regards. Venait ensuite le clergé régulier des sept grandes basiliques, séparé en sept corps différents par de grands pavillons rouge et jaune à demi tendus, que portaient des hommes vêtus de blanc; et chacun de ces pavillons, d'un aspect tout à fait oriental, était précédé par un instrument bizarre surmonté d'une cloche d'où l'on tirait un tintement unique de minute en minute. Enfin sont arrivés les hauts fonctionnaires de l'Église et les cardinaux, la tête couverte de leur bonnet pointu. Tout à coup tout le monde fléchit le genou, et, sur une estrade entourée des plus riches étoffes, je vois paraître une figure pâle, inanimée, superbe, enveloppée elle-même de draperies jusqu'au-dessus des épaules, et qui ne me semblait former qu'un tout avec l'autel, l'estrade et le soleil d'or devant lequel elle était comme en adoration. « Tu ne m'avais pas dit que le pape était mort, » disait à mes côtés un enfant à sa mère. Et rien ne peut mieux rendre l'absence totale de mouvement de cette étrange apparition. A ce moment il n'y avait que des croyants autour de moi, et moi-même j'étais d'une religion si belle! L'attitude du pape est de tradition : mais, comme elle serait fort gênante pour un vieillard, souvent infirme, on dispose les draperies de manière que Sa Sainteté ait l'air d'être à genoux, tandis qu'en réalité elle se trouve assise dans un fauteuil.

25 — Bal charmant chez une dame anglaise. L'un des libéraux les plus marquants de Rome me prend à part pour me dire : « Monsieur, il y a un livre sublime, un livre qui, selon moi, contient le bonheur des peuples et des rois : c'est le *Dictionnaire de Chambers.* » Et ainsi de tout ce que j'ai rencontré passé Bologne; mais les génies percent : Alfieri, Canova. Ce n'est pas qu'ils ne gardent une forte teinte de préjugés. En Angleterre, un demi-sot fait souvent un bon livre. Ici, un homme de talent comme Foscolo s'amuse à faire un pamphlet latin contre ses ennemis[1].

[1] *Didymi Chierici Epistolæ*, Lugano, 1816. Foscolo, le premier poëte d'Italie après Monti, est auteur des *Tombeaux* et d'*Ajace*. Comme Monti, il ne pense pas beaucoup, mais il versifie supérieurement.

26 août. — L'on me mène à l'église des Jésuites, à côté du palais de Venise. Je sens un peu de ce respect qu'inspire le pouvoir, même le plus scélérat, lorsqu'il a fait de grandes choses. — L'église est remplie de la plus infâme canaille; nous renvoyons nos montres à l'hôtel. Mauvais goût du président de Brosses, qui s'extasie sur l'autel de saint Ignace. L'ignoble et le ridicule de cette sculpture sont incroyables : c'est au point que je n'ose dire en quoi elle est ignoble; mais l'on était si barbare en France vers 1740, qu'il faut tout pardonner en faveur de tant d'esprit. Enfin la musique commence : ce sont des orgues, placées en divers endroits de l'église, qui se répondent; cela est fort agréable; mais, comme partout, le musicien abuse de la richesse de cet instrument. J'ai entendu mille fois mieux en Allemagne : cependant je passe deux heures fort bien. Chose étonnante! je vois deux ou trois Anglais vraiment touchés. Nous avons vu arriver huit ou dix cardinaux amis des jésuites. C'est à Rome que cet ordre célèbre a les ennemis les plus puissants : les dominicains et les capucins sont furieux. Honneurs militaires rendus aux cardinaux. Belle tenue des troupes romaines. On sent tellement à quelle canaille on a affaire, que chaque chapelle est gardée par une sentinelle, la baïonnette au bout du fusil : outre cela, d'autres sentinelles se promènent au milieu de la foule agenouillée. Bon trait dans le centre de la religion, qui prétend retenir les hommes par le moral! que l'on sente cependant la nécessité de la baïonnette, plus qu'à Paris, où l'on nous dit que nous sommes impies. Ces soldats revenant de France, et couverts encore de ce noble uniforme français, chantent à demi-voix le psaume avec le peuple. Rome serait encore la capitale des arts, pour peu qu'elle eût un moral passable. Ce chant du peuple est excellent. Ici la musique et l'amour font la conversation d'une duchesse comme de la femme de son coiffeur; et, quand celle-ci a de l'esprit, la différence n'est pas fort grande : c'est qu'il y a des *fortunes différentes*, mais il n'y a pas de *mœurs différentes*. Tous les Italiens parlent des mêmes choses, chacun suivant son esprit : c'est un des traits frappants de l'état moral de ce pays; la conversation du plus grand seigneur et celle de son valet de chambre sont la même.

29 août. — Je jouis de ma loge au théâtre d'Argentine. Ce n'était pas la peine de tant s'intriguer. L'on nous donne le *Tancredi* de Rossini. La pièce n'aurait pas été achevée à Brescia ou à Bologne. L'orchestre est pire que les chanteurs : mais il faut voir le ballet. La troupe de danseurs qui charme Rome avait grand'peine à se faire souffrir, il y a six mois, à Varèse, petite ville de Lombardie.

Ici, chacun orne sa loge à son gré : il y a des rideaux en baldaquin, comme pour une fenêtre à Paris, et un devant de loge en étoffe de soie, velours, mousseline; il y en a de bien ridicule, mais la variété est agréable. Je remarque trois ou quatre draperies qui rappellent de loin une couronne : on m'explique que la vanité des pauvres têtes couronnées qui habitent Rome y trouve une consolation. Tout est décadence ici, tout est souvenir, tout est mort. La vie active est à Londres et à Paris. Les jours où je suis tout à la sympathie, je préférerais Rome : mais ce séjour tend à affaiblir l'âme, à la plonger dans la stupeur; jamais d'effort, jamais d'énergie, rien ne va vite. La plus grande nouvelle de Rome, c'est que Camuccini vient de finir un tableau. Je vais voir cette *Mort de César :* c'est du mauvais David. Ma foi, j'aime mieux la vie active du Nord et le mauvais goût de nos baraques.

Il est vrai que rien ne serait supérieur à la vie active entremêlée, dans les repos, des jouissances de sympathie produites par ce beau climat de Rome.

Ce qui achève de me mettre en colère, c'est que, dans toutes les loges où je vais, on trouve très-beau cet indigne spectacle. Les Romains ont une vanité bien comique ; ils disaient ce soir : *Quel cantar è degno di una Roma !* C'est leur tournure emphatique pour nommer Rome ; ils n'en emploient jamais d'autre. Je me retire navré de cet avilissement complet. Je cherche un volume de Montesquieu ; je me rappelle enfin qu'hier on me l'a confisqué à la douane comme un auteur *des plus défendus.* Je découvre dans un recoin de mon écritoire une *Grandeur des Romains,* in-32. Je lis quelques chapitres ; j'ai du plaisir à augmenter l'humeur sombre qui me possède ; vers les deux heures, je suis à la hauteur d'Alfieri. Je lis tout *Don Garzia* avec un vif plaisir : il ne m'arrive pas de sentir cet auteur quatre fois par an.

M. Nystrom, homme d'esprit et architecte de la plus haute espérance, a bien voulu visiter avec moi la place de la colonne Trajane. Trajan fit élever cette colonne dans une sorte de cour fort étroite, auprès d'une basilique. Les travaux admirables exécutés de 1810 à 1814, par II**, intendant de la couronne à Rome, marqueront plus dans la postérité que les travaux de dix pontificats des plus actifs. Napoléon a consacré dix millions aux embellissements de Rome. Il avait le projet de faire enlever les douze pieds de terre qui gâtent le Forum.

30 août. — J'arrive de trop bonne heure au théâtre Valle : mais toutes les places du parterre sont numérotées ; quand l'on n'est pas des premiers, l'on n'entend pas. Je m'amuse à lire le règlement de police. Le gouvernement connaît son peuple : ce sont des lois atroces. Cent coups de bâton, administrés à l'instant sur l'échafaud qui est en permanence à la place Navone, avec une torche et une sentinelle, pour le spectateur qui prendrait la place d'un autre ; *cinq ans de galères* pour celui qui élève la voix contre le portier du théâtre (*la maschera*), qui distribue les places. Le jugement a lieu *ex inquisitione*, suivant les douces formes de l'inquisition. Tout ce que je vois des spectateurs, l'absence totale de politesse, d'honneur, d'égards, l'extrême insolence à côté de l'extrême bassesse dès qu'on résiste, tout me confirme ce que madame R*** me disait hier, que Tibère Pacca, gouverneur de Rome, est homme de talent et qui sait son affaire. Je fais copier son ordonnance de police : ce se sera une des pièces justificatives de mon voyage, pour qui m'accusera de trop mépriser le despotisme ecclésiastique.

La musique commence enfin ; elle est d'un nommé Romani, qui s'intitule sur l'affiche *Figlio di questa gran Roma.* Il est digne de sa patrie : sa musique n'est qu'un centon de Cimarosa ; par ce moyen, quoique sans le moindre génie, elle m'amuse.

La prima donna de Valle est cette même madame Giorgi que j'ai vue à Florence : la musique de Rossini lui allait mieux ; elle n'est plus ici qu'une faible copie de la *Malanotti*. Il y a un bouffon de la bonne école, point musqué, et qui fait rire ; mais il est bien vieux.

La pièce est une traduction des *Jeux de l'amour et du ha-*

sard. Le traducteur y a ajouté des coups de bâton, et un bailli de village qui compose une harangue à son seigneur à l'aide du *Dictionnaire des rimes.* Il y a longtemps que nous sommes convenus que la musique ne peut peindre l'esprit ; elle est obligée de prononcer lentement, et le degré de rapidité de la repartie donne presque toujours une nuance à l'idée. La musique ne peint que les passions, et que les passions tendres.

Depuis Mozart et Haydn, tandis que le chant peint une passion, des traits d'orchestre peignent d'autres nuances de sentiment, qui, je ne sais comment, viennent se confondre dans notre âme avec la peinture de la passion principale. Mayer, Winter, Weigl, Chérubini, abusent de l'accessoire, ne pouvant atteindre au principal. Mais jusqu'ici, malgré cette découverte, la musique ne peut encore atteindre l'*esprit.*

1er septembre. — Je retourne à Valle.

Des gens parfaitement heureux, ou des gens parfaitement insensibles, ne pourraient souffrir la musique : c'est pour ces deux raisons que les salons de Paris, en 1779, lui étaient si rebelles. Mozart fit bien de quitter la France; et, sans la *Nouvelle Héloïse,* le *Devin* de Jean-Jacques eût été sifflé.

Pourquoi a-t-on du plaisir à entendre chanter dans le malheur? c'est que, d'une manière obscure et qui n'effarouche pas l'*amour-propre,* cet art nous fait croire à la pitié chez les hommes : il change la douleur sèche du malheureux en douleur *regrettante;* il fait couler les larmes; sa consolation ne va pas plus loin. Aux âmes tendres, qui regrettent la mort d'un objet chéri, il ne fait que nuire et que hâter les progrès de la phthisie.

21 septembre. — Je viens de passer cinquante jours à admirer et à m'indigner. Quel séjour que la Rome antique, si, pour dernier outrage, sa mauvaise étoile n'avait pas voulu qu'on bâtît sur son sol la Rome des p...! Que ne seraient pas le Colysée, le Panthéon, la basilique d'Antonin, et tant de monuments démolis pour faire des églises, restant fièrement debout au milieu de ces collines désertes, le mont Aventin, le Quirinal, le Palatin! Heureuse Palmyre!

Saint-Pierre excepté, rien de plus plat que l'architecture moderne, si ce n'est la sculpture. Ce mot rappelle Canova, seule

exception. Il fait mettre les bustes des grands artistes au Panthéon, lieu si cher aux âmes tendres, par la tombe de Raphaël. Tôt ou tard on lui ôtera le nom d'église, qui jadis la protégea contre le génie du christianisme : ce sera un musée sublime. La plupart des bustes commandés à Canova sont bien médiocres : un seul est de lui ; on lit sur la base :

A DOMENICO CIMAROSA
ERCOLE CARDINALE CONSALVI, 1816.

Accident arrivé vers 1823. Un certain parti devenant le plus fort, tous ces bustes ont été exilés dans certaines petites salles obscures au Capitole.

Le tombeau de Raphaël, élevé à ce grand homme aussitôt après sa mort (1520), et sur lequel le cardinal Bembo fit mettre ces deux jolis vers

Ille hic est Raphael ; timuit quo sespite vinci
Rerum magna parens et moriente mori,

était orné de son buste. Le tombeau a été mutilé, et le buste relégué au Capitole.

En France, comme les convenances gémiraient de l'inscription du buste de Camarosa ! Je ne m'étonne plus de l'inclination secrète qui me faisait aimer le cardinal Consalvi. C'est le plus grand des ministres existant en Europe, parce que c'est le seul honnête homme. L'on sent bien que je fais une exception formelle pour les ministres du pays ou ce voyage paraîtra.

Cet homme rare est abhorré par ses trente-trois collègues. On mutile tous ses plans, on le force à laisser tous les détails en pâture à la sottise : c'est pour cela que l'on m'a confisqué Montesquieu. Il ne peut attaquer l'étable d'Augias de la seule manière sensée, en fondant une école polytechnique.

Je compte dans mon journal plus de vingt anecdotes sur ce grand ministre, et toutes à sa louange. Il est simple, raisonnable, obligeant, et, pour finir par un grand trait presque incroyable en France, *il n'est pas hypocrite.*

24 septembre. — C'est d'une huître malade que l'on tire la *perle*. Je désespère des arts depuis que nous marchons vers le gouvernement de l'*opinion*, parce que, dans toutes les circonstances possibles, ce sera toujours une absurdité que de bâtir Saint-Pierre. N'y avait-il donc pas vingt manières cent fois plus utiles de dépenser cinq cents millions? n'y avait-il pas deux cent mille malheureux à secourir, la moitié de la campagne de Rome à mettre en culture, les majorats à acheter à huit ou dix grandes familles de Rome et à distribuer à deux cent mille paysans, qui ne demandaient qu'un champ à cultiver pour n'être plus brigands?

Vers 1730, le gouvernement papal, je ne sais par quel hasard, avait un million à dépenser. Valait-il mieux faire la façade de Saint-Jean-de-Latran, ou un quai qui remontât le Tibre de la porte du Peuple au pont Saint-Ange?

La façade est ridicule : mais peu importe à la question. Le pape se décida pour la façade; et Rome attend encore un quai qui peut-être diminuerait la fièvre qui dévore ces quartiers depuis les premières chaleurs de mai jusqu'aux premières pluies d'octobre. Croirez-vous qu'on m'a montré dans le Corso, près de Saint-Charles-Borromée, la maison au delà de laquelle la fièvre ne passe jamais? Cette année le *kinine* fait des merveilles. Un chimiste célèbre, M. Manni, le fabrique aussi bien qu'à Paris.

On me disait hier : « Quel dommage que François Ier n'ait pas fait la France protestante! »

J'ai fort scandalisé l'apprenti philosophe en répondant : « C'eût été un grand malheur pour le monde; nous fussions devenus tristes et raisonnables comme des Genevois. Plus de *Lettres persanes*, plus de Voltaire, surtout plus de Beaumarchais. Avez-vous pensé au degré de bonheur d'une nation chez laquelle les *Mémoires de Beaumarchais* occupent toutes les attentions? Cela vaut peut-être mieux que le révérend M. Irving mettant sa montre en gage. Il y a tant de maladies et de choses tristes dans la vie, que rire n'est pas raisonnable. Les jésuites à la manche large, les indulgences, la religion telle qu'elle était en Italie vers 1650, valent beaucoup mieux, pour les arts et le bonheur, que le protestantisme le plus raisonnable. Plus il est raisonnable, plus il tue les arts et la gaieté.

(L'état de la liberté de la presse, en 1826, s'oppose à ce que j'envoie à l'imprimeur :

1° La *Vie de Pie VII*, très-favorable cependant à ce vénérable pontife ;

2° La *Vie du cardinal Consalvi ;*

3° La *Description du mécanisme du gouvernement romain*. Les choses vont à peu près comme en 1500 : c'est un morceau curieux d'antiquité ;

4° L'*Histoire du conclave de* 1823, pendant lequel je me trouvais à Rome. Chaque soir nous avions chez madame N*** le détail du vote émis dans le conclave par chaque cardinal ;

5° L'*Histoire du secrétaire employé par Pie VI* pour son travail sur les évêchés d'Allemagne ; le tour joué à ce secrétaire par le cardinal Consalvi ; les A....... de madame la générale Pfi......)

CASTEL-GANDOLFO.

1er octobre. — Je suis établi depuis un mois à Castel-Gandolfo ; je passe ma vie sur les bords du lac Albano et à Frascati. Ce serait être injuste envers ces sites délicieux que de les décrire en moins de vingt pages. — Anecdote du jeune paysan de Frascati, contée hier à la villa Aldobrandini. Ce climat inspire je ne sais comment l'*adoration pour la beauté*. Mais je n'ai déjà que trop parlé de ce qui tient à la beauté : j'ennuierai les gens du Nord. Voici de la philosophie morale. A Rome, je vais presque chaque soir chez M. Tambroni, au palais de Venise ; là je trouve son aimable femme, née à Chambéry, Canova, ami de la maison, et deux ou trois philosophes, tels, pour l'impartialité et la profondeur de leurs jugements, que jamais je n'ai rencontré rien qui en approche.

Voici l'extrait de mes notes du mois dernier. Je vais à Rome ; mais la peur de la fièvre me ramène coucher à Castel-Gandolfo.

Les gens du Nord envisagent l'existence d'une manière grave, sérieuse, profonde si l'on veut. On a peut-être autant d'esprit à Rome qu'à Édimbourg, et l'on y envisage la vie d'une manière vive, passionnée, remplie de sensations fortes, et un peu dés-

ordonnées si vous voulez. Dans la première hypothèse, le mariage et les liens de famille sont couverts de l'inviolabilité la plus emphatique. A Rome, le prince Colona ou tout autre ne considère le mariage que comme une institution destinée à régler l'état des enfants et le partage des propriétés. Un Romain à qui vous proposeriez d'aimer toujours la même femme, fût-elle un ange, s'écrierait que vous lui enlevez les trois quarts de ce qui fait qu'il vaut la peine de vivre. Ainsi, à Édimbourg, la famille est le *principal*, et à Rome l'*accessoire* seulement. Si le système des gens du Nord engendre parfois la monotonie et l'ennui que nous lisons sur leurs figures, souvent aussi il procure un bonheur calme et de tous les jours. Ce qui est plus capital à mes yeux, peut-être le système triste a-t-il quelque secrète analogie avec la liberté et tous les trésors de bonheur qu'elle verse sur les hommes. Le système romain n'admet pas cette quantité de petits États qu'on appelle *familles;* mais aussi chacun peut chercher le bonheur comme il l'entend.

Si je ne craignais de me faire lapider, j'ajouterais que je connais un pays dont les habitants ont importé pour leur usage presque tout ce qu'il y a de mauvais dans le système *triste* des protestants et dans la manière *voluptueuse* de l'Italie.

Excepté parmi les personnes qui ont plus de deux cent mille livres de rente ou une très-haute naissance, le mariage est presque inviolable en Angleterre. En Italie, quand on célèbre un mariage dans une église, cette idée d'inviolabilité et de fidélité éternelle n'entre dans la tête de personne. Comme le mari sait cela d'avance, comme c'est une chose reçue et convenue, à moins qu'il ne soit épris lui-même, ce qui le placerait alors dans la situation d'un amant à l'égard de sa maîtresse, il ne s'inquiétera nullement de la conduite de sa femme.

Il y a un troisième pays, où le mariage n'est absolument qu'une affaire de bourse; les futurs ne se voient que quand les deux notaires sont convenus des articles du contrat. Mais les maris de ce pays n'en prétendent pas moins à toute l'inviolable fidélité qui se rencontre dans les mariages anglais, et à tous les plaisirs qu'offre la société italienne. Leur intérieur est aussi rempli des jouissances de l'âme que leurs salons sont gris.

Je suis humilié du rôle que je vais jouer : je vais scandaliser ces salons en disant un mot des mœurs romaines. Rome est italienne par excellence, bien supérieure à Naples, déjà un peu francisée, et à Bologne, qui quelquefois est petite ville. A Rome, tous les dix ans, on élit un roi : ce roi n'a peut-être pas été sans passions durant sa jeunesse. Quelle source d'intérêt!

A Rome, point de gêne, de contrainte, point de ces grimaces convenues, dont la science s'appelle ailleurs usage du monde. Quand on plaît à une femme, rarement elle cherche à le cacher. *Dite a .... che mi piace* est une phrase qu'une Romaine ne se fait pas scrupule d'employer. Si l'homme qui a le bonheur de plaire partage le sentiment qu'il inspire, il dit : *Mi volete bene? — Si. — Quando ci vedremo?* Et c'est d'une manière aussi simple que commencent des attachements qui durent des années. Huit ou dix ans sont le terme moyen : une passion qui ne dure qu'un an ou deux fait mépriser la femme comme une âme faible qui n'est pas sûre de sa propre volonté. La parfaite réciprocité de devoirs qui existe entre l'amant et sa maîtresse ne contribue pas peu à affermir la constance. Au reste, dans ce pays où la politique est si fine, toute dissimulation est mise de côté. J'ai vu dernièrement, au bal magnifique donné par le banquier Torlonia, duc de Bracciano, qu'une femme ne danse qu'avec les personnes agréées par son amant. Osez-vous demander la cause des refus d'une jolie femme; elle répond avec simplicité : *Il mio amico non lo vuole. — Domandate al mio amico.*

Il se trouve chaque année un ou deux Allemands qui ont la bonté d'aller demander à l'*amico* la permission de danser avec sa maîtresse.

Les jolies Romaines ont un tort grave : c'est celui de se moquer des Françaises, qui, à leur dire, ont plus de coquetterie que d'amour, et, après mille façons, finissent par arriver au même point. Je ne donne ceci que comme un exemple des jugements ridicules que les nations portent les unes sur les autres.

On demandait à une Romaine ce qu'elle ferait si son amant lui était infidèle; cet amant était présent. Sans répondre, elle se lève, ouvre la porte, sort un instant, puis reparaît en tâtonnant, comme si elle s'avançait dans un lieu obscur. Chacun la regardait avec

étonnement, quand on la vit, toujours avec la même pantomime, s'approcher de son ami, qui n'y concevait rien lui-même, et lui briser sur la poitrine son éventail qu'elle tenait à la main.

Ce fut là toute sa réponse. Que de jolies phrases une de nos femmes à la mode n'eût-elle pas débitées en pareille occasion!

4 octobre. — M. le marquis Ga...., amant de madame Bo..... l'une des plus belles femmes de Rome, se trouvait avec elle chez M. de Blacas. La comtesse de Florès pria Ga... de chanter, en ajoutant d'un ton qui fit apparemment ressortir le calembour: *Cantate tanto bene, Gatti!* A ces mots, la Bo.... se lève furieuse : *E che sapete voi se canta bene? — Si lo so benissimo,* reprend madame de Florès d'un grand sang-froid : là-dessus silence complet dans le salon; et la plus terrible querelle s'engage entre ces dames. L'amant, fort bel homme, présent à la bataille, n'osait rien dire. Des amis firent avancer les voitures de ces deux dames, leur représentèrent combien il était inconvenant de se livrer à de pareils débats dans la maison d'un étranger, et ils eurent beaucoup de peine à leur faire quitter les salons de l'ambassadeur, chacune de son côté.

Une Romaine est capable de faire de ces sortes de scènes à son amant : elle lui donnera un coup de poignard; mais jamais, quelque tort que celui-ci puisse avoir avec elle, ne redira ce qu'il lui aura confié dans les moments d'épanchement. Elle le tuera peut-être, et en mourra de chagrin; mais ses secrets mourront avec elle. Le coup de poignard est fort rare dans la haute société, mais fort commun parmi le peuple, où il est assez rare qu'une femme se console de la perte de son amant. Je serais trop immoral si je racontais sept à huit autres anecdotes également de notoriété publique.

Chaque soir, à Rome, il y a réception, pour la haute société, dans les salons de M. l'ambassadeur d'Autriche, de M. l'ambassadeur de France, ou chez quelque prince romain. Le *secondo cetto* ne pénètre point dans ces salons, où règne un ton un peu francisé. Ce sont dans les soirées données chez des riches marchands, qui sont à la tête du *secondo cetto,* que l'étranger trouvera les mœurs romaines dans toute leur énergie. On trouve toujours huit ou dix cardinaux chez les ambassadeurs. . . . . .

Mais ici je me souviens, à propos, de la jolie retraite où l'on a envoyé l'aimable et spirituel *Santo-Domingo.*

Malgré tout ce que le vulgaire dit sur l'Italie, un homme qui joue la comédie est aussi rare dans la société à Rome ou à Milan, qu'un homme naturel et simple à Paris. Mais, à Rome, on ne dit pas de mal de la religion; c'est comme à Paris : un homme bien né ne prononce pas des mots grossiers dans un salon. Vous croyez que l'Italien est un hypocrite consommé, toujours dissimulant, et c'est l'être le plus naturel de l'Europe, et qui songe le moins à son voisin. Vous le croyez un conspirateur profond, l'être prudent par excellence, un Machiavel incarné : voyez l'innocence vertueuse et *girondine* des conspirateurs du Piémont et de Naples. Le Romain me semble supérieur, sous tous les rapports, aux autres peuples de l'Italie : il a plus de force de caractère, plus de simplicité, et incomparablement plus d'esprit. Donnez-lui un Napoléon pendant vingt ans, et les Romains seront évidemment le premier peuple de l'Europe. C'est ce que je prouverais facilement s'il me restait assez de place. Si cette brochure a une autre édition, je donnerai dix anecdotes prouvant l'assertion qui précède.

10 octobre. — Hier soir j'ai couché à Rome. Vers les neuf heures, je sortais de ces salles magnifiques voisines d'un jardin rempli d'orangers, qu'on appelle le *café Ruspoli* : vis-à-vis le café se trouve le palais Fiano. Un homme, à la porte d'une espèce de cave, disait : *Entrate, ô signori!...* (Entrez, entrez, messieurs; voilà que ça va commencer). J'entre, en effet, dans ce petit théâtre, pour la somme de vingt-huit centimes. Ce prix me fit redouter la mauvaise compagnie et les puces. Je fus bientôt rassuré. Je m'aperçus, au ton de la conversation, que j'avais pour voisins de bons bourgeois de Rome : vingt-huit centimes sont, en ce pays, une somme assez importante pour écarter la canaille du dernier ordre. Le peuple romain est peut-être celui de toute l'Europe qui aime le mieux la satire fine et mordante. Son esprit extrêmement fin saisit avec avidité et bonheur les allusions les plus éloignées. Ce qui le rend beaucoup plus heureux que le peuple de Londres, par exemple, c'est le désespoir. Accoutumé depuis trois siècles à regarder ses maux comme inévi-

tables et éternels, le bourgeois de Rome ne se met point en colère contre le ministre, et ne désire point sa mort : ce ministre serait remplacé par un être aussi méchant. Ce que le peuple veut avant tout, c'est se moquer des puissants et rire à leurs dépens : de là les dialogues entre *Pasquin* et *Marforio*. La censure est plus méticuleuse que celle de Paris, et rien de plus plat que les comédies. Le *rire* s'est réfugié aux marionnettes qui jouent des pièces à peu près improvisées.

J'ai passé une soirée fort agréable aux marionnettes du palais Fiano, quoique les acteurs eussent à peine un pied de haut; le théâtre sur lequel ils promènent leur petite personne enluminée peut avoir dix pieds de large et quatre de hauteur. Ce qui prépare le plaisir, et j'oserai dire l'illusion, c'est que les décorations de ce petit théâtre sont excellentes. Les portes et les fenêtres des maisons qu'elles représentent sont soigneusement calculées pour des acteurs qui, au lieu de cinq pieds, ont douze pouces de haut.

Le personnage à la mode parmi le peuple romain, celui dont il aime surtout à suivre les aventures, c'est Cassandrino. Cassandrino est un vieillard coquet de quelque cinquante-cinq à soixante ans, leste, ingambe, à cheveux blancs, bien poudré, bien soigné, à peu près comme un cardinal. Du reste, Cassandrino est rompu aux affaires, il ne se fâche point : à quoi bon dans un pays sans insolence militaire? Il brille par l'usage du monde le plus parfait; il connaît les hommes et les choses; il sait surtout ménager les passions du jour. Sans toutes ces qualités, le peuple romain l'appellerait villano (paysan) et ne dédaignerait pas de rire de lui. En un mot, Cassandrino serait un homme à peu près parfait, un Grandisson sexagénaire, s'il n'avait pas le malheur de tomber régulièrement amoureux de toutes les jolies femmes que le hasard lui fait rencontrer; et, comme c'est un homme du Midi qui ne s'amuse pas à rêver l'amour, il veut les séduire. Vous conviendrez que ce personnage n'est pas mal inventé pour un pays gouverné par une cour oligarchique, composée de *célibataires*, où, comme partout, le pouvoir est aux mains de la vieillesse qui songerait à prendre ombrage de Cassandrino. Il y a cent ans que ce personnage est à la mode. Il va

sans dire qu'il est séculier; mais je parierais que, dans toute la salle, il n'y a pas un spectateur qui ne lui voie la calotte rouge d'un cardinal, ou au moins les bas violets d'un *monsignore*. Les *monsignori* sont les jeunes gens de la cour du pape, les *auditeurs* de ce pays : c'est la place qui mène à toutes les autres. Le cardinal Consalvi, par exemple, a été *monsignore*, et a porté des bas violets trente ans de sa vie. Rome est rempli de *monsignori* de l'âge de Cassandrino, qui n'ont pas fait fortune aussi jeunes que le cardinal Consalvi, et qui recherchent des consolations en attendant le chapeau. La pièce de ce soir s'appelle *Cassandrino allievo di un pittore* (Cassandrino élève en peinture).

Un peintre célèbre a beaucoup d'élèves et une sœur fort jolie. Cassandrino, beau petit vieillard de soixante ans, avec la mise la plus soignée, arrive chez elle, et ne manque pas de se donner en entrant toutes les grâces modestes d'un jeune c......

L'arrivée de Cassandrino sur le théâtre des marionnettes, et les trois ou quatre tours de salon qu'il fait en attendant sa belle, que la *cameriera di casa* est allée avertir, après avoir reçu un paoletto d'étrenne, suffisent pour mettre les spectateurs en belle humeur, tant les mouvements de cette poupée imitent avec fidélité le genre d'affectation d'un jeune monsignore. La jeune sœur du peintre arrive enfin, et Cassandrino, qui n'a pas encore osé, à cause de son âge, hasarder une déclaration trop claire, la prie de lui permettre de chanter une cavatine qu'il vient d'entendre dans un concert, et dont il est encore charmé. Tout le piquant du personnage consiste dans cette timidité prudente fondée sur son âge, et dans la foule de petits moyens adroits qu'il met en usage pour faire oublier ses cheveux blancs. Cette cavatine a été chantée à ravir : c'est un des plus jolis morceaux de Paisiello. Elle a été applaudie avec transports; l'illusion était un peu écartée : car les spectateurs s'écriaient à tout moment *brava la ciabatina!* (Cette cavatine était chantée dans la coulisse par la fille d'un savetier, qui a une voix superbe.)

Cet air fort passionné fait déclaration pour le tendre Cassandrino. La sœur du peintre lui répond par des compliments infinis sur la fraîcheur de sa toilette et sur sa bonne mine; compliments que le vieux garçon reçoit avec délices. Il lui raconte

à cette occasion l'histoire de son habit. Le drap en est venu de France; Cassandrino parle ensuite de son pantalon qui arrive d'Angleterre, de sa superbe montre à répétition (il la tire et la fait sonner), qui lui a coûté cent guinées chez le meilleur horloger de Londres. Cassandrino, en un mot, étale tous les ridicules d'un vieux garçon ; il nomme par des sobriquets d'intimité tous les marchands à la mode de Rome, indique par ses gestes les fats célèbres étrangers, et il y en a toujours un ou deux que l'excès de leurs ridicules fait connaître du peuple de Rome. A chaque mot, il approche sa chaise de celle de la jeune fille. Tout à coup une si agréable visite est interrompue par le jeune peintre, frère de la demoiselle, qui paraît avec des favoris énormes et des cheveux bouclés fort longs. C'est le costume obligé des gens de génie.

Le jeune peintre prie brusquement Cassandrino de ne plus honorer sa sœur de ses visites, et il lui rend une miniature qu'il en avait reçue pour la restaurer.

Au lieu de se mettre en colère, Cassandrino accable de compliments et de choses flatteuses le jeune homme qui le chasse. Celui-ci, resté seul avec sa sœur, lui dit : « Comment avez-vous l'imprudence de recevoir tête à tête un homme qui ne peut pas vous épouser? » Ce trait fort clair a été applaudi à tout rompre. Nous avons eu ensuite un monologue fort plaisant de Cassandrino dans la rue. Rien ne peut le consoler de l'impossibilité de voir sa belle. Il se plaint tour à tour de quelques petites incommodités de son âge, et des tourments que lui donne l'excès de sa passion. Les éclats de rire interrompaient à chaque phrase le silence de la plus profonde attention. Les raisonnements qu'il se fait pour se déguiser ses soixante ans, sont d'autant plus comiques, que Cassandrino n'est point un sot : c'est au contraire un homme de beaucoup d'expérience et même d'esprit, qui ne fait des folies que parce qu'il est amoureux. Il se résout enfin à s'habiller en jeune homme, et à se présenter chez le peintre comme un jeune élève de dix-huit ans.

Au second acte, on le voit arriver chez le jeune peintre. Il s'est mis d'énormes favoris noirs : mais, dans son empressement, il a oublié d'ôter ses boucles poudrées à blanc sur l'oreille. Il

parvient à voir sa belle, et la scène d'amour avec la jeune fille est excellente de ridicule : il l'adore, et c'est bien l'amour d'un vieux garçon. Il parle toujours de sa fortune, et finit par la proposition de la partager avec elle : « Nous vivrons heureux, lui dit-il, et personne *ne connaîtra notre bonheur.* » A ce trait, les rires et l'enthousiasme du public ont interrompu la pièce pendant deux minutes. Comme il est aux genoux de sa belle, il est surpris par une vieille tante de la jeune fille, qui l'a connu quarante ans auparavant à Ferrare, où il était employé; elle lui rappelle qu'il lui parla d'amour, et le persécute tellement, que Cassandrino, de désespoir, se sauve dans l'atelier du peintre. Il reparaît bientôt, comme un autre Pourceaugnac, suivi par tous les jeunes gens qui se moquent de ce nouveau camarade à favoris noirs et à cheveux blancs. Arrive le jeune peintre qui renvoie ses élèves, et a un long dialogue fort sérieux avec Cassandrino. Celui-ci sent le voisinage du poignard. Cassandrino meurt de peur, non d'être battu, mais *de faire un éclat;* autre trait dont la *sagacité romaine* jouit avec délices.

Enfin, le jeune peintre, après s'être assez amusé de Cassandrino, qu'il persiste à prendre pour un voleur, le reconnaît enfin: « Vous êtes venu, lui dit-il, pour prendre une leçon de peinture. Je vais vous la donner : je commencerai par le *coloris.* Mes élèves vont vous dépouiller de vos habits, après quoi ils vous peindront le corps de la tête aux pieds d'une belle couleur rouge (allusion à un grand costume) ; et, parvenu ainsi au comble de vos vœux ; ils vous promèneront dans le Corso. » Effroi de Cassandrino : il consent à épouser la tante, à laquelle il a jadis fait la cour à Ferrare. Cette tante lui saute au cou. Il s'approche de la rampe, et dit en confidence aux spectateurs : « Je renonce au rouge : mais je vais devenir l'oncle de l'objet que j'adore, et..... » Il feint, à ce moment, que quelqu'un l'appelle, tourne la tête, et les spectateurs le couvrent d'applaudissements.

Après la fin de la pièce, un enfant s'est avancé sur le théâtre pour arranger les lampes ; deux ou trois étrangers se sont récriés. Il nous a fait l'effet d'un *géant,* tant l'illusion avait été complète, et si peu nous songions à la petite taille ou aux têtes

de bois des personnages qui nous faisaient rire depuis trois quarts d'heure.

Nous avons eu ensuite un ballet. Le *Puits enchanté,* tiré des *Mille et une Nuits;* plus étonnant, s'il se peut, que la comédie pour le naturel et la grâce des mouvements des danseurs. Je me suis enquis auprès de mes voisins du *mécanisme* de ces charmantes figures de bois. Les pieds sont garnis de plomb ; les fils qui les font mouvoir passent dans l'intérieur du corps et sortent sur le haut de la tête ; ils sont tous renfermés dans un tuyau noir qui contient aussi les fils particuliers qui font mouvoir la tête; les fils qui donnent le mouvement aux bras sont seuls un peu visibles. C'est pourquoi la meilleure place est à cinq ou six pas du théâtre. Les yeux se meuvent aussi, mais au hasard, suivant que la tête penche plus à droite ou à gauche.

Ce que je ne puis vous peindre, c'est l'extrême adresse avec laquelle on imite la nature par des moyens qui, à les voir décrits dans ma lettre, me semblent à moi-même si grossiers.

18 octobre. — Ce soir, au milieu de la conversation chez madame Crescenzi, un fort bel homme de trente-six ans, avec des yeux plus sombres encore que ceux qu'on rencontre d'ordinaire à Rome, a tout à coup pris la parole. Il a parlé tout seul pendant dix minutes, et assez bien; après quoi il est retombé dans un morne silence. Personne n'a répliqué à ce qu'il avait dit, et la conversation a repris comme si elle avait été interrompue par un accident.

Voici l'histoire de la princesse Santa Valle, qui, du reste, est imprimée partout, et que le lecteur est engagé à passer, s'il la connaît. Une belle comtesse, née en Allemagne, une de ces femmes cosmopolites fort protégées par la diplomatie du dix-neuvième siècle, vivait à Naples avec le plus grand luxe, et recevait toute la société. On voyait sur les genoux de la jeune comtesse une jolie petite fille de huit à dix ans; la comtesse passait sa vie à l'embrasser dans des transports de tendresse, ou à lui donner des coups de pied et à la mordre. La petite fille, au désespoir, obtint de sa protectrice, par le moyen d'un jeune p....., ami de la maison, d'être mise au couvent de Sorrento, la patrie du Tasse, et le plus beau lieu de la terre. Ses charmes se dévelop-

pèrent avec son esprit. A peine âgée de seize ans, on la citait comme la jeune fille la plus distinguée de Naples. Un homme vain, le prince Santa Valle, avait alors les plus beaux chevaux, les voitures les plus nouvellement importées de Londres : il pensa que la plus belle femme de Naples compléterait son luxe. La pauvre Emma, qui redoutait peu les folies de la comtesse sa protectrice, qui lui disait l'avoir adoptée en la trouvant orpheline dans une auberge, la pauvre Emma se trouva trop heureuse d'épouser l'être d'Italie qui savait le mieux de combien de lignes la manchette de la chemise doit dépasser l'habit. Elle devint princesse. La négociation fut conclue avec beaucoup d'adresse par la comtesse cosmopolite. Quand le prince fut tout à fait engagé, elle lui avoua qu'Emma était sa fille, et qu'elle avait pour frère le jeune prince romain qu'on voyait chez elle. Ainsi se trouva expliquée la ravissante beauté de cette enfant, fruit de l'union contractée entre une fort belle femme du Nord et un homme du Midi. Peu de mois après le mariage d'Emma, les événements politiques forcèrent le prince de Santa Valle à quitter Naples. La jeune princesse fut indifférente au sort d'un tel mari, vint à Rome où elle fut reçue magnifiquement par le fameux prince Antoine Borghèse, homme de mérite. La jeune pricesse Santa Valle habitait depuis longtemps le palais Borghèse, lorsque le bruit de la mort de son mari se répandit à Rome. La jeune veuve se hâta de prendre le deuil : et il y eut au monde deux cœurs heureux de plus. Emma aimait à la passion un jeune noble romain, mais jusque-là ne l'avait jamais reçu qu'en présence d'une vieille duègue de la maison Borghèse, qu'elle avait prise à son service aussitôt qu'elle se fut laissée aller à la faiblesse de recevoir son amant chez elle. A peine eut-elle pris le deuil, que le futur mariage du jeune Romain ne fut plus un secret dans la société. Après plusieurs mois, les plus heureux de la vie de la pauvre Emma, elle allait enfin épouser son amant, et le voir hors de la présence de la duègue, quand arriva la nouvelle qu'elle n'était pas veuve Bientôt le prince Santa Valle parut à Rome. Peu de jours après on trouva la jeune Emma morte sous un berceau de fleurs dans le beau jardin Farnèse, qui domine le Forum romain. Le mari, fort bon

homme, et point jaloux, ne fut point soupçonné. On supposa que la jeune personne avait cédé à une idée inspirée par son sang allemand. Son amant est devenu presque fou, ajouta la personne qui nous parlait : et vous avez pu en juger; c'est ce pauvre homme que vous venez de voir. Quand il est seul, on l'entend faire la conversation avec son Emma; il croit qu'elle lui répond, et il lui parle toujours des préparatifs de leur prochain mariage.

APPENDICE

FRAGMENTS DE LA PREMIÈRE ÉDITION DE 1817 [1].

ROME.

8 mars 1817. — Je pars (de Naples). Je n'oublierai pas plus la rue de Tolède que la vue que l'on a de tous les quartiers de

[1] La première édition de *Rome, Naples et Florence* a été publiée par Stendhal en 1817. A cette époque il n'avait fait qu'un seul voyage en Italie, et avait écrit son livre d'après les premières impressions reçues d'un séjour assez peu prolongé dans les principales villes de la Péninsule. Quand depuis, en 1826, l'auteur entreprit de publier une seconde édition de son ouvrage, il avait résidé longtemps au delà des Alpes, et eut l'occasion de revenir sur sa première opinion : aussi cette seconde édition fut-elle pour ainsi dire un nouveau livre, dans lequel idées, jugements, observations, dates même, tout fut changé et remanié. On comprendra que nous ayons choisi pour modèle de notre texte cette seconde édition, beaucoup plus développée que la première et qui contient les idées définitives de Stendhal sur l'Italie. Toutefois, comme nous avons remarqué dans l'édition de 1817 des passages importants qui ne se trouvent en aucune façon reproduits dans celle de 1826, nous avons cru ne pouvoir nous dispenser de faire figurer dans ce recueil des *Œuvres complètes de Stendhal* ces passages importants qui donneront au lecteur une idée des premières sensations éprouvées par l'auteur dans sa jeunesse. Ce sont ces fragments qui forment l'appendice du volume de *Rome, Naples et Florence*.

On ne sera pas surpris, après ce que nous venons de dire, de trouver dans cet appendice des opinions peu conformes à celles exprimées dans

Naples : c'est, sans comparaison, à mes yeux, la plus belle ville de l'univers. Il faut ne pas avoir le moindre sentiment des beautés de la nature pour oser lui comparer Gênes. Naples, malgré ses trois cent quarante mille âmes, est comme une maison de campagne placée au milieu d'un beau paysage. A Paris l'on ne se doute pas qu'il y ait au monde des bois ou des montagnes; à Naples, à chaque détour de rue, vous êtes surpris par un aspect singulier du mont Saint-Elme, de Pausilippe ou du Vésuve. Aux extrémités de toutes les rues de l'ancienne ville, on aperçoit, au midi, le mont Vésuve, et, au nord, le mont Saint-Elme.

Cette baie si belle, qui semble faite exprès pour le plaisir des yeux, les collines derrière Naples, toutes garnies d'arbres, cette promenade au village de Pausilippe par le chemin en corniche de Joachim, tout cela ne peut pas plus s'exprimer que s'oublier.

A Naples, la grossièreté de ce peuple demi-nu, qui vous poursuit jusque dans les cafés, me choquait un peu ; on sent à mille détails qu'on vit au milieu de barbares. Les barbares sont *friponneaux*, parce qu'ils sont pauvres, mais ne sont pas méchants; les vrais méchants-bilieux de l'Italie sont les Piémontais; c'est une des empreintes les plus profondes que j'aie jamais rencontrées. Le Piémontais n'est pas plus Italien que Français; c'est un peuple à part. J'ai reconnu un trait observé sous la tente noire de l'Arabe bédouin. Une fois que le Piémontais vous a dit : *Sem amiz*, vous pouvez tout attendre de lui. Le Piémont et la Corse peuvent encore donner des grands hommes; Alfieri est le type. Son valet lui tire un cheveu en le frisant, il lui donne un coup de couteau; le soir même il s'endort à côté de ce valet de chambre.

CAPOUE.

9 mars. — J'ai vendu ma voiture pour être sûr de ne plus

le volume et une singulière discordance dans les dates. L'auteur avait sans doute voulu éviter qu'on pût fondre ensemble les deux éditions : c'est pour cela que, respectant sa pensée, nous avons, tout en reproduisant tous ses textes, fait de ces deux versions deux parties bien distinctes du même livre. (*Note des éditeurs.*)

succomber à la tentation de voyager tête à tête avec mon valet de chambre. Je suis en voiturin, soumis, avec trois Anglais, mes compagnons, à toutes les friponneries du génie napolitain.

VELLETRI.

12 mars. — Conversation avec un prétendu homme d'esprit. C'est ce ridicule de la noblesse que nous rencontrons quelquefois en France ; on demande aux gens ce qu'ils sont, ils répondent par ce qu'ils furent; ils m'assomment de ce que Velletri fut sous les Romains.

ROME.

13 mars au soir. — En arrivant, j'ai eu la certitude qu'un homme tout-puissant dans un des principaux États de l'Europe s'est abstenu d'un crime qui l'aurait comblé d'aise, par cette considération : Tout est plein de sots qui écrivent leurs mémoires.

J'ai eu l'idée d'imprimer ce journal. J'ai vu les petits ministres despotiques de Modène chercher à se justifier aux yeux des Anglais qui passent. Qui eût dit à Napoléon et à ses courtisans qu'ils se verraient imprimés tout vifs dans l'excellent recueil *Buonaparte, sa Cour et sa Famille?* Il est plus que probable que tous les ministres de 1817 seront imprimés en 1827.

14 mars. — Un littérateur des plus savants de Rome ignorait qu'Alfieri eût écrit sa vie. C'est précisément le seul livre moderne italien que j'aie jamais vu traduit chez les libraires de Londres ou de Paris. Un homme considérable engageait Camuccini, le peintre, à faire un tableau. « On m'accorde à Paris, sur mon budget, deux cent mille francs pour les artistes romains. Le tableau que je vous demande sera payé trente mille francs. — Et que dira l'Europe lorsqu'elle saura que Camuccini fait un tableau pour trente mille francs? »

15 mars. — Madame C*** me fait appeler en toute hâte à une heure après minuit. Je pense que la police m'honore d'un mo-

ment d'attention. Rome étant au milieu d'une couronne de quatre lieues de désert dans tous les sens, échapper ne me paraît pas difficile. Je suis agréablement surpris lorsque madame C*** me dit qu'elle va me faire lire *Macirone*. C'est un roman qui se vend deux cents francs, ou plutôt qu'on ne peut avoir, quelque argent qu'on en offre. Ce sont de mauvaises copies manuscrites pleines de *non-sense* qui se vendent deux cents francs. Nous avons passé la nuit à lire l'original; c'est un volume français de cent trente-six pages, imprimé à Londres. M. Macirone, né en Angleterre, et aide de camp de Murat, raconte les six derniers mois de la vie de son maître[1]. Je ne sais si cela est vrai : mais ce récit est plus intéressant qu'aucun roman. La reconnaissance dans une bastide près Marseille servira de thème aux Shakspeares futurs, et nous la verrons sur la scène quand nous aurons des cheveux blancs.

Comment veut-on que nous ressemblions à nos pères? Il y a trente ans qu'un homme appelé par une jolie femme au milieu de la nuit aurait eu assurément toute autre idée que de prendre un passe-port faux, de l'or, des pistolets et un poignard; et il y a trente ans qu'une belle Romaine n'aurait pas réuni trois jeunes gens, à l'insu de toute sa maison, pour lire un pamphlet politique. Entre nous quatre nous n'avions pas cent ans.

16 mars. — Rien pour la musique à Rome pendant le carême. Je ne trouve dans mon journal que des observations sur la comédie et sur les mœurs qui tiennent de trop près à la politique. Mon respect et mon admiration pour le cardinal Consalvi redoublent à mesure que je vois mieux par quelle abjecte canaille il est entouré. Dieu! pourquoi l'Angleterre n'a-t-elle pas un tel ministre?

Le pape veut faire son salut; et, croyant en conscience que le cardinal Consalvi a plus de talent que lui pour gouverner, il lui a remis le despotisme civil. Le despotisme religieux est entre les mains du parti *ultra*, qui a pour chef le vertueux cardinal Pacca. Deux ou trois fois par mois, ce parti, en travaillant avec le

[1] Plût au ciel que tous les usurpateurs eussent trouvé le même châtiment!

pape pour les affaires de la religion, lui expose que les mesures du cardinal Consalvi tendent à augmenter le *nombre des damnés* parmi les sujets de l'Église. Alors le pape, les larmes aux yeux, a une explication avec son ministre.

Celui-ci répond par cette maxime : « Je juge des crimes secrets par les crimes qui arrivent à la connaissance des tribunaux, et non par les rapports des confesseurs. Un souverain est responsable, aux yeux de Dieu, de tous les crimes que ses lois laissent commettre. Les crimes et l'esprit général de friponnerie étaient diminués des deux tiers sous le gouvernement français. La perversité a reparu sous le gouvernement *ultra* qui m'a précédé. Je reviens aux mesures françaises. J'ai déjà trois cents assassinats de moins par an ; ce qui fait probablement six cents damnés de moins. »

Comme rien n'est au-dessus de la modestie et du désintéressement de ce grand ministre, le vénérable pontife finit ordinairement par l'embrasser en pleurant et en lui recommandant les âmes de ses sujets. Les trois quarts des cardinaux sont très-pieux ; mais, comme nos grands hommes d'État, *ils n'ont que l'expérience de la solitude*. Ce qu'ils savent des hommes, ils l'ont appris dans l'histoire du seizième siècle. Ils ne se doutent pas du leur ; tout ce qui est jeune à Rome sent fort bien qu'il faut donner une autre forme au principe religieux. Si la forme continue à choquer le fond, la source tarira, et, se faisant jour par des conduits secrets, ira former les superstitions les plus extravagantes. Les jeunes prélats qui ont voyagé sont convenus avec moi que le seul pays du monde où il y ait encore de la religion, c'est l'Angleterre.

Je ne sais si le cardinal Consalvi voit ce sujet d'aussi haut. Ce qui est certain, c'est que, s'il est pape, nous verrons la religion reprendre une nouvelle vigueur : si c'est le père Fontana ou le cardinal Pacca, les âmes pieuses auront à gémir des plus fausses mesures. Le cardinal Consalvi est abhorré de tous ses collègues pour avoir introduit les laïques dans l'administration, et, encore plus, pour le fameux préambule de son ordonnance. Au reste, c'est un portique magnifique qui conduit à une chaumière.

19

Un prélat, que je prenais d'abord pour un vil ambitieux, me persuade à la fin qu'une constitution libérale serait ici le signal de la plus sanguinaire anarchie. Il convient avec moi que si cet homme vertueux est blâmable, c'est de ne pas essayer d'une constitution en trois articles.

« Les dix-sept provinces nomment chacune dix députés, parmi lesquels le gouvernement en choisit cinq pour former la chambre des communes.

« La chambre des pairs est nommée, chaque année, par le gouvernement, et composée des deux tiers des cardinaux et de dix riches propriétaires.

« Ces deux chambres votent l'impôt. »

Mais l'ignorance est si crasse dans la classe éclairée, et la scélératesse si profondément enracinée chez le peuple, que même cette constitution est peut-être une imprudence. Il leur faudrait un Titus qui eût lu Delolme.

Les sots qui ne savent que ce qui est imprimé dans les livres vulgaires, croient que c'est le même christianisme qui règne en France et en Italie.

En Europe, autant de religions que d'États. A Rome et à Naples, la seule loi en vigueur, c'est la religion. Gens impartiaux! jugez du christianisme par Rome et Naples.

Les dix-neuf vingtièmes de la civilisation de la France, de l'Angleterre et de la Prusse sont dus à la liberté de la presse, et ici elle ne dit que des mensonges. J'ai trouvé toute la société de Rome occupée d'un nouveau miracle. Un serviteur de Dieu se présente un vendredi dans une auberge. On lui sert un chapon rôti : il se met en oraison, fait un signe de croix, et le chapon se change en carpe. (Voyez le *Diario di Roma*, nº ...) Sa Sainteté, touchée de cette marque de l'attention de la Divinité, a élevé à la béatitude le saint personnage qui avait mangé la carpe et qui depuis est mort. Landi, peintre célèbre, a été chargé de peindre le miracle pour le pape, et j'ai vu le tableau au Vatican.

Je m'attends que dans la société on va me nier le fait du chapon, et je compte gagner de gros paris.

Penser est une peine; il faut que la société récompense par des louanges. Ici, penser est un danger; et comme dans nos

villes de province, une fois qu'on passe pour homme d'esprit, à quoi bon de nouveaux efforts? On peut faire l'amour comme on veut; mais il ne faut pas qu'on puisse citer une plaisanterie incrédule. Sans la religion, que serait Rome?

Par la même raison on obtiendra tout d'un ouvrier romain, excepté le travail. Il est accoutumé à vivre d'aumônes, et il voit l'intrigue faire les grandes fortunes. L'essentiel pour lui n'est pas d'établir une fabrique utile et de la faire prospérer, mais d'être le cousin d'un des laquais du pape ou du cardinal-ministre. Ces espérances seraient peu fondées en 1817, je le sais; mais c'est le gouvernement des deux derniers siècles qui a donné à un peuple très-fin ces funestes maximes de conduite. Tous les artisans qui font fortune à Rome sont étrangers.

Je ne puis obtenir au café du palais Ruspoli, en *payant bien à chaque fois*, de me faire essuyer la table sur laquelle on me sert: les garçons servent comme par grâce; ils se regardent comme les plus malheureux des hommes d'être obligés de remuer. Tout cela n'empêche pas les Romains de citer cet antre comme le premier café de l'Europe, parce qu'il y a dix-sept salles enfumées qui occupent tout le rez-de-chaussée d'un grand palais. Jamais un Parisien ne pourra se faire d'idée de la saleté romaine. Il y a là des bustes, des marbres, des fenêtres grillées sur un jardin rempli d'orangers chargés d'oranges (février 1817). Tout ce grandiose, couvert de toiles d'araignée et de poussière jette l'âme dans le tragique.

Tous les palais de Rome ont la même physionomie, et font par conséquent le plus parfait contraste avec Monte-Cavallo, meublé et restauré par les Français. « Voilà, disais-je aux Romains, à quoi nous ont servi vos tableaux. Voyez nos monnaies, voyez notre papier marqué; jamais vos âmes ne tireront rien de nouveau de ces chefs-d'œuvre. La bonté de l'archet n'y fait rien, c'est le corps de l'instrument qu'il faut renouveler. » Tous les tableaux pris à Paris sont réunis au palais du Vatican dans la salle Borgia.

17 mars. — Je suis tout étonné de n'être pas réveillé tous les matins, à trois heures, par un détestable concert, composé d'une cornemuse et d'une petite flûte droite; on m'apprend que ce

sont des paysans qui viennent des Abruzzes, quinze jours avant Noël. Comme de pareils musiciens se trouvaient dans l'étable où naquit Jésus-Christ, les dévots les payent pour réveiller tout le quartier. Au fond, leur musique peu variée est très-originale et très-juste; mais il est ennuyeux d'être réveillé. A peine on se rendort que les vendeurs d'eau-de-vie, avec leur petit cri singulier et bref, vous réveillent de plus belle. Un cardinal me disait qu'il était très-probable que ce sont identiquement les mêmes airs et les mêmes instruments qui charmaient les Romains dans les fables attellanes; il en est de même des caractères d'Arlequin et de Pantalon. Il n'y a pas jusqu'à nos *cuissards* et nos *brassards* du moyen âge qui ne se retrouvent dans les tombeaux grecs des Calabres à côté des vases étrusques. Ici, à Rome, j'ai vu le *Sénèque* du prince de la Paix, à la villa Mattei. Voilà ce philosophe célèbre, que je méprise assez, débarrassé de l'horrible figure que nous lui connaissons; il a la face d'un très-galant homme, et même belle. C'est l'air grand seigneur de nos vieux courtisans.

J'ai vu Torwaldsen; c'est un Danois qu'on a voulu ériger en rival à Canova; c'est un homme de la force de feu Chaudet : il a une frise qui n'est pas mal au palais Quirinal, et chez lui quelques bas-reliefs, entre autres le *Sommeil*. Le marquis Canova a cent trente statues et l'invention d'un nouveau genre de beauté. Il sacrifie la lèvre supérieure, qu'il fait très-courte, à la beauté du nez; ce qu'il perd de physionomie par là, il cherche à le regagner par la beauté des fronts et la grosseur des têtes d'enfant.

Mais Canova est trop grand pour qu'il n'y ait pas un parti contraire. Il a, par exemple, le malheur de déplaire fort à tous les jeunes artistes français. Il a eu la bonté de me montrer la gravure d'un tableau qu'il a peint pour l'église du village où il est né (Possagno, 1757). Non-seulement il a inventé un nouveau beau idéal pour la figure de l'Être suprême qui n'est plus un vieillard, mais il a trouvé un moyen singulier et juste d'exprimer son immensité. Ce moyen est trop long à décrire; je vais me coucher : achetez l'estampe.

Encore une idée que je me reproche depuis longtemps de ne

pas écrire. Notre fatuité ne connaît nullement les anciens. Indécence unique d'un tombeau dans la cour des Studj : un sacrifice à Priape sur un tombeau! Autres exemples : le *Faune et le jeune Joueur de flûte,* le *Faune et la Chèvre* qui revient de Palerme, où il gît emballé avec les tableaux du Corrége depuis seize ans. Il n'y a rien de plaisant comme tous nos raisonnements sur les anciens et leurs arts. Comme nous ne lisons que de plates traductions, rognées par la censure, nous ne voyons pas que chez eux le *nu* obtenait un culte : parmi nous il repousse. Le vulgaire, en France, ne donne le titre de beau qu'à ce qui est féminin. Chez les Grecs, jamais de galanterie; à chaque instant un amour odieux aux modernes. Quelle idée se formerait de nos arts un habitant d'Otaïti, pour qui tout ce qui tient chez nous à la galanterie serait invisible?

Pour connaître l'antique, il faut voir et étudier des foules de statues médiocres. Partout ailleurs qu'à Rome et à Naples, cette étude est absolument illusoire. Il faut lire en même temps Platon et Plutarque en entier.

Le plaisant, c'est que nous prétendons avoir le goût grec dans les arts, manquant de la passion principale qui rendait les Grecs sensibles aux arts.

18 mars. — Je ne comprends rien à tout ce que je lis des agréments de la société de Rome dans de Brosses [1] et dans Duclos. Il n'y a pas trace de société. Ce soir, j'ai été réduit à faire un whist avec des Anglais.

Il faut que les *droits* que chacun porte dans le monde soient tellement assurés par le laps de temps, qu'il y ait de la grâce à jouer avec eux; l'ennui y force. Aujourd'hui, à la suite du boulevari général, il est occupant de soigner le maintien de ses droits.

Le cardinal, avec ses deux haridelles et son vieux carrosse à train rouge, veut trouver dans la société les respects qu'on accordait aux Bernis et aux Acquaviva. Le prince, qui a six cent mille livres de rente, se moque de lui. Mais il trouve le colonel d'un

[1] 3 vol. in-8°, Ponthieu, an VII (manuscrit volé). En 1836, M. R. Colomb a publié la première édition authentique de ces charmantes lettres; 2 vol. in-8°.

des régiments du pape; autrefois c'était une espèce de laquais, aujourd'hui c'est le colonel de la Mojaïsk et de Montmirail. On se regarde; personne n'est sûr de garder le rang qu'il occupe. D'un bout de l'Europe à l'autre, le mécontentement est général [1]. J'ai trouvé les mêmes propos dans la bouche du Batave et du Romain; partout les discussions finissent par ces mots : *Qui peut prévoir ce qui se passera d'ici à vingt ans?* La société, telle qu'elle était à Rome sous Benoît XIV, est un amusement de gens oisifs; or les peuples ne seront oisifs que vingt ans après avoir obtenu les libertés qu'ils demandent.

La France perd beaucoup, et l'Italie presque rien. On y fait toujours l'amour, et avec plus de passion qu'il y a trente ans.

Dimanche 20 mars. — Les femmes ne peuvent pas être présentées au pape; mais, tous les dimanches, à une heure, Sa Sainteté se promène dans le jardin du Vatican, et trouve sur son passage les dames étrangères. Aujourd'hui il y avait soixante Anglaises, dont trois ou quatre de la première beauté; elles avaient l'air emprunté! Tout s'est fort bien passé. Pour moi, je suis amoureux du pape, et indépendamment de mon respect pour le gouvernement du cardinal Consalvi, je voudrais qu'il vécût un siècle.

Hier, je me promenais dans ce même jardin du Vatican avec un prélat de mes amis. Nous avons rencontré Sa Sainteté : j'ai mis le genou en terre sans aucune répugnance. A vingt pas de nous, nous avons vu une figure d'hypocrite se précipiter aux genoux du pape; j'ai cru qu'on demandait la grâce de quelque condamné. Pas du tout : la figure noire demandait une bénédiction; ces choses-là ne font plus d'effet. Mon prélat m'a dit aussitôt : « C'est un usage ancien, et que Sa Sainteté voit avec beaucoup de peine, que, lorsque quelqu'un lui a été présenté, sa livrée va le lendemain *se réjouir* avec la personne qui a eu cet honneur. Cette cérémonie déplaisait beaucoup à une certaine nation; il y a eu abonnement. Chaque personne présentée donne une somme fixe pour la livrée; mais cette rétribution est remise dans les mains de la personne qui présente...... » J'ai vu que rien ne peut être secret à Rome.

[1] *Mercure* du 15 juin 1817.

Je connais à Paris un homme très-fin, qui, lorsqu'on lui demande quelque renseignement, fait une lieue pour venir le donner de vive voix. Lorsqu'on s'en étonne, il répond froidement : Il ne faut jamais écrire. Cela est volé aux Romains. Mon prélat me disait que, lorsqu'une affaire se présente, la première question, et c'est la plus longue à décider, est : *È un affar da scrivere si o no?*

Je me console de ne pouvoir imprimer ce qu'il y a de politique dans mon journal. J'ai rencontré aujourd'hui un membre du parlement d'Angleterre, M. H., bien autrement en état que moi de traiter cette partie. Ce n'est qu'en Angleterre qu'on peut trouver un jeune homme aimable, avec soixante mille livres de rente, sacrifiant son temps et sa fortune à la passion de connaître la vérité, quelle qu'elle soit. La reconnaissance s'est faite chez un bouquiniste : nous recherchions tous deux les actes imprimés du gouvernement du général Miollis. Il paraît que la même idée est venue à beaucoup de personnes : on nous a vendu cela fort cher. La question est celle-ci : Quelle a été l'influence de Buonaparte en Italie? Nous sommes d'accord, M. H. et moi, sur les sommes qu'il a consacrées aux embellissements de Rome : douze millions. En même temps, les agents subalternes de ses finances volaient trois ou quatre millions aux particuliers, que cela mettait au désespoir. Buonaparte, ne faisant la conversation avec personne, ne pouvait connaître les gens qu'il employait : Florence avait eu par hasard des magistrats aimables; ceux de Hambourg et de Rome auraient fait abhorrer Titus.

Je viens de rencontrer une longue file de soixante-deux petits prémontrés en robe blanche et chapeau à trois cornes; le plus âgé n'avait pas quinze ans ; la plupart à peine dix, plusieurs sept ou huit. Sans cette manière de prendre la jeunesse, les ordres monastiques s'éteindraient.

Aujourd'hui dimanche, j'ai été sur le point de mourir de faim. Je m'étais laissé emporter, dans les environs du Colisée, à observer la chapelle de Saint-Grégoire et les charmantes fresques du Guide, notamment le *Concert des anges*. Je rentre mourant de faim dans la Rome habitée ; j'arrive au grand café Ruspoli, fermé, parce que c'est l'heure des vêpres. — A quelle heure

ouvrira-t-il? à cinq heures. Le danger était pressant, je tombais de faim; tous les boulangers, tous les traiteurs étaient fermés. Heureusement mon cocher m'offre de me mener chez lui; j'y ai trouvé des caroubes (c'est un fruit qu'on donne aux chevaux) et du pain mouillé qui m'a semblé excellent. J'ai remarqué chez ce cocher que la *Besana* remplace à Rome le loup-garou. Les enfants frémissent à ce seul nom. C'est la Besana qui est supposée leur faire des cadeaux le jour de l'an.

22 mars. — Après Smolensk, la plus jolie position que j'aie vue pour une ville non maritime, est celle de Rome. C'est en même temps le peuple le moins civilisé. Je crois fermement, d'après deux cents anecdotes que je ne transcris pas et pour cause, qu'il y a moins à travailler pour faire un peuple civilisé des sauvages du lac Érié, que des habitants du patrimoine de saint Pierre.

L'ambassadeur de ***, que j'ai trouvé ce soir chez le duc Torlonia, banquier, et auquel je faisais part de ces idées charitables, m'a dit que je serais bien plus scandalisé de l'Espagne, et cependant l'Espagne a produit un Auguste Arguelles. Quant à la bravoure, l'armée française a vu une centaine d'officiers romains dignes des Fabius et des Scevola, le colonel Ner***, le général Pal***.

26 mars. — Je ferais cinquante lieues avec plaisir, pour voir un homme aussi fort pour la *féodalité* que M. Brougham pour les idées libérales. La conversation de ce grand homme d'État fait mon bonheur, mais il ne parle pas souvent; la sagacité romaine a su l'apprécier. Les hommes supérieurs de l'Angleterre ont une simplicité dans les manières et un naturel bien admirables. Chez nous, dès qu'un homme a gagné une bataille, il se croit obligé de jouer un rôle. Je suis présenté au maréchal ***; j'avais la tête pleine de ses victoires. Il m'assomme d'idées de politique et d'administration. Je sors avec l'idée d'un petit homme qui se dresse sur la pointe des pieds pour tâcher de paraître de la taille des gens dont on fait des ministres.

CIVITA-CASTELLANA.

27 mars. — Sans la liberté, Rome va mourir. L'*aria cattiva*

avance tous les ans. Les lieux qui étaient réputés les plus sains il y a trente ans, commencent à être attaqués, la villa Borghèse, le sommet du Monte-Mario, la villa Panfili. Rome, qui avait 166,000 âmes en 1791, n'en comptait plus que 100,000 en 1813. On veut faire honneur de cette différence à l'administration du pape. Je n'en crois rien : ce pape était un souverain comme Louis XIV; tout ce qui était d'apparat marchait bien ; mais la justice, ce premier besoin des peuples, n'allait pas : donnez vous la peine d'étudier l'affaire Macirone. Quant à l'*aria cattiva*, il faut ou la liberté, ou un homme despote supérieur. En 1813, M. Prony allait réduire les marais Pontins à ce qu'ils étaient sous les Romains; la campagne de Rome allait être plantée. Ce sont de pareils traits qui font illusion aux Italiens sur l'homme atroce.

PÉROUSE.

29 mars. — A notre sortie de Pérouse, un ministre du saint Évangile, anglais, élève pieusement les yeux au ciel, et fait le vœu que la terre s'entr'ouvre pour engloutir les habitants de Naples et de Rome, cela très-sérieusement. Pourquoi ne pas voir que la civilisation s'arrête à Florence? Rome et Naples sont des barbares habillés à l'européenne. Il faut voyager là comme en Grèce ou dans l'Asie Mineure, seulement avec plus de précautions, les Turcs étant beaucoup plus honnêtes que les Européens de Naples [1].

FLORENCE.

30 mars. — Je sors d'*Evelina*, chanté par les Monbelli. Cette musique divine a chassé tout le noir que m'avaient donné

[1] Un homme pense avec Pope que *the proper study of man is man kind;* il note les diverses dispositions morales des peuples. Souvent, à ses yeux, ces *dispositions* sont des symptômes de maladie morale. Accusera-t-on le médecin de partager les maladies qu'il observe? Si le hasard lui fait rencontrer des *jacobins*, l'accusera-t-on de penser comme Marat, parce qu'il dit : « Là il y a des jacobins? »

mes compagnons de voyage anglais et la politique. Soirée délicieuse, quoique je fusse bien fatigué.

31 mars. — D'ordinaire, l'on entend de la musique sublime mal chantée. L'*Evelina* est une anecdote d'Ossian, revêtue d'une musique imitée de Rossini (par Coccia) et assez commune, mais si divinement chantée qu'elle atteint aux plus grands effets que puisse produire cet art.

Esther Monbelli est la fille du roi d'une des îles d'Écosse. Il la marie au chef d'une île voisine, guerrier sanguinaire et puissant, et lui ordonne d'oublier le jeune Sivar. Anna Monbelli, qui fait le jeune amant, débarque, il est surpris par son rival et condamné à mort; les amants ont une entrevue. Anna Monbelli chante à sa sœur :

> Non è vero mio ben ch' io mora
> S' io rivivo in te.

Ce sont les mouvements les plus beaux et les plus tendres d'une âme généreuse qui va à la mort, peints avec une fidélité, et je dirais même une clarté dont je n'avais pas d'idée : cela seul vaut le voyage en Italie. — Je ne sais comment peindre la sensation de bonheur vive et profonde dont j'ai été pénétré.

Je suis bien intimement convaincu, d'après l'exemple de mes Anglais, que, hors de l'Italie, on dirait, en voyant les deux Monbelli : N'est-ce que ça? Se méfiant du public, ces pauvres petites filles n'auraient plus ces élans sublimes.

Je les ai vues en société : comme Mozart, elles sont bien faibles et bien maigres, et n'y portent que du silence et de la modestie.

7 avril. — Depuis huit jours mes soirées ne sont occupées que d'*Evelina* et du *Demetrio e Polibio*, où Anna Monbelli chante ces airs divers :

> Pien di contento il core,

et

> Questo cor ti giura amore.

Sa sœur Esther est faite pour les grands mouvements de passion.

La musique n'a tout son charme pour moi qu'à la cinquième ou sixième représentation. Je cherche à m'expliquer son pouvoir. Ces voix me transportent au delà de tout ce qu'il y a de commun dans la vie. C'est la pureté de Raphaël dans les madones de sa première manière; souvent aussi c'est sa faiblesse. La voix de ces jeunes filles n'est pas très-forte; elle produit tous ses miracles par la manière dont elle est conduite. Comparées aux cantatrices modernes, c'est le style de Fénelon et les phrases de Demoustier. J'ai tout lieu de croire que c'était la méthode en vogue il y a trente ans, quand la musique régnait en despote sur tous les cœurs. J'ai entendu une fois l'inimitable Pachiarotti, j'ai reconnu le style des Monbelli. Elles ont eu pour maître leur père, qui est encore ce célèbre Monbelli que nous trouvons dans les anciens voyages en Italie; il a la faiblesse de chanter. La musique de *Demetrio e Polibio* est de Rossini et de lui.

8 avril. — Conversation dans la loge de la Ghita (car c'est ainsi qu'on appelle en Italie les plus plus grandes dames par leur nom de baptême) avec monsignor L. D. B.

Le philosophe qui a le malheur de connaître les hommes méprise toujours davantage le pays où il a appris à les connaître. Le patois de mon pays me présente toutes les idées basses : un patois inconnu n'est pour moi qu'une langue étrangère. Ce second principe rend beaucoup d'Italiens injustes envers leur patrie, surtout les âmes généreuses. Au premier aspect, l'étranger pourrait les croire haineuses, mais elles ne haïssent que pour excès d'amour. L'avilissement de ce qu'elles adorent leur fait jeter un cri.

10 avril. — Je viens de me promener trois heures aux Cascine avec des gens d'esprit. Je les ai fuis pour ne pas perdre mes idées.

Au quatorzième siècle, plusieurs pays d'Italie, Venise, Florence, Rome, Naples, Milan, le Piémont, parlaient des langues différentes. Le pays qui avait la liberté eut les plus belles idées, c'est tout simple, et sa langue l'emporta. Malheureusement ce vainqueur n'extermina pas ses rivaux. La langue écrite de l'Italie n'est aussi la langue parlée qu'à Florence et à Rome. Partout

ailleurs on se sert toujours de l'ancien dialecte du pays, et parler *toscan* dans la conversation est ridicule.

Un homme qui écrit une lettre ouvre son dictionnaire, et un mot n'est jamais assez pompeux ni assez fort. De là, la naïveté, la simplicité, les nuances de naturel, sont choses inconnues en italien [1]. Dès qu'un homme a des sentiments de ce genre, il écrit en vénitien ou en milanais. On parle toujours toscan aux étrangers ; mais, dès que votre interlocuteur veut exprimer une idée énergique, il a recours à un mot de son dialecte. Les trois quarts de l'attention d'un écrivain d'Italie portent sur le physique de la langue. Il s'agit de n'employer aucun mot qui ne se trouve dans les auteurs cités par la *Crusca*. Le diable, c'est lorsqu'il faut exprimer des idées inconnues aux Florentins du quinzième siècle. Les écrivains d'Italie tombent alors dans le ridicule le plus outré. M. Botta, dans son *Histoire d'Amérique*, dit toujours : *Il convento de ' Dominicani*, le couvent des Dominicains, pour le *congrès des habitants de la Dominique.*

On n'a jamais de feu qu'en écrivant la langue qu'on parle à sa maîtresse et à ses rivaux. Pour comble de maux, l'un des deux pays où le toscan est indigène, Rome, est condamné depuis trois siècles à une enfance éternelle. Même pour les livres de philosophie, ne pas écrire la langue qu'on parle est un immense désavantage; plus de clarté.

On ne peut parler vite en italien, défaut irremédiable. En second lieu, cette langue est essentiellement obscure : d'abord parce que depuis trois siècles personne n'a d'intérêt à écrire clairement sur des sujets difficiles; ensuite parce que chacune des langues vaincues a apporté des synonymes à la langue triomphante, et Dieu sait quels synonymes ! Ils ont souvent des sens opposés. En croyant parler italien, les gens des provinces parlent encore leur dialecte. Les choses les plus simples ont des noms différents. Une rue s'appelle *via* à Rome, à Florence *strada*, à Milan *contrada*. *Villa*, à Rome, veut dire maison de

[1] Excepté les anciens historiens toscans : *Istorie Pistolesi*, *Vie de Castruccio ;* Ammirato, *Cronica sanese*, *Cronica pisana;* les trois Villani, Capponi, Buoninsegui, Fiortifioca.

campagne; à Naples, ville; bien plus, les tournures par lesquelles on exprime les nuances de sentiment tout opposées : un ami, à Milan, me disait *ti*, à Rome *voi*, à Florence *lei*. Si mon ami de Milan m'eût dit *voi*, j'en aurais conclu qu'il était brouillé avec moi.

Alfieri lui-même a écrit dans une langue morte (pour lui [1]); de là ses superlatifs, et il est venu fortifier l'enflure dont on a vu la cause. Il faut ajouter qu'un Vénitien, un Bolonais, un Piémontais, mettent le plus vif amour-propre à bien écrire le toscan. Pour comble de ridicule, les écrivains sérieux étudient le toscan dans le *Canti carnavaleschi*, dans la *Tancia* de Buonarotti, et autres livres qui amusaient la plus vile canaille de la république de Florence. C'est comme si Montesquieu avait emprunté le langage des perruquiers de Paris [2].

Un Vénitien, un Bolonais, écrivent des mots italiens, mais les tournures sont de leur pays. Cela m'a été démontré ce soir par deux ou trois *cruscanti* (puristes). Les plus sensés ont emprunté la clarté de la langue française; ceux-ci sont les plus méprisés; par exemple, l'*Histoire de Toscane* de Pignotti, le seul livre qui,

[1] Ed io gliel dico, che il verbo *vagire*
Non è di Crusca; usò il Salvin *vagito;*
Ma ad ogni modo *vagir* non si può dire.
Sat. *I Pedanti.*

[2] M. Botta, magistrat digne de la considération de l'Europe, et qui, après avoir régné, n'a pas mille écus de rente, écrit l'*imbeccare* et *il dare la spogliazza* pour *predare.*

Il parle des *ghiribizzatori che vanno girandolando arzigogli per trar la pecunia dalla borsa del popolo.*

Il écrit *conficcare* et *ribadire* pour dire *ostinazione*, *pecunia* pour *moneta*, *il moiniere* pour *il cortigiano*, *tamburini* pour *parlementári*, *petizioni inflamative* pour *scritti sediziosi*, *il ben vogliente* pour *benevolo*, *rinfuocolare* pour *inasprire*, *confortarsi cogli aghetti* pour *confortarsi con baje*, et enfin le *parte deretane dell'isola* pour le nord de l'île. A tout moment la pensée, qui veut être imposante, se revêt des mots les plus bas. Je crains que ce ridicule ne soit trop fort pour le dix-neuvième siècle. Je n'ai garde de parler des phrases de trente lignes; M. Botta me répondrait qu'on voit bien que je suis étranger, et que les Italiens ont d'autres poumons que nous. Je dirais même à nos grands écrivains de France : Quoi de plus absurde que de vouloir innover dans une chose qui ne peut être que de convention !

depuis Alfieri, puisse supporter la traduction. Au contraire, ils portent aux nues les *Nuits romaines* et la *Vie d'Erostrate* du comte Verri, le Chateaubriand de l'Italie.

On voit pourquoi la froideur académique glace les livres du peuple le plus passionné de l'univers. Ce peuple peut le disputer aux Français pour l'esprit; et son *esprit imprimé* serait sifflé même au boulevard. Comparé à l'esprit italien, Scarron est plein de noblesse; les dialogues de Fénelon sont intraduisibles en toscan : rien de plus aisé que de les mettre en vénitien ou en milanais. La prose poétique de nos grands écrivains du jour, au contraire, est de l'italien tout pur.

Parler de tout ceci à Florence, c'est justement parler de corde dans la maison d'un pendu. Je trouve Florence en arrière de la Lombardie : d'abord le *pretismo*, comme on a dit tout le temps de la promenade, tyrannise les petites villes : Prato, Pistoja, Arezzo, Siemie; et la Lombardie avait été préparée par les suppressions de Joseph II et par le comte de Firmian.

On voit déjà Beccaria et Parini très-supérieurs à leurs contemporains de Florence; en second lieu, Florence, département français, a révolté avec raison les habitants. L'orgueil de la langue fait la moitié des conversations : quoi de plus choquant que des affiches en français!

Florence n'a donc pas pris ce qu'il y avait de libéral dans les mesures de Buonaparte; la Lombardie au contraire. Dans ce moment, il y a une espèce de liberté de la presse à Pise. L'impression de Pagnotti, qui, emporté par les crimes qu'il raconte, va jusqu'à injurier les papes, n'eût pas été tolérée à Turin et peut-être à Milan; mais jamais un Bolonais n'eût écrit l'histoire des palais de Toscane de M. Anguelesi[1].

Qu'arrivera-t-il de l'Italie? Question fort difficile. Si ce peuple avait promptement les deux chambres, les discussions parlementaires sauveraient l'italien, la littérature de la capitale viendrait à l'appui; sinon, la haine s'envenime tous les jours entre la clarté française et la langue du treizième siècle. La plupart des

[1] En voir l'extrait dans la *Bibliothèque universelle*. Exemple curieux de servilité! cet auteur flatte les Médicis éteints depuis cent ans.

livres qui se publient sont comme la prose poétique de Bernardin de Saint-Pierre ou de M. Marchangy, qui serait parsemée de mots gaulois exhumés de Ronsard. Un Milanais, homme charmant, que j'ai trouvé chez madame d'Albany, m'assurait qu'il est inutile de traduire les livres français pour Milan. On a traduit le *Congrès de Vienne*, duquel on n'a pas vendu vingt exemplaires; tout le monde achetait la contre-façon française de Lugano [1]. Voilà la maudite clarté française qui envahit la Lombardie.

Ce pays est à un siècle en avant de Rome et de Naples, et à trente ans au moins en avant de Florence. Dans vingt ans, lorsque les vieillards élevés par les jésuites ne seront plus, la nuance sera encore plus tranchée; d'un autre côté, l'on publie en milanais des ouvrages du premier mérite; que va donc devenir le pauvre italien tiraillé par trois impulsions: l'imitation du Dante et du treizième siècle, l'amour de la clarté française, le plaisir que donnent le naturel et la vivacité de la langue indigène? Il y a au moins (en 1817) vingt patois différents en Italie. A Naples, cela va jusqu'à avoir des dialectes particuliers pour chaque quartier de la ville, tant est grande la sensibilité. Le roi ne parle que napolitain; je trouve qu'il a raison: pourquoi ne pas être soi-même?

EL DI D' INCOEU.

VISION.

L' éra era nou di più india volaa
Seur come in bocca al loff; no se sentiva
Una pedana. . . . .
. . . .
E'l pover merit che l' èminga don
Te me l' hann costringinu là in don canton.

Il y a plus de véritable poésie dans cet ouvrage que dans tout

[1] On peut remarquer, en passant, l'avantage d'avoir un gouverneur homme d'esprit. On se rappelle ce que le livre de M. de Pradt contient sur l'Italie et l'Autriche. M. de Saurau n'a pas hésité à en permettre la vente et la traduction. On voit bien qu'il n'y a pas de *justice* en ce pays.

ce qu'on a publié en France depuis les *Métamorphoses* de M. Lemercier. Jamais satire contre un gouvernement ne fut plus sanglante, plus méritée, et l'on peut dire plus dangereuse. Comme ce poëme est aussi frappant par le pittoresque de la fiction (l'ombre de Prina apparaît à un bourgeois qui traverse le cimetière où il repose, et lui demande ce que Milan a gagné à l'avoir assassiné), que par le mordant des épigrammes, il s'en répandit deux mille copies en huit jours.

« Si la police, disait-on, a quelque preuve contre le malheureux poëte, il ira pourrir, le reste de sa vie, dans un cachot de Mantoue. » L'auteur, qui est fort jeune, faisait le nigaud tant qu'il pouvait dans le monde. Il commençait à respirer, lorsqu'un beau jour on arrête deux de ses amis. Ils sont convaincus d'avoir distribué les premières copies de l'ouvrage, et vont être punis comme auteurs. Le gouverneur fait alors appeler le pauvre jeune homme, et lui fait sentir adroitement l'infamie dont il se couvre en laissant conduire ses amis en prison. Il n'hésite pas à tout avouer. « J'ai cru, disait-il devant moi, le jour même de l'événement, me jeter en prison pour le reste de ma vie; quelle a été ma surprise de voir Son Excellence me dire : « Monsieur le « gouverneur est moins méchant que vous ne le croyez; vous « aurez la ville pour prison; et je m'en vais moi-même deman- « der votre grâce au conseil aulique. » Deux mois après, le jeune poëte est appelé de nouveau. Il fait ses arrangements, croyant ne plus rentrer chez lui. Il arrive tout pâle chez le gouverneur qui lui dit : « Sa Majesté pardonne à votre jeunesse, et vous invite « désormais à faire un meilleur usage de vos talents. »

Aucun Italien n'est assez mon ami pour que j'ose le consulter sur les réflexions précédentes : c'est tout ce qu'il y a de plus délicat. J'ai voulu, chez madame ***, à minuit et demi, quand nous n'étions plus que sept à huit, donner une tournure littéraire à la question. J'ai avancé « que, pour arriver à un nouveau Dante, il fallait commencer par semer des Delolme et des Benjamin Constant, que jamais homme n'a été plus lui-même que le Dante, qu'Alfieri n'était pas *lui* pour la langue, que même pour les idées il était bien moins *lui* qu'il ne croyait. » J'ai été sifflé en quatuor : quatre personnes sur sept parlaient à la fois pour me terrasser;

après m'être assuré que l'expérience était impossible, je suis bien vite convenu de mon tort.

Ce qu'il y a d'affreux, c'est que ce défaut de la langue rend le comique impossible. Il n'y a pas de tournure affectée qui ne soit naturelle dans quelque coin[1]. Il restait la pauvre *comedia dell' arte*, Arlequin et Pantalon; les convenances les ont fait proscrire[2].

BOLOGNE.

12 avril. — Délices du retour à la civilisation, comme en re-

[1] Le ton de critique de la Motte, vieilli d'un siècle chez nous, serait à cinquante ans en avant de l'Italie. Les plaisanteries sur les mots *âne*, *bête*, et sur les idées d'*argent*, reviennent sans cesse. Voir les journaux littéraires et les pamphlets de 1816 et 1817. On vient de me faire acheter à Florence *Genovesi*, *Vico*, l'*Uomo morale* de Longano ; les *Saggi politici* de Mario Pagano, qui mourut pour ses opinions; le *Platone in Italia* de M. Cuoco, la *Monarchia costituzionale* d'un professeur de Milan. J'aurais été charmé de trouver cela bon.

Il y a une douzaine de citations latines qui reviennent toujours : *Quandoque bonus dormitat Homerus... Quousquè tandem*, etc , etc. Voici une phrase qu'on a voulu rendre piquante, comme Geoffroy, et qui est toute copiée des tournures d'esprit de la canaille florentine au quatorzième siècle :

« Ei roda pure i chiavistelli, che i muccini hanno aperto gli occhi, ei cordovani sono rimasi in Levante, auzi non è piu tempo che Berta filava, e i paperi menavan l' oche abera. »

Tout cela fait allusion à des idées qui avaient été mises en vogue par les Romains du douzième siècle. On voit qu'il y a de l'érudition.

Si on rassemble sur une même tablette les meilleurs ouvrages qui ont paru depuis 1770, en anglais, allemand, français et italien, on verra qu'avoir posé l'équation c'est l'avoir résolue. La littérature italienne est la plus niaise, et cependant :

« La pianta uomo nasce piu robusta in Italia che in qualunque altra terra, gli stessi atroci delitti che vi si commettono ne sono una prova. » (ALFIERI.)

Je compte dans mon journal onze anecdotes de gens de la haute société qui, depuis cinq ou six ans, ont tué leur maîtresse et se sont ensuite donné la mort. Et l'Italie n'a pas un roman. Les *Lettere di Jacopo Ortiz* ne sont qu'une imitation de Werther. C'est dans la froide Écosse, et ce n'est pas dans la belle Lombardie, que paraissent *Waverley* et les *Tales of my Landlord*.

[2] Ordonnance de Léopold, grand-duc de Toscane. Voir cette mesure préconisée dans les *Influenze morale* de Schedone. On jugera du degré de niaiserie où est tombée la littérature italienne.

venant de province à Paris. A ma première question, en arrivant à Bologne : « Y a-t-il opéra? — Oui, monsieur, la *Clémence de Titus.* » Je vole au théâtre; l'ouverture commence comme j'entre.

Ronconi, dans le rôle de Titus, excellent chanteur, la même école que les Monbelli et Pachiarotti, un accent qui va au cœur ; que n'a-t-il vingt ans de moins ! Il est encore fort agréable dans une petite salle. La bonté de Titus m'émeut jusqu'aux larmes. Quelle tragédie que la *Clémence* traduite par Racine ! Pour moi les modulations de Ronconi expriment encore mieux la bonté réunie à la puissance que l'harmonie des vers de Racine, particulièrement dans ce passage :

Questo o Romani è fabricar mi il tempio.

Quelques personnes sentiront que si ces paroles étaient chantées par une voix de basse, au lieu de l'être par une belle voix de ténor, elles perdraient ce qu'elles ont de céleste. Un poëte qui ferait très-bien les vers français, et qui ne pourrait inventer la tragédie, devrait s'emparer de ce sujet. Il aurait un grand succès; car nous savons tous qu'Auguste était un vil coquin. On remplacerait le rôle d'Anio, fade en tragédie, par un Thraséas, un Corbulon, quelque vieux général à cheveux blancs, qui ne pourrait aimer Titus parce qu'il est empereur, mais qui rendrait justice à ses grandes actions. Il aurait assez de sens pour voir que la république est impossible, et s'en prendrait aux dieux du désir de liberté qui le dévore, sans que son esprit puisse trouver les moyens de créer les intérêts qui la font naître. Le *Titus* de Métastase me produit le même effet qu'une bonne comédie de l'*Optimiste :* il rafraîchit le sang.

Vitellia, l'Emilie de Corneille, la *Bonini*, jeune élève du Conservatoire de Milan, a du jeu, de la méthode, et une assez jolie voix de tête (primo soprano), qu'elle conservera, car elle est laide.

Paraît enfin Cinna (Sesto); c'est ce Tramezani dont j'ai tant entendu parler à Londres, et que je n'ai jamais pu voir. Les femmes anglaises oubliaient toutes les règles de la pruderie en parlant de ce bel homme; ici le mot *Il fait fureur* serait

faible ; il est impossible d'avoir une plus grande quantité de grâces ; il est toujours en mouvement, toujours gracieux jusqu'à l'afféterie la plus outrée. Il exprime la haine la plus féroce par les roulements d'yeux les plus tendres. Pour moi, j'aime à le regarder, et surtout à regarder les femmes dans les loges. C'est un très-joli homme de quarante ans, qui a encore un peu de voix. Il a besoin de s'échauffer. Il chante très-bien le dernier air du second acte. Les dames trouvent sa voix magnifique : elles sont de bonne foi.

Tramezani fait tout oublier, même la haine. C'est une manière de vivre bien flatteuse que celle d'un beau chanteur. Il disait ce soir que jouer ne le fatigue pas plus que la conversation. La seule nécessité de l'entendre fait cesser les applaudissements ; et comme cependant il a quelques jaloux, chaque soirée a pour lui l'intérêt piquant d'un drame. Je lui ai répondu que si j'avais à choisir, j'aimerais mieux être lui que les héros qu'il représente. Ce n'était point un compliment.

20 avril. — Je viens enfin de découvrir un Italien qui a un peu de génie original. Le mot *imiter* semble avoir été créé en faveur de ce pays. Depuis qu'ils ont laissé refroidir le feu que déposa dans leur sein la liberté du quatorzième siècle, et cette *jeunesse des âmes* sentant le beau après dix siècles de barbarie, circonstance unique et qui ne se présentera plus, ils sont tombés dans le dernier degré du marasme. Le poëte imite le Dante, le prosateur les périodes de Boccace, l'historien le style de Machiavel[1]. Mon homme est tout bonnement un faiseur de *libretti* pour les théâtres[2]. Ordinairement ses pièces n'ont que deux représentations, parce qu'à la seconde la police les défend. Il a fait rire depuis trente ans aux dépens de tous les ridicules qui ont paru en Italie. Il commença par se moquer des Français qui emportaient des statues. Il n'a guère de réputation, parce que son genre n'admet pas le pédantisme. J'ai failli me faire lapider ce soir chez madame M***, en osant dire la moitié de ce que je viens d'écrire. J'en pense encore plus. Ce génie ignoré est l'avo-

[1] Monti, Verri, Botta.
[2] Ce mot vaut mieux que de les appeler des *poëmes*

cat Anelli, de Desenzano. Il y a dans sa manière du Dancourt, du Gozzi, et un peu du Shakspeare. Les Français, surtout les gens moulés sur la Harpe, ne trouveraient que de la bouffonnerie la plus basse. Tel est l'excès de notre *vanité*. Nous voulons savoir, avant de rire d'un trait plaisant, si les gens de bon ton le trouvent tel. Mais l'*imprévu* est la condition principale du comique. Que faire? Ne plus rire qu'au théâtre, où l'on rit sans conséquence. Voilà tout le secret de la fortune des *Variétés*. Le peu de comédie qui végète encore en France s'est réfugié là. Le plaisir que les jeunes gens trouvent aux *Français* n'est pas la joie du théâtre, c'est le plaisir d'un cours de littérature bien fait, le plaisir des souvenirs classiques. Ces jeunes gens sont réduits aux jouissances des vieux pédants. Jamais un Français vulgaire ne comprendra le talent d'Anelli; c'est la muse comique *courant des bordées* contre la monarchie la plus soupçonneuse.

N'a-t-il pas eu la hardiesse de se moquer, sous Buonaparte, de la nullité du sénat d'Italie? C'est là tout le secret des longues scènes de Papatacci dans l'*Italiana in Algieri*[1].

Aujourd'hui, il vient de tourner en ridicule Tramezani au milieu de son triomphe dans ce pays; c'est un trait d'esprit, mais c'est encore plus un acte de courage. Telle femme le haïra encore dans dix ans.

A en juger par mes Anglais, les étrangers quittent l'Italie sans même se douter des mœurs de ce pays. Ceux qui commenceront à les entrevoir doivent lire l'opéra buffa en un acte intitulé *I Virtuosi da teatro*. Ce sont les mœurs des coulisses d'Italie. Cela n'a nul rapport avec nos théâtres, les troupes ici ne durant jamais que trois mois. Dans la farce d'Anelli, le frère de la première danseuse a une dispute avec le père de la *prima donna*. Il reste seule avec celle-ci, qu'il trouve jolie. Pour faire connaissance, il lui propose de chanter un duo de l'opéra célèbre

[1] Mangiar, bere è lasciar fare.

On passe ces scènes à Paris, où d'ailleurs ce pauvre opéra est gâté de toutes les manières. En 1816 il était donné à Milan avec une pompe orientale. Il fallait voir Galli dans le rôle du bey, Paccini caïmacan et la Marcolini dans l'Italiana.

l'*Eroe somrfioso*, le *Héros doucereux*. Ici commence la plus drôle de critique du héros Tramezani. Il était, ce soir, dans une loge, faisant bonne mine contre mauvais jeu. Paccini, qui fait l'amoureux de la cantatrice, imite jusqu'aux moindres gestes du héros. A un passage très-pathétique, il s'interrompt pour dire à sa belle : « Ici, ma chère, je te montre les dents, ne pouvant te montrer mon âme. » C'est qu'une des grâces les plus répétées de Tramezani consiste à découvrir des dents superbes. Je crois que de ma vie je n'ai tant ri. La musique est de Mayer. Les *Virtuosi da teatro* alternent avec la *Clémence de Titus*. Les femmes sont furieuses, et peut-être communiqueront-elles leur colère à la police. A Paris, une plaisanterie n'est qu'une plaisanterie ; chez un peuple *étiolé* par la monarchie absolue, un homme qui souffre la plaisanterie, est un homme que le *pacha* abandonne, un homme perdu.

21 avril. — La *Clemenza di Tito*, pour la dernière fois. Au total, faible contre-épreuve du génie de Mozart. Je revois avec plaisir que ce grand homme n'a pas toujours eu un style *tendu*, comme nos tragiques ennuyeux. Il y a plusieurs motifs gais. — Il est des âmes que le moindre appareil effarouche, et que l'*operia seria* ennuie. Elles ne sympathisent avec le tendre que lorsqu'il vient après le comique. Michaut les fait toujours pleurer dans *Henri V*.

22 avril. — Comment parler musique sans faire l'histoire de mes sensations? On me les niera. Je pense que mes adversaires seront souvent de bonne foi ; tant pis pour eux.

23 avril. — La haute société de Bologne a un peu de la couleur de celle de Paris ; elle est animée par quelques-uns de ces êtres charmants qui offrent la réunion si rare de l'esprit, de la beauté et de la gaieté. Madame Martinetti ferait sensation, même à Paris.

24 avril. — En France, les gens de province n'entendent pas raison sur la *moralité de l'endroit* [1]. L'on est un peu moins bête en Italie : c'est la *gloire de la ville* qu'il est sacrilége de dimi-

[1] Procès de mademoiselle Aniche, de Bordeaux, contre le *Mercure* (juin 1817).

nuer par la moindre critique. J'ai voulu suivre cette idée dans le salon de madame M*** avec des gens qui se prétendent philosophes ; j'ai vu que les nations sont entre elles comme les jeunes gens riches mal élevés. Les Italiens sont, de plus, perdus de flatterie par les patriotes à la Dubelloy (voir la *Biblioteca italiana* de Milan). De cinquante ans cette nation ne souffrira la vérité. Je ne crois pas qu'elle trouve beaucoup de voyageurs qui l'aiment autant que moi, et ce soir toutes les mines me regardaient comme un ennemi.

30 avril. — Je viens de passer quatre jours en *villegiatura*, chez le prince V***.

Les maris n'ont pas en Italie la centième partie de la jalousie de ceux de France. Je n'ai pas pu découvrir la cause du *sigisbéisme* autre part que dans la nature. Quelques philosophes, qui étaient avec nous, m'ont dit qu'à la fin du moyen âge, quand il y eut en Italie des foules de petits tyrans cherchant à donner de la dignité à leur cour en singeant l'étiquette espagnole, les particuliers riches prirent d'eux l'usage de donner un écuyer à leurs femmes.

Oserai-je parler du fond des mœurs ? Suivant les récits de mes camarades, je crois qu'il y a autant de maris malheureux à Paris qu'à Bologne, et à Berlin qu'à Rome. Toute la différence, c'est qu'à Paris l'on pèche par vanité, et à Bologne à cause du soleil. Je ne trouve d'exception que dans les classes moyennes en Angleterre, et dans toutes les classes à Genève. Mais, ma foi ! la compensation d'ennui est trop forte ; j'aime mieux Paris, *Oh gai !*

1er mai. — Je descends de cheval ; on en trouve de très-bons à louer dans ce pays, petits et de mauvaise mine, mais malins, méchants et d'une rapidité charmante. Je viens de San Michele in Bosco. C'est un couvent situé dans une position pittoresque, comme tous ceux d'Italie ; ce vaste édifice couronne la plus jolie des collines couvertes de bois, auxquelles Bologne est adossée ; c'est comme un promontoire ombragé de grands arbres qui avance sur la plaine. Mes amis m'ont conduit là pour voir les anciennes peintures de l'école de Bologne ; ils mettent un grand prix à la priorité dans les arts ; ils veulent, à ce qu'il m'a paru, détrôner Cimabue, le plus ancien barbouilleur de l'école

de Florence. Dieu vous garde de jamais voir ses ouvrages! Nous trouvons sur cette colline cet air frais, l'*aura* de Procris, dont on ne peut connaître le charme que dans les pays du Midi. Couchés sous de grands chênes, nous goûtons en silence une des vues les plus étendues de l'univers. Tous les vains intérêts des villes semblent expirer à nos pieds; on dirait que l'âme s'élève comme les corps; quelque chose de serein et de pur se répand dans les cœurs.

Au nord, nous avons devant nous les longues lignes des montagnes de Padoue, couronnées par les sommets escarpés des Alpes, de la Suisse et du Tyrol. Au couchant, l'immense océan de l'horizon n'est interrompu que par les tours de Modène; à l'est, l'œil se perd dans des plaines sans bornes; elles ne sont terminées que par la mer Adriatique qu'on aperçoit les jours d'été au lever du soleil; au midi, autour de nous, sont les collines qui s'avancent sur le front de l'Apennin; leurs sommets couverts de bouquets de bois, d'églises, de villas, de palais, déploient la magnificence des beautés de la nature, secondée par ce que les arts d'Italie ont de plus entraînant. Le bleu foncé de l'atmosphère n'était altéré, par quelques légers nuages d'une éclatante blancheur, que tout à fait à la ligne de l'horizon.

Nos cœurs, pleins d'émotion, jouissaient en silence de tant de beautés, quand tout à coup un de nos compagnons se lève, et, du ton le plus impétueux, récite le sonnet suivant, fait par un habitant de Bologne, à la première nouvelle du passage du Saint-Bernard par l'*armée de réserve :*

SONNET.

Vidi l' Italia col crin sparso, incolto
Colà dove la Dora in Po declina,
Che sedea mesta, e avea negli occhi accolto
Quasi un orror di servitu vicina,

Nè l' altera piangea, serbava un volto
Di dolente bensì, ma di reina;
Tal forse apparve allor, che il piè disciolto
A ceppi offrì la liberta latina.

Poi sorger lieta in un balen la vidi,

E fiera ricomporsi al fasto usato
E quinci, e quindi minacciar più lidi.

E s' udia l' Apennin per ogni lato
Sonar d' applausi, e di festose gridi
Italia, italia, il tuo soccorso è nato[1].

Et des cris se sont fait entendre sur cette dernière branche de l'Apennin, mais combien différents de ceux de 1800 ! Les Italiens ont raison, Marengo avança d'un siècle la civilisation de leur patrie, comme une autre bataille l'a arrêtée pour un siècle.

Un prince de Bologne, croyant à la délivrance de l'Italie par Murat, leva en vingt-quatre heures un régiment de quinze cents hussards, dépensa deux cent mille francs, l'équipa en trois jours, et le quatrième était en ligne à la tête de sa troupe.

Cela, et le refus de la loi sur le timbre à Buonaparte dans tout l'éclat de sa puissance, sont des traits que la France n'égalera jamais.

2 mai. — Ce soir, en revenant du concert de madame G***, où Velutti a chanté, j'ai reçu les confidences d'un de mes nouveaux amis ; il vient de me tenir, sous ces beaux portiques qui conduisent au théâtre, jusqu'à deux heures du matin. Il y a un an qu'il a quitté sa maîtresse ; il se désespère et ne peut l'oublier ; il se plaisait à me raconter les moindres circonstances de leurs amours. J'admirais qu'un homme de trente-cinq ans, riche, bien fait, militaire, pût avoir tant de faiblesse ou tant d'amour. Rien de plus commun en Italie. Il se couvrira de ridicule, du moins dans nos idées françaises, en reprenant sa maîtresse, et il la reprendra ou il mourra fou. Elle, piquée de l'éclat d'une rupture où il n'avait que trop raison, le fera passer par les conditions les plus dures. J'ai déjà rencontré sept à huit de ces désespoirs. Il me semble que cela donne de la dignité à l'amour italien.

Comme un roman n'est intéressant qu'autant qu'on a le temps de le raconter tout au long, et que je meurs de sommeil, je n'écrirai que ce qui est observation philosophique :

1° Rien n'égale l'air froid et simple de cet homme qui me

[1] *Recueil du P. Ceva*, p. 264. Manfredi.

parlait, et a fait des folies inouïes en amour et à la guerre. On ne concevra jamais à Paris la *bonhomie* de la société italienne, et particulièrement l'air simple des militaires. Cette vanterie égoïste et grossière, que nous appelions *blague*, parmi les officiers subalternes des régiments, et qui donnait tant d'avantages, y est absolument inconnue.

2° Un étranger qui a passé par une grande ville d'Italie est moins connu par son nom que par celui de la dame qu'il *servait*. *Esser in servitù* est le mot, comme *amicizia* pour amour, et *avicinar una donna* pour lui faire la cour.

3° L'homme qui a fait le malheur trop évident de mon ami est un Florentin ; s'il lui faisait une scène, jamais leur maîtresse ne le reverrait. Mon Bolonais me disait : « Êtes-vous allé à Florence ? au petit théâtre d'Ogni Santi ? — Oui. — Y êtes-vous allé un jour où Stenterello jouait ? — Certainement. — Avez-vous remarqué ce caractère ? » C'est l'homme le plus mince et de la figure la plus sèche que vous ayez jamais vu ; il arrange avec toute l'élégance possible son habit troué ; le principal fondement de sa cuisine, ce sont des tranches de concombre à la glace ; du reste, vaniteux comme un Castillan, peu lui importe de mourir de faim, pourvu qu'on ne le sache pas. Si on ne lui donne pas de l'*ella*[1], il est au désespoir. Surtout, il est beau parleur et se pique de ne s'exprimer que dans les termes les plus toscans. Il lui faut trois phrases pour vous demander quelle heure il est.

« Les Florentins vous ont dit que c'est le caractère du peuple de leur pays ; la vérité est que c'est celui de toute la nation. Par exemple, M***, etc. »

Cette sortie de mon amant malheureux m'a fait rassembler plusieurs observations faites à Florence. Tous les Florentins sont maigres ; on les voit au café faire leur unique déjeuner avec un verre de café au lait et le petit pain le plus exigu, ce qui leur coûte trois gratz (vingt et un centimes). Le soir, chez Vigne, ils dînent pour deux paules et demi ou trois paules (le paule vaut cinquante-cinq centimes). Leur manière de se vêtir a quelque

[1] La plus respectueuse des quatre manières d'adresser la parole : *Tu*, *voi*, *lei*, et à Florence : *Ella*.

chose de singulier; c'est plutôt un habit bien brossé qu'un habit neuf. Rien chez eux qui ne respire l'économie la plus sévère. En tout c'est l'opposé des Milanais : jamais de ces faces épanouies et heureuses. A Milan, la principale affaire est de bien dîner ; à Florence, de faire croire qu'on a dîné. On cite par la ville beaucoup de gens qui vont à la cour et qui dînent en famille avec deux plats; mais l'ambassadeur d'aucune puissance, à Paris, n'a autant de galons sur les habits de ses gens.

Les Français qui étaient à Florence avaient fait enseigner au limonadier du café militaire, vis-à-vis la statue équestre, à faire *la bisteca* (le bifteck); ils allaient y déjeuner. Le peuple les voyait manger de la viande dès le matin et dépenser magnifiquement vingt-trois sous. Rien n'a peut-être plus contribué à faire respecter les Français. J'ai encore trouvé dans Florence le proverbe *Gran Fracesi, grandi in tutto*. Un Florentin se rappelle, au bout d'un an et avec reconnaissance, que vous lui avez fait accepter une tasse de chocolat. Cette excessive économie s'explique fort bien par l'histoire. Florence, dans le moyen âge, fut immensément riche par le commerce; de république agitée elle devint monarchie absolue, perdit son commerce, et garda son économie, la première vertu du commerce.

La Florence d'aujourd'hui est un port ouvert aux gens ruinés. Venise est bien plus gaie et bien plus aimable, mais il faut s'accoutumer à n'avoir pour toute promenade que des rues larges de quatre pieds, et un jardin unique grand comme les deux tiers des Tuileries.

3 mai. — J'ai à me confesser d'une grande erreur. L'étranger qui ne voit d'abord que les littérateurs et les gens qui passent pour des esprits, est étonné de la sottise de ce peuple. Au contraire, il n'y a rien de si fin et de si spirituel au monde. Les gens d'esprit sont ceux qui n'en font pas métier. Dès qu'ils veulent se cultiver, ils deviennent pédants. Des jeunes gens étonnants par la finesse et la sagacité de leur esprit forment des collections d'*auteurs classiques*, c'est-à-dire cités par la *Crusca*, et leur grande affaire devient de ne plus employer de mots dans la conversation qu'ils ne puissent montrer dans les *Canti carnavaleschi* ou autre platitude imprimée au quinzième siècle.

Au premier abord, il vous faut essuyer toute cette science. C'est là que mon courage m'avait abandonné à mon premier passage ; depuis, j'ai découvert que, quand ces gens-là sont *naturels* et ne veulent plus faire d'esprit, ils sont divins.

L'esprit, à Paris, manque de sagacité et s'allie souvent à la badauderie sur les grandes questions de la vie ; il veut trop paraître. Un de nos petits auteurs, charmant le premier jour, montre le *tuf* dès le second. En un dîner il vous parle de tout ce dont on peut parler. Ici, un jeune homme distingué, pédant le premier jour, est enchanteur dès qu'il ne songe plus à l'être. Les satires de Voltaire sont plates, si on les compare aux petits poëmes satiriques qui ont couru, en ces derniers temps, à Bologne, Venise, Milan : c'est la naïveté et la force de Montaigne réunies à l'imagination de l'Arioste.

4 mai. — Il y a ici sept à huit Polonaises charmantes. Pour moi, c'est l'idéal des femmes. Elles courent les peintures toute la journée ; elles ont imaginé de se faire faire un *cours de peinture* par un Danois qui, malheureusement, paraît trop aimable à la plus jolie d'entre elles. Le lieu des leçons est la galerie de cet aimable comte Mareschalchi que nous avons vu nous donner de si jolies fêtes dans sa maison des Champs-Élysées. Je suis allé aujourd'hui à ce cours, non pas à cause du professeur, mais pour me mettre bien avec lui ; je lui ai demandé la copie de sa leçon. Après avoir lu cinq ou six pages d'écriture, il s'est mis à nous expliquer les très-beaux tableaux de M. M. L'appartement dont se compose la galerie est garni de meubles de Paris, et il y a une chambre où l'on ne voit que des chefs-d'œuvre.

« Vous savez que l'école de Florence se reconnaît à un dessin hardi, qui, sur les pas de Michel-Ange, outre un peu la partie saillante des muscles.

« Raphaël eut l'expression, le dessin, l'imitation de l'antique. Sa perfection est dans les figures d'apôtres et de vierges. Il fut un peu froid et un peu sec dans les commencements, comme le Pérugin, son maître. Le Frate lui apprit le clair-obscur, où il fut toujours faible. Ce fût une grande âme.

« Le Corrége a la grâce séduisante, le clair-obscur, les raccour-

cis; son âme était faite pour réinventer l'antique; mais il ne l'a pas imité. Ses tableaux, chefs-d'œuvre de volupté, sont à Dresde et à Parme.

« Le Titien et tous les Vénitiens, ont la vérité de la couleur. Giorgione, grand homme, moissonné à l'entrée de sa carrière, en eut l'idéal.

« L'école de Bologne est, presque dans tous les genres, la perfection de la peinture.

« Le Dominiquin est l'expression surtout des affections timides, le coloris, le clair-obcur, le dessin. Pour l'expression, après Raphaël et lui, vient le Poussin.

« Le Guide, âme française, eut la beauté céleste dans les figures de femmes. Ses ombres peu fortes, sa manière suave, ses draperies légères, ses contours délicats, forment un contraste parfait avec le style de Michel-Ange de Caravage.

« Le Guerchin fut un ouvrier doué d'un singulier coup d'œil pour rendre le clair-obscur. Il copiait tout simplement les paysans du bourg de Cerito, où il travaillait à la toise. Ses figures semblent se détacher de la toile, et conviennent aux gens qui louent, dans la peinture, l'*illusion*.

« La galerie Farnèse, de Rome, met Annibal Carrache au rang des plus grands peintres. Beaucoup de gens disent : Raphaël, le Corrège, Titien et Annibal. A Bologne, on lui préfère Louis Carrache.

« L'Albane, homme froid, a bien peint les enfants et les corps de femmes, mais non leur âme; il n'en avait pas, l'envie l'occupa beaucoup. »

6 mai. — Nous sommes allés trois voitures à Correggio, pour visiter la patrie du grand homme. Tout ce que nous avons trouvé de lui, ce sont ses madones avec leurs beaux yeux si tendres, qui courent les rues déguisées en jeunes paysannes. Je me suis aperçu que je passe à Bologne pour souverainement illibéral. La chute du tyran n'a pas valu à l'Italie notre admirable constitution de 1814, chef-d'œuvre de génie et de bonté dont les nations étrangères savent admirer l'auteur, mais le rétablissement de toutes les *vieilleries*. Voilà pourquoi l'homme souverainement dissimulé, qui abhorrait tant la liberté qu'il n'a pas su se parer de ses couleurs, même lorsqu'elle était son seul

moyen de salut, trouve encore des partisans en Italie, parmi les amants passionnés de cette liberté : les Italiens d'une certaine portée m'ont souvent répété que les plus bas des hommes étaient les gens de lettres [1]. Ils partent de là pour négliger tous les livres et l'étude du mécanisme de la liberté. Ils s'imaginent qu'un ange la leur apportera un beau matin.

Beaucoup de jeunes gens, voyant la chambre des pairs d'Angleterre appuyer aveuglément le ministère qui s'est moqué d'eux à Gênes, rêvent encore à la république. C'est là une grande dispute avec eux. Le plus sûr chemin du despotisme militaire, c'est la république. Pour avoir une république, il faut commencer par se faire île. Parmi les modernes si corrompus, le rouage le plus nécessaire à la liberté, c'est un roi : voyez Berne.

Si je savais un coin du monde où l'on ne parlât pas plus politique qu'en 1770, j'y volerais, fût-il aussi loin que les jardins d'Armide. Notre partie, toute composée de jeunes femmes et de militaires, a tourné à la politique; c'est-à-dire qu'au lieu de rire et de profiter de nos beaux jours, nous avons eu le plaisir de nous indigner.

8 mai. — Veut-on le portrait des belles miladys que nous avons ici, fait de main de maître?

« Milady R*** a vingt-six ans, elle n'est pas vilaine; elle est très-douce et assez polie, et ce n'est pas sa faute de n'être pas plus amusante; c'est faute d'avoir rien vu, car elle a du bon sens, n'a nulle prétention et est fort naturelle; son ton de voix est doux, naïf et même un peu niais. Si elle avait vécu en France, elle serait aimable. Je lui fais conter sa vie; elle est occupée de son mari, de ses enfants, sans austérité ni ostentation : si elle ne m'ennuyait pas, elle me plairait assez. »

9 mai. — Admirables portraits de M. Palaggi. Un écuyer du roi d'Italie, banquier millionnaire, s'est fait peindre en écuyer. Le gouverneur l'a mandé et tancé vertement ; à quoi l'autre a répondu qu'il était maître de se faire peindre avec tel habit qu'il voudrait, et que d'ailleurs il ne rougirait jamais du costume rappelé par son portrait.

[1] Cela n'est pas exact : ce sont les houzards de la liberté, ils sont tous les jours au feu ; il faut bien qu'ils reculent quelquefois.

10 mai. — Rien ne peut distraire les Italiens et surtout les Bolonais, de leur politique enragée, qu'Alfieri. J'ai passé la soirée avec deux personnes qui ont vécu avec lui dans l'intimité, ou plutôt, car sa *hauteur* ne permit jamais l'intimité, qui l'ont vu très-souvent les dernières années de sa vie. L'un de ces messieurs lui ressemble, et avec beaucoup de grâce, car il était malade; il nous a donné pendant un quart d'heure une représentation d'Alfieri; c'est un grand homme maigre, à cheveux rouges; sa physionomie, ses yeux surtout, sont d'un dictateur de Rome. Il est entré dans le salon, et, à tout ce qu'on a pu lui dire, n'a répondu qu'en sifflant. Tout le monde se récriait sur l'étonnante ressemblance.

Quand le comte Neri est rentré, il nous a conté, entre cent traits d'originalité, de hauteur et d'ennui, que le comte Alfieri ayant été présenté à madame d'Albany, à la galerie de Florence, remarqua qu'elle s'arrêtait avec plaisir devant un portrait de Charles XII; elle dit même que l'uniforme singulier de ce prince lui paraissait extrêmement bien. Deux jours après, Alfieri parut dans les rues de Florence exactement coiffé et vêtu comme le monarque suédois, à la grande consternation des paisibles habitants.

Le comte Neri, quoique soumis en apparence à toutes les faiblesses des mœurs italiennes, ou, pour parler franchement (car pourquoi diable me génerais-je?), quoique le plus esclave des cavaliers *serventi*, et pour une femme qui le trompe assez souvent, est un philosophe. Probablement il en sait autant que nous sur sa maîtresse; mais telle qu'elle est, avec tous ses défauts, c'est encore pour lui la femme la plus aimable de la terre, et rien ne pourrait remplacer le bonheur de passer avec elle huit heures de toutes ses journées; d'ailleurs, le mari est le meilleur garçon d'une ville qui est pleine de gens de ce caractère. Je comprends fort bien le bonheur du comte Neri, et, malgré la vanité française, j'échangerais volontiers mon sort contre le sien : sa maîtresse est une des plus jolies femmes d'Italie, et si capricieuse, avec des fantaisies si étranges et si gaies, qu'il faudrait être bien sot pour trouver l'ennui auprès d'elle.

Le comte Neri m'a pris en particulier, au fond du jardin, pour

que je lui fisse le récit de la campagne de Moscou, la carte sous les yeux. J'ai pris avec moi deux officiers qui avaient été là-bas. Je lui ai dit qu'il n'y avait rien eu de si simple, et que ce n'était qu'à Paris que j'avais commencé à me figurer que je venais d'échapper à un grand péril. Tant que nous sommes morts de faim jusqu'à la Bérésina, il ne faisait pas trop froid : dès qu'il a gelé à pierre fendre, nous avons trouvé de quoi vivre dans les villages polonais. Du reste, si le prince Berthier avait eu le moindre esprit d'ordre, si Buonaparte avait eu le courage de faire fusiller deux soldats chaque jour, il n'aurait pas perdu 6,000 hommes dans toute la retraite. Je parle deux heures.

Pour me récompenser de cet acte de complaisance, qui me rappelait des souvenirs si pénibles, le comte me dit : « Vous paraissez curieux de l'effet produit par les tragédies d'Alfieri sur les cœurs italiens; demain je vous apporterai un petit *compendio* (abrégé) que je n'ai jamais montré à personne, même à la Gina. »

11 mai. — Traduction du cahier du comte :

« Alfieri haïssait les rois dans sa jeunesse, parce qu'il n'était pas né roi. Lorsqu'il se mit à lire et à s'instruire, il resta fidèle à sa haine, et se fit illusion sur son origine.

« Il se croyait républicain, et dans le fait ne désira jamais qu'une république sur le modèle de celle de Rome, où il y aurait des patriciens aussi bien que des plébéiens, et où un homme de talent pouvait toujours espérer de devenir dictateur. Il ne pouvait souffrir les rois, parce que c'étaient les seuls êtres auxquels il fût né inférieur ; mais il avait la plus haute vénération pour la noblesse, d'abord parce qu'il était né noble, et que le pouvoir absolu sur les inférieurs, qui appartient à cet ordre en Piémont, lui était fort agréable; quand il fut devenu philosophe, il ajouta : parce que ce pouvoir pouvait être exercé par une grande âme, d'une manière utile à ses inférieurs.

« Après avoir été réveillé du sombre ennui de sa jeunesse par la lecture de Plutarque, après avoir parlé avec les transports de la haine la plus féroce du gouvernement modéré des princes de la maison de Savoie, après avoir imprimé qu'il n'était pas digne d'un homme libre de se marier et de s'exposer à avoir des en-

fants sous le joug de tels tyrans; après avoir dit de cent manières qu'il répandait des larmes de rage d'être né au milieu d'un peuple avili; après avoir donné son bien à sa famille pour ne pas vivre au milieu de ses esclaves; en un mot, après avoir écrit le livre forcené de la *Tyrannide*, le hasard l'amène sur le champ de bataille, où un peuple rempli de nobles sentiments (1789) et enthousiaste de toutes les vertus cherche à conquérir sa liberté. On s'attend qu'il va partager l'ivresse de toutes les âmes généreuses; rien moins que cela : dans ce moment décisif pour son caractère, n'étant plus offensé par la majesté du trône, le *noble* l'emporte, et Alfieri n'est qu'un *ultra*. Son mépris, ou plutôt sa haine masquée en mépris, pour la nation héroïque qui vient de dévoiler son cœur, ne trouve pas de termes assez forts. De ce moment il hait encore plus la France et les Français que les rois. Quand même ce pays fût parvenu à se donner la liberté, il eût encore écrit le *Misogallo*.

« L'ennui, joint à la haine pour les heureux, est le grand trait de la vie d'Alfieri, et sur le trône il eût été Néron. A la férocité près, mademoiselle Edgeworth a fait son portrait d'avance dans son *comte de Glenthorn*. Au reste, cet homme singulier fut si impérieusement subjugué par ses penchants, que sa vie entière peut être abrégée en deux mots : il fut la victime d'une passion pour les chevaux, d'une passion pour la gloire littéraire, et d'une haine furieuse des rois, qu'il appelait amour de la liberté. Il porta tout cela à un degré d'énergie qui ne s'est peut-être jamais rencontré dans un cœur d'homme depuis les fureurs du moyen âge.

« Sur les *Mémoires d'Alfieri* je dirai : Les bulletins de Buonaparte sont intéressants, parce qu'il sortait un peu du ton de dignité. »

Les anecdotes des dernières années qu'Alfieri a passées à Florence offrant souvent le nom d'une dame de la plus haute naissance qui avait bien voulu lui accorder sa main, il serait peu délicat de les publier. Il y a d'excellents portraits d'Alfieri, par M. Fabre, jeune peintre français qui habitait la même maison.

« La simplicité de l'intrigue, le petit nombre des personnages, la marche directe de l'action, l'uniformité et la gravité travaillée

de la composition, font des tragédies d'Alfieri ce que les modernes ont produit de plus semblable à l'antique. Infiniment moins déclamatoires que les tragédies françaises, elles ont moins de brillant et de variété, mais, en revanche, une teinte plus profonde de dignité et de naturel. Comme Alfieri n'a pas adopté les odes sublimes du théâtre grec, que nous appelons chœurs, au total ses tragédies sont moins poétiques. Toutefois on sent dans tous les détails le travail d'une main savante. On peut même dire que le désir ardent qu'eut l'auteur de se garantir des personnages de pure ostentation, et sa haine extrême pour les tirades à prétention, qui lui semblaient avilir un dialogue constamment soutenu par un intérêt profond ou rempli des accents d'une passion brûlante, l'ont souvent entraîné dans une diction trop sentencieuse. A tout moment l'on trouve des morceaux écrits d'une manière pesante et qui sent l'effort. Il s'est rappelé trop constamment que le premier devoir d'un écrivain dramatique est de tenir ses personnages dans la direction de l'affaire et des intérêts qui les occupent. Aveuglé par sa haine pour un peuple voisin, chez lequel on voit les personnages abandonner leurs intérêts les plus pressants pour faire des descriptions morales ou poétiques des émotions qui les agitent, il oublie quelquefois que certaines passions sont déclamatoires dans la nature comme au théâtre, l'amour, par exemple ; qu'elles ne doivent pas s'exhaler toujours en des phrases concises et scrupuleusement exactes, mais s'échapper quelquefois à des manières de parler qui semblent hyperboliques et même fausses aux yeux du profond philosophe.

« La principale beauté, comme le grand défaut du dialogue d'Alfieri, c'est que chaque mot est employé en conscience à pousser en avant l'action de la pièce par un argument suivi, une narration nécessaire, ou l'expression exacte et géométrique d'une émotion naturelle. Ici, point de digressions, point de conversations épisodiques, et jamais de maximes, si ce n'est d'une admirable brièveté. Ces qualités, poussées à l'extrême, donnent un certain air de solidité à toute la structure de la tragédie qui fatigue un lecteur ordinaire ; le lecteur homme d'esprit prévoit trop ce qu'on va dire. Rien d'éclatant, rien d'entraînant : dès

qu'on a lu trois ou quatre de ces tragédies, les autres ne surprennent plus. C'est un livre comme Milton, qu'on prend par devoir et qu'on quitte sans peine.

« J'ai fait les remarques précédentes, en ma qualité de littérateur instruit; quant à ma sensation particulière, je pense que les personnes à qui il a été donné de comprendre Shakspeare ne seront jamais touchées jusqu'à un certain point par les compositions d'aucun autre écrivain dramatique. Shakspeare ne ressemble pas plus à Alfieri qu'à tout autre poëte. Alfieri, Corneille et tous les autres considèrent une tragédie comme un poëme. Shakspeare y a vu une représentation du caractère et des passions des hommes, qui doit toucher les spectateurs, en vertu de la sympathie, et non par une vaine admiration pour les talents du poëte. Chez les autres tragiques, le style et la couleur générale du dialogue, la distribution et l'économie des diverses parties de la pièce sont les principaux objets : pour Shakspeare, c'est la vérité et la force de l'imitation. Les poëtes classiques sont satisfaits s'il y a dans leur ouvrage assez d'action et de peintures de caractères pour empêcher la composition de tomber dans la langueur, et pour amener, d'une manière à peu près convenable, les dialogues élégants dont elle se compose. Shakspeare était satisfait si sa fable se trouvait assez bien ménagée pour ne pas choquer trop fortement cette disposition à l'illusion que le spectateur apporte au théâtre. Il croyait avoir assez fait pour son style quand il avait évité tout ce qui pouvait être ridicule. Dans le monde, quand nous parlons à nos rivaux ou à nos amis, sommes-nous affectés par ce qu'ils nous disent ou par le plus ou moins d'élégance de leur toilette ?

« Alfieri ne vit point les choses de si haut. Il ne vit point d'un côté les actions des hommes, et de l'autre les diverses manières de les peindre qui ont fait les diverses écoles dramatiques. Il partit du genre français, le seul qu'il connût. Il prit ses souvenirs pour le résultat de ses observations. Avec un peu plus d'esprit il se fût rendu la justice qu'il n'avait jamais fait d'observations. L'école qu'il a suivie admet beaucoup moins de ces *choses prises dans la nature* qui me charment chez le poëte anglais. Dans ce genre étroit, Alfieri est excellent. Ses fables sont admirablement

imaginées et développées avec tout le génie possible : tous ses caractères expriment des sentiments naturels, avec une grande beauté et souvent une grande énergie d'expression. Pour moi, c'est une faute que la fable soit trop simple et les incidents trop rares; c'est une faute que tous les caractères expriment leurs sentiments avec une égale force et une égale élégance ; que tous dirigent leurs intérêts et leurs prétentions opposées avec une politique également profonde. Mon âme ne peut perdre de vue qu'un auteur ingénieux a versifié ces dialogues si parfaits et ces tirades si dignes de Tacite. Je ne puis jamais, même pour un moment, avoir l'illusion que j'entends de véritables personnages discutant entre eux ce qu'ils croient être leurs intérêts les plus chers. Il peut y avoir plus d'éloquence et de dignité dans le système d'Alfieri ; il y a tous les charmes de l'illusion dans celui de Shakspeare. J'ai passé bien des nuits à lire Shakspeare ; je ne lis Alfieri la nuit que quand je suis en colère contre les tyrans.

« Je ne conçois pas comment les poëtes de Paris n'ont pas suivi l'exemple de M. Lemercier. En affaiblissant une tragédie d'Alfieri, il reste encore une tragédie française de la première force. Sa *Mérope*, par exemple, est bien supérieure à celle de Voltaire [1].

« Pour le style, on sent toujours qu'il a coûté beaucoup d'efforts à un homme d'un grand génie. Toujours par l'usage de tournures aussi concises que magnifiques, l'auteur travaille à donner à son vers une sorte de force factice et d'énergie. Pour enfermer beaucoup de sens en peu de mots, il accumule les interrogations, les antithèses, les maximes courtes et exprimées dans un ordre inverse, singulier dans la langue.

« Sous tous ces rapports, aussi bien par la gravité correcte des sentiments que par la parfaite propriété et la sage modération de toutes les peintures des passions, ses tragédies sont exactement le contraire de ce qu'on pouvait se promettre du caractère enflammé et indépendant qui distingua leur auteur. D'après ce que je lui ai vu faire pendant sa vie, et ce qu'il nous

[1] Voir plus loin la liste des tragédies d'Alfieri.

avoue dans ses consciencieuses confessions, on devait s'attendre à voir dans ses tragédies une grande véhémence dans les actions ; et dans le dialogue une éloquence aussi irrégulière que sublime ; des sentiments extravagants, mais ravissants par leur énergie et leur nouveauté; des passions allant jusqu'à la frénésie, et une poésie enflammée, approchant de l'emphase brillante de l'Orient.

« Au lieu de cette nouveauté entraînante, — et ce que le dix-neuvième siècle demande surtout aux arts, ce sont des sensations nouvelles, — nous avons une représentation exacte et concise des catastrophes célèbres de l'histoire, des discours énergiques, des passions, non pas éclatantes, mais profondes, et un style si sévèrement correct et si scrupuleusement correspondant à l'idée, que le lecteur le plus attentif ne peut pas ne pas s'apercevoir de l'immense travail qu'il a coûté. Fidèle à son caractère de *patricien*, Alfieri s'imagina *être* plus *respecté* en prenant ce parti. Il eût peut-être été plus grand, et certainement plus original, en étant lui-même. Mais quel homme que celui qui a pu se tromper dans un tel choix, et se placer encore à la tête de tous les poëtes classiques ! »

IMOLA.

15 mai. — Je voyage en *sediola* au clair de lune. J'aime l'aspect des Apennins éclairés par l'astre des nuits. Une *sediola*, comme le nom l'indique, est une petite chaise fixée au milieu de deux très-hautes roues. On guide soi-même un cheval qui va toujours le grand trot et fait trois lieues à l'heure. Il faut un chemin superbe, et tel que celui d'Arona à Ancône ; autrement l'on verse. Hier, j'ai versé trois fois; mais c'était ma faute, et non celle de la route. Mon cheval faisait près de quatre lieues à l'heure. L'attention étant forcément fixée sur le paysage, on ne peut plus oublier les pays qu'on a parcourus en *sediola*. Mon cheval vient de Padoue.

FERRARE.

17 mai. — Il a fallu m'arracher à Bologne, après y avoir passé quinze jours de plus que je ne comptais. Paccini est un excellent bouffe, plein de verve. Chaque soir il change quelque chose à son rôle, et Bologne, pour l'esprit, est la ville la plus remarquable de l'Italie. *Les grandes pensées viennent du cœur.*

Me voici à Ferrare, qui fut une grande ville, tant qu'elle sut garder sa nationalité; depuis qu'elle est au pape, le légat pourrait nourrir un demi-régiment de cavalerie avec l'herbe qui croît dans les rues. Les gens riches vendent leurs terres et vont s'établir à Milan. On peut acheter ici douze mille livres de rente pour cent mille francs. Il est vrai que, lorsqu'un homme va un peu trop souvent dans une maison où se trouve une jolie femme, le légat le fait appeler pour lui rappeler le neuvième commandement de Dieu. Un laquais est-il mécontent de ses maîtres, il va un vendredi porter un os de poulet au légat, qui aussitôt mande l'inique[1]. D'ailleurs il n'y a point de spectacles. Je me hâte de quitter cette ville aimable. J'avais presque oublié le tombeau de l'Arioste; j'y vais en sédiole. Est-ce bien ici que ce grand homme récitait l'histoire de Joconde à la cour du souverain?

CESÈNE.

20 mai — J'éprouve une sensation de bonheur de mon voyage en Italie, que je n'ai trouvée nulle part, même dans les jours les plus heureux de mon ambition. Je me surprends cinq ou six fois la journée avec des idées vagues de donner ma démission et de me fixer en ce pays. Les premiers mois, j'étais un peu étonné par tout ce que je voyais de nouveau; maintenant mon âme est plus calme. Je vois nettement l'ensemble des mœurs italiennes; elles me semblent bien plus favorables au bonheur que les nôtres. Je crois que ce qui me touche, c'est la bonhomie générale et le naturel.

[1] Historique.

Voici un petit détail insignifiant que j'ai oublié d'écrire à Bologne. La femme la plus capricieuse et la plus belle de la ville est souvent à la *Montagnola*, la promenade à la mode, avec une petite robe anglaise de dix-huit francs. Elle en a vingt dans ses armoires du plus grand prix. Tous les mois elle en fait faire deux ou trois qu'elle ne porte jamais. *Il est si ennuyeux de s'habiller !*

Le fat le plus célèbre de Bologne, M. P**, me disait : « Ma foi ! moi, je mets ma cravate le matin, et ne m'habille plus. Tant pis pour qui me trouve mal. »

RIMINI.

21 mai. — Comme chaque quartier de Naples a une langue, ici, chacune de ces petites villes voisines, *Ravenne, Imola, Faenza; Forli, Rimini*, a des mœurs différentes. Les uns sont prompts, emportés, vindicatifs, libertins ; les autres, rangés, tranquilles, allemands. Je n'ai pas trouvé les conversations montées sur le ton important de nos provinciaux gémissant sur les scandales de l'amour et sur la difficulté de trouver des domestiques fidèles : chacun n'y parle pas toujours de ses intérêts d'argent ; l'amour et la musique viennent jeter quelque variété dans ces monotones idées de la province. Au reste, comme chez nous, les bourgeois font la police les uns sur les autres. Par ce triste moyen, peut-être y a-t-il un peu plus de mœurs que dans les grandes villes. — Il y a beaucoup de *caractère*, les lois n'étant autrefois, sous le gouvernement des prêtres, qu'une mauvaise plaisanterie à l'usage des sots. Les gens d'ici se font justice eux-mêmes. Par là ils sont un peu moins insipides que nos bourgeois de petite ville, et la force physique est un avantage très-prisé chez les jeunes gens.

RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN.

22 mai. — Goëthe, voyageant en Italie, trouva dans ces montagnes un officier des troupes du pape, homme tout uni, qui lui dit dans la conversation : « Nous savons de bonne part que votre Frédéric le Grand, que tout le monde parmi vous consi-

dère comme un hérétique, est, dans le fond, un excellent catholique ; mais il a obtenu de notre saint père le pape une dispense pour tenir sa religion secrète. Il n'entre jamais dans aucune de vos églises hérétiques. Il a une chapelle souterraine où il entend la messe chaque jour, le cœur brisé de douleur de ne pouvoir confesser notre sainte religion. S'il ne suivait que son zèle, les Prussiens sont une race d'hérétiques si furieux qu'ils le massacreraient sur l'heure[1]. »

Cette finesse du clergé italien existe encore ; je viens d'en avoir la preuve à Saint-Marin par trois ou quatre anecdotes que je ne dirai pas.

PESARO.

24 mai. — Ici les gens ne passent pas leur vie à *juger* leur bonheur. *Mi piace*, ou *non mi piace*, est la grande manière de décider de tous. La vraie patrie est celle où l'on rencontre le plus de gens qui vous ressemblent. Je crains bien de trouver toujours en France un fond de froid dans toutes les sociétés. J'éprouve un charme, dans ce pays-ci, dont je ne puis me rendre compte ; c'est comme de l'amour ; et cependant je ne suis amoureux de personne. L'ombre des beaux arbres, la beauté du ciel pendant les nuits, l'aspect de la mer, tout a pour moi un charme, une force d'impression qui me rappelle une sensation tout à fait oubliée, ce que je sentais à seize ans, à ma première campagne ; je vois que je ne puis rendre ma pensée, toutes les circonstances que j'emploie pour la peindre sont faibles.

Toute la nature est ici plus touchante pour moi ; elle me semble neuve ; je ne vois plus rien de plat et d'insipide. Souvent, à deux heures du matin, en me retirant chez moi, à Bologne, par ces grands portiques, l'âme obsédée de ces beaux yeux que je venais de voir, passant devant ces palais dont, par ses grandes ombres, la lune dessinait les masses, il m'arrivait de m'arrêter, oppressé de bonheur, pour me dire : Que c'est beau ! En contemplant ces collines chargées d'arbres qui s'avancent jusque

[1] *Aus meinem Leben*, 1816, tome IV.

sur la ville, éclairées par cette lumière silencieuse au milieu de ce ciel étincelant, je tressaillais, les larmes me venaient aux yeux. Il m'arrive de me dire à propos de rien : Mon Dieu ! que j'ai bien fait de venir en Italie !

URBIN.

25 mai. — Singulière vivacité des habitants de cette petite ville de montagne ; grands monuments dont elle est remplie. Elle eut un prince, le duc Guidobaldo, le rival des Médicis.

Le bon ton consiste assez, en France, à rappeler sans cesse, d'une manière naturelle en apparence, que l'on ne daigne prendre intérêt à rien. Les pauvres Italiens sont bien loin de songer aux jouissances de vanité ; au milieu de l'absence de toute loi et de toute justice (on parle de ce qui existait autrefois), ils cherchent celles de la sûreté. Est-ce leur faute s'ils sont féroces? Si, sous des gouvernements souvent cruels, parce qu'ils ont toujours peur, et si faibles qu'ils n'ont de force que par l'astuce, ils n'étaient pas féroces, ils seraient détruits, si ce n'est par le pacha, du moins par le sous-pacha ou par le cadi.

Comme chez le malheureux *fellah* de la basse Égypte, la méfiance retient à chaque instant la sympathie la plus vive et la plus enflammée. De là vient qu'à la vue de la douleur et de l'injustice, s'ils sortent de leur apparente froideur, c'est par des actions d'une chaleur forcenée [1].

ANCÔNE.

26 mai. — Tout ce pays, qui a entrevu la civilisation sous le régime français, est bien en arrière de la Lombardie. Ils disent qu'il n'y a rien de pis que le gouvernement des prêtres. Les propriétaires de Bologne et de Ferrare donneraient vingt millions d'avoir pour gouverneur le comte de Saurau. M. G***

[1] Les abus qu'on est forcé de rappeler, pour être peintre fidèle, n'existent plus sans doute, mais leurs conséquences subsistent encore dans les cœurs pour un siècle.

était le meilleur homme du monde, et il n'est pas d'intrigue avilissante qui, sous son gouvernement, ne se soit développée avec succès. Le temps des tyrans odieux est passé; il n'y a plus que des imbéciles qui laissent faire le mal par qui a intérêt de le faire. L'air de férocité augmente rapidement depuis Ravenne. Au milieu de tous ces changements de gouvernements et de gouverneurs, on voit redoubler la défiance, cette base immuable du caractère italien, et ils ont raison; ici l'on ne saurait trop soupçonner. Cette circonstance favorise la musique. Un Italien ne peut chercher ni plaisir ni distraction dans la conversation; un mot indifférent aujourd'hui peut le perdre dans dix ans. Voici une lumière qui éclaire les profondeurs du sujet.

27 mai. — Je rencontre, à Saint-Cyriaque, la cathédrale et l'ancien temple de Vénus, dont j'admirais la belle vue sur la mer, un général russe, un ancien ami d'Erfurt, qui vient de Paris. Quand un ministre, en France, a fait les visites et dit toutes les paroles gracieuses auxquelles les convenances l'obligent, le pauvre homme n'en peut plus. Il signe machinalement quatre cents dépêches; pour discuter leur contenu, pour même en prendre une idée, fût-il un ange, cela lui est impossible.

Un trait du physique des Français, qui a beaucoup choqué mon Russe, c'est l'effrayante maigreur de la plupart des danseuses de l'Opéra. En effet, je m'aperçois, en y réfléchissant, que beaucoup de nos femmes à la mode sont extrêmement sveltes; elles ont fait passer cette circonstance dans l'idée de *beauté*. La maigreur est, en France, nécessaire à l'air élégant. En Italie, l'on pense avec raison que la première condition de la beauté est l'air de la santé, sans laquelle il n'est point de volupté.

Mon Moscovite trouve que la beauté est la chose la plus rare parmi les dames françaises; il assure que les plus belles figures qu'il ait vues à Paris sont anglaises.

Si l'on prend la peine de compter, au bois de Boulogne, cent femmes françaises, quatre-vingts sont agréables, et une à peine est belle. Parmi cent femmes anglaises, trente sont grotesques, quarante décidément laides, vingt assez bien, quoique maussades, et dix des divinités sur la terre, par la fraîcheur et l'inno-

cence de leur beauté. Sur cent Italiennes, trente sont des caricatures avec du rouge et de la poudre à poudrer sur le visage et sur la gorge; cinquante sont belles, mais sans autre attrait que l'air voluptueux; les vingt autres sont de la beauté antique la plus ravissante, et l'emportent, à notre avis, même sur les plus belles Anglaises. La beauté anglaise paraît mesquine, sans âme, sans vie, auprès des yeux divins que le ciel a donnés à l'Italie.

La forme des os de la tête est laide à Paris : cela se rapproche du singe, et c'est ce qui empêche les femmes de résister aux premières atteintes de l'âge. Les trois plus belles femmes de Rome ont certainement plus de quarante-cinq ans. Paris est plus au nord, et cependant jamais un tel miracle n'y a été observé. J'objecte à mon général russe que Paris et la Champagne sont les pays de France ou la charpente de la tête est la moins belle. Les femmes du pays de Caux et les Arlésiennes se rapprochent plus des belles formes de l'Italie; ici, toujours quelque trait grandiose, même dans les têtes les plus décidément laides. On peut en prendre une idée par les têtes de vieilles femmes de Léonard de Vinci et de Raphaël. Mais la France reste toujours le pays où il y a le plus de femmes passables.

Elles séduisent par les plaisirs délicats que promet leur manière de porter leurs vêtements, et ces plaisirs peuvent être appréciés par l'âme la plus dénuée de passions. Les âmes arides ont peur de la beauté italienne.

Quant à la beauté des hommes, après les Italiens, nous donnons l'avantage aux jeunes Anglais, quand ils peuvent éviter l'air lourd.

Un jeune paysan italien, qui est laid, est effrayant; le paysan français est niais, l'anglais grossier.

LORETTE.

30 mai. — Avant-hier, comme je levais à la boussole un croquis de la bataille de *Tolentino*, je remarquai une figure militaire, aussi à cheval, qui suivait mes mouvements. Nous nous trouvâmes le soir à l'auberge de *Macerata*, et l'ennui, ce

grand mobile des gens d'esprit, fit que le colonel Forsyt m'adressa la parole. Voyant un homme âgé, je lui offris une copie de mon plan ; il accepta. Je montai dans ma chambre pour la lui faire. Accoutumé à ce travail dans les états-majors, j'eus bientôt dépêché ma petite carte. Sensible à cette marque d'attention, mon colonel, qui m'avait suivi dans ma chambre, voulut être aimable pour moi, et parla presque autant qu'un Français. Il devait partir ce matin pour Naples, par les Abruzzes, et moi pour Ferrare. Nous nous promenons le long du golfe Adriatique, sur ces collines singulières, couvertes de verdure, et desquelles, par un accident des plus bizarres que j'aie vus, on plonge tout à coup sur la mer. Tantôt, pendant deux ou trois milles, le chemin suit la crête d'une montagne ; à droite et à gauche, on a une descente rapide en face du golfe ; tantôt il plonge dans une vallée profonde, et l'on se croirait à cent lieues de la mer ; car ses rivages n'ont rien ici de cet aspect désolé qu'ils présentent dans le Nord.

Sûrs de nous quitter demain, probablement pour toujours, nous nous hâtons, mon colonel et moi, de nous dire en peu de mots tout ce que nous avons de plus intéressant.

Je lui parlais de l'ancien Paris, et de la société française avant la Révolution ; il me dit : « Vous la jugez avec humeur. Il faut convenir que l'échantillon que vous en avez a un peu perdu de ses grâces. Pour moi, je suis venu sept fois en France avant la Révolution, et, pour la première de toutes, en 1775, à vingt ans ; ma famille était liée avec Horace Walpole, et j'eus une lettre de lui pour madame du Deffant. J'allai chez madame la duchesse de Choiseul ; j'y voyais l'abbé Barthélemy, le président Hénault, Pont-de-Veyle ; je fus présenté à d'Alembert, ce modèle des sages ; à madame de Flamarens, ce modèle des grâces ; et, après avoir combattu à Waterloo, j'ai quitté le service, et suis venu passer quinze mois à Paris, en 1815. Jamais l'histoire d'aucun peuple ne présentera de contraste aussi amusant : jamais des pères ne se virent remplacés par des enfants si différents d'eux-mêmes. » Trouvant le colonel parfaitement impartial, et même, chose rare parmi les gens de son âge, voyant qu'il préférait presque la France actuelle, je l'ai engagé à me peindre cette société

si aimable et désormais si impossible à retrouver. Ainsi, jouissant de la douce brise du printemps, allant au pas de nos chevaux sur le bord de l'Adriatique, et nous interrompant de temps à autre pour admirer ses aspects singuliers, nous avons passé six heures à cheval et dans les salons de Paris en 1775.

« Indépendamment de la plus grande gaieté que vous tenez du ciel, vous autres Français, il me semble que votre société se distinguait de la nôtre, en Angleterre, par trois circonstances : l'exclusion de toutes les personnes d'une naissance inférieure ; l'élégance de l'éducation des femmes et la culture de leur esprit ; l'absence d'occupations et d'antipathies politiques.

« Par l'effet de la première de ces circonstances, la société de Paris, dans ma jeunesse, offrait infiniment plus d'élégance, d'aisance et de naturel, qu'il n'y en a jamais eu en Angleterre. L'exclusion générale des *bourgeois* éloignait sans doute tout ce qui est vulgaire dans la vie ; mais elle avait un bien autre avantage : elle rendait impossibles ces sentiments de jalousie mutuelle et de mépris, cet état de guerre perpétuel entre l'orgueil de la naissance et les richesses accumulées par le travail, dont aujourd'hui l'on ne peut prévenir les effets que par un système général de réserve et de silence.

« Là, tout est noble, tous sont égaux.

« Il ne saurait y avoir de prétentions : chacun est à sa place partout, et les mêmes manières étant familières, dès l'enfance, à chaque membre de la société, les *manières* cessent d'être un objet d'attention. Personne ne craint le ridicule de l'*air commun*, et l'absence de ce défaut n'inspire de vanité à personne. Les petites particularités qui distinguent les individus ne sont pas attribuées à l'ignorance du bel usage, au manque d'esprit, mais au caprice, au tempérament. On ne songe pas toujours, avant de remuer, à la loi qui règle chaque mouvement [1]. La terrible peine du ridicule n'étant pas encourue à chaque moment, il n'y a nulle roideur dans le monde, chacun se livre à sa disposition. C'est ainsi que la plus haute société du peuple le

[1] Voir la *Journée d'un fashionable* dans l'*Angleterre et les Anglais* de M. Dickinson, tome II.

plus poli de l'univers se rapprochait infiniment de la liberté de la société des paysans et par les mêmes causes.

« En Angleterre, nous n'avons jamais eu cet arrangement. Les grandes richesses de la classe mercantile, et le droit qu'a chacun d'aspirer à toutes les places, ont toujours prévenu toute séparation entre les gens de haute naissance, et les bourgeois même dans la société la plus intime. Des millions, ou de grands talents, suffisant pour élever un homme aux premières places, il faut bien que ces avantages lui servent aussi de passe-port pour arriver à la haute société. Par là, elle se trouve mélangée de caractères si discordants, et quelquefois si bizarres, que l'aisance et souvent même la tranquillité y deviennent difficiles à maintenir. L'orgueil de la *bourse*, l'orgueil de la naissance et l'orgueil des manières s'y provoquent à tous moments. C'est ainsi que des vanités qui ne se faisaient pas apercevoir, tant qu'elles étaient universelles, deviennent bientôt visibles, et remplissent tout le champ du tableau, dès qu'elles rencontrent des vanités contraires. A Londres, la société, dès qu'elle n'est pas formée en *club* par des associations discutées d'avance et décidées par un scrutin, se trouve divisée, au bout d'une heure, par toutes les petites jalousies, et ne peut durer qu'autant qu'elle se constitue en un état perpétuel de contrainte, d'insipidité et de réserve. Des gens qui se rencontrent par hasard, et qui arrivent de toutes les extrémités de la vie, craignent d'être mal interprétés et désespèrent de se faire comprendre. La conversation est abandonnée à quelques bavards de profession; tout le reste se tait et méprise son voisin. Telle était aussi votre société sous Buonaparte. De là l'usage forcé de nos *rout* où nous rassemblons sept à huit cents personnes; il faut là le même usage du monde que dans un café.

« Quant au second de vos avantages, la plus grande culture de l'esprit des femmes, vous lui devez encore plus. Depuis la civilisation de l'Europe par le commerce et la chevalerie, au sortir du moyen âge, les dames françaises se sont toujours trouvées beaucoup plus près du niveau intellectuel avec les hommes, que celles d'aucun autre pays. Depuis plus de deux siècles, elles sont les arbitres du goût en littérature et les agents de ces in-

trigues légères qui, chez vous, distribuaient toutes les places, depuis celles de M. le duc de Choiseul et de madame Dubarry jusqu'à l'épaulette du moindre mousquetaire. Les femmes, à Paris, étaient en état de parler de tout ce dont les hommes pouvaient désirer de parler. C'est ainsi que votre conversation prit une couleur à la fois moins frivole et moins uniforme que la nôtre.

« Mais la grande source de la différence entre la haute société de France et celle d'Angleterre, c'est que chez vous les hommes n'ont pas autre chose à faire que de paraître avec avantage dans le monde. Tout ce qui, en Angleterre, se fait remarquer par le rang ou par les talents, est constamment accaparé par les affaires politiques. Ainsi, pas de loisir pour la société; ou, si les hommes marquants y paraissent, c'est pour y chercher un délassement et non des succès. D'ailleurs ils ont acquis des habitudes de penser et de parler beaucoup plus propres aux débats de la chambre des communes, ou à raisonner sur les affaires, dans quelque comité, qu'à faire passer une heure agréable dans un salon. Parmi nous, les gens de la plus haute naissance ont aussi à remplir les plus hauts devoirs. S'ils veulent de l'importance, c'est-à-dire de la *considération*, il faut, quels que soient leurs titres, qu'ils consacrent leurs jours et leurs nuits à l'étude et à la pratique des affaires; des mots gracieux ne leur suffiraient pas : il faut qu'ils apprennent l'art de conduire les hommes, il faut qu'ils acquièrent de l'influence sur ceux avec qui et par qui ils doivent agir. Sous peine de mépris, il faut qu'ils se distinguent dans ces discussions hardies, et souvent dangereuses, par lesquelles le gouvernement d'une nation libre est perpétuellement embarrassé et maintenu vivant. En France, au contraire, lorsque j'y arrivai en 1775, sortant de la maison de mon père, qui ne rentrait jamais du parlement qu'à trois heures du matin, que je voyais occupé toute la matinée à corriger les épreuves de ses discours pour les journaux, et qui, après nous avoir embrassés à la hâte et d'un air distrait, courait, à six heures, à un dîner politique; en France, dis-je, je trouvai les hommes de la plus haute naissance jouissant du plus beau loisir. Ils voyaient les ministres, mais c'était pour leur adresser des choses aimables

et en recevoir des respects. Du reste, aussi étrangers aux affaires de France qu'à celles du Japon, la plupart occupaient leur loisir par les agréments d'une société très-polie. Si, vers cinquante ans, dégoûtés de la galanterie, quelques idées d'ambition leur passaient par la tête, le seul chemin qui se présentât à eux, c'était la faveur des favoris et des maîtresses, personnages dont on gagne plus la bienveillance par les charmes d'une conversation légère et par des assiduités de tous les moments, que par aucun service rendu à l'État. L'homme qui se fût avisé de *mériter* les places pour les *obtenir*, se fût couvert d'un ridicule affreux, et, j'irai même plus loin, eût paru odieux[1].

« Je vis d'abord que vos salons étaient mieux remplis que les nôtres, parce que vous n'aviez pas de chambre des communes à remplir. Je ne fus pas jaloux de vos soirées infiniment plus brillantes que celles de Londres, de vos petits soupers pleins de feu et de délicatesse; je vis qu'il n'y avait pas d'autres débouchés pour les talents et l'esprit. Cela ne me fit pas d'autre peine que de me montrer un petit inconvénient de notre adorable liberté. La conversation, chez nous, est abandonnée à des jeunes gens qui sortent du collége, ou à des ci-devant jeunes hommes, mais non, comme vous le dites toujours messieurs les Français, que nous manquions d'hommes de talent et de goût[2]. Nous n'avons qu'à fermer les chambres, et nous aurons, au bout de vingt ans, une société comme la vôtre. Pour moi, il me semble qu'on ne devrait pas tant se vanter d'avoir de si jolis jardins anglais, lorsqu'on leur sacrifie toutes les terres labourables.

« Lorsque je vins en France, les Français trouvaient, dans l'agréable constitution de leur société, une compensation qui me semblait alors fort grande pour le manque d'un gouvernement libre[3]. J'eus la même sensation à Venise; mais il fallait que cela durât toujours. On citait alors, à Paris, le joli mot de Louis XV : *Cela durera plus que moi*. Il a eu raison tout juste.

[1] Le comte de Broglie.

[2] Correspondance du duc de Nivernois en 1763.

[3] Sous Louis XVI, en 1781, le contrôleur général des finances Joly de Fleury définit le peuple français : *un peuple serf, corvéable et taillable à merci et miséricorde.*

« Chez nous, il ne faut pas s'attendre qu'un gros marchand de bière, ou qu'un maire de Londres, qui vient d'acheter son *roten-borough* (bourg-pourri), et qui n'est entré que d'hier dans la chambre basse, donne sa voix et son influence à aucune brigue de lords ou de ministres, si ceux-ci ne consentent à le recevoir, lui et toute sa famille bourgeoise, dans leur société intime, et ne le traitent pas en tout comme un égal. La même scène, qui scandalise l'orgueilleuse duchesse dans son château gothique, descend jusque sous la chaumière du pauvre. Ainsi l'aisance et la gaieté françaises sont bannies de la société bretonne par une suite immédiate du principe qui défend nos libertés à la chambre des communes, et qui empêche nos rois de faire des révocations de l'édit de Nantes.

« C'est à la même noble origine que j'attribue la froideur gauche et l'ignorance de nos femmes. Je sais bien que, officiellement parlant, les dames n'ont aucune fonction publique dans aucun État de l'univers; mais dans le fait, en 1775, les femmes gouvernaient plus l'Europe que les hommes. Vous n'avez qu'à voir l'incroyable traité de 1758, qui réunit l'Autriche à la France, et que le prince de Kaunitz arrangea, à Paris, par les femmes de finances[1].

« Dès qu'un homme est ministre, il ne pense plus qu'à deux choses : à garder sa place et à s'amuser. Vos ministres n'étaient-ils pas des gens prédestinés, que ces deux occupations n'en fissent qu'une seule? Les femmes avaient de l'importance, même aux yeux de la vieillesse et du clergé; elles étaient familiarisées d'une manière étonnante avec la marche des affaires : elles savaient par cœur le caractère et les habitudes des ministres et des amis du roi.

« A mesure que vous allez devenir plus constitutionnels, vos femmes deviendront moins aimables; je crois même avoir déjà remarqué cette nuance. Vous avez beaucoup plus de bonnes mères de famille qu'en 1775; et il n'y a rien d'ennuyeux au monde comme une bonne mère de famille. Vous sentez que chez nous, où rien ne se fait sous la cheminée du ministre, mais où

[1] Rulhières, Makintosch, *Histoire du dix-huitième siècle.*

tout est discuté à fond, les femmes ne songent guère à captiver le premier ministre; à quoi bon? Lorsque j'arrivai en France, le règne de M. de Choiseul venait seulement de finir. La femme qui pouvait lui paraître aimable, ou seulement plaire à la duchesse de Grammont, sa sœur, était sûre de faire tous les colonels et tous les receveurs généraux qu'elle voulait.

« Une suite irrémédiable de la liberté est donc de faire considérer les femmes comme des êtres d'un esprit moins élevé, et, qui pis est, de donner quelque fondement à ce préjugé. Un duc qui revenait de Versailles dans son château, parlait à sa femme de tout ce qui l'avait occupé; chez nous il lui dit un mot sur ses dessins à l'aquarelle, ou reste silencieux et pensif à rêver à ce qu'il vient d'entendre au parlement. Nos pauvres ladys sont abandonnées à la société de ces hommes frivoles qui, par leur peu d'esprit, se sont trouvés au-dessous de toute ambition, et par là de tout emploi (les dandys).

« Une autre source de votre supériorité dans le salon, c'est la position différente de vos gens de lettres. Je rencontrais, à Paris, les d'Alembert, les Marmontel, les Bailly, chez les duchesses; c'était un immense avantage et pour eux et pour elles. Nos auteurs anglais vivent dans la poussière de leurs cabinets et dans la société de quelques amis instruits ou de quelques jeunes professeurs qui attendent d'eux leur avancement. C'est ainsi qu'ils achèvent une vie sombre, triste, laborieuse et inélégante; rien de moins attrayant.

« Quand un homme se met à faire des livres chez nous, on le considère comme renonçant également à la société des gens qui gouvernent et à la société des gens qui rient. Il suit de là que la société des gens gais est extrêmement frivole, et que la société des gens actifs a beaucoup de lourdeur. Nos hommes de génie peuvent être admirés par la postérité, mais ils finissent leurs jours d'une manière bien triste, sans connaître d'autres êtres au monde que des auteurs, des libraires et des journalistes [1]. A la vanité littéraire près, la vie de vos d'Alembert et de vos Bailly était aussi gaie que celle de vos seigneurs.

[1] Le peu d'agrément de notre société explique notre amour pour les déplacements.

« Cela est encore une des mauvaises conséquences de notre liberté. Nos politiques sont trop affairés pour voir nos gens de lettres, et nos oisifs trop bêtes et trop frivoles. La *vanité blessée*, ce vice rongeur des savants, s'en augmente, et les discours prononcés dans notre parlement, beaucoup plus raisonnables que les vôtres, sont infiniment plus ennuyeux et plus lourds. C'est un grand bien que l'on ose rire à votre tribune.

« La rencontre du talent et de l'oisiveté est toujours avantageuse à tous les deux. Si les littérateurs donnent des idées aux gens du monde, l'art de vivre, qu'ils apprennent en revanche, les rend plus raisonnables, plus aimables et plus heureux. Les gens de lettres apprennent la véritable valeur de la science et de la sagesse, en voyant combien ces choses peuvent contribuer au gouvernement et à l'embellissement de la vie. Ils découvrent qu'il est des sources de bonheur et d'orgueil bien plus importantes, et surtout bien plus abondantes que le métier de lire, de penser et d'écrire. Quel est l'homme qui ne préférerait pas la vie de Fox à celle d'Addison? Au reste, chez vous les gens de lettres sont si gens du monde qu'ils n'ont pas le temps d'écrire; chez nous ils savent tant de grec et de latin qu'ils oublient que la première condition est de se faire lire.

« Je trouvai en 1775, et à mes autres voyages en France, beaucoup à admirer et beaucoup à m'étonner, mais je vous l'avouerai, peu à envier. Des sociétés aussi brillantes ne se représenteront jamais à l'étonnement des hommes; mais je puis vous assurer que les membres les plus distingués de ces sociétés me semblaient bien moins heureux que vous ne pourriez le croire. L'amusement ne fait pas le bonheur, et l'on vivrait fort mal si l'on était réduit à ne vivre que de glaces ou de biscuits. Un fond d'occupation et d'intérêt manquait toujours; c'est ce qui fait que vos magistrats étaient plus heureux que vos seigneurs, et qu'à Versailles on désirait toujours la guerre. Il me semble qu'on vivait trop en public; il n'était pas permis de fermer son salon, même pour mourir. On n'avait pas d'idées des plaisirs domestiques; aujourd'hui c'est le contraire. On oubliait trop que le manque de sympathie est le grand chemin du gouffre de l'ennui. Ce n'est pas que les Français manquent de sensi-

bilité, comme l'ont dit quelques sots Anglais; les grandes passions à part, vous êtes la nation de l'Europe la plus sensible. Mais alors la sensibilité de chacun était distraite, et, si j'ose m'exprimer ainsi, dépensée en petits paquets par le grand nombre de personnes qu'on voyait chaque jour. La sympathie est comme toute autre chose, elle s'épuise. L'homme qui a cent amis ne peut pas les aimer tous comme s'il n'en avait que deux. Le Français d'alors portait la plus grande franchise et le plus parfait abandon dans l'amitié; il aimait de tout son cœur ses cent amis. Mais un homme qui a cent amis doit se résoudre à en voir chaque jour un ou deux très-malheureux. Il fallait prendre la chose au tragique; mais alors on aurait manqué de politesse envers les quatre-vingt-quinze amis heureux. Ce n'était pas faute d'avoir un excellent cœur, si une certaine philosophie gaie était excitée également chez les Français, et par les folies et par les malheurs de leurs compagnons de vie. A l'exception de quelques petits accès de galanterie, on ne voyait guère de sympathie pour les malheurs des amis les plus intimes. Il s'agissait de tirer de tout de l'agrément et des épigrammes, et les gens qui ne disaient pas de bons mots sur les malheurs de leurs amis, étaient bien aises du moins de les oublier dans la société de ceux qui en disaient. De là un système de raison porté dans la douleur; et c'est de très-bonne foi que madame du Deffant, arrivant souper en grande compagnie chez madame de Marchais, lorsqu'on lui parle de la perte du président Hénault, le plus ancien de ses amis, répond : « *Hélas! il est mort ce soir à six heures; sans cela vous ne me verriez pas ici.* »

PESARO.

2 juin. — Je visite les jardins du comte Mosca avec les fils du marquis B***. Un jeune Français élevé à Paris dans les meilleures maisons d'éducation, y trouve de bons professeurs qui l'introduisent dans les sciences, à la suite des savants de Paris et de Londres, qui sont les premiers du monde. Il apprend la chimie avec Davy, l'économie politique avec Say, l'art de penser avec Tracy; mais il pense beaucoup à sa cravate. Entre-t-il enfin dans

le monde, sa grande affaire est d'*avoir de l'esprit*. Il lit et oublie mille volumes, et au bout de deux ou trois ans, prend un état. Un jeune Italien est élevé dans quelque collége superstitieux, avec les livres du seizième siècle; il sort de la société des prêtres, sauvage, silencieux, souverainement défiant. Pendant deux à trois ans, il travaille beaucoup; mais, au lieu de lire Delolme ou Montesquieu, il lit Vico ou tel autre auteur suranné. En économie politique, il en est encore à Condillac; ainsi de tout. Au bout de deux ou trois ans, il devient cavalier servant; l'amour, la jalousie, les passions s'emparent de lui, et de sa vie il ne rouvre un volume. Charmante société de madame la comtesse Perticari! C'est la fille du célèbre Monti; elle sait le latin mieux que moi.

ROVIGO.

4 juin. — Enfin je suis hors des États du pape. A Bologne, le caractère ferme des habitants fait qu'ils ne sont pas tout à fait à la merci de leurs laquais et des prêtres. D'ailleurs, le cardinal L*** est un homme d'esprit qui prétend qu'il ne sait jamais rien de tout ce qu'il apprend par les confessions. Un de ses prélats me disait : « L'individu le plus éclairé n'est pas toujours le plus heureux; il n'en est pas de même d'une nation dont presque tout le malheur vient de semer dans ses citoyens des désirs contradictoires. » M. Voyer d'Argenson n'eût pas mieux dit [1].

5 juin, minuit. — Je viens de rire aux larmes pendant deux heures. L'actrice la plus séduisante que j'aie vue depuis mademoiselle Mars, chantait la *Contessa di colle ombroso*, opéra charmant de Generali. Quelle physionomie! quel jeu! quels yeux! Quelle soirée pour qui a connu l'amour! Je n'oublierai pas Cate-

[1] Comme, de dix pages qu'on lit en 1817, ailleurs qu'en France, cinq sont composées par des écrivains vendus, trois par des gens qui aspirent aux places ou aux croix, et près de deux par des gens qui ont des ménagements à garder, les curieux doivent rechercher tous les écrits d'opposition, même ceux que leur exagération condamnerait à l'oubli si les délits de la presse étaient soumis au jury. Il fallait toutes ces phrases pour que je pusse conseiller le livre de M. Gorani sur l'Italie, 3 vol., 1798. A Londres, tous les jeudis, il y a conseil d'avocats chez M. Murray, pour savoir ce qu'on peut imprimer.

rina Liparini. Dès qu'elle quittait la scène, je me trouvais dans les idées les plus élevées du *beau idéal*, confirmant ou détruisant les principes par ce charmant exemple. Le Guide disait qu'il avait cent manières de faire regarder le ciel par une belle femme. J'ai vu ce soir l'amour, le dépit, la jalousie, le bonheur d'aimer, exprimés aussi de cent façons différentes.

Un tel feu d'artifice du sentiment le plus vif et de la gaieté la plus folle doit bientôt s'éteindre. La Liparini est une belle blonde aux traits délicats; il faut qu'elle soit laide ou froide d'ici à trois ans. Quelle folie, quelle excellente scène de comédie que le *terzetto* de la *Didone abandonata*, qu'elle prend l'idée de faire chanter à ses deux amants sur un mot de dépit que lui dit l'un d'eux, et qui est dans la Didon! Voilà la folie de la jeunesse; voilà ce qui manque à la comédie française.

6 juin. — Je crois que je deviendrai fou de cette belle femme; sa taille est svelte, ses yeux divins; elle a reçu la meilleure éducation à Milan. Je viens de la voir jouer, de refuser de lui être présenté, et je pars à l'instant même, minuit sonnant, par une tempête superbe. Toutes mes idées de bon sens, tous mes principes sur l'Italie commencent à s'obscurcir.

PADOUE.

10 juin. — Il n'est pas de contraste plus frappant que celui des terres du pape et des États de Venise. Ici, la volupté est en honneur; tous les fronts sont épanouis; tout le monde rit, plaisante et parle haut. Les gens à qui j'ai présenté hier mes lettres de recommandation sont aujourd'hui de vieux amis; cette ouverture de cœur est bien remarquable en Italie. On me présente à toutes les dames, qui de huit à neuf heures se réunissent au café del Principe Carlo. En voyant cette société brillante de naturel et de gaieté, et cela dans la plus pauvre ville du monde, je me rappelle la pruderie de Genève, et ces gens-là se croient *les sages!*

Depuis que je suis ici, l'on me fait souper tous les soirs, à trois heures du matin, chez l'excellent restaurateur Pedrotti. Le temps coule pour moi; je vis doucement avec vingt ou trente amis intimes, dont la figure ne m'était pas connue il y a huit jours. Le

soir, je vais dans la loge de Pacchiarotti parler des beaux jours de la musique; il me raconte qu'à Milan on lui faisait répéter jusqu'à cinq fois le même morceau. Il a encore tout le feu de la jeunesse : on voit que l'amour a passé par là; et comme on sait, c'est un castrat; il a eu la recherche d'apporter ici les plus beaux meubles de Londres. Il a, dans son jardin anglais, au milieu de la ville, entre Sainte-Justine et le Santo, la tour où le cardinal Bembo passa les plus belles années de sa vie à écrire son histoire sur les genoux de sa maîtresse. Cette âme qui pétille dans tous les traits de Pacchiarotti, et qui, à son âge de soixante-dix ans, le rend encore sublime quand il veut se donner la peine de chanter un récitatif, écorne un peu la théorie. J'ai plus appris de musique en six conversations avec ce grand artiste, que par tous les livres; c'est l'âme qui parle à l'âme.

ARQUA.

10 juin. — Je viens de passer quatre jours dans les *monti Euganei*, à Arqua, le séjour de Pétrarque, à la Bataille, lieu célèbre par ses bains. C'est aux *eaux* que se déploie tout le *bonheur* du caractère vénitien. J'y ai rencontré M. le comte Bragadin, l'un des hommes les plus aimables que j'aie jamais vus; rien d'appris, rien de pédantesque, rien de touché par le souffle desséchant de la vanité, dans cette amabilité folle des Vénitiens. C'est la *saillie du bonheur* et du bonheur malgré les circonstances ordinaires de la vie. Par exemple, le comte Bragadin, d'une des quatre familles les plus nobles de l'Europe, n'a pas remis les pieds à Venise depuis la chute de sa patrie. Se figure-t-on un de ces voltigeurs toujours grogneurs, souvent méchants, les portraits de la fatuité vieillie? On est aux antipodes de la manière d'être de l'aimable Vénitien.

Les Vénitiens et les Milanais se détestent autant que des gens très-gais et des gens très-bons peuvent détester. Ces haines générales et réciproques sont le trait marquant des villes d'Italie, la suite des tyrannies du moyen âge, et le grand obstacle à la liberté; c'est la compensation de leur originalité; en France, il n'y a que Paris; Paris écrème tout. Si Arras ne déteste pas Lille,

c'est faute de *vie*, et beaucoup aussi grâce au gouvernement juste dont elles jouissent depuis vingt-cinq ans. Pour moi, une fois que je ne suis plus à Paris, j'aime autant Valence que Lyon. En Italie, l'acteur, le livre, l'homme puissant, qui sont portés aux nues à Brescia, sont sifflés à Vérone. Como, petite ville à trente milles de Milan, vient de bâtir à ses frais un théâtre de huit cent mille francs, plus beau qu'aucun de ceux de Paris, et siffle bien fort les grands acteurs de Milan qui viennent y chanter. Il faut toujours répéter : *La Pianta uomo nasce piu robusta qui che altrove.*

On ne plaisante que dans le royaume d'Italie; partout ailleurs, le langage sérieux, exact, méfiant, que donne le voisinage du *pacha*, à Rome surtout. En arrivant, ma pratique constante est d'aller au spectacle et de me placer près de l'orchestre, de manière à suivre la conversation des musiciens. A Turin, ils se regardent d'un air en dessous, parlent peu, souvent avec un sourire amer; ils plaisantent sans cesse entre eux à Milan, du ton de la plus parfaite bonhomie. On se raconte en détail le dîner qu'on a fait à l'Osteria, il y a quinze jours, ou l'on s'apitoie sur le sort d'un ami malade; tout cela d'un air tranquille, heureux, posé, sans laisser le moindre sous-entendu dans les idées. Tandis que le Milanais entretient un ami, il fait de la main vingt signes de tendresse aux amis qui passent. A Venise, ce sont vingt signes plaisants; tout est sous-entendu, vif, joyeux, allègre. Le fils du doge est aussi gai que le gondolier; ses intrigues sont aussi publiques. En vous donnant des nouvelles de quelqu'un, on ne manque jamais de nommer la dame qu'il *sert*. Lorsqu'on cite une partie faite, il y a dix ans, à Fusina ou à l'île de Murano, on ne manque jamais de rappeler, même devant les maris, qu'alors la Peppina était *servie* par un tel; que c'était l'époque où la Marietta était jalouse de Priuli, etc.; à Venise et à Boston, la gaieté et le bonheur sont en raison inverse de la bonté du gouvernement [1].

[1] On peut dire que le gouvernement ne passe dans les mœurs qu'au bout de cent ans. Boston sent encore les effets du hideux esprit de secte. Ce fut la première législation de l'Amérique.

La vue du bonheur produit le *sourire;* c'est la vue soudaine d'un de nos avantages sur le voisin qui produit le *rire*. A mon grand étonnement, c'est le *sourire* qui règne dans le Milanais; en France, c'est le *rire*. La vanité donne une tendance générale à la plaisanterie; le paysan français fait des plaisanteries, même tout seul, et il s'en accuse; mais l'envie gâte tout.

Cependant, je crois la France le pays le plus heureux de l'Europe; c'est-à-dire on y a tout le matériel du bonheur; le règne des partis empêche peut-être un peu de le sentir. Je souhaiterais aux Français la bonhomie de la Fontaine.

Le grand trait du bonheur de la France, c'est que l'industrie y est bien et sûrement récompensée. En Italie, un manufacturier élève un bâtiment, achète des ustensiles, met *dehors* un capital considérable; c'est autant de *prise* qu'il donne au *pacha* voisin; il en est plus esclave, il faut qu'à tout prix il se mette bien avec le pacha. L'Italie, n'ayant presque pas eu de domaines nationaux, n'a pas, comme la France, à s'enorgueillir du bonheur de dix millions de paysans heureux, parce qu'ils sont petits propriétaires. Le peuple de France est déjà arrivé à une conséquence; quand un homme obtient une place, la première question est : Qu'a-t-il fait pour la mériter? La loi sur les élections, loi sublime qui est un grand pas vers ce que le gouvernement d'un pays à frontières doit être, l'*aristocratie proportionnelle de la propriété;* cette heureuse loi, dis-je, pour peu qu'elle dure, augmentera l'orgueil de la propriété et toutes les vertus qui tiennent à l'orgueil.

La chose la plus estimable en France, les dix millions de paysans petits propriétaires, est la plus scélérate en Italie. A Parme, mon conducteur de sédiole me contait, sans nulle vergogne, comme quoi il avait gagné les vingt-sept napoléons avec lequels il avait acheté cheval et sédiole au *métier de voleur*. Nous passâmes dans trois endroits où il me dit en toute simplesse qu'il avait assailli des voyageurs. Au contraire, l'horreur du vol est extrême chez le paysan français. A quoi doit-il ses vertus? A ce que nos méprisables journaux maudissent tous les les matins.

Le trait marquant du paysan français c'est le *bonheur* [1]; du paysan italien, c'est la *beauté*. Le peu de beauté qu'il y a en France est gâté par l'affectation; l'air simple, froid et passionné, quand la circonstance le porte, est naturel au paysan italien, ce qui ne veut pas dire que les trois quarts du temps il n'a pas l'air féroce du sujet du despotisme. Il y a exception complète pour le prêtre, où le paysan est au même degré d'avilissement moral qu'en 1787. Entendez toujours par avilissement moral, malheur et scélératesse. Le scélérat qui vous fait horreur comme assassin, vous ferait pitié comme père de famille.

La sympathie est facilement réveillée en France; ce qui veut dire, en d'autres termes, qu'elle est rarement profondément réveillée. Quant à la sympathie dans les États de Rome et de Naples,

Première charité commence par soi-même,

Tout à fait au bout de l'Italie, à l'extrémité des Calabres, on rencontre quelques vertus des peuples sauvages, mais empoisonnées par la superstition, *la seule loi qui y soit en vigueur*.

Que je voudrais pouvoir ôter toutes ces conclusions vagues et mettre les anecdotes dont je les tire! Parmi celles dont j'ai enrichi mon journal ces jours-ci, l'histoire de M. de la Fontaine me semble assez innocente.

En 1810, M. de la Fontaine, jeune capitaine français, de la figure la plus intéressante, nous arriva à Florence. (C'est un Florentin qui parle au café de la Bataille.) Il s'établit chez Schneider, achète des chevaux, fait une grande dépense; il va dans le monde, et y traite même assez légèrement la cour de madame Élisa; il ose, dans un bal masqué, plaisanter madame de Montecati** sur une découverte récente due au génie de cette dame. Le lendemain il reçoit l'ordre de partir; alors il avoue à M. Duter*** qu'il est horriblement blessé d'un coup de pistolet chargé avec des clous; il a offensé des gens d'Udine qui l'ont assassiné. La princesse oublie son ordre; le jeune capitaine

[1] Le tiers de la nation anglaise est à l'aumône : cela compense la liberté de la presse.

était de nouveau reçu dans le monde, lorsqu'un matin il se présenta tout pâle à M. Duter*** : « Je viens de reconnaître les gens qui m'ont assassiné à Udine. — Ne craignez rien, lui dit le sage commissaire ; je vous sauverai, quoique je n'ignore pas pourquoi l'on vous en veut. » Le capitaine avait trempé dans une petite conspiration contre Buonaparte, et, trouvant les ressources des conjurés ridicules, il le leur avait dit en ajoutant qu'il ne se mêlait plus de rien. M. de la Fontaine s'amuse à Florence encore quelques mois, et guérit de ses blessures. Il part pour Naples, et a soin de se tenir toujours avec les aides de camp du roi. Un matin, qu'il est à la chasse avec eux, on l'entend appeler au secours à vingt pas dans le bois. On accourt pour le voir tomber de deux coups de fusil, l'un lui casse le bras, l'autre la cuisse, et l'on poursuit vainement les assassins qui ont le temps de faire entendre ces paroles : « *Au revoir.* »

PADOUE.

19 juin. — J'ai rencontré un grand beau jeune homme, Allemand, riche, blond, grand seigneur. Il m'a parlé avec enthousiasme..... d'un pantalon large qu'ils veulent établir en Allemagne. S'ils peuvent parvenir à restaurer un costume national, ils ne doutent pas que l'Europe ne leur accorde d'être une nation. Ce pauvre comte ! Il met beaucoup d'importance à ce pantalon ; il l'estime bien plus que vingt journées comme Hohenlinden ou Marengo. Ces pauvres Allemands meurent d'envie d'avoir du caractère. Dans le monde, c'est la marque à laquelle on reconnaît les gens qui n'en ont point [1].

Il est savant ; voyant que je manque du *sens intérieur* nécessaire pour comprendre le sublime de la redingote courte, des cheveux longs et du pantalon large, il me prouve au long les beautés de leur littérature. Je vois que les fiers Germains sont susceptibles comme des parvenus.

[1] Quoique ces détails soient exacts, je ne les aurais pas rappelés si je n'avais encore un peu d'humeur des grosses sottises que nous a dites un de ces grands hommes d'Allemagne dont le nom ne peut pas passer le Rhin, l'auteur du *Mercure de Coblentz*.

Les Allemands n'ont qu'un homme, Schiller, et deux volumes à choisir parmi les vingt tomes de Goëthe. On lira la vie de ce dernier, à cause de l'excès de ridicule d'un homme qui se croit assez important pour nous apprendre, en quatre volumes in-8°, de quelle manière il se faisait arranger les cheveux à vingt ans, et qu'il avait une grand'tante qui s'appelait Anichen. Mais cela prouve qu'on n'a pas en Allemagne le *sentiment du ridicule*, et quand on n'a pas ce sentiment, et qu'on veut à toute force faire de l'esprit, on est bien près de tomber dans ce qu'on ne connaît pas; et quand on s'avise de juger de l'esprit des autres et de décider, du haut de son tribunal tudesque, que Molière n'a fait que des *satires tristes*, on est bien près de faire rire l'Europe à ses dépens.

En littérature, les Allemands n'ont pas de prétentions : eux aussi ne seront quelque chose qu'après la liberté; mais c'est le contraire des Italiens; ils veulent y arriver avec tant de science qu'ils y parviendront les derniers. Ce sont les brochures du colonel Massembach qui forment une langue, parce qu'au lieu de songer à montrer qu'il a bien de l'esprit, il ne songe qu'à expliquer clairement des idées qui l'intéressent vivement.

Je remarque que, dans tout ce que font les Allemands, ils sont beaucoup plus influencés par un vain désir de *faire effet* que par aucun transport d'imagination ou par la conscience d'une âme extraordinaire. Le goût se détermine tout seul vers le sujet pour lequel on se sent du talent.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies...

Mais ces choses-là ne sont pas à l'usage des Allemands ; leur affaire est de déclamer contre l'*esprit*, et l'esprit est un despote qu'ils adorent jusqu'à la duperie. Ils écrivent, non pas parce qu'ils sont tourmentés par leurs idées sur un sujet, mais parce qu'ils pensent avoir trouvé un sujet sur lequel, en prenant les peines convenables et faisant les recherches nécessaires, l'on peut parvenir à imaginer quelque chose de brillant : c'est dans ce sens qu'ils lisent et méditent. A la longue, ils parviennent à quelque point de vue étrange et paradoxal ; alors l'œuvre du

génie est faite; il ne s'agit plus que de l'établir avec toute leur artillerie d'érudition et de philosophie transcendante. Mais, dans tout ce travail courageux, ils n'ont pas à se reprocher l'ombre d'une opinion à eux; si on les voit toujours travaillant comme des forçats, c'est pour arriver à prouver le système qu'ils trouvent brillant. Du reste, aucun sujet ne leur semble au-dessus de leur portée. Moins ils ont à dire, plus ils étalent leur grand magasin de principes logiques et métaphysiques.

Dans le fait, c'est un peuple bon, lourd et lent, qui ne peut être mis en mouvement que par quelque impulsion violente et souvent répétée. Leurs auteurs, par exemple, lorsqu'ils en sont à leur second volume, perdent tout jugement, tout pouvoir sur eux-mêmes, et rien ne peut les empêcher de tomber dans les absurdités les plus outrées. La vérité n'est plus pour eux ce qui est, mais ce qui, d'après leur système, doit être.

Le plaisant, c'est leur philosophie, dans laquelle, dès l'abord, ils proscrivent l'*expérience* sous le nom d'empirisme. Après ce petit mot, on peut aller loin sans avancer; je n'avancerai pas, moi, car je sens que je m'ennuie moi-même. Que serait-ce si je rapportais les preuves de détail de tout ce que je recueille depuis sept ans que j'habite l'Allemagne?

A l'exception des deux grands poëtes que j'ai cités, tous les Allemands ne doivent leur célébrité douteuse qu'à l'*obscurité* de leurs *écrits*. Il est aussi difficile de trouver un Italien qui ne soit pas verbeux qu'un Allemand qui soit clair.

Ils ne veulent pas comprendre qu'avant d'avoir des chefs-d'œuvre littéraires, il faut avoir de belles mœurs: or, on peut voir les mémoires de madame la margrave de Bareith, la sœur du grand Frédéric. Ce qu'il y a de pis pour les beaux-arts dans les barbares[1] que décrit cette princesse, c'est qu'ils manquent de naturel. Aussi manquent-ils de belle prose, et c'est la prose qui est le thermomètre des progrès littéraires d'un peuple. La *Guerre de Trente-Ans* de Schiller est d'une emphase ridicule; il y a loin de là à Hume et à Voltaire.

20 juin. — Je me sépare enfin de mes chers Padouans,

[1] Voir le *Mercure du Rhin*.

les larmes aux yeux. Je promets de revenir à la fête du *Santo*, au mois d'août; alors la population est doublée. Quant à mes Anglais, ils sont établis à Venise depuis quinze jours; ils ont déclaré que Padoue était le plus triste trou de l'univers. Ils ont raison, pour qui ne voit pas le moral. Pour moi, je dirai toujours: Vive le despotisme de l'ancien gouvernement de Venise! Je trouve un voyageur français qui m'est recommandé. Quels singuliers êtres! Pour que le rôle de fat fût passable, il faudrait qu'au lieu d'affecter la satiété de toutes les jouissances, ils en eussent les transports. Les Français passent par là dans leur jeunesse; il leur en reste un vernis de satiété. Les Italiens, au contraire, se livrent avec transport à la jouissance présente, et les transports de mon voisin augmentent les miens; il y a sans doute un effet nerveux. Mon Français m'a *séché* à fond pendant trois jours. J'ai été ravi de le voir partir. Sa présence est le plus grand malheur qui me soit arrivé pendant mon voyage. J'étais dans les cieux; il me tiraillait de toutes ses forces pour me ramener à terre. J'écris ceci dans la barque courrière, vis-à-vis de Stra. Je m'arrête pour voir ce joli palais volé aux Pisani par Buonaparte[1].

VENISE.

21 juin. — Mon cœur est malade; l'opéra *seria*, et l'opéra *seria* joué par des cantatrices froides, ne peut m'intéresser que faiblement. Je m'amuse à voir déraisonner mes Anglais; tout leur fait horreur dans ce pays; je parle à des puritains.

[1] Je ne sais pourquoi Buonaparte voulait écraser les nobles de Venise, qui sont les meilleurs gens du monde, et faisait tant d'avances aux Piémontais, qui se moquaient de lui Il avait si peu lu, que je parie qu'il était trompé par ce mot de *république*. Les nobles de Venise étant maîtres de l'État se faisaient grâce de l'impôt. Buonaparte eut l'idée de réclamer tout cet arriéré. Les Pisani se trouvèrent devoir une somme énorme, et on leur prit leur beau palais de Stra.

On me présente à M. Brocchi de Milan, le premier géologue de l'Italie. Pour connaître parfaitement le physique de ce singulier pays, il faut lire la *Conchiliologia fossile* de M. Brocchi, et le *Voyage d'Arthur Young*, si mal traduit.

22 juin. — Rien à écrire: tout m'ennuie. Oserai-je vous le dire? vingt fois par jour je suis tenté de faire un paquet de toutes mes lettres de crédit, de les renvoyer à Berlin, de ne me réserver que deux cents louis, et de voler à Rovigo. Après tout, que puis-je perdre en Italie? de l'argent? Je me surprends avec cette dangereuse maxime : Huit jours de bonheur valent mieux que dix ans de cette vie insipide que je mène avec mon ministre.

23 juin. — La Marcolini chante ici le *Tancredi*. Elle fait admirer les restes d'une belle voix et d'un jeu ferme. Le moment d'enthousiasme pour la gloire, *Alma gloria*, va au cœur. Cet opéra de *Tancredi* est digne qu'on prenne la peine d'en corriger les paroles. M. Previda, homme d'esprit, et rédacteur du journal, me dit qu'on joue à la fois *Tancredi* à Barcelone et à Munich. Un jour, il dit, à Vienne, dans la société, que Buonaparte était un grand général. On l'envoya servir trois ans, comme simple soldat, dans un régiment qui faisait la guerre. Il ne voulut jamais déserter.

24 juin, à trois heures du matin. — Je viens d'entendre M. le duc de *** qui joue supérieurement bien de la harpe. Je suis étonné de ses jugements sur la musique; madame Al*** se moque de moi. C'est une chose convenue, en Italie, que, mieux on joue d'un instrument, moins on est juge de ce qu'on joue. J'y vois trois raisons :

1° La longue société avec les croque-notes;

2° On est habitué à entendre sans enthousiasme les plus belles choses qu'on joue;

3° Le difficile auquel on fait attention n'est pas le difficile d'émouvoir les cœurs. Je me rappelle l'anecdote racontée par Collé, de ce secrétaire si bête, qu'il écrivait, sans s'en douter, une lettre où l'on parlait de lui; il songeait à former de beaux caractères. Le cœur d'un homme fort sûr de son instrument est différent du mien; il trouve du plaisir dans cette harmonie compliquée qui montre la science du compositeur, et fait paraître l'habileté de l'exécutant. Plaire aux sens ou toucher les cœurs n'est rien pour lui; mais son plaisir n'en existe pas moins et peut être fort vif. — Pour la musique, j'éprouve des différences, de jour en jour, aussi sensibles qu'un accès de fièvre.

24 juin. — Ce soir, au café de Florian, sur la place Saint-Marc, vers les une heure, il y avait quarante ou cinquante femmes de la haute société. On me conte que, dans une tragédie, au théâtre San Mosè, on voyait un tyran qui présente son épée à son fils, et lui ordonne d'aller tuer sa bru. Ce peuple heureux ne put pas supporter la force de cette touche de *clair-obscur;* toute la salle poussa de grands cris, et ordonna au tyran de reprendre l'épée qui était déjà dans les mains de son fils. Ce jeune prince s'avança vers l'orchestre, et eut beaucoup de peine à faire sa paix avec le public, en lui assurant qu'il était loin de partager les sentiments de son père; il donna sa parole d'honneur, que, si le public voulait lui accorder seulement dix minutes, il le verrait sauver sa femme.

Les comédies de Goldoni en dialecte vénitien sont des peintures flamandes, c'est-à-dire, pleines de vérité et d'ignoble des mœurs du petit peuple de l'époque, de volupté et de bonheur qui précéda l'anéantissement de la république. Les mœurs de la haute société auraient donné d'excellentes comédies; mais il fallait au peintre le génie de Collé dans la *Vérité dans le vin*, et la force sublime de d'Eglantine dans l'*Orange de Malte*. Un év*** voulant engager sa nièce à être la maîtresse d'un prince, tout en lui faisant des remontrances.

Je ne puis absolument pas conter l'anecdote du juif dans le lit pour ravoir les diamants; de la jolie femme revenant de chez le patriarche, pour sauver un malheureux injustement condamné, et trouvant son amant au sortir de sa gondole. L'excuse qu'elle lui fait est ce que j'ai vu de plus divin dans aucune anecdote; c'est comme le doge Mocenigo prenant à part le jeune prince allemand Anch'a-mi. J'en sais une trentaine de ce genre; c'est ce qu'il y a de plus fou, et jamais la moindre teinte d'*odieux*. On aperçoit dans tous les caractères, depuis la simple *Fantesca* jusqu'au doge, l'habitude des dispositions qui font le bonheur. Je ne connais rien qui fasse plus enrager les Anglais, gens d'esprit, que ces anecdotes-là. Sans le dire, ce peuple heureux savait, depuis cent ans, qu'il n'y a de vicieux que ce qui nuit.

Le *Baruffe Chiozotte, Ser brontolon*, sont d'excellentes comé-

dies bourgeoises, s'il peut y avoir de l'*excellent* au théâtre, sans *grandiose* dans l'âme du poëte.

25 juin. — Je reçois à la fois toutes les lettres qu'on m'a écrites de Paris, depuis quatre mois. Plaisir bien doux, diversion profonde!

Je vois que, depuis cette belle loi des élections que nous devons tout entière au génie ferme de notre roi, la nation s'avance au galop vers le bon sens anglais. L'année 1816 sera marquée dans l'histoire par cette note marginale : *Éducation de la France.*

Avec la retraite de Fleury va disparaître l'ancien bon ton français. L'*École des bourgeois* sera inintelligible dans trente ans. Que deviendront les arts au milieu de cette déroute générale de toutes les idées gothiques? La peinture fera des progrès, la musique tombera; il y a un élément raisonnable dans la peinture; et la raison va centupler de force. Il faut un certain repos de l'âme, une certaine mélancolie pour goûter la musique. C'est ce que donne un soleil brûlant :

> I am never mery when I hear sweet music.
>
> SHAKSPEARE.

Or il va y avoir en France une prodigieuse activité des esprits. Chaque degré qui nous sépare du bon sens anglais sera emporté par une bataille; et, pendant six mois, cette bataille paraîtra *la plus grande chose du monde*. Quand la vie active est trop forte, elle comprime, elle étouffe les beaux-arts. C'est Edimbourg qui est la capitale de la pensée en Angleterre. Quand il n'y a plus de vie active, les arts tombent dans le niais, comme à Rome. Ce qui rend précieux le désert moral de l'Italie, c'est que, même avec les discussions des deux chambres, ce pays mettra toujours son bonheur dans les beaux-arts. Le théâtre Saint-Charles a attaché les Napolitains à leur roi, plus que la meilleure constitution.

Il est impossible que les Français sentent jamais la musique. Dans ce genre, ils ont le *métalent* le plus marqué; ils applaudissent à ce qui est faux et laissent passer les beautés en disant : *C'est commun*. Ceci paraîtra incroyable, je le sens. Allez, en 1817, à leur opéra qui coûte sept cent mille francs à la nation (*Fernand*

Cortez, *Œdipe à Colonne*, juin, 1817); voyez comme ils se laissent mystifier par madame Catalani pour leur théâtre italien. Cette troupe qui coûte cent soixante mille francs serait sifflée à Brescia. Avec cette somme et les recettes, rien de plus facile que d'avoir un opéra aussi bon que Milan. Galli, trente mille francs, Donzelli, quinze; Monelli, dix; Remorini, douze; Pacini, dix; la Fabre, seize: la Marcolini (fedele), douze : voilà pour cent cinq mille francs une troupe telle qu'il n'en exista jamais en France. En veut-on une autre? Davide le fils, vingt mille francs; le castrat Velutti, vingt-cinq; Pellegrini, quinze; de Grecis, quinze, les Monbelli, vingt-cinq : nous ne sommes qu'à cent mille francs. Mais je m'arrête; de tout temps on les fâcha en leur parlant musique; c'est le seul article sur lequel ils soient *bêtes*. Assurément cela vaut mieux que d'être *puritains* comme les Anglais, ou *pédants* comme les Italiens.

Il n'y a plus d'acteurs à Paris depuis qu'il n'y a plus de sifflets. En Italie, l'on n'a pas encore transporté au théâtre la loi qui régit la littérature.

26 juin, à une heure du matin, au pavillon du jardin fait par le vice-roi. — Je n'ai pas le cœur à écrire. Je regarde cette mer tranquille, et au loin cette langue de terre qu'on appelle le *Lido*, qui sépare la grande mer de la lagune, et contre laquelle la mer se brise avec un mugissement sourd : une ligne brillante dessine le sommet de chaque vague : une belle lune jette sa paisible lumière sur ce spectacle tranquille; l'air est si pur que j'aperçois la mâture des vaisseaux qui sont à Malamocco, dans la grande mer, et cette vue si romantique se trouve dans la ville la plus civilisée. Que j'abhorre Buonaparte de l'avoir sacrifiée à l'Autriche! — En douze minutes, ma gondole me fait longer toute la *riva dei Schiavoni*, et me jette sur la Piazzetta, au pied du lion de Saint-Marc. — Venise était plus sur le chemin de la civilisation que Londres et Paris. Aujourd'hui, il y a cinquante mille pauvres. On offre le palais *Vendramin*, sur le grand canal, pour mille louis. Il en a coûté à bâtir vingt-cinq mille, et en valait encore dix mille en 1794.

Où trouver ailleurs qu'à Venise des gens comme Giacomo Le***? Cette société me plaît trop, je suis malheureux. Les plus

brillants salons de Paris sont bien insipides et bien *secs* comparés à la société de madame Benzoni. Cela est vrai pour moi et serait probablement très-faux pour les trois quarts de mes amis de Paris. Plus on est aimable, moins on sent la musique et les grâces de la société vénitienne.

Quelle gaieté que celle de la société avec laquelle je dîne au Pelegrino! Chacun a des fonctions ridicules et imposantes adaptées à ses ridicules et prises des *animali parlanti* de Casti. — Poésies de ce jeune Bolonais établi à Venise. Que je serais heureux de ne jamais quitter ce pays! Quelle soirée délicieuse que celle passée dans le jardin de M. Cornaro!

27 juin. — L'on m'a présenté au spectacle à lord Byron.

FUSINA.

27 juin. — Je me précipite hors de Venise. Je ne veux plus m'occuper que d'idées sèches.

MILAN.

10 juillet. — Je n'ai rien écrit. Les opéras, la musique, les tableaux, Venise, Trévise, Vicence, Vérone, Brescia, tout cela a passé devant mes yeux comme un songe. — Par devoir, cependant, je cherche à me rappeler quelques observations; je me souviens qu'à Vérone je trouvai au café, vis-à-vis l'amphithéâtre, Vestri, cet excellent acteur. Il me dit en d'autres termes le fameux sonnet de Lope de Vega, relatif aux six clefs sous lesquelles il enfermait *Térence :* « J'arrive de Brescia; le premier jour j'ai donné de la bonne comédie; on est resté froid; le lendemain, j'ai fait le polichinelle, on nous a porté aux nues, et nous avons eu six cents francs de recette tous les jours, tous frais faits. »

Le soir, drame abominable traduit de l'allemand; nos perruquiers siffleraient cela, et jamais peut-être ce grand acteur ne m'a fait plus de plaisir. Il jouait ce lieu commun si ancien, un père qui par orgueil ne veut pas donner sa fille à un jeune lord dont le père a perdu la vie sur l'échafaud. Ce n'était point du

naturel plat Goldoni; il donnait de nouvelles idées, et cependant ne s ait pas de la nature.

Le lendemain Vestri parut dans *il Desperato per eccesso de buon core;* c'est un de ses triomphes, il y est aussi supérieur que dans l'*Ajo nell' imbarrazzo* et dans le *Bourru bienfaisant.* Tout cela est invisible à l'étranger qui ne s'est pas fait à la *cantilena* du dialogue italien; je fus trois mois en Angleterre avant de m'accoutumer au chant de la langue anglaise; pour le nôtre, il paraît que les étrangers ne peuvent pas s'y faire[1]. — A Brescia, on donne une comédie où l'on badine la mode des cavaliers servants et des maris qui ferment les yeux pour avoir de bonnes entreprises dans les fourrages. L'auteur, qui est maladroit et sans nul talent, tombe à tous moments dans des grossièretés incroyables, mais fort amusantes pour l'étranger, car elles sont vraies. Ce qui est plus amusant, c'est ce que m'a dit en propres termes le fils de mon banquier: « Il serait plaisant que nous vinssions au théâtre pour nous voir tourner en ridicule. Ce soir, au théâtre, comme j'entre dans une loge, j'entends une réplique de la soubrette, qui semblait faite exprès pour moi; tout le monde me regarde; je ne savais quelle contenance tenir; et il faudrait applaudir à un tel genre! des sifflets, *per Dio*, des sifflets! »

Cela seul, et le malheur d'avoir la peinture des mœurs écrite dans une langue morte, suffit pour empêcher la naissance de la comédie. Quant à Vestri, il a deviné le dialogue italien; un prince qui aimerait les arts, le ferait bien vite professeur dans un conservatoire. Un tel homme aurait la plus heureuse influence sur le *récitatif obligé* qui est aujourd'hui la seule ressource qui reste aux belles voix pour toucher les cœurs. Ce n'est que dans ces morceaux qu'on entend encore ce chant *spianato*, qui est le sublime des efforts d'une belle voix, et que l'on prend en France pour le chant d'un commençant.

La musique est une peinture tendre; un caractère parfaitement sec est hors de ses moyens. Comme la tendresse lui est

[1] Milady Morgan, qui, du reste, a si bien vu la France, jugeant le *Tartufe* et mademoiselle Mars.

inhérente, elle la porte partout, et c'est par cette fausseté que le tableau du monde qu'elle présente ravit les âmes tendres et déplaît tant aux autres. L'écueil du comique, c'est que les personnages qui nous font rire ne nous semblent secs, et n'attristent la partie tendre de l'âme; c'est ce qui, pour certaines gens, rend le charme d'un bon opéra buffa si supérieur à celui d'une bonne comédie; c'est la réunion de plaisirs la plus étonnante. L'imagination et la tendresse sont actives à côté du rire le plus fou.

Le comte T*** de Brescia me fait remarquer qu'il y a bien moins d'amateurs de musique en Italie que je ne l'imaginais. Beaucoup d'âmes fortes disent que c'est un plaisir d'esclave, et sont pour la comédie et surtout pour la tragédie; il ajoute: « Vous connaissez trop tôt les grands modèles; chez vous l'émulation est réprimée par le désespoir : remarquez que la plupart des auteurs originaux ont presque entièrement manqué d'éducation. On ne va loin que quand on ne sait où l'on va : ainsi notre Alfieri se jeta dans la poésie dramatique, sachant aussi peu ce que c'était que *poésie* que ce que c'était que *drame;* il écrivit sa première pièce (*Cléopâtre*) sans savoir même l'orthographe de la langue dans laquelle il prétendait se faire admirer. Une fois que son caractère de fer eut donné dans cette idée, il attaqua les difficultés avec toute la véhémence de son orgueil : mais, s'il eût mieux connu les modèles, il n'eût jamais mis là son orgueil. Le défaut contraire étouffe peut-être la moitié des génies qui naissent à Paris. »

Nous parlions de poésies à propos de M. Cesare Arrici, jeune poëte de Brescia, connu par un poëme champêtre. M. Arrici n'a pas inventé un nouveau style dans la *Jérusalem détruite,* poëme épique qu'il achève; mais il imite admirablement les styles des grands poëtes italiens. On se dit en le lisant : Telle octave est du Tasse, telle autre de Monti; mais la lecture ennuie. Quel succès aurait un tel poëte en France!

Les yeux ont leurs habitudes, qu'ils prennent de la nature des objets qu'ils voient le plus souvent. Ici, l'œil est toujours à cinq pieds des ondes de la mer, et l'aperçoit sans cesse. Quant à la couleur, à Paris tout est *pauvre,* à Venise tout est *brillant:* les

habits des gondoliers, la couleur de la mer, la pureté du ciel que l'œil aperçoit sans cesse réfléchie dans le brillant des eaux. Le gouvernement encourageant la volupté et éloignant des sciences, le goût des nobles pour avoir de beaux portraits, telles sont les autres causes du caractère de l'école de Venise. Comparez le ciel de l'*Entrée de Henri IV* et le ciel des *Noces de Cana* de Paul Véronèse.

Pendant que leurs maris et leurs amants sont à la pêche, les femmes de Malamocco et de Palestrina chantent sur le rivage des stances du Tasse et de l'Arioste; leurs amants leur répondent du milieu des eaux par la stance suivante.

« La volupté, me disait le comte C***, et le peu d'habitude de lire, font qu'on accorde si peu d'attention, qu'il faut dans la prose italienne tout expliquer avec le plus grand soin. Au moindre sous-entendu qui n'est pas palpable, on ferme le livre comme obscur : de là l'impossibilité du piquant. Je ne connais pas chez nous une seule phrase dans le genre des *Lettres persanes.* »

Ce même comte me fait une observation que je n'approuve pas, mais que je rapporte pour montrer combien ce peuple, qui a des passions, et qui n'a point eu de Louis XIV, est plus près de la nature. Il me montrait à Trévise, qui par parenthèse a la physionomie d'une synagogue, il me montrait, pour me le faire admirer, un tableau de cet excellent coloriste, Paris Bordone. Hérode écoute froidement saint Jean qui le prêche avec tout l'enthousiasme de l'inspiration; mais un grand chien *barbone*, qui est couché au pied du roi, et un petit chien de Bologne, qu'on aperçoit sous le bras d'Hérodias, aboient au prophète. En effet, tous les êtres animés correspondent par le langage des yeux; cela rappelle saint Bernard prêchant en latin aux Germains qui n'y comprennent pas mot, et les convertissant par milliers. De nos jours, Kant a recommencé ce miracle.

Je rencontre à Venise chez lady B***, une jeune anglaise, héritière de huit cent mille livres de rente, qui est partie toute seule de Londres pour venir ici voir son père. Un de ses tuteurs s'est opposé à une idée si singulière; l'autre, par respect pour la liberté, lui a remis mille guinées qu'elle a placées en or effec-

tif dans son sac à ouvrage. Elle a pris des habits fort simples, et toute seule, sans savoir dix mots de français, est montée dans la diligence. De diligence en diligence, et toujours toute seule, elle est arrivée à Venise, d'où son père s'était embarqué trois jours auparavant pour Constantinople. Tant de tendresse filiale méritait un plus heureux hasard. Elle a écrit à son père pour lui demander la permission d'aller le joindre. C'est une personne assez jolie et de la plus admirable simplicité; j'ai eu un vrai plaisir à faire la conversation avec elle. Cette course exige plus de courage que pour un homme faire deux ou trois fois le tour du monde. J'indique cette jeune Anglaise à nos *beaux* de Paris; certainement elle épousera qui saura lui plaire, et elle a déjà d'assuré plus de huit cent mille livres de rente. — De pareils traits me font aimer la nation anglaise.

Rien de singulier comme des familles anglaises de l'*High life*, parlant toujours de la santé de Son Excellence ou de l'honneur qu'on a eu d'être présenté à Son Altesse, et cela avec un ton de respect religieux, ridicule en France, même au faubourg Saint-Germain. Les *fashionables* anglais sont plus efféminés que la plus aimable petite-maîtresse du temps de madame Dubarry· une araignée les fait évanouir.

Sur les tableaux d'apparat dont j'ai vu une quantité prodigieuse à Vérone et à Vicence. — Un tableau d'apparat, comme l'*Entrée de Henri IV*, est la peinture d'une comédie; un tableau d'*idéal*, comme *Énée et Didon*, est la peinture de ce qu'il y a de plus intéressant et de plus vrai dans le cœur humain.

Conversation étonnante avec deux nobles piémontais à Dezenzano, promenant sur le lac de Garde. Si j'étais roi, tous mes ambassadeurs seraient Piémontais : c'est le peuple le plus sagace de l'univers. Tout ce qui est frivole ne les arrête pas un instant : ils mettent sur-le-champ le doigt sur la plaie; en cela, bien supérieurs aux Français qui s'amusent à chercher les facettes épigrammatiques. L'un d'eux rajeunit dans son dialecte par une expression plus belle que Tacite, tant elle montre de *desinganno* de tout, cette vieille vérité : « Le gouvernement de la grande île de Madagascar est aussi illibéral et plus que celui d'aucun petit royaume despotique; seulement il est forcé a plus d'hypo-

crisie. » Il finit par cet excellent mot de M. Say : « Jugez un gouvernement par ceux qu'il place. »

A Venise, V.... ne voulait pas applaudir Mozart, parce qu'il est Allemand; on voit l'esprit général que je suis loin d'approuver.

Il y a à Venise un Anglais qui a enlevé sa belle-sœur, et l'a ensuite épousée. Cette petite plaisanterie lui a coûté trente mille livres sterling [1]; il a remercié dans les journaux le mari malheureux de lui avoir fourni cette occasion de prouver son amour. A Venise, aucune Anglaise ne reçoit cette dame; mais, comme elle est aimable, on la rencontre dans toutes les sociétés italiennes. Jamais l'imagination la plus glacée ne pourra se figurer les détails de l'*intérieur* de ces deux amants passionnés. Il n'y a pas le moindre nuage, mais bien des détails de froideur et d'apparente indifférence qu'une Française ne supporterait pas une demi-journée, fût-ce d'un roi. Je sais ce dont je parle à n'en pas douter, et je ne puis rassasier mon étonnement : j'attribue cela à la morgue nationale. Un Anglais se croirait déshonoré si un être quelconque pouvait croire qu'il est nécessaire à son bonheur.

A Vérone, l'on m'a montré de loin un des deux marquis Pindemonti. C'étaient deux nobles de terre ferme : l'un avait plus de culture, il est mort depuis peu; l'autre a plus de génie naturel; je pense que ce sont de ces poëtes dont le mérite ne s'étend pas au delà de la langue qu'ils ont écrite. Je n'ai pas eu la patience de lire toutes les tragédies d'Hippolyte Pindemonti. J'ai trouvé, ce me semble, une scène ou deux dans sa *Geneviève*. C'étaient des gens du meilleur ton, fort aimables et fort aimés des dames.

15 juillet, dans le jardin anglais de la villa B***. — J'ai traversé Padoue sans m'arrêter; je n'avais pas envie de parler. Je me retrouve à Milan depuis huit jours, mais je suis mort pour les arts; ce qui me plaît me fait mal; à peine les intérêts les plus sérieux de la politique ont-ils quelque prise sur moi. Je vous ai juré de ne pas vous ennuyer des cris de la philosophie contre

[1] Il est ignoble de prendre cet argent; on en fait un hôpital, qui, par son nom, perpétue la vengeance.

le despotisme; je n'ai rien à vous dire. J'ai lu le *Déserteur* de Sedaine. Je comprends qu'on déserte et qu'on aime à dire: *Oui, je déserte!*

16 juillet. — Je ne manque pas une soirée au théâtre de la Scala, et j'y retrouve ces sensations délicieuses que j'avais à Bologne, augmentées de tout le charme des regrets.

Ce soir, j'ai vu la première représentation de la *Gazza ladra* (la *Pie voleuse*), musique de Rossini; de la *Mirra* ou la *Vengeance de Vénus*, ballet héroïque de Viganò, et de la *Magie dans les bois*, ballet comique; tout cela a été donné le même jour. Je manque de termes pour exprimer le plaisir que m'ont fait les décorations. MM. Perego, Landriani, Fuentès, Sanquirico sont des peintres. Chaque décoration peinte à la colle n'est payée que vingt sequins (deux cent quarante francs); mais l'administration s'engage à en demander vingt chaque année à chacun de ces messieurs. Ce soir, jour de *prima recita*, toutes les femmes étaient en grande parure dans les loges; c'est-à-dire les bras et la gorge nus, avec de grands chapeaux garnis de plumes immenses et très-belles; il faut cela, autrement l'on ne serait pas aperçu du parterre. Le silence a été extrême; l'on ne fait pas de visites la *prima sera;* j'ai remarqué la très-mauvaise disposition du parterre; il est si horizontal que l'on ne peut pas voir les jambes des danseuses; on devrait imiter celui de l'Opéra de Paris.

Les premières représentations sont toujours le samedi au théâtre de la Scala, parce que le vendredi est le jour de repos. Il n'y a pas de spectacle les jours anniversaires de la naissance et de la mort des derniers souverains de l'Autriche, ce qui déplaît fort.

Le spectacle de ce soir a duré cinq grandes heures, et tout était nouveau. Rossini a voulu se rapprocher du fracas de la musique allemande, avec une imagination aussi audacieuse que brillante, et les inspirations d'un génie vraiment original. Quelque genre qu'il prenne, il est sûr de plaire, pourvu qu'il veuille accorder un peu d'attention à son ouvrage. On l'a fort applaudi; les motifs de ses airs sont nobles; l'idée dominante, chose si nécessaire à la musique pour qu'elle puisse être comprise, l'idée dominante est admirablement rappelée dans les morceaux d'en-

semble; il les conduit en homme supérieur. Les phrases qu'il rejette feraient la fortune d'un compositeur ordinaire; mais il se méfie trop du public, sans cesse il sacrifie à la manie de briller les choses qui ne sont que raisonnables et justes; ainsi telle phrase de chant, qu'il met dans la bouche d'un jardinier, ne serait point trop peu brillante pour le comte Almaviva ou tel autre jeune seigneur de la cour. On a couvert d'acclamations un terzetto, un duetto et un quintetto. Les commencements de ces morceaux sont superbes; mais pour plaire aux amateurs du genre savant, la *stretta* n'est plus dramatique; c'est un morceau de symphonie qu'on dirait volé à Beethoven. Les sons les plus étranges sont combinés et amenés avec beaucoup d'adresse, mais certainement n'ajoutent rien à l'expression des paroles passionnées que prononcent les personnages.

Pour arracher les suffrages des amateurs du style noble, qui, par tous pays, sont ceux qui sont le plus loin de la nature, Rossini annonce l'arrivée de *Gianetto*, par exemple, le soldat fils du fermier et amoureux de la servante, comme l'entrée de César ou d'Alexandre.

Du reste, cet opéra a le défaut des grands maîtres, les personnages sont toujours en scène. Madame Belloc ne quitte pas le théâtre; les terribles accompagnements à l'allemande ne peuvent étouffer sa voix et encore moins celle de Galli. Dès que les accents admirables de ce grand acteur se font entendre, ils couvrent toutes les parties, orchestre comme chanteurs. Galli fait un père malheureux; on retrouve l'acteur étonnant, qui a fait verser tant de larmes dans l'*Agnese* (c'est le caractère de *Lear*), et dans le prince hongrois de la *Testa di bronzo*. La jeune *Galianis*, avec sa belle voix de contralto, qui n'a que cinq ou six notes, mais d'une force et d'une pureté étonnantes, a été extrêmement applaudie; elle a une figure aussi belle que son chant. Un débutant, le signor Ambrosi, a fait beaucoup de plaisir; c'est un homme de la société. Mais il y avait trop de plaisirs. Je suis mort de fatigue; ce qui m'a empêché de rire d'un usage français et ridicule qui s'introduit ici. Après la pièce, lorsqu'on a demandé les acteurs, Galli et Rossini se sont embrassés tendrement sur la scène.

Le 17 juillet. — Ce grand poëte muet, Viganò, n'a point suivi les traces d'Alfieri dans sa *Mirra*. L'action commence par le choix d'un époux que Cynire destine à Mirra; peu à peu cette fille malheureuse paraît en proie à son fatal amour, et sa mort trop prévue termine l'action. Malgré le malheur du sujet, jamais spectacle ne fut plus plein de vie; quand on en sort, on est poursuivi par dix ou douze ensembles de groupes qui remplissent l'imagination comme le souvenir de beaux tableaux. A chaque représentation, on aperçoit de nouveaux détails enchanteurs; le mouvement des masses frappe par la singularité, l'ordre, la variété; et quoique tout surprenne, rien ne semble sortir de la nature. L'œil accoutumé à ce qu'il y a de plus sublime dans le *beau pittoresque* ne peut s'empêcher de reconnaître le génie d'un grand peintre. Les spectateurs s'attendaient à un plaisir extrême, ils n'ont eu que les sensations que comporte ce sujet malheureux. On peut juger si Viganò a travaillé *con amore;* la Pallerini faisait le rôle de Mirra.

Il a dirigé la distribution des couleurs dans les vêtements qui sont magnifiques, et, ce qui est bien plus rare, qui font plaisir à l'œil. Tout le monde convenait hier, et encore plus ce soir, que jamais on n'avait vu une si piquante variété unie à tant d'harmonie : mais quelque grand que Viganò ait été dans le coloris des costumes, M. Sanquirico me semble le surpasser par ses divines décorations. Elles sont telles, que ce soir nous remarquions que personne ne peut même imaginer rien de mieux. C'est la perfection d'un art.

Au milieu de l'enthousiasme excité par cette belle production pittoresque, la musique a paru faible, les pas de danse n'ont pas semblé réunir la grâce à la nouveauté. Les amateurs regrettaient Paris, non certes pour l'action des ballets qui, négligeant le dramatique, ennuient bientôt et ne peuvent se comparer à ceci, même pour un instant. Mais si Paul, Albert, mademoiselle Bigottini, mademoiselle Bias paraissaient dans le ballet de ce soir, il offrirait l'ensemble parfait de ce que l'état actuel de l'art peut offrir de plus enchanteur. Les femmes, palpitantes d'intérêt pour les souffrances de la pauvre Mirra, exposées avec un art si charmant, imposaient silence ce soir, même aux doux commen-

taires de la galanterie. A la lettre, on ne respirait pas dans les loges.

Du reste, on était fort en colère contre Rossini et Viganò, qui, tout occupés de leurs plaisirs, font attendre le public depuis deux mois. Ils sont aimables, et ne peuvent jamais se résoudre à refuser une *villeggiaturà* aux *colli di Brianza*, ou sur les lacs.

J'ai été présenté ce soir au respectable comte Moscati, le Daubenton de l'Italie. Milan, dans ses beaux jours, avait plusieurs hommes célèbres qu'elle se plaisait à comparer aux nôtres. Le comte Paradisi, président du sénat, était le prince de Ben***; le général Teulié, le Desaix; le comte Dandolo, si connu par le perfectionnement des vers à soie, le Chaptal de l'Italie; Monti, célèbre par l'éloquence noble et délicate de ses adresses, était le comte Fontanes; l'archevêque de Ravenne, Codrouchi, grand aumônier, rappelait par son esprit et l'adresse de sa conduite, monseigneur de Boulogne. L'éloquence et les talents justifiaient ces parallèles flatteurs pour les deux nations; du reste, la France n'a eu ni un homme aussi vertueux que Melzi, ni un ministre aussi fort, dans le sens despotique du mot, que le comte Prina. Désormais Milan est lié à la France par la chaîne des opinions, et la force de cette chaîne est incommensurable; cette sympathie est d'autant plus solide, qu'elle a été précédée par une jalousie bien prononcée. A notre dernière retraite d'Italie, le comte Grenier ayant eu occasion d'envoyer un colonel de mes amis au général autrichien, ce colonel français, qui le croirait? eut besoin d'invoquer le secours des hussards ennemis pour traverser des villages qui se trouvaient sur sa route et qui voulaient l'écharper. J'ai vu sa calèche percée de cent coups de fourche; le lieu de la scène était les bords du Pô, près de Plaisance.

J'oubliais la dernière représentation du *Mahomet* de Winter; c'est une imitation de Mozart; l'ouverture est superbe. L'opéra languit faute de chant; l'auteur a soixante-dix ans et est Allemand. Il y a un *terzetto* singulier; Zopire prie pour ses enfants au fond du temple; Seïde arrive pour le mettre à mort, accompagné de Palmire. On a fait répéter ce terzetto avec transport; les Milanais trouvent ce *chant* superbe; il n'y en a pas, ce n'est que de l'harmonie: la magnifique voix de Zopire-Galli fait la

basse, la voix claire de mesdames Bassi et Festa, sur le devant du théâtre, forme une opposition frappante, l'accompagnement de violoncelle et de cor ébranle l'âme, une décoration magnifique et sombre achève de donner la couleur au sujet.

Galli chante au premier acte : *La patria sarà sempre illesa.* On applaudit avec fureur ; les larmes me viennent aux yeux.

Je vais passer quelques heures à Bergame, à cause de la belle vue ; je prends ma route par Moriza, Monticello et Montevecchia. On peut courir les deux mondes sans trouver rien de comparable.

A Bergame on a encore la fureur des musiques d'église ; j'ai cru voir les Italiens de 1730 ; les beautés de la musique sont presque toutes de convention, et, quoique Français, je ne puis me faire au chant à tue-tête. Rien ne coûte aux Bergamasques pour satisfaire leur passion ; elle est favorisée par deux circonstances : le célèbre Mayer habite Bergame ainsi que le vieux Davide. Marchesi et lui furent, à ce qu'il me semble, les *Bernin* de la musique vocale, de grands talents destinés à amener le règne du mauvais goût. Ils furent les précurseurs de madame Catalani, et Pacchiarotti, le dernier des Romains.

Mayer eût pu trouver un sort plus brillant, mais la reconnaissance l'attache à ce pays. Né en Bavière, le hasard l'amena à Bergame, et le chanoine comte Scotti l'envoya au conservatoire de Naples, et l'y soutint plusieurs années ; dans la suite, on lui offrit la chapelle de Bergame, et quoiqu'elle ne soit que de douze ou quinze cents francs, les offres les plus brillantes n'ont pu l'attirer ailleurs. Je lui ai ouï dire à Naples, où il a fait la cantate de Saint-Charles, qu'il ne voulait plus voyager ; en ce cas, il ne composera plus. Il faut toujours en Italie que le compositeur vienne sur les lieux étudier la voix de ses chanteurs et écrire son opéra. Il y a quelques années que l'administration de la Scala offrit dix mille francs à Paisiello ; il répondit qu'à quatre-vingts ans l'on ne courait plus les champs ; et qu'il enverrait sa musique. On le remercia.

Mayer, comme on le voit, est dû à la générosité d'un riche amateur ; il en est de même de Canova, il en est de même de Monti. Le père de Monti ne lui envoyant plus d'argent, il allait

quitter Rome en pleurant : il avait déjà arrêté son *vetturino*. L'avant-veille, il lit par hasard quelques vers à l'académie des Arcades; le prince Braschi le fait appeler : « Restez à Rome, continuez à faire de beaux vers, je demanderai une place pour vous à mon oncle. » Monti fut secrétaire des commandements du prince.

Il trouva dans une maison un moine, général de son ordre, plein d'esprit et de philosophie; il lui proposa de le présenter au prince neveu; il fut refusé. Cette modestie si singulière piqua le prince : on usa de stratagème pour lui amener le moine, qui, bientôt après, fut le cardinal Chiaramonti.

Le patriotisme est commun en Italie; voyez la vie de ce pauvre comte Fantuzzi de Ravenne, que l'on m'a contée à Bergame; mais ce patriotisme est dégoûté de toutes les manières et obligé de se perdre en niaiseries.

A Bergame, Mayer et Davide dirigent une musique d'église, on leur donne un *oro*, c'est-à-dire une pièce d'or.

Le comte P*** me dit : « Bologne est la ville la moins avancée dans le *marasme*, elle mérite d'être la capitale de l'Italie. Si, à la résurrection de ce pays, on met la capitale à Rome, tout est perdu; les plus lâches intrigues attacheront la gangrène au gouvernement. Le peu d'énergie qu'il y a à Rome est dans les femmes, qui rappellent souvent la *Sempronia* de Salluste. »

17 juillet. — L'on me présente à M. Morosi, directeur de la Monnaie; c'est un homme de génie dans le genre de M... L'hôtel de la Monnaie de Milan l'emporte sur tous ceux de l'Europe, Paris y compris, non-seulement par la simplicité des procédés, mais encore pour la beauté des espèces frappées. Les bords et le *champ* de la pièce étant relevés, les empreintes dureront deux ou trois siècles de plus que les nôtres. Ce matin, 17 juillet 1817, l'on fabriquait des pièces de cinq et de quarante francs. Quel a été mon étonnement d'y voir encore l'effigie du ci-devant roi d'Italie! L'empereur François, étant venu à la Zecca (la Monnaie), trouva le portrait fort ressemblant et en fit compliment au graveur. Le millésime de ces monnaies est de 1814.

VILLA MELZI, SUR LE LAC DE COME.

18 juillet. — Pour redoubler ma mélancolie, il fallait que je fusse engagé par cette jolie contessina Valcuza, dont j'ai connu le mari à Smolensk, à l'accompagner sur les lacs. Rien dans l'univers ne peut être comparé au charme de ces jours brûlants d'été passés sur les lacs du Milanais, au milieu de ces bosquets de châtaigniers si verts qui viennent baigner leurs branches dans les ondes.

Ce matin, à cinq heures, nous sommes partis de Como dans une barque couverte d'une belle tente bleue et blanche. Nous avons visité la villa de la princesse de Galles, la *Pliniana* et sa fontaine intermittente ; la lettre de Pline est gravée sur le marbre. Le lac devient, en cet endroit, sombre et sauvage ; les montagnes se précipitent presque à pic dans les eaux. Nous avons doublé la pointe de *Balbianin*, non sans peine, nos dames avaient peur ; cela est d'un aspect aussi rude que les lacs d'Écosse. Enfin, nous avons aperçu la délicieuse plage de *Tramezzina* et ces charmantes petites vallées qui, garanties du nord par une haute montagne, jouissent du climat de Rome ; les frileux de Milan viennent y passer l'hiver ; les palais se multiplient sur la verdure des collines et se répètent dans les eaux. C'est trop de dire *palais*, ce n'est pas assez de les appeler maisons de campagne. C'est une manière de bâtir élégante, pittoresque et voluptueuse, particulière aux trois lacs et aux *colli di Brianza*. Les montagnes du lac de Como sont couvertes de châtaigniers jusqu'aux sommets. Les villages, placés à mi-côte, paraissent de loin par leurs clochers qui s'élèvent au-dessus des arbres. Le bruit des cloches, adouci par le lointain et les petites vagues du lac, retentit dans les âmes souffrantes. Comment peindre cette émotion ! Il faut aimer les arts ; il faut aimer et être malheureux.

A trois heures, nos barques s'arrêtent dans le port (darsena) de la *casa Sommariva*, vis-à-vis la villa Melzi. Nos dames avaient besoin de repos ; trois officiers italiens et moi nous avions tourné au sombre ; nous laissons le reste de la troupe ; nous traversons le lac en dix minutes ; nous voici dans les jardins de la

villa Melzy, nous voici à la *casa Giulia*, qui donne sur l'autre branche du lac, vue sinistre. Nous nous arrêtons à la villa *Sfrondata*, située au milieu d'un bois de grands arbres, sur le promontoire escarpé qui sépare les deux branches du lac : il a la forme d'un y (γ) renversé. Ces arbres bordent un précipice de trois cents pieds, donnant à pic sur les eaux. A gauche, sous nos pieds, et de l'autre côté du lac, nous avons le palais Sommariva; à droite, l'*Orrido di Belan*, et devant nous dix lieues de lac. La brise apporte de temps en temps jusqu'à nous les chants des paysans de l'autre rive. Nous avons ce soleil d'aplomb de l'Italie et ce silence de l'extrême chaleur; seulement un petit *venticello* de l'est vient de temps en temps rider la face des eaux. Nous parlions littérature, peu à peu nous discutons l'histoire contemporaine : ce que nous avons fait, ce que nous aurions dû faire, les folles jalousies qui nous divisèrent : « J'étais là à Lutzen. — Et moi aussi. — Comment ne nous sommes-nous pas vus ? » etc., etc.

Une conversation montée sur ce ton de franchise ne laisse pas dissimuler. Après trois heures rapides, passées au bord des précipices de la villa Sfrondata, nous voici à la villa Melzi. Je m'enferme dans une chambre du deuxième étage; là, je refuse mes yeux à la plus belle vue qui existe au monde après la baie de Naples, et, arrêté devant le buste de Melzi, tout transporté de tendresse pour l'Italie, d'amour de la patrie et d'amour pour les beaux-arts, j'écris à la hâte le résumé de nos discussions.

On ne peut plus, au milieu de la grande révolution qui nous travaille, étudier les mœurs d'un peuple sans tomber dans la politique. La révolution qui commença en 1789, finira en 1830 par l'établissement universel des deux chambres, aussi bien en Europe qu'en Amérique. Les Français seront alors regardés comme les fils aînés de la Raison [1]. Tout le monde est jaloux de la

[1] Par les profusions de Pitt, qui, en 1794, sauvèrent l'aristocratie, tout Anglais qui n'a pas cent louis de rente est condamné, par sa naissance, au plus inévitable malheur : la faim, qui moissonne les ouvriers de Birmingham, en 1817, nous venge des horreurs de *Commune-affranchie*. (Voir les discours de M. Brougham.) Si les nations réfléchissaient, elles feraient banqueroute au plus vite, et déclareraient que les dettes contractées par un prince ne sont pas obligatoires pour son successeur.

France; grande preuve de supériorité et peut-être la seule bonne, puisque la flatterie ne saurait la contrefaire. A Paris, la partie plate de la nation est la seule qui s'agite, la seule qui paraisse de loin; on nous juge par nos Tracy, nos Gouvion-Saint-Cyr, nos Grégoire, nos Lanjuinais, nos de Broglie.

L'Italie morale est un des pays les plus inconnus; les voyageurs n'ont vu que les beaux-arts et n'étaient pas faits pour sentir que les chefs-d'œuvre viennent du cœur. Je voudrais parler de la littérature, mais je n'ai pas le temps. Le savant Ginguené, malgré sa bonne volonté, était encore un produit de l'ancienne éducation, et n'est pas à la hauteur de son sujet. Sismondi est travaillé par deux systèmes opposés; admirera-t-il Racine ou Shakspeare? Dans ses perplexités, il ne nous dit pas de quel parti est son cœur; peut-être n'est-il d'aucun parti. Son livre devait être l'*Esprit des lois* des gouvernements successifs de l'Italie, et il y a eu dans ce pays-ci beaucoup plus de gouvernements que de lois, et le gouvernement y a toujours eu la couleur du gouvernant.

Le caractère italien, comme les feux d'un volcan, n'a pu se faire jour que par la musique et la volupté. De 1550 à 1796, il a été écrasé par la masse énorme de la tyrannie la plus soupçonneuse, la plus faible, la plus implacable. La religion, venant au secours de l'autorité, achevait de l'étouffer: de là la défiance; tout ce qui paraissait lui n'était pas lui.

Le 14 mai 1796 fera une époque remarquable dans l'histoire de l'esprit humain. Le général en chef Buonaparte entra dans Milan; l'Italie se réveilla, et, pour l'histoire de l'esprit humain, l'Italie sera toujours la moitié de l'Europe[1].

Mais ici je ne puis parler, mon portefeuille peut être saisi.

[1] Après la chute de ce grand peuple inconnu dont nous ne savons autre chose, sinon qu'il exista, l'Étrurie, la première, cultiva les arts et la sagesse. L'Italie a de plus l'âge d'Auguste et le siècle de Léon X. La peinture, la musique, la sculpture ne peuvent peut-être exister que là. Un jour l'Amérique méridionale, après deux siècles de gouvernement représentatif, ayant le soleil, la liberté et les richesses, pourra rivaliser avec la terre du génie. Les cruautés de 1817 donnent de l'énergie aux Péruviens.

Comment s'est-elle réveillée? Quelles circonstances ont influé sur les pas de géant qu'a faits ce jeune peuple? Quels hommes ont réglé son destin?

Quand Buonaparte entra à Milan, l'archiduc Ferdinand d'Est, prince faible et aussi bon que peut l'être un homme faible, y était le timide préfet du conseil aulique de Vienne. Une digue se rompait-elle, il fallait écrire à Vienne, et quand, au bout de deux mois, la somme nécessaire était allouée, le dommage était centuple; le conseil aulique le savait mieux que personne; mais l'esclave est tellement vigoureux, qu'on ne saurait trop l'enchaîner.

Joseph II, tête étroite, élève de Raynal, venait de supprimer les moines et d'ôter à la noblesse tous les priviléges dont elle jouissait comme ordre. Toute l'armée italienne se composait alors de quatre-vingt-seize gardes de ville, habillés en rouge, qui faisaient le service dans Milan.

Cette capitale du plus riche pays de l'univers comptait quatre cents familles à cent mille livres de rente, et vingt à un million, qui ne savaient que faire de leur opulence. Tout était à vil prix à Milan, et un Italien n'a pas le quart des besoins d'un habitant de Paris.

Ainsi, le général prince Belgiojoso, qui s'était gorgé d'or au service de l'Autriche, faisait jeter tous les matins vingt livres de poudre dans un cabinet, et venait s'y promener un masque sur la figure; il prétendait que c'était la seule manière d'être poudré convenablement; ensuite il passait dans son sérail, où de jeunes danseuses, vêtues comme la Vénus de Médicis, exécutaient des ballets devant Son Excellence. Parini se moquait de lui dans *il Matino*, satire digne de Pope. Le prince voulait le faire bâtonner; le gouvernement le protégeait. A côté de Parini, Beccaria et Verri éclairaient l'Europe. Le soir, princes, savants, littérateurs, millionnaires, tous se trouvaient au théâtre. Marchesi, l'enchanteur, ravissait tous les cœurs. Les femmes portaient à la fois cinq portraits de Marchesi; un à chaque bras, un au cou suspendu à une chaîne d'or, et deux sur les boucles de chaque soulier. Jamais les riches d'aucun pays n'ont mené une plus douce vie. Toutes les passions haineuses étaient

exclues, presque pas de vanité, et comme alors les nobles étaient bonnes gens, le peuple partageait leur bonheur.

Chaque métairie, en Lombardie, produit du riz, du fromage et de la soie, dont on vend pour des sommes considérables; outre cela, elles ont toutes les productions des nôtres; c'est un pays inruinable, et tout y est pour rien.

Cette tranquillité voluptueuse commençait à dégénérer en apathie quand le coup de tonnerre du 14 mai vint réveiller les esprits. Les tranquilles Milanais ne pensaient pas plus à la France qu'au Japon.

Ce peuple, si loin de nous par les idées, crut à la liberté, et s'en trouva plus digne que nous. Le corps législatif de Milan refusa à Buonaparte, dans tout l'éclat de sa puissance (en 1806, je crois), une loi essentielle (l'enregistrement). Jamais corps législatif français n'osera seulement regarder en face une telle inconvenance. Celui du royaume d'Italie ne fut plus convoqué, et Buonaparte chercha là, comme en France, à masquer le despotisme par le culte de la gloire. A Marengo, l'Italie n'avait qu'un seul homme qui osât marcher au canon (le général Lecchi)[1]. Neuf ans après, à Raab, elle avait une armée de soixante mille hommes aussi braves que les Français. Elle avait un Almanach royal aussi gros que le nôtre, et tout plein de noms italiens.

Les routes étaient et sont vingt fois plus belles qu'en France. Tout s'organisait, tout marchait, les fabriques se multipliaient, le travail se mettait en honneur, tout ce qui avait de l'intelligence faisait fortune. Le moindre garçon pharmacien, travaillant dans l'arriere-boutique de son maître, était agité de l'idée que, s'il faisait une grande découverte, il aurait la croix et serait fait comte. Ce ressort, si approprié aux temps modernes, égalait par sa puissance celui qui porta jadis les Romains à l'empire du monde. Sous le gouvernement de Melzi, le royaume d'Italie fut plus heureux que ne l'a jamais été la France. Il marchait franchement à la liberté. Melzi aima tendrement cette source de tout bonheur : mais il avait les défauts de l'éducation ancienne, il manquait de vigueur. Il ne profita pas de l'année de sa vice-

[1] Son combat à Varallo avec la légion de Rohan

présidence pour créer de nouveaux intérêts. Au reste, le pouvait-il? je le crois, car Buonaparte n'eut jamais de plan fixe : il était alors occupé de la France. Washington lui-même eût été embarrassé sur le degré de liberté politique qu'il convenait de confier à un peuple coupable de tant d'égarements, qui avait si peu profité par l'expérience, et qui au fond du cœur nourrissait encore tous les sots préjugés donnés par une vieille monarchie : c'étaient les Ilotes de cette monarchie qui avaient fait la *terreur*.

Au reste, aucune des idées qui auraient occupé Washington n'arrêta l'attention du César moderne; ses vues étaient toutes personnelles et égoïstes. Donner d'abord au peuple français autant de liberté qu'il en pouvait supporter, et graduellement augmenter l'importance du citoyen à mesure que les factions auraient perdu de leur chaleur et que l'opinion publique aurait paru plus éclairée, n'était pas l'objet de sa politique; il ne considérait pas combien de pouvoir on pouvait confier au peuple sans imprudence, mais cherchait à deviner de combien peu de pouvoir il se contenterait. La preuve qu'il avait la force nécessaire pour établir la liberté, c'est qu'il put empêcher les réactions.

Tandis qu'il était plongé dans ce problème, pour peu que l'Italie lui eût fait peur, elle était libre. Melzi ne vit pas qu'une nation n'a jamais que le degré de liberté auquel elle force. Buonaparte, rassuré, leva le masque et marcha au despotisme; il essayait en Italie les mesures qu'il voulait pratiquer en France[1].

Melzi vint pleurer la patrie dans la belle villa où j'écris; il ne fallait plus qu'un instrument, et le comte Prina devint le Vasconcellos de son maître. Ce Piémontais fut un grand homme, plus grand que Colbert; car, comme lui, il a exécuté presque tout ce qui s'est fait de grand sous un despote; et cela, malgré les intrigues de la cour du vice-roi et de tout le conseil d'État. Colbert est mort laissant d'immenses richesses : lorsqu'on eut tué Prina, le 21 avril 1814, on fut bien étonné de ne lui trouver pour trésor que les deux tiers des appointements qu'il avait

[1] L'histoire du royaume d'Italie, de 1794 à 1814, est le plus beau sujet des temps modernes : l'idéal s'y joint au positif.

reçus. (Le comte Marescalchi m'a dit que toutes les pièces relatives aux assassins de Prina se trouvaient, en 1817, dans les archives de la police de Milan. On sait leurs noms et leurs motifs.)

Mes jeunes officiers reprochent amèrement aux Français de ne pas leur avoir donné la liberté; mais cela s'accordait-il avec les intérêts du maître? Les États sont entre eux comme les particuliers. Depuis quand voit-on un homme faire la fortune d'un autre à propos de botte? Tout ce qu'on peut espérer de mieux, *c'est que les intérêts s'accordent.*

Quant à moi, je pense que Buonaparte n'avait nul talent politique; il eût donné des constitutions libérales, non-seulement à l'Italie, mais partout, et mis des rois illégitimes comme lui, mais pris dans les familles régnantes. A la longue, les peuples l'auraient adoré pour ce grand bienfait. En attendant qu'ils le comprissent, leur force se serait usée à arracher une liberté complète et non à envahir la France. (On sent que dans cette supposition il ne pouvait être question pour l'usurpateur du grand principe qui assure maintenant le bonheur des peuples : la légitimité. On parle de ce qu'il y avait de mieux à faire dans une position mauvaise en soi.)

Le prince Eugène, si aimable dans le salon de la Malmaison, fut *petit* sur le trône d'Italie. Il dit une fois à son quartier général, sur l'Isonzo, qu'il se moquait des *poignards italiens :* ce propos n'était que la plus grande sottise possible. D'abord il n'y avait pas de poignards; un seul Français a été assassiné depuis 1800; et en second lieu, quand ils auraient hérissé toutes les mains, depuis quand gouverne-t-on un peuple en l'insultant? Ce prince aimable, galant avec les dames, de la plus belle bravoure et quelquefois général, avait si peu de *racines* dans l'opinion, que, depuis la chute de sa maison, il est venu passer trois jours à Milan. Il y fait autant d'effet qu'un lord anglais qui traverse la ville pour aller à Rome.

Il était dans son caractère d'être toujours mené; deux ou trois aides de camp avaient cet honneur, et ces messieurs étaient Français. Ce qu'il y a d'heureux, c'est que ces Français si odieux n'avaient jamais rien fait de bas ni de déshonorant.

Après la bataille de Leipsick, un homme de génie pouvait préparer en Italie les éléments d'un trône : après l'abdication de Fontainebleau, il pouvait y monter, mais il fallait ouvrir le parapluie et parler constitution. Les meneurs du vice-roi étaient même au-dessous de cette idée. Pour lui, il ne fut que chevalier français, le plus brave et le plus loyal des hommes; il avait offert à son bienfaiteur l'armée d'Italie, que celui-ci eut l'aveuglement de refuser (février 1814).

Après l'abdication, le vice-roi songea enfin à la couronne. Il s'imagina qu'elle était entre les mains des sénateurs de Milan, et envoya un homme à lui acheter chez Manin, le premier bijoutier de la ville, quarante-deux tabatières de vingt-cinq louis chacune, pour corrompre les quarante-deux sénateurs. Cette manœuvre adroite fut sue dans Milan un quart d'heure après, et... Ici, mon copiste me regarde en riant : Monsieur, le temps présent est l'arche du Seigneur. (A cette époque (avril 1814), le prince avait encore une très-bonne ligne militaire; on vient de me répéter ce fait sur tous les tons. J'ai de nouveaux motifs pour ne point y croire. L'homme qui, après la retraite de Moscou, a fait la campagne de Magdebourg, et, avec une faible avant-garde, a arrêté le débordement des Russes et des Prussiens furieux, doit être supérieur au rôle politique qu'on lui fait jouer ici. Le vice-roi n'a jamais été parmi nous qu'un marquis français, disent mes officiers.)

Le hasard ayant interrompu en 1814 la marche de ce jeune peuple, que va devenir le feu sacré du génie et de la liberté? S'éteindra-t-il ? et l'Italie se remettra-t-elle à faire des sonnets imprimés sur du satin rose pour les jours de noces? Toutes mes pensées, tous mes regards ont été pour la solution de ce grand problème.

Il n'y a point eu d'émigration et presque pas d'acquéreurs de domaines nationaux. Là, comme parmi nous, la fusion des nobles avec la nation était à moitié faite en 1807. Ce fut Buonaparte qui leur apprit qu'ils étaient quelque chose de mieux que de grands propriétaires. Maintenant que la guerre est déclarée, elle ne peut finir que dans la chambre des pairs.

L'Italie peut être éloignée de la gloire et du bonheur par des

moyens dont on ne peut que parler. Telle est l'âme de ce peuple, que, dès qu'il sera heureux, il produira des chefs-d'œuvre, et voilà pourquoi il est plus près de mon cœur que les Américains, par exemple, qui, depuis qu'ils sont heureux, ne produisent que des dollars.

Une cause peut éloigner les Italiens de la perfection, et empoisonner pour eux les bienfaits de la poudre à canon, c'est le pédantisme. Dans les arts de la pensée il faut étudier l'art, et sur-le-champ abandonner le maître et être soi-même. Les auteurs italiens, qui sont presque tous prêtres, veulent à toute force continuer le Dante et Virgile. Cela fait deux sectes de pédants, les pédants d'idées : Verri, Micali, etc.; les pédants de style, Botta, Giordani, Rosmini, etc.

L'Italie reprochera toujours à son père de ne pas lui avoir donné une École polytechnique, où l'on n'eût admis que des jeunes gens nobles pour la plupart, et ayant douze cents francs de rente. On leur aurait enseigné Jérémie Bentham, Adam Smith, Say, Tracy, Cabanis, Malthus, Montesquieu ; on leur eût fait lire Corneille, Shakspeare, Molière, Schiller, Racine, Rousseau, Helvétius, Voltaire, Bossuet et les grands poëtes nationaux.

Croit-on que les républiques du Mexique et du Pérou vont s'amuser à se traîner lentement de préjugé en sottise, et de sottise en erreur moins grossière, sur tous les progrès de notre lente civilisation, où chaque vérité a été achetée par dix ans de travail de l'auteur, et ensuite par six mois de Bastille?

Non; leurs écoles se transporteront sur-le-champ à la *frontière* de la science. Pourquoi apprendre la physique dans Nollet, si on peut la voir dans Biot? Leur jeune énergie partira du point où la vieille Europe est arrivée haletante de fatigue et rendue. Or, voilà ce que les pédants italiens ne veulent pas; ils prétendent qu'il ne faut rien apprendre que dans des auteurs nés en Italie et y habitant [1].

[1] Pallas quas condidit arces
Ipsa colat; nobis placeant ante omnia silvæ.

On voit que ce principe du mauvais goût est dans Virgile.

Montesquieu disait de la *Henriade : Plus Voltaire est Virgile, moins il est Virgile.* Le grand génie qui entraîne les Italiens dans l'erreur fut celui de tous les hommes qui l'abhorrent le plus. Personne ne fut plus lui-même que le Dante ; mais comme Alfieri manquait un peu d'esprit, il n'a pas vu cela, et à sa suite se précipite toute la jeunesse italienne.

L'Italie, ne pouvant plus espérer cette École polytechnique qui aurait mis la noblesse du côté des idées libérales, il lui faut faire son éducation, mais la faire *avec les gens les plus différents d'elle-même.* Cela facilitera le moment du *départ* [1].

Elle est du Midi, il lui faut des maîtres du Nord ; elle est éminemment catholique, il lui faut des maîtres protestants; elle a dans le sang trois siècles de despotisme, il lui faut des maîtres constitutionnels : tout cela lui indique l'Écosse et l'Angleterre. Les Français lui ressemblent trop ; elle ne doit prendre que les livres indispensables pour ne pas tomber dans la philosophie ridicule de la *sympathie*, qui donne pour base à nos volontés autre chose que le *plaisir* du *moment.* A cela près, le régime anglais est le seul sain pour les Italiens, parce qu'après avoir appris à exprimer leurs idées et à tirer des pensées des circonstances qui les entourent, dominés par les différences de climat et d'organisation, ils enverront un jour leurs maîtres à tous les diables [2] et oseront être eux-mêmes.

Or, c'est ce qui n'arrivera jamais tant qu'ils étudieront Horace et Virgile; le Dante et Machiavel sont surtout dangereux. Ces hommes immortels ont vécu dans une république, et comme c'est tout ce qu'ambitionne l'Italie, les jeunes gens ne peuvent, sans une force d'originalité bien rare à vingt ans, renoncer à les imiter.

Une nation n'est heureuse que quand il n'y a plus d'autres intérêts contradictoires dans son sein que ceux nécessaires au maintien de la constitution. Elle n'est éclairée que quand il y a des millions de gens médiocres instruits suivant des méthodes judicieuses ; enfin elle n'a jamais que le degré de liberté que la

[1] Terme de chimie.
[2] Voilà ce que j'appelle l'opération du départ.

fermeté de son caractère et ses lumières forcent à lui donner. L'Italie est plus près de la liberté, parce qu'elle est infiniment moins dupe de l'hypocrisie; elle croit tous les hommes en pouvoir méchants et leur dit : Prouvez le contraire. Elle doit tendre à se donner rapidement des lumières. Pour cela, il faut commencer par souffrir la vérité. Tous les livres imprimés dans ce beau et malheureux pays, depuis l'an 1600, peuvent se réduire à dix volumes.

Voilà la triste vérité qu'il faut que les jeunes Italiens supportent; mais ils n'en sont pas encore à ce premier pas. Je crains bien que pendant cinquante ans encore ce mot n'excite que de la colère; il est dur de se dire à vingt ans : « Tout ce que je sais m'a été enseigné par des gens qui avaient le plus pressant intérêt à me tromper. Il faut refaire toutes mes idées sur tout. »

RIVA.

20 juillet. — Nouvelle conversation avec mes officiers italiens dans le bateau [1]. Milan l'emporte sur Bologne. Comme individus, les Bolonais l'emporteraient peut-être; mais :

1° Milan est plus grande ville (130,000 âmes), et, partant, beaucoup plus de sottises y sont méprisées, et l'exemple des temps passés y a moins de force. Il y est déjà ridicule de parler de ses affaires d'intérêt.

2° Milan a été quatorze ans la capitale d'un vaste royaume; on y a vu les grandes affaires de près et le jeu des passions. Pendant ce temps-là, Bologne *était jalouse;* il est vrai que, dans cette mauvaise carrière, elle montrait de l'énergie. Elle se révoltait (1809).

3° Milan est près de la Suisse, qui fournit des livres à la haute société; il y a un exemplaire du *Morning-Chronicle* qui coûte trois mille francs au moins au noble qui le fait venir. Il y a dix ans, on n'eût pas trouvé deux personnes qui lussent les jour-

[1] Il faut remettre toute idée claire sur l'histoire d'Italie, depuis vingt ans, au jour où les délits de la presse seront jugés par douze jurés ayant chacun trente mille livres de rente. Jusque-là, restons dans le vague Voyez l'ouvrage de M. Benjamin Constant sur les jugements de 1817.

naux; actuellement, on voit les domestiques qui vont les chercher au bureau les lire dans les rues.

L'éducation de quatorze ans (1800 à 1814), donnée par hasard sous un despote qui ne craignait au monde que l'éducation, y avait produit des héros. Qu'aurait-ce été de l'éducation donnée par un prince philosophe! Tout ce qui est grand a des droits particuliers sur le cœur de ce peuple. Beaucoup plus méfiant que les Français, il est meilleur juge de la grandeur dans ses princes. Un demi-siècle de l'ordre de choses qui l'a si rapidement élevé en quatorze ans n'aurait pas remué une autre nation. La Lombardie se regarde pour le degré de liberté publique comme un appendice de la France; on y suit avec le plus vif intérêt les discussions de nos chambres.

La fièvre du mécontentement brûle ce pays-ci comme tous les autres; cependant je les ai priés de considérer trois petites choses :

1° Dans tout le royaume d'Italie, depuis 1814, il n'y a eu que vingt-trois personnes d'arrêtées;

2° Il n'y a pas eu l'ombre d'une *réaction*, pas une goutte de sang. Le gouverneur Bellegarde jetait les dénonciations au feu;

3° Ils ont pour gouverneur un homme d'esprit de l'école de Joseph II, c'est-à-dire nullement dupe des prêtres et des nobles. Un curé de Milan s'avise de faire faire des miracles par un jeune homme; le gouverneur, voyant le but des miracles, les envoie tous deux en prison. « Je pense bien, leur dit-il publiquement, que demain l'on vous trouvera en liberté; ce petit miracle de plus ne vous coûtera rien et sera très-utile pour confondre les incrédules; quant à moi, je m'engage à ne plus vous faire arrêter. »

Il est vrai que tous les deux mois quatre-vingt-cinq chariots chargés d'argent partent pour Vienne sous bonne escorte et que la Lombardie ne jouit plus de l'espèce de constitution que lui avait donnée Marie-Thérèse.

PLINIANA.

21 juin. — Nous voulons revoir la Pliniana; il y fait si frais!

La contessina A*** me parle des arts; mon attention est tellement absorbée que si l'on m'eût demandé « *Où êtes-vous?* » je n'aurais su que répondre. — La femme qui a eu quatre amants, et qui a aimé passionnément, ne sait pas en France, parce que personne ne le lui a dit, qu'elle est tout près des arts, et qu'il faut jeter au feu, au plus vite, tous les traités pédantesques qu'impriment les gens de l'Académie. — Mais je prévois une objection invincible; quelle est en France la femme qui a eu quatre amants?

En France, défaut d'originalité par le despotisme du *ridicule* et d'une grande capitale. Ici, Brescia, qui est à vingt lieues de Milan, ne songe pas plus à imiter Milan que Philadelphie. Toutes les familles, toutes les aventures galantes se connaissent d'une ville à l'autre; mais pas la moindre trace d'imitation.

MONTICELLO.

25 juin. — De Como, nous allons à Lecco; mauvais voyage; le paysage ne signifie rien. Nous venons à Monticello; vue admirable de la casa Cavaletti. Je n'ai jamais rien rencontré de semblable; à l'horizon, on aperçoit le dôme de Milan, et plus loin, une ligne bleue dessinée dans le ciel par les montagnes de Parme et Bologne. On est sur une colline; à droite, vue superbe, plaine fertile et rochers, deux ou trois lacs; à gauche, autre vue magnifique, et qui, dans tous ses détails, est l'opposé de la première; des collines, la madona di Montevecchio; en avant, on a cette belle Lombardie avec tout le luxe de sa verdure et de ses richesses, un horizon sans bornes, et l'œil se perd à trente lieues de là. Dans les brouillards de Venise : c'est la contre-partie de la vue de San Michele in Bosco. Dans ce ciel immense, on aperçoit souvent une noire tempête avec ses tonnerres mugissants dans un coin de cinq à six lieues, tandis que tout le reste est serein. On voit la tempête s'avancer, reculer, s'anéantir, ou en peu de minutes elle vous environne. L'eau tombe à torrents; des tonnerres affreux ébranlent les édifices; bientôt l'admirable pureté de l'air vient augmenter les plaisirs. Tout cela vient de nous arriver depuis deux heures : mainte-

nant, nous distinguons les fenêtres d'une maison à huit lieues d'ici. — Politesse noble du propriétaire, ancien écuyer du roi d'Italie. Nous sommes arrivés chez lui comme une bombe, comme des enfants qui s'approchent d'une image.

24 juin. — Nous couchons à Monza. Mauvaise architecture du palais. Jardin insignifiant. Nous allons à Varèse, petite ville, dont toutes les maisons se sont, depuis dix ans, transformées en palais.

Nous allons au Casino. — Politesse extrême des habitants de Varèse; ils nous mènent à une *Accademia* que madame Grassini donne à ses compatriotes. Elle chante *Ombra adorata aspetta* et le duetto *Svenami* des *Horaces:* on pleure et le cœur applaudit. Il y avait là les plus jolies femmes de Milan, entre autres madame Litta, née à Gênes, d'une famille alliée dans le treizième siècle à celle de B***; superbes figures des officiers italiens; pâleur extrême; grands yeux noirs, moustaches et cheveux châtains, cravates noires, traits antiques, simplicité et bonhomie dans les manières dont on ne peut avoir même l'idée en France. Je vois qu'ils sont presque tous *in servitu*, mot du pays fort expressif. Chacun est avec sa maîtresse. — Je suis présenté à ce brave général Severoli qui a perdu une jambe contre cet indigne Murat, quand il attaquait son bienfaiteur; je vois le général Bertoletti, si connu en Espagne; Monti, le plus grand poëte d'Italie [1]; le jeune Melzi, héritier d'un grand nom, et, dit-on, digne de son oncle.

[1] Outre la *Bassvigliana*, on lui doit la meilleure traduction de l'*Iliade* qui existe et quatre volumes de beaux vers qui un jour seront bien étonnés de se trouver ensemble. Ce n'est pas par modestie que Virgile voulait, en mourant, qu'on brûlât son *Énéide;* les plus beaux morceaux en étaient déjà connus. Quelle différence pour sa gloire si tout ce qu'il y a de faible pour sa gloire manquait! Pour bien écrire l'italien, il faut commencer par savoir supérieurement le latin. Voilà deux idées que je dois à ma présentation à ce grand poëte. Il m'a paru avoir la haine la plus orthodoxe pour le genre *romantique*, et, quand il a été grand, il a été romantique. Il nous dit un sonnet sur les désastres de la campagne de 1813, où il rappelle l'idée de Judas, treizième apôtre. On voit que l'auteur a été élevé à Rome. Né dans un pays plus généreux, il eût quelquefois fait parler son âme.

Milan est la capitale de la littérature en Italie. Mais au dix-neuvième siècle, qu'est-ce qu'une littérature sans liberté? On y imprime beaucoup de livres de médecine, et de temps en temps quelque traduction du français. On a osé y faire paraître, mais avec bon nombre de notes atténuantes, Tracy, Schlegel, *Corinne*, l'*Allemagne*. Il y a deux journaux littéraires; cela est aussi amusant que le *Magasin encyclopédique;* les hommes sont très-supérieurs aux livres.

Le soir, nous montons à la Madona del Monte; ce sanctuaire doit avoir coûté bien des millions. J'écris ceci à l'auberge de *Berinetti;* nous sommes fort bien. En montant, plusieurs ânes se sont abattus sur ces pavés glissants, et nos dames ont fait des chutes qui n'ont été que plaisantes; nous nous arrêtions à tout moment à quelqu'une des quinze ou vingt chapelles pour nous retourner et jouir de la vue. Ensemble magnifique; au coucher du soleil, nous apercevions sept lacs. Croyez-moi, mon ami, on peut courir la France et l'Allemagne sans avoir de ces sensations-là. Parmi nous, il y a deux Français qui s'ennuient, car personne n'écoute leur esprit; un Anglais qui à tout moment tire son carnet et arrête les paysans pour avoir l'orthographe précise du nom de l'endroit; cinq ou six officiers à demi-solde, silencieux, et cinq femmes dont deux au moins de la beauté la plus noble, la plus simple, la plus touchante. N'ayant pas le temps d'être amoureux d'aucune d'elles, je le suis de l'Italie. Je ne puis vaincre ma mélancolie de quitter ce pays. Je vois d'ici le lac Majeur sur les bords duquel m'attend ma calèche. — Partie charmante, parce que, à l'exception de nos gens *aimables,* nous sommes à notre aise ensemble.

Ce soir, Berinetti nous a dit qu'un des frères du couvent touche de l'orgue. Nous passons deux heures dans son église, nous lui indiquons quelques morceaux de Mozart. Voilà de ces sensations que j'allais chercher à Naples, et qui rendent muet pendant huit jours.

25 juin. — Nous pénétrons dans un couvent noble, situé sur ce rocher isolé. — Politesse de madame Staurenghi, l'abbesse, je crois. Les marches dans l'intérieur du couvent sont en marbre noir; je remarque qu'elles sont presque entièrement usées

par les souliers de corde de ces pauvres religieuses. Que de beaux yeux ont brillé en vain et perdu leur éclat dans cette pompeuse prison ! — Nous allons pêcher du *pesce perrico* sur le lac de Varèse, de là à Palanza. Nous prenons une barque et nous voici aux îles Borromées.

A Palanza, sur le lac Majeur, je rencontre un exilé. Admirable modération de ses idées ; il est vingt fois moins exagéré que les gens du pays. — On devrait faire en France des lois qui considérassent le citoyen par la *quantité d'impôt* qu'il paye. Ainsi, tout homme payant mille francs, pourrait publier un pamphlet par an, sans être soumis à d'autre justice que celle du jury. En suivant cette idée, on pourrait parvenir à diminuer le nombre des procès ; on protégerait le citoyen contre sa propre colère. — On pourrait ne soumettre qu'au jury les journaux publiés en langue étrangère.

ÎLES BORROMÉES.

28 juin. — Nous y sommes depuis deux jours, je n'en puis rien dire : sinon qu'on m'y eût appris que je venais d'obtenir le plus beau grade, que je ne me serais pas seulement donné la peine d'ouvrir la lettre.

Nous allons voir le colosse de Saint-Charles, près d'Arona. Au retour, je prends une barque, et je vais à Belgirate, à un quart d'heure des îles ; j'y trouve ma calèche, et je passe le Simplon comme un enfant.

GENÈVE.

4 juillet. — On vient de me raconter que le grand et le petit Conseil de la république s'étaient assemblés pour prendre en considération les malheurs qui pourraient trouver leur source dans le manque de subsistances. La question a été débattue séparément dans les deux Conseils, avec cet esprit de calme et de prudence et cette liberté de pensées qu'on trouve rarement ailleurs que dans les républiques. Les magnifiques Conseils n'ont point dédaigné les lumières du siècle ; ils ont consulté un ouvrage justement célèbre (Malthus), qui a trouvé un digne traduc-

teur dans le corps si respectable des professeurs de Genève. Ils ont cherché à se garantir surtout de cet esprit de légèreté qui a causé tant de malheurs chez une nation voisine[1]. Après trois semaines de délibérations assidues, le grand Conseil, considérant qu'il est urgent de pourvoir à la disette, a décrété qu'à compter de ce jour le spectacle serait fermé (historique). Considérant de plus que ce n'est pas tout faire que d'assurer l'arrivage des grains, mais qu'il faut encore donner à la classe ouvrière et malheureuse les moyens de s'en procurer à des prix qui ne soient pas au-dessus de ses moyens présumés, les Conseils ont décidé que le fastueux monument en brique élevé à la mémoire de Jean-Jacques Rousseau dans la rue où il est né serait démoli sans délai;

Que cette rue, nommée Jean-Jacques Rousseau pendant l'usurpation, reprendrait le nom ancien et si respectable de rue *du Chevelu*.

Le 5 juillet. — Je voudrais bien savoir quel est le voyageur qui a dit le premier qu'il y avait de la liberté en Suisse. A Genève, à Berne, vous avez quatre cents surveillants dont chacun veut faire parade de son pouvoir. Si vous les choquez par la manière de mettre votre cravate, ils vous persécutent. Chose ridicule à dire. Je crois qu'on est plus libre à Paris (août 1817); je ne dis pas en province. Nos philosophes ont assez déclamé contre cette ville *de boue et de fumée*. Quelle voix éloquente s'élèvera pour nous montrer que les grandes villes forcent l'homme et les gouvernements à plusieurs vertus[2]. Dans les arts le vrai beau ne peut naître que là. Je n'oublierai jamais la musique de Genève; c'est un des spectacles les plus singuliers que m'ait donnés mon voyage; ces jeunes femmes posant leur tricot, s'approchent du piano, et se mettent à chanter les duos *passionnés* des grands maîtres!

[1] Ce sont les propres termes de la proclamation aux habitants de la partie du pays de Gex réunie à la république.

[2] Le *style* du mérite d'un homme suit la proportion du nombre d'habitants de sa ville. Un homme simple et grand comme Roum est perdu dans une ville de dix mille âmes. Un sot vernissé doit, au contraire, chercher une telle ville. Son habit répond pour lui.

6 juillet. — On me raconte qu'il y a eu, cet automne, sur les bords du lac la réunion la plus étonnante ; c'étaient les états généraux de l'opinion européenne. Pour que rien n'y manquât, on y a vu jusqu'à un R***, qui peut-être y a pris quelques leçons de savoir-vivre. Ai-je besoin de nommer le personnage étonnant qui était comme l'âme de cette grande assemblée? A mes yeux, ce phénomène s'élève jusqu'à l'importance politique. Si cela durait quelques années, les décisions de toutes les académies de l'Europe pâliraient[1]. Je ne vois pas ce qu'elles ont à opposer à un salon où les Dumont, les Bonstetten, les Prévôt, les Pictet, les Romilly, les de Broglie, les Brougham, les de Brême, les Schlegel, les Byron discutent les plus grandes questions de la morale et des arts devant mesdames Necker de Saussure, de Broglie, de Staël.

Les auteurs écriraient pour être estimés dans le salon de Coppet. Voltaire n'a jamais eu rien de pareil. Il y avait sur les bords du lac six cents personnes des plus distinguées de l'Europe : l'esprit, les richesses, les plus grands titres, tout cela venait chercher le plaisir dans le salon de la femme illustre que la France pleure. On osait plaisanter un grand prince[2].

LAUSANNE.

10 juillet. — Je trouve plus d'idées nouvelles dans une page anglaise que dans un in-octavo français. Rien ne peut égaler mon amour pour leur littérature, si ce n'est mon éloignement pour leurs personnes. Si vous faites une prévenance à un Anglais, il en profite pour placer un signe de hauteur. Timides en société avec tout ce qui passe pour supérieur, ils sont presque insolents avec tout ce qui a l'air de céder. Il faut être juste, il y a chez ces gens-là un principe de malheur; ils tirent du venin des choses les plus indifférentes. Ce sont les plus insociables des hommes, et peut-être les plus malheureux. En Italie, l'affaire de Gênes a commencé à en dégoûter. Leur incroyable mesquinerie

[1] L'Académie française est une loi contre la liberté de la presse.
[2] Lorsqu'on ne peut éteindre une lumière, on s'en laisse éclairer.

achève de les faire mépriser même des garçons d'auberge[1]. Si j'entre dans des détails bas, ce sont les couleurs du tableau. A Naples, ils se faisaient dire des sottises tout haut par les garçons du restaurateur Villa, en leur offrant gravement, après dîner, un sou ou deux. A Monza, ils se font montrer la *couronne de fer*, ce qui exige un petit cérémonial et occupe deux gardiens pendant une demi-heure, ils donnent vingt-cinq centimes; je viens de lire ce passage de ma lettre à quatre Anglais de l'*High-life*, en les priant d'attaquer la véracité de mes assertions : ce qu'ils n'ont pu faire. Pour être considéré d'un Anglais, il faut jouer au plus froid. Lavater seul indique ce procédé; on le lit sur leurs figures de bois. L'Anglais est comme le provincial en France; ne jamais paraître intéressé par ce qu'on lui dit[2]. — Toute ville au-dessous de cinquante mille âmes n'est pas digne de mon attention. Il faudrait y passer trois mois pour arriver jusqu'au vrai mérite, s'il y en a. Les habitudes repoussent le voyageur. La seule démarche *désoccupée* des gens d'une petite ville me conduit à la poste pour demander des chevaux. Ils n'ont pas de motif pour agir vite. Lausanne est la seule exception pour moi.

Le 20 juillet. — Avant de quitter tout à fait, du moins par mes souvenirs, la terre du génie pour m'enfoncer dans le sombre septentrion, il faut que j'écrive deux ensembles d'idées : 1° une étude faite d'après une bande de voleurs du pays de Naples ; 2° l'état du Parnasse musical italien. Je n'ai pas le temps d'écrire l'enterrement de la princesse Buoncompagni, à Rome, et mon étonnement mêlé d'horreur lorsque je trouvai à l'église des Apôtres cette jeune et superbe femme de dix-neuf ans, avec du rouge, couchée sur son catafalque, et entourée de sept à huit prêtres à moitié endormis, vers minuit.

L'Église cherche tous les moyens d'augmenter l'horreur de la

[1] Si c'est un devoir d'être poli, il est niais de ménager les insolents. M. Scott, lord Blainey, le prêtre Eustace, ont dit sur les Français des choses plus fortes et qui ne sont pas fondées sur les faits. Eustace appelle le Musée du Louvre une écurie. Cela va bien aux gens qui ont placé leurs pauvres marbres d'Elgin sous un hangar.

[2] Ils font trop de mouvement pour avoir beaucoup d'esprit.

mort. Elle a réussi, du moins pour moi. La mort, qui sur le champ de bataille ne m'avait jamais paru qu'une porte ouverte ou fermée, et qui, tant qu'elle n'est pas fermée, est ouverte, me poursuit d'une image horrible depuis que j'ai vu cette figure céleste avec son rouge. Que dirais-je de l'horreur du lendemain, lorsque à la nuit tombante je la vis portée dans les rues, étendue sur un lit de repos, et toujours la tête découverte? Le jeune prince Buoncompagni l'avait épousée par amour, et la famille, qui ne l'avait pas voulu reconnaître, venait de pardonner depuis peu. Elle avait été longtemps réfugiée dans un couvent; leurs amours furent toujours malheureuses. C'est un des plus sombres souvenirs que je rapporte d'Italie.

PARNASSE MUSICAL D'ITALIE EN 1817.

Madame Catalani, — MM. Galli, — Crivelli, — Tacchinardi, — Velutti, castrat, — Davide, le fils.

Ténors.

Nozzari, — Ronconi, — Donzelli, — Monelli, — Bonoldi, — Curioni, — Pasta, — Ambrogetti.

Cantatrices.

Mesdames Correa, — Festa, — Fabre, — Colbran, — Chabrand, — Bassi (la comtesse), — Bassi (Eleonora), — Manfredini, — Belloc, — Pasta, — Crespi-Bianchi, — Ester Monbelli, — Anna Monbelli, — Eiser, — Bonini, — Napollon, — Liparini Morandi, — Camporesi, — Paer, — Marcolini (fedele).

Contr' altos.

Mesdames Grassini, — Gaforini, — Malanotti.

Chanteurs bouffes.

De Grecis, — Zamboni, — Paccini. — Bassi, — Casaciello, — Liparini, — Marcolini, — Giorgi.

Basses mezzo-caratere.

Pellegrini, — Remorini.

Vétérans.

Pacchiarotti, — Marchesi, — Crescentini, — madame Bellington.

Nota. Les quartiers généraux des gens de théâtre sont Milan et Bologne. Une centaine de noms médiocres, que je ne transcris pas, ne trouvent d'emploi que dans le carnaval. L'admirable Crivelli et madame Camporesi sont à Londres. En 1817, l'Opéra de Londres a été aussi bon que celui de Paris est mauvais. L'*Agnese, Don Juan* et la *Clemenza di Tito* y ont été exécutés aussi bien qu'à Milan. Le charme a été si fort, que ce spectacle est devenu à la mode. La salle est une antique copie de celle de Milan. Chaque loge coûte deux cent cinquante guinées pour soixante-deux représentations, et le billet de parterre douze francs. L'orchestre est assez bon, les décorations presque aussi mauvaises que celles de France, les vêtements mesquins. On dit que l'année prochaine on fera venir un peintre de Milan, Fuentes ou Sanquirico. Pour la musique, Londres est plus sur la voie que Paris. Les Anglais n'ont pas de *métalent*. Ils ont un goût passionné pour entendre chanter; mais ils aiment également le *bon* et le *mauvais*. Nous n'en sommes pas *encore là* en France.

COMPOSITEURS.

Rossini, né à Pezzaro vers 1793, *Tancredi, l'Italiana in Algieri, il Turco in Italia, Otello, la Cova-cenere* (Cendrillon), *la Gazza ladra*, etc., — Pavesi, — Zingarelli, — Fioravanti, — Mayer, — Winter, — Weigl, — Le chevalier Carafa, — Paccini fils, — Mosca, — Mosca (Joseph), — Generali, — Farinelli, — Nazolini, — Coccia, — Orlandi, — Gnecco, Piémontais, mort, avait plusieurs parties de l'homme de génie, — Paganini, violon génois, égal aux Français pour l'exécution, supérieur pour le feu et l'originalité.

FRANCFORT-SUR-LE-MEIN.

28 juillet. — Mon congé était originairement de quatre mois; mais comme je n'ai rien à faire dans ma place, on l'a prolongé de deux mois et demi. Ainsi je savais bien que j'étais en retard; mais j'espérais, parce qu'on espère quand on est heureux. Depuis huit jours le cœur serré par la laideur du Nord, je voyais les choses plus en noir; ce matin j'ai trouvé, en arrivant, des lettres des ministres; c'est tout ce qu'il y a de plus malheureux.

Non-seulement les ministres sous les ordres desquels je suis paraissent irrités, mais le ministre qui m'aime paraît dégoûté de me protéger. Au milieu de tout cela, j'ai manqué une distinction à laquelle j'avais toutes sortes de droits, et qui seule depuis trois ans maintenait mon ambition vivante.

J'ai couru tout Francfort; ces petites maisons de bois avec le premier étage avancé de deux pieds sur la rue, ces animaux grossièrement sculptés en bois sur les boutiques, le gothique pauvre des édifices, le soleil voilé, tout me dit que les beaux jours de l'Italie sont finis pour moi. Au lieu de beaux-arts, je vais être condamné à entendre parler de nouveau de cet éternel traité de *Westphalie.* — Il faut l'avouer franchement, c'est un des moments les plus malheureux de ma vie. Il y a tous les détails; par exemple, des collègues que je méprise ont obtenu les distinctions dont je suis plus éloigné que jamais. Ma réputation de *mauvaise tête* va être augmentée, et tout ce qu'il peut y avoir de bon en moi me sera compté comme faute! Il faudra cent dîners, en bas de soie, avec des sots à rubans, et cinq cents parties de whist avec de vieilles femmes pour faire oublier un peu mon équipée; et, pour comble de malheur, pas la moindre illusion, sentir que ces gens-là sont des sots, que dans dix ans on les méprisera tout haut, et cependant perdre ma vie avec eux : je suis très-malheureux[1].

J'y ai réfléchi, je recommencerais mon voyage si c'était à refaire : non pas que j'aie rien gagné du côté de l'esprit ; c'est l'âme qui a gagné. La vieillesse morale est reculée pour moi de dix ans. J'ai senti la possibilité d'un nouveau bonheur. Tous les ressorts de mon âme ont été nourris et fortifiés; je me sens rajeuni. Les gens secs ne peuvent plus rien sur moi; je connais la terre où l'on respire cet *air* céleste dont ils nient l'existence; je suis de fer pour eux.

NOTES.

Le comte Alfieri, né à Asti en 1749, mort à Florence en 1803, a laissé vingt-deux tragédies :

[1] L'auteur, qui n'est plus Français depuis 1814, est à un service étranger. (*Note de la première édition.*)

Felippo, 1789, scène, le palais de Madrid.

Polinice, scène, le palais royal de Thèbes.

Antigone, représentée à Rome en 1782; scène, le palais de Thèbes.

Virginie, scène, le Forum à Rome.

Agamemnon, scène, le palais d'Argos.

Oreste, scène, le palais d'Argos.

Rosmunda, scène, le palais des rois lombards, à Pavie.

Octavie, scène, le palais de Néron, à Rome.

Timoléon, scène, la maison de Timophane, à Corinthe.

Mérope, scène, le palais de Mécène.

Marie Stuart, scène, le palais d'Édimbourg.

La *Conjuration des Pazzi*, scène, le palais du Gouvernement. à Florence.

Don Garcia, scène, le palais de Côme Ier, à Pise.

Saül, scène, le camp des Israélites, à Gelboë; tragédie mêlée de musique.

Agis, scènes, le Forum, et ensuite la prison publique de Sparte.

Sophonisbe, scène, le camp de Scipion, en Afrique.

L'*Ancien Brutus*, scène, le Forum.

Mirrha, scène, le palais de Cynore, à Chypre.

Brutus Second, scènes, le temple de la Concorde et la curie de Pompée, à Rome.

Alceste Première, traduite du grec.

Alceste Seconde.

Cléopâtre, première tragédie de l'auteur retrouvée depuis sa mort.

Comme le grand Corneille, il a fait l'examen de chacune de ses pièces. L'édition complète de ses œuvres a trente-neuf volumes in-8°; à Padoue, chez Bettoni.

Je supplie que l'on ne juge pas de ces chefs-d'œuvre par la traduction française qu'on vend à Paris; c'est le perruquier du coin traduisant Tacite.

Je viens de passer la soirée avec une douzaine d'enthousiastes du Dante, qui me l'ont gâté de toutes leurs petitesses. Ils voient tout dans le Dante, par exemple, une plus grande variété de

caractères que dans Shakspeare. Ils criaient à tue-tête et *tous ensemble*. Ici, tout ce qui peut être quelque chose est imitateur du Dante. Jamais engouement ne fut moins absurde : mais son style sublime encourage le défaut qui corrompt toute l'Italie ; *une misérable enflure vide de pensées.*

On voit que la même cause de décadence règne à peu près également des deux côtés des Alpes. Chez nous, l'enflure tendre et niaise des souvenirs gothiques. En Italie, l'enflure énergique et républicaine des souvenirs romains. On nous prêche les Rogations et leurs touchantes processions; en Italie, c'est la honte d'être asservi par les barbares.

Au reste, mes Italiens m'ont fort bien prouvé que, comme style tragique, le Dante est souvent fort supérieur à Racine. — Quoi donc! on aurait eu meilleur goût à Florence, en 1300, qu'à la cour de Louis XIV, en 1660? — Oui, par la simple raison que Florence était vertueuse et républicaine, et qu'il fallait être spirituellement bas à la cour du grand roi [1].

— Chose évidente pour moi, les êtres qui sentent la musique sont séparés, par l'immensité, de nos littérateurs élèves de l'Université de Paris.

— Plus un Français est aimable, moins il sent les arts.

— Manque de chaleur et affectation, voilà ce qu'on trouve en musique dès qu'on quitte l'Italie.

LE SOLDAT ITALIEN. — ÉTUDE.

Je remarquai près d'*Osimo* un homme couvert de haillons, mais d'une taille magnifique, qui travaillait dans un champ. La fierté et la force de ses mouvements annonçaient un militaire. En effet, c'est un sergent de grenadiers du huitième d'infanterie, presque tout composé de Romains. Il était élève en sculpture; il déserta, fut pris, et allait être condamné au boulet, lorsqu'il fut sauvé par l'intendant de la couronne, à Rome, un des hommes les plus faits pour faire chérir le nom français. Je passe cinq

[1] « Dieu m'a fait la grâce, madame, en quelque compagnie que je me sois trouvé, de ne jamais rougir de l'Évangile ni du Roi. » (*Lettres de Racine à madame de Maintenon.*) Comparez cela aux *Mémoires de Caponi.*

heures avec mon grenadier; je voulais voir l'intérieur de ces cerveaux italiens qui ont connu la gloire, quoique fils de la superstition. Il me montre, dans sa chaumière, son uniforme entier; il met du blanc sur sa buffleterie tous les dimanches. Plutôt que d'user la moindre partie de son uniforme, il aime mieux paraître couvert de haillons, et les jambes nues et brûlées du soleil, comme tous les paysans italiens. J'acquiers sa confiance en me supposant à toutes les batailles où il s'est trouvé. — Le courage français est une transformation de la vanité. Ce motif n'existant pas en Italie, il est remplacé en grande partie par la colère; et, après le combat, ils viennent souvent jusqu'au milieu de leurs officiers égorger leurs prisonniers. Les blâmerai-je? non; je vois seulement qu'ils n'ont eu ni Louis XIV ni chevalerie. Du reste, un revers les irrite au lieu de les décourager. — J'ai occasion de présenter à mon grenadier un Anglais de ma connaissance. Je vois bien distinctement que le sentiment des Anglais à notre égard est la *jalousie de l'infériorité qui se connaît*. Ils méprisent souverainement les Allemands, les Italiens, les Espagnols. Au contraire, les moindres détails sur la France leur sont précieux, et ils blâment avec hypocrisie et rage concentrée les mêmes choses qu'ils portent aux nues un instant après, lorsqu'elles sont présentées en thèse générale. Mon Anglais, par exemple, accablait les Italiens du plus outrageant mépris, parce qu'au moral ce sont les fils de la France, il parle de leur superstition. « Ignorez-vous, monsieur, qu'à Londres il paraît vingt ouvrages de théologie par semaine? C'est plus que dans toute l'Italie. L'Italie a les yeux sur la France, et il sera bien difficile de l'empêcher de régler ses mouvements sur ceux de cet heureux pays. » Mon soldat me fait les questions les plus détaillées *sur nos généraux*.

LA SOCIÉTÉ A ROME.

J'ai passé la soirée du jeudi avec le C*** N***. C'est un homme très-pieux et d'infiniment d'esprit. Il me dit qu'il n'a plus retrouvé la Rome de sa jeunesse.

Il paraît que sous Pie VI, qui, à la cruauté près[1], a été le

[1] Voyez Rulhière, *Histoire de la révocation de l'édit de Nantes*.

Louis XIV de ce pays-ci, on s'amusait beaucoup. La *converzazione* de la princesse Santa Croce, connue à Paris par ses diamants, et celle de notre aimable cardinal de Bernis étaient des centres d'activité. Les Romains sont bien loin de cet heureux temps.

La société est une fleur de plaisir qui ne peut naître que lorsque l'eau de la source, troublée par la tempête des révolutions, a déposé le limon de l'esprit de parti et repris peu à peu sa première transparence. Le pape a hérité de l'excellente armée de N***. Les officiers, fiers des grandes choses qu'ils ont vues, n'ont plus ce respect servile pour le moindre *monsignor*. Les princesses romaines préfèrent un colonel à un c... Les sarcasmes des philosophes donnent des mœurs à ceux-ci. Leurs maîtresses ne sont plus citées dans la *Gazette à la main*[1]. Le peuple n'a plus cette aveugle soumission, parce qu'il n'y a plus de faste. Deux mauvais chevaux attelés à un carrosse à train rouge, voilà le luxe d'un cardinal; autrefois leurs maisons effaçaient celles des princes.

Le cardinal N*** m'a invité à une cérémonie qui m'a fort amusé. Le jeune prince Rus***, âgé de vingt-deux ans, ancien aide de camp de Joachim, a été touché de la grâce, s'est fait prêtre, et j'ai assisté à sa première messe, après laquelle son père et sa mère ont été admis à l'honneur de lui baiser la main. Cette affaire a étonné. La révolution des mœurs dure encore à Rome; on ne sait pas trop ce qu'on fera [2]. En attendant, la défiance ferme toutes les maisons, et il y a moins de société, infiniment moins qu'à Padoue. Sans les jolis bals de milady ***, les étrangers auraient été réduits à faire des wisth entre eux. Le banquier Torlonia, duc de Bracciano, a bien donné quelques fêtes,

[1] Comme du temps de de Brosses et du cardinal Albani, 1740.

[2] Voir *Rome en* 1814, par M. Guinan-Laoureins; Bruxelles, 1816. Ce n'est pas parce que les Anglais payent de grands subsides qu'ils sont libres et riches, mais c'est parce qu'ils sont libres jusqu'à un certain point qu'ils sont riches, et c'est parce qu'ils sont riches qu'ils peuvent payer de grands subsides; c'est parce qu'ils ne sont pas assez libres qu'ils en payent d'énormes, et c'est parce qu'ils en payent d'énormes qu'ils ne seront bientôt plus *ni libres ni riches*. (*Commentaire sur l'Esprit des Lois de Montesquieu*, p. 267; Liége, 1817.)

mais l'escompte des billets de banque a paru cher à plusieurs Anglais, et rien ne ressemblait moins aux *converzazioni* du cardinal de Bernis. Dans la bourgeoisie, certains espions volontaires glacent tout. Il y a un cabinet littéraire chez l'imprimeur Cracas, au Cours. C'est là que nous nous donnions rendez-vous. Mais nos amis romains, quoique brûlant de lire la *Gazette de Lugano* et le *Constitutionnel*, n'osaient s'y hasarder. Le gouvernement approuve cet établissement; on dit même qu'il l'a conseillé; mais certaines gens qu'on m'a fait voir s'y rendent assidûment et prennent des notes sur les personnes qui viennent, pour les dénoncer dans un *meilleur temps*. J'ai vu un Romain se faire apporter les gazettes le soir; son domestique allait les prendre dans une rue écartée, et ce descendant des Fabius mettait le plus grand soin à ce qu'on ne découvrît pas son stratagème.

A Naples, il y a aussi un cabinet littéraire, Contrada San Giacomo; mais l'abbé Taddeï, qui fait la gazette du pays, et qui prouve trois fois par mois que nous sommes tous des Marat et des Robespierre, a été offensé, dit-on, des répliques du *Journal des Débats*, qu'il calomnie, et dont il obtient la suppression comme trop libéral, quatre fois la semaine.

Il est vrai que ledit abbé laisse venir la *Gazette de Lausanne*. Je n'ai pas besoin de dire quels livres j'ai vus chez les libraires, les *Préparations à la mort* y sont en abondance. Parmi les trois cent quarante mille habitants de Naples, il peut y avoir trente penseurs de la force de l'abbé Galiani, mais ils se rappellent la fin de Cirillo.

Je n'ai plus que deux idées. — J'allais supprimer plusieurs expressions dures envers l'Italie, lorsque je me suis souvenu du *Misogallo* et des injures que les journaux littéraires prodiguent à la nation des *simio-tigres*.

Dans cette petite brochure, tous les noms sont changés, les dates bouleversées, de manière à ne compromettre personne.

FIN.

TABLE

APPENDICE.



